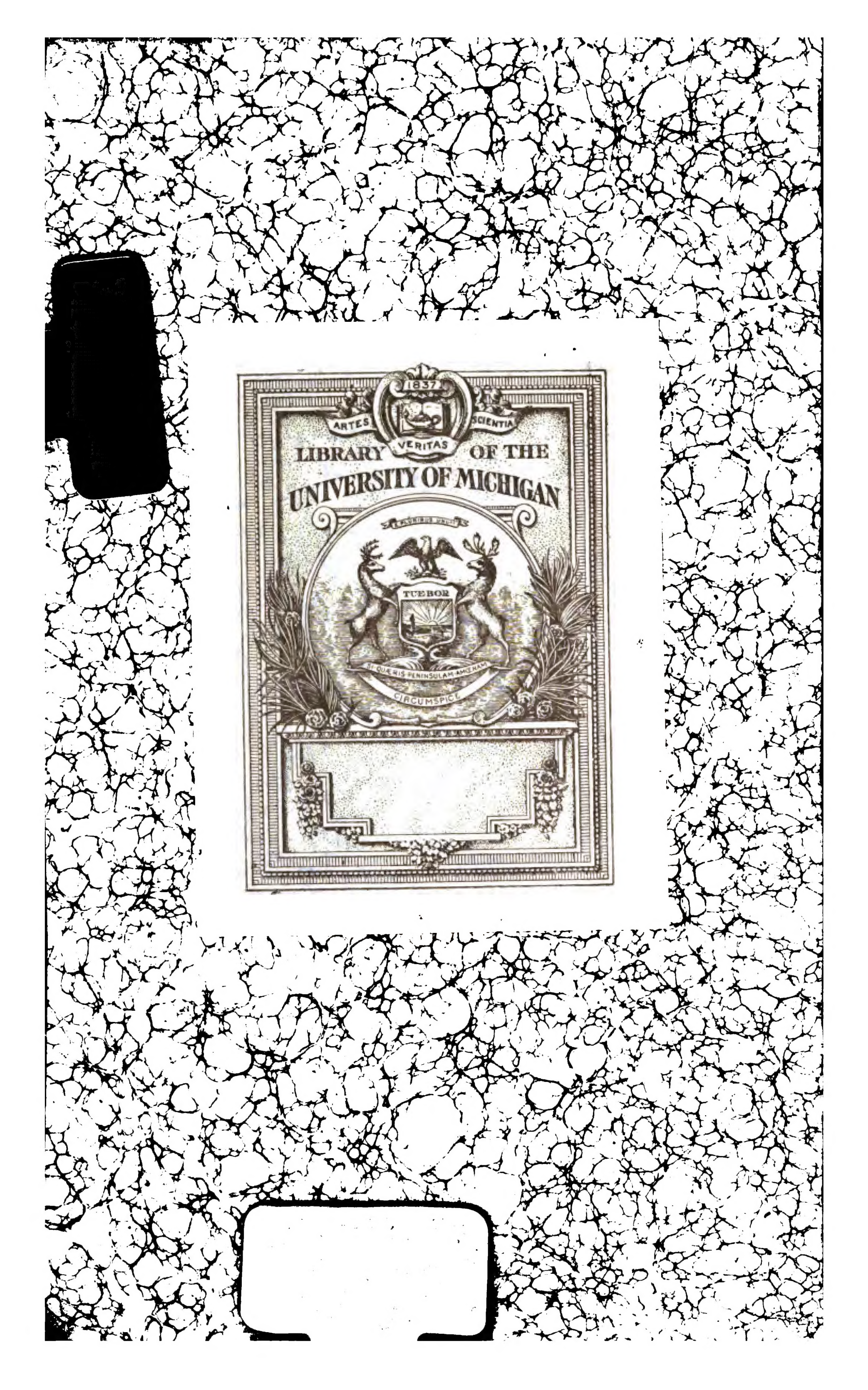
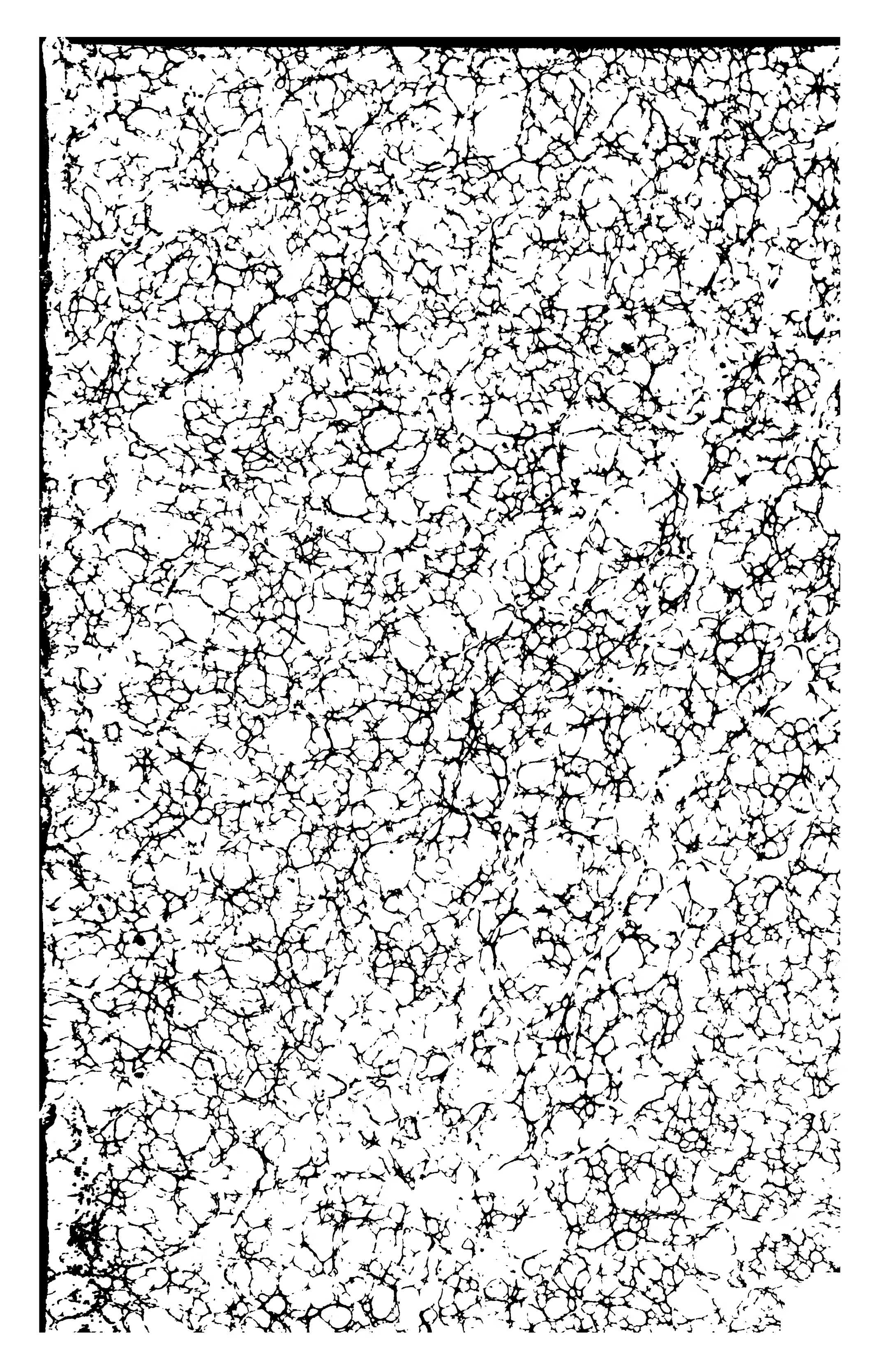

Google


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



Albert [illegible]

LES

DERNIERS JOURS

DE

LA GRANDE ARMÉE.

Du Mesnil chef de Bat.on
au 40.e de Ligne.

[illegible]

[illegible]

LES

DERNIERS JOURS

DE

LA GRANDE ARMÉE

OU

SOUVENIRS, DOCUMENS ET CORRESPONDANCE INÉDITE

DE NAPOLÉON

EN 1814 ET 1815,

PAR LE CAPITAINE HIPPOLYTE DE MAUDUIT,

Fondateur et Rédacteur en chef de la Sentinelle de l'armée.

Après Dieu, la Patrie!!!

TOME SECOND.

PARIS

CHEZ L'AUTEUR, RUE DU COLYSÉE, 32;

AU BUREAU DE LA SENTINELLE DE L'ARMÉE, RUE RUMFORT, 15;

Au Comptoir des imprimeurs-Unis, quai Malaquais, 15.

DUMAINE, LIBRAIRIE MILITAIRE, Rue et passage Dauphine, 36. | HECTOR BOSSANGE, Quai Voltaire, 21 *bis*.

1848

LES

DERNIERS JOURS DE LA GRANDE ARMÉE.

LIVRE SIXIÈME.

CHAPITRE XXI.

SOMMAIRE. — Tableaux des forces respectives des armées, à l'appel du 14 juin 1815. — Le jeudi, 15, à deux heures et demie du matin, la diane bat dans tous les bivouacs de l'armée française; ordre du jour de l'Empereur! — L'armée franchit la frontière moins un seul homme, et cet homme, c'est le maréchal duc de Trévise. — Positions des armées anglaise et prussienne. — Marche joyeuse des Français vers l'ennemi; PREMIÈRE FATALITÉ de la campagne; le général Vandamme n'exécute pas à temps son ordre de mouvement; vives et inutiles instances du général Rogniat auprès de ce général; causes et conséquences de ce refus. — Enlèvement des premiers postes prussiens; aspect du pays depuis Beaumont jusqu'à Charleroy. — Arrivée de l'avant-garde devant cette ville; les sapeurs et marins

de la garde en gagnent la tête, au pas de course, pour suppléer à l'absence du troisième corps; combat de Marcinelles; premiers trophées de la campagne. — Attaque et enlèvement du pont de Charleroy par les sapeurs et les marins de la garde. — L'Empereur entre à Charleroy à onze heures. — Combat de Gilly; mort du lieutenant-général Letort, colonel des dragons de la garde impériale, aide de camp de l'Empereur. — Part du maréchal Grouchy dans ce combat; ses explications sur le peu de fruit que l'on sut en tirer; refus du comte Vandamme de seconder le maréchal Grouchy dans une reconnaissance sur Fleurus. — Combat de Thuin, enlèvement de ce poste par l'avant-garde du deuxième corps; son entrée à Marchiennes-au-Pont. — Combat du 1er de hussards contre le 6e de hulans prussiens. — Résultats de la journée. — Arrivée du maréchal Ney à Charleroy; accueil que lui fait l'Empereur en lui confiant le commandement en chef de son aile gauche. — Arrivée du maréchal à Frasne, son retour à Charleroy, à minuit; il soupe et confère avec Napoléon jusqu'à deux heures du matin, et rejoint ses troupes; explications du colonel Heymès à l'occasion des reproches adressés au prince de la Moskowa par la plupart des historiens de cette campagne. — Instructions écrites de Napoléon transmises au maréchal. — Aspect du grand quartier-général pendant la nuit du 15 au 16 juin; positions de l'armée française; sourdes rumeurs: défection du lieutenant-général comte de Bourmont, et des officiers de son état-major; son entretien avec le général Hulot avant de franchir la frontière; réflexions sur ce fâcheux incident. — Lettres du général Bourmont et du colonel Clouet au comte Gérard — Vendredi, 16 juin, marche sur Fleurus; l'armée se déploie dans la plaine et la parcourt en tous sens, en se rendant à la rencontre de l'armée prussienne. — Description topographique du champ de bataille. — Causes déterminantes de son choix par Blücher; dispositions stratégiques de l'armée prussienne. — Combat de tirailleurs à Fleurus; premier coup de canon de la journée; préliminaires de la bataille. — Premières positions des divers corps de l'armée française. — Échauffourée qui faillit coûter la vie ou la liberté au comte Gérard, pendant une reconnaissance. — Effectif des combattants des deux armées en présence. — L'Empereur inspecte la ligne des vedettes, et jette un dernier coup d'œil sur le champ de bataille. — Première lettre du major-général duc de Dalmatie au prince de la Moskowa. — Entrevue de Blücher et de Wellington avant le combat; elle dure depuis une heure jusqu'à une heure trois quarts de l'après-midi. — Trois heures, signal de la bataille. — Paroles remarquables de Napoléon au comte Gérard. Trois heures un quart, deuxième lettre du major-général au prince de la Moskowa; conséquences de la non

exécution des ordres qu'elle transmettait; DEUXIÈME FATALITÉ de la campagne.

Tableaux des forces des armées respectives, le 14 juin 1815, au soir et avant l'ouverture des hostilités.

Armée française.

Le 14 juin, au soir, les appels constatèrent que la force de l'armée qui, dans quelques heures, allait franchir la frontière, était de *cent vingt-deux mille quatre cent huit hommes*, et de trois cent cinquante bouches à feu (*a*).

Toutes les dispositions de concentration avaient été exécutées avec tant d'ordre, de précision et de mystère, que l'armée ennemie ne se doutait pas que nous fussions campés et en ligne à une lieue et demie d'elle, et que nos grand-gardes ne fussent séparées des leurs que par quelques monticules.

Le but de l'Empereur était donc atteint sous ce rapport essentiel.

Tableau général des armées alliées, en ligne devant nous, le 15 juin (b).

(*a*) Voir le tableau récapitulatif de l'armée du Nord, page 494 du tome 1er.

(*b*) Extrait de la campagne de l'armée prussienne en Belgique, en 1815, par Wagner, aujourd'hui général, et alors major à l'état-major de l'armée prussienne. Ouvrage *officiel*, imprimé à Berlin, en 1825, avec autorisation *supérieure*, c'est-à-dire du Roi.

Armée prussienne du Bas-Rhin, sous les ordres du feld-maréchal prince Blücher de Wahlstadt.

Premier corps d'armée, lieutenant-général de Ziéten : 34 bataillons, 32 escadrons, 12 batteries composées de 96 pièces, total : 30,831 hommes.

Deuxième corps d'armée, général Pirch : 36 bataillons, 36 escadrons, 10 batteries composées de 80 pièces, total : 31,758 hommes.

Troisième corps d'armée, lieutenant-général de Thielmann : 30 bataillons, 24 escadrons, 6 batteries composées de 48 pièces, total : 23,980 hommes.

Quatrième corps d'armée, général comte Bulow de Dennewitz : 36 bataillons, 43 escadrons, 11 batteries composées de 88 pièces, total : 30,328 hommes.

Total général de l'armée prussienne : 136 bataillons, 135 escadrons, 39 batteries composées de 312 pièces, totaux : 116,897 hommes et 312 bouches à feu.

Depuis le 15 mai, le feld-maréchal Blücher avait transféré son quartier-général à Namur, et à la fin du même mois, la plupart des brigades se trouvaient au complet; l'armée fut cantonnée ainsi qu'il suit :

Premier corps d'armée à Charleroy;
Deuxième id. id. à Namur;
Troisième id. id. à Ciney;
Quatrième id. id. à Liége.

Armée, dite des Pays-Bas, sous les ordres du feld-maréchal duc de Wellington (a).

Armée anglaise et hanôvrienne : 74 bataillons, 81 escadrons, 21 batteries, 61,352 hommes.

Troupes des Pays-Bas : 38 bataillons, 28 escadrons, 8 batteries, 28,865 hommes.

Troupes de Brunswick : 8 bataillons, 5 escadrons, 2 batteries, 6,658 hommes.

Troupes de Nassau : 3 bataillons, 2,900 hommes.

Total général de l'armée des Pays-Bas : 123 bataillons, 114 escadrons, 31 batteries, 99,775 hommes et 248 bouches à feu.

L'aile gauche, sous les ordres du prince d'Orange, composée des première et troisième divisions britanniques ; des deuxième et quatrième divisions néerlandaises, et de la division de cavalerie néerlandaise, cantonnait entre Braine-Lecomte et Nivelles.

Ses points de ralliement étaient Enghien, Soigne, Braine-Lecomte et Nivelles.

L'aile droite, commandée par lord Hill, et composée des deuxième et quatrième divisions britanniques et du corps sous les ordres du prince Frédérick des Pays-Bas, était en cantonnement aux environs d'Ath et devait se réunir à Bruxelles, Ath, Halt et Gand.

(a) *Moniteur Universel* du 18 juin 1815.

La cavalerie de lord Uxbridge, se trouvait près de Grammont, et une forte réserve, composée de la cinquième division britannique, des quatrième et cinquième brigades hanôvriennes , des troupes de Brunswick et de Nassau, et de l'artillerie de réserve, avait ses quartiers autour de Bruxelles, où le duc de Wellington avait pris son quartier-général.

Il y était arrivé de Vienne, le 5 avril, et avait pris le commandement des troupes, le 11 du même mois.

Le 15 juin, à cinq heures du matin, toutes les rues de Beaumont, comme tous les échos d'alentour, retentirent des sons du *boute-selle* et de la grenadière.

Le quartier-général aussitôt s'ébranle, moins un homme cependant, qu'une sciatique cloua, TOUT A COUP, sur son lit, au moment de franchir la frontière, à la tête de toute la cavalerie de la garde, dont l'Empereur venait de lui ORDONNER de prendre le commandement en chef, et cet homme, nous le disons avec douleur, était un maréchal de l'Empire, c'était le duc de Trévise : nous en expliquerons plus tard les déplorables conséquences.

Tout s'ébranle, disons-nous, chacun se rend à sa compagnie, à son escadron, à sa batterie : là, chacun va entendre les paroles solennelles du chef de son choix. Les souvenirs de Marengo et de Friedland vont électriser les âmes. Rien désormais ne nous paraîtra impossible!...

« Ordre du jour de l'Empereur.

» Soldats!

» C'est aujourd'hui l'anniversaire de Marengo » et de Friedland, qui décida deux fois du destin » de l'Europe!... Alors, comme après Austerlitz, » comme après Wagram, nous fûmes trop géné- » reux; nous crûmes aux protestations et aux » serments des princes, que nous laissâmes sur » le trône! Aujourd'hui, cependant, coalisés » entre eux, ils en veulent à l'indépendance et » aux droits sacrés de la France! Ils ont com- » mencé la plus injuste des agressions : marchons » donc à leur rencontre; eux et nous, ne sommes- » nous plus les mêmes hommes?...

» Soldats! à Iéna, contre ces mêmes Prussiens, » aujourd'hui si arrogants, vous étiez un contre » deux, et à Montmirail, un contre trois.

» Que ceux d'entre vous qui ont été prisonniers » des Anglais, vous fassent le récit de leurs pon- » tons, et des maux affreux qu'ils ont soufferts! » Les Saxons, les Belges, les Hanôvriens, les » soldats de la confédération du Rhin, gémissent » d'être obligés de prêter leurs bras à la cause » des princes ennemis de la justice et des droits de » tous les peuples! Ils savent que cette coalition est » insatiable; après avoir dévoré douze millions » de Polonais, douze millions d'Italiens, un mil- » lion de Saxons, six millions de Belges, elle

» devra dévorer les états du deuxième ordre de
» l'Allemagne.

» Les insensés! un moment de prospérité les » aveugle!.... L'oppression et l'humiliation du » peuple français sont hors de leur pouvoir; s'ils » entrent en France, ils y trouveront leur » tombeau!!!......

» Soldats! nous avons des marches forcées à » faire, des batailles à livrer, des périls à courir; » mais avec de la constance, la victoire sera à » nous; les droits, l'honneur et le bonheur de la » patrie seront reconquis!

» Pour tout Français qui a du cœur, le moment » est venu de vaincre ou de périr!...

» NAPOLÉON. »

La lecture de cette proclamation fut terminée par un cri général de *vive l'Empereur!* et de *en avant!*

Un roulement se fait entendre, c'est le signal du départ et nous descendons de Beaumont pour pénétrer dans les bois qui, seuls, nous séparent des avant-postes du général Ziéten, à qui avait été confiée la défense de Charleroy et des passages de la Sambre.

Dès deux heures du matin, l'Empereur, après avoir fait expédier ses derniers ordres à chaque corps d'armée, avait quitté Beaumont à la tête de ses escadrons de service, pour rejoindre le corps du général Pajol, qui, le premier, devait

franchir la frontière à trois heures du matin, précédé de la division Domon, attachée au troisième corps d'infanterie.

Il devait, lui aussi, précéder le corps du général Vandamme et être appuyé par celui-ci.

Dans la prévision de la rupture du seul pont qu'il y eût sur la Sambre, à Charleroy, l'Empereur avait chargé le lieutenant-général Rogniat, commandant en chef le génie, d'y pourvoir avec la compagnie des sapeurs et celle des marins de sa garde qu'il lui confiait et un demi-équipage de pont. D'après ses instructions écrites, le général Rogniat devait suivre immédiatement le général Vandamme, auquel l'Empereur avait également envoyé *l'ordre écrit* de franchir la frontière *à trois heures du matin*, comme le général Pajol.

Ne voyant aucun mouvement s'opérer dans le troisième corps, sur lequel il devait se guider, le général Rogniat se rendit chez le général Vandamme qu'il trouva encore couché, et n'ayant recu aucun ordre. Là, se passa un colloque assez vif de part et d'autre, le comte Vandamme ne voulant tenir aucun compte des instances du général Rogniat, dont il devait cependant protéger la marche et au besoin les opérations, ainsi que le prescrivaient ses instructions écrites : « Voyez » et lisez que *vous devez me précéder et surprendre l'ennemi, afin de lui ôter le temps de détruire le pont de Charleroy.* » — « Je n'ai » point d'ordre de l'Empereur, je ne puis donc

» quitter ma position, » lui répondit le comte Vandamme.

Il se leva néanmoins, mais tout en persistant dans son refus de s'en remettre aux instructions, *écrites* et *pourtant si formelles*, qui lui étaient communiquées.

Ne pouvant en rien obtenir, le général Rogniat se décida à franchir la frontière avec ses deux compagnies et son demi-équipage de pont, sans autre appui que la cavalerie d'avant-garde.

Ne comprenant rien à un pareil retard, l'Empereur prit les devants, avec la petite colonne du général Rogniat et marcha droit sur Charleroy, précédé seulement par la cavalerie légère du comte Pajol, et du général Domon.

A huit heures du matin, les deux compagnies des sapeurs et marins de la garde, eurent l'honneur d'attaquer, les premières, la chaussée et le pont de cette ville, et d'y faire leur entrée, à onze heures, ayant l'Empereur à leur tête.

Le général Vandamme n'arriva qu'à *trois heures après-midi*, à Charleroy, lorsqu'il eût dû y être entré en vainqueur, dès dix heures du matin, si la *fatalité* n'eût pas voulu que l'officier d'état-major, chargé de lui apporter cet ordre, se fût cassé la jambe en route.

Première fatalité de la campagne, qui nous enleva les avantages que devaient nous assurer les habiles dispositions prises par l'Empereur, dans le but de s'interposer hardiment entre les

deux armées anglaise et prussienne, de les séparer l'une de l'autre; d'écraser Blücher d'abord, et de se retourner ensuite sur Wellington, dont il eût alors eu bon marché, malgré l'incontestable valeur de ses légions. Les trente mille hommes du corps de Ziéten pouvaient donc être, en grande partie, détruits, sans ce funeste accident, et le lendemain, plus de bataille de Ligny ou victoire complète : Dieu en avait décidé autrement !...

Quant à la garde, elle continuait sa marche irrégulière, à travers les ombrages de ces forêts, ignorant ce déplorable contre-temps, lorsque nous reçûmes l'ordre de presser le pas, pour sortir de ce défilé, et de remplacer l'infanterie du général Vandamme.

Mais tout l'honneur de la matinée appartint aux deux compagnies des sapeurs et marins de la garde, qui forcèrent le pont et pénétrèrent les premières dans la ville, où elles se barricadèrent aussitôt, contre un ennemi trop supérieur en nombre, et s'y défendirent ainsi jusqu'à notre arrivée. Leurs pertes furent néanmoins peu considérables, tant il est vrai que l'audace est souvent un bon moyen d'économiser des hommes.

A notre sortie des bois, nous remarquâmes, de distance en distance, de longues perches, surmontées de bottes de pailles ; c'étaient, nous dit-on, les jalons qui avaient servi de guides aux différents détachements de l'arrière-garde ennemie, pour se replier sur leurs soutiens.

Ce pays nous parut d'un bel aspect et d'une végétation vigoureuse. Il est entrecoupé de coteaux boisés, de champs fertiles et de gracieux vallons.

Notre marche guerrière, par une matinée magnifique, au milieu de ces beautés de la nature, avait quelque chose de romantique, et cependant nous allions à la mort!...... avec une abnégation, et presqu'avec une sorte de joie, car la gaîté était empreinte sur toutes les figures. Passait-il une cantinière, tant soit peu égrillarde, vite un mot galant, un geste même, faisaient retentir toute cette colonne de vieux soldats, d'une bruyante hilarité. Mais la gràvité revint, lorsque l'on nous fit encore précipiter notre marche. Nous n'étions déjà plus qu'à une demi-lieue de Charleroy, que nous découvrîmes, peu à près, en amphithéâtre sur la rive gauche de la Sambre, et séparée seulement de nous par des prairies et un coteau boisé, que nous allions franchir en quelques minutes.

Au bas de ce coteau, dans une maison isolée, servant d'hôtellerie au voyageur, nous rencontrâmes les premiers trophées de notre avant-garde; c'était une centaine de fantassins prussiens, faits prisonniers par les 4e et 9e régiments de chasseurs à cheval, et que l'on y avait placés, après leur avoir fait déposer les armes à quelques pas de la grande route.

Nous marchions, en ce moment, en colonnes

par sections de toute la largeur de la chaussée ; nous leur jetâmes, en passant, un regard mêlé de curiosité et d'intérêt, car tel est l'esprit d'un vrai soldat : il devient humain et généreux envers son ennemi, dès l'instant qu'il a mis bas les armes.

Arrivés au pied de Charleroy, notre mouvement se ralentit, pour traverser le pont, mais bientôt nous montâmes la ville, car l'Empereur était déjà, depuis quelques heures, en avant d'elle. Chacun se demanda la cause de cette halte si brusque que l'on nous ordonna à la sortie, après nous avoir fait précipiter notre marche, et surtout alors que nous apercevions l'ennemi en position au-dessus de Gilly. C'était la brigade à qui avait été confiée la défense des ponts de Charleroy et de Chatelet, et qui s'était retirée là pour y garder le défilé du bois de Fleurus.

L'ennemi n'avait que sept bataillons, huit pièces de canon et un régiment de dragons ; mais il profita *du loisir* qu'on lui laissait *si gratuitement* pour embarrasser la route par quelques abattis d'arbres.

Bien que l'Empereur eut sous la main des forces bien supérieures, l'attaque ne commença cependant que vers six heures. Est-ce encore la faute du général Vandamme, dont tout le corps d'armée se trouvait en ligne, ou celle du maréchal Grouchy qui peut-être crut avoir devant lui toutes les troupes de Ziéten ?... L'Empereur attendait-il que toute l'armée eût passé la Sambre ; est-ce

enfin parce qu'il voulait avoir des nouvelles de la marche du deuxième corps vers Gosselies ?.... C'est encore une énigme pour nous, et cependant l'on a assuré qu'irrité du temps perdu, mécontent de voir l'ennemi lui échapper, Napoléon, après être allé lui-même reconnaître ce corps prussien, se retournant vers un de ses aides de camp, en lui montrant ses escadrons de service, lui aurait dit : « LETORT, PRENEZ MES ESCADRONS, CHARGEZ » ET ENFONCEZ TOUT CELA ! »

Ces quatre escadrons partent, s'élancent sur les carrés, en culbuttent un, et forcent cette brigade à continuer sa retraite.

Quoi qu'il en soit de la cause, on perdit encore là, trois ou quatre heures de la journée, que l'on eût pu employer bien utilement, car notre avant-garde eût dû aller prendre position à Fleurus même, ou du moins *tâter le pouls* à Ziéten, s'il était tenté de défendre ce gros bourg (*a*).

(*a*) Voici l'explication donnée par le maréchal Grouchy sur le peu de résultats du combat de Gilly; explication qui vient à l'appui de plusieurs des accusations trop justement fondées que nous serons dans le cas de porter contre certains officiers-généraux. L'histoire doit recueillir tous ces aveux, quelque pénibles qu'ils soient à consigner :

« Le maréchal Grouchy avait établi, depuis quelques jours, son quartier-général à Laon, quand, le 14 juin, l'Empereur arriva dans cette ville et l'envoya chercher. Il lui exprima d'abord son étonnement de l'y trouver encore, et lui demanda si les troupes à cheval étaient rendues à la frontière, l'ordre de les y porter ayant dû lui être expédié,

Si l'attaque de la position fut prompte et vigoureuse, les Prussiens se défendirent aussi avec

DEPUIS PLUS DE HUIT JOURS, par le général Bertrand, grand maréchal, ou le major-général, duc de Dalmatie.

» M. de Grouchy répondit à l'Empereur QU'IL N'AVAIT REÇU AUCUN ORDRE DE CETTE NATURE. Napoléon se montra surpris et enjoignit au maréchal de faire partir sur-le-champ, *en poste*, tous les officiers de son état-major et ses aides de camp, afin de transmettre les ordres nécessaires pour faire arriver à temps toutes les troupes à cheval aux points où elles auraient à passer la Sambre.

» Le mouvement de réunion ayant eu lieu le 15 juin dès le commencement du jour, le maréchal passa la Sambre à Charleroy, et son avant-garde fit prisonniers quelques centaines de Prussiens. Dès que M. de Grouchy eut dépassé Charleroy, il se porta au galop sur la route de Fleurus jusqu'à Gilly, d'où il aperçut un corps prussien en position à la lisière des bois qui couronnent les hauteurs de ce village.

» Suivi d'un seul aide de camp, et protégé par quelques bouquets d'arbres, il en explora les rives. Après avoir reconnu qu'on ne pouvait aborder de front le général ennemi Ziéten, qu'après avoir franchi une petite rivière qui coule dans la vallée et sépare Gilly des bois auxquels les Prussiens étaient adossés, il adressa un de ses aides de camp, M. de Pontbellanger, à l'Empereur pour lui demander l'ordre d'attaquer les Prussiens et le prier de lui envoyer des troupes d'infanterie, afin de le mettre à même d'effectuer cette attaque.

» Napoléon se transporta immédiatement à Gilly, et après avoir mis pied à terre, il se rendit avec le maréchal à l'angle d'une maison d'où l'on découvrait toute la position de l'ennemi. Après l'avoir observé quelques instants, l'Empereur prescrivit à M. de Grouchy d'attaquer Ziéten, dès qu'il aurait été joint par le corps d'infanterie du général Vandamme, dont il allait faire hâter la marche, et il retourna à Charleroy.

En attendant que le général eût pu le joindre, le maréchal

courage contre nos escadrons et leur firent essuyer quelques pertes sensibles, car ce combat enleva

fit filer les dragons d'Exelmans jusqu'à un moulin où les chevaux pouvaient passer la petite rivière. Dès qu'ils l'eurent franchie, le maréchal, profitant des accidents de terrain qui ne permettaient pas à l'ennemi d'apercevoir le mouvement des dragons, les plaça de manière à ce qu'ils pussent, au premier signal, déborder l'aile gauche des Prussiens et les charger en flanc.

» Pendant que ce mouvement s'exécutait, le général Vandamme arriva avec le troisième corps, et, sans connaître les dispositions prises par M. de Grouchy, il aborda l'ennemi et fut repoussé. Le général Letort, de la garde, fut tué.

» Néanmoins cet échec fut bientôt réparé. Deux bataillons de la jeune garde, amenés par le général de Labédoyère, permirent à M. de Grouchy de reprendre l'offensive.

» La cavalerie ennemie fut culbutée, plusieurs carrés d'infanterie sabrés, et le corps du général Ziéten poursuivi à travers les bois jusque près de Fleurus, où il se rallia à divers corps prussiens, qui y étaient réunis depuis le matin.

» Le général Vandamme qui suivait ce mouvement, étant arrivé à la lisière des bois qui dominent les plaines de Fleurus, y prit position. Le maréchal ne pouvant, avec sa seule cavalerie, entreprendre l'attaque de cette ville, lui fit dire par son aide camp Bella, d'avancer en toute hâte avec son infanterie pour l'aider à chasser les Prussiens de ce point.

» CELUI-CI REFUSA SON CONCOURS, alléguant l'extrême fatigue de ses troupes et ajoutant qu'il N'AVAIT PAS D'ORDRES A RECEVOIR DU COMMANDANT EN CHEF DE LA CAVALERIE. M. de Grouchy envoya alors son aide de camp Pontbellanger à Charleroy pour informer l'Empereur de ce refus qui le mettait dans l'impossibilité de rendre complet le premier succès qu'il avait obtenu.

» Cette résistance intempestive du général Vandamme eut de funestes résultats; il importait, en effet, de chasser immédiatement les Prussiens de Fleurus, l'Empereur ayant

à l'armée l'un de ses généraux les plus braves et les plus distingués, le lieutenant-général Letort, colonel, commandant les dragons de la garde, et l'idole de son régiment.

Ce combat se livrait à trois quarts de lieue de nous, sur un coteau, ayant à ses pieds le village de Gilly, et bordé au nord par le bois qui le sépare de la plaine de Fleurus (*a*).

ordonné au maréchal non-seulement d'occuper cette ville, mais même Sombref, et de pousser les avant-postes sur les routes de Namur et de Gembloux.

» Il est permis de croire que si M. de Grouchy eût été secondé par Vandamme dans l'exécution de ces ordres, Sombref eût été occupé le 15 juin, et les dispositions qu'adopta l'Empereur eussent été bien différentes, car l'armée prussienne rejetée vers Namur, sa jonction avec l'armée anglo-belge devenait impossible (événements de 1815. Les maréchaux de Grouchy et Gérard par E. S. *Revue de l'Empire*, année 1842, pages 388, 389 et 390). »

(*a*) Ce sanglant combat d'avant-garde se présentait là comme un spectacle pour nous; chacun chercha donc à se placer le mieux qu'il put pour en jouir.

Au nombre d'une vingtaine, nous nous échelonnâmes sur le toit d'une masure; de là, nous distinguions parfaitement, *ainsi perchés*, tous les incidents de ce choc de cavalerie contre l'infanterie.

Napoléon n'avait pas jugé à propos de nous attendre, pressé qu'il était sans doute d'enlever ces carrés avant qu'ils pussent gagner la lisière du bois. Nous venions donc de faire quatre lieues, pour ainsi dire au pas de course, et inutilement puisque nous ne pûmes prendre notre part de gloire et de dangers de cette première affaire. Mais nous vîmes nos escadrons enfoncer et sabrer le 3[e] bataillon du 28[e] régiment prussien, qui fut totalement détruit ou pris. Il

Le 1er régiment de hussards qui avait été détaché, sous le commandement du général Clary, son colonel, pour surveiller la route qui mène de Charleroy à Bruxelles, venait, lui aussi, d'avoir à soutenir un choc violent contre le 6e des hulans prussiens, commandé par le lieutenant-colonel de Lützow. La mission de ce régiment était de dégager la première brigade prussienne, qui n'avait encore pu rejoindre la troisième brigade du corps de Ziéten, arrêtée qu'elle avait été dans sa marche, par la petite rivière de Piéton.

était six heures du soir; mais comme nous venons de le dire, ce brillant fait d'armes des escadrons de service fut chèrement acheté; il coûta la vie au général Letort, qui succomba le 17, à la blessure qu'il reçut au bas ventre, en chargeant à la tête de ces escadrons, et lorsqu'il se présenta, *seul*, pour faire poser les armes à un bataillon qu'il avait reconnu, à ses uniformes blancs, pour avoir appartenu aux troupes du grand duché de Berg.

Nous étions depuis quelques instants établis sur notre branlant amphithéâtre, et déjà arrivaient nos premiers blessés, les uns portés sur des branchages, les autres soutenus sur leurs chevaux, lorsqu'un craquement se fit entendre sous nos pieds; une minute après, nous étions tous précipités pêle-mêle au milieu des débris de notre échafaudage. Revenus de notre surprise, nous nous relevâmes, n'ayant heureusement à regretter que quelques déchirures dans notre habillement et de légères contusions; mais notre curiosité punie avait, comme on le pense bien, excité les éclats de rire de tous nos camarades, assis paisiblement sur leurs sacs, pendant que devant eux, défilaient trois ou quatre cents blessés français ou prussiens, et qui, presque tous, l'étaient grièvement. Quels singuliers contrastes !...

Le 1er régiment de hussards fut, à son tour, dégagé par l'avant-garde du général Reille, qui avait passé la Sambre à Marchiennes.

Le résultat des combats de cette première journée, fût d'affaiblir d'environ douze cents hommes le corps du général Ziéten, et de quatre à cinq cents, celui du prince d'Orange, tant en tués, blessés que prisonniers, mais qu'ils eussent été bien autrement importants les résultats de notre début, si le général Vandamme eût exécuté à temps les ordres de l'Empereur!...

Quant à l'armée française, ses pertes ne dépassèrent guère trois à quatre cents hommes, tués ou blessés.

Nous étions tous occupés à voir défiler les prisonniers du combat de Gilly, lorsque, tout-à-coup, vers sept heures du soir, nous entendîmes dire à mi-voix : « *Voilà le Rougeot! voilà le Rougeot!* (C'était ainsi que les vieux soldats avaient baptisé le maréchal Ney). C'était, en effet, le prince de la Moskowa, arrivant, en toute hâte, car l'Empereur, nous en ignorons la cause, ne lui donna que le 11 juin, à onze heures du soir, à l'Élysée Bourbon, l'ordre de rejoindre l'armée, et le 12, à neuf heures du matin, après avoir expédié ses chevaux et ses équipages, le maréchal monta en voiture et partit en poste, n'amenant avec lui que son premier aide-de-camp, le colonel Heymès.

Arrivé à Beaumont, le 14, à dix heures du soir, il ne put, faute de chevaux, suivre l'Empereur et

assister au premier coup de fusil. Mais ayant appris, vers dix heures du matin, l'indisposition FORTUITE du duc de Trévise, le maréchal Ney l'alla voir et lui acheta deux chevaux ; le colonel Heymès en fit autant, en sorte qu'ils purent se mettre en route, suivis d'un seul domestique.

Le maréchal rejoignit l'Empereur qui, en ce moment, se trouvait au milieu de nous, à l'embranchement des routes de Bruxelles et de Fleurus.

« Bonjour, Ney, lui dit Napoléon ; je suis bien » aise de vous voir. Vous allez prendre le com» mandement des premier et deuxième corps d'in» fanterie ; le général Reille marche avec trois » divisions sur *Gosselies*.

» Le général d'Erlon doit coucher, ce soir, à » Marchiennes-au-Pont ; vous aurez avec vous la » division de cavalerie légère du général Piré ; je » vous donne aussi les deux régiments de chas» seurs et de lanciers de ma garde, MAIS VOUS NE » VOUS EN SERVIREZ PAS. Demain, vous serez rejoint » par les réserves de grosse cavalerie, aux ordres » de Kellermann. ALLEZ ET POUSSEZ L'EN» NEMI ! »

Le maréchal, heureux de recevoir de l'Empereur un accueil aussi favorable, dit le colonel Heymès, prit congé de lui, et une heure après, il était à la tête du 2e corps. *A dix heures du soir*, le prince de la Moskowa occupait *Frasnes*, village situé sur la route de Bruxelles, à une lieue en deçà

des *Quatre-Bras*, avec la division de cavalerie légère du général Piré, et la division d'infanterie que commandait le général Bachelu.

» Dans le trajet de Charleroy à *Frasnes*, on avait fait trois ou quatre cents prisonniers d'un bataillon des troupes de Nassau, qui formaient avec les Hessois, les Belges et autres, l'extrême gauche de l'armée anglaise.

» Les deux régiments de chasseurs et de lanciers de la garde étaient en réserve derrière ce village. Le général Reille, avec deux divisions d'infanterie et leur artillerie, resta à *Gosselies*, où il passa la nuit; ces divisions assuraient ainsi la communication, en attendant l'arrivée du premier corps, qui devait coucher à Marchiennes-au-Pont.

» La nuit était close ; les troupes marchaient depuis deux heures du matin ; les renseignements annonçaient que dix bataillons avec de l'artillerie, occupaient les *Quatre-Bras*, et que l'armée anglaise manœuvrait pour se concentrer sur ce point important.

» On prit donc position en avant de *Frasnes*.

» Le maréchal, après avoir donné ses ordres et recommandé la plus active surveillance, revint, de sa personne, à Charleroy, où il n'arriva qu'à minuit. L'Empereur venait seulement de rentrer. Le maréchal soupa et conféra avec lui, jusqu'à deux heures du matin.

» Nous sommes entré dans tous ces détails,

ajoute le colonel Heymès, dans l'intérêt de la vérité historique, si complètement altérée pendant longtemps, et pour justifier le prince de la Moskowa, de l'injuste accusation portée contre lui; « *qu'il ne s'était pas emparé de la position des* » QUATRE-BRAS dans la *soirée même du* 15 *juin.* »

La chose eût été, sinon impossible, au moins difficile, avec des troupes déjà accablées par une marche forcée de vingt heures, par plusieurs combats, et n'ayant pas, surtout pour une attaque de nuit, des renseignements assez positifs sur la force et la position de l'ennemi.

« Si l'on ajoute à cela l'ignorance complète dans laquelle se trouvait le maréchal Ney, des noms des généraux, des colonels, et même de l'effectif des régiments, et plus encore du nombre d'hommes qui avaient pu suivre les têtes de colonnes dans une marche aussi rapide, on se demande s'il eût été *prudent* (*a*) de tenter une attaque, à *minuit*, avec quatre ou cinq mille hommes d'infanterie, et mille à douze cents chevaux (*b*). »

(*a*) *La prudence* est sans doute bonne conseillère; mais *l'audace inspirée* a fait gagner plus de victoires aux soldats français que la *prudence* ne leur a évité de défaites, et ici il fallait de l'audace.

(*b*) En historien consciencieux, aimant et recherchant partout *la vérité*, ne voulant pas surtout mériter le reproche de l'escamoter au profit d'une vanité nationale qui nous paraîtrait mal fondée, nous venons de rapporter ce que l'ancien aide de camp du prince de la Moskowa a opposé à ses détracteurs; nous sommes donc, comme on le voit, tout

Le maréchal Ney s'étant contenté des renseignements recueillis sur la route, et qui étaient si inexacts, crut pouvoir prendre le parti de s'arrêter

disposé à repousser les graves reproches si souvent publiés contre le maréchal à l'occasion du combat des *Quatre-Bras.*

La seule observation que nous nous permettrons, la voici :

« *Les renseignements*, dit le colonel Heymès, *annonçaient* » *que dix bataillons avec de l'artillerie, occupaient les* QUATRE-BRAS, etc., etc. »

N'était-ce point le cas, ou jamais, d'envoyer une reconnaissance, composée d'hommes *vigoureux* et *intelligents*, avec *mission formelle* de s'emparer de *vive force* ou *par surprise*, d'une grand-garde, qui eût pu fournir sur les dispositions et sur les forces de l'ennemi aux *Quatre-Bras*, les renseignements *les plus positifs*, ayant surtout pour le seconder la sympathie des habitants !...

Si, en effet, au moyen d'une cinquantaine de prisonniers, enlevés à minuit ou une heure du matin, aux *Quatre-Bras même*, le maréchal eût pu connaître le peu de *solidité militaire* des corps qui occupaient encore CETTE CLEF de la campagne, il eût certainement pensé qu'il avait, soit sous la main, soit à *Gosselies*, assez de forces pour pousser jusqu'aux *Quatre-Bras*, après deux ou trois heures de repos accordées aux troupes ; car, quelque harassées qu'elles pussent être, leur ardeur était telle, qu'à deux heures du matin, ou si l'on veut même au lever du soleil, elles auraient retrouvé assez de vigueur pour marcher à l'ennemi, et assez d'énergie pour en chasser le prince d'Orange, avant l'arrivée de la division Picton, qui, par sa belle résistance aux charges de nos cuirassiers, devait, le lendemain, leur arracher la victoire. Le maréchal était déjà à *Frasnes*, avant même que cette fameuse division écossaise eût encore quitté Bruxelles, puisque la générale n'y battit qu'à minuit, et de Bruxelles aux *Quatre-Bras* il y a près de six lieues !...

à Frasnes, et de venir rendre compte à l'Empereur du résultat de la soirée.

Le 16, à deux heures du matin, le maréchal retourna *à Gosselies*, s'y arrêta quelques instants, pour communiquer avec le général Reille, et lui donna l'ordre de partir, DÈS QU'IL LE POURRAIT (*a*) avec ses deux divisions et son artillerie, de se rallier *à Frasnes*, où il se rendit presque aussitôt. Ce fut alors seulement que le maréchal recueillit les renseignements que les généraux et autres officiers avaient pu se procurer, mais que d'heures perdues!!! Pendant ce temps le colonel Heymès parcourait la ligne, visitait chacun des régiments, prenait, par écrit, le nom des colonels et nombrait la force de chaque corps, pour remettre au maréchal l'état de situation (*b*).

« Le 16, *à huit heures du matin*, il n'y avait encore *à Frasnes*, que la division de cavalerie légère du général Piré, celle d'infanterie du géné-

(*a*) Pourquoi cette latitude? il faut de la précision dans un ordre militaire; une minute peut quelquefois décider de la victoire, et en 1815, toute minute eut son importance!

(*b*) Pourquoi encore perdre du temps à pareille inspection? Le général Reille ne pouvait-il pas remettre au maréchal la situation de chaque corps, et y ajouter même les noms des officiers supérieurs? Cette situation eût été exacte, il n'y eût manqué que les braves qui depuis le matin, avaient déjà payé leur tribut de sang ou de vie, c'est-à-dire environ deux cents hommes; quant aux hommes en arrière, à deux heures du matin, ils avaient certainement tous rejoint leurs drapeaux.

ral Bachelu, et les deux régiments de chasseurs et de lanciers de la garde, en réserve derrière le village (*a*).

» Le général Reille, avec les deux divisions commandées par les généraux Foy et prince Jérôme, était en route pour se rallier, et l'on sait que l'Empereur avait détaché, le 15, en observation, sur Fleurus, la division Girard, qui appartenait au corps du général Reille, mais qui ne le rejoignit pas de toute la campagne.

» Aussi, dit encore le colonel Heymès, lorsque tout le deuxième corps fut réuni, déduction faite des deux régiments de cavalerie légère de la garde, dont il n'était pas permis de disposer (*b*), le maréchal ne pouvait mettre en ligne qu'environ dix-huit à dix-neuf mille hommes devant l'ennemi, qui comptait déjà *aux Quatre-Bras* une force de vingt-cinq mille hommes (*c*), avec une nombreuse

(*a*) A qui la faute ?

(*b*) Compte-t-on pour rien la seule présence en réserve de ces deux mille cavaliers d'élite, qui permettait au maréchal Ney de disposer du corps entier du comte Reille et plus tard des cuirassiers du comte Kellermann !...

(*c*) Le colonel Heymès se trompe encore, ou les renseignements obtenus étaient faux, car à *deux heures et demie après-midi,* Wellington n'avait encore pu réunir, malgré tous ses efforts, qu'environ sept mille hommes d'infanterie, et seize bouches à feu, mais pas un escadron ; nous le répéterons donc : *la circonspection* du maréchal et la mollesse du comte Reille, ont été poussées trop loin. Ils n'eussent certes point agi ainsi dix ans plus tôt.

artillerie; sa droite couvrait le bois *de Bossu*; son centre était en avant des *Quatre-Bras*, et sa gauche se perdait dans la direction de Namur, dont elle occupait la route, en se rapprochant du flanc droit du corps du général Reille. »

Dans cette situation, et n'osant pas prendre une détermination vigoureuse, pendant qu'il en était temps encore, puisque le maréchal avait de la cavalerie et quarante-six bouches à feu, alors que l'ennemi n'avait pu réunir que seize canons pour y répondre, et n'avait pas même un escadron; dans cette situation, disons-nous, dont le maréchal s'exagérait si fort la gravité, n'ayant qu'un seul aide-de-camp, et pas un officier d'ordonnance ni d'état-major, détacha plusieurs officiers des chasseurs et des lanciers de la garde à la rencontre du premier corps, avec ordre de presser sa marche sur *Frasnes*.

Toute la matinée du 16 SE PERDIT donc à reconnaître l'ennemi et le terrain sur lequel on allait combattre, ainsi qu'à attendre l'arrivée du comte d'Erlon, et les réserves de cavalerie du général Kellermann.

Vers onze heures, le général Flahaut, aide-de-camp de l'Empereur, apporta l'ORDRE D'ENLEVER les *Quatre-Bras* et DE MARCHER SUR BRUXELLES, et remit, en même temps, au maréchal les instructions écrites ci-après :

« Mon cousin,

» Je vous envoie mon aide-de-camp, le général

» Flahaut, qui vous porte la présente lettre. Le » major-général a dû vous donner des ordres, mais » vous recevrez les miens plus tôt, parce que mes » officiers vont plus vite que les siens (*a*). Vous » recevrez l'ordre de mouvement du jour, mais je » veux vous en écrire en détail, parce que c'est de » la plus haute importance.

» Je porte le maréchal Grouchy, avec les troi- » sième et quatrième corps d'infanterie sur *Som-* » *bref.*

» Je porte ma garde à *Fleurus*, et j'y serai de » ma personne, *avant midi*; j'y attaquerai l'enne- » mi, si je le rencontre, et j'éclairerai la route jus- » qu'à *Gembloux*. Là, d'après ce qui se passera, » je prendrai mon parti, peut être à trois heures » après-midi, peut-être ce soir. Mon intention est » que, immédiatement après que j'aurai pris » mon parti, vous soyez prêt à marcher sur *Bruxelles*.

» Vous pourrez donc disposer vos troupes de la » manière suivante : première division A DEUX » LIEUES EN AVANT des *Quatre-Chemins*, s'il » n'y a pas d'inconvénient. Six divisions d'infan- » terie autour des *Quatre-Chemins*, et une divi- » sion à *Marbais*, afin que je puisse l'attirer à moi » à *Sombref*, si j'en avais besoin.

» Le corps du comte de Valmy, qui a trois mille

(*a*) Ah ! pourquoi Napoléon n'a-t-il pas agi ainsi à *Water-loo*, en ce qui a concerné le maréchal Grouchy ?...

» cuirassiers d'élite, à l'intersection du chemin » *des Romains* et de celui de *Bruxelles*, afin que » je puisse l'attirer à moi si j'en avais besoin. Aus- » sitôt que mon parti sera pris, vous lui enverrez » l'ordre de vous rejoindre.

» Je voudrais avoir avec moi la division de la » garde que commande le général Lefèvre-Dé- » noëttes, et je vous envoie les deux divisions du » corps du comte de Valmy, de manière à le rap- » peler si j'en avais besoin, et ne point faire faire » de fausses marches au général Lefèvre-Dénoët- » tes, puisqu'il est probable que je me déciderai à » marcher, ce soir, sur Bruxelles avec la garde. » Cependant, couvrez la division Lefèvre par les » deux divisions de cavalerie de d'Erlon et de » Reille, afin de ménager la garde, et que, s'il y » avait quelque échauffourée avec les Anglais, IL » EST PRÉFÉRABLE QUE CE SOIT SUR LA LIGNE QUE SUR » LA GARDE.

» J'ai adopté comme principe général, pendant » cette campagne, de diviser mon armée en deux » ailes et une réserve. Votre aile sera composée » des quatre divisions du premier corps; des » quatre divisions du deuxième corps; de deux » divisions de cavalerie légère, et de deux divi- » sions du corps de Valmy. Cela ne doit pas être » loin de quarante-cinq à cinquante mille hommes.

» Le maréchal Grouchy aura à peu près la » même force, et commandera l'aile droite.

» La garde formera la réserve, et je me porte-

» rai sur l'une ou sur l'autre aile, selon les circon-
» stances.

» Le major-général donne les ordres les plus
» précis pour qu'il n'y ait aucune difficulté sur
» l'obéissance à vos ordres, lorsque vous serez dé-
» taché, les commandants de corps devant pren-
» dre mes ordres directement quand je me trouve
» présent. Selon les circonstances, j'affaiblirai
» l'une ou l'autre aile, en augmentant ma réserve.

» Vous sentez assez l'importance attachée à la
» prise de Bruxelles. Cela pourra d'ailleurs donner
» lieu à des accidents, car un mouvement aussi
» prompt et aussi brusque isolera l'armée anglaise
» de Mons, Ostende, etc.

» Je désire que vos dispositions soient bien fai-
» tes, pour qu'au premier ordre, vos huit divisions
» puissent marcher rapidement et sans obstacle
» sur Bruxelles.

» NAPOLÉON. »

« Charleroy, le 16 juin 1815. »

Rentrons maintenant à Charleroy après cette visite au bivouac du deuxième corps.

Ici, tout s'agite et se prépare également pour la grande solennité du lendemain; nous reviendrons plus tard sur le champ de bataille *des Quatre-Bras*.

Notre bataillon (le 2e du 1er régiment de grena-

diers), commandé de service auprès de l'Empereur, alla s'établir au bivouac dans la cour d'un petit château sur les bords de la Sambre, non loin du pont, et que Napoléon avait choisi pour son quartier-général.

Le service s'y fit avec la même ponctualité qu'au palais des Tuileries, à cette différence que nous y étions au nombre de six cents hommes, au lieu de soixante, que l'on fournissait à Paris.

Le général en chef, Blücher, surpris par une aussi brusque attaque, consacra la nuit du 15 au 16, à la concentration de toutes ses troupes, sur les hauteurs, en arrière et à une demi-lieue de Fleurus, où il paraissait décidé à relever le gant, et à accepter la bataille.

Sombref était le point de ralliement de l'armée prussienne.

De son côté, le duc de Wellington, surpris, au bal chez la duchesse de Richemond, par la nouvelle de notre invasion, se hâta de diriger les divers corps de son armée, sur les *Quatre-Bras*, qui était le point désigné à l'avance. Mais ce rassemblement général, en raison de la dispersion de ses cantonnements, exigea de dix à vingt heures, donnant ainsi beau jeu à l'Empereur, s'il eût été secondé par ses lieutenants.

L'armée française passa la nuit sur trois colonnes. La gauche, commandée par le prince de la Moskowa, avait son quartier-général à *Frasnes*, et ses vedettes vers les *Quatre-Bras*.

Le deuxième corps entre *Frasnes*, *Mellet* et *Gosselies*, ayant en avant-garde la division du général Girard, à sa droite, sur la route de Fleurus, au village d'Heppignies.

Le premier corps en colonnes, de *Marchiennes* à *Gosselies*.

Le centre, composé des premier et deuxième corps de cavalerie, et du troisième corps d'infanterie, était campé dans les bois, entre Fleurus et Charleroy.

La garde était en colonne sur la route de Charleroy à Gilly, et le sixième corps en arrière de Charleroy, sur la rive droite de la Sambre.

La troisième colonne, formant la droite, était en avant du pont de Chatelet.

L'artillerie de réserve, les corps des cuirassiers Milhaud et Kellermann campèrent dans les prairies en de çà de Charleroy et les bagages restèrent parqués en arrière.

Toute l'armée française bivouaqua dans la nuit du 15 au 16, dans un carré de quatre lieues de côté. Elle était également en mesure d'appuyer sur l'armée prusso-saxonne, ou sur l'armée anglo-batave se trouvant ainsi placée entre elles.

Les deux armées ennemies étaient surprises, leurs communications déjà fort gênées; toutes les manœuvres de l'Empereur avaient donc réussi à souhait. Il était désormais le maître d'attaquer en détail les armées ennemies, auxquelles il ne restait, pour éviter ce malheur, le plus grand de tous,

que le parti de céder le terrain et de se réunir sur Bruxelles ou au delà (*a*).

L'infanterie de la garde se tint en position sur les hauteurs de Gilly, moins le 1[er] régiment de grenadiers et le 1[er] régiment de chasseurs qui, seuls, rentrèrent en ville, peu avant l'Empereur qui était allé visiter les camps de la colonne du centre.

Notre bataillon s'étant établi dans la cour du quartier Impérial, nous nous occupâmes à pré parer nos aliments pour le repas du matin et pour celui du soir, car depuis près de dix-huit heures nous avions été en marche ou en position, sans pouvoir décrocher nos marmites, et tout annonçait qu'il en serait sans doute ainsi le lendemain; chacun prit donc ses mesures, en conséquence, tant pour se procurer des vivres que pour se livrer à quelques heures de repos, avant de marcher à l'ennemi qui nous attend, et veut prendre sa revanche des pertes de la journée.

A chaque instant, les ordonnances, les aide-de-camps, les officiers d'état-major entraient et sortaient de la cour de ce *Palais* improvisé, et dans leurs mouvements précipités, il leur arriva souvent de culbuter quelques files de nos faisceaux et de faire maugréer nos vieux grenadiers, qui avaient *un tendre* pour leur fidèle compagnon de

(*a*) Mémoires pour servir à l'*Histoire de France*, pages 86 et 87.

voyage, pour ce fusil qui leur servit si souvent de miroir les jours de fête, et de bâton d'appui et d'ancre de salut dans les jours de fatigue ou de combat.

Personne toutefois ne dormait au quartier-général. La veille d'une grande bataille n'est jamais là un jour de repos; les instants sont trop précieux. Mille ordres divers sont à expédier, car il ne faut ni confusion, ni erreur; le salut de la patrie peut parfois dépendre d'un ordre mal rendu, d'un mot MAL ÉCRIT; nous en donnerons, bientôt, la trop fâcheuse confirmation.

Charleroy est encombré de voitures de vivres, d'équipages militaires; en un mot, de tous les embarras matériels, de tous les *impedimenta* des quartiers-généraux; inconvénients moins graves, lorsqu'une armée est victorieuse et poursuit ses succès, mais qui ne deviennent que trop souvent des causes de désastres, dans les moments de retraite et surtout de revers.

Nous étions installés, depuis une heure environ, dans la cour du quartier impérial, lorsque tout-à-coup, une sourde rumeur circula parmi nous; à cette rumeur succédèrent bientôt des imprécations violentes. On parla d'abord, mais vaguement, de quelques désertions, et peu après ces bruits devinrent plus précis; l'on cita enfin le quatrième corps, comme venant d'être consterné par ces tristes débuts de la campagne.

Voici, en effet, ce qui s'y était passé.

Dans la nuit du 14 au 15 juin, le lieutenant-général comte de Bourmont, commandant la troisième division d'infanterie du quatrième corps, invita le général Hulot, commandant sa première brigade, à se rendre à son quartier-général. Là, le comte de Bourmont lui fit part de son projet de franchir la frontière avant l'ouverture des hostilités, et lui remettait, en conséquence, le commandement de sa division.

Le général Hulot parut comprendre les motifs allégués par le comte de Bourmont, pour justifier sa grave détermination, et lui témoigna même, nous a-t-on assuré depuis, le plus touchant intérêt, tout en l'engageant à renoncer à un projet, que l'opinion publique allait peut-être interpréter bien sévèrement.

Mais la pensée du comte de Bourmont était irrévocable, et peu d'instants après, il montait à cheval, suivi de son état-major et de son escorte, comme pour aller inspecter ses avant-postes.

Il était trois heures du matin.

Arrivé près des vedettes, le comte de Bourmont renvoya son escorte et remit au brigadier les deux lettres ci-après, avec ordre de les porter immédiatement au comte Gérard, commandant en chef du quatrième corps; l'escorte étant partie, le comte de Bourmont franchit la frontière, accompagné du colonel Clouet, du chef d'escadron Villoutreys, du capitaine Sourdat, attachés à l'état-major de la division, et

des capitaines Dandigné et Trélan, ses deux aides-de-camp.

« Florennes le 15 juin 1815.

» Mon général,

» Si quelque chose au monde avait pu, dans
» les circonstances actuelles, me déterminer à
» servir l'Empereur, c'aurait été votre exemple
» et mon attachement pour vous, car je vous
» aime et vous honore bien sincèrement. Il m'est
» impossible de combattre pour un gouvernement
» qui proscrit mes parents et presque tous les
» propriétaires de ma province.

» Je ne veux pas contribuer à établir, en
» France, un despotisme sanglant qui perdrait
» mon pays, et il m'est démontré que ce despo-
» tisme serait le résultat certain du succès que
» nous pourrions obtenir.

» On ne me verra pas dans les rangs étrangers;
» ils n'auront de moi aucun renseignement ca-
» pable de nuire à l'armée française, composée
» d'hommes que j'aime et auxquels je ne cesse-
» rai de prendre un vif intérêt, mais je tâcherai
» d'aller défendre les proscrits français, de chas-
» ser loin de la patrie le système des confisca-
» tions, sans perdre de vue la conservation de
» l'indépendance nationale.

» J'aurais donné ma démission et serais allé
» chez moi, si j'avais pu croire qu'on m'en

» laissât le maître; cela ne m'a point paru vrai-
» semblable dans le moment actuel, et j'ai dû
» assurer, par d'autres voies, ma liberté, afin de
» ne pas perdre tout moyen de concourir au ré-
» tablissement d'un meilleur ordre de choses en
» France.

» J'éprouve un profond chagrin de l'idée de la
» contrariété que vous causera mon départ; pour
» vous éviter un desagrément, j'exposerais cent
» fois ma vie, mais je ne peux renoncer à l'espoir
» d'être encore utile à mon pays.

» Toujours, et quoiqu'il arrive, je conserverai
» pour vous l'attachement le plus sincère et le
» plus respectueux.

» Le lieutenant-général comte DE BOURMONT. »

« Florennes, le 15 juin 1815.

» Mon général,

» Les motifs qui déterminent le départ de M.
» de Bourmont sont aussi les miens, et il faut
» qu'ils soient bien puissants pour que je me
» résolve à quitter une armée remplie de mes
» amis, et commandée par un chef, dont le ca-
» ractère noble et les grands talents inspirent
» à la fois, le respect, l'attachement et une con-
» fiance sans bornes.

» Mes amis vous diront, mon général, tout ce

» qu'il m'en coûte pour suivre ce parti. Il me
» faut cette conviction intime que je fais par là
» le bien de mon pays, pour abandonner tout ce
» qu'on trouve en servant sous vos ordres.

» Je suis avec le plus vif chagrin et un pro-
» fond respect.

» Colonel CLOUET. »

Le comte de Bourmont et le général Clouet ont trop cruellement expié, pendant trente ans, cet écart de leur vie, pour que notre plume vienne ajouter à leurs tribulations, si constantes, des paroles amères et de nature à déchirer des cœurs déjà si profondément ulcérés, deux hommes enfin si ballotés par l'adversité politique.

On ne saurait, d'ailleurs, sans injustice, les accuser de trahison, ni leur reprocher d'avoir contribué aux désastres de Waterloo, puisque leur division ne devait pas s'y trouver. Nous nous bornerons donc à exprimer, sur ce fâcheux incident, l'opinion que M. le comte de Bourmont, en raison de ses antécédents et du retour de l'ancienne monarchie, ne devait pas reprendre du service sous la bannière impériale. Il devait, ou suivre le Roi de France dans son exil, ou se résigner à la vie privée; mais, ayant une fois accepté, sollicité même, un commandement, le comte de Bourmont devait subir toutes les conséquences de sa nouvelle position, quelque fausse qu'elle fût, combattre les Prussiens à Ligny à la tête des

braves de sa division, et attendre patiemment ensuite les arrêts du sort.

M. de Bourmont, nous n'hésitons pas à le proclamer, n'a point eu l'intention de trahir, en franchissant ainsi la frontière, mais il a commis, le 15 juin 1815, une de ces fautes qui troublent pour jamais la vie d'un homme, et certes, en pareilles circonstances, M. le maréchal n'aurait plus hésité entre le donjon de Vincennes et l'abandon de ses soldats en présence de l'ennemi!....

Le ciel nous est témoin que, dans ce que nous dicte ici notre conscience d'historien, aucun sentiment d'inimitié ne nous anime; loin de là, M. le maréchal de Bourmont a bu à la coupe du malheur, il a donc droit à toute l'impartialité de l'historien : c'est aussi ce que nous tenons à justifier, alors même que nous avons eu à exprimer quelques paroles de blâme sur un fait que nous eussions bien souhaité pouvoir passer sous silence.

Reprenons notre récit.

Le 16, vers huit heures du matin, nous reçumes l'ordre de prendre les armes et de suivre l'Empereur qui allait se porter en avant; à neuf heures, nous nous mîmes en marche pour *Fleurus*, tambours et musique en tête. Notre tenue, était celle de combat : la capote, le pantalon et le bonnet à poil sans ornement, et c'eût été cependant, pour la garde, le cas de prendre la grande tenue, car elle aura bientôt à jouer un

rôle digne d'elle; elle aura à fixer à nos drapeaux une victoire vivement contestée. Mais les peintres, seuls, nous ont toujours fait combattre en grande tenue, et même parfois en tenue de bal, ce qui frise, on l'avouera, par trop la *licence poétique*.

Le ciel était pur, comme le ciel de Marengo, dont nous allions fêter, en quelque sorte, l'anniversaire; le soleil est ardent et nous présage une chaude journée; elle le sera, en effet, sous tous les rapports!

Arrivés au village de *Gilly*, dont les premières maisons touchent à la chaussée de *Fleurus*, nous nous détachâmes, pour aller jeter un funèbre coup d'œil sur le lieu du combat de la veille. Les morts y attendaient encore leur sépulture militaire; les juifs, ces corbeaux qui suivent les armées, n'avaient point eu le temps de fondre sur leur proie, et nos frères d'armes, dont le cœur était si ardent, il y avait douze heures à peine, gisaient là encore, au nombre d'environ trois cents, tels qu'ils avaient été frappés.

Plusieurs des nôtres dormaient également du sommeil éternel près du carré, enfoncé et sabré par eux. Nous serrâmes la main à un maréchal-des-logis, notre confrère de la garde, mort au champ d'honneur! A tous, nous laissâmes un soupir de regrets, et rejoignîmes notre compagnie au milieu du bois, que traversait, un peu confusément, l'armée; car cette route étant la seule voie ouverte, au milieu de la forêt,

tous les corps marchaient ensemble dans ce défilé.

Une poussière accablante nous enveloppait, comme dans un épais nuage, gênait même notre respiration. La chaleur devenait étouffante, nulle brise ne nous rafraîchissait le visage, le soleil était d'aplomb.

A midi, nous sortîmes de cette fournaise, et fîmes notre entrée dans cette plaine immense et fertile, que la nature semble avoir destinée à être le champ clos de l'Europe centrale, car la bataille de Ligny sera la troisième, depuis celle livrée, en 1690, par le maréchal de Luxembourg.

Toute l'infanterie de la vieille garde alla se former en colonnes serrées par divisions de *cinquante files*, chaque compagnie formant, seule, division, en raison de la force de son effectif, et prit ainsi position à droite de la chaussée, et, comme toujours, la *gauche en tête*.

Les quatre régiments de la jeune garde se formèrent également en colonne serrée, mais sur la gauche de la chaussée et à notre hauteur.

Là, nous mîmes nos armes en faisceaux pour laisser le temps à tous les corps de s'établir à leur place de bataille (*a*).

(*a*) Nous restâmes près d'une heure dans cette position ; chacun cherchait à s'y garantir des rayons du soleil, qui dardaient sur notre masse noire, d'une manière fatigante.

Tout respirait le calme dans cette vaste plaine que sillonnaient, en silence, comme d'interminables serpents, toutes nos colonnes d'infanterie, de cavalerie et nos parcs d'artillerie. On n'eût pas cru que cent cinquante mille hommes allaient en venir aux mains et se disputer quelques toises de terrain avec un acharnement tel que, depuis longtemps, il n'y en avait pas eu d'exemple.

Ce calme ressemblait à celui qui, toujours, précède l'orage.

Parmi nous, se trouvaient encore de vieux grenadiers, qui, déjà, sous la République, avaient combattu à la bataille de *Fleurus ;* ils nous en détaillèrent le plan et les mouvements, comme l'eussent fait des officiers d'état-major, et nous en rapportèrent quelques curieux épisodes, dans ce langage pittoresque qui n'appartient qu'au vieux grognard. Aussi, se groupa-t-on autour d'eux avec intérêt, comme les Arabes autour de leurs pères, quand ceux-ci les arrachent à leur apathie naturelle par le récit de quelque tradition orientale.

Un grenadier déroula même une vieille carte de la Flandre, qu'il avait dans son sac, nous ne savons depuis quand, et là, étendus sur le seigle, si impitoyablement écrasé sous nos pieds, nous nous mîmes *à disserter* sur les manœuvres de la journée.

Nous formâmes un simulacre de tente pour obtenir un peu d'ombre pendant cette leçon *de stratégie,* au moyen d'une douzaine de mouchoirs, liés les uns aux autres, et suspendus au-dessus d'un cercle de faisceaux. Le soldat est ingénieux, et plusieurs *parasols* de cette nouvelle invention parurent bientôt au-dessus de cette masse noire que formaient nos seize bataillons. A *ce cours,* chacun apportait sa réflexion, ou le fruit de sa longue expérience de la guerre.

Mais jetons un coup d'œil topographique sur ce champ de bataille, devenu désormais célèbre, et que nous venons de parcourir en tous sens pendant quarante-huit heures; nous nous aiderons aussi de l'excellente et consciencieuse relation du major Auguste Wagner, auquel nous nous plairons à recourir pour les détails concernant l'armée prussienne, pendant cette sanglante lutte de quelques jours (*a*).

La chaussée de Namur à Bruxelles était la ligne principale qu'il importait aux deux armées alliées de maintenir.

De *Namur* à *Sombref*, c'était la ligne d'opérations des Prussiens.

De *Bruxelles* aux *Quatre-Bras*, c'était celle

(*a*) M. Wagner, aujourd'hui officier-général en retraite, a été directeur du dépôt de la guerre à Berlin; en 1815, M. Wagner était attaché à l'état-major général de l'armée prussienne. Sa relation est, à notre avis du moins, à nous, qui avons lu, relu, confronté et médité à fond, *tout ce qui a été écrit et publié*, tant en France qu'à l'étranger, sur cette époque trop mémorable pour nous ; cette relation, disons-nous, est, au *point de vue militaire*, la plus recommandable de celles connues, parce qu'elle est la plus complète, la plus exacte et la plus impartiale de toutes ; elle fait autant d'honneur à la loyauté de M. le général Wagner qu'à son talent d'écrivain militaire. Nous sommes donc heureux, nous qui, dans cet ouvrage, avons appris à aimer et à estimer cet auteur, de lui payer ici, avant de croiser le fer avec l'armée prussienne, notre tribut particulier de haute considération.

des Anglais, et la partie intermédiaire leur servait de communication.

L'armée française pouvait y arriver de Charleroy, ou par la chaussée de Bruxelles, ou par celle de Namur, ou bien encore par l'ancienne route des Romains.

Le point d'intersection de la première est aux *Quatre-Bras*.

Celui des dernières, auprès de *Sombref*, et à trois lieues de l'autre. Voilà les points qu'il fallait couvrir et qui déterminèrent le champ de bataille.

La tâche de défendre les *Quatre-Bras*, échut naturellement aux Anglais, et celle de *Sombref*, aux Prussiens.

Le feld-maréchal Blücher résolut donc de se masser sur les hauteurs, entre *Sombref* et *Bry*, dont le moulin à vent, et la ferme de *Bussy*, forment la sommité, et de tenir les villages de *Saint-Amand* et de *Ligny*, comme des postes avancés.

Cette position était bonne, et bien choisie, car ces bourgs en avant des masses de l'armée prussienne, présentaient un merveilleux abri pour les troupes, et l'artillerie placée sur l'éminence demi-circulaire, qui se trouvait dans l'intervalle, commandait ainsi tout le champ de bataille, tandis qu'à l'arrière, le versant de la colline, surmonté du moulin de Bussy, formait un fort point d'appui en cas de désastre.

Le premier corps prussien étant en première ligne, occupa *Bry*, *Saint-Amand* et *Ligny*.

Le village de *Sombref* fut confié à la garde du troisième corps, et le deuxième resta tout entier en réserve, sur le revers des mamelons, occupés par le premier corps, pour être employé selon les circonstances.

L'intention du feld-maréchal Blücher était d'attendre l'arrivée du général Bulow, qu'on supposait plus près qu'il n'était pour prendre l'offensive, en débouchant par Saint-Amand.

La situation des villages de Ligny et de Saint-Amand, bien que dans un bas fond, mais hérissés d'obstacles naturels, était très favorable à la défense; et si le terrain montant, en amphithéâtre, depuis là jusqu'à la ferme de *Bussy*, pouvait avoir, pour les Prussiens, le désavantage de les découvrir, de la tête aux pieds et de les exposer au feu de notre artillerie, de l'autre aussi, les batteries prussiennes avaient l'avantage de plonger sur nous, et enfin Blücher avait la faculté de surveiller tous nos mouvements, aussi bien que nos masses de pied ferme; car de *Fleurus* à *Ligny* et *Saint-Amand*, il n'y a guère plus de plis de terrain pour y masquer des troupes, qu'il ne s'en trouve de Montmartre jusqu'à Saint-Denis, et le moulin de Bussy était aussi élevé au-dessus de la plaine, occupée par nous, que peut l'être le point culminant de Montmartre.

Le seul moyen que nous eussions de nous soustraire aux conséquences de cette situation, était de nous tenir hors de portée, et à cela, il y avait

aussi de graves dangers, car une seconde ligne doit toujours être assez rapprochée de la première pour lui porter secours *à temps*.

Le nom de *Saint-Amand* appartient à une commune, composée de trois villages ; *Saint-Amand*, proprement dit, est la partie située entièrement sur la droite du ruisseau vers *Fleurus ; Saint-Amand-La-Haye* est la partie comprise entre celle-ci et *Wagnelé*, et le hameau de Saint-Amand, couvre, par sa position, l'intervalle entre ces deux villages (*a*).

Ligny est traversé, dans toute sa longueur, par le ruisseau qui le sépare en deux parties, dont chacune est coupée, dans son milieu, par une grande rue, ayant des sorties latérales, la plupart aboutissant à des chemins creux et marécageux. Celles du côté de la position occupée par l'armée prussienne étaient fort étroites et ne pouvaient guère permettre d'y passer que par files ; de notre

(*a*) Les maisons de Saint-Amand, comme celles d'un grand nombre de villages de la Belgique, isolées les unes des autres, sont assises au milieu de jardins et de vergers, appelés *pâtures*, et que couvrent quantité d'arbres fruitiers ou de haute futaie. En 1815, la multitude de ces arbres autour de Saind-Amand donnait à l'emplacement qu'il occupe, l'aspect du bois le plus épais. Nos troupes ne pouvaient même en apercevoir que l'église et les quelques maisons qui l'entourent, placées à l'extrémité du côté de Ligny. Les arbres qui formaient cet épais *couvert* ont presque tous été coupés de 1818 à 1819, ce qui change l'aspect actuel de Saint-Amand.

côté, au contraire, nous pûmes y pénétrer par demi-sections de douze files, jusqu'à la partie où la même rue se retrécit brusquement.

Le cimetière, entouré d'un petit mur, se trouve sur la rive droite du ruisseau, ainsi qu'un vieux château, à l'entrée du village, du côté de Saint-Amand. Le ruisseau de Ligny, dans lequel viennent s'en jeter deux autres, non loin de Saint-Amand, a un cours profond et bien encaissé ; il faut même des ponts pour le passer ; ses bords sont escarpés.

Depuis *Sombref*, ils deviennent plus escarpés encore, principalement à *Tongrines*, et se dominent alternativement.

Au-delà de cet endroit, la position était entrecoupée de haies vives et de ravines.

Tel est le terrain de chicane ou *quinze mille* valeureux champions de ces deux armées resteront, pour attester à qui a appartenu la victoire.

Fleurus, situé au milieu de cette vaste plaine, n'éprouvera, cette fois, aucun dommage; il servira seulement d'ambulance aux blessés français, ou de refuge aux prisonniers.

Il était déjà deux heures, et pas un coup de fusil n'avait encore annoncé la présence de l'ennemi. Les tirailleurs se rencontrèrent cependant dans le bourg de *Fleurus ;* enfin un coup de canon part ; la fumée s'en élève rapidement au-dessus d'une avenue de peupliers, je crois : c'était le premier de la journée !... Il est accueilli par un cri général de joyeuse acclamation ! On croit que c'est le si-

gnal de la bataille; que toute cette ligne, depuis *Sombref* jusqu'à *Saint-Amand*, va être à l'instant même en feu! Mais non; ce ne sont encore là que des préludes d'avant-garde.

On bat néanmoins la grenadière, et en cinq minutes, toute l'infanterie de la garde jeune et vieille, est en marche, formée en une seule colonne profonde de vingt-quatre bataillons, dont seize de vieille garde. Quel coup d'œil imposant!...

Nous nous dirigeons droit sur *Fleurus*, et toujours à travers champs, sans respect pour des blés de la plus belle apparence, car ils avaient près de cinq pieds de haut. Nous n'avions qu'un quart de lieue à faire. Parvenus à l'entrée de ce gros bourg, nous fîmes tête de colonne à gauche, en traversant la chaussée, de manière à la laisser libre à l'artillerie qui défilait encore.

Là, nous fîmes une halte nouvelle, mais elle fut courte. Notre second mouvement nous fit traverser *Fleurus*; tous ses habitants bordaient la haie d'un bout à l'autre de la principale rue, suivie par nous. Tous nous regardaient d'un air mêlé d'inquiétude et de sympathie.

A notre sortie de *Fleurus*, à gauche, nous entendons, tout-à-coup, des cris enthousiastes de : Vive l'Empereur! Vive l'Empereur! C'étaient nos premiers blessés de l'avant-garde, que l'on pansait ou que l'on amputait dans un verger, et qui retrouvèrent, encore, assez de force et d'énergie, pour saluer leur Empereur, en ce moment, à

cheval à la tête de notre régiment. Tous se lèvent, ou se font soutenir, pour lui rendre peut-être un dernier hommage. Quel touchant témoignage d'affection et de respect, que le salut de ces soldats mutilés, et dans un moment aussi solennel!...

Nous allâmes nous placer, en seconde ligne sur le flanc droit de *Fleurus*, et dans l'ordre suivant:

Les chasseurs à pied, en avant du moulin de *Fleurus*, qui se trouve à huit cents toises environ de ses dernières maisons; les quatre régiments de cette division (huit bataillons), s'y placèrent en colonnes, par régiments déployés à demi-distance de bataillon. Ils y avaient leur batterie.

Cette division avait, à sa gauche, un peu au-delà de la chaussée qui mène de *Fleurus* à *Sombref*, les deux brigades de la jeune garde (huit bataillons) placés également en colonnes par régiments déployés à demi-distance de bataillon. Elles se trouvaient ainsi en seconde ligne derrière le troisième corps. Chaque brigade de la jeune garde avait aussi sa batterie.

La division des grenadiers à pied (quatrième, troisième, deuxième et le premiei régiment, ou huit bataillons), également déployés et encolonnes par régiments à demi-distance de bataillon, appuyá sa gauche au moulin de *Fleurus*, ayant aussi derrière elle sa batterie.

Ces trois colonnes furent établies par échelons,

de manière à pouvoir former, de pied ferme, trois grands carrés, pour le cas où les cent deux escadrons prussiens qui plongeaient leurs regards sur nous, eussent voulu tenter un hourra général dans la plaine et s'y précipiter comme une avalanche.

Depuis Ligny, jusqu'à Saint-Amand nous n'avions pas un seul escadron en ligne.

La cavalerie prussienne n'aurait pas tardé, il est vrai, à voir arriver au-devant d'elle les cinq mille valeureux champions que nous avions à nos côtés. Quel imposant spectacle eût été, pour nous, un aussi beau combat à l'arme blanche!

La cavalerie prussienne ne voulut sans doute pas jouer cette partie, bien qu'elle eût pour elle l'avantage du nombre.

Les grenadiers à cheval, les dragons de la garde et les gendarmes d'élite (dix-sept cents chevaux), formés en deux colonnes, par escadrons déployés, étaient placés à vingt-cinq toises en arrière de nous, ayant leur gauche à la hauteur de notre droite.

L'artillerie de la garde, ayant ses pièces à la prolonge, était placée derrière nous, et seulement à quelques toises. Elle était encadrée par l'infanterie, la grosse cavalerie de la garde, et par les trois mille cuirassiers du général Milhau, placés en colonnes par escadrons, près de Fleurus. Comme on le voit, elle y était en sûreté.

Le troisième corps (Vandamme) prit position en avant de Fleurus, faisant face au village de *Saint-*

Amand (*a*), ayant à cinq cents toises environ sur sa gauche, la division Girard, détachée du deuxième corps. Cette division fut placée en potence sur l'extrême droite de l'armée prussienne, avec mission de garder le village de Saint-Amand-La-Haye, pour empêcher toute tentative de l'ennemi sur notre base d'opération. Ce poste était de la plus haute importance, mais aussi très périlleux comme on le verra, et ne pouvait être confié à un officier général plus brave et plus distingué que le général Girard.

La division de cavalerie du troisième corps fut placée en obervation sur la route de Saint-Amand à Fleurus, et à l'extrême gauche de notre ligne.

Le quatrième corps (Gérard), destiné à occuper le centre de la ligne, se porta, en colonne par divisions à distance entière, par la route qui mène de Fleurus à la chaussée de Namur, et s'arrêta à la hauteur du village de *Ligny*, situé à deux mille toises en avant de *Fleurus* (*b*).

(*a*) Saint-Amand est situé sur la même petite rivière que Ligny et à mille toises de Ligny et juste à la même distance de Fleurus.

(*b*) Le quatrième corps, qui avait bivouaqué en avant de Chatelet, bien que tous ses soldats fussent sous les armes, depuis l'aube du jour, s'attendant, par impatience, comme par expérience de l'ancienne méthode de faire la guerre sous l'Empire, à se porter en avant, ne reçut cet ordre qu'à *neuf heures et demie*. Il se mit immédiatement en marche et arriva rapidement et sans faire de halte à sa première position devant Ligny.

Le général Gérard, voulant profiter des moments de repos

Le maréchal Grouchy, avec les corps de cava-

que l'Empereur laisserait à ses soldats pour reconnaître le terrain sur lequel il allait combattre, cette reconnaissance faillit enlever au quatrième corps son intrépide général en chef.

Le général Gérard venait de parcourir la plus grande partie de la plaine, accompagné du général Saint-Rémy, son chef d'état-major, de plusieurs aides de camp et de son escorte de hussards du 6ᵉ régiment, quand parvenu à peu de distance des lignes prussiennes, un gros de cavalerie ennemie fondit sur lui. Le général et ce qui l'entourait s'éloignèrent de toute la vitesse de leurs chevaux, mais, dans cette course rapide, sur un terrain coupé de fossés et couvert de blés très élevés et très épais, le cheval du général Gérard s'abat et désarçonne son cavalier.

A cette vue, tout ce qui accompagne le comte Gérard fait volte-face et met le sabre à la main. L'ennemi arrive sur les Français : on se mêle. L'aide de camp Lafontaine (aujourd'hui maréchal de camp, commandant le département de la Nièvre), après avoir tué deux lanciers, — c'était encore le 6ᵉ de hulans prussiens — et brisé son sabre sur un troisième qu'il achève avec le tronçon, reçoit à bout portant une balle de pistolet dans les reins. Le général Saint-Rémy, grièvement blessé de plusieurs coups de lance, ainsi que quelques hussards de l'escorte, est mis à son tour hors de combat. Au milieu de la mêlée, un autre aide de camp, le capitaine de Perron (aujourd'hui maréchal de camp, commandant le département de la Loire), emporté par un dévoûment assez rare, descend de cheval et veut faire monter le général à sa place. Mais l'animation des hommes et des chevaux est si grande, on se bat de si près, que le général ne peut parvenir à se remettre en selle. Cette lutte inégale aurait eu probablement une issue funeste, si un détachement de chasseurs, placé aux avant-postes, accourant aux coups de feu, ne fût venu dégager le général et sa petite troupe.

lerie des généraux Exelmans et Pajol après avoir balayé toute la plaine, alla prendre position à l'extrême droite, et en potence, ayant le corps des dragons d'Exelmans (deux divisions), à gauche, et à droite la cavalerie légère du général Pajol, qui s'étendit, par détachements, jusque sur la petite route de Namur.

La division de cavalerie légère du général Maurin, attachée au quatrième corps d'infanterie, devait se lier avec les dragons du général Exelmans.

Voilà quelle était la position de l'armée à deux heures et demie; elle n'y attendit pas longtemps l'ordre de commencer l'attaque.

De l'extrême droite du champ de bataille à son extrême gauche, c'est-à-dire depuis *Sombref* jusqu'à Saint-Amand l'armée occupait une étendue d'environ deux mille cinq cents toises.

Voici maintenant l'effectif des combattants des deux armées, qui vont prendre part à cette glorieuse et sanglante journée, car elle sera glorieuse aussi pour l'armée vaincue!...

L'armée française sur le champ de bataille de Ligny, était forte de soixante-quinze mille cinq cent soixante-quinze hommes, et avait deux cent trente-quatre bouches à feu, mais il faut en déduire le sixième corps, tout entier, qui n'a pas tiré un seul coup de fusil, n'étant arrivé à Fleurus que vers six heures du soir où il resta en réserve jusqu'à dix heures; alors seulement il vint nous re-

joindre sur les hauteurs de Bry, pendant que la musique et les fanfares faisaient retentir les échos de ces vallées, de l'air : LA VICTOIRE EST A NOUS !

DÉSIGNATION DES CORPS	Infanterie	Cavalerie	Artillerie, Génie, Équip.	Bouches à feu
2e Corps (division Girard)...	5178	»	180	8
3e Corps (Vandamme)......	15130	1017	1121	38
4e Corps (Gérard).........	13101	814	1725	38
6e Corps (Lobau)..........	9373	»	961	32
Garde impériale...........	12727	1718	3200	82
1er Corps de caval. (Pajol).	»	2536	324	12
2e id. (Exelmans).	»	3096	254	12
4e id. (Milhaud).	»	2797	323	12
Total par arme.	55509	11978	8088	234
Total général : 75,575 hommes et 234 bouches à feu.				

Le total des troupes prussiennes qui *entrèrent en action*, à la bataille de Ligny, est, d'après Wagner, de quatre-vingt-trois mille cinq cent quatre-vingt-seize hommes, et, en effet, il n'y eut que les trois premiers corps prussiens d'engagés ; le quatrième corps (Bulow) qui était à Liége, n'étant pas arrivé pour l'affaire du 16.

Ces trois corps d'armée prussiens se composaient de cent bataillons, de cent deux escadrons et de deux cent vingt-quatre bouches à feu.

L'Empereur nous quitta pour aller, suivi seulement de quelques officiers et d'une faible escorte, visiter la ligne des védettes. Il monta sur les monticules qu'il put rencontrer dans la plaine et dans un moulin-à-vent, afin de mieux reconnaître la position de l'armée ennemie, qui, ainsi qu'on

vient de le voir, était supérieure à la nôtre d'environ huit mille hommes sur l'effectif général, et de dix-huit mille trois cent cinquante-cinq, en réalité, car, de notre armée, soixante-cinq mille deux cent quarante-un hommes seulement purent avoir l'honneur de prendre part au combat, tandis que quatre-vingt-trois mille cinq cent quatre-vingt-seize Prussiens furent tous successivement engagés.

A 2 heures après-midi l'Empereur fit écrire au prince de la Moskowa la lettre ci-après :

« En avant de Fleurus, le 16 juin à 2 heures.

» Monsieur le Maréchal, l'Empereur me charge
» de vous prévenir que l'ennemi a réuni un corps
» de troupes entre Sombref et Bry, et qu'à deux
» heures et demie M. le maréchal Grouchy, avec
» les troisième et quatrième corps, l'attaquera;
» l'intention de Sa Majesté est que vous attaquiez
» aussi ce qui est devant vous et qu'après l'avoir
» VIGOUREUSEMENT POUSSÉ, vous rabattiez sur
» nous pour concourir à envelopper ce corps dont
» je viens de parler.

» Si ce corps était enfoncé auparavant, alors Sa
» Majesté ferait manœuvrer dans votre direction
» pour hâter également vos opérations.

» Instruisez de suite l'Empereur de vos dis-
» positions et de ce qui se passe sur votre front.

» Le maréchal d'Empire, major-général,

» DUC DE DALMATIE. »

Depuis midi jusqu'à deux heures et demie, il n'y eut d'échangés, que quelques coups de fusils et de canon entre notre avant-garde et l'arrière-garde prussienne, ainsi que quelques coups de sabre et de lance, et cependant toutes les mesures d'attaque, comme de défense semblaient prises et bien arrêtées des deux côtés.

Mais si Blücher attendait des nouvelles de l'avant-garde de Bulow, et prolongeait à dessein son entrevue avec Wellington, qui s'était rendu des *Quatre-Bras* sur la hauteur au moulin de Bussy, à une heure après-midi, peu d'instants avant la bataille ; Napoléon, de son côté, voulait, en temporisant, donner au maréchal Ney le temps de faire exécuter à un détachement de dix mille hommes le mouvement stratégique qu'il lui avait prescrit, et attendre que ce corps fût arrivé sur les derrières de l'armée prussienne, au moment où il l'attaquerait de front avec toutes ses forces.

Aussi, restâmes-nous, l'arme au pied et les bras croisés, n'attendant plus que le solennel signal. Napoléon lui-même partage notre impatience, car cette fois, il avait laissé à un de ses lieutenants l'honneur de le donner sur les hauteurs de Bry. Mais pas de nouvelles de ce détachement, tandis qu'une vive canonade paraît engagée dans la direction des Quatre-Bras ; il n'y a donc plus un instant à perdre, sans s'exposer à de funestes conséquences.

L'Empereur fait exécuter immédiatement à la

première ligne, et sur la gauche de chaque corps d'armée, un changement de front, la droite en avant, de manière à la rapprocher à deux portées de canon des villages de Sombref, de Ligny et de Saint-Amand.

La division du général Girard, détachée du deuxième corps, qui se trouvait en observation à Wagné, reçut l'ordre de se porter en avant et de prendre pour point de direction le hameau de Saint-Amand, et de s'y placer en potence sur le flanc droit de l'armée prussienne, en liant ses communications avec la gauche du comte Vandamme.

En même temps, l'ordre était expédié au sixième corps d'accélerer sa marche, et de venir se placer en réserve générale en avant de Fleurus, où il n'arriva que vers six heures, et s'y plaça en colonnes serrées par brigades.

Le lieutenant-général comte Gérard, commandant le quatrième corps, vint prendre auprès de l'Empereur les dernières instructions pour l'attaque de Ligny. Voici ce que lui dit Napoléon:

« Il se peut que, dans trois heures, le sort de » la guerre soit décidé. Si Ney exécute bien » ses ordres, il ne s'échappera pas un canon » de l'armée prussienne. Elle sera prise en fla- » grant délit! »

Trois heures sonnent au clocher de Saint-Amand : au dernier coup, trois cents braves de part ou d'autre sont à l'instant renversés

pour ne jamais se relever; l'horloge du village a été pour eux le glas de la mort, car le premier coup de cloche a été le signal du combat.

L'œil, toujours fixé sur les hauteurs de Bry, d'où il attend la victoire, l'Empereur ne pouvant contenir son impatience, ni s'expliquer la cause de la non-exécution de ses ordres formels, ordonne au maréchal Soult d'écrire de nouveau au maréchal Ney et de lui expédier cette lettre en toute hâte; voici cette dépêche importante confiée au patriotisme de M. le colonel Forbin-Janson :

« Monsieur le maréchal,

« Je vous ai écrit, il y a une heure, que l'Em-
» pereur ferait attaquer l'ennemi, à deux heures
» et demie, dans la position qu'il a prise entre
» Saint-Amand et Bry. En ce moment l'enga-
» gement est très prononcé. S. M. me charge
» de vous dire que vous devez manœuvrer, *sur-*
» *le-champ*, de manière à envelopper la droite de
» l'ennemi, et tomber *à bras raccourcis*, sur ses
» derrières. Cette armée est perdue, si vous
» agissez vigoureusement; le sort de la France
» est entre vos mains, ainsi n'hésitez pas un
» seul instant, pour faire le mouvement que
» l'Empereur vous ordonne, et dirigez-vous sur
» les hauteurs de Bry et de Saint-Amand, pour
» concourir à une victoire peut-être décisive.
» L'ennemi est pris en flagrant delit, au mo-

» ment où il cherche à se réunir aux Anglais. »

« Le maréchal SOULT. »

« 3 Heures et un quart. »

Chose incompréhensible encore! Cet ordre, duquel dépendait peut-être le sort de l'Empereur, ne parvint au maréchal Ney qu'A SIX HEURES DU SOIR, et lorsque son exécution était devenue impossible! et il n'y avait cependant QUE DEUX LIEUES ET DEMIE, de Ligny aux *Quatre-Bras!!* Que tout cela fait donc mal!!! La pensée, seule, en déchire l'âme! la plume vous échappe des mains! Quel est le coupable?... C'est encore un mystère! *C'est* LA DEUXIÈME FATALITÉ *de la campagne.*



LIVRE SEPTIÈME.

CHAPITRE XXII.

SOMMAIRE. — Première période de la bataille : combat de Saint-Amand; vigoureux début de la division Lefol. — Démonstrations énergiques du maréchal Blücher contre ce village; elles échouent, mais le lieutenant-général comte Girard tombe mortellement blessé au milieu du carnage que fait sa division; les généraux de brigade Devilliers et Piat, blessés, sont forcés de résigner leur commandement. — La jeune garde entre en ligne; belle conduite du général Chartrand, l'un de ses généraux de brigade; arrivée des chasseurs à pied, en réserve à la jeune garde et au troisième corps; trouble jeté dans le troisième corps par un *faux avis*, dû à un mauvais officier d'ordonnance; ses funestes conséquences; la division Girard évacue le village de Lahaye dont elle s'était emparée par de sanglants sacrifices; TROISIÈME FATALITÉ de la campagne. — Reprise de Saint-Amand par nos troupes malgré les efforts désespérés du maréchal Blücher; le hameau de Lahaye pris et repris quatre fois : carnage effroyable; trente-neuf bataillons et demi prussiens y sont successivement employés et décimés. — Pertes des Prussiens à Saint-Amand : quatre-vingt-quinze officiers et quatre mille trois cent quatre-vingt-treize hommes hors de combat sur ce seul point.— Deuxième période de la bataille : combat de Ligny. — Forces chargées de la défense; non-succès de la première attaque. A la seconde, les Prussiens cèdent les abords du village et la rive droite du ruisseau; nos troupes s'y établissent pour reprendre haleine; lutte sanglante et corps à corps dans Ligny; efforts des Prussiens pour reprendre le village et s'y maintenir. — Brillant fait d'armes d'un jeune maréchal-des-logis de chasseurs à cheval; sa récompense immédiate. —

Tentative audacieuse de plusieurs artilleurs à cheval de la vieille garde. — Quatre heures du soir, les 3e et 4e régiments de grenadiers à pied et une batterie de la garde vont se placer en réserve du quatrième corps, à Ligny. — Cinq heures et demie, les 1er et 2e régiments de grenadiers, le 1er régiment de chasseurs, à pied, les sapeurs et marins, les grenadiers à cheval et les dragons de la garde, et toute leur artillerie de réserve, se portent en avant, ainsi que les cuirassiers de la division Delort. — Halte, à cinq cents toises de Ligny; QUATRIÈME FATALITÉ de la campagne. — Troisième période de la bataille : Sept heures et demie du soir; marche solennelle de la colonne de la garde vers Ligny ; son arrivée sur les bords du ravin l'Empereur est là; l'infanterie charge ses armes, l'artillerie met ses pièces en batterie et la cavalerie se prépare à la charge. — Allocution d'un officier-général au milieu d'un cercle d'officiers et de sous-officiers de la vieille garde. — Huit heures, tout est prêt, l'Empereur par un geste, donne le signal : soixante bouches à feu de la garde le répètent ; la charge bat et l'avalanche se précipte dans Ligny. — Assaut ; tout ploie devant nous ; le village est emporté, la victoire est à nous ! détails de l'assaut. — Dix heures du soir : la cavalerie reçoit l'ordre de cesser la poursuite et le combat qui n'avaient plus lieu qu'au hasard et dans l'obscurité ; circonstance qui nous enlève le plus brillant trophée et sauve l'armée prussienne en lui rendant son général en chef, renversé sous les pieds de nos cuirassiers : CINQUIÈME FATALITÉ de la campagne, — L'armée bivouaque sur le champ de bataille, Napoléon rentre à Fleurus et y passe la nuit; concours du maréchal Grouchy, commandant l'aile droite, à Ligny. — Fausse alerte, ses conséquences ; l'armée se repose des fatigues, de la journée.

BATAILLE DE LIGNY.

Bien que l'Empereur n'eût fait écrire cette lettre qu'à *trois heures et un quart*, il avait cependant ordonné au général Vandamme de commencer l'attaque de Saint-Amand, au premier coup de trois heures, que frapperait la sonnerie du village.

Au général Gérard, l'ordre fut de se précipiter sur Ligny à trois heures et un quart.

Ces deux villages, dans l'espace de deux heures, furent pris et repris quatre et cinq fois.

Essayons de décrire cette journée glorieuse pour les deux armées, mais qui eût été si funeste à l'armée prussienne, sans la *fatalité* qui s'en mêla, sans les fautes graves qui se commirent, en dehors du champ de bataille! *fautes et fatalités*, nous ne saurions trop le répéter, qui paralysèrent l'action des vingt mille hommes du comte d'Erlon; lesquels, réunis au maréchal Ney, aux *Quatre-Bras*, eussent probablement culbuté les cinquante mille Anglo-Bataves qui s'y réunirent, de même qu'ils eussent complété la victoire de Ligny, en se réunissant à nous, avant sept heures du soir.

Mais il y avait déjà contre nous, soit une *fatalité*, soit un *mystère*, que nous n'osons approfondir!... Que l'on en juge:

Le général d'Erlon, après être venu *à trois quarts de lieue* de notre extrême gauche, reçut *l'ordre formel* du prince de la Moskowa, de faire la contremarche et de le rejoindre aux *Quatre-Bras*. Il n'y arriva qu'*à neuf heures du soir*, avec trois divisions d'infanterie; la division Durutte, qui formait tête de colonne, ayant continué la route, *peut-être à l'aventure*, arriva sur les derrières de l'extrême droite de l'armée prussienne, alors que tout était fini, et qu'elle était en pleine retraite: l'avant-garde de cette division put, seule, au moment du crépuscule, échanger quelques

coups de fusil ou de canon, avec l'arrière-garde ennemie; deux heures plus tôt, et elle prenait, à cette journée, une part glorieuse, et nous eût assuré, peut-être, les plus brillants trophées!...

Le comte d'Erlon n'eut donc que la douleur de faire part au prince de la Moskowa, et le lendemain, à l'Empereur, des déplorables marches et contremarches de son corps d'armée.

Les corps de cavalerie du maréchal Grouchy avaient été chargés de balayer la plaine et de faire replier toutes les troupes légères de l'ennemi.

Après cette première opération, dans laquelle un de nos régiments eut à lutter corps à corps avec le 6e de hulants prussiens (*a*), le maréchal Grouchy alla prendre position en potence sur l'extrémité de la droite, ayant ainsi que nous l'avons dit, le corps du général Exelmans à gauche, et celui du général Pajol à droite.

Le quatrième corps avait suivi la chaussée qui, de Fleurus, conduit à celle de Namur et rejoint celle-ci *au point du jour*, non loin de Sombref. Arrivé en face de Ligny, il s'y mit en bataille par un-à-gauche.

(*a*) C'était le même régiment, qui, la veille, sur la route de Charleroy, eut une sanglante rencontre avec notre 1er de hussards. Ce fut encore ce brave régiment qui, à sept heures et demie du soir, vint recevoir son glorieux coup de grace sous les baïonnettes de notre 4e régiment de grenadiers. Honneur au 6e de hulans prussiens!...

Le troisième corps s'était directement porté de *Fleurus* sur Saint-Amand, et s'y rangea en bataille.

La division Girard prit position à la gauche du troisième, et enfin l'extrême gauche de la ligne fut flanquée par la cavalerie attachée au troisième corps. En arrivant à portée de Saint-Amand le troisième corps fut salué par les batteries de 12 qui l'attendaient en position.

Ce fut la division Lefol qui eut l'honneur de commencer le feu et de culbuter les trois bataillons prussiens qui défendaient Saint-Amand. Elle s'acquitta noblement de sa mission, car elle s'empara du village, malgré les efforts de l'ennemi et d'une nuée de tirailleurs, jetés, à droite et à gauche, par deux régiments de la brigade Steinmetz.

Voulant profiter de ses succès, le général Lefol, tenta de déboucher, mais accueilli par un feu de mitraille et par la fusillade de deux bataillons, presque à bout portant, il se vit, à son tour, forcé de battre en retraite. Il revint bientôt à la charge, soutenu par du renfort. Le combat devint alors vif et très meurtrier.

Les deux régiments prussiens qu'il avait en tête, perdirent tant de monde qu'ils plièrent de nouveau. Toute cette brigade fut écrasée par nos troupes, qui, en peu d'instants lui mirent hors de combat quarante-six officiers et deux mille trois cents hommes; elle se rallia derrière Saint-Amand, et

se retira pour aller prendre position entre Sombref et Bry.

La division Lefol, se maintint dans Saint-Amand, mais sans chercher à déboucher à cause des batteries de 12 qui venaient d'avancer (*a*).

(*a*) La division Lefol eut une part trop glorieuse dans l'attaque de Saint-Amand pour ne pas lui consacrer ici une mention spéciale.

Arrivé vers les deux heures de l'après-midi, en face de ce village, le général Lefol fit former le carré à sa division, et la harangua avec un tel bonheur, que ses soldats, pleins d'enthousiasme, et excités d'ailleurs par la présence de l'Empereur qui passait, dans ce moment devant le front de la division, demandèrent à grands cris à marcher à l'ennemi.

L'ordre d'attaquer Saint-Amand ayant été enfin donné, le général Lefol fit détacher un assez grand nombre de tirailleurs, et s'avança à la tête de sa division formée sur trois colonnes. Le premier boulet parti des batteries prussiennes tomba dans ses masses, et tua huit hommes d'une compagnie commandée par le capitaine Revest, mort depuis colonel d'un régiment de ligne.

Cet événement, loin d'arrêter l'ardeur de nos soldats, ne fit que l'exciter, et c'est ainsi qu'ils arrivèrent à Saint-Amand, et l'emportèrent à la baïonnette.

Là, le combat fut affreux ; chaque arbre, chaque fossé, chaque clôture, étaient attaqués et défendus avec fureur ; on luttait corps à corps, on se fusillait à brûle pour points, on se tuait à coups de baïonnette, et nos soldats blessés tombaient en criant *vive l'Empereur !...* Ils ne se laissaient même emporter à l'ambulance que lorsqu'il leur était impossible de continuer à prendre part au combat.

Le général Lefol, entré le premier dans Saint-Amand, eut son cheval tué dans un verger, et faillit y être fait prisonnier, par un parti ennemi débouchant d'une allée du village, au moment où son neveu, alors son aide camp, et aujourd'hui trésorier à l'École Spéciale Militaire de Saint-Cyr, mettait pied

Le maréchal Blücher tenait à conserver la position de Saint-Amand, destinée à servir de débouché au corps de Bulow qu'il attendait à chaque instant, de même que l'Empereur croyait, à chaque minute, voir apparaître sur les hauteurs, et derrière l'armée prussienne, les dix mille hommes

à terre pour lui donner son cheval. Tous deux essuyèrent une décharge de mousqueterie, et allaient être tués ou enlevés, lorsqu'ils reçurent le secours providentiel d'une compagnie de la division. L'aide de camp Lefol eut son épaulette enlevée par un biscaïen, et son cheval fut blessé.

Le combat se prolongea avec des avantages balancés jusqu'au soir, toutefois, les Prussiens ne purent reprendre ni l'église, ni le cimetière, dont la division Lefol s'était si vigoureusement emparée dès le début de la bataille.

Vers six heures, il se manifesta parmi les soldats d'un régiment un mouvement de terreur qui aurait pu avoir des suites funestes sans l'empressement que mirent plusieurs officiers à faire cesser cette espèce de panique, occasionnée d'abord par la fausse nouvelle répandue, qu'une colonne ennemie venait surprendre la gauche de la division, et par l'impression pénible que causa au 64e de ligne la mort du colonel Dubalen, qu'il aimait et estimait.

Plusieurs soldats quittèrent leurs rangs, jetèrent leurs fusils, et pouvaient ébranler, peut-être même entraîner tout le corps d'armée, lorsque plusieurs officiers, au nombre desquels se trouva le général Corsin, commandant l'une des brigades de cette division, accoururent, arrêtèrent les fuyards, les rassemblèrent et les ramenèrent au combat qu'ils soutinrent ensuite jusqu'au soir avec la même intrépidité qu'au début.

Le général Corsin, qui, pendant cette journée, se fit remarquer par son courage et son énergie, eut son cheval tué sous lui à Saint-Amand, et ses anciennes blessures s'étant rouvertes pendant la retraite, cet officier-général dut rester à Givet et résigner son commandement.

qu'avait dû détacher le prince de la Moskowa; le maréchal Blücher, disons-nous, avait ordonné au général Pirch, commandant le deuxième corps, de reprendre ce village; mais le général Girard ayant fait occuper Saint-Amand-la Haye, flanquait toutes les attaques qui pourraient être exécutées contre Saint-Amand.

Une brigade d'infanterie prussienne fut dirigée sur le flanc gauche, pour soutenir celle qui attaquerait de front.

Plusieurs régiments de cavalerie reçurent également l'ordre d'appuyer ce mouvement offensif.

Il était déjà quatre heures. L'attaque fut vive, mais nos troupes la soutinrent avec tant de courage et d'intrépidité, qu'elle vint s'amortir au milieu du village de la Haye.

L'acharnement de la défense fut extrême au cimetière muré, et les Prussiens, malgré le renfort d'un bataillon, ne purent parvenir à enlever ce poste. Ils furent donc obligés d'y renoncer pour se rallier et reformer leurs colonnes d'attaque.

Ce fut au milieu de ce carnage que l'intrépide général Girard fut frappé à mort : honneur à lui! honneur aussi à ses soldats!

Malgré ces divers échecs, le premier corps prussien revint une troisième fois à la charge, et parvint enfin, après des efforts inouis et des pertes effroyables, à se rendre maître du village et du cimetière.

Ce fut alors, vers quatre heures, que la division

de chasseurs à pied de la vieille garde, quitta sa position en avant de nous, pour marcher dans la direction de Saint-Amand, avec l'ordre d'y servir de réserve au troisième corps et à la jeune garde, qui s'y trouvaient si fortement engagés, et n'auraient même pu reprendre ce village et surtout s'y maintenir, sans l'appui formidable de cette division. Sa présence seule suffit pour leur rendre leur première confiance, tant était puissant le prestige attaché à la vieille garde!

Ils s'élancèrent de nouveau dans Saint-Amand, et emportèrent, cette fois, les hauteurs qui le couronnaient.

Ce fut là que le général Chartrand, commandant une brigade de la jeune garde, se distingua si particulièrement.

Les Prussiens venaient de reprendre l'avantage sur les troupes du général Vandamme, au moment où, arrivant avec cette brigade, le général Chartrand s'était porté en avant, pour reconnaître la position; il arrête quelques compagnies de la ligne qui se retiraient, se met à leur tête, et apparaît bientôt sur les hauteurs occupées par l'ennemi; mais celui-ci leur oppose de nouvelles forces, et ces valeureux soldats se voient contraints de céder le terrain.

Dès cet instant, la jeune garde entra en ligne et combattit, corps à corps, avec les Prussiens sous la protection de la division de chasseurs.

Cette troisième attaque des Prussiens, dirigée

par Blücher, en personne, fut favorisée encore par l'indécision, nous dirons plus, par l'inquiétude que venait de répandre UN AVIS FAUX (*a*), annonçant l'arrivée d'un corps ennemi de trente mille hommes, infanterie, cavalerie et artillerie, et qui, d'après cet INCROYABLE AVIS, se présentait sur notre extrême gauche, et, en quelque sorte sur notre base d'opération.

Aussi, la division Girard crut-elle devoir abandonner le village de la Haye pour venir prendre position à un bois et couvrir Fleurus.

Le général Vandamme lui-même fit dire à l'Empereur, que son corps d'armée était ébranlé, et qu'il serait obligé d'évacuer Saint-Amand, et de battre en retraite, s'il ne lui envoyait pas la réserve, pour arrêter cette colonne ennemie, c'est-à-dire prétendue telle, car l'officier que l'Empe-

(*a*) Un acte, que nous voudrions pouvoir passer sous silence, fut cause de ce malheur.

Le bruit s'étant répandu que des troupes, dont on ne connaissait pas le drapeau, se dirigeaient vers notre extrême gauche, un officier est aussitôt détaché pour les reconnaître; mais arrivé à quelque distance de leur avant-garde, le cœur lui manqua, il tourne bride, et poussé par le galop de la peur, il revient et annonce que *c'est l'ennemi!...* Le malheureux!... C'était la division Durutte, tête de colonne du premier corps, qui venait nous donner la main!...... Cet homme n'était sans doute pas Français; mais, par sa lâcheté, il faillit tout compromettre, et s'il vit encore, sa conscience doit lui reprocher sans cesse son infamie, qui, peut-être, a préservé l'armée prussienne, d'une défaite plus complète, car elle retarda d'une heure, notre attaque générale et l'enlèvement de toute ses positions. Quelle *fatalité* encore!...

reur avait envoyé en reconnaissance, revint, une heure après, annoncer à Napoléon, que cette colonne, dite anglaise, n'était autre que le premier corps, commandé par le comte d'Erlon, qui ayant été appelé par un ordre écrit au crayon, et remis au général d'Erlon, par le général Labédoyère, accourait pour soutenir l'attaque de Saint-Amand: *troisième fatalité* de la campagne!

La cavalerie prussienne, par suite de la reprise du village de la Haye, avait même déjà placé quelques escadrons en bataille dans la plaine. Mais bientôt revenus de cette cruelle méprise, nos troupes recommencèrent l'attaque de Saint-Amand, en se montrant, à la fois, sur le front et sur les flancs des Prussiens.

Le feu reprit donc avec une fureur nouvelle des deux côtés.

En vain, le maréchal Blücher envoya plusieurs bataillons de renfort et quelques batteries; tout vint échouer contre la valeur de nos soldats, qui avaient à cœur de conserver, cette fois, une position, si chèrement achetée et perdue par l'insigne lâcheté de l'officier, auteur du *faux avis*.

Le village de Saint-Amand resta, dès ce moment, au pouvoir de nos braves; mais, furieux de voir le sang de ses soldats ruisseler de la sorte, Blücher se précipite encore sur la Haye, qui fut pris et repris quatre fois! Les Prussiens y perdirent beaucoup de monde, et notamment plusieurs officiers supérieurs.

Le major Wagner dit que *trente-neuf bataillons et demi* avaient été successivement employés à l'attaque et à la défense de ce poste. Quel digne hommage rendu à la division Girard!

Le maréchal Blücher ne se résignait à tant de sacrifices, que parce que là se trouvait pour lui le chemin de la victoire, si Bulow arrivait encore à temps.

Ce fut Blücher, au contraire, qui, le désespoir dans l'âme, se vit contraint de nous abandonner ce glorieux champ de bataille, après y avoir perdu quatre-vingt-quinze officiers et quatre mille trois cent quatre-vingt-treize hommes : la cinquième brigade prussienne y perdit quarante-trois officiers et mille huit cent cinquante-huit soldats.

Ah! que de couronnes de lauriers nos nobles frères n'ont-ils pas conquises ce jour-là!...

Laissons le troisième corps, l'héroïque division Girard et la jeune garde, se reposer sur leurs trophées. Ils ont tous bien mérité de la patrie (*a*)!!

(*a*) La division Girard, de même que la division Lefol, a joué un trop beau rôle à Saint-Amand pour que nous ne regardions pas aussi comme un devoir de lui consacrer un hommage particulier.

Après avoir bivouaqué pendant la nuit du 15 au 16 à l'entour du village d'Heppignies, la division Girard reçut, de bonne heure, l'ordre d'aller prendre position à Wagné, autre village plus rapproché de Fleurus, formant ainsi, dans sa position isolée, l'extrême gauche de notre ligne de bataille.

La lutte était déjà vivement engagée à Saint-Amand et à Ligny, lorsqu'un officier d'ordonnance vint donner l'ordre

Passons à Ligny. Là aussi, le sang ruisselle depuis deux heures; c'est à qui n'y cédera pas un

au général Girard de se porter en avant, en prenant pour point de direction le hameau de la Haye que l'on distinguait à quelques centaines de toises et un peu en arrière de l'extrême droite de l'armée prussienne, de manière à la prendre d'écharpe : mesure hardie, audacieuse même, mais qui, grâce à la valeur de nos troupes, eût obtenu un plein succès, si dès l'entrée en ligne, pour ainsi dire, les trois officiers-généraux de cette division n'eussent point été mis hors de combat.

Il était trois heures et demie. Les régiments marchaient à travers cette plaine immense, en colonnes serrées par divisions, la brigade Devilliers à droite, et la brigade Piat à gauche à distance de brigade.

Arrivée près de l'ennemi, la première brigade s'arrêta pour prendre ses dispositions d'attaque.

Le général Devilliers, ainsi que le colonel Tiburce Sébastiani se mettant à la tête du 1er bataillon du 11e léger, s'élancèrent au pas de charge sur la Haye et l'enlevèrent; mais bientôt menacé par des forces supérieures, le colonel Sébastiani dut réclamer du renfort pour se maintenir dans une position aussi glorieusement conquise.

Le général Devilliers courut à sa brigade pour la conduire à l'ennemi, mais celui-ci l'ayant devancé avait déjà engagé le feu et cherchait à déborder son flanc gauche. Voyant aussitôt le danger de cette manœuvre, le général se portait au galop, au milieu de ses tirailleurs qui semblaient fléchir, lorsqu'il fut atteint d'une balle qui lui fractura le bras et l'obligea à résigner son commandement.

Pendant que le 11e léger et le 82e de ligne vengeaient leur général et leurs camarades, le 12e léger de la brigade Piat formant la tête de la seconde colonne, avait également abordé l'ennemi franchement et aux cris de vive l'Empereur !... et dans son attaque au pas de course, il tomba à l'improviste sur un régiment prussien qui venait à sa rencontre, sans précaution, et le culbuta. Les Prussiens, bien

pouce de terrain ou le reprendra au prix de sa vie!
Ainsi, à mille toises l'un de l'autre, le troisième

que supérieurs en nombre et occupant une position avantageuse, ne purent résister au choc du 12ᵉ léger et battirent en retraite. Mais, dans ce vigoureux mouvement offensif, le général Girard, qui marchait au milieu des tirailleurs, fut frappé à mort, et peu d'instants après, le général Piat, atteint d'une balle à la cuisse, dut abandonner le champ de bataille, et résigner son commandement.

Ce premier choc nous avait coûté cher : les trois généraux, un grand nombre d'officiers de tous grades, et sept à huit cents sous-officiers ou soldats ayant été tués ou blessés, il en résulta un moment d'hésitation, suivi bientôt d'un mouvement rétrograde désordonné, provoqué par une terreur panique du 4ᵉ de ligne, et dont nous avons vainement cherché la véritable cause.

Au milieu de ces fâcheuses circonstances, le colonel Mouttet, du 12ᵉ léger, fut, à son tour, renversé sous son cheval qu'un projectile venait de frapper, et bien qu'il n'eut reçu qu'une commotion, ce colonel s'en trouva trop ébranlé pour se remettre à la tête de ses soldats, et en céda tout l'honneur au chef de bataillon de Chaunac, devenu le plus ancien des trois par la mise hors de combat du commandant Berlier.

Secondé par l'énergique concours du chef de bataillon Vissec de Latude, et des officiers de ce brave régiment, le commandant de Chaunac, officier d'une haute distinction, d'un grand courage, parvint à rétablir l'ordre, et à reprendre l'offensive. Il reconquit même le terrain perdu d'abord et sut le conserver, cette fois, jusqu'au moment (sept heures et demie du soir) où la division de jeune garde du général Barrois vint l'appuyer contre les efforts opiniâtres des brigades prussiennes.

Aidée de ce renfort, la division Girard, bien que privée de ses généraux, repoussa victorieusement les tentatives de l'ennemi, et resta enfin maîtresse d'un champ de bataille acheté par elle au prix de deux mille de ses plus

et le quatrième corps font assaut de courage, d'intrépidité et de dévoûment, contre des troupes également courageuses, intrépides et dévouées.

Quand on étudie, après surtout y avoir pris part, les batailles de Ligny et de Waterloo, on reste, en vérité, stupéfait d'admiration, en présence de tant d'actions d'éclat! Car là, c'étaient des combats *corps à corps* et *pendant des heures entières*; c'étaient des coups de fusil *à bout portant*, de la mitraille à cinquante pas, et non des fusillades à deux et trois cents toises et des canonnades à six cents toises, comme le sont généralement les batailles modernes, où le meilleur manœuvrier est certain de battre son adversaire. En 1815, la campagne de Belgique à été une *guerre-civile-militaire* entre l'armée française et les soldats de la coalition; delà, ces combats, pour ainsi dire *sans quartier*, dont nous essayons, en notre qualité d'acteur, de peindre les principaux traits. Bien des fois, cependant, notre plume nous est tombée des mains, tant nous la trouvions peu

valeureux soldats, et le lendemain, elle put contempler les ravages qu'elle même avait faits dans les rangs de l'armée prussienne. Pendant cette lutte acharnée, le colonel Tiburce Sebastiani s'était fait remarquer, à la tête de son brave régiment, par son courage, son sang froid et sa présence d'esprit. Toujours au plus fort de la mêlée, il eut son cheval tué et ses vêtements transpersés de balles, et dut prendre, pendant une partie de la bataille, le commandement de la division, par suite de la mise hors de combat de ses trois généraux.

digne de sujets aussi sublimes et nous y eussions renoncé, si une voix sainte, une voix de martyr, s'élevant de ces tombes sans fin de Ligny et de Waterloo, ne nous criait sans cesse :

« Courage! ami! courage! c'est notre pierre tu-» mulaire que tu graves en ce moment; courage » donc, et laisse dire les méchants et les ingrats; » car, toi seul encore, tu as voulu planter *une croix* » *nationale*, là où tous nous mourûmes pour dé-» fendre la patrie! »

Oui! nobles victimes du patriotisme et de l'honneur militaire, c'est en votre honneur que j'écris cette histoire! Puisse-t-elle mériter, un jour, le titre de *pierre tumulaire* de LA GRANDE ARMÉE! J'aurai rempli un devoir!... car que trouvé-je encore, en me rendant de Saint-Amand à Ligny?... Une modeste croix semblable à celle que salue le voyageur, à la croisée d'un chemin, et sur cette croix, qu'une âme chrétienne et généreuse a plantée là où reposent dix mille braves, je lis ces mots : TOMBE DE LIGNY!.. et non loin de là, mais plus rapproché de Saint-Amand, voici ce que j'y lis encore sur une croix non moins modeste :

« BON DIEU DE PITIÉ. »

Simple et touchante inscription d'une belle âme, et qui m'arracha des larmes, car que de souvenirs ne me rappelait-elle pas!...

Je viens, soldat, de t'en dire quelque chose, et maintenant je reprends.

Blücher avait confié la garde de Ligny à quatre

bataillons et à plusieurs compagnies de tirailleurs. Ils en avaient barricadé toutes les rues et les issues, et garni les haies et les fossés, d'une multitude de tirailleurs, enfin fortifié le vieux château dont il avait confié la défense à deux compagnies de chasseurs.

La première attaque, reçue par un feu à bout portant, n'eût pas le succès que pouvait promettre un premier choc, dirigé par un général aussi valeureux que le comte Gérard. Un feu d'artillerie des plus nourris s'établit des deux côtés et à quart de portée.

Mais la seconde s'étant faite sous la protection de l'artillerie, fut plus heureuse. Pris en flanc et poussés avec vigueur par une attaque de front, les Prussiens se virent obligés de céder. Bientôt, cependant, les colonnes prussiennes, stimulées par l'exemple de plusieurs officiers supérieurs, revinrent à la charge, et reprirent leur position.

Le vieux château et quelques parties de Ligny, se trouvèrent en flammes au moment de cette seconde attaque. Deux de nos pièces ayant été compromises dans ce mouvement, l'on se vit obligé de les abandonner après en avoir coupé les traits.

L'ennemi détacha aussitôt une brigade (neuf bataillons) et la rapprocha du village, par un changement de front, la droite en avant, en laissant deux bataillons pour protéger deux batteries qui battaient sur nos colonnes, et envoyant quatre autres bataillons pour soutenir la brigade engagée,

et tâcher de la maintenir dans sa position offensive.

Deux bataillons de cette nouvelle brigade, formés en masse, poussèrent en avant en traversant le village; mais au moment de déboucher, plusieurs de nos bataillons en colonnes serrées, s'en approchèrent, et l'on s'arrêta de part et d'autre; les Prussiens, sans pouvoir déployer dans le défilé, et les Français sans le tenter. Il s'établit ainsi une fusillade qui fut d'autant plus meurtrière, qu'elle était très rapprochée, et contre des colonnes en masse.

Les Prussiens envoyaient sans cesse des bataillons de renfort, lorsque, tout-à-coup, le bruit se répand que les Français occupent le clocher : une quantité de fusils s'y dirigent et les coups partent aussitôt.

Ce feu, au milieu de Ligny, inquiète ceux qui se battent à l'entrée, et comme nos troupes amènent du canon, ils se voient obligés de se mettre en retraite. Nos tirailleurs se précipitent sur leurs pas; deux d'entre eux, en voulant s'emparer du drapeau du deuxième bataillon du 7e régiment prussien, que le porte-enseigne défend en tirant son sabre, payèrent de leur vie ce trait de courage, et peut-être de témérité dans ce moment (*a*).

Nos bataillons faisaient de nouveaux progrès,

(*a*) Ce brave porte-drapeau prussien vit encore et nous sommes heureux de rendre hommage à sa valeur en le nommant : c'est aujourd'hui M. le capitaine Schulze.

mais le maréchal Blücher, de son côté, mettait tout en œuvre, pour conserver cette position, et faisait relever successivement les bataillons et les batteries par des batteries nouvelles et des troupes fraîches; il avait même ordonné au général Jagow de nous chasser à *quelque prix que ce fût*. Plusieurs batteries passèrent le ruisseau dans ce but, et bien qu'elles s'exposassent à être enlevées. L'une d'elles perdit dix-neuf canonniers et cinquante-trois chevaux.

Des efforts aussi désespérés forcèrent nos troupes à retrograder; bientôt le combat devint corps à corps; chaque maison fut attaquée et défendue isolément. La bravoure était égale de part et d'autre; mais enfin nos bataillons parvinrent à s'emparer d'une grande maison, que le général Jagow chercha en vain à faire reprendre par un régiment tout entier. Ils se rendirent également maîtres du cimetière, où ils placèrent deux pièces de canon. Un bataillon prussien fit des efforts inouis pour nous en chasser. Trois fois, il essaya de franchir un large fossé rempli d'eau, qui l'en séparait, sans pouvoir y réussir. Voulant ensuite prendre position dans un chemin creux qui flanquait ce poste, il vint se heurter contre de nouveaux renforts, envoyés par le général Gérard, et se vit forcé d'abandonner son entreprise.

Nos troupes, néanmoins, n'étaient maîtresses encore que d'une partie de Ligny, et il était près de sept heures!

Des deux côtés, on se disposait à porter les derniers coups et à en finir avant le coucher du soleil, qui, le lendemain, en reparaissant sur l'horizon, devait éclairer ces scènes affreuses de carnage, dont nous esquisserons bientôt le tableau tel qu'il s'est offert à nos yeux, et pour apprendre à nos arrière-neveux ce que fut la bataille de Ligny.

Revenons à la garde que nous avons laissée spectatrice impatiente de cette boucherie humaine : c'est à notre tour à entrer en ligne, à tout renverser sur notre passage! à décider la victoire!...

Après son inspection du champ de bataille, après avoir bien examiné la position prussienne et parcouru toute la ligne de nos avants-postes, l'Empereur vint se placer à cent cinquante pas environ de la droite de notre bataillon ; ce fut là son quartier-général pendant presque toute la bataille et jusqu'au moment où notre tour vint de prendre part à cette lutte acharnée, et sans autres résultats décisifs jusque-là que d'amonceler des milliers de cadavres de part et d'autre.

Ayant obtenu l'autorisation de nous approcher du cercle impérial, nous restâmes près de Napoléon pendant plus de deux heures ; nous voulions aussi nous instruire aux combinaisons de la grande guerre, sous les yeux mêmes du plus grand génie militaire de notre siècle.

Nous nous entretenions avec ses officiers d'ordonnance chaque fois qu'ils venaient demander des instructions pour les transmettre aux géné-

raux Vandamme, Gérard et au maréchal Grouchy.

Sur le champ de bataille il n'y a plus de mystère, le courage seul est chargé de l'exécution des plans conçus et arrêtés dans le cabinet; la diplomatie là n'est plus que dans la poudre à canon.

Nous nous trouvâmes donc par cet heureux hasard, et à la faveur de notre glorieux uniforme, initié, en quelque sorte, à tous les faits et gestes de l'Empereur pendant cette journée mémorable; deux ou trois fois il nous adressa même la parole familièrement, au milieu de ses graves préoccupations; que de gens auraient alors envié notre modeste galon d'or!

Nous aperçûmes bientôt un groupe d'une cinquantaine d'hommes ou de chevaux qui se dirigeaient de notre côté. Il arrivait de Saint-Amand. Nous allâmes à sa rencontre. C'était le trophée que venait présenter lui-même à l'Empereur un jeune maréchal-des-logis de chasseurs à cheval. Ce trophée consistait en une pièce de canon, dont cet intrépide jeune homme s'était rendu maître, après en avoir sabré les canonniers; il se servit même des conducteurs prussiens pour l'amener et en faire hommage à son souverain; il faisait aussi marcher devant lui les canonniers, ses prisonniers.

Rien ne saurait rendre l'expression noble, fière et satisfaite de ce héros de vingt ans, en se présentant devant Napoléon et son brillant entou-

rage! Quel beau sujet pour Horace Vernet, s'il eût pu rendre un pareil tableau!

L'Empereur fit approcher un officier, lui demanda sa croix et la remit lui-même à ce maréchal-des-logis, en y ajoutant ces propres paroles qui ne s'effaceront jamais de notre mémoire :

« Tiens, mon brave; voila ta récompense! « Retourne a ton régiment, tu es de plus sous-« lieutenant. »

Nous ignorons ce qu'il devint depuis, et nous regrettons de ne pouvoir enregistrer ici son nom. Il a peut-être succombé, le jour même, en se précipitant de nouveau, dans son délire d'héroïsme et de bonheur, au milieu de quelque batterie ou de quelque colonne prussienne; car tel était, presque toujours, le résultat de ces enivrantes récompenses délivrées par l'Empereur pendant la mêlée!...

Vers quatre heures, ainsi que nous l'avons dit, Napoléon, voulant soutenir le troisième corps qui avait affaire à si forte partie, lui envoya la division de jeune garde, ayant pour réserve la division de chasseurs à pied (4e, 3e et 2e régiments), et une batterie d'artillerie légère de la garde, et enfin les trois régiments de la division Subervic, que nous vîmes défiler à quelques centaines de toises entre Ligny et nous.

Des canonniers de cette batterie, ayant remarqué l'isolement d'une batterie de 12, fondirent sur elle pour s'en emparer, mais les artilleurs

prussiens s'étant défendus avec leurs outils, et les assaillants ne se trouvant pas en forces, ils ne purent les ramener avant l'arrivée du renfort qui vint les dégager, car ils étaient déjà les prisonniers de nos canonniers. C'eût été un éclatant fait d'armes de plus à enregistrer dans les annales déjà si brillantes de l'artillerie légère de la garde impériale!

Vers quatre heures aussi, les 4e et 3e régiments de grenadiers nous quittèrent pour aller s'établir en réserve derrière le quatrième corps; ils amenèrent avec eux les huit bouches à feu, attachées à notre division. Cette batterie traversa Ligny avec ces deux régiments, et fit éprouver de grandes pertes à l'ennemi au débouché du village (*a*).

(*a*) Les 3e et 4e régiments de grenadiers à pied furent envoyés à Ligny pour y remplacer le 2e bataillon du 50e, de la division Hulot, qui venait d'être dirigé vers notre extrême droite, où il contribua puissamment à empêcher le troisième corps prussien de déborder notre droite, ce que le maréchal Grouchy n'aurait pu faire avec sa cavalerie seule. Ce bataillon, que commandait l'intrépide Choppard, aujourd'hui officier supérieur en retraite à Avallon, s'y couvrît de trop de gloire pour ne pas lui consacrer aussi quelques lignes particulières.

Le bataillon du 50e avait été détaché à la hâte, crainte que l'ennemi ne s'en emparât, dans un bouquet de bois sur une petite hauteur conique, entre Tongrenelle et Tongrines, au delà du ruisseau de Ligny, pour soutenir les dragons d'Exelmans, qui devaient à tout prix, empêcher les Prussiens de déboucher par Tongrenelle, où leurs tentatives fu-

Il était cinq heures, et notre régiment n'avait point encore bougé de sa dernière position; enfin, à cinq heures et demie, le colonel Gourgaud, que l'Empereur avait détaché auprès du général Gérard, pour en suivre attentivement les attaques, vint, en toute hâte, annoncer que les réserves du quatrième corps étaient toutes engagées ou allaient l'être, sans que la possession du village fût définitivement décidée.

Ce fut alors que nous reprîmes les armes, et formâmes nos colonnes par divisions pour nous porter sur Ligny.

Nous marchions, la gauche en tête, ayant devant nous le 2e régiment de grenadiers; nos quatre bataillons formèrent une colonne à demi-distance, et le 1er régiment de chasseurs à pied avec les sapeurs et les marins de la garde, une

rent repoussées par plusieurs charges de cette cavalerie, qui leur enleva cinq pièces de canon, dont deux furent prises par le 5e régiment, et trois par le 13e.

Le bataillon du 50me s'étant d'abord emparé de Tongrines, inquiéta beaucoup l'ennemi de ce côté. Celui-ci reprit le village et avança la gauche de son infanterie jusqu'à Vilzet, pour s'opposer dit le rapport prussien, à un gros corps de troupes qui s'était présenté sur ce point. En effet, ce bataillon s'y conduisit pendant toute la journée, avec tant d'intelligence et de valeur, qu'il paraissait se multiplier.

Honneur à ce bataillon, honneur à son digne chef, le commandant Choppard. Honneur aussi au brave colonel Lavigne, qui contribua si puissamment, par son exemple, à électriser ses soldats!!

seconde colonne parallèlle à la nôtre et à cent toises environ sur notre gauche.

A notre droite, et à quelques toises seulement, la terrible artillerie de réserve de la vieille garde, formait une troisième colonne de huit pièces de front.

Derrière nous venaient, également, deux formidables colonnes : celle de droite, composée des dix-sept cents grenadiers à cheval, dragons de la garde et gendarmes d'élite; celle de gauche, des quinze cents cuirassiers du genéral Delort; chacune des deux colonnes présentait le front d'un escadron de soixante-quatre files.

Arrivée à la portée du canon de l'ennemi, tout-à-coup, notre tête de colonne s'arrêta, sans que nous en connussions la cause. Nous aprîmes plus tard que l'Empereur n'avait suspendu notre marche vers la victoire, que pour attendre le retour de l'officier, qu'il avait expédié, à toute bride, avec mission de reconnaître les troupes que le général Vandamme persistait à croire ennemies : nous perdîmes ainsi *plus d'une heure* (QUATRIÈME FATALITÉ DE LA CAMPAGNE). Ce funeste temps d'arrêt fit croire à Blücher que nous renonçions à notre attaque générale; peut-être même que nous nous préparions à un mouvement de retraite. Aussi, s'empressa-t-il de tenter un dernier coup de collier, en dirigeant, toujours sur Saint-Amand, objet de sa constante convoitise, tout ce qui pouvait lui rester de disponible, afin de

reprendre ce poste, et de nous couper la retraite; mais il ne tarda pas à reconnaître sa cruelle illusion, car à sept heures et demie, nous continuâmes notre mouvement, et, cette fois, rien ne devait y mettre obstacle; tout devait ployer devant nous!...

Quel moment solennel, et que la mission du soldat est sublime alors!... Il tient en main les destinées de sa patrie! Si le cœur lui manque, elle passe sous les Fourches Caudines!... S'il se dévoue, elle reste indépendante et fait retentir les voûtes antiques du temple du Seigneur, de ses hymnes d'actions de grâce!!...

Notre dernier mouvement eut quelque chose de religieusement imposant!... Oui! nous l'affirmons, il y avait quelque chose de solennel et de religieux dans cette immense procession militaire, marchant à la mort, d'un pas ferme et la tête haute, précédée de l'image de la patrie : sous l'uniforme, il n'y a ni philosophes, ni athées, car il faut de l'âme pour être soldat!...

Nos colonnes d'infanterie, noires et profondes, étaient silencieuses, mais un courage calme et mâle est empreint sur toutes ces nobles têtes; les tambours ne battaient pas, ils tenaient leurs baguettes croisées, n'attendant que le signal de la charge.

La musique, elle aussi, attendait!... car, un jour de bataille, chacun, à son tour, a son rôle et sa mission.

Soixante bouches à feu, prêtes à vomir la mort

pour nous ouvrir un passage au travers des masses qu'elles vont démolir, marchent à notre droite, et sur seize de front, le terrain l'ayant permis, et se dirigent, comme nous, vers cette vallée funèbre!!...

Viennent enfin, pour compléter notre œuvre patriotique, trente-deux escadrons d'élite, éblouissants des derniers rayons du soleil, qui allait disparaître vers les hautes futaies, servant de limites et d'appui à notre extrême gauche!...

L'armée prussienne pouvait contempler notre marche guerrière, et calculer, montre en main, le moment du choc qu'elle allait avoir à supporter. Toutes ses batteries de 12 furent dirigées contre nous, car nous étions à leur portée.

Le terrain étant assez régulier, on nous eut cru manœuvrant au Champ-de-Mars, tant nos divisions étaient correctement alignées.

Nous marchâmes ainsi, pendant vingt minutes, au roulement continuel de la mousqueterie, au bruit retentissant de plus de deux cents bouches à feu! Toute la colline, depuis Ligny jusqu'à Saint-Amand, était enveloppée dans la fumée du canon, semblable à ces brouillards épais qui, le matin, parcourent, en nuages blancs et onduleux, les vallées des Alpes et partagent, en deux, leurs coteaux et leurs montagnes. Telles, en effet, se présentent à nous, les hauteurs que nous allons aborder. De temps à autre, d'épaisses masses de fumée s'élèvent brusquement vers le ciel, et peu à

près, des flots enflammés s'en échappent! c'étaient plusieurs parties de ces villages, qui n'avaient cessé de brûler depuis trois ou quatre heures!...

Ce spectacle était sans doute affreux et déchirant à la pensée, mais quelle belle horreur dans un pareil moment!!!...

De temps à autre, les boulets frappent juste et nous renversent quelques files!...

Nous voici, enfin, aux bords escarpés des ravins de Ligny!... Les balles, la mitraille, les boulets, les obus, tout est dirigé sur nous, car l'ennemi connaît notre mission!...

Là, nous *serrâmes en masse*, sous le feu même des Prussiens ; là, seulement, nous chargeâmes nos armes, et reçûmes les dernières instructions. Ce fut là aussi que le lieutenant-général comte Roguet, notre colonel en second, ayant réuni en cercle autour de lui tous les officiers et sous-officiers du régiment, nous adressa ces paroles mémorables qui provoquèrent de si cruelles represailles à Plancenois et pendant la retraite de Waterloo :

« MESSIEURS, PRÉVENEZ LES GRENADIERS QUE LE » PREMIER D'ENTR'EUX QUI M'AMÈNE UN PRISONNIER, » JE LE FAIS FUSILLER... »

Triste témoignage de l'exaspération qui animait certains généraux en compensation de la mollesse de la plupart des autres.

Tout était prêt. La division du général Pécheux du quatrième corps, n'attendait plus que le signal

pour se précipiter *tête baissée* sur les masses ennemies et déboucher du village. Ce signal, le voici!... Une salve de soixante coups de canon part de notre droite! c'est l'artillerie de la garde qui salue l'armée prussienne!...

L'Empereur est près de nous, sur un tertre, au bord du chemin creux, que nous allons franchir, sous ses yeux, en le saluant de nos *vivat* (*a*).

A l'instant, la charge bat, nos têtes de colonnes s'élancent dans le ravin, par sections et demi-sections, suivant le terrain et les issues ; chaque régiment suit le mouvement au pas de course, et nous sommes bientôt au-delà de Ligny, que plus de cinq heures de combats acharnés n'avaient pu mettre complétement en notre pouvoir. Mais, cette fois, il est définitivement enlevé à la baïonnette. Tout est renversé et foulé, comme de faibles arbrisseaux, par le débordement d'un torrent impétueux!...

Quelle puissance humaine eût, en effet, pu résister à une attaque combinée sur une telle échelle, exécutée par de telles troupes!!!...

Nous marchons, malgré nous, quelquefois même, nous trébuchons, sur des monceaux de cadavres, dont sont encombrées les rues de Ligny!... mais, grâce au ciel, quelques minutes

(*a*) C'est dans des circonstances aussi graves, qu'une acclamation est la véritable expression de l'enthousiasme et du dévoûment!...

ont suffi pour nous faire franchir cette espèce de vallée de Josaphat, où morts et vivants sont pêle-mêle !...

Nos têtes de colonnes se reforment, par divisions, au bas du coteau, car nous avons encore à monter à l'assaut des masses qui nous attendent, pour nous foudroyer à notre apparition sur les mamelons qu'elles occupent en forces.

Parvenus à peine aux deux tiers des hauteurs de Bry, nous sommes accueillis par une volée de mitraille, et bientôt après, des charges de cavalerie s'annoncent.

Un régiment de lanciers se dirige vers le carré de notre 4e régiment de grenadiers, et le prend pour un régiment de garde nationale mobilisée, par suite de la bigarure de sa tenue militaire. Un officier prussien se détache, en parlementaire ; il veut le haranguer et l'engage à ne pas s'exposer à une défense inutile, contre des troupes régulières et aguerries, enfin à mettre bas les armes. Mais ils furent bientôt désabusés, ces orgueilleux escadrons, en couvrant, de leurs cadavres et de leurs débris, les approches de cette forteresse de vieux soldats (*a*) !...

(*a*) Il était beau de voir les officiers de ces régiments se porter, spontanément, en avant des faces de leurs carrés respectifs, pour recommander aux grenadiers qui tenaient leurs armes hautes, de laisser approcher !... Ces figures martiales, au regard fier et calme, voyaient, avec joie, diminuer la distance qui les séparait de l'ennemi. Mais l'assurance de

Pendant ce curieux épisode, qui coûta si cher à ce régiment de lanciers prussiens et a dû lui en laisser longtemps le souvenir, notre régiment était à mi-côte du premier mamelon, occupé à reformer aussi ses divisions, lorsque les grenadiers à cheval, et les dragons de la garde, ainsi que les cuirassiers du général Delort, sortirent de ce défilé, et se reformèrent au grand trot, par escadron, pour compléter la victoire.

En passant près de nous, ces superbes escadrons criaient : vive la garde!!!..... bravo! la garde!!!... — Vive les grenadiers! vive les dra-

celui-ci diminuait avec l'espace, car à cinquante pas des carrés, il exécuta un demi-tour, et une grêle de balles en précipita la fuite.

Les escadrons de service, qui, ce jour-là, étaient un escadron des grenadiers à cheval, un escadron des dragons et une compagnie des gendarmes d'élite, qui avaient débouché, presqu'en même temps que les grenadiers, se mirent à la poursuite de cette cavalerie. Un carré d'infanterie essaya de les arrêter et fut au même instant rompu et sabré. Cette attaque permit aux lanciers prussiens poursuivis, de se rallier et de reprendre la charge, à leur tour, contre nos trois escadrons, qui, trop peu nombreux pour soutenir le choc, vinrent se reformer derrière nos grenadiers qui se portaient toujours en avant.

Les lanciers prussiens accueillis par eux, comme la première fois, firent demi-tour ; les escadrons de service reprirent la charge avec vigueur, et l'on ne revit plus cette cavalerie ennemie.

C'était encore le 6ᵉ de hulans, ce brave régiment commandé par le lieutenant-colonel de Lutzow, et qui là termina glorieusement sa journée, il tomba devant nos grenadiers, avec treize de ses officiers et soixante-dix lanciers.

gons ! vive les cuirassiers !... répétâmes-nous, à notre tour, en souhaitant également bonnes chances à ces trois mille braves, dont les sabres étincelants vont être, en quelques secondes, teints, jusqu'à la garde, du sang des fantassins et des cavaliers prussiens, peut-être l'un d'eux le sera-t-il du sang de leur général en chef, car, dans leur charge impétueuse, ils le fouleront sous les pieds de leurs chevaux !

Ce hourra général de trois mille hommes de grosse cavalerie sur un seul point, avait quelque chose de prodigieux et d'effrayant ; il y eut plusieurs chocs des plus violents sur les hauteurs de Bry, entre cette cavalerie et la cavalerie prussienne. La terre tremblait sous leurs pieds ; le cliquetis des armes et des armures, tout rappelait ces descriptions fabuleuses de l'antiquité.

Ce fut, dans une de ces bagarres, que le crépuscule rendait encore plus confuses, que le maréchal Blücher eut son cheval tué à l'attaque qu'il commandait en personne. Il est miraculeux qu'il s'en soit relevé sain et sauf et sans rester en notre pouvoir ; on avouera qu'après tant de courage déployé, l'armée française méritait bien ce trophée. Mais il était écrit que tout tournerait contre nous et rien pour nous (*a*) !

(*a*) Voici ce que dit le major Wagner sur ce grave incident de la journée :

« Le prince Blücher se trouva enveloppé ; son cheval,

Après des charges répétées, tantôt contre des carrés, tantôt contre des masses d'infanterie battant en retraite, tantôt contre des régiments de cavalerie, tantôt contre des batteries, notre cavalerie qui, depuis une heure et demie, combattait avec un courage admirable, au milieu de l'armée, qu'elle dispersait, notre valeureuse cavalerie, disons-nous, reçut enfin l'ordre de cesser le combat, qui n'avait plus lieu qu'au hasard, en

blessé mortellement, tomba à la fin dans un pli de terrain près de Bry, n'ayant à côté de lui, que son aide de camp, le major comte de Norlitz. Renversé sous son cheval, la cavalerie française passa et repassa auprès de lui. Il se tira de cette situation périlleuse en se mettant sur le cheval d'un sous-officier du 6e de hulans, qui avait été appelé par son fidèle aide de camp.

» Ce moment, où le *plus grand des bonheurs* se trouva placé SI PRÈS DU PLUS GRAND DES MALHEURS, est certainement le plus important de toute cette guerre de dix-neuf jours ! Un trophée pareil, tombé entre les mains des Français, n'aurait-il pas exalté tout le monde, ranimé les esprits, rallié autour de Napoléon tous ceux qui avaient déjà commencé à s'en éloigner, ou qui en avaient l'intention ?... N'aurait-il pas pu rallumer un feu qui paraissait éteint et qui avait déjà enfanté tant de choses extraordinaires ?

» Si, au lieu de prendre paisiblement un bivouac, au lieu d'allumer les feux de camp, comme au milieu de la paix, (CINQUIÈME FATALITÉ !) les troupes, par ce mouvement spontané qui les avait plus d'une fois inspirées, avaient pris les armes, s'étaient mises à poursuivre l'armée prussienne, pendant toute la nuit, où celle-ci aurait-elle trouvé son point de ralliement ?... qu'aurait fait le duc de Wellington ? Que de chances pour Napoléon ?. . »

raison de l'obscurité, car il était dix heures du soir.

Dans un choc, à l'entrée du village de Sombref, vers lequel trois de nos régiments de cuirassiers s'étaient dirigés, en débouchant de Ligny, l'acharnement fut tel, qu'un peloton de lanciers prussiens, après avoir brisé ses lances sur l'armure de nos cavaliers, se battit encore avec les fragments de hampes, restés entre ses mains. Ces courageux lanciers furent délivrés par l'infanterie qui accourrut à leur secours et reprit une des pièces tombées au pouvoir de nos cuirassiers.

Le maréchal Grouchy fut chargé de surveiller l'armée prussienne, pendant la nuit ; mais celle-ci ne se voyant plus poursuivie, se barricada dans le village de Bry et dans les hameaux, voisins de Sombref, qu'occupa le maréchal.

On tirailla jusqu'à onze heures du soir ; des obus étaient encore lancés de part et d'autre, mais à l'aventure, et ne pouvaient guère être plus meurtriers que les fusées d'artifices des réjouissances publiques (*a*) ; ces espèces de bombes qui s'échangeaient entre les deux artilleries n'étaient donc plus que les dernières et inutiles démonstrations d'une journée si sanglante et si agitée!...

(*a*) J'oubliais cependant une particularité assez curieuse de l'un de ces obus, qui, tombé devant l'une de nos faces, brisa, en roulant le long du premier rang, plusieurs crosses de fusil, et emporta les deux pieds d'un vieux grenadier qui était couché et reposait.

Toutes les troupes étaient harassées, et tombaient de fatigue et de besoin ; le repos, si chèrement acheté, était devenu, pour tous, une nécessité. Mais le sixième corps! que n'a-t-il été lancé à la poursuite de l'armée prussienne avec toutes celles de nos divisions de cavalerie qui, pendant cette journée, restèrent, en quelque sorte, en observation et le sabre dans le fourreau ? On eût ainsi empêché le ralliement de l'armée prussienne, et quelles heureuses conséquences pour les opérations ultérieures! Ce fut donc encore là une faute impardonnable, et que nous qualifierons de *cinquième fatalité* de la campagne; elle fut peut-être la plus grave et la moins excusable de toutes celles que nous aurons encore la douleur de signaler (*a*). Qui donc paralysa le zèle, le courage et le dévoûment bien connus du comte Lobau?... Nous l'ignorons, nous ne chercherons même pas à pénétrer dans ce qui est encore, pour nous, un mystère, et un souvenir déchirant.

A tous ces cris de guerre, à toutes ces charges à outrance, à tout ce tapage véritablement infernal, succédèrent, tout-à-coup, et comme par en-

(*a*) Le comte Lobau était resté, comme nous l'avons dit, en réserve générale, en avant et à quelques centaines de toises de Fleurus, sur la petite route de traverse, qui, coupant diagonalement la plaine, se rend en ligne droite à Ligny, dont le sixième corps n'était ainsi éloigné, que d'environ quinze à dix-huit cents toises.

Par sa position, ce corps protégeait, en même temps, notre base d'opération, si sérieusement menacée, pendant trois

chantement, des fanfares qui nous transportèrent l'âme!... « LA VICTOIRE EST A NOUS!!!... » entendait-on repéter de tous côtés, sur la montagne comme dans la colline, par les musiques de chaque régiment et par les échos de la vallée, depuis Saint-Amand jusqu'à Sombref, c'est-à-dire dans une étendue de trois mille toises. Ces chants de triomphe, au milieu d'une nuit obscure, et qui n'étaient interrompus que par quelques détonnations d'artillerie, comme la grosse caisse, chargée de battre la mesure dans les marches militaires; ces chants du triomphe avaient réellement quelque chose de magique et d'enivrant!... J'en appelle à tous mes vieux compagnons d'armes de Ligny et de Saint-Amand!...

Le troisième corps, la jeune garde et la division

heures consécutives par le maréchal Blücher; de là le comte Lobau pouvait prêter main forte au comte Vandamme, dont il n'était séparé que par sept à huit cents toises, et enfin s'unir à nous en vingt-cinq minutes, n'ayant aucun obstacle à franchir. Il pouvait donc, sans danger aucun pour notre base d'opération, quitter sa position à huit heures, ou à huit heures et demie du soir, puisque, à cette heure-là, nous avions franchi Ligny, que nous étions maîtres des hauteurs, et qu'enfin toutes les troupes prussiennes, placées devant Saint-Amand, étaient en pleine retraite. Le sixième corps n'arriva cependant à Ligny, et ne traversa nos lignes de carrés, que vers neuf heures et demie et pour se contenter de prendre position à quelques toises en avant de nous: Pourquoi, nous le demandons de nouveau? pourquoi ce retard; pourquoi cette *excessive circonspection* envers une armée vaincue?...

Girard, bivouaquèrent sur leur champ de bataille, et un peu en avant de Saint-Amand, où ils avaient tous si glorieusement combattus pendant cinq heures consécutives. La division Subervic fut envoyée sur la route de Tilly où elle prit position en face d'un corps d'armée prussien, qui avait pris cette direction, et qui passa aussi la nuit non loin du champ de bataille.

Le quatrième corps établit ses bivouacs en avant de Ligny, témoin irrécusable de ses héroïques efforts, et nous, nous passâmes la nuit, en carré, sur les hauteurs de Bry, au milieu même des débris sanglants de l'armée de Blücher; trophées éloquents de notre cavalerie, de notre artillerie et de nos régiments de grenadiers à pied.

Deux rangs de chaque face des carrés, veillaient, l'arme au pied, tandis que le troisième se reposait, ou descendait au village pour y chercher quelques bottes de paille, afin de nous garantir de la pluie qui commençait à tomber, car le ciel, lui aussi, va venir en aide aux gros bataillons ennemis, et ajouter ses capricieuses intempéries, aux *fatalités* qui déjà nous poursuivent.

De temps à autre, la lune qui venait de se lever, apparaissait au travers des nuages dont se chargeait l'atmosphère; nous commencions à nous laisser aller aux douceurs bienfaisantes du sommeil, lorsque tout-à-coup, *vers minuit*, nous sommes, *comme galvanisés*, par des cris :

AUX ARMES ! AUX ARMES !...

Des coups de fusils partent à tout à hasard, et bientôt un feu roulant s'établit, sans savoir ni pourquoi, ni contre qui ; l'alerte est générale !...

On envoie en reconnaissance, et l'on apprend, quoi ?... Une méprise bien fâcheuse : dans un mouvement exécuté en colonne serrée pour rapprocher par un repli de terrain le 75e de la division Teste (sixième corps) de la route de Namur, ce régiment se trouva subitement en face d'une autre colonne qui l'accueillit par une vive fusillade.

Le général Penne, instruit que cette colonne était le 11e régiment de ligne français, descendit précipitamment de cheval et, en courrant pour se faire reconnaître, ne vit pas un fusil qui était à terre et dont la baïonnette le blessa grièvement au coude-pied. Il parvînt cependant à faire cesser un feu qui de part et d'autre avait déjà fait des victimes.

Cette échauffourée causa également la mort de plusieurs grenadiers, entre autres, celle d'un vieux sergent de notre bataillon, nommé Bucher, qui se trouvait en ce moment, à cinquante pas de notre carré.

Enfin, le calme revint, la nature réclama ses droits ; le sommeil s'empara de ceux qui avaient l'autorisation de s'y livrer !.... Telle fut, soldats, la bataille de Ligny.

CHAPITRE XXIII.

—

SOMMAIRE. — Retraite et position des quatre corps de l'armée prussienne pendant la nuit du 16 au 17 juin ; le général Pajol, avec une de ses divisions de cavalerie et la division d'infanterie du général Teste, se met de bonne heure à sa poursuite dans la direction de Namur, trompé par de fausses présomptions, et par l'enlèvement de quelques bouches à feu, égarées sur cette route. — A 8 heures et demie du matin, l'Empereur monte en voiture pour visiter ses troupes. — Aspect du champ de bataille au lever du soleil. — Physionomie de Napoléon pendant cette revue ; son entretien avec les généraux Grouchy et Gérard ; heures perdues en conversations. SIXIÈME FATALITÉ de la campagne. — Tableau des troupes confiées, le 17, au commandement en chef du maréchal Grouchy. — Relevé des morts et des blessés des deux armées à la bataille de Ligny ; Réflexions à ce sujet.

Le village de Bry resta occupé, jusqu'à une heure du matin, par les Prussiens, ainsi que le voisinage de Sombref, où le général Thielmann, commandant le troisième corps de leur armée, avait combattu contre le maréchal Grouchy.

A la pointe du jour, ce corps se mit en marche pour se retirer sur Gembloux, où était arrivé, dans la nuit, le quatrième corps, sous les ordres du général Bulow.

Le premier et le deuxième corps, si maltraités à Saint-Amand et à Ligny, et qui s'étaient retirés confusément, à la faveur de la nuit, se portèrent, dans la matinée, derrière le défilé de Mont-Saint-

Guibert, et y avaient pris position pour reformer leurs brigades et leurs divisions, et pourvoir au remplacement des trois cent soixante-douze officiers de tous grades, que le général Gneisnau, chef d'état-major général de l'armée prussienne, déclare dans son rapport officiel, avoir été mis hors de combat à la bataille de Ligny.

Le 17, au matin, le premier corps (Ziéten), qui s'était rallié à Tilly et à Gentinnes, se mit en marche sur Wavres, où il passa la Dyle, et alla camper à Bierge.

Le deuxième corps (Pirch) se dirigea sur le même point, et prit position en deçà de cette rivière, aux environs de Sainte-Anne ; il laissa les hussards de Brandebourg et de Poméranie (*a*) à Mont-Saint-Guibert.

Le troisième corps (Thielmann) quitta Gembloux à deux heures de l'après-midi, et n'arriva à Wavres, que fort tard, en sorte qu'une brigade de cavalerie et une d'infanterie durent rester en deçà du défilé pour protéger la retraite.

Pendant ce mouvement, un escadron du 7e de hulans, détaché à Onoz, tomba, en se retirant, au

(*a*) Ces deux régiments furent sabrés dans les avenues de Versailles, par une brigade du corps du général Exelmans, et ensuite pris presqu'en entiers, par la cavalerie du général Piré, contre laquelle ils vinrent se heurter à Roquancourt. Le lieutenant-colonel de Sohr, commandant cette brigade y fut tué.

milieu d'un détachement de notre cavalerie, et en fut fort maltraité.

Telle fut la position des différents corps de l'armée prussienne pendant la journée du 17 ; revenons à notre camp.

Napoléon, rentré à Fleurus, à onze heures du soir, y passa la nuit du 16 au 17.

Il avait ordonné au général Pajol de suivre les Prussiens avec une division de sa cavalerie légère, et la division d'infanterie du général Teste du sixième corps d'armée.

Peu après, le général Pajol envoya plusieurs pièces de canon, dont il venait de s'emparer sur la route de Namur, ce qui fit présumer que le maréchal Blücher dirigeait sa retraite sur cette ville (*a*).

Vers huit heures et demie, l'Empereur monta en voiture, pour se rendre sur le champ de bataille, mais, ne devant nous passer en revue que vers onze heures, nous obtînmes de nous absenter.

Nous descendîmes donc, en toute hâte, des

(*a*) Une inspiration heureuse ou une erreur topographique de l'officier prussien, commandant cette batterie, qui, pendant la nuit, prit la route de Namur au lieu de celle de Gembloux que devait suivre son corps d'armée, fut cause de cette méprise, qui profita encore à l'armée prussienne, malgré son enlèvement, puisqu'elle fit faire fausse route au général Pajol ; n'y eut-il pas encore là de *la fatalité ?*

hauteurs de Bry, où nous avions passé la nuit en carré, et rentrâmes dans Ligny.

Ce village nous parut bien bâti; nous le parcourûmes dans tous les sens, avec un recueillement plus grand, plus pénétrant, nous osons le dire, que celui qu'inspire toujours l'aspect d'un cimetière!

Ligny n'est plus un séjour de vivants : c'est une vaste et sanglante nécropole, où des milliers de victimes des discordes humaines, attendent encore les honneurs funèbres, qui doivent précéder leur sépulture.

Quel sujet de profondes méditations!!!...

Qui n'a pas parcouru, comme nous, cette vallée lugubre, le lendemain de la bataille ne saurait se représenter un pareil tableau, encore moins concevoir les émotions qui, là, vous pressent et vous étouffent! que de douleurs, en effet; que de larmes amères vont se répandre, aussitôt que chaque régiment aura pu dérouler sa longue liste d'extraits mortuaires! Le deuil le plus sombre va répandre ses crêpes sur un rayon de plus de cinq cents lieues, et partout des familles éplorées, gémiront au souvenir des pertes irréparables que la guerre leur a causées.

Et quelle est la cause de cette guerre?... Les philosophes, les moralistes, les gens de parti surtout, feraient des volumes sur ce sujet. Quant à nous, qui ne sommes ni l'un ni l'autre, nous nous bornerons à rappeler ici quelques-unes des im-

pressions que nous fit éprouver cet horrible spectacle.

Il était six heures du matin, lorsque nous commençâmes cette triste inspection. Déjà le soleil s'élevait au-dessus du coteau de Sombref, et prolongeait ses pâles rayons dans la vallée de Ligny et de Saint-Amand. Le brouillard blanc du salpêtre avait disparu, il était remplacé par celui qui succède à une nuit pluvieuse ; mais celui-ci, à son tour, va bientôt se dissiper par l'action du soleil, comme pour enlever le linceul aérien qui recouvre cette scène de désolation!

Devons-nous en esquisser quelques épisodes ?... La plume ne nous tombera-t-elle pas des mains en traçant de tels souvenirs ?..... Ne va-t-on pas nous crier : « Assez! assez! de ces horribles » détails !... » Ne devrions-nous même pas renoncer à des récits qui vont raviver des douleurs sans prescriptions ?... Il n'en est pas pour les douleurs nationales !... Mais ceux de nos compagnons de bivouac de Ligny et de Saint-Amand, qui ont survécu à cette journée, nous pressent de continuer l'histoire du dernier drame de l'Empire. Marchons donc.

En traversant Ligny, au pas de charge, nous n'avions parcourru que la rue principale, encombrée de cadavres, qui furent foulés, broyés impitoyablement par l'artillerie qui nous suivait au galop, et les faisait rebondir, par un mouvement d'élasticité. Nous revîmes une partie de ce ta-

bleau, mais nous détournâmes la tête ; il était trop hideux ; nous renonçons à le peindre.

Nous prîmes la rue parallèle au ruisseau de *Ligny*, qui a donné son nom au village. Ici, la scène change, à chaque pas ; partout, une multitude de petits bivouacs, autour desquels sont rangés huit et dix officiers, sous-officiers ou soldats, car le lendemain d'une bataille, il n'y a plus de hiérarchie jusqu'à ce que le tambour n'ait battu au drapeau. Là, les vivants, comme les morts, sont égaux et souvent confondus.

Toutes ces figures sont encore noires de poudre, et décomposées par la fatigue et les émotions de la veille ! Ici, des soldats s'occupent de refaire leur tenue, de nétoyer leur armes, de désensanglanter leurs baïonnettes, pour des combats nouveaux, plus désespérés encore, s'il est possible.

Quelques habitants se hasardent à sortir de leurs maisons, d'autres y rentrent, et tous contemplent d'un air égaré, les désartres dont leurs vallons, si paisibles jusque-là, viennent d'être le théâtre (*a*).

(*a*) Un de nos amis et anciens frères d'armes, aujourd'hui colonel d'un régiment, nous a raconté, en reconnaissant la trop scrupuleuse exactitude des détails de notre récit, qu'ayant reçu l'ordre de son colonel, de dresser l'état des morts et des blessés de son régiment, il s'était installé dans une maison qu'il croyait vide de ses habitants, et s'y occupait de son triste travail, lorsque tout à coup, il voit se soulever, près de lui, une trappe et en sortir une espèce de fantôme. Se trouvant seul, et n'ayant d'autre arme que son épée, il

Ces malheureux, surpris par cet effroyable trombe humaine, s'étaient généralement retirés dans leurs caves, ou blottis dans les coins les plus reculés de leurs habitations, et là plus d'un boulet et plus d'un obus sont venus les frapper, au milieu de leurs femmes, de leurs pères, de leurs maris ou de leurs enfants.

Là, ils furent, pendant cette terrible lutte, dans une agonie constante, dans les plus mortelles angoisses ; aussi, à peine osaient-ils croire encore à leur existence, et nous firent-ils l'effet de spectres sortant de leurs tombes !...

Des monceaux de cadavres complétaient un tableau que n'ont peut-être jamais présenté les champs de bataille des plus grandes guerres, car ici *quatre mille soldats morts* sont entassés sur une superficie moindre de celle du jardin des Tuileries, ou d'environ cent cinquante ou deux cents toises carrées !

Nous voici devant ce cimetière fameux, où la lutte des vivants avait été si acharnée, mais là maintenant la paix régnait entre les morts.

Le feu de l'artillerie y avait fait d'affreux ravages. Les corps étaient entassés les uns sur les autres, et tous tels que la mort les avait atteints.

ne sut que penser de sa situation ; mais bientôt il reconnut le malheureux propriétaire encore tout tremblant de frayeur, et qui s'était enterré tout vivant dans sa cave pour se soustraire, disait-il, à une mort assurée, s'il n'eût pris ce parti.

Un grenadier français, surpris par elle, au moment où il cherchait à monter à l'assaut d'une maison, tenait encore de la main gauche, l'un des barreaux de la croisée, par laquelle il avait espéré l'escalader. Sa tête était restée penchée sur le bord intérieur de la fenêtre, par suite du coup de feu qui lui avait fracassé la machoire et enlevé une partie du crâne ; son fusil déchargé était renversé à ses pieds.

Plus loin, nous vîmes un voltigeur, mort entre deux branches d'un arbre sur lequel il s'était établi, afin de rendre son feu plus meurtrier.

Le vieux château de Ligny avait été la proie des flammes, ainsi que plusieurs maisons de son voisinage ; tous fumaient encore.

Dans les maisons intactes, ainsi que dans l'église et le presbytère, s'étaient réfugiés les blessés français et prussiens ; tous les bâtiments en étaient encombrés. On n'entendait que plaintes et cris déchirants !...

Voilà, soldats, l'aspect de Ligny (*a*) !...

(*a*) A Ligny, *le sacrifice* nous parut être à peu près égal des deux côtés. Dans certaines parties du village, et notamment à l'entrée et au débouché de la grande rue, nos morts étaient les plus nombreux. Près du cimetière, au contraire, il y avait deux ou trois Prussiens contre un Français, et l'on eut pu décrire le degré d'acharnement du combat, suivant le nombre des victimes gisant à terre.

Il devait y avoir à Ligny, d'après ce nous y avons vu, environ quatre mille morts des deux armées.

Quant aux blessés, chaque maison, chaque grange, chaque

Suivons les sentiers qui mènent à Saint-Amand; le tableau qu'il présente n'est pas moins affreux ; là encore, le cimetière sera trop étroit pour offrir à chacun sa tombe ; il devra donner asile à près de quatre mille braves, morts autour et non loin de cet enclos funéraire, et comme, à Ligny, amoncelés et n'y attendant plus que le vénérable curé qui doit présider à la levée de leurs dépouilles mortelles.

L'un de nos valeureux régiments, le 82e de ligne, y est presque tout entier, confondu avec les

écurie, en étaient encombrées, et les nôtres y étaient en plus grand nombre, car parmi eux, n'étaient restés que les Prussiens mutilés et qui n'avaient pu se traîner à leurs ambulances.

A Ligny, la proportion entre les morts et les blessés a dû être à peu près de moitié, le combat ayant été presque constamment *corps à corps*, ou une fusillade à cent pas. L'attaque et la défense de Ligny ont dû coûter aux deux armées de neuf à dix mille hommes hors de combat.

A Saint-Amand et à la Haye, qui en est un annexe, le nombre des Prussiens morts était supérieur au nôtre d'à peu près moitié; mais particulièrement à la Haye où la division Girard soutint ce sanglant combat de géants, dont nous avons fait le récit. Les assauts multipliés faits à ces deux postes avancés pris et repris si souvent, ont dû mettre hors de combat de quinze à seize mille Français ou Prussiens, car là, depuis trois heures jusqu'à huit heures du soir, près de soixante mille hommes en sont venus aux mains, avec un acharnement sans exemple. Pendant toute cette journée, on s'est abordé, Français et Prussiens, sans rechercher les abris que pouvaient présenter les localités.

Prussiens, tués dans le combat à outrance soutenu par lui pendant quatre heures entières.

Un grand nombre d'officiers de tous grades des deux armées, gisaient également au milieu de leurs soldats, et prouvaient combien chacun avait fait son devoir dans cette journée glorieuse pour les vaincus comme pour les vainqueurs ; car, nous aimons à le proclamer, la valeur fut la même des deux côtés, si la victoire fut pour nous. Pendant toute cette journée, désormais fameuse, l'armée prussienne se conduisit à la française (*a*) !... C'est

(*a*) Des soldats nous indiquèrent l'endroit où l'intrépide général Girard fut blessé à mort, à la tête d'une colonne qu'il dirigeait à l'attaque de Saint-Amand-la-Haye.

En passant près de ce cimetière, où le combat avait été si meurtrier, nous aperçûmes un groupe de soldats, les bras croisés et dans l'attitude d'une consternation qui attira notre attention. Nous en étant approché nous leur demandâmes la cause de leur profonde tristesse; voici ce qu'ils nous racontèrent :

« En se précipitant à la baïonnette sur un bataillon prus- » sien, leur régiment en avait fait un carnage affreux. Un » jeune fourrier, ayant reconnu, parmi les morts de ce ba- » taillon, un de ses frères, horriblement mutilé, son déses- » poir fut tel qu'il se brûla la cervelle sur le corps inanimé de » son malheureux ami d'enfance ! » Il était, en effet, couché sur lui, et ses camarades ne voulant pas les séparer se préparaient à les unir tous deux pour jamais dans la même tombe : ils reposent depuis lors dans le cimetière de Saint-Amand !

On ne peut se figurer la rage avec laquelle on se précipitait les uns sur les autres, nous ne saurions même la rendre mieux qu'en rappelant ce qu'en a dit un journal militaire autrichien en 1819 :

« *On combattait dans les rues du village à coups de baïon-*

le plus bel hommage que nous puissions lui rendre ! . .

C'est au milieu de ces scènes déchirantes qu'il faut voir les ministres du culte de nos pères, remplir leur sublime mission, en ensevelissant les morts, en secourant et consolant les blessés !

Nous vîmes le curé de l'un de ces villages, aider des soldats à porter à l'ambulance les malheureux, que le sort des armes avait mutilés ; sa sollicitude, sa charité évangélique, s'étendaient à tous, sans distinction d'uniforme : Prussiens et Français recevaient le même accueil, les mêmes secours dans son modeste presbytère.

Les cantinières, toujours si admirables sur le champ de bataille, parcouraient tous les lieux où des soldats blessés, pouvaient s'être traînés, et là, elles s'efforçaient de soutenir leurs forces, par quelques gouttes de liqueurs spiritueuses, en attendant l'arrivée du chirurgien militaire, qui, lui aussi, s'il n'a point payé son tribut au combat et succombé comme tant d'autres, va avoir à remplir sa mission d'humanité. Car, après l'assouvissement de la fureur du combat, vient l'heure de la réparation et de la générosité. On panse les plaies, on console les mourants, et on rend les

» nette et à coups de crosse de fusil ; on s'attaquait homme » à homme, avec toute la fureur de la haine personnelle. Il » semblait que chacun eut rencontré, dans son adversaire, » un ennemi mortel et se réjouit de trouver le moment de » la vengeance : on ne demandait pas de quartier !... »

derniers honneurs et les derniers devoirs aux vainqueurs et aux vaincus : tous sont morts au champ d'honneur !

Quelle étrange péripétie ! Hier, des hommes qui, sans s'être jamais vus, s'entredéchiraient, aujourd'hui, se tendent une main amie, et se demandent, avec une sorte d'anxiété et de regrets, les motifs d'une haine, que la saine raison condamne !......

Mais, du milieu de ce champ de mort, jonché de cadavres plus nombreux que celui de Varus, un *cri de joie* s'élève : VIVE L'EMPEREUR ! Ce cri se prolonge au loin, et renaît sans cesse, comme les salves d'artillerie de la veille : c'est Napoléon qui parcourt la vallée !...

Nous quittons ces lieux qui nous ont laissé des souvenirs ineffaçables, et rejoignons notre régiment, en traversant toutefois les coteaux sur lesquels les masses de l'armée prussienne, de même que leur artillerie avaient été exposées pendant cinq heures au feu de nos artilleurs.

Une multitude de cadavres d'hommes et de chevaux s'y trouvaient dispercés çà et là et horriblement mutilés par les obus et par les boulets. Cette scène est d'un autre genre que celle de la vallée, où presque tous les morts ont, au moins, conservé figure humaine, la mitraille, les balles et la baïonnette, y ayant été à peu près les seuls éléments de destruction employés. Ici, au contraire, ce sont des membres et des tronçons épars ; des

têtes détachées du corps, des entrailles arrachées, des chevaux éventrés ; plus loin, sur le plateau, à quelques toises de notre régiment, des rangs entiers couchés à terre, et sur lesquels les cuirassiers, les grenadiers à cheval et les dragons de la garde, ainsi que la gendarmerie d'élite, avaient passé et repassé vingt fois, peut-être, dans leurs charges nocturnes de la veille......

Cependant, toute la garde était sous les armes, et prête à passer la revue de l'Empereur.

La matinée avait été consacrée au nettoiement des armes, à blanchir les buffleteries ; en un mot, à rétablir la tenue, en sorte que l'on était aussi soigné, que si l'inspection se fut passée en garnison.

Vers dix heures, on battit au champ sur notre gauche : c'était l'Empereur qui parcourait le front des divers corps, établis, sur son passage, les uns en armes et les autres sans armes, occupés qu'ils étaient à les remettre en état (*a*).

Partout il fut salué par les plus vives acclamations. Napoléon était entouré d'un nombreux état-major ; sa physionomie était grave, bien qu'exprimant, cependant, de la satisfaction. Il avait ainsi visité tout le champ de bataille, en at-

(*a*) A l'entrée de Saint-Amand, et dans une étendue de plusieurs toises, les cadavres étaient tellement amoncelés, que l'Empereur dut s'y arrêter au-delà d'un quart d'heure pour donner le temps de lui ouvrir un passage au travers de cette boucherie humaine.

tendant des nouvelles de la reconnaissance envoyée vers les *Quatre-Bras*, où Wellington avait passé la nuit du 16 au 17, et n'y apprit qu'à *sept heures du matin*, l'issue de la bataille de Ligny, ce qui semblerait prouver le désordre qui régna dans l'état-major général de l'armée prussienne, car la première chose à faire pour Blücher, une fois la bataille perdue pour lui, n'était-elle pas d'en informer aussitôt Wellington, qu'un tel retard pouvait si gravement compromettre (*a*) ?

Ayant terminé son inspection, l'Empereur mit pied à terre devant notre régiment, et s'y entretint longtemps avec le maréchal Grouchy et le général Gérard. *La conversation* s'étendit, dit-on, sur l'opinion de Paris, sur le Corps Législatif, sur les jacobins et sur divers sujets, complétement étrangers à ceux qui semblaient devoir le préoccuper exclusivement dans un moment pareil.

Nous entrons dans tous ces détails minutieux en apparence, parce qu'ils font connaître comment fut employée cette matinée, dont chaque heure perdue eut de si funestes conséquences.

En effet, pour peu que l'on ait étudié les premiers éléments de l'art de la guerre, on sait l'importance qu'il y a à poursuivre, *sans relâche*, une

(*a*) Pour excuser cette négligence, ou cet oubli, on a dit que l'officier expédié par Blücher à Wellington, avait été enlevé par nos hussards. Nous en avons vainement cherché la preuve, notre opinion sur l'état-major de l'armée prussienne nous paraît donc fondée.

armée battue, encore épouvantée de sa défaite ; qui a perdu son ensemble, et dont la combinaison centrale a cessé d'être en harmonie avec la force qui consiste dans la réunion de toutes ses parties, alors sans rapports immédiats entre elles, ni avec la volonté qui devait les faire agir.

L'Empereur sacrifia ces principes de haute stratégie après la victoire de Ligny, à nous ne savons quelles considérations, et s'en trouva mal ; tandis que Blücher, qui n'était qu'un soldat intrépide, mais expérimenté, sut en faire l'application à nos dépens, le surlendemain de sa défaite.

En guerre, chaque faute se paie !... et en 1815, Napoléon en commit, qui ont gravement influé sur sa destinée personnelle.

On se demandera encore pourquoi le 17, *à neuf heures du matin*, lorsqu'on eut reconnu un corps prussien à Gembloux, le quatrième corps d'infanterie qui était resté en position à Ligny, et qui n'en partit même que vers TROIS HEURES après-midi (SIXIÈME FATALITÉ *de la campagne*) n'a pas été mis de suite en mouvement pour marcher, avec les huit régiments de dragons du général Exelmans, et attaquer ce corps prussien, tandis que celui du général Vandamme, avec la division de cavalerie du général Maurin, s'échelonnant sur le quatrième corps, et manœuvrant par sa gauche, se serait porté sur Walhain ; quand, surtout, le général Pajol était déjà à Saint-Denis, avec la division d'infanterie du général

Teste, une division de cavalerie et vingt pièces de canon ?...

Nous ne pousserons pas plus loin nos questions, quant à présent; nous y reviendrons, alors que nous en serons aux opérations spéciales du maréchal Grouchy. Nous n'en parlons même ici que pour indiquer l'effectif de *l'armée* qui lui fut confiée, et pour démontrer de quelle utilité, de quelle importance, elle eût été, le 18, si le maréchal Grouchy se fût réuni à nous, vers quatre heures du soir, au lieu de *s'être laissé jouer*, à Wâvre, par les démonstrations du général prussien Thielmann.

Voici le tableau général de *cette armée*, dite notre aile droite, au moment de se séparer de l'armée principale :

	hommes.
2e corps (division d'inf. du gén. Girard).	3,060
Artillerie id.	160
3e corps (général Vandamme).	11,336
Artillerie.	660
4e corps (général Gérard).	10,130
Artillerie.	600
Division de cavalerie du général Maurin.	1,380
6e corps (division d'inf. du gén. Teste).	4,000
Artillerie.	160
Caval. légère du gén. Pajol (1 division).	1,150
Dragons du gén. Exelmans (2 divisions).	2,390
Artilleurs attachés à ces deux corps.	200
Total :	35,226

Report : 35,226

Dont il faut déduire la division Girard, laissée à Fleurus par ordre de l'Empereur pour garder ce point important et relever les blessés.	3,220
Total de la force du corps en hommes :	32,006

Et quatre-vingt-seize bouches à feu.

Avec ces forces, le maréchal Grouchy devait suivre l'armée prussienne, qui, d'après le major Wagner, était encore de cent quatre mille sept cent dix-neuf hommes, déduction faite des pertes qu'elle avait essuyées à Ligny, à Saint-Amand et à Sombref, pertes, qui, d'après ses calculs, évidemment erronnés, *avec ou sans intention*, ne s'élevèrent qu'à douze mille soixante-dix-huit officiers, sous-officiers et soldats, non compris les prisonniers, qui, au reste, comme il le dit, cette fois avec raison, furent peu nombreux.

Maintenant, avant de quitter le champ de bataille de Ligny, pour marcher à la rencontre de l'armée anglo-batave, énumérons les résultats positifs de cette sanglante journée du 16 juin 1815; comptons nos morts, nos blessés et nos trophées ; comptons aussi les morts et les blessés de nos adversaires.

Ici, nous l'avouerons, les difficultés ont été grandes pour nous, qui avons voulu dire la vérité, sur cela, comme nous n'avons pas hésité à le faire dans le cours de notre récit, chaque fois que

nous l'avons cru tenir, *cette vérité*; car ne la trouve pas toujours et surtout ne la tient pas toujours qui veut!...

Toutes les relations, toutes les brochures, toutes les correspondances, relatives à cette bataille, comme à tout ce qui s'est passé, *militairement*, pendant les *Cent-Jours*, dans quelques pays qu'elles aient été écrites, nous les avons toutes lues, comparées, méditées profondément; eh bien, nous le disons à regret, *toutes* sont inexactes; toutes se contredisent, et jusqu'aux rapports officiels eux-mêmes, qui, souvent, ont jeté un voile sur *la vérité*, lorsqu'elle était trop pénible à avouer.

Quant aux auteurs, les uns, ont pêché par ignorance, ou par des recherches sans discernement; les autres, par esprit de parti ou de patriotisme *malentendu*, car l'écrivain qui prétend à l'honneur de devenir historien, doit se placer au-dessus de ces *cachotteries d'écolier*.

Pour entreprendre l'histoire d'une campagne; pour en décrire les batailles, il faut y avoir été acteur, il faut y avoir senti l'odeur enivrante de la poudre, il faut avoir passé par toutes les émotions du combat à l'arme blanche, comme par celle de *l'immobilité* sous le feu des batteries ennemies; il faut, enfin, avoir sommeillé et pris ses repas au milieu des cadavres!!! Autrement, quelqu'habile que soit l'écrivain, à son œuvre, il manquera toujours ce cachet, que l'on ne peut contrefaire.

C'est ce qui manque à la plupart des cent et tant d'auteurs qui, depuis trente ans, ont fait des volumes sur cette trop mémorable époque.

Combien d'entre eux ont-ils assisté aux événements qu'ils ont voulu raconter ; et parmi ceux-ci encore, nulle considération politique, ou personnelle, n'a-t-elle arrêté leur plume, prête à dévoiler la vérité ?...

Trouver *cette vérité* dans tous ces débats *aigre-doux*, auxquels a donné lieu le fameux *procès militaire* de 1815, demande bien de la patience : chacun s'y donne raison, et voit le coupable dans son adversaire.

Ceci, jusqu'à un certain point, peut se comprendre, parce qu'un plaidoyer n'eut jamais la ponctualité de l'histoire ; mais qu'à l'occasion des pertes essuyées, dans une bataille, ce soit à qui n'avouera pas ses honorables blessures, ce n'est là ni de la loyauté, ni de la justice ; car enfin, le soldat que l'on a devant soi, sait manier son arme ; sa poudre vaut la nôtre, et de plus, il a du cœur aussi !...

Ne voulant donc point encourir pareil reproche, ce travail n'est pas celui qui nous a donné le moins de peine pour approcher *le plus possible* de la triste exactitude que mériterait un pareil tableau.

Quant à ce qui concerne l'armée française, il n'existe aucun document *officiel* pour nous guider ; toutes les comptabilités des corps se sont

ressenties des désordres qui ont précédé le licenciement de l'armée ; et pour l'armée prussienne, les meilleures relations, celles qui avaient même un caractère officiel, leurs auteurs ont *cru devoir* déguiser la vérité. Nous n'en comprenons guère l'utilité, nous l'avouerons ; c'est cependant un fait, dont nous allons donner la preuve, à l'occasion de la bataille de Ligny.

Un des écrivains militaires, les plus consciencieux de l'Allemagne, M. le général Auguste Wagner, l'auteur auquel nous nous sommes plu à rendre un juste hommage, n'a pu se soustraire à ces exigences politiques et gouvernementales ; et voici à combien, dans sa relation, publiée *avec autorisation supérieure,* et par conséquent avec tous les documents *authentiques*, il porte les pertes de l'armée prussienne, dans cette journée, si glorieuse pour tous, en y comprenant même encore celles de la veille, qui furent, on le sait, d'environ mille deux cents hommes :

« Journées des 15 et 16 juin.

» En tués	66 officiers,	3,441 soldats.
» En blessés	306 id.	8,265 id.
»	372 officiers,	11,706 soldats.

» Total général : douze mille soixante-dix-huit hommes tués ou blessés. »

Or, nous soutenons, nous, qui avons eu la triste curiosité de passer *trois heures* à *inspecter* toute la vallée, depuis Ligny jusqu'à Saint-

Amand, et qui sommes rentré au camp, en traversant tout le coteau qu'avaient occupé les masses prussiennes; nous soutenons, disons-nous, que cette perte est dissimulée d'aumoins *dix mille hommes.* Nous avions, à cette époque, trop vu et parcouru de champs de bataille pour n'en avoir pas le coup d'œil d'appréciation, comme l'officier exercé qui peut, en un instant, vous dire, des hauteurs du Trocadero, à quelques centaines d'hommes près, combien de milliers de soldats manœuvrent au Champ-de-Mars.

Eh bien! il y avait, depuis Ligny jusqu'à Saint-Amand et ses dépendances, plus de six mille Prussiens, *presque tous fantassins*, étendus *morts;* et sur les coteaux, où leurs masses avaient été battues en brèche par notre artillerie, pendant plusieurs heures, et chargées, le soir, pendant leur retraite, par nos trois mille cavaliers d'élite, là, se trouvaient encore gisants au-delà de quinze cents morts de toutes armes de l'armée de Blücher. Si l'on y ajoute ceux du troisième corps, qui combattit à notre extrême droite contre le maréchal Grouchy, on se demande s'il est possible, que, dans une lutte pareille, où quatre-vingt-cinq mille hommes ont, TOUS, été engagés, jusqu'au dernier, pendant cinq et six heures entières, l'armée prussienne ait pu s'en retirer avec une perte seulement de dix à onze mille hommes? Soutenir une pareille assertion, serait vouloir soutenir l'absurde.

Voici, au reste, un témoignage qui ne sera pas suspect, puisque c'est à un officier supérieur prussien à qui *sont échappés* sans doute les renseignements suivants, qui viennent à l'appui de nos calculs.

M. le major Damitz, dans son histoire de la campagne de 1815, rédigée d'après des *documents officiels*, fournis par le général Grolman, à cette époque, quartier-maître général (chef d'état-major) de l'armée prussienne, nous cite, dans le cours de sa narration, le chiffre des pertes éprouvées, *seulement*, par six des neuf brigades qui ont combattu à Ligny et à Saint-Amand, et s'il n'a pas également voulu faire connaître, celui des trois autres, il en dit cependant assez sur les pertes *considérables*, qu'elles y ont faites, pour que nous puissions arriver à un résultat exact à cinq cents hommes près, en procédant du connu *avoué* par lui, qui est de *dix mille quatre cent six* pour ces *six brigades*, pour arriver au chiffre *inconnu* des trois autres brigades, et, par induction, à celui des neuvième, dixième et onzième brigades qui ne combattirent qu'à leur extrême gauche. Nous aurons de même le chiffre des pertes générales de la cavalerie et de l'artillerie ; voici d'après nos calculs, basés sur *les aveux* du major Damitz, organe du général Grolman, les pertes de l'armée prussienne dans la journée du 16 juin 1815.

Numéros des brigades	Lieux où elles ont combattu	Nombre des bataillons	PERTES EN Tués	blessés	TOTAL
1re	Saint-Amand......	9 1/2	882	1764	2646
2e	id.	8	633	1267	1900
3e	id.	3	200	400	600
3e	Ligny..........	6 1/2	800	1200	2000
4e	id.	6	1100	1400	2500
	Total du 1er corps	33	3615	6031	9646
5e	Saint-Amand	9	633	1268	1901
6e	id.	4	200	300	500
id.	Ligny...........	5	600	923	1523
7e	Saint-Amand.....	5	300	600	900
8e	id.	4	200	400	600
id.	Ligny...........	4	500	787	1287
	Total du 2e corps	31	2433	4278	6711
5e	Sombref.........	9	200	500	700
10e	id.	6	200	500	700
11e	id.	6	150	350	500
12e	id.	5	100	300	400
id.	Ligny...........	4	350	499	889
	Total du 3e corps	30	1000	2149	3149
corps 1er et 2e	Sur les coteaux..	hommes	1300	1700	3000
Cavalerie	Pendant la bataille	10798	500	1000	1500
Artillerie	id.	3436	300	550	850
Total des pertes des corps ci-dessus...............			2100	3250	5350

Récapitulation des pertes de l'armée prussienne le 16 juin.

	TUÉS	BLESSÉS	TOTAL
Infanterie du 1er corps.............	3615	6031	9646
Id. du 2e corps..............	2433	4278	6711
Id. du 3e corps..............	1000	2149	3149
Id. des 1er et 2e sur les coteaux.	1300	1700	3000
Total général des pertes de l'infanterie.	8348	14158	22506
Total général des pertes de la cavalerie.	500	1000	1500
Total général des pertes de l'artillerie.	300	550	850
Pertes en officiers, s.-off. et soldats.	9148	15708	24856

Voilà le tribut payé par l'armée prussienne à cette mémorable bataille de Ligny.

Voyons, à notre tour, ce que nous coûta ce témoignage éclatant de la valeur française.

Ayant adopté, pour l'effectif de l'armée de Blücher, pendant cette campagne, le chiffre *officiel* de chacun de ces corps, à la *date du 14 juin*, nous avons également basé notre travail sur le résultat, à peu près officiel aussi, de l'appel de l'armée française, au 14 juin au soir ; appel qui constata la *présence*, sous les drapeaux, de *cent vingt-deux mille quatre cent huit hommes*.

D'après ce relevé, les corps qui ont réellement pris part à la bataille de Ligny, car le sixième n'a pas même chargé ses armes, et cela malheureusement pour la France ; d'après ce relevé, disons-nous, ces corps comptaient sous les armes :

Garde impériale.

		hommes.	bouches à feu.
Infanterie.	12,727		
Cavalerie.	1,718	17,445	90
Artillerie.	3,000		

Deuxième corps.

7e div. (Girard) : Infanterie et artillerie. . .	5,358	5,358	8

Troisième corps.

Infanterie.	15,130		
Cavalerie.	1,017	17,268	38
Art., génie, etc.	1,121		

Quatrième corps.

Infanterie.	13,101		
Cavalerie.	814	15,540	38
Art., génie, etc.	1,625		
1er corps de cavalerie et son artillerie. . .	2,860	2,860	12
2e corps de cavalerie et son artillerie. . .	3,350	3,350	12
4e corps de cavalerie et son artillerie. . .	3,120	3,120	12
Total général des combattants français :		64,941	210

En supprimant, de cet effectif, la fraction, comme nous l'avons fait pour l'armée prussienne, nous n'étions donc qu'environ soixante-quatre mille hommes contre quatre-vingt-cinq mille, et nous n'eûmes que deux cent dix bouches à feu pour répondre aux deux cent trente-quatre de l'ennemi.

D'après les *mémoires* attribués à Napoléon, nos pertes à la bataille de Ligny avaient été de :

2e corps (division Girard).	1,900 hom.
3e corps (Vandamme).	1,800
4e corps (Gérard).	2,300
1er corps de cav. (Pajol).	200
2e corps id. (Exelmans).	400
3e corps id. (Milhaud).	150
Garde impériale.	200
Total des tués ou blessés :	6,950

Nous sommes, hélas ! bien loin de compte avec cette évaluation!... On dirait, en vérité, qu'en France, comme en Prusse, on s'était donné le mot, pour dissimuler ses pertes respectives.

Après de longs calculs, nous sommes parvenu, en procédant du connu à l'inconnu, à sonder la profondeur de la plaie de l'armée prussienne.

Ce même travail, nous l'avons fait pour notre propre armée, mais nous avons eu de plus, pour arriver à notre but, un utile point de comparaison, et qui, pour plusieurs corps, a simplifié nos recherches; car, pour ceux-ci, nous n'avons

eu qu'une simple soustraction à faire ; ainsi, pour avoir le chiffre exact des hommes, mis hors de combat dans la division Girard et les troisième et quatrième corps d'infanterie, par exemple, nous n'avons eu qu'à retrancher de la situation de ces corps, au 14 juin, celle remise le 17 au matin, par l'Empereur, au maréchal Grouchy, en lui confiant le commandement de ses trente-deux mille hommes et la différence se trouve être le chiffre des pertes éprouvées par ces corps. Quant à celles de la garde, nous ne savons qui a pu présenter à l'Empereur le chiffre de deux cents à moins qu'il n'ait omis un zéro, car notre tribut, à cette sanglante journée, a été d'environ deux mille hommes de toutes armes. On a également surpris la religion de S. M. en ce qui concernait les cuirassiers, en n'élevant leurs pertes qu'à cent cinquante hommes.

Quant à nous, voici le résultat de nos recherches, et nous le tenons pour exact, à deux ou trois cents hommes près:

ARMÉE FRANÇAISE.			
DÉSIGNATION DES CORPS	HORS DE COMBAT		TOTAL
	TUÉS	BLESSÉS	
2e corps (division Girard)..........	960	1178	2138
3e corps.........................	1757	3515	5272
4e corps.........................	1143	2287	3430
1er corps de cavalerie............	100	200	300
2e corps id..............	200	250	450
Cuirassiers Milhaud...............	100	200	300
Jeune garde......................	300	500	800
Chasseurs à pied............	70	200	270
Grenadiers à pied..........	100	300	400
Gre. à chev., drag , gend. d'élite et art.	200	300	500
Total des pertes de l'armée française.	4930	8930	13860

Cette perte est sensible sans doute et n'eut pas atteint ce chiffre, si rien ne fût venu arrêter le mouvement de la vieille garde et des cuirassiers, commencé à cinq heures et demie, car ils eussent décidé la victoire deux heures plus tôt qu'elle ne le fût, et nos trophées alors ne se fussent pas bornés à cinq ou six drapeaux, vingt-une pièces de canon, et enfin à quelques centaines de prisonniers, délivrés avant même d'avoir, *comme tels*, franchi nos frontières (*a*); mais nous l'avons dit souvent, dans le cours de ces *souvenirs* :

(*a*) Si le nombre des prisonniers fut peu important, en revanche, huit mille hommes de toutes armes s'étaient dé-

« L'heure fatale avait sonné pour Napoléon, et
» tant de sang généreux, tant de courage, tant de
» dévoûment *du soldat,* ne pouvaient plus rien
» pour lui ! »

Jamais, au moins, trépas ne fut plus héroïque, plus sublime que celui de *la Grande Armée française :* l'histoire lui rendra cette justice!!!...

bandés pendant la nuit et ne furent arrêtés qu'à Liége et à Aix-la-Chapelle ; que l'on juge d'après ce simple *rapport officiel* du général Grolman, quelles eussent été les conséquences de cette retraite, si l'on eût poussé vigoureusement l'arrière-garde prussienne avant de lui donner le temps de se reconnaître !... Quel est le coupable ?...

CHAPITRE XXIV.

COMBAT DES QUATRE-BRAS.

SOMMAIRE.— Combat des *Quatre-Bras*: réflexions préliminaires ; coup d'œil topographique sur le champ de bataille; positions des deux armées avant d'en venir aux mains. — Paroles et inquiétudes de Wellington. — Pourquoi donc le maréchal Ney ne les réalisa-t-il pas?... — Une heure après-midi, premier mouvement du maréchal Ney. — Deux heures, engagement des tirailleurs. — Deux heures et demie, arrivée du comte de Valmy à la tête d'une seule brigade de ses cuirassiers. — Faute du maréchal Ney. — Première attaque de la position ennemie par les divisions Foy et Bachelu. — Trois heures, entrée en ligne de la division du prince Jérôme ; ses succès; elle s'empare des deux tiers du bois de Bossu, défendu par les dix bataillons de la division Perponcher. — L'ennemi reçoit, en même temps, pour renfort, la division Picton (sept mille cent vingt-deux baïonnettes) et la brigade de cavalerie légère du général Merle (mille quatre-vingt-deux sabres). — Quatre heures, arrivée du corps des Brunswickois (six mille six cent cinquante-huit hommes), et du contingent de Nassau, commandé par le général Kruse (deux mille neuf cents baïonnettes). — Échec éprouvé par la division Bachelu, pendant que la division Foy, placée à sa gauche et sur la chaussée, s'empare de la ferme de Gemioncourt, et s'y maintient malgré les efforts des Anglo-Néerlandais. — Quatre heures et demie, attaque du plateau des *Quatre-Bras ;* retour de Wellington de Ligny ; ses dispositions contre le maréchal Ney. — Lutte vive. — Arrivée de deux batteries brunswikoise après trois heures de marche au grand trot ; effectif des combattants des deux armées à cinq heures et demie ; avantage numérique en faveur de Wellington. Ardeur de nos soldats pour compenser ce désavantage, et réparer les funestes conséquences de l'inertie première du prince de la Moskowa. — Mort du duc de Brunswick. —

Belle charge de notre cavalerie. — Arrivée du colonel Forbin-Janson, porteur de l'ordre de l'Empereur, daté du champ de bataille de Ligny à trois heures un quart; ordre où il était dit au maréchal Ney : « *Le sort de la France est entre vos mains !* » — Exaltation du maréchal, à la lecture de cette lettre; ses paroles au comte de Valmy. — Charge désespérée de ses sept cents cuirassiers contre l'armée anglaise ; leurs prodiges et leurs revers, faute d'appui à temps; panique inexplicable de ces cuirassiers; fatale inertie de la cavalerie du général Piré; faute impardonnable d'avoir laissé, *la bride au bras*, trois brigades du comte de Valmy à deux mille toises en arrière; conséquences désastreuses de cette faute, alors que, par leur présence, ces deux mille six cents cavaliers d'élite eussent assuré à nos armes la plus éclatante des victoires modernes. — Sept heures et demie, arrivée de la division d'infanterie des gardes anglaises (quatre mille cent vingt-huit baïonnettes) ; Wellington court à elle et la lance dans le bois de Bossu avec ordre de l'enlever à tout prix au prince Jérôme; combat corps à corps au milieu du bois, qui, bientôt est jonché des cadavres des deux armées. — Huit heures et demie, arrivée de la division-Alten (six mille six cent quatre-vingt-quinze baïonnettes et seize bouches à feu). — Fort de pareils secours, Wellington n'hésite plus à prendre l'offensive sur toute la ligne. — Le prince de la Moskowa, voyant la victoire lui échapper, s'en irrite et fait des prodiges de valeur pour la retenir sous ses drapeaux, mais il a trop abusé de sa patience, et le triomphe ne sera plus la juste récompense de tant d'héroïques efforts. Il ne connaît d'ailleurs que trop alors ses cruelles déceptions sur le concours du premier corps, et l'impossibilité de soutenir plus longtemps la lutte contre un ennemi qui se renforce de quart en quart d'heure, et menace de l'envelopper; le maréchal ordonne la retraite et revient, pied à pied, prendre sa position du matin. — Résultats du combat des *Quatre-Bras* : tableaux des morts et des blessés des deux armées.

« Allez et poussez l'ennemi (*a*). »

On doit convenir que, si jamais la fortune sembla sourir à nos armes, et s'il y eut possibilité de

(*a*) Dernières paroles de l'Empereur au maréchal prince de la Moskowa, en lui confiant le commandement de l'aile gauche de l'armée.

battre nos ennemis, en 1815; de leur faire éprouver de ces échecs qui amènent de grands résultats, ce fut dans la journée du 16 juin, et particulièrement à l'aile gauche de l'armée.

En effet, avec un peu moins de *circonspection*, sans même recourir à l'audace, si le maréchal Ney eût attaqué de bonne heure, et *vigoûreusement*, les forces qu'il avait devant lui, consistant en cinq bataillons, une compagnie de chasseurs à pied, et une batterie à cheval de six pièces et deux obusiers, et non point dix bataillons, comme l'a prétendu le colonel Heymès, dans la brochure précédemment citée, en tout quatre mille hommes (*a*), qui, seuls, occupèrent la position en avant des Quatre-Bras jusqu'à six heures du matin; nul doute qu'il se fût aisément rendu maître de CE POINT IMPORTANT, si justement appelé par Wellington, LA CLEF DE LA POSITION, avant l'arrivée successive des cinq autres bataillons et de la batterie à pied de la division Perponcher.

Les troupes que le maréchal avait sous la main, dès la pointe du jour, c'est-à-dire les dix bataillons de la division Bachelu (quatre mille neuf cent quarante-sept hommes), les mille huit cents lanciers et chasseurs du général Piré, les quatorze bouches à feu de ces deux divisions et enfin les deux mille

(*a*) Déduction faite des trois à quatre cents hommes de cette brigade belge, pris ou mis hors de combat la veille, dans le trajet de Gosselies à Frasne.

lanciers et chasseurs et les six bouches à feu du général Lefebvre-Desnoëtes, dont on ne pouvait, il est vrai, disposer *activement*, mais qui, par leur seule présence en réserve, eussent exercé moralement une puissante influence; ces neuf mille hommes, disons-nous, étaient, certes, plus que suffisants pour culbuter la brigade du prince de Saxe Weymar, pour s'emparer des Quatre-Bras, s'établir à cheval sur les routes de Nivelles et de Genappe, y barrer le chemin aux têtes de colonnes ennemies; pour les battre, en un mot, successivement, à mesure qu'elles voudraient déboucher haletantes par ces deux directions.

« Allez et poussez l'ennemi, » telles avaient cependant été les dernières paroles de l'Empereur, en confiant au prince de la Moskowa, le commandement en chef de son aile gauche!... Le maréchal perdit donc trop tôt le souvenir de ces *pleins pouvoirs*, qui, pour lui, auraient dû suppléer à tous les ordres du monde, car ils le rendaient souverain arbitre dans sa lutte contre l'ennemi, qu'il avait devant lui; Napoléon lui avait enfin donné *carte blanche*.

Mais il ne paraît malheureusement que trop démontré aujourd'hui, que le maréchal Ney s'était considéré, seulement, comme *en observation* à Frasne, car il n'y avait point appelé assez promptement ses troupes à lui, et quand elles l'eurent rejoint, l'ennemi avait déjà réuni une vingtaine de mille hommes qui le mirent à même de repousser

les attaques si tardives du prince Jérôme et du général Bachelu, comme aussi de résister au choc de la division Foy, qui aborda si franchement l'ennemi sur la chaussée.

Une chose nous a frappé dans la polémique qui s'est élevée à l'occasion du combat des Quatre-Bras, c'est le parti que l'on a pris de contester aujourd'hui *l'importance* de cette position, sans doute pour atténuer l'énormité de la faute que l'on commit en ne s'en emparant pas à temps par cette intuition militaire et cette ardeur chevaleresque qui auraient dû suppléer à des ordres, dont, nous le répétons, le maréchal n'avait pas besoin, pour POUSSER L'ENNEMI *au-delà* des Quatre-Bras.

La mission du prince de la Moskowa n'était point seulement *d'observer* Wellington, ni d'arrêter tout ce qu'il pourrait détacher au secours de Blücher ; sa mission était bien plus encore de préparer les voies aux combinaisons stratégiques de l'Empereur ; au moins eût-il dû se *mettre en mesure* de tenir l'ennemi en échec, non en de çà mais AU-DELA du défilé de Genappe, comme le lui prescrivit assez nettement le paragraphe de l'ordre *écrit* de l'Empereur, apporté AVANT ONZE HEURES du matin par le général Flahaut : ....
«....... *Vous pouvez donc disposer vos troupes*
» *de la manière suivante : première division*
» A DEUX LIEUES EN AVANT *des quatre chemins*,
» *s'il n'y a pas d'inconvénient. Six divisions*

» *d'infanterie autour des quatre chemins, et*
» *une division à Marbais, afin que je puisse*
» *l'attirer à moi, si j'en avais besoin.* »

Pour être à même de remplir les intentions de l'Empereur, dont le maréchal dut certainement être instruit pendant les deux heures qu'il passa avec S. M. dans la nuit du 15 au 16, il eût d'abord fallu, dès l'aube du jour, POUSSER VIGOUREUSEMENT L'ENNEMI, et non point se borner à une reconnaissance tellement insignifiante et *mal exécutée,* que l'on trompa Napoléon, en lui envoyant dire le matin à Charleroy, par un officier de lanciers : « *que l'ennemi* PRÉSENTAIT DES MASSES DU CÔTÉ DES QUATRE-BRAS, » alors qu'il n'avait encore pu y réunir que CINQ *bataillons,* UNE *compagnie de chasseurs à pied* et HUIT BOUCHES A FEU, et pas UN SEUL ESCADRON.

Cette faute est impardonnable dans un général qui avait près de quatre mille chevaux pour *tâter le pouls* à son adversaire.

Ce rapport, par son inexactitude, ne pouvait-il pas encore entraîner l'Empereur dans des erreurs graves pour ses opérations ultérieures (*a*) ?...

(*a*) D'après ce rapport, le maréchal Ney annonçait à l'Empereur qu'il avait soixante-dix mille hommes sur les bras en avant de Frasnes ; Napoléon n'y ajouta pas grande foi, car il se mit en marche pour Fleurus où il espérait rencontrer les Prussiens. Toutefois, le comte Lobau, commandant le sixième corps, laissé en reserve à Charleroy, ayant eu connaissance par l'Empereur même de cet étrange rapport du prince de la

Le maréchal Ney a-t-il donc, en cette circonstance, rempli sa mission, ne fut-elle que D'OBSERVER l'ennemi? A notre avis, non, puisqu'il ne serra même pas l'ennemi d'assez près dans cette matinée du 16, pour le forcer à se dessiner, et parconséquent à se retirer, car il n'eût certes pas essayé de tenir tête à une attaque sérieuse, tandis que si, dès avant midi, comme la chose lui était si facile, le maréchal se fût établi aux Quatre-Bras, il n'eût plus été dans le cas d'arrêter le pre-

Moskowa, dit au colonel Janin, son sous-chef d'état-major : « Allez au corps du maréchal Ney; examinez l'état des cho- » ses, tout en évitant de vous montrer au maréchal qui vous » connaît, et d'après les informations que vous me rappor- » terez, j'irai soutenir le maréchal où je suivrai le mouve- » ment de l'Empereur. » Le colonel Janin partit aussitôt pour remplir cette mission délicate, et trouva les postes avancés du maréchal établis sur l'escarpement qui domine la plaine boisée qui s'étend au nord. Cette plaine était occupée par l'ennemi que masquaient les bois. Le maréchal était à gauche et suivait la crête de la position. Le colonel Janin l'évita, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, mais il s'entretint avec plusieurs officiers de son armée, entre autres avec le général Wathiez, commandant la brigade de lanciers de la division Piré, et le colonel Higonet du 108e de ligne. Après avoir pris tous les renseignements nécessaires, le colonel Janin revint à Charleroy et rendit compte au comte Lobau du résultat de ses investigations. En route, il avait rencontré, mais en arrière encore de Gosselies, le beau corps de cuirassiers du comte de Valmy, qui se dirigeait sur Fleurus, lui dit le chef d'état-major, et peu après il rencontra la tête de colonne du comte d'Erlon qui prenait aussi cette direction.

mier corps, dans sa marche vers l'Empereur, puisque, maître de cette position, il avait des forces suffisantes pour s'y maintenir contre les trente mille Anglo-Belges qui devaient venir la lui disputer jusqu'au soir, et pour empêcher Wellington de faire le moindre détachement vers les Prussiens.

Nous laissons à la sagacité de nos lecteurs le soin d'énumérer toutes les conséquences de cette déplorable inertie du prince de la Moskowa.

Avant d'entrer dans les détails de ce combat, qui, s'il débuta d'une façon si fâcheuse, finit néanmoins par être encore glorieux pour les armes françaises, bien qu'aux Quatre-Bras *la fatalité* vint également y paralyser les généreux efforts de nos soldats, comme *elle* se complut à réduire à des résultats peu importants, nos succès de Ligny; avant d'entrer, disons-nous, dans les détails de ce combat mémorable, jetons un coup d'œil topographique sur ce champ de bataille, qui a acquis son droit de célébrité au prix du sang de dix mille braves de deux armées.

Le combat eut lieu dans l'intervalle qui sépare le village de Frasne des Quatre-Bras.

Le terrain y est entrecoupé dans la direction du sud au nord de la chaussée de Charleroy à Bruxelles, depuis Frasne jusqu'aux Quatre-Bras.

Là, cette chaussée est croisée, de l'est à l'ouest, par celle de Namur à Nivelles, ce qui a fait donner le nom de *Quatre-Bras* à ce point d'intersec-

tion des deux routes, et aux quelques maisons, assises sur le point culminant du plateau, qui se composent aujourd'hui encore d'une fabrique, de deux fermes et d'une auberge.

Le plateau est en pente du nord au sud. Au sud, est le village de Frasne ; à l'ouest, et près des Quatre-Bras, le bois de Bossu, attenant alors à la forêt de Nivelles (*a*) ; à l'est, mais plus rapprochée de Frasne, se trouve la forêt de Villers-Péruin.

A mille toises en avant de Frasne et à trois cents toises sur la droite de la chaussée de Charleroy, est situé le hameau de Frasne, à l'entrée et à la hauteur du milieu de la forêt de Villers-Péruin.

Le terrain, du couchant au levant, est coupé par plusieurs petits ruisseaux, coulant dans la direction du sud-est, et dont deux forment sur la droite de la chaussée, des ravins assez encaissés.

La distance du village de Frasne aux Quatre-Bras est de deux mille deux cent cinquante toises. A sept cents toises en deçà des Quatre-Bras, sur la droite et contigue à la chaussée, l'on rencontre la ferme de Gémioncourt, et à deux cents toises environ des Quatre-Bras, sur le plateau même et

(*a*) Cette forêt, dont trois mille arpents avaient été donnés à Wellington, par le roi Guillaume, en récompense de la bataille de Waterloo, a été défrichée depuis 1815, ce qui change l'aspect du champ de bataille.

près de la chaussée, est placée la bergerie, où fut tué le duc de Brunswick.

Entre la forêt de Villers-Péruin et la chaussée de Namur, l'on voit le village de Pierremont.

Deux fermes, les grand et petit Pierrepont, s'aperçoivent aussi, mais à l'extrémité et en deçà du bois de Bossu du côté de Frasne.

A mille toises en arrière de ce dernier village est situé celui de Liberchies, où furent laissées inactives et si malheureusement, d'après les ordres mêmes du maréchal Ney, trois des brigades du comte de Valmy, qui eussent assuré la plus éclatante des victoires en se trouvant aux Quatre-Bras à six heures du soir, au moment de la charge du comte de Valmy à la tête d'une seule de ses quatre brigades!...

Sur la chaussée de Charleroy, à trois cents toises en arrière du village de Frasne, l'on trouve une auberge, ayant pour enseigne : *A l'Empereur*. A cette auberge, vient aboutir le chemin de traverse qui, passant par Villers-Péruin, conduit à la chaussée des Romains, et de là à Saint-Amand et à Fleurus. C'est ce chemin que prit le corps du comte d'Erlon, pour se diriger sur le canon de Ligny et qui le fit descendre à une lieue trop bas du point désigné par Napoléon, qui était le moulin de Bry.

Voilà le champ de bataille, dit des Quatre-Bras.

Suivons maintenant les différentes phases du combat.

Le prince de Weymar ayant été refoulé, le 15 au soir, jusqu'aux Quatre-Bras, il y prit position. Notre avant-garde s'était arrêtée à la hauteur de Frasne.

Le lieutenant-général Perponcher, à la nouvelle de la retraite de cette brigade de sa division, accourut de Nivelles, son quartier-général, après avoir donné l'ordre au général Bylandt, commandant sa première brigade, de rassembler immédiatement ses cinq bataillons et de les envoyer, au fur et mesure de leur réunion, au secours du prince de Weymar, qu'il devait croire gravement compromis.

Arrivé aux Quatre-Bras, mais seulement de sa personne et avec ses aides de camp, à cinq heures du matin, le général Perponcher se mit aussitôt en mesure de regagner le terrain perdu la veille; il prit d'abord possession du bois de Bossu, et poussa un bataillon en avant dans la direction de Frasne, bien qu'il n'eût encore sous la main, que les cinq bataillons du prince de Weymar et une compagnie de chasseurs à pied.

A 6 heures, arrivèrent, en toute hâte, le 7e bataillon de chasseurs (sept cent soixante-deux hommes), et un bataillon de milice de six cents hommes.

Les trois autres bataillons n'arrivèrent en ligne, les deux derniers bataillons de milice (mille quarante-trois hommes), et la batterie à pied qu'à dix heures, et enfin le 7e de ligne (six cent quatre-

vingt-neuf hommes), qui n'avait pu être relevé qu'à midi par la troisième division néerlandaise, ne put prendre part au combat que vers deux heures et demie.

A 7 heures du matin, quelques détachements du maréchal Ney ayant paru vouloir s'emparer d'une hauteur, dominant l'aile gauche de la position, occupée par les troupes du général Perponcher, le prince d'Orange, qui venait aussi d'accourir au galop, ordonna à la première ligne de s'étendre jusque-là, ce qui la rapprocha à un quart de lieue du hameau de Frasne.

Tous ces mouvements s'opéraient sous les yeux mêmes du prince de la Moskowa, qui, on ne peut se l'expliquer, ne fit rien pour les entraver.

A 8 heures seulement, quelques pelotons de la division Piré furent envoyés en reconnaissance; là, se bornèrent nos démonstrations jusqu'à une heure après-midi, comme si l'on eût voulu laisser au prince d'Orange tout le temps de s'asseoir, et même de creuser quelques retranchements!....... On ne comprend en vérité pas cette GÉNÉROSITÉ, alors surtout que l'Empereur avait si fortement recommandé à son lieutenant de POUSSER L'ENNEMI!...

Quel temps précieux perdu et que de sang il en coûtera pour réparer pareille faute!... Etre resté l'arme au pied et la bride au bras, pendant *près de dix heures,* en présence de cinq, de sept ou de dix bataillons et d'une et de deux batteries,

alors que l'on pouvait tout culbuter par une attaque vivement menée ; c'est là en dépit de toutes les explications, une des fautes les plus graves qui aient été commises dans la campagne de 1815.

En guerre, comme en bonne fortune, on ne manque jamais impunément l'occasion ; car la fortune est femme : si vous la manquez aujourd'hui, ne vous attendez pas à la retrouver demain. Nous verrons bientôt les funestes conséquences de la circonspection du prince de la Moskowa, qui ne devait pas avoir besoin *d'ordres*, pour profiter des avantages inespérés de sa position, pour écraser le prince d'Orange, et s'emparer des Quatre-Bras, où les ordres de marcher sur Genappe lui seraient ensuite parvenus avec toutes chances de prompte exécution. A la sagacité, seule, du maréchal, il appartenait bien plus encore qu'à l'Empereur, de juger ce qu'il fallait faire à Frasne, ou bien alors, comme général en chef, il ne comprit pas toute l'étendue de son mandat.

A 10 heures du matin, le duc de Wellington arriva à franc étrier, suivi seulement de quelques aides de camp (*a*) ; il examina les dispositions

(*a*) Si le maréchal Ney eût fait battre l'estrade par quelques-uns de ses nombreux escadrons, il eût pu s'emparer, par surprise, de Wellington, du prince d'Orange et du général Perponcher, qui, tous trois, commirent l'imprudence de marcher, même sans escorte pour les éclairer ; mais rien de semblable ne vînt à la pensée de nos généraux, qui préférè-

prises par le général Perponcher et n'y changea rien. Toutefois, à l'aspect de la faiblesse des déta-

rent rester les bras croisés, attendant, comme des factionnaires, qu'un caporal vînt les relever. Et que faisaient, pendant ce temps, les généraux de ce corps d'armée?.... Quatre ou cinq d'entr'eux, réunis dans une baraque, située sur la chaussée, faisaient de la politique et de la récrimination, dévisaient sur les éventualités de la campagne, et se condamnaient à qui mieux à la *pendaison* en cas de non succès. Oui, voilà ce dont s'occupaient MM. les généraux, au lieu d'être à cheval au milieu de leurs soldats, et de leur rappeler, en prêchant d'exemple, les vertus des généraux de Marengo! Mais hélas! Qu'étaient-ils devenus ces intrépides généraux de 1800?... Un général alors, se fût-il permis devant un corps d'officiers, allant lui présenter ses hommages la veille de franchir la frontière, des paroles déplacées?... Que l'on en juge.

A peine un colonel eut-il présenté son corps d'officiers à un général que celui-ci, au lieu d'électriser ces officiers par de nobles paroles, de leur représenter ce qu'il y avait de patriotique dans la campagne qui allait s'ouvrir, eut la malheureuse inspiration de se laisser aller à des sentiments contraires. Il se récria contre le retour de Napoléon et les malheurs qu'il allait attirer sur la France; et n'eut, en un mot, que des paroles de découragement à faire entendre en présence de quatre-vingts officiers, pleins d'ardeur et de courage!...

Un pareil langage inspira de l'indignation à ce point, qu'un jeune chef de bataillon, aujourd'hui l'un de nos lieutenants-généraux les plus distingués, ne put contenir ses sentiments, et, prenant la parole, ne craignit pas d'exprimer hautement ce qu'il pensait d'un discours aussi étrange, aussi peu français surtout dans un pareil moment.

Surpris d'une telle interpellation, le général voulut rappeler ce chevaleresque officier supérieur aux principes de la discipline, et témoigna au colonel son mécontentement d'a-

chements rassemblés là, Wellington dit au prince d'Orange, accouru pour le recevoir :

« *Si l'ennemi a plus d'une division, nous ne » pourrons jamais tenir !* »

En parcourant la ligne, Wellington chercha, avec sa longue vue, à découvrir ce qui se passait dans nos rangs, et dit de nouveau au prince d'Orange :

« J'ai fait la guerre contre les Français, en » Espagne, assez longtemps, pour connaître leurs » habitudes et leur organisation ; ce n'est pas » un simple général de division qui commande, » je vois trop d'officiers d'état-major.... C'est un » maréchal, un corps d'armée que nous avons » devant nous.... S'il attaque, nous sommes per- » dus!..... N'importe! ajouta-t-il, il faut tenir ici

voir permis qu'on lui manquât de respect d'une manière aussi grave.

Mais le colonel qui se montra si digne de commander un aussi beau et aussi brave régiment, avait partagé les impressions de ses officiers et dit à son tour :

« Si je mérite un reproche, général, c'est d'avoir laissé à » l'un de mes officiers le soin d'exprimer des sentiments qui » sont aussi les miens, je dirai plus : qui sont ceux de tous » ces messieurs. »

Qu'on se figure l'effet d'une pareille scène ; mais pouvait-on compter désormais sur le zèle et sur le dévouement de ce général, comme sur celui de tant d'autres, dont les sentiments étaient plus ou moins ostensiblement les mêmes ?...... Nous verrons bientôt comment chacun d'eux fit son devoir militaire.

» jusqu'au dernier, C'EST LA CLEF DE LA POSI-
» TION. »

Tous les officiers qui l'entourent, de simples cavaliers d'ordonnance même, sont expédiés dans toutes les directions. « *Dites qu'on arrive*, s'écrie- » t-il ; *que pas un corps n'attende l'autre! il ne* » *s'agit pas d'avancer par divisions ou par bri-* » *gades, faites marcher bataillons par batail-* » *lons, compagnies par compagnies !* »

Wellington partit au galop et se rendit auprès de Blücher.

Ah ! quel beau jeu la fortune avait donc fait au prince de la Moskowa!... Il ne devait pas en profiter!... Et que faisait donc le maréchal pendant qu'il eût dû combattre, lui surtout, dont c'était l'élément ; lui, le roi de la mêlée?... Il attendait les bras croisés, sur la chaussée, que son premier aide de camp, le colonel Heymès, eût établi la situation des troupes réunies sous ses yeux, et lui eût remis les noms des généraux et des chefs de corps, comme si cet *enfantillage de garnison* pouvait avoir alors quelqu'importance. En cinq minutes, le maréchal pouvait savoir qu'il avait *sous la main* plus de cinq mille hommes d'infanterie, quatre mille chevaux et vingt bouches à feu, et qu'il pouvait hardiment prononcer ce mot si impatiemment attendu : EN AVANT, SOLDATS !... AVANT ONZE HEURES du matin (*a*), le maréchal Ney

(*a*) C'est en effet, *avant* 11 *heures* du matin que cet ordre

reçoit du général Flahaut l'ordre écrit de l'Empereur de se porter sur les Quatre-Bras, et il n'en fit rien encore, quoiqu'il eût sous la main, nous le répétons, des forces plus que suffisantes pour exécuter ce mouvement. Un mauvais génie paralysa donc, en ce moment, l'élan si naturel au maréchal et le cloua à Frasne sous le prétexte d'avoir tout son monde avant de rien entreprendre, et comme il avait dit le matin au comte Reille « de » partir dès QU'IL LE POURRAIT *avec ses deux di-* » *visions et son artillerie*, » celui-ci profitant de cette latitude, ne SE HATA QUE LENTEMENT, pour se conformer aux principes du philosophe plutôt qu'à ceux d'un général habile et zélé (*a*).

fut remis au maréchal par le général Flahaut, car dans la lettre que lui écrivait le comte Reille, de Gosselies, datée de 10 *heures* 1/4 du matin, ce général annonçait, en ces termes, la communication de cet ordre :

« M. le lieutenant-général Flahaut *m'a fait part* des ordres » qu'*il portait* à Votre Excellence ; j'en *ai prévenu* M. le » comte d'Erlon, afin qu'il puisse suivre mon mouvement. »

C'est donc vers 9 heures 1/2, au plus tard, que le comte Flahaut est passé à Gosselies, et vers 10 *heures* 1/2 qu'il a dû remettre son message au prince de la Moskowa, car aucun encombrement ne devait retarder sa course de Gosselies à Frasne, puisque le comte Reille n'avait point encore mis ses divisions en marche. Les heures sont importantes à préciser pour l'histoire de pareils événements, aussi est-ce, en quelque sorte, *montre sur table* que nous écrivons ces souvenirs.

(*a*) Comment expliquer encore une pareille latitude? Était-ce ainsi que le maréchal prétendait POUSSER L'ENNEMI?...

Enfin la division Foy étant arrivée la première avec sa batterie, le maréchal se décida, vers une heure, à *s'ébranler*, après avoir expédié au comte d'Erlon l'ordre de presser sa marche.

L'ennemi n'avait toujours et n'eut, jusqu'à trois heures et demie, que dix bataillons et seize bouches à feu, c'est-à-dire environ sept mille hommes, tandis que le maréchal avait déjà de DISPONIBLES, non compris la cavalerie et la batterie de la garde, dix mille hommes d'infanterie, mille huit cents chevaux et vingt deux bouches à feu.

A la vue de ces premières démonstrations, le prince d'Orange renforça son aile gauche, qui occupait la chaussée, et jeta des tirailleurs dans le bois de Villers-Péruin, flanquant de la sorte son extrême gauche.

Il répartit ainsi les seize bouches à feu, composant alors toute son artillerie :

Deux pièces et un obusier de sa batterie légère, sur la chaussée devant Frasne.

Une pièce et un obusier de la même batterie un peu plus sur la droite.

Les trois autres pièces furent mises en batterie et en observation sur la chaussée de Namur.

Quatre canons et les deux obusiers de la batterie à pied, restèrent en seconde ligne de l'autre côté des Quatre-Bras, et enfin les deux dernières pièces furent établies sur le front de de l'aile droite de la première ligne.

Ce général plaça aussitôt ses trois brigades d'infanterie, sur deux lignes entre les Quatre-Bras et Pierremont.

En première ligne, et dans l'ordre suivant: Les 92e, 44e, 42e 1er, 28e et 32e régiments anglais.

En seconde ligne, les 79e, 95e régiments anglais, et les quatre bataillons de la brigade hanôvrienne du colonel Beck: Lunebourg, Verden, Osterode et Muenden.

Cette seconde ligne s'adossa au fossé de la chaussée de Namur, à cent toises environ en arrière de la première ligne.

La brigade du général Merle s'était mise en bataille, quatre escadrons à droite et quatre escadrons à gauche de la chaussée près de la ferme de Gémioncourt.

Pendant ce temps, la division Bachelu s'était emparée de Pierremont, qui lui fut repris plus tard par le 95e régiment anglais (Riflemen), commandé par le colonel Barnet; ce régiment déploya une grande valeur dans l'attaque et la reprise de ce poste.

La première brigade du général Foy s'était aussi emparée de la ferme de Gémioncourt, non sans une vive résistance du cinquième bataillon de la milice des Pays-Bas, commandé par le lieutenant-colonel Westemberg, qui la défendit vaillamment, après avoir débuté par un mouvement offensif, dirigé par le général Perponcher

et le prince d'Orange en personnes. Notre artillerie fit payer cher à ce bataillon son audacieuse tentative, et lui tua beaucoup de monde.

La brigade du général Merle ayant voulu accourir à son secours, fut ramenée par le 6e de chasseurs, commandé par le colonel Faudoas, et poursuivie jusqu'aux Quatre-Bras.

En ce moment, les Brunswickois se présentaient sur la chaussée et durent aussitôt se former en carrés contre notre cavalerie qui s'approchait.

L'infanterie des Pays-Bas battit en retraite jusqu'à la lisière du bois de Bossu, en abandonnant à la cavalerie qui la serrait de près, les trois bouches à feu en batterie sur la chaussée.

Pendant que la division Foy s'établissait dans la ferme de Gémioncourt, la division Bachelu éprouvait un échec sur la droite.

Cette division ayant eu deux ruisseaux et deux ravins garnis de haies vives à franchir, avant d'aborder le plateau où se trouvait en bataille la division Picton, avait d'abord opéré son mouvement sous la protection de notre artillerie; mais cette protection lui manqua au moment de gravir le plateau; l'ennemi en profita pour faire avancer sa première ligne anglaise, et la lancer sur nos bataillons, avec l'avantage de l'ordre sur des troupes qui venaient de traverser deux ravins.

Nos bataillons désorganisés durent donc re-

passer le dernier ruisseau, poursuivis par les Anglais, qui, à leur tour, durent se hâter de remonter à leur première position, pour se soustraire au feu meurtrier de notre artillerie, de notre mousqueterie et aux sabres de notre cavalerie qui se préparait à la charge.

Il s'établit dès lors sur ce point, et jusqu'à la nuit, une fusillade et une canonnade qui s'étendirent jusqu'à la chaussée de Namur, mais pour ainsi dire de pied ferme, le comte Reille n'ayant pas jugé à propos, nous en ignorons la cause, de tenter une seconde attaque, pendant qu'elle pouvait encore lui offrir des chances de succès. On sait déjà que le zèle et l'ardeur n'étaient point à l'ordre du jour de la plupart de nos généraux (*a*).

(*a*) Le 108e de ligne, commandé par le colonel Higonet, prit une part glorieuse à cette première attaque, aussi aimons-nous à lui consacrer ici une note toute spéciale.

Ce régiment, fort de trois bataillons, et de treize cent quarante baïonnettes, se trouvait placé dans la marche en bataille de la division Bachelu, à la gauche de cette division. L'ennemi, après un combat vif et meurtrier, se retira dans la direction des Quatre-Bras, en traversant une petite vallée en prairie et fut prendre position sur un terrain plus élevé dans des champs de blé, ayant devant lui, pour défense naturelle, une longue haie vive d'épines blanches. Les trois premiers régiments de la division purent franchir cette haie, l'ayant trouvée coupée à deux ou trois pieds de terre, mais non sans difficultés toutefois. La portion de la haie qui couvrait le front du 108e, au contraire, n'ayant point été coupée, formait une barrière impéné-

Le général Piré, se trouvant placé avec les 1er et 6e de chasseurs et le 6e de lanciers non

trable d'un mètre d'épaisseur et de deux à trois de hauteur. Le colonel Higonet, au milieu même du feu de la mousqueterie ennemie, y fit faire une trouée de l'étendue d'un peloton par ses sapeurs et ses grenadiers, afin de faire franchir cet obstacle à ses trois bataillons qu'il formait en colonne à distance entière pendant cette opération. Dès que l'ouverture fut praticable, le premier bataillon déboucha et se forma en avant en bataille pour se porter sur l'alignement du 72e, placé à sa droite. Mais avant que cette manœuvre put être exécutée, un feu de volcan partit sur toute la ligne, du pied même de nos soldats. Ce feu inattendu, fait à brule-pourpoint par plusieurs régiments anglais, couchés dans les blés, fit de cruels ravages dans les rangs et détermina un mouvement retrograde dans les trois premiers régiments, qui, revenus à cette haie, ne purent la franchir sans confusion, les Anglais ayant pris l'offensive au pas de course pour en profiter. Témoin de ce désordre, dont le 108e avait peu souffert, le colonel Higonet se hâta de faire faire demi-tour à son premier bataillon pour lui faire repasser la haie et le masser derrière les deux autres qu'il fit former, en même temps, par inversion à droite en bataille, leur commanda haut les armes avec défense de tirer avant son commandement. Lorsque les soldats du 72e, poursuivis avec acharnement par les Anglais jusque sous les baïonnettes du 108e, eurent dégagé son front, un feu terrible porta l'épouvante et la mort dans les rangs déjà confus de l'ennemi. Le colonel Higonet fit aussitôt croiser la baïonnette et marcher au pas de charge sur lui. Les Anglais échappés au feu de mousqueterie, voulurent repasser la haie, mais poursuivis vivement, à leur tour, le carnage devint affreux. Le capitaine Arnaud, fils d'un des membres de l'Institut, dont l'épée s'était brisée dans la mêlée, saisit un fusil armé de sa baïonnette et mit neuf Anglais hors de combat. A la vue du succès obtenu par le 108e les trois autres régiments de la division, qui s'étaient ralliés, reprirent l'offensive et ramenèrent les Anglais à leur

loin de la ferme de Gémioncourt, au moment de l'échec éprouvé par la division Bachelu, le prince de la Moskowa lui donna l'ordre d'arrêter l'ennemi par une charge vigoureuse.

Le général Piré se met à la tête du 1er régiment de chasseurs, le plus rapproché de la chaussée, et va l'établir en bataille sur le flanc droit de la première ligne anglaise. Ce mouvement exécuté sous le feu de l'ennemi, à ce régiment revenait de droit l'honneur de la première charge; mais par une circonstance qu'il ne nous a pas encore été donné de connaître, cet honneur échut, au contraire, au 6e de lanciers qui ne devait d'abord servir que de réserve au 1er de chasseurs, en cas de non succès.

première position. Pendant cette lutte, le 108e eut quatre cents hommes, dont vingt-un officiers, hors de combat. Mais que de beaux traits de courage et de dévoûment s'y firent remarquer de part et d'autre. Voici un épisode qui fait honneur aux Anglais.

Dans le mouvement retrograde du premier bataillon du 108e au milieu des blés, le fourrier des grenadiers eut la cuisse cassée par une balle, et tomba sans être aperçu. Pendant l'intervalle qui s'écoula, depuis ce moment jusqu'à celui où le régiment reprit l'offensive, ce pauvre jeune homme avait été rencontré par des soldats anglais, qui le pansèrent et le couchèrent sur un lit fait avec des couvertures de laine de leurs soldats tués, et placèrent à ses côtés un bidon plein de krog, du biscuit et du lard. Cet acte d'humanité, en pareille circonstance, toucha profondément tout le régiment, qui, malgré les pertes douloureuses qu'il venait d'essuyer, traita tous les Anglais blessés ou prisonniers en bons et braves camarades.

Le colonel Galbois, qui le commandait, met ses escadrons au trot et va se déployer à quelques toises seulement en avant du 1er régiment de chasseurs, et fait aussitôt sonner la charge. A ce signal ses quatre escadrons s'élancent, ayant à leur tête leur colonel, le général Piré et son état-major et tous fondent sur les tirailleurs anglais éparpillés à la poursuite de la division Bachelu. Mais bientôt le colonel Galbois, reconnaissant au milieu des seigles un bataillon écossais qui se formait en carré, il ordonne par escadrons à droite au galop, charge ce bataillon et lui passe sur le ventre.

Les escadrons se rallient après ce premier succès, et veulent tenter une seconde charge contre un second carré, mais elle ne fut pas aussi heureuse.

Dans cette charge néanmoins, un grand nombre de lanciers avaient franchi la première ligne, sabré même des tirailleurs du bataillon hanôvrien Verden, placé en seconde ligne, mais accablés par le feu des bataillons de Lunebourg et d'Osterode, ils durent se rendre au ralliement que venait de faire sonner le colonel pour soustraire ses braves lanciers au feu qui les foudroyait dans tous les sens, car ils se trouvaient au milieu de plusieurs carrés ennemis.

Cette charge glorieuse ainsi que celles qui la suivirent, coûtèrent cher au 6e de lanciers. Le chef d'escadron Brard et le lieutenant Chas-

seigne y furent tués, les capitaines de la Bellière, Guillaume et Malot et le lieutenant d'Espiennes furent blessés très grièvement; le colonel Galbois reçut une balle en pleine poitrine, et soixante et quelques sous-officiers et lanciers furent aussi mis hors de combat sur les quatre cent dix-sept présents, et attestèrent par là la valeur du régiment.

Pendant cette première charge, le général Piré et son état-major, ayant remarqué le drapeau de Saint-George flottant au milieu d'un groupe de fantassins, voulurent en tenter l'enlèvement par un coup de main audacieux et s'élancèrent sur lui; mais sa garde s'étant aussitôt formée en cercle compacte, en défendit l'approche avec une telle énergie qu'elle resta maîtresse de l'honneur de son régiment et renversa ou blessa plusieurs des hardis cavaliers qui avaient eu la prétention de le lui arracher. Le lieutenant Noël, aujourd'hui maréchal de camp, et alors officier d'ordonnance du général Piré, fut entre autres grièvement blessé d'une balle qui lui traversa le corps.

La division Foy, en se maintenant dans sa position de Gémioncourt, favorisa l'attaque qu'allait diriger le maréchal Ney, en personne, contre le bois de Bossu, à la tête de la division du prince Jérôme, qui, enfin, venait d'entrer en ligne.

La première brigade s'étant déployée en face et très près de celle du prince de Weymar qui occupait la droite de la ligne ennemie, s'é-

lança sur elle, et la força après un combat opiniâtre de part et d'autre, à céder le terrain et se retirer dans la direction de Hautain-Leval, bourg situé sur la chaussée de Nivelles (*a*).

La première brigade du prince Jérôme s'était emparée des deux tiers du bois, et menaçait de prendre les Quatre-Bras à revers, pendant qu'une colonne composée de sa seconde brigade et de la brigade Jamin, de la division Foy, allait prendre l'offensive et tenter de front l'enlèvement du plateau.

La partie supérieure du bois de Bossu, qu'entourait un chemin creux, restée seule, au pouvoir du général Perponcher, était défendue par la brigade Bylandt.

Le duc de Wellington de retour de Ligny, voyant les préparatifs de ce mouvement, prit deux bataillons et deux compagnies de Brunswickois, et les plaça en colonnes sur les deux

(*a*) En entrant en ligne, l'intrepide et jeune colonel Cubières, adressa ces paroles à ses soldats, en leur montrant les Anglais : « *Voilà les Anglais, souvenez-vous des pontons!...* » et huit cents Anglo-Belges restèrent sur le champ de bataille dans leur lutte avec le 1[er] léger.

Quoique atteint de plusieurs coups de sabre et de lance à la tête et au bras gauche, pendant une reconnaissance qu'il faisait avec un de ses adjudants-majors, le capitaine Husson, aujourd'hui maréchal de camp, le colonel Cubières n'en commanda pas moins son régiment pendant tout le combat, et bientôt nous le retrouverons encore au milieu de ses plus braves soldats dans l'attaque du château de Gomont.

côtés de la chaussée, en avant de la Bergerie.

L'espace entre la chaussée et le bois de Bossu fut occupé par la cavalerie de Brunswick.

Ces troupes, qui reçurent de plus quatre pièces anglaises, furent exposées pendant une heure à un violent feu de notre artillerie, et eurent deux de leurs pièces démontées.

Les six autres bataillons Brunswickois et les trois bataillons du contingent de Nassau, se joignirent ensuite à la division Picton et prirent position derrière la pointe du bois.

La division de sir Thomas Picton, qui formait l'aile gauche de Wellington, était solidement établie le long et sur la chaussée de Namur.

Il était déjà près de cinq heures et demie.

Les deux batteries brunswickoises, après trois heures de marche, au grand trot, venaient d'arriver et balancèrent les avantages numériques que notre artillerie avait eus en débutant.

Depuis près de trois heures, la lutte était sérieusement engagée de part et d'autre. Les Anglo-Belges, avaient au-delà de trois mille hommes hors de combat, et nous, environ deux mille; mais l'avantage du nombre commençait à faire pencher la balance du côté de l'ennemi. Ses renforts lui arrivaient successivement et de quart en quart-d'heure, tandis que au moment où le prince de la Moskowa voulut tenter l'enlèvement des Quatre-Bras, il avait toutes ses forces réunies, c'est-à-dire celles qu'il pourrait em-

ployer dans cette grave conjoncture. Ces forces consistaient en :

Infanterie.

	Hommes.	Pièces
10 bataill. de la division Bachelu.	4,947	8
11 id. id. Jérôme.	6,621	8
11 id. id. Foy.	5,306	8
32 bataillons. Total de l'infanterie :	16,874	
Batterie de 12 du deuxième corps.		8

Cavalerie.

15 escadrons de la division Piré.	1,800	6
5 id. de cuirassiers	700	
20 escadrons.		
Total des troupes *disponibles :*	19,374	38
dont il faut déduire pour les pertes essuyées la veille et depuis le commencement du combat environ :	2,374	
Il ne restait donc, en réalité, au prince de la Moskowa à 6 heures du soir, non compris les deux mille chevaux de la garde, pour attaquer la position des Quatre-Bras, que	17,000	38

tandis que, grâce à l'inertie du maréchal, Wellington pouvait alors lui opposer :

Infanterie.

	Hommes.	Pièces
10 bataill. de la div. Perponcher.	7,959	16
12 id. de la div. de sir Th. Picton.	7,122	16
8 id. du corps de Brunswick.	5,376	16
3 id. du contingent de Nassau	2,900	
32 bataillons. Total de l'Infanterie :	23,357	48
Cavalerie.		
8 escadrons de la brigade Merle.	1,082	
5 id. du corps de Brunswick.	812	
Total des troupes alliées arrivées à six heures :	25,251	48
Dont il faut déduire pour pertes essuyées le 15 et le 16 jusqu'à six heures environ :	3,251	5
Il restait en ligne à Wellington.	22,000	43

Bien que le général anglais eût, en ce moment, près de sept mille hommes d'infanterie et cinq bouches à feu de plus que le maréchal et un nombre de sabres inférieur seulement d'environ cinq cents, il y avait néanmoins encore chances d'enlever les Quatre-Bras avant l'arrivée des gardes anglaises à pied et de la division du lieutenant-général Alten, et surtout si au prince de la Moskowa, il fût survenu seulement une division du corps du comte d'Erlon, si même

le maréchal n'eût pas commis la faute de laisser à Liberchies trois des brigades du comte de Valmy. Mais hélas! il ne devait rien en être!... et Wellington, seul, eût à rendre au ciel des actions de grâces d'avoir eu ce jour-là, pour adversaire, un général aussi circonspect et si mal inspiré.

L'ardeur de nos soldats, déjà si vive était excitée encore par le roulement continuel de la canonnade de Ligny.

Enfin, électrisé par cette même canonnade, signe certain d'une grande bataille; las d'ailleurs de sa trop longue inaction personnelle; irrité de ne point voir arriver les têtes de colonnes du premier corps après lequel il fait courir depuis trois heures, le prince de la Moskowa redevient homme de guerre et veut réparer le temps si malheureusement perdu par lui, et comme le lion, dont la crinière se redresse au moment où il s'élance sur sa proie, le maréchal, debout au milieu de la mitraille et des boulets, et dans un état d'impatience, d'irritation extrêmes, n'attend que l'apparition du comte d'Erlon pour se précipiter tête baissée sur Wellington.

Mais rien ne vient, et rien ne viendra!... Il prescrit donc, dans son désespoir, à la colonne du centre de continuer son mouvement.

Elle est bientôt aux prises avec les bataillons de la brigade Bylandt, qui défendaient la lisière du bois de Bossu, parallèle à la chaussée.

Nos braves poursuivent leur marche, refoulent les deux bataillons bruswickois, se portent sur la bergerie, s'en emparent, et ne sont plus qu'à deux cents toises des Quatre-Bras. Mais là ils s'arrêtent pour recevoir dignement une charge de lanciers que commande en personne le vaillant duc de Brunswick. Il s'avance, en effet, et fond sur notre infanterie, mais sa charge échoue, et force lui est de tourner bride.

Chargé, à son tour, par les quatre escadrons du 6e de chasseurs, qui appuyaient notre infanterie, et frappé bientôt d'une balle qui lui brise le poignet droit et traverse l'abdomen, ce valeureux prince termina héroïquement sur le champ d'honneur, âgé à peine de trente ans, une vie si pleine déjà de brillants faits d'armes (*a*).

Mais en poursuivant la cavalerie de Brunswick nos chasseurs vinrent à passer le long du front du 92e régiment anglais, en bataille sur la chaussée,

(*a*) On raconte que lord Wellington causait, dans l'embrasure d'une fenêtre au bal de la duchesse de Richemond, avec le duc de Brunswick, lorsqu'on lui annonça la nouvelle que l'armée française venait de franchir la frontière; il en devint très pâle. Le duc de Brunswick, soulevé par une sorte de secousse électrique, se leva si précipitamment qu'il laissa glisser sur le parquet un jeune enfant qui jouait sur ses genoux. L'enfant qui se trouvait en tiers dans cette scène, est le prince de Ligne, aujourd'hui (1847) ambassadeur de Belgique à Paris.

très près des Quatre-Bras et sous le feu de la compagnie de flanqueurs de ce même régiment, placé sur l'autre côté de la chaussée, d'où elle fit sa décharge à bout portant : hommes et chevaux tombèrent pêle-mêle, et la colonne fut coupée en deux. Les uns se jetèrent sur l'état-major et l'escorte du duc de Wellington, alors à la droite du 92e et qui s'y trouva un instant enveloppé dans la bagarre. Les autres escadrons durent se retirer n'étant plus assez forts pour enfoncer la double ligne d'infanterie, qu'ils avaient devant eux.

Ce fut pendant cette attaque, qui avait obtenu un demi-succès, qu'arriva le colonel Forbin-Janson, porteur de l'ordre de l'Empereur, daté de Ligny, à 3 heures 1/4, et où il était dit au maréchal Ney que : « LE SORT DE LA FRANCE ÉTAIT » ENTRE SES MAINS. »

A la lecture de ces mots, désespéré de n'être point encore maître des Quatre-Bras, de voir, au contraire, les forces de l'ennemi se grossir à chaque instant, et l'impuissance de son infanterie contre cette supériorité numérique, le maréchal fait appeler le comte de Valmy, et lui répétant les mêmes mots de l'Empereur, lui dit :

« *Mon cher général,* IL S'AGIT DU SALUT DE LA » FRANCE !... *Il faut un effort extraordinaire;* » *prenez votre cavalerie; jetez-vous au milieu* » *de l'armée anglaise; écrasez-la; passez-lui* » *sur le ventre*, etc., etc. »

C'était au moment le plus chaud du combat ; il était 6 heures 1/2.

Mais cet ordre était plus aisé à donner qu'à exécuter. Le comte de Valmy représenta au maréchal qu'il n'avait avec lui qu'une brigade de cuirassiers « Que le surplus de son corps était resté, » D'APRÈS SES ORDRES, A PRÈS DE DEUX LIEUES » EN ARRIÈRE ; enfin qu'il n'avait pas une force » suffisante pour une telle entreprise. »

— « N'importe ! répliqua le maréchal, chargez » avec ce que vous avez ! Écrasez l'armée an- » glaise ; passez-lui sur le corps ; LE SALUT DE » LA FRANCE EST DANS VOS MAINS. Partez donc ! » Je vous fais suivre par toute la cavalerie ici » présente ! »

En effet, le maréchal avait sous la main près de quatre mille chevaux de la garde et de la division Piré et à un quart de portée de canon (*a*).

(*a*) On dira sans doute encore pour excuser le prince de la Moskowa, qu'il ne pouvait disposer des deux mille sabres ou lances de la garde. A cela, nous répondrons que, dans une circonstance pareille, où la victoire était si certaine, ses résultats si positifs et si glorieux pour la France, nous répondrons qu'un général, homme de génie et d'inspiration, eût passé outre à la défense pour sauver la patrie !...

Le succès eut légitimé cette urgente infraction à l'ordre de l'Empereur. Le maréchal ne venait-il d'ailleurs pas de déchirer l'ordre qui appelait le premier corps à Ligny, tout aussi formel que celui concernant la cavalerie légère de la garde ?.. Ne valait-il pas mieux encore faire fournir une charge à ces deux mille cavaliers que de les faire tuer en détail par les

Il n'y avait point à raisonner avec un homme qui n'était plus à lui, et le comte de Valmy, se faisant ouvrir un passage par la cavalerie de la garde qui barrait la chaussée à droite et à gauche, s'élança comme une victime dévouée à la mort, à la tête de sept cents cuirassiers, et sans leur donner le temps de se reconnaître et d'envisager la grandeur du danger, les entraîna à corps perdu dans un gouffre de feu.

Le premier régiment qu'il rencontra fut le 79e. Ce régiment fit sa décharge à trente pas; mais sans être arrêtés, les cuirassiers lui passèrent sur le ventre, le détruisirent presqu'en entier, tuèrent son colonel et deux cent quatre-vingt-huit hommes, enlevèrent son drapeau qui fut pris par le cuirassier Lami, du 8e régiment, et renversèrent tout ce qui se trouva sur leur chemin. Quelques-uns même pénétrèrent jusque dans la ferme des Quatre-Bras, et y furent tués.

Wellington, surpris pour la seconde fois,

boulets et obus auxquels le maréchal les laissa exposés pendant tout le combat; position qui, aux lanciers seulement, enleva une cinquantaine d'hommes et plusieurs officiers, entr'autre le capitaine Gautier?

Une charge à fond simultanément avec les cuirassiers ne leur eut pas coûté plus cher et une victoire éclatante eut, sans nul doute, compensé ses pertes.

Les lanciers de la garde se composaient alors de quatre escadrons des lanciers rouges, de deux escadrons de lanciers polonais et de ce qui était resté des mamelucks.

n'eut que le temps de sauter sur un cheval et de se dérober à cette charge furieuse.

Elle avait complétement réussi contre toute probabilité; une large brèche était faite; l'armée anglaise était ébranlée; nulle cavalerie était là pour la soutenir; les lignes ennemies étaient flottantes, incertaines, dans l'attente de ce qui allait arriver... Le moindre appui de notre cavalerie en réserve, le moindre mouvement de notre infanterie engagée sur la droite, auraient décidé, complété le succès!...

Rien ne s'ébranle!... Cette cavalerie redoutable est abandonnée au milieu de l'armée anglaise, seule, dispersée, débandée par l'impétuosité même de la charge!... N'étant plus dans la main des chefs, elle se voit affaiblie des coups de fusil de l'ennemi, qui était revenu de son étonnement et de sa frayeur... Elle abandonne alors le champ de bataille comme elle l'avait enlevé, sans être poursuivie par la cavalerie de Wellington, qui n'avait encore pu se rallier après les charges infructueuses précédemment tentées par elle.

Mais chose incroyable et qui tenait encore à cette *fatalité* dont tous nos actes furent poursuivis pendant cette campagne! A un aussi brillant fait d'armes, tout-à-coup succéda une de ces terreurs paniques qui ne s'expliquent que par le vertige ou la trahison. Un cri de *Sauve qui peut*, parti d'on ne sait quelle bouche infâme encore, acheva la déroute de ces escadrons,

contre lesquels les lanciers de la Garde et du 6e régiment en bataille, près de la chaussée, durent croiser la lance, pour les arrêter et les forcer au ralliement : les cuirassiers paraissaient tous frappés de vertige.

Le comte de Valmy lui-même, renversé de son cheval, qui reçut un coup de feu, revint à pied et sans chapeau du milieu des Anglais, accroché de chaque main aux mors de deux chevaux de ses cuirassiers au galop, et rencontra enfin près du point d'où il était parti, la division Piré qui S'ÉBRANLAIT AU PAS, faute d'ordres du maréchal Ney, et ne fit que des charges aussi infructueuses que tardives, contre un ennemi revenu de son effroi (*a*).

A la guerre on ne manque pas impunément l'à-propos, et la nombreuse cavalerie de l'aile gauche de l'armée ne fut point employée à saisir le joint et à s'y précipiter.

Ce fut un grand malheur pour l'armée, pour la France, que l'éloignement injustifiable des trois autres brigades du corps du comte de Valmy. Si elles eussent été sous sa main, prêtes à profiter de cette heureuse audace, à se jeter au mi-

(*a*) Comment expliquer cette faute nouvelle du maréchal Ney, après sa promesse au comte de Valmy de le faire soutenir par toute la cavalerie qu'il avait sous la main, c'est-à-dire près de quatre mille chevaux ?...

lieu de l'armée anglaise, comme des loups affamés au milieu d'un troupeau bouleversé, peut-être, en moins d'une heure, c'en eût été fait de l'armée anglo-batave!! Elle eût disparu sous les pieds des chevaux, ou sous le fer impitoyable des cavaliers, et cette journée nous eût valu de ces résultats qui décident du destin des empires!!...

En effet, l'armée anglaise anéantie, l'armée prussienne se trouvait prise en flanc, pressée en tête, et ne pouvait échapper à un désastre complet; un second Jéna lui était réservé!... Elle n'eût pu repasser le Rhin et nous aurions eu bon marché des Russes et des Autrichiens!...

Ce rêve a pu se réaliser pendant plus d'un quart d'heure; il a agité plus d'une tête!!!

Ah! prince de la Moskowa!... Que vous fûtes donc mal inspiré le 16 juin 1815!!...

Cependant notre infanterie soutenait la lutte avec la plus grande opiniâtreté.

Sur la droite, la division Bachelu se battait jusque sur la chaussée de Namur, en arrière du flanc gauche de l'ennemi.

Au centre, les Anglais avaient toutes les peines du monde à contenir l'élan de nos soldats, bien que supérieurs en nombre et les dominant par leur position.

A la gauche, la division du prince Jérôme continuait ses progrès et s'était emparée de presque tout le bois de Bossu, dont le général Perpon-

cher ne possédait plus que la partie supérieure.

La victoire semblait vouloir couronner tant de courageux efforts, mais bientôt la scène changea, et la *capricieuse* passa aux gros bataillons.

Il était 7 heures et 1/2, lorsqu'arriva hâletante la division d'infanterie des gardes anglaises, forte de quatre mille cent vingt-huit hommes et seize bouches à feu, commandée par le général Cooke.

Wellington court à elle, et sans lui donner le temps de se reposer, tant il importait de nous arrêter avant la nuit, il lui ordonne de reprendre, à tout prix, le bois de Bossu.

Aussitôt s'élancèrent dans ce bois, les premier et deuxième bataillons du 1er régiment des gardes (deux mille cinquante-quatre hommes), soutenus par le bataillon de Coldstream du 2e régiment (mille dix hommes) et du deuxième bataillon du 3e régiment des gardes de mille soixante-quatre hommes.

Trois bataillons des Pays-Bas marchèrent en même temps contre la division du prince Jérôme, qui se défendit avec la plus grande bravoure. Le combat fut des plus meurtriers, mais elle dut enfin céder au nombre et abandonner ce bois dont la conquête lui avait coûté tant de sacrifices.

Les gardes anglaises poursuivirent leurs succès, et débouchèrent du côté de Pierrepont,

débordant ainsi notre flanc gauche malgré les charges répétées de notre cavalerie.

Pendant cette lutte sanglante des gardes anglaises contre notre division de gauche, un nouveau renfort leur arriva; c'était la division du lieutenant-général Alten, escortant plusieurs batteries d'artillerie. Ces six mille six cents quatre-vingt-quinze hommes et leurs seize bouches à feu établirent une grande supériorité numérique dans le camp de Wellington, en portant à près de trente cinq mille hommes d'infanterie seulement, le chiffre des baïonnettes qu'il avait eu à sa disposition successivement depuis le commencement du combat.

Aidé de ce puissant renfort, Wellington n'hésita plus à ordonner l'offensive sur toute la ligne.

Si, pendant toute la matinée, le maréchal Ney persista à rester dans l'inaction la plus désespérante, la plus fatale, il n'en fut plus ainsi alors que, stimulé par les ordres réitérés de l'Empereur, il eut enfin tiré son épée. Sentant quoique trop tard, toute l'importance de cette position et le tort qu'il avait eu de ne pas s'en emparer à temps, il tenta les plus grands efforts pour y parvenir; mais ce fut en vain, et cependant, comme on vient de le voir, il ne tint à rien que le succès ne couronnât une tentative désésperée faite sur ce point.

L'énergie du prince de la Moskowa grandit encore avec le danger de sa position, et bien-

tôt il redevint le héros d'Elchinghen et de la Moskowa, par son courage et sa présence d'esprit dans la mêlée. Il fut admirable de fermeté et de dévoûment pendant ces dernières heures, et sut en imposer encore à l'ennemi, dans son malheur et coucher sur son champ de bataille en présence d'une armée victorieuse et presque triple de la sienne.

Mais reconnaissant l'impossibilité de soutenir plus longtemps désormais une lutte aussi inégale contre des troupes fraîches, se renforçant de quart en quart d'heure, ne pouvant d'ailleurs plus espérer de succès au prix même des plus grands sacrifices, avec trois faibles divisions d'infanterie, que cinq heures d'un combat acharné avaient abimées de fatigue, le maréchal fit sonner le ralliement, réunit ses troupes fortement engagées, et battit en retraite en échelon et pied à pied jusqu'à Frasne où il reprit sa position du matin. Là il fit de nouveau face à l'ennemi et forma ses bivouacs.

Ce glorieux combat nous coûta des pertes sensibles. Quatre mille braves y payèrent de leur sang leur tribut à la mémorable journée du 16 juin 1815!... Mais ils firent payer plus chèrement encore à l'armée anglo-néerlandaise sa demi-victoire des Quatre-Bras, en lui renversant sur le champ de bataille environ six mille hommes, qui furent répartis ainsi entre les différents corps alliés :

Anglais et Hanôvriens tués.	1,390
Id. id. blessés.	2,388
Hollandais, Belges, Brunswickois tués ou blessés.	1,500
Anglais et Hanôvriens prisonniers.	172
Hollandais, Belges et Brunswichois prisonniers.	750
Total général des pertes de l'armée anglo-batave:	6,170.

Un drapeau et trois pièces de canon furent nos trophées aux Quatre-Bras, mais qu'ils eussent été bien autres sans les marches et contremarches du premier corps, dont nous allons faire connaître les déplorables circonstances!



CHAPITRE XXV.

MARCHES ET CONTREMARCHES DU COMTE D'ERLON.

SOMMAIRE. — Marches et contremarches du premier corps. — Réflexions à ce sujet. — Il quitte ses bivouacs, à midi seulement. — Le comte d'Erlon, de sa personne, prend les devants, s'arrête à Frasne, et confère avec les généraux de la garde qu'il y rencontre. — Il y est rejoint par le général de Labédoyère, qui lui communique l'ordre au crayon qu'il porte au prince de la Moskowa, et dont il s'est permis la mise à exécution anticipée, en faisant changer de direction à sa tête de colonne. — Le comte d'Erlon rejoint ses troupes, et charge son chef d'état-major, le général Delcambre, d'en informer le maréchal Ney. — Désappointement et colère du prince de la Moskowa en apprenant cette nouvelle; il ordonne au général Delcambre de rappeler le premier corps, sur le concours duquel il avait compté avant de s'engager. — Cruelle alternative du comte d'Erlon ; il se décide néanmoins à faire faire la contremarche à trois de ses divisions d'infanterie, et permet aux divisions Durutte et Jacquinot, qui formaient tête de colonne, de continuer leur mouvement sur Saint-Amand, dont elles n'étaient d'ailleurs plus qu'à une lieue. — Recommandation de *prudence* du comte d'Erlon au comte Durutte. — Dispositions du comte Durutte en se portant sur la canonnade de Ligny; sa *prudence extrême; faux rapports* qui lui parviennent sur ce qui se passe aux *Quatre-Bras*, et redoublent sa *prudence*, déjà trop extrême peut-être ce jour-là. — Sa cavalerie d'avant-garde rencontre la cavalerie prussienne, en observation sur la chaussée de Namur, et engage une canonnade avec l'artillerie légère ennemie; retraite du détachement prussien. — Désertion du colonel Gordon, chef d'état-major et du commandant Gaugler, premier aide de camp du général Durutte; effets de ces désertions sur le général et sur la division; exaspération des soldats qui se croient trahis, par le refus trop obstiné du comte Durutte de les laisser marcher a l'ennemi

dont ils ne sont plus qu'à une portée de canon. — Réflexions sur la fatale indécision du comté Durutte. — Scène qu'elle provoque ; paroles sévères du général Brue, en présenee de la tête de colonne. Tristes pensées sur les fautes commises pendant cette journée ; blâme à qui n'y fit pas son devoir, anathème aux traîtres et aux transfuges du 16 juin !

Si jamais il y eût de l'incurie dans l'expédition des ordres de mouvements, donnés à une armée , ce fut dans cette malheureuse journée du 16 juin, et nous sommes encore à nous demander s'il n'y eût pas autant de perfidie que de maladresse dans la manière dont ce service si important fut fait et dirigé pendant toute cette campagne.

Ainsi, pendant que des généraux, des officiers supérieurs ou autres employés aux divers états-majors de l'armée, passaient sans scrupule dans le camp ennemi, d'autres plus infâmes encore, ne restaient peut-être dans nos rangs que pour rendre leur trahison plus profitable et plus méritoire!...

Nous avons repoussé longtemps l'idée de la possibilité d'un pareil crime, mais cette accusation terrible nous échappe malgré nous ; car rien encore n'a pu chasser cette espèce de cauchemar qui nous poursuit depuis que nous avons consacré nos veilles à chercher *la vérité!* sur la révolution des *Cent-Jours.*

A chaque pas, nous avons rencontré des traîtres sous les deux cocardes, et des partis sou-

doyant la trahison. Comment alors s'étonner si le germe en resta parmi nous, s'il dut produire des fruits empoisonnés?

Nous le disons donc avec douleur, mais avec la conviction la plus profonde : il y eût peut-être autant de trahison que d'incurie dans le service des dépêches, avant comme après avoir franchi la frontière.

Que chacun fasse son examen de conscience, et plus d'un, en se reportant à cette fatale époque, devra, nous n'en doutons pas, se sentir déchiré par le remords , car il aura contribué , non-seulement à nos désastres, mais encore à l'humiliation de la France, en paralysant ou livrant à l'ennemi , des dépêches confiées à son patriotisme, comme à son honneur.

Suivons maintenant, pied à pied, les opérations du premier corps , que la fatalité ou la trahison ont empêché ce jour-là de nous assurer la plus éclatante des victoires modernes, en nous donnant pour trophées Wellington ou Blücher avec l'une ou l'autre des deux armées qu'ils commandaient.

Le 16 juin *à midi*, conformément à l'ordre du prince de la Moskowa, le comte d'Erlon avait mis son corps d'armée en marche sur Frasne, où il devait recevoir des instructions ultérieures. Le comte d'Erlon devait, toutefois, d'après ce même ordre, signé, pour le maréchal, par le colonel Heymès, diriger sa division de droite et

la cavalerie légère du général Jacquinot sur Marbais.

Dans ce mouvement, la division Durutte, formant tête de colonne, reçut l'invitation de faire diligence.

Le comte d'Erlon, après avoir mis tout son corps en marche, prit les devants pour voir ce qui se passait aux Quatre-Bras, où il supposait le corps du comte Reille engagé, comme en effet, il eût dû l'être, avec un peu plus de zèle et d'intelligence de la situation qu'on n'en montra sur ce point.

Au-delà de Frasne, le comte d'Erlon s'arrêta et s'entretint avec des généraux de la garde; il y fut bientôt rejoint par le général de Labédoyère, aide de camp de l'Empereur, qui lui communiqua une note *au crayon* qu'il portait au maréchal Ney et lui enjoignant de diriger le premier corps sur Ligny (*a*).

(*a*) On ne trouve nulle part trace de cette note *au crayon*; on en ignore donc le contenu textuel, comme aussi de qui elle émanait : si c'est de l'Empereur ou de son major-général. Cette pièce serait cependant de la plus haute importance et l'on ne conçoit pas qu'elle n'ait point été inscrite au livre d'ordres du major-général, en raison de sa haute gravité, puisqu'elle changeait *si subitement* toutes les instructions écrites, transmises peu d'heures avant au prince de la Moskowa.

Le général de Labédoyère n'a-t-il pas été au-delà d'un zèle bien entendu, en prenant sur lui de changer la direction du premier corps, avant d'avoir communiqué *sa note* au maré-

Le général de Labédoyère le prévint en même temps, qu'il avait déjà donné l'ordre pour ce mouvement, en faisant changer de direction à sa tête de colonne, et lui indiqua le point où il pourrait la rejoindre.

Le comte d'Erlon prit aussitôt cette route et envoya son chef d'état-major, le général Delcambre, informer le maréchal de sa nouvelle destination.

Mais le prince de la Moskowa qui ne s'était déterminé à commencer l'attaque que sur la certitude de la très prochaine arrivée du comte d'Erlon, à la tête de tout le premier corps, et se trouvant alors (3 heures) fortement engagé contre un ennemi qu'il s'obstinait si à tort à supposer toujours plus nombreux qu'il ne l'était

chal, chef immédiat du comte d'Erlon?... Dans tous les cas, ce fut un zèle bien déplorable, car il fut cause que le premier corps se promena toute la journée, se fatigua inutilement en marches et contre-marches, ne combattit nulle part, paralysa enfin l'action si décisive de ces vingt mille hommes.

Un *mystère impénétrable* enveloppe le fait de cet ordre fatal; ce *mystère* est tel que l'on ne sait même au juste ni qui l'a remis, de qui il venait, ni l'heure de son arrivée à Frasne. Le comte d'Erlon a dit qu'il en a eu la communication par le général de Labédoyère, d'autres disent que le colonel Laurent en était le porteur. Qu'y a-t-il donc encore sous ce voile, que l'Empereur lui-même n'a pu déchirer à Sainte-Hélène?... Cacherait-il quelqu'odieux guet-à-pens?... Il s'ourdissait tant de choses depuis quelques mois, dans certaines têtes de l'armée!!!

réellement, lui renvoya son chef d'état-major en lui prescrivant *impérativement* de revenir sur les Quatre-Bras.

Stimulé par la canonnade sur laquelle il se dirigeait, le premier corps était déjà à près de deux lieues de Frasne et à moins d'une lieue de Saint-Amand, lorsque le général Delcambre apporta ce funeste contre-ordre, que dût néanmoins exécuter le comte d'Erlon, supposant, comme il l'a écrit depuis: « *Qu'il y avait* » *urgence puisque le maréchal prenait sur lui* » *de le rappeler, quoiqu'il eût reçu la note du* » *général de Labédoyère.* »

Le comte d'Erlon ordonna donc la contremarche à trois de ses divisions; mais malgré toute la diligence que l'on put mettre dans ce mouvement, cette colonne n'arriva à Frasne que vers 9 heures du soir, lorsque le maréchal Ney avait déjà commencé sa retraite, pour reprendre sa position du matin.

Toutefois, ce contre-ordre avait embarrassé le comte d'Erlon, qui au moment où il lui parvint, recevait de nouvelles instances de la droite pour marcher sur Bry. Mais les officiers que le maréchal avait expédiés à la recherche du premier corps exagéraient encore sa position aux Quatre-Bras, en le représentant *comme repoussé par des forces supérieures*, ce qui était un insigne mensonge, Wellington n'ayant pris l'offensive que vers 8 heures et 1/2 du soir,

après l'arrivée des gardes anglaises et de la division Alten; jusque là les chances avaient été égales, si non même en notre faveur, et l'eussent été complétement, sans l'inconcevable oubli des trois brigades du comte de Valmy à Liberchies, faute dont la responsabilité doit retomber tout entière sur le prince de la Moskowa, puisque par un *ordre formel* du major-général, postérieur aux instructions écrites de l'Empereur, le troisième corps de cavalerie avait été mis tout entier à sa disposition (*a*), pourquoi

(*a*) Voici cet ordre textuellement :

« Charleroi, le 16 juin 1815.

» M. le maréchal, un officier de lanciers vient de dire à l'Empereur que l'ennemi PRÉSENTAIT DES MASSES (infâme mensonge) du côté des Quatre-Bras. RÉUNISSEZ les corps des comtes Reille et d'Erlon et CELUI DU COMTE DE VALMY, qui se met à l'instant en route pour vous rejoindre; avec ces forces, vous devez battre et détruire tous les corps ennemis qui peuvent se présenter.

» Signé : DUC DE DALMATIE. »

Conçoit-on qu'après cela on ait pu laisser, à deux mille toises en arrière de soi, deux mille six cents cavaliers d'élite, alors surtout que l'on savait ne pouvoir utiliser à son gré les deux mille chevaux de la garde? Une pareille aberration passe toute croyance et l'on se demande, en vérité, si le prince de la Moskowa avait bien toute sa lucidité guerrière pour avoir fait ajouter à son ordre de mouvement au comte Reille, le post-scriptum ci-après qu'il devait communiquer au comte de Valmy :

« *Deux divisions du comte de Valmy s'établiront à Frasne » et à Liberchies,* » au lieu de les appeler toutes deux à lui.

donc, alors surtout qu'il ne pouvait se servir à son gré de la cavalerie de la garde; pourquoi a-t-il laissé deux mille six cents carabiniers, cuirassiers ou dragons maugréer d'impatience et la bride au bras à deux mille toises du champ de bataille?... Cette faute est sans justification possible et mérite le blâme de l'histoire au général qui a pu la commettre. Y eut-il encore là fatalité ou ineptie; nous l'ignorons; mais l'absence de cette réserve aux Quatre-Bras, fut, nous l'avons prouvé, un malheur irréparable.

Revenons à la division Durutte, que le comte d'Erlon avait laissée en position entre Bry et le bois de Villers-Perruin, avec mission d'observer cette plaine et d'empêcher que l'ennemi ne fît déboucher une colonne qui, en cas de revers, pouvait couper les communications entre l'armée de Napoléon et son aile gauche.

Le comte d'Erlon plaça également sous les ordres du général Durutte, trois régiments de la division de cavalerie du général Jacquinot avec sa batterie légère.

En quittant le comte d'Erlon, le général Durutte lui demanda clairement s'il devait marcher sur Bry.

Il lui répondit que, « *Vu les circonstances,* » *il ne pouvait rien lui prescrire*, et qu'il s'en » rapportait *à son expérience et* A SA PRU- » DENCE. »

Le général Durutte dirigea la cavalerie vers

la chaussée qui va de Sombref aux Quatre-Bras, en laissant Wagnelé et Bry à sa droite, mais en appuyant toujours sur ces deux villages; son infanterie suivait ce mouvement.

Le comte d'Erlon lui fit dire encore d'être PRUDENT, parce que les affaires ALLAIENT MAL AUX Quatre-Bras (*a*), ce qui engagea le général Durutte à bien faire observer le bois de Villers-Perruin, car au moindre mouvement rétrograde du maréchal l'ennemi se serait, disait-il, trouvé derrière lui.

Lorsque le général Jacquinot parvint à portée de canon de la chaussée, il rencontra un corps ennemi (c'étaient les hussards de Silésie, chargés de maintenir la communication entre l'armée prussienne et l'armée anglaise), avec lequel il engagea une canonnade qui dura environ trois quarts d'heure.

Le général Durutte fit avancer son infanterie pour le soutenir. On se battait très vivement alors dans la direction de Saint-Amand.

Les hussards prussiens s'étant retirés, le général Durutte, ne recevant plus de fâcheuses nouvelles de la gauche, se décida à marcher sur Bry.

(*a*) Comme on le voit encore, il y avait aussi des officiers qui s'étaient distribués le rôle d'*alarmistes*, car les affaires, nous l'avons démontré, ne commencèrent à MAL ALLER que vers huit heures du soir et il était à peine 6 heures, lorsque le comte d'Erlon tenait ce langage au général Durutte.

Ce fut pendant cette marche que le colonel Gordon (*a*), son chef d'état-major, et le chef de

(*a*) La désertion du colonel Gordon a exercé une influence si terrible sur la destinée de deux braves officiers, que nous croyons devoir entrer dans quelques détails à ce sujet. Nous le faisons sans réflexions aucunes, et avec toute l'impartialité qu'on doit attendre d'un vieux soldat.

Vingt jours après avoir abandonné les rangs de l'armée française pour passer à l'ennemi, le colonel Gordon vînt, seul, sans trompette, sommer la place de Condé de se rendre et d'arborer le drapeau blanc. Conduit devant le gouverneur, le brave général Bonnaire, un de ces hommes de la trempe des héros de Plutarque, ce dernier repoussa avec indignation la demande du colonel Gordon, et ordonna de le faire sortir de la place, puis de tirer sur lui un coup de canon lorsqu'il serait hors de portée.

Malheureusement cet ordre ne put s'exécuter; les soldats de l'escorte, exaspérés de la désertion de l'homme qu'ils conduisaient, et dont ils avaient trouvé sur lui la preuve écrite, le fusillèrent sous les yeux, en quelque sorte, du lieutenant Miéton, aide de camp du général Bonnaire.

Cet acte déplorable sous tous les rapports, que rien ne saurait excuser, puisque les formes de la justice furent violées, sera cependant compris par les anciens militaires, qui ont vécu avec les soldats dans les moments difficiles, et surtout, quand on saura, que la garnison de Condé se composait, en grande partie, de gardes nationaux mobilisés, dont l'exaltation était telle, qu'ils voulurent se révolter, lorsque le général Bonnaire consentit plus tard à arborer le drapeau blanc.

Dans cette circonstance difficile, il dut déployer toute l'énergie dont il était si grandement doué, et il lui fallut tout l'empire qu'il avait su prendre sur ces hommes pour calmer leur irritation.

Cette conduite honorable, à laquelle les autorités civiles de Condé rendirent un éclatant hommage, ne l'empêcha pas

bataillon Gaugler, son premier aide de camp, passèrent à l'ennemi.

d'être arrêté avec son aide de camp, le lieutenant Miéton, pour le fait de la mort du colonel Gordon.

Traduits, après un long séjour dans les prisons de Lille et de Paris, devant un conseil de guerre permanent de la première division militaire, ils furent condamnés : le général Bonnaire à la déportation et à la dégradation, le lieutenant Miéton à être fusillé.

L'exécution de ce jugement eut lieu à la place Vendôme et à la plaine de Grenelle, le même jour, 30 juin 1816.

Le conseil de guerre était ainsi composé :

M. le duc de Maillé, maréchal de camp, *président* ;

M. le comte de La Ferronaye, premier gentilhomme du duc de Berry, *juge* ;

M. le comte de Maccarthy, aide de camp du prince de Condé, *juge* ;

M. le marquis de Malleysie, colonel de la légion de l'Indre, *juge* ;

M. le vicomte de Pons, chef d'escadron d'état-major, *juge* ;

M. de Melon, chef de bataillon d'état-major, *juge* ;

M. le comte de Vergennes, capitaine d'état-major, *juge* ;

M. de Gouy, capitaine adjudant de place, *commissaire du Roi* ;

M. Fleury de Villiers, capitaine à la légion de l'Indre, *rapporteur*.

A la première séance, il fut donné lecture de la correspondance du général Bonnaire avec le baron d'Anthing, général hollandais, commandant le blocus de Condé ; correspondance extraite du journal du siége.

Dans une lettre du 21 juillet, le général hollandais déclarait que, « si on le mettait dans le cas d'employer la force, » personne de la garnison n'échapperait à sa juste ven- » geance. »

Le général Bonnaire lui répondit :

« *Je ne suis point Léonidas, et la place de Condé n'est point*

Que l'on juge de l'effet produit par ces deux désertions, non-seulement sur le général Durutte,

» *le passage des Thermopiles, mais la mort dont on me mé-*
» *nace est celle que j'ai toujours enviée.* »

Quand le général Bonnaire eut entendu à la prison de l'Abbaye, en présence de la garde assemblée, la lecture du jugement, qui le condamnait, comme ayant méconnu l'autorité du parlementaire, etc., etc., il répondit : « *J'en suis in-* » *capable* ! » Puis il ajouta d'une voix sensiblement altérée et presque les larmes aux yeux : « *J'avais prié le conseil, s'il* » *croyait que le peu de vie qui me reste fut utile à mon pays,* » *d'en disposer ? Je supplie aujourd'hui, et c'est la seule fa-* » *veur que je demande, qu'on me donne la mort plutôt que* » *de me condamner à la dégradation : je n'ai pas le moindre* » *reproche à me faire, pas le moindre, et dans l'histoire des* » *révolutions, il n'y a pas de jugement plus inique que celui prononcé contre moi !* »

Le lieutenant Miéton entendit la lecture de son arrêt dans le plus morne silence, qu'il n'interrompit que pour dire : « *Je jure sur l'honneur, que le général n'a rien à se repro-* » *cher.* »

Miéton mourut avec le plus grand courage.

Son général, le brave Bonnaire, ne se soumit point à la dégradation sans une vive résistance ; il y fut contraint par la force.

Un mois après, la mort l'enlevait à l'Abbaye. Elle frappait, dans une prison, un de nos officiers généraux les plus remarquables, qu'elle avait épargné sur tant de champs de bataille, arrosés de son sang.

Général, auquel il n'avait manqué pour acquérir un nom plus illustre, que de paraître quelques années plutôt à la tête de soldats dont il était l'idole et qu'il savait si bien conduire au combat.

Chef de bataillon à Wagram, il commandait un bataillon composé de grenadiers et de voltigeurs réunis des 33ᵉ, 85ᵉ et 111ᵉ régiments. Sa conduite y fut si belle que l'Empereur le nomma colonel en second.

pour qui ce fut une affliction profonde , mais sur toutes les troupes de sa division, qui pou-

Il passa en cette qualité en Espagne, où il parvint bientôt après au grade de colonel en premier et de général de brigade.

Rentré en France, en 1814, avec l'armée dont il faisait partie, il fut estropié sous les murs de Bayonne, et il n'était pas encore guéri de sa dangereuse blessure, lorsqu'il parut devant ses juges et sur la place Vendôme.

Puisse cette courte notice rendre chère sa mémoire à la nouvelle armée, qui doit aussi apprendre ce que valaient des hommes d'un si noble caractère et d'un si grand courage.

Voici maintenant la pièce trouvée sur le transfuge Gordon, et que personne encore n'avait livrée à la publicité ; nous la donnons sans commentaires, laissant à chacun le soin de caractériser, comme il l'entendra, un acte aussi odieux.

« NOTES.

» Nord 1815, 20 juin 1815.

SUR L'ARMÉE FRANÇAISE QUI VIENT D'ATTAQUER LA BELGIQUE.

» Bonaparte la commandait en personne, le maréchal Soult en était le major-général, le maréchal Ney commandait l'aile gauche, composée des premier et deuxième corps d'infanterie et du troisième corps de cavalerie. Le lieutenant-général Rogniat commandait le génie et le général Ruty l'artillerie de l'armée. M. Daure en était l'intendant-général.

» D'après les bruits qui circulaient dans l'armée, elle était composée, le 16 juin dernier, ainsi qu'il suit :

» *La garde,* on ne connaissait pas sa force au juste. Son organisation désignait huit régiments de vieille et douze régiments de jeune garde. Tous les corps de l'armée ont fourni au mois de mai dernier des détachements pour la former. Sur le nombre existant, on a envoyé une division de jeune garde à la Vendée, et une autre à l'armée du Rhin. Le reste se trouvait à l'armée du nord avec un corps de cavalerie de la garde sous les ordres du lieutenant-général Lefebvre Des-

vaient se croire, à chaque instant, enveloppées par un corps ennemi bien supérieur en nombre,

noëttes, et plusieurs batteries d'artillerie sous ceux du lieutenant-général Corbineau.

» *Premier corps d'infanterie* commandé par le lieutenant-général Drouet d'Erlon, ayant à son état-major : MM. le maréchal de camp Delcambre, chef d'état-major général ; le maréchal de camp Dessales, nouvellement promu, commandant l'artillerie du corps d'armée ; Pradel de Saint-Charles, inspecteur aux revues ; et Regnaud, commissaire ordonnateur du premier corps d'armée. Ce corps est celui sur lequel je puis parler positivement, parce que j'en ai fait partie, il était composé de quatre divisions d'infanterie : la première, commandée par le lieutenant-général Alix ; la deuxième, par le lieutenant-général Donzelot ; la troisième, par le lieutenant-général Marcognet ; et la quatrième, par le lieutenant-général Durutte ; fortes ensemble d'environ dix-neuf mille hommes d'infanterie, et d'une division de cavalerie sous les ordres du général Jacquinot, forte d'environ mille chevaux.

» Chaque division d'infanterie avait une batterie de six pièces du calibre de 6 et de deux obusiers, outre cela il se trouvait au premier corps une batterie légère de six pièces de 6 et deux obusiers et une autre batterie de six pièces de 12, il existait en tout quarante-six bouches à feu à ce corps d'armée. Chaque soldat était muni de cinquante cartouches, et il y avait une réserve de six cent quarante mille cartouches d'infanterie et de quarante-cinq mille pour les pièces à feu ; j'ignore de combien était la réserve des munitions pour l'artillerie, et je me serais compromis en prenant des informations à cet égard.

» Les batteries et le train étaient passablement attelés.

» *Le deuxième corps d'infanterie*, commandé par le lieutenant-général Reille.

» Jérôme Bonaparte commandait une division d'infanterie à ce corps d'armée, qui était fort environ de vingt-cinq mille hommes.

si ces deux transfuges, qui n'ignoraient pas la position isolée de ce petit détachement, en ren-

» *Le troisième corps d'infanterie*, commandé par le lieutenant-général Vandamme.

» On estimait ce corps à environ vingt mille hommes.

» *Le quatrième corps d'infanterie* commandé par le lieutenant-général Gérard. Ce corps était le plus fort de l'armée et s'était recruté en Lorraine; on l'estimait au-delà de trente mille hommes.

» *Le sixième corps d'infanterie* commandé par le lieutenant-général Lobau. Ce corps d'armée était d'environ vingt mille hommes.

» *Le troisième corps de cavalerie* commandé par le lieutenant-général Kellermann, fils du maréchal duc de Valmy. J'ai vu défiler ce corps, le 16 juin au matin, et j'ai été étonné de sa tenue; il était composé de cuirassiers et de dragons parfaitement montés et pouvait avoir près de six mille chevaux. Le numéro de ce corps de cavalerie indique qu'il y en avait encore d'autres à l'armée, mais je n'en ai aucune connaissance.

» OBSERVATIONS DIVERSES.

» Bonaparte a remonté sa cavalerie en forçant la gendarmerie de céder ses chevaux, et chaque maître de poste à fournir un cheval.

» Outre les corps qui composaient l'armée du nord, il existe encore ceux des lieutenants-généraux Rapp et Lecourbe sur le Rhin, celui du maréchal Suchet du côté de la Savoie; celui du maréchal Brune dans le midi, et celui du général Clausel du côté de Bayonne. Je n'ai aucun renseignement certain sur la force de ces corps; mais il est vraisemblable qu'ils sont ainsi que les autres, environ de vingt mille hommes chacun. L'on affectait aussi de ne pas parler de la Vendée; je n'ai rien pu savoir sur la force de l'armée que l'on employait de ce côté-là.

» L'armée du nord n'aura eu pour repasser la Sambre, que les ponts de Charleroy et de Marchienne; tous les autres ont été rompus par elle-même; l'exécution d'un décret du

daient compte à Blücher ou Wellington, à qui ils allaient être sans doute PRÉSENTÉS.

mois de mai dernier aura singulièrement entravé sa retraite. On a placé à la suite de chaque division une compagnie d'équipages auxiliaires, composée de quarante voitures de réquisition, commandées par un officier et plusieurs sous-officiers; cette mesure prise pour faciliter la subsistance de l'armée, était bien loin de remplir le but proposé puisque ces voitures étaient toujours vides ; et elle n'aura servie qu'à encombrer les passages et les défilés pendant la retraite, et à ruiner les malheureux paysans de la frontière française qui ont été obligés de fournir les voitures et les chevaux.

» Il serait bien à désirer qu'un corps allié put se jeter entre Bonaparte et Paris, pour l'empêcher de se retirer sur cette capitale. Il n'est que trop à craindre qu'il n'eût des projets funestes ; la fortification de Montmartre, et l'armement de la populace des faubourgs en fournissent la preuve ; humilié de sa nullité à l'Ile d'Elbe, il a regretté de n'avoir pas ainsi qu'Erostrate à Ephèse, marqué sa fin par une catastrophe et prouvé, comme il l'avait annoncé , « ce que coûte » la chute d'un grand homme. » Tout porte à croire que cette arrière pensée faisait partie de ses calculs en sortant de son exil, et que se voyant perdu il ne veuille s'ensevelir sous les ruines de Paris. Reste maintenant à savoir, ce que je ne crois pas, si les trente mille gardes nationaux, propriétaires à Paris, sont assez forts de leur union, pour pouvoir au dernier moment, lutter avec avantage contre la canaille des faubourgs qui viendra les piller et les incendier soutenue par la soldatesque. Il n'y a, selon moi, qu'une insurrection avant l'arrivée de l'armée qui puisse sauver la capitale.

» L'esprit des soldats est affreux, ils sont forcenés, et je suis persuadé que la première conséquence de leur déroute actuelle sera une horrible indiscipline et mille excès. Encore en France, ils pillaient déjà et parlaient hautement de brûler les propriétés si l'armée était obligée de se retirer. Cette armée est perdue et doit être perdue pour la France. Le Roi

L'indignation fut à son comble dans tous les rangs, et de fâcheuses préventions en réjaillirent

ne pourra se fier qu'à sa garde nationale, jusqu'à ce qu'il ait eu le temps de se créer une armée nouvelle.

» La plus part des officiers généraux sont indécis, et n'aiment ni le Roi, ni Bonaparte; ils cherchent depuis longtemps un moyen de concilier leurs prétentions, leur intérêt et leur tranquillité, et je ne serais pas étonné de les voir, maintenant qu'ils sont battus, se réunir pour suivre le parti, à la tête du quel se trouvait le maréchal Ney, longtemps avant le retour de Bonaparte, à ce que j'ai appris dernièrement. Au premier corps d'armée, il n'y avait, à ma connaissance, que le général en chef d'Erlon et le maréchal de camp Pégot, commandant la première brigade de la quatrième division qui fussent très fortement prononcés pour Bonaparte. Le lieutenant-général Durutte, qui jusqu'au dernier moment, s'est si bien conduit pour le Roi, dans son commandement de Metz, gémit de se trouver employé. La crainte de compromettre sa femme et ses enfants le retient seul, mais il se prononce de manière à ne pouvoir longtemps garder sa division; je suis même étonné que Bonaparte lui en ait donné une.

» Il est touchant de voir et d'entendre combien le Roi est aimé dans les provinces du nord; la ville de Lille ouvrirait ses portes au premier détachement de l'armée royale, la garde nationale n'a pas voulu s'y organiser, et Bonaparte a été obligé d'y envoyer des bataillons de gardes nationales de départements lointains. Valenciennes, Arras, Douay et Cambray, sont aussi très dévouées au Roi; on dit que le peuple de Condé ne l'est pas tant. Je suis sûr que l'apparition d'un corps de troupes royales françaises dans ces contrées ferait le meilleur effet, et rallierait un très grand nombre de personnes dévouées.

» Il n'y a dans les places que des bataillons de nouvelle levée de gardes nationales. On en fait sortir toutes les troupes de ligne disponibles, et les dépôts ont été envoyés à Paris

même sur le général Durutte, auquel un de ses généraux de brigade va bientôt reprocher en termes amers, son refus de marcher à l'ennemi, dans un moment où le concours de sa division devait amener de si brillants résultats.

Par le mouvement de nos troupes, le général Durutte présuma que nous étions victorieux du côté de Saint-Amand. Ses tirailleurs s'engagèrent avec les Prussiens qui occupaient encore Wagnelé[1], et s'emparèrent de ce village au moment où le jour commençait à tomber.

Voilà ce que fit le comte Durutte, mais voici ce que sa division, tout entière, lui reprocha

et dans les villes du centre de la France. Cette mesure a été générale pour toutes les places et les régiments.

» Qu'il me soit permis maintenant d'ajouter ici quelques mots sur ce qui me regarde personnellement, ayant rempli mes devoirs dans la place que le Roi m'avait confiée à Metz, je fus dénoncé et remplacé de suite dans mes fonctions, appelé à Paris et mis sous surveillance.

» Ne voulant pas m'exposer à être maltraité comme suspect, ce qui arrivera, sans doute, à tous ceux qui sont dans le même cas aussitôt que les revers de l'armée seront connus, je me fis employer à l'armée pour y attendre le moment favorable d'exécuter mes projets, et le 16 juin, au moment que le premier corps prit sa place à l'extrême gauche de l'armée, je fis semblant d'aller reconnaître la position, et piquant des deux, je me rendis à Nivelle, accompagné du chef de bataillon aide de camp Gaugler.

» A Gand, le 20 juin 1815.

» L'adjudant commandant,

» *Signé* : chevalier GORDON. »

de n'avoir point fait, car jamais, peut-être, fraction d'armée ne fût appelée à rendre autant de services que pouvait le faire cette division pendant la journée du 16.

Placés en colonne à une petite distance du village de Wagnelé, lequel se lie à celui de Saint-Amand, et dans l'attente de l'ordre qui devait faire marcher sur cette position, officiers, sous-officiers et soldats, tous avaient le sentiment qu'ils étaient appelés à jouer un grand rôle dans la lutte engagée.

Le changement de direction ordonné à la tête de colonne du premier corps, près de Frasne, l'avait d'abord fait pressentir; leur situation derrière Wagnelé sembla leur en donner l'assurance, assurance d'autant plus entière, que quelques minutes suffisaient pour mettre entre deux feux toute la droite de l'armée prussienne. Il n'était pas un officier qui n'entrevit qu'en agissant avec promptitude et vigueur, *le salut de l'armée ennemie était gravement compromis.*

Cet ordre sur lequel ils comptaient pour obtenir de si admirables résultats, arrive enfin; mais malheureusement il ne peut s'exécuter, parce que, d'une part, le comte d'Erlon est parti pour rejoindre le maréchal Ney, et que, de l'autre, le général Durutte, n'osant prendre sur lui de diriger un mouvement semblable, s'appuye, pour en refuser la responsabilité, sur sa position de général de division, et non de général,

commandant le premier corps. En conséquence, il expédie, vers les Quatre-Bras un officier pour demander des instructions, que, d'autres à sa place, n'auraient pas hésité à prescrire.

Mais le général Durutte, dont la réputation de bravoure et de patriotisme était des plus légitimement acquise de l'armée française (*a*), n'était pas doué, au même degré, de cette volonté, de cette fermeté de caractère qui savent dicter une décision prompte, énergique, qui, quelquefois, peut entraîner une responsabilité morale en cas de non-succès.

L'hésitation du général Durutte, en cette circonstance, devait être bien funeste.

Pendant que l'officier court aux Quatre-Bras, porter la lettre dont il est chargé, la division Girard, du deuxième corps, et le troisième corps se battaient avec acharnement contre plusieurs brigades des premier et deuxième corps prussiens.

Ce combat, dont toute la division Durutte pouvait en quelque sorte, juger les phases, par

(*a*) Pendant la campagne de France, en 1814, un officier vint dire à l'Empereur que Metz s'était rendu : « *Qui commande à Metz?* — Le général Durutte, Sire. — *En ce cas, Metz est à nous; celui-là ne me trahira pas, je ne lui ai jamais fait de bien.* »

Le patriotisme du général lui valut aussi une épée d'honneur décernée par la ville de Metz, pour n'y avoir pas laissé pénétrer un soldat étranger.

le plus ou moins de vivacité de la fusillade, électrisait les soldats; ils attendaient, avec une impatience fiévreuse, l'instant d'y prendre part, et manifestaient *à haute voix*, leur étonnement de ce qu'on les laissait l'arme aux pieds, quand, par leur assistance, ils pouvaient rendre de si grands services.

Cet ordre, apporté et donné en présence de toute la tête de la 4e division; cet ordre, en quelque sorte refusé, est bientôt après suivi d'un second si impératif, que le général Durutte prend enfin la résolution de l'exécuter.

Tout se dispose donc pour l'attaque, si ardemment désirée par tous; mais leur espoir ne sera point satisfait. On dirait que l'on ne veut pas qu'ils abordent l'ennemi, tant qu'il est facile de l'écraser, et tant que le soleil est encore sur l'horizon.

Comme il importe, dans cette hypothèse, de gagner du temps, pour leur ôter toute possibilité d'entrer sérieusement en ligne, on prétend qu'un guide est nécessaire pour conduire la division sur un village qu'elle aperçoit devant elle, et vers lequel elle eût pu se rendre les yeux fermés.

On court à la recherche de ce guide, et quand il arrive à la tête de la colonne, *une grande heure* s'est écoulée; *heure* bien cruelle pour l'impatience de tant de braves, puisque, pendant cet intervalle, ils ont pu voir s'opérer tranquillement la retraite du corps prussien,

dont pas un seul homme n'aurait dû leur échapper !...

Aussi, lorsque deux compagnies de voltigeurs du 85e, soutenues par une compagnie de grenadiers, pénétrèrent, à la chute du jour, dans Wagnelé, elles n'y trouvèrent plus qu'une faible arrière-garde qui fit peu de résistance en se retirant.

Maîtres de cette position, les régiments de la quatrième division, s'y établirent. La compagnie de grenadiers dont nous venons de parler, et que commandait l'intrépide capitaine Chapuis, aujourd'hui colonel de la 4e légion de la Garde Nationale de Paris (*a*), se posta en avant du village, et se plaça de manière à empêcher toute surprise de l'ennemi.

Pendant que ces dispositions étaient prises, une scène des plus véhémentes avait lieu entre le général de division comte Durutte et le général Brue, commandant la brigade composée des 85e et 95e régiments de ligne.

Le général Brue, exaspéré de l'hésitation de son supérieur, la lui reprocha hautement. Il

(*a*) Le capitaine Chapuis reçut sept coups de feu à Waterloo, et n'a dû son salut qu'à la généreuse intervention du duc de Bassano, qui, touché de son état lamentable, le fit placer à ses côtés dans sa calèche et le ramena ainsi jusqu'à Charleroy, où il fut contraint de laisser sa voiture, n'ayant pu lui faire repasser le pont. De Charleroy, le capitaine Chapuis put encore se tirer, grâce à la fraternelle assistance d'un commissaire ordonnateur.

s'écria : « *Qu'il était inouï que l'on assistât*
» *l'arme au bras au défilé d'une armée vaincue,*
» *quand tout indiquait qu'il ne fallait que l'at-*
» *taquer pour la détruire!* »

Le général Durutte ne trouva d'autres raisons à alléguer qu'en répondant au général Brue :

« *Qu'il était bien heureux qu'il ne fût pas res-*
» *ponsable!* » — *Plut à Dieu que je le fusse*, dit
» ce dernier, *nous serions déjà aux prises!...* »

Cette altercation fut entendue des officiers supérieurs du 85e et de la tête du régiment. Elle prouva à ceux qui la composaient que si l'on ne pouvait plus compter sur l'élan du lieutenant-général commandant cette division, on pouvait au moins compter sur celui de ce général de brigade. Elle prouva, en outre, à ceux qui réfléchissaient sur notre situation, qu'une grande faute avait été commise en employant certains chefs, pour qui les mots gloire et patrie n'avaient plus la même signification que pour leurs subordonnés.

Cette fatale hésitation du général Durutte, ajoutée à l'odieuse désertion de deux officiers supérieurs qui lui tenaient de si près, produisit une telle impression sur le 85e, que les officiers durent employer tous leurs efforts pour remonter le moral du soldat.

Qu'on examine, en effet, attentivement ce qui s'était passé en quelques heures. Qu'on réfléchisse à la certitude, bien acquise pour tous,

qu'il était possible d'anéantir complétement plusieurs brigades prussiennes, par suite de la position occupée derrière elles; que l'on songe, que par cette destruction, on mettait dans un si fâcheux état l'armée ennemie tout entière, qu'elle ne pouvait plus rentrer en ligne le 18.

Que l'on se rappelle cet instinct si naturel au soldat français, qui lui avait fait voir qu'en marchant sur Wagnelé, c'était marcher à une victoire certaine, et qu'alors rien ne devait lui résister.

Que l'on songe enfin que cette inaction, qui avait paralysé l'élan au lieu de l'exciter, avait été précédée d'une désertion bien caractéristique, et l'on comprendra facilement qu'il fallait qu'officiers et soldats fussent bien pénétrés de leurs devoirs, pour ne pas perdre une grande partie de cette énergie, dont ils devaient donner tant d'héroïques preuves le surlendemain.

Nous insistons fortement sur ces observations, car il faut qu'on sache bien qu'en succombant, nous ne succombâmes point sans gloire, et qu'il n'y avait, dans le monde entier que l'armée française, composée comme elle l'était en 1815, capable de résister ainsi qu'elle le fit à Waterloo!...

Tel fut le combat des Quatre-Bras; tel fut le concours des premier et deuxième corps d'infanterie et du troisième corps de cavalerie aux opérations stratégiques du 16 juin 1815.

Hommage à qui de droit, et surtout aux officiers subalternes et aux soldats! mais blâme et blâme sévère aussi à qui n'y fit pas son devoir!!! Anathème enfin aux traîtres et aux transfuges de cette journée mémorable!...

Il est étrange, on en conviendra, que de Fleurus ni de Frasne, on ne se soit pas réciproquement rendu compte des résultats de la journée, par des rapports ou des communications officielles, si indispensables cependant pour les opérations du lendemain.

L'Empereur, le croirait-on, n'apprit que, dans la matinée du 17, et seulement par le retour du comte Flahaut, ce qui s'était passé aux Quatre-Bras, alors qu'il eût été du devoir du prince de la Moskowa de lui en faire parvenir le rapport, au moins sommaire, si non détaillé, *avant le point du jour*. N'eut-il pas dû y avoir toujours en route, et d'heure en heure, des officiers allant du quartier impérial à celui du prince de la Moskowa et *vice-versa*, comme l'eut certainement exigé le prince Berthier?...

De son côté, le maréchal duc de Dalmatie, qui se montra, pendant toute cette campagne, si peu à la hauteur de ses éminentes fonctions, ne paraît pas avoir mieux compris de quelle importance il était que le commandant en chef de l'aile gauche connut le résultat de la bataille de Ligny, pour sa gouverne à l'égard de l'armée anglaise, car, chose inouïe! Nous trouvons une

étrange NAÏVETÉ dans la lettre adressée, le 17 juin A MIDI, de Fleurus au prince de la Moskowa par le duc de Dalmatie, sur la bataille de Ligny, dont le maréchal Ney se plaignait avec raison d'ignorer les résultats :

» JE CROIS CEPENDANT VOUS AVOIR PRÉ-» VENU DE LA VICTOIRE QUE L'EMPEREUR A REM-» PORTÉE, etc., etc., etc. » JE CROIS CEPENDANT !... Oui ! voilà comment le major-général de 1815 a expliqué son étrange silence envers le maréchal Ney !...

De deux choses l'une, ou le major-général a eu recours à un mensonge pour couvrir une aussi coupable négligence, ou l'officier, porteur de son message, est encore allé le remettre à Wellington ou à Blücher, ainsi que paraissent l'avoir fait les officiers expédiés au maréchal Grouchy dans la journée et dans la nuit du 17 et que celui-ci affirme n'avoir point vus.

Quel génie pouvait désormais lutter contre tant d'incurie, d'insouciance, de mauvais vouloir, de rivalités jalouses, de trahisons patentes ou secrètes, alors surtout que les éléments allaient aussi se liguer contre nous tous, pauvres soldats, qui ne cherchions qu'à venger la patrie de ses humiliations de 1814?...

Tant de mauvaises directions, de lenteurs, de retards prolongés, inexplicables encore pour la plupart, se continuant et renouvelant sans cesse dans le service de l'état-major-général, ont trop

souvent rendue nulle et sans effet la volonté de l'Empereur.

Voici d'abord la preuve officielle que le 17 *juin* à MIDI Napoléon n'avait encore reçu du prince de la Moskowa, aucun rapport écrit sur son combat de la veille :

« En avant de Ligny, le 17 à MIDI.

» M. le maréchal, l'Empereur vient de faire » prendre position, en avant de Marbais, à un » corps d'infanterie et à la garde impériale ; S. M. » me charge de vous dire que son intention est » que vous attaquiez les ennemis aux Quatre- » Bras, pour les chasser de leur position, et que » le corps qui est à Marbais secondera vos opé- » rations ; S. M. va se rendre à Marbais ; et ELLE » ATTEND VOS RAPPORTS AVEC IMPATIENCE.

» Le maréchal d'Empire, major-général,

» DUC DE DALMATIE. »

Négligence impardonnable aussi, car elle fut cause que l'Empereur tarda tant à prendre un parti, et à mettre en mouvement son armée, qui, depuis la pointe du jour, aurait dû être à la poursuite de l'ennemi, si MM. les maréchaux Ney et Soult, eussent rempli respectivement leurs devoirs ; ils occasionnèrent donc et sur eux doit porter la responsabilité de pareils retards, d'autant plus funestes qu'ils firent perdre douze heures, alors que la célérité des déterminations et

» et la garde impériale ont toujours été réunis; » l'on s'expose à des revers lorsque des déta» chements sont compromis.

» L'Empereur espère et désire que vos sept » divisions d'infanterie et la cavalerie soient bien » réunies et formées, et qu'ensemble elles n'oc» cupent pas une lieue de terrain, pour les avoir » bien dans votre main, et les employer au » besoin.

» L'intention de S. M. est que vous preniez » position aux Quatre-Bras, ainsi que l'ordre vous » en a été donné; mais, si par impossible, cela » ne peut avoir lieu, rendez-en compte sur-le» champ avec détail, et l'Empereur s'y portera » ainsi que je vous l'ai dit; si, au contraire, » il n'y a qu'une arrière-garde, attaquez-là et » prenez position.

» La journée d'aujourd'hui est nécessaire pour » terminer cette opération, et pour compléter » les munitions, rallier les militaires isolés et » faire rentrer les détachements. Donnez des or» dres en conséquence, et assurez-vous que tous » les blessés sont pansés et transportés sur les » derrières: l'on s'est plaint que les ambulances » n'avaient pas fait leur devoir.

» Le fameux partisan Lutzow, qui a été pris, » disait que l'armée prussienne était perdue et » que Blücher avait exposé une seconde fois la » monarchie prussienne.

Duc de Dalmatie. »

CHAPITRE XXVI.

JOURNÉE DU 17 JUIN.

SOMMAIRE. — Samedi, 17 juin, l'armée se porte à la rencontre des Anglo-Belges. — Pensées des soldats sur le retard de la rupture des faisceaux. — Réflexions pénibles à ce sujet. — Le sixième corps, les cuirassiers du comte Milhaud et la cavalerie légère des généraux Subervic et Domon, quittent enfin leurs bivouacs et gagnent la chaussée de Namur pour se réunir au prince de la Moskowa, aux Quatre-Bras, dont il doit avoir chassé Wellington, si le général anglais n'a de lui-même abandonné cette position. — La garde impériale quitte les hauteurs de Bry, à onze heures du matin et prend également la route de Bruxelles. — L'Empereur la suit à midi et demi et la rejoint bientôt après; ses instructions au maréchal Grouchy pour la poursuite de l'armée prussienne. — Lettre du général Bertrand modifiant les premières instructions verbales. — Marche sur les *Quatre-Bras;* retraite de l'armée anglo-belge sur Bruxelles. — Wellington en informe le prince Blücher, et réclame son assistance pour accepter la bataille, le lendemain, dans la position de Mont-Saint-Jean; belle réponse du général Prussien. — Réflexions qu'elle inspire; — Deux heures après-midi; arrivée de l'Empereur aux Quatre-Bras; son impatience de n'y point encore voir le prince de la Moskowa à la tête de ses troupes; il fait courir au-devant de lui avec ordre de presser sa marche; le comte d'Erlon se présente le premier; il est suivi du comte Reille et du prince de la Moskowa; paroles attribuées à Napoléon, et que tout rend vraisemblables. — Réflexions sur le fatal retard du maréchal Ney; SEPTIÈME FATALITÉ de la campagne. — L'aile gauche défile devant l'Empereur et se met à la poursuite de l'armée ennemie; la colonne venue de Ligny suit le mouvement. — Combat d'avant garde à Genappes; brillante conduite du colonel Sourd dans ce combat; amputation de son bras droit sur le champ de bataille même; honneurs que lui rendent ses lanciers. — Notice sur cet intrépide soldat de la Grande Armée. — Belle charge de lord Uxbridge, généralisssime de la cavalerie anglaise; il

dégage son arrière garde compromise, et lui rend sa liberté d'action. — Temps affreux; routes défoncées ; marche pénible au milieu de tant d'entraves et d'embarras; l'Empereur, toujours à la tête de son avant-garde, ne perd pas de vue l'armée anglaise; il s'arrête sur les hauteurs de la Belle-Alliance et aperçoit devant lui toute l'armée ennemie, en position sur les hauteurs opposées; il était six heures du soir. — Pour reconnaître ses intentions, il fait déployer les cuirassiers du comte Milhaud, sous la protection des quatre batteries légères de sa garde; Wellington démasque soixante bouches à feu, et salue l'armée française. — L'Empereur remet au lendemain sa réponse; il était trop tard, le temps trop mauvais, le terrain trop impraticable, pour qu'elle put être être en ce moment digne de lui et de son armée. — Les armées s'arrêtent, prennent position et bivouaquent; détails sur cette nuit, la plus cruelle qu'aient peut-être jamais eu à supporter deux armées en présence, la veille d'une grande bataille.

Marchons maintenant à la rencontre de l'armée anglaise, et marchons vite, car que d'heures perdues et mal employées depuis le lever du soleil!... DIX-HUIT HEURES ont été, par une incurie telle qu'elle ressemblerait à une trahison, laissées à l'armée prussienne, pour opérer son ralliement, alors que la bataille de Ligny eût dû être pour elle, ce que fut pour nous la bataille de Waterloo!...

Depuis la pointe du jour, sur toute la ligne, les soldats étaient prêts, comme ils le disaient gaiement, à ENTRER EN DANSE. Aussi, tant de lenteurs fit-il dire à ceux d'entre eux qui avaient déjà connaissance des désertions des deux jours précédents : « IL Y A ENCORE QUELQUE CHOSE LÀ-» DESSOUS!... »

Mais, nous l'avons dit, et nous le répéterons

sans cesse avec amertume : les officiers subalternes et les soldats, seuls, à de trop rares exceptions près, avaient conservé le feu sacré, l'instinct de la guerre, la soif du combat !

Trop de nos généraux n'étaient plus dignes de commander à de pareilles troupes : les uns, traitres intérieurement, faisaient des vœux contre le triomphe de nos armes ; d'autres, moux, indécis et sans élan, n'allaient au feu qu'à contre-cœur. Le général Vandamme, lui-même, avait dégénéré, car tout l'honneur de la sanglante lutte de Saint-Amand revient aux soldats et aux intrépides généraux Girard, Lefol et Chartrand et non à lui, qui ne sut même pas, par un dernier coup de collier, seconder l'attaque générale de l'Empereur, en coupant toute retraite aux Prussiens, encore éparpillés devant lui, pendant que notre cavalerie balayait tous les plateaux.

Le général Vandamme devait faire mettre bas les armes aux débris des brigades de Ziéten et de Pirch, réfugiés dans Wagnelé et sur les coteaux voisins.

Ce général voulut-il, par hasard, se venger ainsi de s'être vu préférer le général Grouchy pour le bâton de maréchal?... Vandamme n'était donc plus ce fier républicain, ce soldat passionné de 92?... Lui fallait-il aussi des dignités pour remplir son devoir envers sa patrie !..... Que n'imitait-il le comte Gérard, qui, lui aussi, pouvait avoir à se plaindre !...

Elles n'étaient donc que trop vraies, ces douloureuses réflexions de Napoléon à l'occasion de *l'émeute* qu'il vit éclater autour de sa personne à la nouvelle que, par un de ces coups d'audace et de génie qui n'allaient qu'à lui, l'Empereur voulut se porter brusquement de Dresde sur Berlin, dépôt général des ressources matérielles de l'armée prussienne, foyer du mouvement insurrectionnel qui fit prendre les armes à la nation entière!... Maître de nouveau de cette capitale, de là l'Empereur pouvait encore en imposer aux armées de la coalition!... Mais n'osant résister aux murmures de ses lieutenants qui lui reprochent de marcher ainsi de campagne en campagne, de bataille en bataille sans limites et sans fins, il arrête son mouvement et par une contre-marche, vient prendre position à Leipsick.

Ce fut le triste souvenir de cette menaçante opposition de ses généraux, qui lui arracha ces paroles déchirantes, mais qui n'étaient, hélas! que trop fondées:

« La fatigue, le découragement gagnaient le » plus grand nombre; mes lieutenants devenaient » moux, gauches, maladroits, et conséquem» ment malheureux. Les hauts généraux n'en » voulaient plus: Je les avais gorgés de trop de » considération, de trop d'honneurs, de trop de » richesses; ils avaient bu à la coupe des jouis» sances... Je voyais donc arriver l'heure dé» cisive. L'étoile pâlissait. Je sentais les rênes

» m'échapper et je n'y pouvais rien, rien. Un » coup de tonnerre pouvait, seul, nous sauver! »

Ce coup de tonnerre eût dû être un exemple!... L'armée entière y eût applaudi. Un maréchal avait mérité de passer à un conseil de guerre pour avoir laissé écraser, en quelque sorte, sous ses yeux, tout un corps d'armée, et cela pour satisfaire, dit-on, un criminel sentiment de rivalité jalouse. Cèt acte de vigueur eût rendu à Napoléon toute sa puissance, et relevé le moral de ses généraux à la hauteur du courage des soldats; l'Empereur fléchit; à Fontainebleau s'en déroulèrent les conséquences!... Mais que ne s'est-il, en 1815, rappelé sa contremarche de Duben!... En 1815, l'état mental des sommités de son armée était pis encore qu'en 1813; les remords et l'inquiétude troublaient la plupart des consciences. Quel parti alors pouvait-il donc tirer de pareils hommes?... On ne l'a déjà que trop vu!...

Voyons encore si, à notre extrême droite, le maréchal Grouchy justifia pleinement cette préférence qui avait si fortement impressionné Vandamme. Tira-t-il tout le parti possible de l'ardeur *houzardière* de deux de nos plus vigoureux officiers de cavalerie, les comtes Exelmans et Pajol? Avec six mille cavaliers français, commandés par des hommes tels que les Exelmans, les Pajol, les Maurin, les Subervic, les Stroltz, les Chastel, les Colbert, les Vincent, les Bonnemain, les

Berton, les Vallin, les Merlin, les Clary, les Sourd, les Briqueville, les Schneit et les Carignan, que ne pouvait-on pas entreprendre, alors surtout qu'ils étaient secondés par un aussi brave régiment d'infanterie que le 50e qui se couvrit de gloire dans le poste qui lui avait été confié à notre extrême droite!... En un mot, à la tête de sept mille hommes de cette trempe, le maréchal Grouchy devait-il se borner, en quelque sorte, à observer les bords d'un ruisseau, à échanger quelques centaines de boulets et quelques coups de sabré avec le général Thielmann, tandisque, à quelques centaines de toises en arrière de lui, le comte Gérard se couvrait de gloire avec moins de douze mille hommes d'infanterie, et arrachait, pièce à pièce, la possession de Ligny à vingt-huit bataillons et demi, c'est-à-dire à au-delà de vingt mille hommes!... Pourquoi cette différence dans les résultats des efforts de deux généraux également distingués, et quel triste augure pour les opérations ultérieures? (*a*).

(*a*) Que l'on juge, d'après le fait d'armes ci-après, ce que l'on eût pu obtenir des trois mille dragons du général Exelmans, si l'on eût su utiliser l'ardeur qui les animait.

Le 5e régiment de dragons, commandé par le colonel Saint-Amand, occupant la droite de la première ligne de ce corps, protégeait, en même temps, une batterie qui faisait éprouver des pertes sensibles à l'ennemi. Il avait à sa gauche le 13e régiment, commandé par le colonel Saviot, lorsque, tout-

Que l'on s'étonne après cela, de la phénoménale proportion des généraux, mis hors de com-

à-coup, on aperçut une masse de cavalerie prussienne se préparant à la charge. Ce mouvement n'ayant point échappé à l'œil vigilant du comte Exelmans, celui-ci franchit au galop l'espace qui le séparait du point ménacé et se porte, à la tête de ces deux régiments, à la rencontre des escadrons prussiens. Les deux colonnes ennemies sonnent, en même temps, la charge et se précipitent l'une sur l'autre avec une égale intrépidité. Le choc fut des plus violents, et la mêlée, l'une des plus confuses qu'aient enregistrées les annales de la cavalerie, car chacun s'y aborda avec une sorte de rage.

La cavalerie prussienne dut, malgré sa valeur, céder le terrain après y avoir laissé bon nombre d'hommes et de chevaux, se rallier en arrière et sous la protection de ses pièces.

Le 5e et le 13e de dragons la poursuivirent avec une impétuosité telle, qu'ils franchirent plusieurs haies vives qui masquaient des bataillons prussiens, tombèrent au milieu d'eux, comme une avalanche, et renversèrent tout ce qui voulut faire résistance ; mais non contents de ces exploits, nos dragons s'élancent sur la batterie qui les foudroye et lui enlèvent cinq pièces. Le maréchal-des-logis Frémillot de la compagnie d'élite du 5e de dragons, s'étant jeté à corps perdu sur l'une des pièces au moment de son explosion, reçut toute la boîte de mitraille, et fut horriblement mutilé, mais il ne s'en empara pas moins. Ce valeureux soldat succomba sans doute à ses glorieuses blessures, car il ne reparut plus à son régiment.

Le grenadier Brazé, de la même compagnie, fit plus encore : il traversa la première ligne ennemie, en poursuivant un officier supérieur dont il voulait faire son prisonnier, et s'y trouva aussitôt enveloppé par une trentaine de cavaliers qui le hâchèrent, lui et son cheval. Mais il est de ces vaillances surnaturelles qui triomphent de tous les obstacles ;

bat dans cette bataille, comparée avec celle de la troupe!...

Les généraux Girard, Maurin, de Villiers et Piat, furent, seuls, renversés au milieu de leurs soldats par la mitraille ennemie. La providence veillait donc bien sur les autres!...

Mais j'entends la grenadière; allons, soldats, vite à nos faisceaux et marchons aux Anglais!...

A la division Girard, qui, à elle seule, avait, à Saint-Amand, perdu la moitié autant d'hommes que les trois divisions d'infanterie du comte Vandamme, à elle fut réservé l'honneur de garder le champ de bataille, de relever les blessés, de rendre aux morts les derniers devoirs; à elle enfin aussi, le repos sous les armes et la mission de rester en observation au poste de Fleurus, si important pour la sûreté de Charleroy, alors encore notre base d'opérations.

En faisant informer le prince de la Moskowa,

Brazé était de cette trempe; il tue ou blesse tout ce qui se présente en face, parvient à se dégager, traverse une seconde fois la ligne prussienne et rejoint sa compagnie aux applaudissements de tout son régiment qui avait obéi au ralliement, et qui de sa position avait été juge de ce combat herculéen; mais Brazé n'avait plus figure humaine, et cependant il voulut encore reprendre son rang pour ne pas manquer une autre occasion de se venger.

Avec des soldats de cette espèce, que ne pouviez-vous pas entreprendre, M. le maréchal Grouchy?...

Dans cette charge, le 5ᵉ de dragons eut près de cent hommes hors de combat, mais aussi quels brillants résultats!...

de la victoire de Ligny, l'Empereur lui avait ordonné de reprendre l'offensive (*a*), et qu'il serait secondé par deux divisions du sixième corps, par les cuirassiers du comte Milhaud et la cavalerie légère des généraux Subervic et Domon, qu'il allait diriger sur le flanc gauche de Wellington, pendant qu'il l'attaquerait de front avec les corps des comtes d'Erlon, Reille, Valmy et la cavalerie légère de la garde; troupes, que le maréchal Ney, avait, toutes, en ce moment, sous la main.

Le sixième corps, précédé de la cavalerie dont nous venons de parler, s'était en effet, mis en marche, d'assez bonne heure, sur la chaussée pavée qui conduit aux Quatre-Bras; une heure après il prit position à Marbais. De là, le comte Lobau lança des patrouilles de hussards pour avoir des nouvelles de l'armée anglaise et du prince de la Moskowa.

A 11 heures, la garde se mit également en mouvement pour gagner la chaussée de Bruxelles. Nous trouvâmes le sixième corps en position à Marbais, village à une lieue environ de celui de Bry.

Il était plus de midi, lorsque l'Empereur reçut enfin les premières nouvelles de la reconnaissance envoyée vers les Quatre-Bras.

(*a*) Voir la lettre du duc de Dalmatie au prince de la Moskowa, page 196.

Après avoir donné ses dernières instructions au maréchal Grouchy, et lui avoir recommandé « DE SE TENIR TOUJOURS EN COMMUNICATION AVEC » LUI PAR LA CHAUSSÉE DE NAMUR A BRUXELLES, » l'Empereur ajouta ces paroles :

« Je vais joindre le maréchal Ney avec ceux » des corps que je vous ôte et avec ma garde, » et livrer bataille aux Anglais, s'ils veulent en » courir les chances, en avant de la forêt de » Soignes. Poursuivez les Prussiens, c'est sur » la Meuse que se retire le maréchal Blücher, » ainsi c'est vers Namur que vous devez mar- » cher. »

Le maréchal témoigna, *dit-on*, alors à l'Empereur le regret qu'il éprouvait de sortir du cercle de ses opérations, et insista, *dit-on encore*, sur l'opportunité de rester à quelque distance de lui.

« Placé à une lieue de votre majesté, lui dit-il, » je serais en mesure de couvrir son flanc s'il » venait à être menacé par les Prussiens ; et si » une bataille générale a lieu, je contribuerai » à la rendre plus complète, puisque les forces » de V. M. seront augmentées de trente mille » hommes. »

Napoléon accueillit avec humeur ces paroles, continue l'historiographe du maréchal Grouchy ; mais s'apercevant de l'impression pénible qu'avait causée à M. de Grouchy la rudesse de sa réponse. « Maréchal Grouchy, ajouta-t-il, vous

» vous êtes parfaitement battu hier, c'est au ma-
» réchal Ney à en faire autant demain; ainsi
» que je vous l'ai déjà dit, c'est sur la Meuse et
» vers Namur que se retirent les Prussiens, di-
» rigez-vous de ce côté et tâchez de leur faire
» bon nombre de prisonniers. »

Napoléon avait été induit en erreur par les patrouilles du général Pajol, mais plus tard l'Empereur dicta au général Bertrand, les nouvelles instructions que voici pour le maréchal Grouchy:

« Monsieur le maréchal, rendez-vous à Gem-
» bloux avec le corps de cavalerie du général Pa-
» jol, la cavalerie du quatrième corps, et le corps
» de cavalerie du général Exelmans, la division
» du général Teste dont vous aurez un soin par-
» ticulier, étant détachée de son corps d'armée,
» et les troisième et quatrième corps d'infante-
» rie. Vous vous ferez éclairer, sur la direction
» de Namur et de Maëstrick, et vous poursui-
» vrez l'ennemi.

» Éclairez sa marche et instruisez-moi de ses
» manœuvres, de manière que je puisse péné-
» trer ce qu'il veut faire. Je porte mon quar-
» tier-général aux *Quatre-Chemins*, où ce ma-
» tin étaient encore les Anglais. Notre com-
» munication sera donc directe par la route pa-
» vée de Namur. Si l'ennemi a évacué Namur,
» écrivez au général commandant la deuxième
» division militaire à Charlemont, de faire occu-

» per cette place par quelques bataillons de garde
» nationale et quelques batteries de canon qu'il
» formera à Charlemont. Il donnera ce comman-
» dement à un maréchal de camp.

» Il est important de pénétrer ce que l'ennemi
» veut faire : ou il se sépare des Anglais, ou ils
» veulent se réunir encore pour couvrir Bruxel-
» les et Liège, en tentant le sort d'une nouvelle
» bataille. Dans tous les cas, tenez constamment
» vos deux corps d'infanterie réunis dans une
» lieue de terrain, et occupez tous les soirs,
» une bonne position militaire, ayant plusieurs
» débouchés de retraite. Placez des détachements
» de cavalerie intermédiaires pour communiquer
» avec le quartier-général. »

» Ligny, le 17 juin 1815. »

Le sixième corps se remit aussitôt en marche, précédé toujours de sa cavalerie.

Nous suivîmes, en colonnes par sections, de toute la largeur de la chaussée.

On marchait rapidement, tant était grande l'ardeur des troupes. L'infanterie, l'artillerie, ainsi que les équipages, filaient avec une sorte d'encombrement sur la route, au milieu d'une boue épaisse et noire.

La cavalerie, sur les flancs, broyait, sous ses pieds, les moissons les plus magnifiques. Les chevaux enfonçaient dans cette terre ramollie et

collante et ne s'en arrachaient qu'avec beaucoup d'efforts.

De distance en distance nous rencontrions des traces de l'armée anglaise: c'étaient des caissons abandonnés, des voitures brisées, etc.

Nous nous arrêtâmes plusieurs fois pendant ce court trajet de Bry aux Quatre-Bras, et toujours notre impatience demandait le *pourquoi?*... Nous avions hâte de rencontrer l'armée anglaise et de nous mesurer avec elle.

Mais, dès 10 heures du matin, Wellington avait commencé son mouvement de retraite sur trois colonnes; la première, sous les ordres de lord Hill, s'était dirigée, par la chaussée de Nivelles, sur Braine-la-Leud; la seconde, sous le commandement du prince d'Orange, se portait, par Genappes, à Mont-Saint-Jean; et enfin la troisième, forte d'environ vingt mille hommes, fut conduite par le prince Frédérick des Pays-Bas, par Braine-le-Château à Hall, point d'intersection des routes d'Ath et de Mons à Bruxelles, là, ce prince passa la nuit du 17 en observation.

Pour masquer et protéger ces mouvements, Wellington avait laissé aux Quatre-Bras, la division Alten, et la cavalerie de lord Uxbridge.

Il écrivit, en même temps, au feld-maréchal Blücher pour lui annoncer son intention d'accepter la bataille, le lendemain, dans la position de Mont-Saint-Jean, s'il pouvait compter

sur le secours de deux corps d'armée prussiens.

Le prince Blücher, quoique souffrant des suites de sa chute de cheval (c'était alors un vieillard de soixante-dix ans), répondit de son propre mouvement, sans en avoir parlé à qui que ce fût de ses généraux :

« J'arriverai, non-seulement avec deux corps, » mais encore avec mon armée entière, à con- » dition que si les Français ne nous attaquent » pas le 18, nous les attaquerons le 19. »

Nobles paroles le lendemain d'une défaite!... Aussi, reçurent-elles une éclatante récompense sur le champ de bataille de Waterloo!...

Ces paroles de notre plus infatigable ennemi, nous avons voulu les rapporter ici pour leur rendre hommage et les offrir comme un bel exemple de mâle courage, et de patriotisme! Que n'a-vons-nous rencontré semblable énergie, semblable dévoûment dans tous nos généraux en chefs!!!...

Ah! qu'il en coûte à notre plume, *toute française*, d'avoir à avouer que Blücher leur a donné à tous une trop cruelle leçon de dévoûment et de talent militaire!...

A soixante-dix ans, se montrer plus énergique, plus résolu, plus actif et plus intelligent que nos généraux qui alors n'avaient que de quarante à quarante-cinq ans, cela fait sans doute honneur au maréchal Blücher, mais quel contraste désolant avec la conduite de la plupart de nos

généraux!! Comment s'étonner que la victoire nous ait tourné le dos!...

D'après les dispositions prises par le général anglais, notre cavalerie et notre artillerie d'avant-garde purent, seules, avoir l'honneur d'échanger avec son arrière-garde, quelques boulets, quelques coups de sabre et de lance.

A une lieue environ des Quatre-Bras, nous entendîmes une fusillade sur notre gauche, près du bois de Villers-Perruin. Elle provenait d'une méprise de nos éclaireurs, qui avaient pris des lanciers de la division Piré, pour des lanciers anglais.

Mais à peu de distance de là, une reconnaissance de cent hussards du comte Lobau fut vigoureusement ramenée par le 7e de hussards britanniques.

Là encore notre colonne s'arrêta pour la troisième ou quatrième fois. La pluie redoublait. Le sixième corps touchait aux Quatre-Bras; nous apprîmes enfin la cause inexplicable, jusque là, de ces funestes haltes.

Il était environ 2 heures après-midi.

Il ne s'y trouvait déjà plus un soldat anglais, et cependant rien n'annonçait encore les têtes de colonnes du prince de la Moskowa. Qu'étaient-elles devenues depuis le matin que l'armée du maréchal eût dû avoir pris les armes pour avoir l'œil ouvert sur les soldats de Wellington?...

Irrité de ne pas voir arriver les troupes du

maréchal, l'Empereur envoya au-devant d'elles avec ordre de presser leur marche.

Le comte d'Erlon, qui, dès la veille au soir, avait pris son ordre de bataille, arriva le premier à la tête de son corps, et reçut en passant devant Napoléon, l'ordre de pousser vigoureusement l'arrière-garde anglaise.

Le comte Reille le suivit de près; enfin parut le prince de la Moskowa!... (*a*).

a) Voici en quels termes le colonel Heymès, dans sa brochure précédemment citée, a cherché à justifier son général.

« Le 17 juin, de bon matin, le maréchal fit prendre les armes aux troupes sous ses ordres; lui-même était aux avant-postes, dès la pointe du jour. L'ennemi n'avait point quitté ses positions de la veille; *mais on pouvait juger qu'il faisait un mouvement en arrière.*

» Le maréchal N'AVAIT POINT DE NOUVELLES DE L'EMPEREUR. Ce ne fut que *vers 9 heures* que les reconnaissances envoyées dès le matin vinrent annoncer qu'il marchait avec son armée sur la route de Namur aux Quatre-Bras; CE PRINCE arriva, en effet, A 10 HEURES à la HAUTEUR du MARÉCHAL, qui, l'ayant rejoint reçut ordre d'appuyer la cavalerie d'avant-garde sur la route de Bruxelles. Les troupes du premier corps formèrent la tête de colonne; on depassa les Quatre-Bras, on poursuivit l'ennemi.

» IL N'EST PAS VRAI QUE L'EMPEREUR TÉMOIGNA DU MÉCONTENTEMENT AU MARÉCHAL NEY; il n'est pas plus vrai que ses troupes étaient encore dans leurs bivouacs quand il parut, *car elles étaient sous les armes depuis la pointe du jour*. Le premier corps avait déjà dépassé Frasnes et repris son ordre de bataille. »

Le colonel Heymès nie, comme on le voit, très formellement que *l'Empereur eût témoigné au maréchal son mécontentement* et il ajoute que ce *prince* (Napoléon) arriva aux

Lorsque toute l'armée composant l'aile gauche eut défilé, le sixième corps se remit en mouvement, et fut suivi par toute la garde; mais le défilé de ces quarante mille hommes ayant exigé plusieurs heures, il était près de 5 heures, lorsque notre colonne arriva aux Quatre-Bras, c'est-à-dire que nous avions mis six heures, pour faire deux lieues et demie de poste; la distance des Tuileries à Sèvres!... Le croirait-on?... et tout cela parce que le maréchal Ney, bien qu'aux avant-postes, n'avait même pas songé à faire *tâter le pouls* à l'ennemi au moyen d'une vigoureuse reconnaissance.

Qu'avait-il donc à redouter?... N'avait-il pas alors au-delà de quarante mille hommes sous

Quatre-Bras à 10 HEURES DU MATIN, tandis qu'il ne quitta les hauteurs de Bry que vers midi et demi et qu'il n'y fut rendu que VERS 2 HEURES.

Si la mémoire du colonel Heymès n'est pas plus fidèle pour ce qui concerne l'accueil fait à son maréchal que pour l'heure de son entrevue avec l'Empereur aux Quatre-Bras, on avouera qu'il est, au moins, permis de douter de son assertion; quant à nous, nous en douterons d'autant plus, que, *personnellement*, nous avons été témoin de la rumeur qui s'en répandit dans tous nos rangs en passant devant les Quatre-Bras; on s'y transmettait de bouche en bouche : *la mercuriale qu'avait reçue le Rougeot.* Tout, en effet, devait la rendre vraisemblable, aussi croyons-nous, pour notre compte, plus encore aux paroles attribuées à Napoléon dans les mémoires dictés à Sainte-Hélène qu'aux dénégations intéressées du colonel Heymès.

Mais passons.

la main à déployer au besoin contre un ennemi si peu disposé à reprendre l'offensive?... Le maréchal Ney fut donc encore en cette circonstance, d'une circonspection déplorable, car elle ne contribua pas peu à nos malheurs du lendemain.

Il pouvait reprendre sa revanche sur Wellington, et empêcher peut-être la bataille de Waterloo, si, dès la pointe du jour, il lui eût de nouveau présenté la bataille. Forcée alors à une retraite précipitée, par suite de la nouvelle de la défaite de Blücher, l'armée anglaise se serait trouvée gravement compromise, soit qu'elle voulut continuer la retraite, soit qu'elle fit face en tête pour accepter le combat. Il eût enfin empêché cette fatale réunion des deux armées, qui, quatre jours après toutes ces fautes inouïes, devaient envahir la France, ruiner, de fond en comble, tout le plan de campagne de l'Empereur : en un mot, donner le coup de grâce à LA GRANDE ARMÉE.

SEPTIÈME FATALITÉ de la campagne!

Bien que le temps fut affreux, que nous fussions dans la boue, jusqu'à mi-jambe, nous étions cependant accablés par une chaleur d'orage de trente degrés et d'une touffeur telle, que nous recherchions tous les moyens d'étancher la soif qui nous dévorait.

Une ferme, située sur la chaussée, ayant déjà été envahie pour la même cause par tout ce qui nous avait précédés, se vit disputer par nos

grenadiers jusqu'à un tonneau d'eau de son, préparée pour l'étable.

Tout autour des Quatre-Bras, nous vîmes de nombreuses traces du sanglant combat de la veille; nous y aperçûmes, avec douleur, plusieurs de nos blessés, qui par une coupable négligence, n'avaient encore été ni pansés, ni même relevés.

Les Anglais n'avaient eu le temps d'enterrer qu'une partie de leurs morts; il en restait encore de nombreux groupes amoncelés et à demi-dépouillés, sur le plateau qui séparait la route du bois de Bossu, et particulièrement sur la lisière de ce bois et dans le chemin creux qui l'entourait. Parmi eux, nous remarquâmes un grand nombre d'Écossais. Leurs membres atlétiques et surtout leur costume, attiraient l'attention de nos vieux grenadiers, qui les baptisèrent, en passant, du sobriquet de *sans-culottes*.

Tant de cadavres et tant de débris nous prouvèrent combien la lutte avait été acharnée de part et d'autre.

Pendant que nous examinions cette partie du champ de bataille, une canonnade assez vive continuait à se faire entendre à une lieue en avant de nous; c'était l'Empereur qui, avec plusieurs batteries légères de sa garde, soutenues par les cuirassiers du général Milhaud et la cavalerie légère des généraux Subervic et Domon, forçait lord Uxbridge à lui céder la position

qu'il avait voulu prendre à la sortie de Genappes, sur la rive gauche de la Dyle, dans le dessein de nous arrêter quelque temps dans ce défilé, et de favoriser ainsi la retraite de l'armée anglaise.

Ce léger obstacle ne tarda pas à être franchi par notre cavalerie, et au débouché de cette petite ville, il y eut plusieurs mêlées sanglantes dans lesquelles la cavalerie anglaise fut fort maltraitée, entre autre, le 7[e] de hussards si réputé par sa bravoure, mais qui, là, paya cher une charge inopportune contre nos cuirassiers. Le major Hodge y fut tué à la tête de son escadron ainsi qu'un adjudant-major.

Ce fut dans l'une de ces charges que l'intrépide colonel Sourd, commandant le 2[e] régiment de lanciers, eut le bras droit hâché à coups de sabre. Ses lanciers emportèrent son bras et l'ensevelirent religieusement (*a*).

(*a*) Le colonel Sourd, aujourd'hui maréchal de camp du cadre de réserve, est un de ces soldats trop exceptionnels par sa fabuleuse intrépidité, même à une époque où la vaillance était l'apanage de chaque soldat, pour ne pas lui consacrer ici une notice toute spéciale et l'offrir comme type d'audace à nos arrière-neveux, et comme modèle à suivre sur un champ de bataille.

Le général baron Sourd, né, en 1779, à Sigues, département du Var, entra au service à l'âge de treize ans, dans le bataillon des volontaires du Var, en 1792. Il fit sa première campagne en Italie et mérita, par plusieurs traits de bravoure, d'être nommé maréchal-des-logis, malgré sa grande

Lord Uxbridge, voyant une partie de sa cavalerie dans le plus grand désordre, s'élance, de

jeunesse. Il était employé, en cette qualité, au siége de Gênes, dans les guides du général Masséna, qui l'honora d'une estime particulière. Ce grand capitaine, ayant été enveloppé par quelques cavaliers autrichiens, dans une sortie, le jeune sous-officier contribua puissamment à le dégager, en faisant sur l'ennemi une charge victorieuse, où il reçut une balle qui lui perça le corps. A peine guéri de cette blessure, il courut affronter de nouveaux dangers et fut encore atteint d'un coup de feu à la cuisse, au passage du Mincio, en l'an IX.

Le général Murat, qui avait eu souvent l'occasion d'apprécier son mérite, le nomma, en 1803, sous-lieutenant au 7e de chasseurs.

En 1805, il fit, avec ce régiment, la campagne terminée par la bataille d'Austerlitz, où il se signala; l'année suivante, il se fit remarquer à Jéna, et fut promu au grade de lieutenant sur le champ de bataille, par Napoléon lui-même. Une blessure qu'il y reçut ne put l'empêcher de chercher de nouveaux combats dans l'expédition de Mecklembourg, sous le général Savary.

La campagne de Pologne, en 1807, lui offrit de nombreuses occasions de se signaler; mais le 8 février de cette année, à la bataille d'Eylau, ayant eu à lutter contre des forces supérieures, et ayant été frappé, dans l'action, de plusieurs coups de sabre et de lance, il tomba entre les mains des Russes qui le gardèrent dix mois prisonnier. Il rentra dans son régiment comme adjudant-major et devint capitaine bientôt après le 1er juillet 1808. Il se distingua, à la tête de sa compagnie, en 1809, aux batailles d'Eckmulh, de Ratisbonne, Raab, Essling et Wagram, où il eut plusieurs chevaux tués sous lui. Il obtint alors la décoration de la Légion-d'Honneur, et fut proposé, à l'unanimité pour le grade de commandeur dans l'ordre des Trois-Toisons, par les officiers de son régiment qui le reconnurent authentiquement le plus brave d'entr'eux.

sa personne, à la tête du 1er régiment des gardes du corps et par une charge à fond contre nos

C'était une condition exigée par la décret impérial, rendu à Schœnbrunn, en 1809, sur l'établissement de cet ordre.

A l'ouverture de la guerre contre la Russie, en 1812, le capitaine Sourd fut nommé chef d'escadrons dans une revue que passa Napoléon. Ce grade lui permettait de déployer les talents militaires qu'il avait acquis par l'expérience, et en raisonnant les opérations des grands capitaines de l'antiquité et des temps modernes. Sa conduite, où la prudence s'alliait au courage, fixa l'attention des généraux du deuxième corps, dont son régiment faisait partie.

Il fut chargé de plusieurs missions délicates, et de plusieurs reconnaissances importantes, et surpassa toujours l'attente qu'on avait conçue de lui, par son zèle, son activité et l'habileté de sa tactique.

A l'affaire d'Ismoloa, près Valensouy, il manœuvra avec deux escadrons sur la droite d'une rivière occupée par les Russes, de manière à leur interdire l'accès du pont, dont un ravin les séparait, et les culbuta dans ce ravin toutes les fois qu'ils osèrent le franchir.

Les deux armées furent spectatrices de cette affaire, qui excita l'étonnement de l'une et les acclamations de l'autre, et qui valut à l'intrépide Sourd l'honneur d'être complimenté et embrassé par tous les officiers de la brigade du général Corbineau.

Le 18 août, il enleva aux ennemis plusieurs canons qu'ils venaient de prendre sur un corps français.

Le 19 octobre, ayant été envoyé par son ami, le brave colonel Saint-Chamans, avec deux cents chevaux, sur la rive gauche de la Dwina, que les Russes avaient passée, à deux lieues au-dessous de Polotsk, il parvint, par l'audace et la combinaison de ses manœuvres, à couper un corps de deux mille hommes, auquel il fit mettre bas les armes, et qu'il amena prisonniers avec leur artillerie.

Il reçut, dans ce glorieux succès, une blessure sur le bras

escadrons dispersés, il parvient à rétablir le combat et à assurer sa retraite.

droit; cinq jours après, à la tête de deux escadrons, il arrêta dans un défilé huit cents cavaliers ennemis, et en amena trois cents prisonniers avec deux canons et leurs caissons.

La brigade Corbineau était arrivée à la Bérézina, et ayant trouvé Borizoff, lieu désigné pour le passage de la rivière, au pouvoir des Russes, elle fut obligée d'aller plus haut et arriva à minuit à un endroit que l'on supposait guéable. Le brave Sourd appelle alors des hommes de bonne volonté pour passer avec lui, il ne reçoit point de réponse; mais il juge que son exemple va entraîner tout le monde; il s'écrie: *en avant, par quatre* ! s'élance le premier au milieu des flots, et parvint à la nage sur le bord opposé. Trois jours après, cette brigade ayant rencontré l'Empereur, qui revenait de Moscou, elle rétrograda vers la même rivière, et ce fut encore le chef d'escadrons Sourd qui la traversa le premier, à la tête de son régiment et de la même manière, sous les yeux de Napoléon, à l'endroit même où Charles XII l'avait passée cent trente-cinq ans avant, lorsqu'il volait à la conquête de la Russie.

Son activité et sa valeur ne se démentirent pas un seul instant pendant tout le temps de la retraite. Placé à l'arrière-garde, le commandant Sourd contint, dispersa ou écrasa des nuées de Cosaques.

Chargé des expéditions les plus difficiles, il s'en acquitta avec un succès inespéré, et lorsque les débris de notre armée eurent trouvé quelque repos, sur les rives de l'Elbe, il n'y eut plus pour lui aucun moment d'inaction.

Le lendemain de la malheureuse affaire de Janed (26 août 1813), le général Sebastiani le fit appeler pour lui demander s'il voulait rendre un service des plus importants à nos troupes en allant, de Cobert à Haino, avertir le général Marchand dont la division était oubliée, de se retirer sur Bausloo, et, sur sa réponse affirmative, il mit à sa disposition tous les hommes qu'il pourrait juger nécessaires, afin d'assurer le

Ce trait d'intrépidité fit honneur à lord Uxbridge ainsi qu'à sa magnifique cavalerie de réserve.

succès de cette entreprise; mais le chef d'escadrons Sourd aima mieux partir seul; et parvenu auprès du général Marchand, après avoir parcouru une distance de six lieues, à travers les colonnes ennemies, il devint ainsi l'auteur de la conservation de plusieurs milliers de braves, qui étaient en danger d'être surpris.

Un dévoûment si grand et des services si multipliés méritaient une récompense éclatante. L'Empereur le nomma colonel du 20e régiment de chasseurs, malgré son peu d'ancienneté dans le grade de chef d'escadrons, en disant « *que nul n'en était plus digne par ses talents et son courage* » et, croyant n'avoir pas assez fait, il lui conféra, peu de jours après, à la revue de Dresde, le titre de baron de l'Empire.

Le colonel baron Sourd prouva sa reconnaissance par de nouveaux exploits.

Le 16 octobre, à Leipsick, ayant reçu ordre du général Exelmans de franchir un ravin placé entre les Français et les Autrichiens, il exécuta cet ordre avec tant de précision et de rapidité, qu'il culbuta, en un instant, cavalerie, infanterie et artillerie de l'ennemi, s'empara de la redoute de Gustave-Adolphe, position qui dominait toute la plaine, et fit plusieurs charges victorieuses sur les troupes envoyées pour la reprendre; ce qui donna le temps au corps d'armée du maréchal Macdonald d'aller s'y établir. Étant d'avant-garde, en marchant sur Guenahausein, il surprit l'infanterie ennemie, qui venait de couper un pont et était près d'en couper un second. Il s'élança sur elle, la mit en déroute et sauva ce pont, qui offrait un passage à l'Empereur et à toute l'armée.

La nuit qui précéda la bataille de Hanau, le colonel Sourd fut chargé d'aller reconnaître les forces et les positions ennemies, et son rapport, fait de la manière la plus précise et la plus positive, détermina l'attaque du lendemain, où les

Cette tentative de résistance à Genappe coûta néanmoins à lord Uxbridge plusieurs centaines d'hommes et de chevaux, l'artillerie légère de

Bavarois reçurent un terrible mais juste châtiment de leur trahison.

C'est sur le champ de bataille de Hanau que le colonel Sourd fut nommé, par Napoléon, officier de la Légion-d'Honneur.

Arrivé sur les bords du Rhin, le commandement de la brigade du général Maurin lui fut confié : cette brigade appartenait à la division du général Exelmans, dans le corps du maréchal Macdonald. Il se maintint avec elle pendant trois mois auprès du fleuve ; et quand l'ennemi eut effectué son passage, au moment où l'armée opérait sa retraite, il alla l'attaquer à l'improviste, entre Clèves et Cunebourg, à la tête de quatre cents chevaux, et lui fit éprouver une perte considérable, tant en hommes qu'en chevaux, sans avoir à regretter celle d'aucun des siens, quoiqu'il eût parcouru vingt lieues en seize heures.

Il suivit ensuite le mouvement de retraite du général Exelmans jusqu'à Châlons-sur-Marne.

A La Chaussée, commandant huit escadrons de différents régiments, il contint sur la gauche d'un ravin des forces très supérieures, pendant que, sur la droite, le corps d'armée était poursuivi, et il termina la journée par plusieurs charges brillantes.

Après avoir quitté Châlons-sur-Marne, se trouvant séparé de sa division par une troupe innombrable de cavalerie prussienne, il se retira, en bon ordre, sur Bergère, par une marche circulaire de huit lieues, sans perdre un seul homme, ni un seul cheval.

A La Ferté-sous-Jouarre, toujours en tête de sa brigade, composée des 6e de lanciers, 9e de hussards, 20e, 23e et 24e de chasseurs, il parvint à maintenir de l'autre côté du défilé toute la tête de la colonne de Blücher, donnant ainsi au

la garde impériale ayant pris sa bonne part dans ce combat.

corps d'armée le temps de se retirer, et en ne s'éloignant lui-même de ce lieu, malgré l'ordre qu'il en avait reçu et une blessure dont il venait d'être atteint à la main droite, qu'après avoir entièrement assuré le succès de cette importante opération.

A Saint-Fiacre, près de Meaux, il surprit et culbuta deux régiments de cavalerie russe, qui étaient au bivouac.

A Vauchamps, à Montmirail et à Champ-Aubert, il fut signalé comme un des colonels qui avaient le plus contribué à l'honneur de ces trois journées. A Ligny, en avant de Troyes, il passa, à la tête de sa brigade, le pont de la Guillotière, défilé très difficile, en présence de dix mille Autrichiens sur lesquels il fit une charge vigoureuse, où il prouva au général Nansouty qu'il n'était pas moins prudent que brave.

La veille de la bataille d'Arcis sur Aube, poussant une reconnaissance sur la vieille route, il découvrit que l'ennemi avait près de cent mille hommes de l'autre côté de la ville, et courut rendre compte au général Maurin de cette découverte, qu'on jugea très importante. Il eut alors à soutenir plusieurs attaques de la cavalerie ennemie, qu'il sut tenir en respect. Après avoir passé la nuit dans un des faubourgs de Bar, il se retira en bonne contenance, le lendemain matin, auprès du corps d'armée, établi à deux lieues de là. Détaché à une lieue à gauche du pont de la Guillotière, devant Troyes, avec sa brigade et deux mille fantassins de la jeune garde, sous les ordres du général Rottembourg, il occupait une position avantageuse vers laquelle l'ennemi dirigeait tous ses efforts, et qu'il était parvenu à déborder sur la gauche par une nombreuse cavalerie.

Le colonel Sourd ne se borna point à soutenir des assauts multipliés, il fit mieux, il dégagea l'infanterie qui était déjà enveloppée, et lui ménagea une retraite par un défilé qu'il avait fait reconnaître, et dont il défendit les avenues jusqu'à

Après cette rencontre, qui dura près d'une heure, nos colonnes poursuivirent l'arrière-garde

ce que le passage eût été effectué, heureusement après cela, ayant aperçu la cavalerie ennemie qui venait de déboucher sur un autre point, contre le grand parc d'où elle chassait quelques escadrons de cuirassiers, il fondit rapidement sur elle, et par une charge audacieuse qu'appuyèrent ces cuirassiers, ralliés en un instant à sa vue, il la mit en déroute et sema la mort dans les rangs culbutés.

A la Saussote, le colonel Sourd rendit des services signalés pendant la retraite opérée de nuit au milieu des bois, devant des forces bien supérieures.

Après la bataille d'Arcis-sur-Aube, il entra en partisan à Bar-le-Duc, avec quatre cents chevaux, rencontra une troupe russe dans les rues de cette ville, la battit complétement et lui fit bon nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouva un major porteur de dépêches importantes qui, transmises sur-le-champ à l'Empereur, l'instruisaient de la marche de l'ennemi sur Paris, et des intrigues ourdies par les traitres qui livrèrent cette capitale.

Tels sont les principaux faits d'armes qui distinguèrent si éminemment le colonel Sourd, pendant l'époque la plus glorieuse de nos fastes militaires.

Lorsque Napoléon revint de l'île d'Elbe, le colonel Sourd, en garnison à Sédan, comme commandant du régiment des lanciers de la Reine (2e régiment), vit se former cette révolution sans y prendre part ; ce ne fut que quelque temps après le départ des Bourbons qu'il consacra de nouveau ses services à la patrie, qui s'offrait toujours à sa pensée et qui était l'objet de son héroïque dévoûment.

Le colonel Sourd reçut ordre d'assister au Champ-de-Mai, et de se rendre auprès de l'Empereur qui voulait lui donner des instructions particulières, il obéit, et parut à la cour pour la première fois. L'Empereur le prenant par la moustache, lui dit :

« *Sourd, vous avez à faire beaucoup pour faire autant que*

ennemie avec toute la célérité que pouvait leur permettre l'état affreux de la chaussée, et plus

votre réputation!... » Sourd répondit: « *Sire, j'espère faire plus, et vivant ou mort, vous serez content de moi.* »

Vingt-quatre heures après il alla rejoindre son régiment, placé, en avant de Rocroy, en présence des Prussiens.

A l'ouverture des hostilités, il reparut avec toute son énergie et son habileté sur le théâtre de la guerre, et la journée de Ligny et la gloire dont il s'y couvrit, en chargeant les Prussiens ne put être surpassée que par celle qu'il acquit à Genappes et à Waterloo.

Le 17 juin, ayant reçu du comte Lobau l'ordre de charger sur l'infanterie anglaise, placée en deçà de Genappes, dans une position avantageuse et garnie de pièces d'artillerie, il la tourna aussitôt par sa droite, culbuta les hussards hanôvriens, qui accouraient pour la défendre et les fit poursuivre par un de ses escadrons, tandis qu'avec le reste de son régiment il poussait vivement ceux des ennemis qui étaient sur la route de Bruxelles. Cette nouvelle opération venait de lui être commandée par le général Corbineau, aide de camp de l'Empereur.

Mais au milieu de son succès, un contre-ordre subit le rappella sur la route de Genappes, pour appuyer le 1[er] régiment de lanciers, obligé de se replier devant des forces supérieures et imposantes, il traversa Genappes au grand trot avec ses pelotons rompus par quatre, afin de faciliter sur la gauche la retraite du 1[er] régiment de lanciers; et disposant ensuite avec la plus grande promptitude ses braves en ordre de bataille, il repoussa les Anglais étonnés, jusqu'à leurs masses, près de la Belle-Alliance. S'étant alors aperçu que son mouvement n'avait pas été suivi, ni appuyé par aucun régiment, il revint en bon ordre sur Genappes; mais il y trouva le défilé rempli de cavaliers anglais, qu'il chargea de la manière la plus vigoureuse. Un officier supérieur anglais le somma de se rendre, le colonel Sourd lui répondit en lui passant son sabre au travers du corps, ainsi qu'à tous les té-

encore celui des champs, où l'on s'embourbait à chaque pas.

méraires qui osèrent l'approcher. Après avoir ordonné sur-le-champ demi-tour à sa troupe, les prodiges de valeur qu'il fit, en cette circonstance, ont attaché à son nom une célébrité populaire; les historiens les ont célébrés, les peintres les ont retracés sur la toile.

Le pinceau de Horace Vernet a représenté, dans la mêlée, le colonel Sourd qui vient de renverser à ses pieds un colonel ennemi avec plusieurs soldats et qui combat encore avec intrépidité quoiqu'atteint de six coups de sabre, dont l'un ne lui laisse pas l'usage du bras droit.

Ces beaux traits ne sont pas de l'imagination du peintre, il n'a fait que reproduire l'exacte vérité. Le colonel Sourd agit alors tel qu'il paraît dans le tableau, et lorsque affaibli par la perte de son sang, il lui fut impossible de porter de nouveaux coups à ses adversaires, il se fit placer sur une borne élevée au bord du chemin, et par sa présence et ses cris, il ne cessa d'animer ses braves lanciers. L'Empereur qui passait non loin delà, ayant appris que le colonel Sourd avait été mis hors de combat, en témoigna un grand regret en disant : « QUELLE PERTE QUE CELLE D'UN TEL BRAVE! » et le nomma maréchal de camp sur le champ de bataille même, où le colonel Sourd commanda encore plusieurs charges après l'amputation de son bras.

En apprenant sa nouvelle promotion, il écrivit à l'Empereur, en ces termes :

« Sire,

» Dans la charge que mon régiment vient de faire sur les Anglais, j'ai reçu six coups de sabre dont trois sur le bras droit, qui ont nécessité l'amputation de ce membre, que M. Larrey, chirurgien en chef de l'armée, m'a faite. Sire, je vous dois beaucoup, mais la plus grande faveur que vous puissiez me faire est celle de me laisser colonel de mon régiment de lanciers, que j'espère reconduire à la victoire. Le

L'artillerie n'y pouvait manœuvrer qu'avec une peine extrême. Aussi, l'armée anglo-belge,

général Domon vient de me dire que je suis nommé général ; je refuse ce grade : que le Grand Napoléon me pardonne? le grade de colonel est tout pour moi.

» Je suis, de Votre Majesté, le plus dévoué et le plus reconnaissant de ses fidèles serviteurs,

» Le colonel commandant le 2e régiment de lanciers.

» *Signé :* baron Sourd. »

Le colonel Sourd amputé quelques moments avant par le baron Larrey, ce bras, un des plus redoutables de l'armée française, fut enterré avec les honneurs militaires, par son régiment sur le champ de bataille même.

Une heure après l'amputation, le colonel Sourd se remit à la tête de son régiment et fournit une nouvelle charge sur les Anglais.

Après la bataille de Waterloo, le colonel Sourd se retira à la tête de ses lanciers sur les bords de la Loire ; cet homme intrépide fit deux cents lieues à cheval pour sa nouvelle destination, à Auch ; c'est ainsi qu'en route ses blessures se cicatrisèrent !...

On doit attribuer la conduite extraordinaire du colonel Sourd à sa force physique et à son grand caractère qui ne l'ont jamais abandonné.

Arrivé à Auch, il mérita la reconnaissance des habitants de cette cité, en appaisant, par sa seule présence, une querelle très grave qui s'était élevée entre ses lanciers et eux.

Les Espagnols ayant fait une irruption sur le territoire français, le colonel Sourd, à qui le préfet en donna avis, à minuit, partit sur-le-champ à la tête de ses lanciers pour aller les repousser ; mais ils s'étaient retirés avant son arrivée, d'après l'injonction que leur avait faite S. A. R. le duc d'Angoulême ; il retourna à Auch, où il resta jusqu'au licenciement de l'armée.

qui, déjà, à la faveur des épais brouillards de la journée, avait su dérober habilement sa retraite au prince de la Moskowa, dut-elle se féliciter doublement de cet *auxiliaire atmosphérique*, qui avait rendu presqu'impraticables tous mouvements à travers champs.

Sans cette fâcheuse circonstance, Wellington eût été peut-être forcé de continuer sa retraite jusqu'à Bruxelles, et de nous abandonner la position de Mont-Saint-Jean, bien qu'il eût, dit-on, déclaré: « *Qu'une armée qui aurait à défendre* » *Bruxelles n'avait que ce champ de bataille à* » *prendre pour y attendre l'ennemi.* »

Le mauvais temps, ainsi que la fatale imprévoyance de MM. lés maréchaux Soult et Ney, vinrent donc en aide au général anglais et décidèrent le choix de l'arène, plutôt encore que ses prévisions de 1814.

L'Empereur constamment avec l'avant-garde, n'avait pas perdu de vue l'armée anglaise depuis les Quatre-Bras. Celle-ci était arrivée en entier, moins son arrière-garde, sur le terrain où elle devait nous attendre, dans le cas probable d'une attaque. Mais l'Empereur ne put parvenir en forces devant son camp que vers 6 heures du soir.

Voulant néanmoins reconnaître l'armée ennemie, il fit déplòyer les cuirassiers du comte Milhaud, sous la protection des batteries légères de sa garde qui avaient toujours été à l'avant-

garde, et simula une attaque sérieuse. L'ennemi alors démasqua cinquante ou soixante bouches à feu : ce fut le salut de l'armée anglaise!...

Il était trop tard pour en venir aux mains; toutes les troupes étaient harassées; les chevaux abîmés de fatigue, et le temps tellement brumeux, qu'on eût été exposé à se battre français contre français.

L'Empereur ordonna donc au premier corps ainsi qu'à la cavalerie de prendre position en face de l'armée anglo-hollandaise, depuis Plancenois, jusqu'à la ferme de Mont-Plaisir.

Le deuxième corps avait reçu l'ordre d'établir ses bivouacs à Genappès, et d'y passer la nuit, mais de prendre les armes à la pointe du jour, et de rejoindre l'armée.

Près de Genappes l'infanterie de la garde quitta la chaussée et prit la traverse à droite; Il était 8 heures du soir. Cette disposition avait pour but de dégager la route pavée, afin de ne point arrêter les mouvements de l'artillerie et de ses parcs.

Mais les chemins, par suite des pluies, étaient tellement effondrées qu'il nous fût impossible de conserver aucune espèce d'ordre dans nos colonnes. En cherchant des sentiers plus faciles, un grand nombre d'hommes s'égarèrent, et ce ne fut qu'au jour que chacun put rejoindre son drapeau.

L'Empereur avait choisi la ferme *du Caillou*, située sur la chaussée même, pour son quartier-général.

Toute sa garde vint s'y grouper successivement, mais chacun y arrivait exténué.

Pendant les marches et contremarches de cette effroyable nuit, ce fut un véritable pêle-mêle. Les régiments, les bataillons, les compagnies mêmes, tous étaient confondus. On cherchait en vain ses généraux, ses officiers au milieu de l'obscurité la plus complète et par une pluie battante. A chaque instant, nous avions à franchir des haies vives ou de profonds ravins. Aussi, des murmures, des imprécations, partaient-ils de toutes parts contre les généraux auxquels on imputait, certes bien à tort, toutes ces fatigues: l'humeur alla même à tel point que des cris: A LA TRAHISON! se firent entendre et furent souvent répétés.

Poussés à bout de toute patience, plus encore que de leurs forces, une multitude de grenadiers et de chasseurs à pied se jetèrent dans les maisons qu'ils rencontrèrent; les uns, y cherchaient un asile contre une tourmente aussi affreuse; d'autres, un bivouac pour s'y sécher et se reposer pendant quelques heures.

La masse de notre régiment arriva néanmoins, vers minuit, dans un verger, au milieu duquel se trouvait une ferme, transformée depuis peu d'instants en quartier-général de la garde. Ce fut

là notre bivouac définitif. Il était temps!! Car quelle journée et quelle nuit!!

Nos capottes, nos pantalons traînaient deux ou trois livres de boue; un grand nombre d'hommes avaient perdu leur chaussure, et arrivèrent pieds nuds au bivouac.

Nous passâmes le reste de cette nuit désastreuse, comme nous pûmes; elle n'a pas peu contribué aux malheurs du lendemain, aussi avons-nous cru devoir consigner ici ces détails, généralement ignorés.

Que l'on se figure maintenant la position de ces deux armées; de ces cent cinquante et quelques mille hommes, obligés, après une journée pareille, de bivouaquer dans l'eau ou dans des blés, réduits à l'état de fumier par les colonnes qui les avaient traversés!... Aussi, affirmons-nous avec un historien anglais, sir Alison: « Que jamais soldats ne passèrent une nuit plus » triste que celle qui suivit la halte des deux » armées dans leurs positions respectives pen- » dant la nuit du 17. Toute la journée avait » été sombre et pluvieuse; vers le soir la pluie » tomba par torrents à tel point qu'en traver- » sant la route des Quatre-Bras à Waterloo, les » soldats avaient souvent de l'eau jusqu'à la che- » ville. Quand les troupes arrivèrent sur le ter- » rain, le passage de l'artillerie, de la cavalerie » et des caissons, sur la surface humide, l'avait » tellement effondrée qu'il était presque partout

» réduit à l'état de boue, avec toutes ses cavités
» couvertes en grandes nappes d'eau.

» La condition des soldats qui allaient rester
» toute la nuit dans cette situation toute décou-
» rageante et incommode qu'elle était, se trou-
» vait encore préférable à celle des bataillons
» qui étaient stationnés dans les champs de sei-
» gle, où le grain était, pour la plus grande
» partie, haut de trois ou quatre pieds et trempé
» d'eau depuis le haut jusqu'en bas.

» Le terrain occupé par les soldats français,
» n'était ni moins humide, ni moins incommode.
» Mais quelque triste que fut leur situation phy-
» sique, ni les Français, ni les Anglais ne lais-
» saient entrer dans leur cœur aucun sentiment
» de découragement. Tels étaient l'intérêt du mo-
» ment, la grandeur de l'enjeu, la force de l'exal-
» tation dans les deux armées, que les soldats
» étaient presque insensibles à la souffrance phy-
» sique. Chaque homme savait que la retraite
» était coupée; qu'une bataille décisive serait li-
» vrée le lendemain!... La grande dispute qui
» avait duré 22 ans, allait enfin aboutir à un
» résultat final. Pour l'armée anglaise, la retraite
» après le désastre serait difficile, sinon impos-
» sible, à travers les étroits défilés de la forêt
» de Soignes!... Pour les Français, la défaite c'é-
» tait la ruine! . . . .

» Jamais deux armées si fameuses, continue
» sir Alison, commandées par deux chefs si cé-

» lèbres et animés de sentiments si héroïques,
» ne s'étaient encore trouvées en contact dans
» l'Europe moderne ; jamais lutte n'avait eu pour
» enjeu de si grands intérêts! »



LIVRE HUITIÈME.

—

CHAPITRE XXVII.

—

SOMMAIRE. — Dimanche, 18 juin 1815. — BATAILLE DE WATERLOO. — 1 heure du matin, l'Empereur, accompagné du général Bertrand, seul, parcourt, à pied, la ligne des grand-gardes; aspect de l'armée anglo-batave à la lueur du feu de ses bivouacs; il pleut par torrents; silence magique; quel sujet de méditations : cent soixante mille guerriers plongés dans le sommeil le plus profond, et sur lequel déjà plâne la mort de tous côtés. — L'Empereur rentre et reçoit les rapports des officiers envoyés en reconnaissance; renseignements fournis par deux déserteurs belges sur les dispositions de l'armée ennemie et l'esprit des populations; rapport du maréchal Grouchy, daté de Gembloux, 10 heures du soir; confiance qu'il semble devoir inspirer. — 5 heures du matin, pensées de Napoléon et ses illusions sur cette fatale journée; paroles du maréchal Ney, réponse de l'Empereur; retour des officiers d'artillerie, chargés d'examiner l'état du terrain et si l'on pouvait y manœuvrer; déjeûner de l'Empereur; à 8 heures il monte à cheval et se porte vers les tirailleurs, vis-à-vis la HAYE-SAINTE; reconnaît la ligne ennemie, et s'assure s'il a été construit quelques redoutes ou retranchements; coup d'œil sur le terrain occupé par l'armée de Wellington. — L'Empereur se recueille pendant un quart d'heure et dicte l'ordre de bataille, que deux officiers généraux écrivent, assis par terre; des aides de camp courent le transmettre à chaque commandant de corps; l'armée s'ébranle sur onze colonnes; détails de ces mouvements, effets qu'ils produisent sur l'armée anglo-batave, rangée en amphithéâtre sur les coteaux opposés. — Préliminaires de la bataille et coup d'œil topographi-

que sur ces champs à jamais célèbres.— A 10 heures 1/2, l'armée française est complétement en ligne, chaque corps à la position indiquée par l'Empereur ; elle est établie sur six lignes présentant la forme de six V. — Effectif réel des troupes qui vont combattre. — Ordre de bataille de l'armée anglo-batave ; ses avantages et ses côtés faibles. — Justes reproches à adresser à notre état-major-général sur ses mauvaises reconnaissances ; fautes qu'elles font commettre ; réflexions sur la manière de combattre avec le plus de succès une armée anglaise ; chiffre exact des troupes anglo-bataves qui ont pris part à la bataille de Waterloo.

BATAILLÉ DE WATERLOO.

Le jour avait à peine paru qu'un ordre de l'Empereur, transmis à chaque corps ou parcelle de corps de la vieille garde, car nous étions loin d'être tous ralliés, nous prescrivit de préparer nos grandes tenues pour notre entrée à Bruxelles, où l'Empereur pensait coucher le soir même (*a*). Quelle cruelle illusion!!

Néanmoins, nous nous mîmes en mesure d'exécuter cet ordre. Mais notre tenue de combat réclamait surtout nos soins.

Nos armes étaient hors d'état de faire feu; il fallut les démonter complétement; les nétoyer à fond. La pluie avait été si constante que des paquets de cartouches, soigneusement enveloppés dans nos sacs, en étaient devenus pour ainsi dire hors de service.

(*a*) Nous avons appris depuis qu'un souper y avait été préparé pour l'Empereur par des partisans de la cause française, tant ils avaient cru à son triomphe!

Enfin, vers 9 heures, la grenadière appela aux armes. Chacun achève aussitôt sa toilette, plus qu'humide encore, car notre tenue de combat sera celle de la veille, c'est-à-dire en capotte et bonnet à poil sans ornements, et non *en grande tenue d'été*, ainsi que l'a indiqué l'imagination des artistes, qui ont cherché à reproduire sur la toile, quelques épisodes de ce dernier et terrible drame de l'Empire : licence d'artiste, on l'avouera !...

Pendant la nuit, Napoléon avait dicté tous les ordres pour la bataille si Wellington ne reprenait pas le gant qu'il avait jeté.

» A une heure du matin, préoccupé de ses grandes pensées, ainsi qu'il le dit dans ses mémoires sur 1815, il sortit à pied, accompagné seulement du général Bertrand, son grand maréchal du palais, et parcourut la ligne des grand-gardes.

» La forêt de Soignes apparaissait comme un incendie ; l'horizon, entre cette forêt, Braine-La-Leud, les fermes de la Belle-Alliance et de La-Haye, était resplendissant du feu des bivouacs ; le plus profond silence régnait. L'armée anglo-hollandaise était ensevelie dans un profond sommeil, suite des fatigues qu'elle avait essuyées les jours précédents. Arrivé près du bois de Gomont, il entendit le bruit d'une colonne en marche ; il était 2 heures et 1/2. Le bruit cessa ; la pluie tombait par torrents.

» Divers officiers envoyés en reconnaissance et des affidés, de retour à 3 heures et 1/2, confirmèrent que les anglo-hollandais ne faisaient aucun mouvement.

» A 4 heures, les coureurs lui amenèrent un paysan qui avait servi de guide à une brigade de cavalerie anglaise, qui avait été prendre position sur l'extrême gauche, près du village d'Ohain.

» Deux déserteurs belges qui venaient de quitter leur régiment, lui rapportèrent que : « leur » armée se préparait à livrer bataille; qu'aucun » mouvement retrograde n'avait eu lieu; que » la Belgique faisait des vœux pour le succès » de l'Empereur; que les Anglais et les Prus» siens y étaient également haïs. »

» Les troupes françaises étaient bivouaquées au milieu de la boue; les officiers reconnaissaient tous l'impossibilité de livrer bataille dans la journée; l'artillerie et la cavalerie ne pourraient manœuvrer dans les terres, tant elles étaient détrempées; ils assuraient même qu'il faudrait douze heures de beau soleil pour les étancher. Le jour commençait à poindre, l'Empereur rentra à son quartier-général, plein de satisfaction, de la grande faute, disait-il, que faisait le général anglais, et fort inquiet que le mauvais temps ne l'empêchât d'en profiter. »

Ce fût, en ce moment, que l'Empereur reçut du maréchal Grouchy, un second rapport, daté

de Gembloux, 10 *heures du soir*. Le premier daté également de Gembloux, mais à 5 *heures du soir*, et parvenu à l'Empereur à 11 heures, annonçait la halte de l'aile droite NE SACHANT QUELLE DIRECTION AVAIT PRIS BLÜCHER. Cette armée n'avait donc fait, pendant toute cette journée, que trois lieues, tandis que l'Empereur, malgré les lenteurs du maréchal Ney, en avait fait faire six à son armée, et n'avait pas perdu de vue, un instant, l'armée anglaise.

Le second rapport du maréchal Grouchy était ainsi conçu :

« Sire,

» J'ai l'honneur de vous rendre compte que j'occupe Gembloux et que ma cavalerie est à Sauvenières. L'ennemi, fort d'environ trente mille hommes, continue son mouvement de retraite; on lui a saisi ici un parc de quatre cents bêtes à cornes, des magasins et des bagages.

» Il paraît, d'après tous les rapports, qu'arrivés à Sauvenières, les Prussiens se sont divisés en deux colonnes: l'une a dû prendre la route de Wâvres, en passant par Sart à Walhain; l'autre colonne paraît s'être dirigée sur Perwès.

» On peut peut-être *en inférer qu'une portion va rejoindre* Wellington, et que le centre

qui est l'armée de Blücher se retire sur Liège. Une autre colonne avec de l'artillerie ayant fait son mouvement de retraite sur Namur, le général Exelmans a ordre de pousser ce soir six escadrons sur Sart à Walhain, et trois escadrons sur Perwès. D'après leur rapport, si la masse des Prussiens *se retire sur Wâvres, je la suivrai dans cette direction, afin* qu'ils ne puissent gagner Bruxelles, *et de la séparer de Wellington.*

» Si, au contraire, mes renseignements prouvent que la principale force prussienne a marché par Perwès, je me dirigerai par cette ville, à la poursuite de l'ennemi.

» Les généraux Thielmann et Borstell faisaient partie de l'armée que Votre Majesté a battue hier; ils étaient ce matin à 10 heures, ici, et ont annoncé que vingt mille des leurs avaient été mis hors de combat. Ils ont demandé, en partant, les distances de Wâvres, Perwès et Hannut. Blücher a été blessé au bras, ce qui ne l'a pas empêché de commander après s'être fait panser. Il n'a point passé par Gembloux.

» Je suis avec respect,

» De Votre Majesté,

» Sire,

» Le fidèle sujet,
» Le maréchal GROUCHY. »

Cette dépêche semblait de nature à rassurer l'Empereur sur la mission du commandant en chef de son aile droite; nous verrons bientôt de nouvelles déceptions.

» A cinq heures, Napoléon aperçut quelques faibles rayons de ce soleil, qui devait, avant de se coucher, éclairer la perte de l'armée ennemie; l'oligarchie britannique en serait, disait-il, renversée! La France allait se relever, dans ce jour, plus glorieuse, plus puissante et plus grande que jamais!!! »

Telles étaient, à 5 heures du matin, les illusions de l'Empereur!

A 8 heures, il se fit servir à déjeûner.

« L'armée ennemie, dit-il aux généraux qui » l'entouraient, est supérieure à la nôtre de près » d'un quart; nous n'en avons pas moins quatre- » vint-dix chances pour une et pas dix contre. » — « Sans doute, dit le maréchal Ney qui entrait dans ce moment, si le duc de Wellington était assez simple pour attendre Votre Majesté; mais je viens lui annoncer que déjà ses colonnes sont en pleine retraite; elles disparaissent dans la forêt. » — « Vous avez mal vu, lui répondit » Napoléon; il n'est plus temps, il s'exposerait » à une perte certaine; il a jeté les dès, et ils » sont pour nous! »

Dans ce moment, des officiers d'artillerie qui avaient parcouru la plaine vinrent annoncer que l'artillerie pouvait manœuvrer, quoique avec

quelques difficultés, qui, dans une heure, seraient bien diminuées.

Aussitôt l'Empereur monta à cheval, et se porta vers les tirailleurs, vis-à-vis la Haye-Sainte; reconnut de nouveau la ligne ennemie, et chargea le général du génie Haxo, de s'en approcher de manière à s'assurer s'il avait été élevé quelques redoutes ou retranchements. Ce général revint rendre compte qu'il n'avait aperçu aucune trace de fortification (*a*).

(*a*) Les Anglais n'avaient, en effet, élevé aucun retranchement; ils n'en avaient pas besoin, protégés qu'ils étaient, comme on va le voir, par un rempart naturel; une forte barricade fermant la tranchée ouverte dans la terrasse pour le passage de la chaussée de Charleroy, était leur seul ouvrage de fortification sur ce point.

Mais ici encore notre état-major général mérite les plus graves reproches, car il n'eût pas dû se contenter de l'examen à cinq cents toises, fait par le général Haxo; il eût dû se faire renseigner, *jusqu'aux moindres détails*, par les habitants du voisinage et par le curé de Plancenois, entre autres, sur la topographie du champ de bataille d'où Wellington semblait défier son adversaire.

Ces renseignements eussent fait connaître que les parties faibles de la position, occupée par l'ennemi, étaient vers sa gauche, et que là devaient, à tous égards, se diriger les principales attaques, et non sur son centre, où la nature du terrain mettait la moitié des troupes ennemies à l'abri de nos coups, tandis qu'il nous fallait marcher à elles, la poitrine découverte pendant vingt minutes; premier désavantage.

Si Napoléon eût connu son terrain, avant de dicter son ordre de combat, nul doute qu'il n'eût point attaqué le taureau par les cornes, alors qu'il pouvait faire autrement et d'une manière plus conforme à ses vues et à ses intérêts.

L'Empereur réfléchit un quart d'heure, dicta l'ordre de bataille, que deux généraux écrivaient

Mais, grace à l'*incurie coupable* de l'état-major-général, on fit commettre à Napoléon une faute qui contribua à nos désastres.

Toute la force défensive de la position choisie par Wellington, se trouvait au centre de sa ligne de bataille, au-dessus de la Haye-Sainte, puis à la droite de cette ferme, jusque vers le château de Gomont.

Aujourd'hui, le terrain n'est plus reconnaissable, la terrasse ayant été, en grande partie, nivelée entre Mont Saint-Jean et la Haye-Sainte. Le chemin qui en suivait la crête existe toujours, mais il n'est plus encaissé; ses deux escarpes ont disparu et les terres qui les formaient ont été enlevées pour construire la montagne artificielle de cent cinquante pieds qui supporte le ridicule lion belge, devant lequel, en 1832, on a eu la lâcheté de faire défiler l'armée française en l'empêchant de le renverser à coups de canon, ainsi que voulut le faire un de nos amis d'enfance, aujourd'hui lieutenant-colonel d'artillerie.

Le sol, à la sommité du plateau de Mont Saint-Jean a été baissé de près de dix pieds. L'aspect général du terrain est donc complétement changé. Lord Wellington, quelques années après 1815, faisant les honneurs des champs de Mont Saint-Jean à nous ne savons quelle Altesse Impériale ou Royale, se montra, dit-on, fort mécontent de cet immense déblai : « *je ne reconnais plus mon champ de bataille* » s'écria-t-il.

Deux tertres qui de chaque côté de la route, à quelques pas au-dessus de la Haye-Sainte, supportent les monuments élevés au colonel anglais Gordon, aide-de-camp de Wellington, et aux officiers de la légion germanique, tués dans la bataille, donnent la position et le relief exacts de l'ancien plateau. Construit, avant le nivellement, sur le bord de la terrasse, ces tombeaux ont gardé leur ancienne base; il faut, de la route, monter douze ou quinze marches pour arriver à

assis par terre. Les aides-de-camp le portèrent aux divers corps d'armée, déjà tous sous les armes, pleins d'impatience et d'ardeur.

L'armée s'ébranla et se mit en marche sur onze colonnes:

Ces onze colonnes étaient destinées: quatre, à former la première ligne; quatre, la seconde ligne; trois, la troisième.

Les quatre colonnes de la première ligne étaient: celle de gauche, formée par la cavalerie du deuxième corps, commandée par le lieutenant-général Piré.

La deuxième, par les trois divisions d'infanterie du deuxième corps.

L'effectif général de ce corps était d'environ seize mille hommes, *présents* sur le champ de bataille, déduction faite des pertes essuyées aux Quatre-Bras et dans la journée du 15.

La troisième colonne fut formée par les quatre divisions d'infanterie du premier corps, commandé par le comte d'Erlon.

La quatrième colonne de la première ligne, fut formée par la division de cavalerie légère du premier corps, commandée par le lieutenant-général Jacquinot.

L'effectif général du premier corps était de

celui du colonel Gordon; c'est sur le point de la chaussée qui les sépare qu'était construite la barricade dont nous venons de parler.

vingt mille hommes présents sous les armes, et en ligne.

Les quatre colonnes de la seconde ligne étaient : celle de gauche, formée par les cuirassiers du comte de Valmy. La force de ce corps s'élevait à trois mille six cents combattants présents.

La deuxième colonne de la seconde ligne fut formée par les deux divisions d'infanterie du sixième corps, commandé par le comte Lobau.

Ces deux divisions comptaient en ligne environ sept mille quatre cents combattants.

La troisième colonne fut formée par les deux divisions de cavalerie légère des lieutenants-généraux Subervic et Domon, réunissant deux mille quatre cents chevaux.

La quatrième colonne fut formée par les cuirassiers du comte Milhaud. Ce corps comptait environ deux mille huit cents combattants présents, déduction faite des pertes des journées précédentes.

Les trois colonnes de la troisième ligne étaient : celle de gauche, formée par la division des grenadiers à cheval, de dragons de la garde et des gendarmes d'élite (treize escadrons), sous le commandement du lieutenant-général comte Guyot, forts de mille six cents combattants présents.

La seconde, par les trois divisions d'infanterie de la jeune, la moyenne et la vieille garde, aux ordres des lieutenants-généraux comte Du-

hesme, comte Morand et comte Roguet (vingt-trois bataillons et demi). L'infanterie de la garde, en y comprenant les deux compagnies de sapeurs et de marins comptait sur le champ de bataille onze mille deux cent cinquante baïonnettes, déduction faite des pertes pendant la bataille de Ligny.

Enfin, la troisième colonne de la troisième ligne fut formée par les lanciers et les chasseurs à cheval de la garde, sous le commandement du lieutenant-général Lefèbvre-Desnoëtes (Treize escadrons), formant environ deux mille chevaux.

L'artillerie marchait sur les flancs des colonnes; les parcs et les ambulances à la queue.

Le total général des combattants de l'armée française s'élevait à soixante-onze mille huit cent cinquante-sept hommes, dont quarante-neuf mille quatre cent cinquante baïonnettes d'infanterie et quatorze mille sept cents sabres de cavalerie, (déduction faite des pertes des journées des 15, 16 et 17 juin), divisés en cent cinq bataillons et cent vingt-trois escadrons, et enfin à sept mille sept cents hommes pour le service de deux cents quarante-huit bouches à feu et de leurs parcs, celui du génie, des équipages et des ambulances (*a*).

(*a*) Tel était, à quelques centaines d'hommes près, *l'effectif réel* des troupes françaises de toutes armes qui ont pris part

A neuf heures, les têtes des quatre-colonnes formant la première ligne arrivèrent où elles devaient se déployer. En même temps on aperçut plus ou moins loin, les sept autres colon-

à la glorieuse, mais funeste bataille de Waterloo. Nous sommes arrivé à ce résultat par de longues et consciencieuses recherches, à défaut de documents officiels auxquels nous pussions ajouter foi. D'après les matériaux authentiques que nous nous sommes procurés, non sans peine et sans beaucoup de temps et de correspondances, nous avons obtenu la moyenne de quatre cent soixante-onze baïonnettes par bataillon et celle de cent vingt sabres par escadron, en y comprenant les officiers et les sous-officiers, et enfin le chiffre de sept mille sept cents hommes pour le service de l'artillerie, du génie, des équipages et des ambulances, etc.

Aucun travail de ce genre n'avait, nous osons le dire, encore été fait jusqu'à ce jour, aussi n'avons-nous pu nous appuyer sur les ouvrages de nos prédécesseurs, qui, TOUS, ont augmenté ou diminué le chiffre de l'armée française suivant le point de vue de leur narration. Ce n'est cependant point ainsi que l'on doit préparer des matériaux pour l'histoire.

Nous n'imiterons pas davantage les *petits calculs* de certains auteurs pour relever le mérite de leurs soldats respectifs, au détriment de la vérité et de la justice que doit toujours respecter un historien ; nous voulons rendre à César ce qui revient à César, et s'il nous arrive de nous tromper, envers quelqu'un, qu'il soit ami ou ennemi, nous serons heureux de revenir sur nos impressions ou sur nos jugements, si l'on nous démontre, *preuves en main*, qu'ils étaient erronnés; car nous l'avons déjà dit : si parfois il nous est arrivé et s'il nous arrive encore, d'être sévère pour les actes que nous avions à retracer, nous déclarons, au moins, que nous ne l'avons jamais fait sous l'impression d'un sentiment de haine ou de prévention personnelles, mais par pure conviction et par un patriotisme vrai, franc et loyal.

nes qui débouchaient des hauteurs; toutes étaient en marche. Les trompettes sonnaient et les tambours battaient au champ; la musique jouait des airs qui rappelaient aux soldats le souvenir de cent victoires. Ce spectacle était magnifique, et l'ennemi, placé sur un amphithéâtre en face, dut en être frappé: l'armée dut lui paraître double en nombre de ce qu'elle était réellement (*a*).

(*a*) Voici la peinture qu'en a faite le plus impartial des écrivains anglais qui ont essayé de décrire cette bataille de Waterloo :

« Du côté des Français, dit sir Alison, onze colonnes se déployaient simultanément pour aller occuper leurs positions. Pareilles à d'énormes serpents revêtus de leurs éblouissantes écailles, elles défilaient lentement le long des collines opposées, au milieu d'un bruit continuel de trompettes et du roulement des tambours que ne cessaient de faire entendre les divers corps de musique de cent quatorze bataillons et de cent douze escadrons, qui jouaient *la Marseillaise, le Chant du Départ, le Veillons au salut de l'Empire*, et autres airs populaires de France.

» Bientôt l'ordre parut sortir du cahos : quatre de ces colonnes vinrent se placer sur la première ligne; quatre autres sur la seconde, et trois sur la troisième.

» Ces forces redoutables étaient rangées en un magnifique ordre de bataille, et les soldats anglais contemplèrent avec admiration leurs glorieux antagonistes. Deux cent cinquante pièces de canon, rangées le long de la crête de la montagne en avant de la ligne avec leurs mèches allumées, semblaient un terrible présage du conflit qui approchait.

» Sur la première et la seconde ligne, l'infanterie, flanquée par d'épaisses masses de cavalerie, se tenait dans un ordre merveilleux.

Ces onze colonnes se déployèrent avec tant de précision, qu'il n'y eut aucune confusion, et chacun occupa la place qui lui était assignée dans la pensée du chef; jamais peut-être de si grandes masses ne s'étaient déployées avec autant de facilité et de précision.

La cavalerie légère du deuxième corps (quinze

» Vingt-quatre escadrons de cuirassiers, rangés derrière les deux extrémités de la seconde ligne, resplendissaient déjà aux rayons du soleil.

» Au troisième rang, les grenadiers, les dragons, les lanciers et les chasseurs à cheval de la garde se faisaient remarquer par leurs brillants uniformes et leurs armes étincelantes.

» Enfin, tout-à-fait à l'arrière, les vingt-quatre bataillons d'infanterie de la garde, sombres et massifs occupaient les deux côtés de la route près de la Belle-Alliance; ils étaient comme destinés à finir la lutte.

» L'armée anglaise ne présentait pas un spectacle aussi imposant, parce qu'elle était EN PARTIE CACHÉE par la courbure de l'éminence sur laquelle elle se tenait. Elle était formée presque entièrement en carrés, avec la cavalerie à l'arrière et les pièces de canon habilement disposées le long du sommet de la colline.

» Aucun bruit de trompettes, aucun roulement de tambours ne retentissaient dans leurs rangs. Comme les anciens Grecs, les hommes prenaient leurs places en silence, et dans leurs lignes nombreuses, on n'entendait guère que le fracas des canons qui roulaient, et, de temps à autre, le mot de commandement des officiers. »

Sir Alison se trompe sur le chiffre de nos bataillons et de nos escadrons, il s'est appuyé sur des relations erronnées; il se trompe également sur la *Marseillaise*, car l'Empereur ne l'aimait pas, et sous l'Empire, on ne la jouait plus.

cscadrons), se mit en colonnes sur trois lignes, perpendiculairement à la chaussée de Nivelles, à peu près à la hauteur des premiers bois du parc de Gomont, éclairant, par la gauche, toute la plaine, et ayant des grand-gardes sur Braine-La-Leud ; la batterie d'artillerie légère à droite et à gauche de la chaussée de Nivelles.

Le deuxième corps d'infanterie, sous les ordres du comte Reille, occupa l'espace compris entre la chaussée de Nivelles et celle de Charleroy; c'était une étendue de neuf cents à mille toises. La division du prince Jérôme (onze bataillons), tenait la gauche près de la chaussée de Nivelles, ayant devant elle le bois de Gomont; à sa droite, le général Foy avec les onze bataillons de sa division, tenait le centre, et le général Bachelu, avec ses onze bataillons, la droite de cette ligne, qui arrivait à la chaussée de Charleroy, près la ferme de la Belle-Alliance.

Chaque division d'infanterie était sur deux lignes, la deuxième à trente toises de la première, ayant son artillerie sur son front, et ses parcs en arrière près la chaussée de Nivelles.

La troisième colonne, formée par les quatre divisions d'infanterie du premier corps (trente-trois bataillons), sous les ordres du comte d'Erlon, appuya sa gauche à la Belle-Alliance, sur la droite de la chaussée de Charleroy, et sa droite vis-à-vis les fermes de Papelotte et de La-Haye, où s'appuyait la gauche de l'ennemi.

Chaque division était aussi sur deux lignes, ayant son artillerie dans l'intervalle des brigades

La cavalerie légère du premier corps qui formait la quatrième colonne déploya ses onze escadrons sur trois lignes, à l'extrémité de la droite du premier corps, observant La-Haye, et jetant des postes sur Smohain et Frichermont pour surveiller les flanqueurs de l'ennemi; son artillerie légère était à sa droite. L'espace occupé par le premier corps était d'environ mille cent toises.

La première ligne était à peine formée, que les têtes des quatre colonnes de la deuxième ligne arrivèrent au point où elles devaient se déployer. Les cuirassiers du comte de Valmy (vingt-cinq escadrons), s'établirent sur deux lignes, à trente toises l'une de l'autre, appuyant leur gauche à la chaussée de Nivelles, à cent toises de la deuxième ligne du deuxième corps, et leur droite vers la chaussée de Charleroy; l'espace était de mille à mille cent toises.

Une de leurs batteries prit position sur la gauche, près la chaussée de Nivelles, l'autre, sur la droite, près la chaussée de Charleroy.

La deuxième colonne, commandée par le comte Lobau, se porta à cinquante toises derrière la deuxième ligne du deuxième corps; elle resta en colonne serrée par bataillons et par division, occupant une centaine de toises de profondeur, le long et sur la gauche de la chaussée, avec une distance de dix toises entre les deux colon-

nes de divisions, celle du lieutenant-général baron Simmer (neuf bataillons), à droite, et la division du lieutenant-général baron Jannin (six bataillons), à gauche; l'artillerie sur leur flanc gauche.

La troisième colonne, celle de la cavalerie légère aux ordres du lieutenant-général baron Domon (neuf escadrons), suivie par celle du lieutenant-général baron Subervic (douze escadrons), se plaça en colonne serrée par escadrons et par divisions, la gauche appuyée à la chaussée de Charleroy, sur l'alignement du sixième corps, dont elle n'était séparée que par cette chaussée; son artillerie légère était sur son flanc droit.

La quatrième colonne, formée par les cuirassiers du comte Milhaud (vingt-quatre escadrons), se déploya sur deux lignes, à trente toises d'intervalle, et à cent toises derrière la deuxième ligne du premier corps, la gauche appuyée à la chaussée de Charleroy, la droite dans la direction de Frichermont. Ce corps occupait une étendue d'environ neuf cents toises; ses batteries étaient, l'une sur la gauche près de la chaussée de Charleroy, et l'autre, sur son centre.

Avant que cette deuxième ligne ne fut formée, les têtes des trois colonnes de la réserve arrivèrent à leurs points de déploiement. La grosse cavalerie de la garde se plaça à cent toises derrière les cuirassiers du comte de Valmy, en bataille sur deux lignes, à trente toises d'inter-

valle; la gauche du côté de la chaussée de Nivelles, la droite vers celle de Charleroy, et un peu avant la ferme de Rossomme. Les batteries d'artillerie appartenant aux différents régiments, se placèrent sur la gauche et la droite; celles à pied et à cheval de la réserve derrière les lignes.

La troisième colonne (les lanciers et les chasseurs à cheval de la garde), se déploya sur deux lignes, à trente toises d'intervalle et à cent toises derrière le comte Milhaud, la gauche à la chaussée de Charleroy, et la droite du côté de Frichermont, ayant son artillerie légère sur son centre.

A 10 heures et 1/2, tout le mouvement était achevé, toutes les troupes étaient à leur position; le plus profond silence régnait sur le champ de bataille.

L'armée se trouva rangée sur six lignes, chacune d'elles formant la figure d'un V bien ouvert; les deux premières d'infanterie, ayant la cavalerie légère sur les ailes; la troisième et la quatrième, de cuirassiers, la cinquième et la sixième de cavalerie de la garde, avec six lignes d'infanterie de la garde placées en colonnes serrées par divisions perpendiculairement au sommet des six V, et le sixième corps ainsi que les divisions de cavalerie des généraux Subervic et Domon, en colonnes serrées perpendiculairement aux deux lignes de l'infanterie du premier corps.

Les chaussées de Charleroy et de Nivelles étaient libres; c'étaient les moyens de communication pour que l'artillerie de réserve pût arriver rapidement sur les divers points de la ligne.

Telle était la position de l'armée, lorsque nous arrivâmes sur les hauteurs de Rossomme, vers 10 heures. Là, le comte Friant fit former l'infanterie de la garde en colonnes serrées par divisions et par régiments, à droite et à gauche et un peu au-dessous du mamelon de Rossomme, sur lequel se tint Napoléon pendant les premières heures de la bataille.

Notre régiment se trouvait sur le flanc gauche de la chaussée même. Rien n'était plus imposant que l'aspect de ce champ de bataille, vu du point élevé où nous nous trouvions en ce moment. De là, nous dominions toute la plaine à notre gauche et devant nous; le terrain s'y trouve accidenté et ondulé en divers sens, et incliné, depuis le rideau de Rossomme, jusqu'au bas de la position qu'occupait l'armée anglo-hollandaise, dont la première ligne n'était séparée de la nôtre que par un ravin et un espace d'environ cinq cents toises sur tout le front du premier corps. Nous découvrions toute sa droite et son centre, et distinguions parfaitement les batteries de sa première ligne. Mais nous ne pouvions apercevoir de même, sa gauche, le terrain, à droite de la chaussée s'élevant et formant un grand plateau qui ne se rompait qu'à

une portée de canon des Anglais, en sorte que sur le front du premier corps, les deux armées n'étaient séparées que par une vallée sans obstacles.

A notre gauche, et un peu en arrière de nous, se trouvait, sur un point culminant, un échafaudage qui avait servi aux opérations cadastrales du pays. Un officier de notre bataillon, mais dont le nom nous échappe, attiré par la curiosité, et sans doute pour mieux embrasser l'ensemble du champ de bataille, nous rapporta y avoir lu affiché, EN GROS CARACTÈRES, cette étrange inscription :

« ICI SERA LE TOMBEAU DES FRANÇAIS! »

Bien que cet échafaudage ne fût qu'à quelques centaines de toises de notre position, il nous fut cependant impossible d'aller vérifier cette espèce de sentence de mort, lancée contre nous, par la jactance anglaise, si elle n'a pas été la criminelle expression des vœux de quelque traître!!!

Quoiqu'il en fût, avant de croiser le fer avec l'armée anglaise, jetons un coup d'œil aussi sur sa position, sur ses lignes et comptons ses bataillons, ses batteries, comme nous avons fait connaître les nôtres.

Depuis Rossomme jusqu'à la Belle-Alliance, (six cents toises), l'inclinaison du terrain est assez fortement ondulée; mais de cette ferme jusqu'à trois cent quatre-vingts toises en avant, le ter-

rain y forme un plateau s'inclinant légèrement vers la Haye-Sainte. A cent vingt toises des bâtiments de cette ferme, la chaussée descend par une pente de quarante-cinq degrés dans un vallon au pied duquel vient aboutir le verger de la Haye-Sainte. Là, la chaussée remonte brusquement, en longeant les clôtures, et les bâtiments, sur une terrasse alors fort élevée, et dont le front parallèle aux hauteurs, occupées par notre armée, s'étendait, à notre gauche, jusqu'à peu de distance du château de Gomont, et à droite, vers les fermes de Papelotte et de la Haye.

A sept cents toises au-delà de la Haye-Sainte, la chaussée rencontre celle qui vient de Nivelles: Ce point d'intersection est aussi le point culminant de cette position, et s'appelle le hameau de Mont-Saint-Jean. Ce n'est qu'à mille six cents toises de là, et dans la forêt de Soignes même, que la route traverse le village qui a donné son nom à la bataille du 18 juin 1815: *Waterloo*.

La position qu'occupait l'armée anglo-hollandaise était donc aussi sur une hauteur, ayant, sur toute l'étendue de la ligne, une pente douce, formant même, en plusieurs endroits, un glacis parfait.

A deux cents toises en avant du centre de son aile droite, était le château de Gomont; ce vieux manoir flamand, demeure d'un gentilhomme belge, composé d'une vieille tour, d'une

chapelle et de quelques bâtiments d'exploitation, placés au milieu d'une cour de ferme, était situé sur une petite éminence, près de la chaussée de Nivelles. Le jardin était fermé par un mur épais et élevé; autour du jardin était un bois ou verger qu'environnait une forte haie qui dérobait le mur à la vue.

Cette position étant d'une grande importance pour Wellington, il résolut de la défendre; elle dominait et protégeait la droite de l'armée anglaise et pouvait être disputée avec succès. Dix-sept cents hommes, pris dans l'infanterie de la garde anglaise, et trois cents chasseurs des troupes de Nassau, y furent placés sous le commandement du général sir John Bing.

Pendant toute la nuit du 17, ces deux mille hommes s'occupèrent des préparatifs de résistance; ils pratiquèrent des meurtrières dans les murs et dressèrent des échafaudages pour pouvoir faire feu par-dessus ces mêmes murs.

Devant l'extrême gauche de l'armée anglo-hollandaise se trouvaient également à deux cents toises environ, les fermes de Papelotte, de la Haye, ainsi que le hameau de Smohain.

Son extrême droite s'appuyait sur Merke-Braine près de Braine-La-Leud, et son extrême gauche occupait le plateau, situé entre le hameau de Vert-Coucou, en arrière et Ter-la-Haye qui était fortement gardé sur son front.

Ce dernier village et celui de Merke-Braine

étant des défilés, nous auraient opposé quelques difficultés dans le cas d'une attaque de flanc, toutefois elles n'étaient point à comparer à celles du centre.

A l'extrême gauche de la ligne ennemie, en arrière de Ter-La-Haye, était une route de traverse qui conduit à Ohain, et par laquelle les Anglais communiquaient avec les Prussiens.

La forêt de Soignes, située à une demi-lieue en arrière de cette position, est traversée par la grande route de Bruxelles et par quelques chemins latéraux, hors desquels ce terrain est marécageux.

La chaussée de Bruxelles présentait aux Anglais l'avantage d'être bordée, des deux côtés, par des maisons et des jardins presque contigus, très favorables à la défense, mais elle est enfilée, depuis la hauteur, derrière la Haye-Sainte, dans toute son étendue, jusqu'à la forêt. Pour y remédier, Wellington avait encombré les chaussées de Nivelles et de Charleroy, d'abattis d'arbres.

Les pentes du ravin, séparation des deux armées, étaient assez douces, mais à quelques toises au-dessus de la Haye-Sainte, elle avait toute la force d'un retranchement. Le sol s'élevait d'abord graduellement; puis, à quelques pas du sommet du plateau, le niveau de la pente se trouvait interrompu par une large coupure parallèle au ravin et formant voie de l'un

des chemins qui conduisent de Wâvres, par les défilés de Saint-Lambert et par Ohain, à la chaussée de Nivelles. Ce chemin, profondément encaissé, coupait la route de Charleroy, et longeait toute la crête du plateau, il faisait fossé, et son escarpement, du côté de Mont-Saint-Jean, n'avait pas moins de sept à huit pieds d'élévation. Enfin, c'était une immense terrasse avec fossé et glacis en talus et qui, adossée à la forêt de Soignes, était défendue, sur son front, par la ferme de la Haye-Sainte, véritable ouvrage avancé; à son extrême droite, par le château de Gomont (*a*), dont le jardin était garanti par

(*a*) Le bois de Gomont, qui fut si vivement disputé de part et d'autre, a été complétement défriché depuis; mais les bâtiments détruits par l'incendie, n'ont pas été reconstruits; leurs ruines, après trente-deux ans, portent encore les traces du feu. La haie placée en avant du mur du verger, existe toujours; ce mur, avec ses larges et nombreuses meurtrières, reste également debout; on le voit encore tel qu'il était le jour de la bataille.

Un pauvre paysan, sa femme et ses enfants, habitent un misérable hangar au milieu de ces ruines abandonnées. Cette infortunée famille ne quitta sa demeure que le matin de la bataille. Leur modeste habitation a été incendiée et tout ce qu'elle possédait a été la proie des flammes.

Au milieu de cette scène de destruction, se présente une circonstance remarquable; la petite chapelle, dépendant du château, est restée intacte, environnée qu'elle est de murs endommagés et des décombres noircis par la fumée de cette demeure ruinée et sans toiture. Sa conservation tient du miracle. On y remarque encore un Christ en bois que le feu avait attaqué et dont il n'entama que les pieds.

Dans le jardin est une tombe solitaire, élevée sur le corps

une haie vive très épaisse, coupée à hauteur d'appui, et séparée du glacis par un fossé large, profond et plein d'eau.

La ferme de la Haye-Sainte n'avait pas été crénelée, comme les bâtiments et les murs de Gomont, soit oubli, soit faute de temps. Mais ses jardins et vergers étaient également entourés d'une haie. Située sur la chaussée même, la porte d'entrée se trouvait de notre côté. C'était à quelques pas au-dessus de cette porte que la chaussée avait été barrée par une forte barricade, qui fermait ainsi l'entrée de cette gorge pratiquée dans la terrasse pour donner passage à la route de Bruxelles.

Aux fermes de Papelotte, de la Haye, de même qu'au hameau de Smohain, occupés par des troupes légères du prince de Saxe Weymar, l'ennemi s'était contenté des obstacles naturels des localités jusqu'à l'arrivée des Prussiens.

Par suite de la configuration du terrain sur le plateau de la Haye-Sainte, Wellington put mettre toute sa seconde ligne à l'abri du feu de notre artillerie.

Voilà le tableau fidèle du champ de bataille, choisi par Wellington, et d'où, nous l'avons dit, il semblait défier son adversaire, qui là, par l'*imprévoyance* de son état-major général, com-

du capitaine Blacknor; il fut enseveli au lieu même, où il tomba. Ce monument est le seul qui ait été érigé à Gomont.

mit la faute d'attaquer le taureau par les cornes; car, dans l'infériorité numérique de nos forces, le peu d'heures que nous avions avant l'arrivée des Prussiens, et surtout ayant à combattre un ennemi qui donnait peu au hasard, il eût été préférable de le forcer à manœuvrer que de le laisser combattre sur un terrain choisi par lui.

Mais il semble qu'une fatalité nous entraîne de tout temps et nous porte à nous précipiter de gaieté de cœur dans le gouffre, et nous le répétons, à attaquer le taureau anglais par les cornes. En effet, il est à remarquer que d'Azincourt à Waterloo, presque toutes les batailles gagnées sur nous par les Anglais, ont été des batailles défensives. Nous allons les attaquer *tête baissée* dans des positions formidables, ou préparées à l'avance; qu'ils savent merveilleusement défendre. On dirait que nous prenons à tâche de leur faire précisément l'espèce de guerre qui convient à la nature de leur courage : témoin, dans ces derniers temps, Vimiero, Talaveyra, Buffaco, Salamanque et Waterloo, qui n'eût pas eu lieu si l'armée anglaise eût été battue le 16, comme elle devait l'être sans toutes les *sottises militaires* de cette journée. En effet, soit leur caractère, leur génie militaire; soit l'esprit de leur gouvernement, qui impose à leurs chefs une plus grande circonspection, on croirait que les Anglais sont moins propres à la guerre offensive qu'à la guerre défensive. A moins

d'une grande supériorité de forces, comme à Toulouse, ou d'une nécessité absolue, comme à Alkmaër, ils se décident difficilement à prendre l'initiative des mouvements et à attaquer. Wellington n'est certainement un général ni de science, ni d'inspirations; mais c'est un soldat brave, et sachant trouver des ressources défensives remarquables sur un terrain de peu d'étendue, dans son sang froid appréciateur, dans sa ténacité et dans l'excellence de son armée, qui est admirable d'ordre dans toute l'acception du mot, d'organisation matérielle, de solidité générale et individuelle, et sur le terrain resserré où elle était établie, ayant à faire usage de ces qualités, elle s'y montra à nous sous son aspect le plus favorable.

Loin donc de resserrer une armée anglaise à laquelle on jette le gant, on doit tout faire pour l'engager à se développer, pour introduire ainsi forcément le libre arbitre du moment sur chacune de ses parties et nous sommes certain que l'on trouverait plus d'un Ponsomby et qu'enfin de compte on en aurait bonne raison.

Cette digression nous a écarté de notre récit; nous l'avons cependant crue utile, car les incidents de la bataille vont être la triste confirmation de notre opinion sur la manière de combattre une armée anglaise.

Revenons maintenant sur son terrain et voyons son ordre de bataille.

Le château de Gomont était occupé par les compagnies légères de Coldstream, et par le 3e régiment des gardes anglaises, sous les ordres du lieutenant-colonel Macdonell. Le 1er régiment des mêmes gardes, commandé par le lieutenant-colonel Saltoun et une centaine d'hommes des troupes hanôvriennes, étaient placés dans le petit bois d'aulnes qui couvrait le mur du jardin. Enfin, quelques instants avant le combat Wellington y envoya un renfort de trois cents chasseurs de Nassau. Le poste de Gomont se trouvait ainsi confié au courage de deux mille soldats d'élite: Ils y ont noblement rempli leur devoir.

La premiere ligne était composée comme il suit à commencer de l'aile droite.

Deux bataillons de la première brigade des gardes anglaises, commandés par le général Maitland.

Deux bataillons de la deuxième brigade des gardes anglaises, commandés par le général Byng.

Quatre bataillons de la cinquième brigade anglaise, commandés par le général sir Colin Halkest.

Cinq bataillons de la première brigade hanôvrienne, commandés par le général comte de Kielmansegge, ayant les chasseurs de Spwerken, en tirailleurs en avant de la ligne.

Trois bataillons du 1er régiment de Nassau, commandés par le général Kruse, un bataillon

en première ligne et les deux autres en seconde.

Quatre bataillons de la deuxième brigade de la légion allemande, commandée par le colonel de Ompteda. Le deuxième bataillon léger, sous les ordres du major Barring, faisant partie de cette brigade, fut détaché à la Haye-Sainte et chargé de la défense de ce poste important.

Ces seize bataillons étaient placés entre les deux chaussées.

Suivent maintenant, sur leur gauche et de l'autre côté de la route de Charleroy :

Quatre bataillons de la huitième brigade anglaise, commandée par le général Kempt, ayant deux bataillons (le 28ᵉ et le 79ᵉ) en première ligne, le 95ᵉ en avant sur le ravin, et le 32ᵉ en réserve.

Cinq bataillons de la première brigade Néerlandaise, commandée par le général Bylandt, ayant le cinquième bataillon de la milice nationale en réserve.

Quatre bataillons de la neuvième brigade anglaise, commandée par le général sir Denys Pack, rangés sur deux lignes.

Quatre bataillons de la cinquième brigade hanôvrienne, commandée par le colonel de Vinke ; également rangés sur deux lignes.

Cinq bataillons de la deuxième brigade néerlandaise, commandée par le prince de Saxe Weymar, ayant détaché le premier bataillon du 28ᵉ régiment en avant de la ligne pour y occu-

per les fermes de Papelotte, de La-Haye et le hameau de Smohain, où se trouvait également la compagnie de chasseurs de cette brigade (*a*).

La seconde ligne était composée des troupes ci-après :

Huit bataillons, dont quatre de la troisième brigade anglaise, commandée par le général Adam, et quatre de la première brigade de la légion allemande, commandée par le général Duplat.

Quatre bataillons de la cinquième brigade hanôvrienne, commandée par le colonel Halkett, ayant à sa droite deux régiments de cavalerie, les 7e et 15e de hussards, de la cinquième brigade, commandée par le général Grant.

Huit bataillons et cinq escadrons, formant le contingent brunswickois, ayant un bataillon sur la droite au-delà de Merbe-Braine.

Trois régiments de cavalerie de la troisième brigade, commandée par le général Doerenberg, et le régiment du duc de Cumberland.

Un régiment, le 3e de hussards de la légion allemande, appartenant à la septième brigade, commandée par le colonel Arendschild.

Un régiment de dragons, le 13e, faisant partie de la même brigade, fut placé à la droite.

Quatre régiments de cavalerie de la garde,

(*a*) Le premier bataillon du 2e régiment de Nassau fut détaché à Gomont, pour la défense du verger et du bois.

première brigade, commandés par le général lord Sommerset.

Sept régiments de cavalerie néerlandaise, commandés par le général Collaert; les trois régiments de carabiniers et de cuirassiers au milieu, la brigade Merle à gauche et la brigade Ghigny à droite.

Trois régiments de cavalerie de la garde (deuxième brigade), commandés par le général sir Guillaume Ponsomby.

Trois régiments de cavalerie de la quatrième brigade, commandée par le général Vandeleur.

Trois régiments de cavalerie de la sixième brigade, commandée par le général Vivian.

Quatre bataillons de la dixième brigade anglaise, commandée par le général Lambert.

Douze bataillons de la deuxième division néerlandaise, commandée par le lieutenant-général baron Chassé, occupant la ville de Braine-La-Leud.

Trois bataillons de la quatrième brigade anglaise, commandée par le général Mitchell.

Et en réserve: Quatre bataillons de la quatrième brigade hanôvrienne, Lunebourg, Verden, Osterode et Muenden, commandée par le colonel Beck.

Récapitulation des troupes anglo-hollandaises qui ont combattu à Waterloo.

ARMÉES.	Bataillons.	Hommes.	Escadrons.	Hommes.	Batteries.	Hommes.	Bouches à feu.
Anglaise............	32	31009	69	8454	17	5139	136
Pays-Bas............	27	17449	28	3421	6	1670	48
Brunswick...........	8	5376	5	822	2	460	16
Nassau.............	3	2900	»	»	»	»	»
*TOTAL :	90	56734	102	12697	25	7269	200

Total général des combattans : 76,700 hommes et 200 bouches à feu.

Corps détaché à Hall, sous les ordres du prince Frédérick des Pays-Bas, à deux lieues sur la droite et en arrière de Wellington.

Anglo-Hollandaise......	31	14579	12	1137	6	1189	48

Total du corps détaché : 16,905 hommes et 48 bouches à feu.

Pertes essuyées par les Anglo-Hollandais aux Quatre-Bras: 6,170

Effectif de l'armée anglo-holl. 99,775, en ligne le 15 juin, jour de l'ouverture des hostilités.

CHAPITRE XXIX.

SOMMAIRE. — De midi à 3 heures. — Premier acte de la bataille; réflexions sur ce moment solennel qui précède le signal du combat. — L'Empereur parcourt les rangs de son armée; enthousiasme qu'il inspire; ses derniers ordres; il se rend sur les hauteurs de Rossomme; d'où il croit pouvoir diriger tous les mouvements, et y met pied à terre; son portrait. — 11 heures 1/4, transmission à chaque commandant de corps d'armée, de l'ordre d'attaque; copie de cet ordre; que ne fut-il ponctuellement exécuté?... — Texte de la dépêche expédiée au maréchal Grouchy, à 4 heures du matin. — Midi : l'Angelus tinte à Plancenois, le premier coup de canon se fait entendre, sur notre gauche, dans la direction du château de Gomont; c'est le signal de la lutte qui ne finira qu'avec le crepuscule, et la destruction de l'une des armées. — Attaque du château de Gomont par la division du prince Jérôme; détails de ce sanglant combat, qui doit durer huit heures; part qu'y prennent les divisions du deuxième corps; mort du général Bauduin, au début de l'attaque, ses fâcheuses conséquences; nos premiers succès. — 1 heure après-midi, apparition des têtes de colonnes prussiennes, à notre extrême droite, au débouché du bois de Paris; modification qu'elle apporte à l'attaque préparée par le prince de la Moskowa sur le centre et la gauche de l'armée anglo-batave; *fatalité nouvelle*; graves reproches à qui de droit; urgence d'en donner avis au maréchal Grouchy, auquel l'ennemi paraît avoir dérobé ses mouvements; texte de cette dépêche, expédiée à 1 heure après-midi. — Ordre à la division de cavalerie légère du général Domon de se porter à la rencontre de ces troupes et de leur barrer le chemin; ordre au comte Lobau de se préparer à l'appuyer. — Premier mouvement de la garde impériale pour se rapprocher des positions que vont quitter ces divisions. — Mort d'une cantinière emportée par le premier boulet tombé au milieu de notre régiment; scène touchante à cette occasion. — Première attaque de la position anglaise; mauvaises manœuvres pour y arriver; conséquences désastreuses de cette impéritie : quatre-vingts bouches à feu, ne formant qu'une seule batterie, donnent le signal de cette

attaque, qu'elle doit protéger en vomissant la mort dans les masses, dont l'infanterie française doit affronter les feux ; marche des quatre divisions du premier corps sur la position de Mont-Saint-Jean ; obstacles de terrain qu'elles rencontrent ; confusion déplorable au moment où elles gravissent le coteau pour aborder la première ligne ennemie ; la division néerlandaise du général Perponcher, sur laquelle s'est jetée l'une des colonnes, ploye et se retire en désordre sur sa seconde ligne ; changement de front de la division Picton pour prendre cette colonne à revers et par son flanc droit ; mort du général Picton, excitant ses soldats par son exemple. — Désordre que jette dans nos colonnes, déjà désunies, ce mouvement imprévu, secondé par une charge à fond de la brigade des gardes anglaises de sir Ponsomby. — Les 25e et 45e de ligne perdent leur aigle et plusieurs centaines de prisonniers ; conséquences de l'impéritie qui a présidée à cette première attaque ; nos colonnes se retirent à quelques centaines de toises pour s'y remettre de ce premier échec. — Les dragons anglais poursuivent audacieusement leurs étonnants succès, et promènent la mort et la destruction dans nos batteries, mal appuyées par une impéritie non moins coupable que la première. — Échec noblement vengé par le 85e de ligne, le 3e de chasseurs à cheval, le 4e de lanciers et les 7e et 12e de cuirassiers ; mort du général Ponsomby et destruction de ses douze cents dragons dont deux cents à peine purent se retirer du champ de bataille ; beau trait du maréchal-des-logis Urban du 4e de lanciers, qui, après avoir tué le général Ponsomby, tue également le dragon porteur de l'aigle du 45e, le lui arrache au milieu de la mêlée et le rapporte en triomphe à son colonel, et cet intrépide soldat, s'il vit encore, n'a peut-être pas la croix des braves !... — Incident particulier au 4e de lanciers, conséquences incalculables qu'il eût pu avoir sans la *prudence extrême* d'un officier général. — Action de la division Durutte pendant cette première attaque. — Tristes résultats pour elle aussi de la mauvaise manœuvre. — Impression produite sur les troupes du deuxième corps par la retraite des colonnes du premier corps ; ruse de l'Empereur pour en arrêter les effets ; il quitte Rossomme et se porte au galop près de la ferme de la Belle-Alliance ; paroles qui lui sont attribuées, à l'occasion de la charge furieuse des dragons anglais, dont il voit les ravages à quelques centaines de toises de lui. — Autres reproches d'incurie à l'état-major général ; lettre qui ne les justifie que trop. — HUITIÈME FATALITÉ de la campagne. — Trait d'intrépidité d'un sous-lieutenant du 1er léger, sa mort héroïque au milieu même de la cour du château de Gomont, où, par son audace, il a pénétré avec quelques braves de son régiment, qui tous y succombent avec lui, malgré les efforts généreux des officiers anglais, stupé-

faitsd'admiration à la vue de tant de bravoure. — Belle conduite du colonel Cubières, hommage qu'il en reçoit des Anglais. — Le zèle et l'habileté des généraux du deuxième corps secondèrent-ils l'ardeur de leurs soldats ?... — Neuvième fatalité de la campagne. — Inspection des troupes par l'Empereur pendant le combat ; mort du général Desvaux, commandant en chef de l'artillerie de la garde, emporté par un boulet aux côtés de Napoléon. — Il est remplacé par le général Lallemand, qui, bientôt après, est mis hors de combat. — Résultats du premier acte de la bataille.

Voilà, soldats, ce champ de bataille, sillonné dans tous les sens par des millions de balles, de coups de mitrailles, de boulets et d'obus! Voilà cette terre arrosée de tant de sang, et que fertilisent encore les cendres de milliers d'hommes, morts par esprit de patriotisme et par honneur militaire! Encore quelques années et les vents auront dispersé les restes de ces valeureux soldats, car le nombre en était si grand qu'au lieu de tombes, les vainqueurs leur dressèrent dès bûchers!... Aussi, le voyageur, qui parcourt ces lieux si tristement célèbres, se sent-il péniblement oppressé en foulant une terre désormais sacrée. Tous y marchent avec recueillement, et nous ne saurions, nous Français, y marcher qu'avec une douleur profonde; que de souvenirs sont là pour nous!!! Et la France n'a point encore élevé une croix aux vingt mille français qui là ont bien cru mourir pour elle!... Oh ma patrie!! Une croix! une croix sur le cimetière de la Grande Armée?... Il n'est point en France, un cœur généreux, qui, après avoir lu le récit

que nous allons faire de sa glorieuse agonie, ne s'écrie avec nous :

Une croix! une croix, en mémoire de tant d'immortels guerriers!...

Nous avons laissé les deux armées en présence, n'attendant que le signal d'en venir aux mains.

Leurs premières lignes ne sont séparées que par un vallon de cinq cents toises; les tirailleurs sont assez rapprochés pour échanger des provocations verbales.

Cette halte devant la mort, Wellington l'employa à réparer les forces de ses soldats, en leur faisant distribuer des vivres (*a*).

Napoléon en profita pour parcourir le front de ses lignes, pour y exciter partout le feu sacré et l'ardeur du combat.

Le silence le plus profond, l'immobilité la plus complète, avaient succédé comme par magie à tous ces mouvements militaires, à toutes ces fanfares, à toutes ces démonstrations, dont nous venons d'esquisser le tableau.

Chacun est à son poste, et plus d'un PRO-

(*a*) Quant à l'armée française, ses distributions n'ayant pu se faire à temps, elle fut réduite, comme toujours, à se battre en quelque sorte, à jeun, et cependant quelle lutte ne va-t-elle pas avoir à soutenir!... Tous nos chariots d'approvisionnement étaient restés à Charleroy, où nous les retrouverons bientôt, mais entassés, brisés; en un mot, dans le plus affreux desordre. Nous dirons encore ce que nous avons vu.

FONDÉMENT PENSIF!... Car là, dans une seconde peut-être, le geste d'un seul homme va suffire pour faire passer des milliers d'hommes pleins de force et d'enthousiasme, de vie à trépas. Ce calme, précurseur du plus effroyable des orages, a quelque chose que la pensée humaine peut comprendre, mais que la plume ne saurait exprimer....

C'est sur le plateau de la Belle-Alliance, que le DIMANCHE, 18 juin 1815, à 11 heures du matin; oui! c'est sur ce plateau qu'eût été imposante la solennité du sacrifice divin, en présence de ces cent cinquante mille soldats de toutes nations, prêts à offrir à leurs patries respectives, le sacrifice de leur vie!..... Invoquer le Dieu des combats, dans un pareil moment, alors surtout que l'une ou l'autre des deux armées devait succomber, eût été digne de l'armée française et de son général!!!

L'Empereur parcourut les rangs de son armée. « Il serait difficile d'exprimer, disent les mémoires déjà cités, l'enthousiasme qui animait TOUS LES SOLDATS. L'infanterie avait ses sakos au bout des baïonnettes; les cuirassiers, les dragons et la cavalerie légère, leurs casques ou leurs sakos au bout de leurs sabres. La victoire paraissait certaine; les vieux soldats qui avaient assisté à tant de combats admirèrent ce nouvel ordre de bataille; ils cherchaient à pénétrer les vues ultérieures de leur général; ils discu-

taient le point et la manière dont l'attaque devait avoir lieu.

» Pendant ce temps l'Empereur donna ses derniers ordres et se porta à la tête de sa garde, au sommet des six V, sur les hauteurs de Rossomme. Il mit pied à terre.

» Une bataille, dit Napoléon, est une action dramatique qui a son commencement, son milieu et sa fin.

» L'ordre de bataille que prennent les deux armées, les premiers mouvements pour en venir aux mains, sont l'exposition; les contre-mouvements que fait l'armée attaquée, forment le nœud, ce qui oblige à de nouvelles dispositions et amène la crise, d'où naît le résultat ou le dénoûment! Aussitôt que l'attaque du centre de l'armée française aurait été démasquée, le général ennemi ferait ses contre-mouvements, soit par ses ailes, soit derrière sa ligne pour faire diversion, ou accourir au secours du point attaqué. Aucun de ces mouvements ne pouvait échapper à l'œil exercé de Napoléon, dans la position centrale où il s'était placé, et il avait sous sa main, toutes ses réserves pour les porter à volonté où l'urgence des circonstances exigerait leur présence. »

Napoléon, le 18 juin 1815, avait sa tenue habituelle, c'est-à-dire l'historique capotte grise, recouvrant son uniforme des chasseurs de la garde. Son âme devait être livrée, en ce moment

décisif, à mille impressions diverses: il s'agissait pour lui d'un trône et de la liberté!!!

Le monde entier connaît le nom fabuleux de Napoléon, car il a retenti jusqu'au milieu des peuplades les plus sauvages; nous ne croyons cependant pas superflu de placer ici le portrait le plus ressemblant qu'on en ait jamais fait: il a été dessiné, d'après nature, et dans une position à peu près analogue, car, sur le champ de bataille de la Moskowa il lui fallait aussi ou vaincre où voir sa souveraine puissance anéantie.

Ce portrait, nous le devons à l'un de nos plus habiles écrivains militaires, au marquis de Chambray:

« Napoléon, alors qu'il méditait sa gigantesque campagne de 1812, jouissait d'une santé robuste et venait d'atteindre sa quarante-troisième année. Il était de petite taille; avait de l'embonpoint; les épaules hautes, le col court, la tête grosse, la démarche pesante, son visage était large, son teint décoloré, ses cheveux noirs et lisses, ses yeux gris fauves et recouverts d'un sourcil épais. Il avait de belles dents, et son profil grec, comme celui de la plupart des corses, ne donnait presqu'aucune idée de son visage, vu de face. Ses regards étaient pénétrants; ses traits semblaient immobiles, son air était taciturne. Deux seules passions se peignaient vivement sur son visage: la joie et la colère (*a*). Il parlait d'un ton sec

(*a*) « La joie se peignait sur son visage, par un sourire très

et brusque, par phrases concises et entrecoupées. On apercevait quelquefois dans sa conversation, des traces de son origine étrangère. Il portait habituellement l'uniforme des chasseurs de sa garde, avec un chapeau à trois cornes, bas de forme, tel qu'on le portait avant la révolution. Lorsque le temps l'exigeait, il mettait sur son habit, une redingotte toujours grise. Cette habitude datait de ses premières campagnes d'Italie.

» Sa tournure toute particulière, et son chapeau, unique dans l'armée, le faisaient reconnaître de très loin. »

11 heures sonnèrent au clocher de Plancenois et pas un coup de fusil ne s'était encore fait entendre. Les instants étaient cependant précieux; chaque quart d'heure perdu diminuait les quatre-vingt-dix chances du matin, car l'armée prussienne qui s'était mise en marche, *avant même la pointe du jour*, accourait, en tout hâte, pour doubler l'armée anglaise, tandisque pour nous, toutes nos ressources se trouvaient là, et pas un bataillon, pas un escadron, pas une bouche à feu, ne devaient nous venir du maréchal Grouchy, pour compenser nos pertes!...

Vers 11 heures 1/4, chaque commandant de corps d'armée reçut du maréchal duc de Dalmatie, en sa qualité de major-général, l'ordre

gracieux. La contrariété lui occasionnait des accès de colère quelquefois des plus violents. »

d'attaque ci-après et portant la date du 18 juin, vers 11 heures du matin :

« Une fois que toute l'armée sera rangée en » bataille, à peu près une heure après-midi, au » moment où l'Empereur en donnera l'ordre au » maréchal Ney, l'attaque commencera par s'em- » parer du village de Mont-Saint-Jean, où est » l'intersection des routes. A cet effet, les batte- » ries de 12 du deuxième et du sixième corps se » réuniront à celles du premier corps. Ces vingt- » quatre bouches à feu tireront sur les troupes » de Mont-Saint-Jean, et le comte d'Erlon com- » mencera l'attaque, en portant en avant sa divi- » sion de gauche, en la soutenant, selon les cir- » constances, par les divisions du premier corps.

» Le deuxième corps s'avancera à mesure pour » garder la hauteur du comte d'Erlon. Les com- » pagnies de sapeurs du premier corps seront » prêtes pour se barricader sur-le-champ à Mont- » Saint-Jean. »

La disposition des lignes et des réserves, de même que cet ordre de combat annonçaient que les principales attaques allaient se diriger contre le centre de l'armée anglo-hollandaise.

Ce plan, EXÉCUTÉ DEUX HEURES PLUS TÔT, et si, malgré les obstacles dont nous avons parlé, il eût obtenu le succès que s'en était promis l'Empereur, ce plan eut séparé l'armée ennemie en deux, et nous eut livré à discrétion, toute sa droite alors dépourvue de tout appui redoutable.

L'aile gauche seule eût pu échapper en se jetant dans les bras de l'armée prussienne, si toutefois elle se fût déjà trouvée en mesure de les lui tendre, car elle avait des défilés à franchir pour arriver sur le champ de bataille.

Mais le ciel semblait conjuré contre nous, depuis vingt-quatre heures! L'armée anglaise était même si convaincue de notre impossibilité de faire manœuvrer notre artillerie et notre cavalerie, qu'elle ne s'attendait pas à être sitôt attaquée. Ce ne fut qu'en apercevant notre premier corps descendre dans le vallon qu'elle courut à ses faisceaux, et que chacune de ses brigades se mit sur la défensive. Les soldats dînaient et ne purent tous achever leur repas.

Un général anglais nous a avoué que la pluie tombée par torrents, le 17, avait été très favorable à l'armée de Wellington. Son infanterie ayant, de bonne heure, ce jour là, atteint les positions qu'elle devait défendre, eut le temps de sécher ses armes, et de prendre quelque repos pendant la nuit, tandisque la plus grande partie de notre armée, grâce à l'incurie de notre état-major-général, et un peu aussi aux lenteurs peu justifiables du maréchal Ney, dut marcher jusqu'à minuit, ou se mettre en marche de si grand matin, que les troupes étaient déjà harassées avant de commencer l'action.

Le terrain sur lequel il nous fallait marcher était bourbeux et glissant; notre artillerie éprou-

vait mille peines pour mettre ses pièces en batteries là où il était nécessaire qu'elles fussent, tandis que l'artillerie et l'infanterie ennemies étaient, depuis douze heures, à leurs postes respectifs. Cette chance fut encore incontestablement toute en faveur de nos adversaires, et n'a pas peu contribué à empêcher leur défaite, comme elle compléta nos désastres, car les difficultés inouïes qu'éprouvait l'artillerie française à prendre sa part de la lutte, se firent sentir bien autrement encore lorsqu'elle dut battre en retraite, à travers des terres boueuses, et surtout après toutes les fatigues du jour.

Mais le gant avait été relevé; il ne restait donc plus qu'à tirer l'épée et cette fois à jeter le fourreau.

Dès 10 heures du matin, le major-général, d'après les ordres de l'Empereur, avait adressé au maréchal Grouchy la dépêche suivante dont on comprendra toute l'importance:

« Monsieur le maréchal,

» L'Empereur a reçu votre dernier rapport,
» daté de Gembloux. Vous ne parlez à S. M.
» que de deux colonnes prussiennes qui ont
» passé à Sauvenières et à Sart à Walhain; ce-
» pendant des rapports disent qu'une troisième
» colonne qui était assez forte, a passé à Gery,
» et à Gentines, se dirigeant sur Wâvres.

» L'Empereur me charge de vous prévenir, » qu'en ce moment Sa Majesté va faire attaquer » l'armée anglaise qui a pris position à Water- » loo, près de la forêt de Soignes; ainsi Sa » Majesté désire que vous dirigiez vos mouve- » ments sur Wâvres, afin de vous rapprocher » de nous, vous mettre en rapport d'opérations; » poussant devant vous les corps de l'armée prus- » sienne, qui ont pris cette direction, et qui au- » raient pu s'arrêter à Wâvres, où vous devez » arriver le plus tôt possible. Vous ferez suivre les » colonnes ennemies qui ont pris sur votre droite, » par quelques corps légers, afin d'observer leurs » mouvements et ramasser leurs trainards.

» Instruisez-moi immédiatement de vos dispo- » sitions et de votre marche, ainsi que des nou- » velles que vous avez sur les ennemis et NE » NÉGLIGEZ PAS DE LIER VOS COMMUNICATIONS AVEC » NOUS.

» L'Empereur désire avoir très souvent de vos » nouvelles. »

D'après cet ordre et celui transmis aux différents commandants de corps d'armée, tout semblait avoir été bien prévu. Il n'y avait donc plus qu'à déployer nos drapeaux!...

L'attaque principale devant se faire sur le centre de l'ennemi, il fallait d'abord s'emparer de la Haye-Sainte.

Pour protéger cette attaque à découvert, dix batteries, dont trois de 12, et plusieurs de la

garde avaient été établies sur les monticules à droite de la Belle-Alliance et en avant des divisions du premier corps.

Dans le premier projet, deux divisions du premier corps et les deux du sixième étaient destinées à marcher droit sur la Haye-Sainte, pendant que les troisième et quatrième divisions du comte d'Erlon se porteraient sur Papelotte et la Haye et sur la gauche des Anglais.

Les trois divisions de cavalerie légère des généraux Jacquinot, Subervic et Domon, devaient participer à ces attaques; enfin la cavalerie de réserve et la garde impériale, tout entière, devaient appuyer ces mouvements offensifs.

Par le succès certain de cette manœuvre, la gauche de l'ennemi eût été tournée et la chaussée de Bruxelles, coupée sur sa droite, là même où se trouvaient groupées les masses de Wellington.

Ah! pourquoi donc Napoléon n'a-t-il pas exécuté ce plan? il en avait le temps, avant que Bulow eût même pu envoyer une brigade au secours de l'extrême gauche anglaise, puisque ses têtes de colonnes, seules, ne commencèrent à déboucher dans la direction de Saint-Lambert que vers 1 heure et qu'elles y étaient encore à plus d'une lieue du champ de bataille et une heure de combat eût certes suffi pour enfoncer l'armée anglaise avec les moyens que l'on allait employer. Quelle faute!!...

Mais l'apparition si inattendue de ces têtes de colonnes prussiennes vint tout déranger, alors que, selon nous, elle eût au contraire dû engager l'Empereur à précipiter son mouvement, pour se retourner contre Bulow après avoir battu Wellington.

Nous étions tous dans l'attente, lorsque, tout-à-coup, sur notre gauche, nous vîmes un nuage blanc, s'élever dans les airs; une seconde après, un coup de canon se fit entendre; c'était Wellington qui venait de donner le signal du combat. Il avait sans doute reconnu l'avant-garde de son allié!...

Quelques minutes après nous entendîmes sonner l'angelus à Plancenois; il était donc midi.

Nous dirons, comme le major Wagner, que chaque grande bataille a son introduction, son milieu ou l'action, et son dénoûment ou la catastrophe.

La bataille de Waterloo fut préparée par l'attaque de Gomont.

Les tentatives diverses sur le centre et la droite des Anglais, composent l'action, et la catastrophe fut amenée par l'arrivée des Prussiens.

L'action présente trois moments distincts: l'attaque du premier corps.

Les charges de la cavalerie française sur la droite du duc de Wellington et l'attaque de la garde impériale.

Suivons d'abord les différents épisodes du

combat de notre aile gauche, pendant que le prince de la Moskowa, chargé par l'Empereur, de la haute direction de la grande attaque, complète ses mouvements préparatoires.

A la provocation de l'ennemi, le prince Jérôme qui n'était séparé du bois de Gomont que par un ravin, y fit descendre sa première brigade (1[er] léger et le 3[e] de ligne), et la lança dans le bois où les Anglais avaient placé une nuée de tirailleurs.

Ce mouvement paraît avoir été prématuré, et le résultat d'une ardeur irréfléchie, car il ne fut ni soutenu, ni bien dirigé. Quoiqu'il en soit, il mérite une mention particulière avant de rechercher à qui revient le blâme de cette faute.

Les premiers pelotons bientôt décimés étaient aussitôt remplacés par d'autres, qui, en peu d'instants furent également détruits; car les soldats se précipitaient comme des foux au milieu d'ennemis embusqués qu'ils ne voyaient même pas.

Néanmoins, à force de courage, de constance et d'efforts, cette brigade finit par emporter le petit bois d'aulnes.

La deuxième brigade étant accourue, le bois tout entier fut également enlevé, après une lutte des plus violentes, et l'ennemi refoulé dans le jardin et dans l'intérieur du château.

Les Anglais se virent réduits à la défense des bâtiments qu'ils avaient crénelés sur toutes les

faces, et mis à l'abri d'un coup de main.

Mais vers 1 heure, les colonels Hepburn et Woodford, arrivant en toute hâte, avec quatre compagnies de Coldstream et deux du 3e régiment des gardes, reprirent l'offensive.

Le premier bataillon du 2e régiment de Nassau et un bataillon de chasseurs de Brunswick s'y portèrent aussi au pas de course, et grâce à ce renfort, arrivé à propos, le château et le jardin restèrent au pouvoir des Anglais malgré l'opiniâtreté de la division Jérôme, qui, toute, y fut engagée, mais si maladroitement, qu'elle fut mise au tiers hors de combat, après avoir perdu, en débutant, le général Bauduin, commandant la première brigade.

Les secours amenés par le général Foy ne purent réussir à en débusquer l'ennemi, que protégeait à quart de portée une batterie de quarante bouches à feu auxquelles on n'opposa que la batterie de la division Foy et les deux batteries légères du comte de Valmy, c'est-à-dire vingt pièces.

Cette lutte de plusieurs heures et sans résultats, attira enfin l'attention de Napoléon qui, vers 3 heures, ordonna de former une batterie d'obusiers et d'incendier cette espèce de forteresse improvisée et si bravement défendue par l'élite de l'infanterie anglo-belge.

Le combat se transforma, dès lors, jusqu'au soir, en une canonnade et une fusillade, espèce

de sanglant jeu de barre, qui n'offrit d'autre résultat que de prouver le courage personnel des champions des deux camps.

Cette fusillade continue, et, en quelque sorte, de pied ferme, semblait annoncer un plan du comte Reille, d'occuper seulement l'attention de la droite de l'armée ennemie, pendant que le maréchal Ney déciderait la bataille au centre. Si tels ne furent pas les ordres ou les intentions de ce général, comment a-t-il pu laisser attaquer, par *petits paquets*, un ennemi retranché dans une position, déjà protégée par des obstacles naturels, au lieu de s'y présenter *en personne*, à la tête de toute la division et de s'en emparer, à tout prix, en moins de temps possible?... On eût perdu moins d'hommes et l'enlèvement de ce poste important, d'où l'on pouvait menacer le flanc droit de l'armée anglaise, eût infailliblement exercé une heureuse influence sur les mouvements ultérieurs, peut-être même eût-il compensé l'arrivée des Prussiens.

Mais, nous l'avons dit, les officiers subalternes et les soldats avaient, presque seuls, compris que, dans cette campagne exceptionnelle et *toute politique*, on devait en appeler plus encore à la *furia francese* qu'à la prudence du vieillard.

Le général Piré, dont la première mission avait été de surveiller Braine-La-Leud, s'était rapproché de Gomont, afin de surveiller les mou-

vements offensifs de l'ennemi qui paraissait vouloir menacer notre flanc gauche. Par plusieurs charges heureuses, le général Piré força les Anglais à se contenter de la défense des bois et des bâtiments de Gomont. Mais aussi par cette manœuvre, la division Piré rendit malheureusement disponibles les douze bataillons du général Chassé qu'il tenait en respect à Braine-La-Leud, en ayant seulement l'air d'en convoiter la possession.

Ne voyant plus de cavalerie devant lui, le lieutenant-général baron Chassé, en vieux soldat de l'Empire, n'écoutant que son zèle et son instinct guerrier, quitta Braine-La-Leud et vint prendre part à la mêlée, où son renfort nous fut si funeste, comme on le verra bientôt.

Les Anglais firent relever la deuxième brigade des gardes anglaises par le bataillon de chasseurs d'avant-garde du corps de Brunswick et par deux autres bataillons d'infanterie.

Le bataillon de Brunswick fut se remettre en position derrière la droite de la première ligne.

De notre côté, les débris de la division du prince Jérôme se retirèrent dans un fond, au-dessous de sa première position, en entretenant en avant une bonne ligne de tirailleurs.

Pendant ces combats partiels, où des groupes de Français et d'Anglais se ruèrent plusieurs fois les uns sur les autres, avec une sorte de furie sauvage, le prince Jérôme fit preuve de

bravoure personnelle, et fut blessé au bras, en dirigeant une de ses colonnes d'attaque. Mais il eût dû tirer un meilleur parti de la plus belle division d'infanterie de ligne de toute l'armée.

On peut être très brave et très médiocre général, en même temps; n'est pas général qui veut : fût-il duc, prince ou souverain.

Le prince de la Moskowa, dès qu'il eut terminé ses dispositions pour la grande attaque, en fit informer l'Empereur par l'un de ses aides de camp, et lui demanda ses derniers ordres.

Ce fut dans ce moment même, nouvelle persistance de la *fatalité* qui nous poursuivait, que l'on aperçut, dans la direction de Saint-Lambert, quelques masses noires qui parurent être des troupes (*a*). Napoléon pour s'en assurer, fit

(*a*) Ici encore, nous avons à signaler un fait de la plus haute gravité, mais nous ne savons sur qui en faire peser la responsabilité.

Dès 11 HEURES DU MATIN, grâce au zèle et au dévoûment du colonel Bro, on avait déjà eu connaissance à notre extrême droite de l'arrivée des courreurs de l'armée prussienne. Voici comment : le colonel Bro, se trouvant placé avec ses lanciers à l'extrémité de notre aile droite, avait, en soldat vigilant et expérimenté, détaché plus en avant encore une reconnaissance de sous-officiers intelligents, après être convenu des signaux télégraphiques qu'ils feraient, avec leurs lances. Ces sous-officiers s'étant échelonnés dans la direction, d'où pouvait déboucher l'armée prussienne, les deux plus avancés ne tardèrent pas à reconnaître une colonne de cavalerie ennemie. C'était un escadron de hulans prussiens, à leur flamme noire et jaune. Informé, à l'instant même, de

appeler le lieutenant-général Domon, et lui ordonna de se porter en avant avec sa division de cavalerie légère, d'éclairer la droite et de communiquer promptement avec les troupes qui arrivaient de Saint-Lambert; opérer la réunion, si elles appartenaient au maréchal Grouchy ou les contenir si elles étaient ennemies. Ces mille chevaux firent un à droite par quatre et allèrent se ranger en bataille, perpendiculairement sur notre extrême droite. Mais le général Domon poussa-t-il assez loin sa division? Nous ne le croyons pas; nous croyons même que *la prudence*, si à la mode alors parmi nos sommités, a

cette grave nouvelle, le colonel Bro se hâta d'en rendre compte à son général. Il était 11 HEURES DU MATIN.

Comment expliquer qu'un fait de cette importance n'ait point été porté *immédiatement* à la connaissance de l'Empereur?... Quel est le général ou l'officier qui a ainsi failli à son devoir?... Est-ce le général de brigade, ou le général de division; est-ce l'un de leurs aides de camp? Les deux premiers vivent encore, et tous deux sont intéressés à expliquer cette énigme, et à dire, à la France entière, pourquoi ils ont gardé pour eux seuls un pareil avertissement. S'ils en déclinent la responsabilité, qu'ils veuillent bien alors expliquer comment cet avis, d'où a dépendu le salut de l'armée, a pu être arrêté dans le trajet de notre droite au point où devait se trouver Napoléon, qui, lui, n'a eu connaissance, comme nous venons de le voir, et *par hasard* encore, que DEUX HEURES APRÈS de l'apparition des Prussiens?... Il y a un coupable: quel est-il? Nous l'ignorons; mais l'histoire doit rechercher son nom pour lui reprocher, ou son incurie ou son odieuse trahison, car elle fut cause de nos désastres, et qui plus est, de l'humiliation de la France!...

également exercé sur ce général, sa trop funeste influence; car avèc de la vigueur, il pouvait encore faire rentrer précipitamment dans les bois, tout ce qui en était sorti, et les y bloquer, au moins, pendant le temps nécessaire au maréchal Ney pour faire sa trouée au milieu de l'armée de Wellington.

Ah! pourquoi l'Empereur ne fut-il pas informé, deux heures plus tôt, comme il aurait dû l'être. Pourquoi Napoléon, lui-même, ne songea-t-il pas à faire reconnaître, dès son arrivée sur le champ de bataille, les défilés de Lâsnes?.. Une division d'infanterie et une de cavalerie auraient dû être chargées de garder ces défilés, et de tenir tête à Bulow, pour l'empêcher d'en sortir. Toute incertitude eût au moins cessé dès onze heures, sur les cruels mécomptes que nous réservait le maréchal Grouchy, et en conséquence l'on eût agi pour y remédier; cette imprévoyance, dont l'Empereur doit porter sa part de blâme, fut une faute, et ses conséquences furent des plus déplorables.

Trois quarts d'heures après le mouvement prescrit au général Domon, Napoléon apprit, par un hussard prussien fait prisonnier, que la colonne aperçue du côté de Saint-Lambert, était l'avant-garde de Bulow, qui arrivait à la tête d'au delà de trente mille hommes, et que les autres corps de Blücher étaient campés le matin à Wâvres.

Le général fit dire également que des courreurs,

bien montés avaient rencontré des patrouilles prussiennes dans la même direction, et que l'on pouvait considérer comme certain que les troupes aperçues étaient ennemies.

De tels rapports étaient bien graves, et décidèrent l'Empereur à ordonner au comte Lobau de traverser la chaussée de Charleroy, par un changement de direction à droite, et de se porter au soutien du général Domon; de choisir une bonne position intermédiaire, où il pût avec dix mille hommes, en arrêter trente mille, si cela devenait nécessaire; d'attaquer vivement les Prussiens aussitôt qu'il entendrait les premiers coups de canon des troupes que le maréchal Grouchy aurait détachées derrière eux. Quelle illusion!

Il était urgent de donner avis de ces rapports au maréchal Grouchy, le major-général lui expédia donc aussitôt un officier porteur de la lettre ci-après :

« Du champ de bataille de Waterloo le 18 juin, » une heure après-midi. »

« Monsieur le maréchal,

» Vous avez écrit, ce matin, à deux heures, à » l'Empereur que vous marchiez sur Sart-à-Wal- » hain; donc votre projet était de vous porter à » Corbaix ou à Wâvres.

» Ce dernier mouvement est conforme aux dis- » positions de S. M. qui vous ont été communi- » quées.

» Cependant l'Empereur m'ordonne de vous » dire que vous devez toujours *manœuvrer dans » notre direction*. C'est à vous à voir le point où » nous sommes, pour vous régler en consé- » quence, et pour *lier nos communications*, » ainsi que pour être toujours en mesure de *tom- » ber sur les troupes ennemies qui chercheraient » à inquiéter notre droite*, et à les écraser.

» En ce moment, la bataille est ENGAGÉE sur » la ligne de Waterloo; ainsi, MANŒUVREZ POUR » JOINDRE NOTRE DROITE.

» *P. S.* Une lettre qui vient d'être intercep- » tée, porte que le général Bulow doit attaquer » notre flanc. Nous croyons apercevoir ce corps » sur les hauteurs de Saint-Lambert; ainsi ne per- » dez pas un instant pour vous rapprocher de » nous et nous joindre; et pour écraser Bulow, » que vous prendrez en flagrant délit. »

Ce fut à la suite de ces mouvements des généraux Domon et Lobau que suivit la division Subervic pour aller s'établir, en colonnes par escadrons à distances entières, à la hauteur de la division Jacquinot, que nous quittâmes notre position de Rossomme pour nous rapprocher de nos premières lignes.

Nous descendîmes, formés en colonnes serrées par divisions, en suivant toujours le flanc gauche de la chaussée et à quelques pas d'elle.

Bientôt nous fûmes salués par l'artillerie anglaise, en batterie près du château de Gomont.

Plusieurs de ses boulets vinrent s'enterrer à nos pieds ou dans nos rangs; l'un d'eux frappa mortellement la cantinière de la compagnie voisine de la nôtre (*a*), et faillit tuer également notre chef de

(*a*) Cette infortunée cantinière, qui fut la première victime de la journée, dans notre régiment, était venue de l'île d'Elbe avec un grenadier, dont elle avait voulu partager le sort.

Elle marchait en serre-file derrière lui lorsqu'elle fut renversée; son sang rejaillit même sur le bonnet et sur le sac de son amant, qui n'apprit ce malheur que par le cri qu'elle jeta. La commotion avait été telle, que le petit baril qu'elle portait en sautoir, vola en pièces, sans cependant avoir été touché par le projectile.

Nous venions de nous arrêter. Nous en profitâmes pour aider le vieux grenadier à rendre les derniers devoirs à une amie dont le dévoûment méritait une fin, sinon plus glorieuse, au moins plus douce.

Nous lui creusâmes une tombe sur le revers de la chaussée. Là, son amant, comme Chactas, lui tenait les jambes étroitement pressées contre son cœur, tandis que d'autres grenadiers lui prenaient les bras pour la descendre dans sa dernière demeure.

Cette scène fut des plus touchantes; presque tout l'entourage en était ému d'attendrissement; son époux de cœur était consterné; ses paupières cependant devinrent humides, car le courage stoïque du soldat n'empêche pas d'être sensible aux impressions de l'âme.

Une croix, improvisée au moyen de deux branches, prises dans la haie voisine, fut plantée sur sa tombe, et l'épitaphe suivante y fut attachée avec une épingle:

« Ci gît Maria, cantinière au 1er régiment de grenadiers à
» pied de la vieille garde impériale, morte au champ d'hon-
» neur, le 18 juin 1815, à deux heures après-midi.

» Passant, qui que tu sois, un salut d'honneur à Maria !!! »

L'ami de Maria ne devait pas lui survivre longtemps, car,

bataillon, le lieutenant-colonel Combe, qui devait aussi mourir glorieusement, mais sur la brèche de Constantine.

Peu après, nous traversâmes la chaussée pour aller prendre position entre la Belle-Alliance et Plancenois, car déjà les flanqueurs de Bulow se dirigeaient sur ce village. Là, placés en carrés, par bataillons et par échelons, à quatre ou cinq cents pas de distance, les uns des autres, nous formions ainsi quinze petites forteresses mobiles, destinées à servir, au besoin, de refuge à la fortune de la France : le sort en décida autrement.

Revenons maintenant au prince de la Moskowa; suivons-le dans sa première tentative.

Il était environ une heure après-midi, lorsque le maréchal se porta en avant à la tête du premier corps. Jusque-là, quelques batteries légères et les tirailleurs, seuls, avaient escarmouché pendant que le prince Jérôme cherchait à se rendre maître du bois de Gomont.

Une canonnade effroyable fut, comme à Ligny, le signal de cette attaque générale ; que ne fût-elle

si, par une de ces bizarreries du sort, Maria fut tuée par le premier boulet anglais, venu dans nos rangs, son grenadier fut aussi frappé par l'un des premiers projectiles lancés par les Prussiens contre nos carrés. Atteint bientôt par un éclat d'obus ce soldat de trente ans de services, mourut dans les plus affreuses tortures. Nous l'eussions réuni à Maria sans les désastres de la journée. Il resta donc au milieu des victimes de cette lutte acharnée, et comme la plupart d'entr'elles, il fut sans doute jeté dans le bûcher commun !...

appuyée par l'infanterie, par la cavalerie et l'artillerie de la vieille garde!.. L'armée anglaise, malgré toute sa valeur incontestable, n'eût pas plus résisté à ce torrent dévastateur, que l'armée prussienne, dont les soldats étaient braves aussi, ne put nous disputer longtemps sa formidable position de Bry. En moins de deux heures, le sort de la bataille eût été décidé, et Bulow et Blücher fussent arrivés trop tard!...

Sous la protection de quatre-vingts bouches à feu, les divisions du premier corps descendirent dans le vallon, qui les séparait de la première ligne ennemie.

Elles avaient été formées en quatre colonnes d'attaque par bataillons déployés, et serrés en masse sur le premier bataillon de chaque division, échelonnées à deux ou trois cents toises les unes des autres. Nous verrons bientôt les funestes conséquences de cette mauvaise manœuvre.

La division de gauche prit la Haye-Sainte pour point de direction.

La troisième, ayant pour réserve la deuxième division, traversa le vallon pour arriver à la ligne ennemie.

Dans le même temps, la quatrième division, qu'il eût été si naturel de lancer contre les fermes de Papelotte et de La-Haye, situées à quelques centaines de toises en avant et presqu'en face de sa droite, reçut, au contraire, l'ordre d'appuyer à gauche, par un quart de

de conversion, et de laisser notre extrême droite à la discrétion, pour ainsi dire, du prince de Saxe-Weymar et de la cavalerie des généraux Vivian et Vandeleur, s'ils voulaient tenter une pointe. Faute nouvelle, comme on le verra bientôt; heureusement encore que, dans cette division, quelqu'un eut l'heureuse inspiration de faire laisser un régiment d'infanterie pour protéger la batterie de 12 en position vers sa gauche, tandis que, dans les trois autres divisions, personne ne songea aux batteries qu'elles laissaient derrière elles, en se portant en avant. Aussi, qu'en est-il résulté?... Les dragons de la garde anglaise vont apprendre à nos généraux ce qu'il en coûte pour commettre de pareils oublis des premières règles de la tactique des trois armes.

Le comte d'Erlon dirigeait les deux colonnes de droite sur le centre de la gauche de l'ennemi, et le maréchal Ney conduisait l'attaque sur le centre et sur la Haye-Sainte, à la tête des deux autres colonnes, protégées par le feu de la grande batterie.

La première colonne (division Alix) ayant pour soutien une brigade de cuirassiers, longea la chaussée et s'engagea peu à peu, non sans éprouver de grandes pertes, au milieu d'un terrain inégal, parsemé de coupures, de fossés profonds, de haies vives, taillées à hauteur d'appui et de ravins, où elle était arrêtée à chaque pas, par des troupes qui, masquées par ces obstacles, n'étaient aper-

çues qu'en arrivant sur elles. On se disputait le terrain pied à pied, on ne le cédait de part et d'autre, qu'après avoir épuisé tous les moyens de résistance. Les moindres mamelons, les plus légers enfoncements étaient souvent pris et repris; le champ de bataille se couvrait de morts et de blessés, et le feu, au lieu de se ralentir, devenait de plus en plus violent en approchant de la Haye-Sainte; on se battait des deux côtés avec une égale furie; la défense était aussi opiniâtre, aussi vigoureuse que l'attaque; mais enfin cette division parvint jusqu'au verger de cette ferme, où nous la retrouverons bientôt en pleine lutte.

La troisième colonne (division Marcognet) s'avança fièrement sans même s'être fait précéder de tirailleurs, traversa le ravin qui séparait les deux armées, sous un feu terrible d'artillerie, et arriva sur la division hollandaise du général Perponcher, en évitant, par une légère conversion à droite, le feu du 95e régiment anglais (Riflemen) et du premier bataillon léger de la légion allemande, placés sur le bord du ravin, le long de la chaussée.

Les bataillons de la division Néerlandaise furent culbutés au premier choc.

Wellington, pour être mieux à portée de juger les mouvements de notre premier corps, venait de descendre de son mamelon et de se placer près du 95e.

La terre, grasse et mouillée, gênait les mouvements de nos soldats; ils gravirent néanmoins la

hauteur qui conduisait à la position, franchirent les haies qui bordent la route encaissée d'Ohain et atteignirent le plateau où, après avoir soutenu, dit sir Alison, « *avec un courage invincible*, le » feu bien nourri que l'infanterie et les canon- » niers anglais avaient ouvert sur le front, cette » division fit halte à quelques toises seulement de » la ligne ennemie, et commença aussitôt un feu » meurtrier qui éclaircit d'*une terrible façon la* » *première ligne anglaise* sous les ordres de » Kempt. Celle-ci commençait à céder. Picton » fit avancer alors la brigade Pack, composée » des 42e, 92e et 44e de *Royal-Scots* (les Écos- » sais). Ces braves vétérans qui avaient une re- » vanche à prendre des Quatre-Bras, poussèrent » un cri de joie en recevant l'ordre de s'élancer » à la baïonnette sur les Français. »

Surprise par la subite apparition de ces régiments que Picton avait tenus couchés sur le revers du plateau et prise en flanc par eux, cette colonne s'arrêta.

Pendant ce temps, le lieutenant-général Perponcher qui avait rallié la brigade Bylant, la ramena au feu. Le combat se soutint cependant avec le plus grand acharnement sur ce point.

Le comte d'Erlon venait d'y arriver aussi avec la tête de la deuxième colonne (division Donzelot). Le lieutenant-général Picton, au moment où il agitait en l'air son épée, afin d'encourager ses soldats, fut frappé d'une balle au front et tomba

au premier rang des régiments qu'il stimulait par son exemple.

Mais, soit fatalité nouvelle, soit que les deux autres colonnes d'attaque eussent reçu de fausses directions, soit qu'elles eussent rencontré des obstacles de terrains, elles cessèrent de marcher parallèlement, convergèrent sur celle du milieu qu'elles rejoignirent. La plus grande confusion résulta de ce faux mouvement.

Le colonel du 25e de ligne formant tête de colonne, veut arrêter son régiment pour le maintenir en ligne. Son commandement maladroitement répété, augmente le désordre. L'instant était décisif, on allait aborder l'ennemi; déjà même des officiers avaient mis la main sur quelques-unes des pièces qui défendaient cette position; Wellington s'en aperçoit, et lance, tête baissée, sur cette masse indécise et confuse, une brigade de cavalerie de réserve de la garde anglaise, composée des Royals, des Skotsh-Greys (ainsi nommés parce qu'ils montent des chevaux gris) et des Inniskillings.

Ces douze cents dragons d'élite, commandés par l'intrépide général Sir Guillaume Ponsomby, passant au travers ou par-dessus la haie qui les avait dérobés à la vue de nos soldats, se précipitent sur eux, les rompent et les désorganisent complétement.

Le colonel Hamilton, commandant les Greys, tomba mort, mais le 45e de ligne perdit son aigle,

enlevé par le caporal Ewart, homme d'une stature gigantesque.

Deux escadrons des Royals, commandés par le lieutenant-colonel Clifton et le major Dorville, tombèrent sur l'autre partie de cette colonne, et le sous-officier Styles enleva l'aigle du 25ᵉ régiment, qui se trouvait en tête, et fut mis, un instant, en désordre.

Continuant sa charge à l'aventure et sans en calculer les conséquences, cette cavalerie, passant, comme une flèche, entre deux colonnes, emportée par ses chevaux, longea de si près les carrés, formés à la hâte pour arrêter cette avalanche, que des hommes et des chevaux furent tués à coups d'épée par des officiers de ces carrés. On eût dit que l'ivresse poussait ainsi ces cavaliers, sans but et malgré eux, au travers de l'armée française. Une distribution d'eau-de-vie venait, il est vrai, de leur être faite dans les rangs mêmes; mais la cause de cette charge extravagante se trouve peut-être encore dans le défaut des chevaux anglais de ne pouvoir être toujours maîtrisés (*a*).

Cette charge, néanmoins, eut, pour plusieurs de nos batteries, les résultats les plus déplorables, en ce qu'elle culbuta dans les ravins ou démonta

(*a*) On a prétendu que, frappé de ce choc fougueux, Napoléon aurait dit à Lacoste, le guide belge qui se tint près de lui pendant toute la bataille :
« Ces terribles chevaux gris, comme ils travaillent ! »

une trentaine de pièces qui se trouvèrent sur son passage et mal gardées.

Pour soutenir cette charge par une diversion toute nouvelle pour nos soldats, Wellington avait fait avancer la batterie à la congrève du capitaine Whimyates. Ces fusées, en serpentant au milieu de nos colonnes, étonnèrent d'abord les soldats, puis excitèrent leurs plaisanteries, car elles ne leur firent aucun mal, et cependant plus de trois cents fusées furent lancées au milieu d'eux.

L'Empereur, du point où il était ayant remarqué cet échec, et les désordres qui s'en suivaient, se porta au galop près de la Belle-Alliance, et ordonna au général Milhaud d'arrêter cette charge en lançant immédiatement contre elle une brigade de ses cuirassiers. Cette mission fut confiée aux 7e et 12e régiments, commandés par le général Travers.

Mais déjà les divisions Subervic et Jacquinot s'étaient, par un mouvement aussi habilement exécuté, qu'audacieux, portées sur la ligne de retraite des dragons anglais et les chargèrent avec une telle impétuosité, qu'elles mirent le désordre dans leurs escadrons. Une quarantaine de lanciers du 4e régiment furent tués ou mis hors de combat dans ce choc. Le colonel Bro reçut, pour sa part, un coup de sabre tellement violent sur le bras droit, que peu s'en fallut qu'il ne fût détaché de l'épaule et tombât sur le champ de bataille. Trois officiers furent également blessés, et un

quatrième fut pris. Les autres régiments éprouvèrent aussi des pertes dans ce combat à l'arme blanche.

Le maréchal-des-logis Urban, de la compagnie d'élite du 4e de lanciers, déjà légionnaire, donna, dans cette circonstance, de nouveaux témoignages de son adresse et de son intrépidité, et doivent certes trouver leur place ici.

Ayant remarqué, à la tête des dragons anglais, un officier-général, Urban va droit à lui et le fait prisonnier, non à pied, comme l'ont dit plusieurs historiens, mais bien à cheval et le sabre au poing. Quelques secondes après, des dragons étant accourus au secours de leur chef, Urban, craignant de se voir arracher son prisonnier, qui déjà cherchait à lui échapper, se décida, bien à regret, à le renverser à ses pieds; c'était le général Ponsomby.

Parmi les dragons qui s'avançaient, l'un d'eux tenait encore en main le drapeau du 45e qu'il venait d'enlever. Urban fond sur lui avec la rapidité de l'éclair; d'un coup de lance, dirigé au défaut de l'épaule de son cheval, il le démonte, et d'un second, vigoureusement appliqué, il tue le cavalier, pendant qu'il est renversé sous son cheval.

Faisant aussitôt volte-face contre un second adversaire, qui voulait venger son général et son camarade, Urban le tue encore, et couronne ses prodigieux exploits par la reprise de l'aigle du 45e qu'il rapporte au galop à son colonel!!... Quelle

récompense offrir à un pareil soldat?... Il n'eut que les applaudissements de tout son régiment et l'estime des dragons anglais, témoins de sa valeur.

Le récit que nous venons de faire de ce brillant fait d'armes, que personne encore n'avait signalé, assurera désormais au moins à Urban, une belle page dans les annales de la gloire française.

Les dragons anglais lâchant pied, allèrent se jeter *étourdiment* dans les escadrons des 7e et 12e de cuirassiers qui achevèrent, pour ainsi dire, leur destruction, car de douze cents qu'ils étaient, deux cents à peine purent s'échapper et se rallier à l'abri d'un bouquet de bois, situé un peu en arrière de leur première position. Ainsi furent vengés les ravages qu'ils avaient faits pendant leur audacieuse excursion (*a*).

(*a*) Nous devons consacrer quelques lignes à un autre incident particulier au 4e de lanciers, encore inconnu, et qui, sans un nouveau trait de cette PRUDENCE qui nous fut si funeste pendant cette trop courte campagne, aurait peut-être rendu impossible la bataille de Waterloo.

Appelé au commandement du 4e régiment de lanciers, le colonel Bro, appréciant toute la gravité de la prochaine campagne, n'avait voulu composer ses escadrons de guerre, que d'hommes solides et vigoureux, sous tous les rapports, et montés sur ses meilleurs chevaux. Il préféra la qualité au nombre, et avait parfaitement raison. Il laissa le reste au dépôt.

Il savait donc ce qu'il pouvait entreprendre avec ses trois cent soixante-dix lanciers.

Dans la nuit du 17 au 18, le colonel Bro fut détaché sur la

La cavalerie de Ponsomby eut trois torts habituels à toute cavalerie neuve, torts qu'aurait sans

route de Nivelles à Waterloo, à sa sortie du défilé de Genappe.

Son général de brigade l'autorisa à se loger comme il le pourrait pourvu qu'il ne s'écartât pas de la route de Nivelles.

Il arriva fort tard, et par un temps affreux, à une ferme qu'il trouva déjà occupée par le 1er régiment de chasseurs à cheval, commandé par le colonel Simonneau.

En bons camarades, le 1er de chasseurs partagea son cantonnement avec le 4e de lanciers. Mais le colonel Bro, qui se trouvait séparé de sa division, et ne sachant trop quelle direction elle pouvait avoir prise, avait donné des ordres pour qu'avant la pointe du jour son régiment fut à cheval, et sans sonnerie aucune, afin de ne changer en rien les ordres donnés au 1er de chasseurs.

Étant très rapproché de l'ennemi, le colonel Bro dut marcher avec une extrême circonspection. Il envoya d'abord en reconnaissance un de ses adjudants-sous-officiers. Il faisait nuit close. L'adjudant en profita pour avancer à pas de loup, et bientôt il aperçut quelques feux de bivouacs qui s'éteignaient, et ne tarda pas à entendre des hennissements, quelques bruits d'attirails et même des voix d'hommes. Il vint aussitôt en informer son colonel. Celui-ci accourut et reconnut un parc d'artillerie, qui ne paraissait protégé que par une grand'garde.

Revenant à son régiment, avec l'intention de charger et d'enlever, ou de détruire, au moins, ce parc ennemi avant l'arrivée de forces supérieures, il ordonna immédiatement ses dispositions pour cette attaque de nuit.

Non loin de là, se trouvait un escadron du 1er de lanciers, commandé par le chef d'escadrons Hulot. Le colonel Bro lui fait part de son projet hardi et lui propose de lui servir de réserve avec son escadron, et, au besoin, de point de ralliement. Brave et entreprenant aussi, le commandant Hulot accepte, et fait à l'instant rouler les manteaux en sautoir pour

doute la nôtre, si demain avec ses officiers supérieurs sans expérience, elle se présentait sur un champ de bataille :

1° Celui de ne pas faire bien reconnaître le terrain devant elle avant la charge;

2° Celui de partir de trop loin;

3° Celui de ne pas savoir s'arrêter et se rallier à temps.

Dans sa course impétueuse, cette cavalerie traversa nos batteries mal appuyées. Mais par les difficultés du terrain, par l'élan irréfléchi de ses officiers, arrivant dispersée sur le point où elle trouvait une opposition forte, fraîche, alignée, bien commandée, elle perdit tous ses avantages acquis, et sous les coups de pointe des sabres de nos cuirassiers, de nos chasseurs et de nos lances, elle joncha le terrain de ses cadavres, car l'on sait combien peu de ces audacieux cavaliers parvin-

être prêt à la charge, lorsque, par une VÉRITABLE FATALITÉ, arrive le général *** qui ne croit pas devoir assumer la responsabilité d'un pareil coup de main et s'oppose à son exécution.... Ce parc était le GRAND PARC DE RÉSERVE de l'armée anglaise, et n'avait pour garde qu'un simple bataillon d'infanterie, dans lequel cette charge nocturne et inopinée eût certainement jeté la plus affreuse confusion.

N'était-il pas écrit que nous n'aurions aucun incident favorable, tandis que tout tournerait contre nous, pendant cette malheureuse campagne? Si *la fatalité* qui nous poursuivait, n'eût pas amené là ce trop prudent général, le 4e de lanciers gagnait peut-être, par son patriotisme et son courage, la bataille de Waterloo, en la rendant impossible sur le point arrêté par Wellington!...

que les officiers purent obtenir de leurs soldats le silence recommandé pour ne pas faire connaître à l'ennemi, dont on était très rapproché en ce moment, que l'Empereur fût là.

Les soldats, à la réception de ce changement de position, renversèrent leurs marmites et durent renoncer à ce repas, quelque nécessaire qu'il leur fût après une nuit aussi affreuse. A midi, la division Durutte avait rejoint son corps d'armée, et une heure et demie après, elle se trouva, en partie, désorganisée par suite des mauvaises dispositions prises pour l'attaque.

Les quatre divisions du premier corps avaient reçu, comme nous l'avons dit, l'ordre de se former en quatre colonnes d'attaque par bataillons déployés, et serrés en masse sur le premier bataillon de chaque division, à deux ou trois cents toises les unes des autres, et autant que possible sur la même ligne.

Les vices de cette manœuvre n'avaient point échappé aux officiers expérimentés, et tous se récrièrent contre cette disposition, et communiquèrent leurs observations au général Durutte, qui partagea leurs craintes. Elles n'étaient que trop fondées! Mais il répondit que c'était un ordre général auquel il devait se conformer.

Les deux bataillons du 85e de la brigade Brue, ne suivirent pas le mouvement et furent laissés pour la protection d'une batterie de 12, placée vers la gauche de la division.

Le colonel Masson, sentant tout ce que sa position isolée pouvait avoir de dangereux, fit former à son régiment un seul carré sur deux rangs, sa faiblesse numérique s'étant opposée à ce qu'il fût sur trois. Mais plein de confiance en lui-même, ce brave colonel sut communiquer ce sentiment à à ses soldats, et ce fut dans cette heureuse disposition que les dragons anglais trouvèrent cette petite phalange, au moment de la désorganisation des six autres bataillons de la division.

Voici maintenant les manœuvres de ces six bataillons.

Le premier bataillon de la brigade Pégot s'étant déployé, les cinq autres vinrent successivement serrer en masse sur ce bataillon.

Cette colonne d'attaque ne présentait donc à l'ennemi qu'environ cent cinquante files de front, et sur ses flancs, seulement dix-huit files non compris les sous-officiers.

Les quatre divisions du premier corps ainsi formées, se portèrent en avant au signal du prince de la Moskowa.

La division Durutte exécuta également ses ordres, et s'était même emparée des deux premières positions, placées devant elle, l'arme au bras et sans se faire précéder par des tirailleurs; mais au moment où elle allait aborder la troisième, sur laquelle se trouvait la gauche de l'armée anglaise et de là s'établir dans le bois qui en était la clef, elle fut tout-à-coup surprise en marche par une

colonne de dragons qui, paraissant sur le sommet du mamelon, fondit sur elle, tête baissée, et la prenant de front et par son flanc gauche, y jeta la plus grande confusion.

La ligne de front fut enfoncée par le poids de cette masse et forma l'entonnoir.

Français et Anglais se trouvèrent pêle-mêle et se battirent corps à corps, et chacun comme il put.

Dans cette échauffourée, la division Durutte perdit au moins trois cents hommes, dont deux cents environ furent faits prisonniers et emmenés derrière le bois formant le point d'appui de l'extrême gauche anglaise.

Poursuivant leurs succès avec audace, ces dragons arrivèrent sur la première face du carré du 85e, mais un feu vif et ordonné à propos, les arrêta court, malgré leur impétuosité. La terre jonchée d'hommes et de chevaux, les cris énergiques de *vive l'Empereur*! partant de tous les points de cette petite, mais formidable forteresse humaine, prouvèrent à ces audacieux cavaliers l'inutilité de leurs tentatives. Là, se brisa donc leur charge; ils durent se borner à tourbillonner jusqu'au moment où, à leur tour, ils furent chargés à fond par le 3e régiment de chasseurs à cheval, de la division Jacquinot.

Le 85e, après avoir si noblement rempli sa première tâche, et forcé ces dragons à se retirer, devint bientôt spectateur d'un de ces combats où le

courage du soldat français se montre d'une manière si brillante.

Cette lutte fait trop d'honneur au 3e de chasseurs, l'un des régiments de la brigade Bruno, pour n'en pas consigner ici les glorieux détails, car, malgré sa faiblesse numérique (trois escadrons), il n'hésita pas à s'élancer sur ces espèces de colosses, montés sur des chevaux de haute taille et trois fois plus nombreux.

Placé à l'extrême droite du premier corps, le général Bruno avait détaché le 7e de hussards, pour se tenir en communication avec la division de cavalerie du général Domon, chargée d'observer la marche des Prussiens. Il ne restait plus au général Bruno que les trois escadrons du 3e de chasseurs, commandé par le colonel de Lawœstine.

Exposé au feu d'une batterie ennemie, ce régiment avait déjà perdu, en peu d'instants, un officier et plusieurs chasseurs. Tout-à-coup le canon cessa sur ce point. On cherchait à se rendre compte d'un silence aussi étrange, lorsque des officiers aperçurent, sur la gauche, mais à une distance encore éloignée, une grande poussière. Le général Bruno, jugeant que ce devait être une charge de la cavalerie ennemie sur notre infanterie, se disposa à agir.

En effet, peu de temps après, cette colonne composée de dragons anglais, après avoir été repoussée par le carré du 85e, se dirigea droit sur le 3e régiment de chasseurs.

Donnant alors le commandement du premier escadron au chef d'escadrons Posac, le général Bruno lui ordonna de charger en flanc, pendant qu'avec le colonel de Lawœstine, et les deux autres escadrons, il chargerait les Anglais de front.

Cette charge, exécutée avec une grande énergie, eut un plein succès. La colonne anglaise fut bouleversée, et, pour éviter une entière destruction, elle fit un changement de direction à gauche et se retira dans le plus grand désordre.

Le 3[e] régiment de chasseurs répara ainsi, autant qu'il dépendît de lui, la faute que commit le lieutenant-général Jacquinot, en refusant au général Durutte d'appuyer son mouvement, sur sa droite, ce qui sans doute eût arrêté à temps la charge qui bouleversa sa division (*a*).

(*a*) C'est ici le cas de déplorer amèrement le refus obstiné, et injustifiable du lieutenant-général Jacquinot, d'appuyer le le mouvement offensif de la division Durutte ; quelle meilleure occasion cependant d'utiliser ses mille sept cents chevaux attendait-il donc ?... Or, voici en quels termes le général Durutte s'exprime à ce sujet dans une note *dictée par lui* et que nous devons à l'obligeance de son fils :

« Le général Durutte, s'apercevant que sa droite était dé-
» bordée et qu'un village (Smohain), qui était à l'extrémité de
» notre ligne, était occupé par des troupes ennemies, repré-
» senta qu'il convenait qu'il fît face à ces troupes et qu'il
» devait en conséquence se former en potence sur notre li-
» gne, mais on lui répondit : — « *Qu'on ne pouvait rien chan-*
» *ger aux dispositions de l'Empereur* » — et il exécuta
» l'ordre reçu, dès qu'il vit les divisions de la gauche en
» mouvement. L'artillerie de la garde placée sur les hau-

Ce beau fait-d'armes du 3e régiment de chasseurs fut cependant omis dans les bulletins aussi bien que dans les relations de cette bataille ; aussi sommes-nous heureux de trouver l'occasion de le

» teurs en arrière de cette division, canonnait vivement » l'ennemi qui lui répondait avec un nombre à peu près » égal de pièces. QUELQUES RÉGIMENTS DE CAVALERIE ÉTAIENT » AUPRÈS. LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL DURUTTE, EN SE METTANT » EN MARCHE, ENGAGEA CETTE CAVALERIE A SE PLACER » A SA DROITE ET A SUIVRE SON MOUVEMENT, MAIS ELLE N'EN » FIT RIEN !.. La *persistance* que mit l'Empereur à séparer » les armes et à ne point subordonner la cavalerie aux » généraux qui commandaient des divisions d'infanterie, » nous fut souvent fatale, et nous fit BEAUCOUP DE MAL EN » CETTE JOURNÉE. »

Voilà, on en conviendra, une bien grave accusation, car, que peut y répondre le général Jacquinot?... « Qu'il » n'avait pas d'ordres à recevoir du général Durutte?... » Des ordres, non peut-être, mais en bon camarade, et surtout en bon Français, le général Jacquinot devait-il rester spectateur impassible et le sabre dans le fourreau, pendant que tout le premier corps, AUQUEL IL ÉTAIT ATTACHÉ, se portait en avant, aux cris de vive l'Empereur !... Qu'est il résulté de cette susceptibilité ridicule, de cette coupable insouciance ? Une sorte de déroute de la division Durutte, faute de l'appui demandé, et refusé par le général de la cavalerie ; la désorganisation de plusieurs batteries, et peut-être la perte de la bataille ; car si la division Durutte n'eût point été surprise par cette charge à fond des dragons anglais ; si, éclairée par les lanciers, les chasseurs et les hussards de la division Jacquinot, l'infanterie eût eu le temps de prendre ses dispositions, elle eût arrêté la charge au lieu d'être entraînée par elle, et la gauche de l'armée anglaise, culbutée peu après, se fût trouvée complétement débordée, ainsi que l'avait souhaité Napoléon. Voilà cependant le chef-d'œuvre produit par un manque d'intelligence ou de bon vouloir !!!....

placer dans le même cadre que celui du 85e, dont la conduite avait été également passée sous silence.

Pendant que les chasseurs du 3e régiment combattaient si vaillamment et corps à corps contre les dragons anglais, le feu du 85e avait cessé, ainsi que cela s'exécute à l'exercice.

Ce roulement des tambours, ce coup de baguette pour faire rentrer les officiers à leur place de bataille, démontrèrent ce que valait leur colonel, et combien ils pouvaient compter sur lui.

Avec un homme d'un courage moins éprouvé, au lieu d'une belle résistance, le 85e pouvait être écrasé, car il faut songer que trois divisions du premier corps étaient ramenées dans le plus grand désordre et que ses soldats durent croiser la baïonnette pour empêcher tous ces hommes débandés de détruire les éléments de force qu'il avait conservés, et que la faute commise avait détruits chez les autres.

Cet instant, où tout un corps d'armée cherche son salut dans une retraite précipitée, pendant qu'une poignée de soldats brave avec succès les dangers dont ils sont environnés, fut pour le 85e un de ces beaux moments qui rendent un régiment désormais invincible, et le placent si haut dans l'opinion de l'armée, que, tout en enviant son bonheur, on cherche à l'imiter.

Ce beau moment, le régiment le dut à deux chefs dignes l'un de l'autre, le colonel Masson et le général Bruc.

Ce dernier avait suivi avec le 95e le mouvement offensif de la quatrième division. Lors du mouvement rétrograde, il entra dans le carré du 85e, au moment où il allait commencer le feu, et contribua puissamment, par son énergie entraînante, au brillant succès qu'il venait d'obtenir.

Avec deux hommes de la trempe de ceux que nous venons de nommer, avec bon nombre de soldats, sortis naguère des pontons anglais, on peut croire à tout ce qu'il y avait de courage, de dévoûment et de moyens de résistance dans un carré, faible numériquement, mais aussi solide que la redoute vivante de Marengo.

Nous venons de faire connaître les conséquences d'une fausse manœuvre, qui, malheureusement, ne se bornèrent pas à la division Durutte, puisque les divisions Donzelot et Marcognet avaient éprouvé le même sort et pour la même cause!

Les débris de la division Durutte qui s'étaient retirés pied à pied, comme une masse compacte, en faisant face de tous côtés à cette cavalerie, vinrent se rallier derrière le 85e, qu'une sage prévision avait laissé près d'une batterie; mais la brigade Pégot avait été tellement désorganisée, que son action en devint presque nulle pendant le reste de la journée.

Cet échec eut aussi lieu vers deux heures et demie, comme celui du centre.

Sur qui doit porter la responsabilité d'une pareille faute, première cause de la perte de la ba-

taille? Revient-elle au maréchal Ney, ou bien au comte d'Erlon, placé sous ses ordres?.... Nous l'ignorons. Mais il est triste de penser que deux militaires de cette expérience, et d'une aussi haute distinction, aient pu oublier, à ce point, les plus simples notions des évolutions de ligne, et ne pas s'apercevoir, comme le dernier des adjudants-majors, de tout ce qu'il y avait de vicieux, de dangéreux même, dans une colonne d'attaque ainsi formée. Mais, nous le répéterons encore, comme unique excuse à tant *de bévues*, à tant d'aveuglement et d'incurie, qu'il était écrit que tout, dans cette fatale campagne, devait se faire à l'envers du bon sens, et que la plupart de nos principaux chefs s'y conduiraient en conscrits.

La batterie que protégeait le 85e, forcée de se retirer, momentanément, devant une charge aussi fougueuse, reprit sa première position après la tempête, et là, elle continua son duel avec les batteries anglaises qu'elle avait devant elle, soutenue toujours par le 85e auquel ce rôle passif fit éprouver, pendant plusieurs heures, des pertes tellement sensibles, que l'une de ses deux compagnies de grenadiers eut vingt-deux hommes tués ou blessés, dans leur position et l'arme aux pieds (*a*).

(*a*) En voyant tomber tous ces hommes horriblement mutilés, on pouvait croire que le moral de ceux qui restaient debout en serait ébranlé, mais pas un ne faiblit.

Admirablement commandés, ces soldats restèrent tou-

Jusques vers sept heures du soir, la brigade Brue dut protéger cette batterie, non-seulement contre les tentatives de la cavalerie anglaise, mais encore contre les tirailleurs prussiens qui ne cessèrent de l'inquiéter, ce qui nécessita l'envoi en tirailleurs de trois compagnies, dont une de voltigeurs du bataillon du 95e que commandait le chef de bataillon Rullière, aujourd'hui lieutenant-général.

Par leur constance et leur courage, ces trois compagnies continrent les Prussiens, malgré leur grande supériorité numérique, pendant plus d'une heure et demie.

Telle fut l'action de la division Durutte et de la division Jacquinot dans ce premier assaut livré à l'armée anglaise.

jours à la hauteur du courage dont leur colonel et leur général leur donnèrent à tous un si bel exemple. Aussi dans ces heures d'angoisses il y eût des actes d'une telle fermeté, qu'on aurait peine à croire à tant d'héroïsme, à tant d'abnégation. Le fait suivant en fournira la preuve :

Le premier grenadier de l'une des deux compagnies, homme remarquable par son beau physique, sa force morale et sa haute taille (il avait près de six pieds), fut frappé à mort par un boulet. En tombant, il ne prononça que ces mots :

« *Voilà le plus bel homme du régiment qui s'en va !...* »

Ces paroles indiquent ce qu'étaient les soldats, et quel immense parti on eût pu tirer de gens qui mouraient avec un tel courage. Mais, comme nous l'avons dit souvent, dans le cours de nos souvenirs, et comme nous aimons à le répéter : « Dans aucun temps, dans aucun lieu, *les soldats* ne montrè- » rent plus de bravoure et plus de dévoûment ! »

Nous venons de raconter le premier acte de la bataille de Waterloo. Il n'offrit point de résultats décisifs pour l'une ni l'autre des deux armées. Toutefois, le non succès de notre première attaque, la confusion momentanée qu'il jeta dans le premier corps, le temps précieux qu'il fit perdre, l'impossibilité d'enlever le château de Gomont et de s'y établir; toutes ces circonstances semblaient être pour nous un premier désavantage, en raison surtout de la trop prochaine entrée en ligne de l'armée prussienne.

Des deux côtés, on venait de faire des prodiges de valeur; le champ de bataille, depuis Gomont jusque vers l'extrême gauche de l'armée anglaise, était jonché de morts et de blessés, de débris de matériel et d'une multitude de chevaux tués ou mutilés. Sept à huit mille hommes de chaque armée étaient déjà hors de combat, et il était à peine trois heures!... Plusieurs officiers-généraux et supérieurs des deux camps avaient succombé; plus de trois cents pièces de canon avaient été engagées de part ou d'autre, et cependant nous n'en étions encore qu'au premier acte du drame! mais que de courage perdu, que de sang infructueusement répandu!... Il en eût moins coûté peut-être, si, au lieu de chercher à attaquer d'abord la position anglaise par des colonnes successives, manœuvre dangereuse, en raison des difficultés du terrain, le prince de la Moskowa se fût élancé avec cette valeur bouillante qui lui était particulière,

sur la Haye-Sainte, en suivant la chaussée de Charleroy, pour s'en faire un point d'appui d'où il serait ensuite monté à l'assaut de la position anglaise.

Cette circonstance peut donc être considérée comme la *huitième fatalité de la campagne.*

Il était environ deux heures, lorsqu'eut lieu l'échec éprouvé par trois divisions du premier corps.

La confusion qui en résulta avait été aperçue par les régiments du prince Jérôme et du général Foy, bien qu'occupés à tirailler avec les Anglais.

L'aspect de ce désordre était d'autant plus inquiétant, à une distance de cinq à six cents toises, qu'il s'y mêlait de nombreux blessés et des bouches à feu qui, n'ayant qu'un simple approvisionnement, se retiraient après avoir brûlé leurs munitions (*a*). Quittant le champ de bataille, au milieu

(*a*) L'Empereur ayant voulu surprendre les armées anglo-prussiennes, s'était déterminé à entrer en campagne avec *un simple approvisionnement* de munitions d'artillerie et d'infanterie, tandis qu'il avait toujours voulu en avoir *trois*, dont deux attelés et l'autre en réserve.

Le second approvisionnement se trouvait à Avesnes, et devait être transporté par des chevaux de requisition, et le troisième était à Lafère.

Aussi, *dès trois heures après-midi*, Napoléon, craignant de manquer de munitions (déjà, on vient de le voir, plusieurs batteries n'en avaient plus), fit écrire, du champ de bataille même, au lieutenant-général Évain, directeur de l'artillerie au ministère de la guerre, par le maréchal Soult : « *Que,* » *quelle que fût l'issue de la bataille* qui se livrait, de lui faire

de ces longues files de blessés, ces pièces reprirent la direction de Charleroy en se détournant de la chaussée, et formèrent ainsi une colonne ayant, de loin, toute l'apparence d'une retraite.

Les soldats, toujours sur le qui vive, se demandaient ce que pouvait être un mouvement pareil?... On sentit donc la nécessité de les calmer; des gendarmes d'élite accoururent au galop, avec mission expresse de répandre, sur toute la ligne de gauche, la nouvelle de l'arrivée du maréchal Grouchy.

Cet acte de haute présence d'esprit de Napoléon, avait pour but de rassurer les troupes engagées à notre extrême gauche, dans le cas où elles eussent remarqué l'échec éprouvé.

Ce subterfuge, qui, au reste, ne fut pas le seul dont on fit usage pendant cette journée, calma les plus inquiets, et l'on recommença à tirailler, mais toujours sans résultats importants pour nous; car, nous le répéterons de nouveau, si le comte Reille

» arriver, JOUR ET NUIT, des munitions; *que l'on était dans* » *les plus longs jours*, et obligé DE RECOMMANDER DE LES » MÉNAGER *pour en avoir même* JUSQU'A LA NUIT. »

Une audacieuse attaque à la baïonnette, surtout dans ces deux conjonctures de l'arrivée des Prussiens et de l'absence d'un second approvisionnement, pouvait donc seule nous donner la victoire!.. Dix ans plus tôt, Napoléon n'eut certainement pas hésité à se précipiter ainsi sur les Anglais; il ne pouvait d'ailleurs pas nous arriver pis que ce que nous éprouvâmes, tandis qu'un pareil appel au désespoir de l'armée pouvait encore nous assurer le triomphe.

n'avait pas reçu de l'Empereur l'ordre formel de se borner à *occuper* l'ennemi dans le voisinage de Gomont, l'attaque si mollement dirigée sur ce point serait inexplicable, de l'aveu même de tous les officiers qui y combattirent.

A la vérité, la mort du général Bauduin, commandant la première brigade de la division Jérôme, tué à l'entrée même du bois, et dès les premiers coups de fusil, avait jeté un peu d'indécision dans le commandement; mais toutes les chances de combats n'auraient-elles pas dû être prévues à l'avance?..

Comment expliquer encore qu'il ne soit venu à la pensée d'aucun chef supérieur d'envoyer demander seulement deux pièces de 12, pour raser les murs d'enceinte du jardin, afin d'ouvrir un passage aux soldats, dont l'intrépidité venait toujours échouer contre ces obstacles matériels?... Les soldats demandaient du canon à cor et à cri, pour en finir, et on ne leur en amenait pas!...

L'Empereur avait cependant donné cet ordre; qui donc encore s'est interposé pour en arrêter l'exécution?... Voici la lettre que nous avons reçue, à ce sujet, d'un témoin oculaire :

« . . . . J'arrivai vers midi et demi, le jour de la bataille de Waterloo, sur le point où se trouvait l'Empereur et je me plaçai à une quinzaine de pas du petit mamelon sur lequel il était assis. J'étais là, depuis environ deux heures, regardant, écoutant fort attentivement, lorsque je l'en-

tendis donner l'ordre de faire avancer contre des maisons, situées sur notre gauche, dans lesquelles s'étaient logés des Anglais (c'étaient le château et la ferme de Gomont), une batterie de 12, qui se trouvait en arrière, également à notre gauche. On ne la voyait pas du point où nous étions, mais il me parut désigner de la main, le lieu où elle devait être placée; plus tard encore cet ordre fut renouvelé, mais sans doute il ne fut pas transmis, ni la première ni la seconde fois, puisqu'il ne fut pas exécuté.

» Il arrivait à chaque instant des officiers, souvent plusieurs en même temps ; l'empressement de chacun à rendre compte et à prendre des ordres, causait quelquefois un peu de confusion. C'est à ce mouvement, à ce désordre, que j'attribuai la non exécution des ordres relatifs à la batterie dont je parle, et que commandait, je l'ai su depuis, M. le capitaine Raffron. Elle fut ramenée de Waterloo jusqu'auprès de Villers-Coterets, où elle fut enlevée, à la pointe du jour, par un parti de Prussiens. »

« Paris, 1er septembre 1840.

» Signé A. Année. »

Voilà encore de nouvelles actions de grâces dues par les Anglais à l'incurie de l'état-major-général de l'armée, sous les yeux duquel ce fait s'est passé. Oui! c'est grâce à cette incurie, que nos vaillants soldats ont vu leurs efforts échouer cha-

que fois contre ces murailles crénelées. Un peloton du 1er léger était parvenu, en poursuivant audacieusement les Anglais, jusqu'à la porte principale du château, qui fut précipitamment fermée; on l'empêcha ainsi d'entrer pêle-mêle avec l'ennemi dans l'intérieur de la cour. Il dut donc renoncer, là encore, à ses succès, dans son impuissance d'enfoncer cet unique obstacle au triomphe de sa valeur (*a*).

(*a*) M. Legros, sous-lieutenant au 1er léger, suivi de quelques hommes, pénétra jusque dans la cour, où, tous trouvèrent une mort glorieuse, car tous y furent massacrés, malgré les prières des officiers anglais, émus d'un tel courage.

Les Anglais durent lutter corps à corps avec cette poignée de héros, et leurs relations citent le lieutenant-colonel Macdonell, homme d'une force prodigieuse et d'une taille colossale, aux efforts duquel les assiégés furent redevables de la brusque fermeture de la porte que venait de forcer M. Legros.

Cet intrépide officier avait été sergent dans un régiment du génie. Doué d'une bravoure remarquable, il avait mérité le surnom de *L'enfonceur*. En 1814, Legros avait pris sa retraite par anticipation, mais, en 1815, au retour de Napoléon, il vint offrir ses services au colonel de Cubières, commandant le 1er léger, dans lequel l'officier, dit *L'enfonceur*, servait précédemment.

Sachant tout ce dont il était capable, le colonel le fit comprendre dans l'organisation de son régiment et lui demanda de lui donner, à la première occasion, quelque nouveau témoignage de son *savoir faire*. « Reposez-vous sur *L'enfonceur*, lui répondit Legros, nous verrons à la première affaire. » Et, en effet, il tint parole.

A Gomont, Legros ayant remarqué que les Anglais s'é-

On y envoya enfin, vers trois heures, plusieurs obusiers qui incendièrent les bâtiments, mais ne firent point la brèche que demandaient les soldats pour en venir aux mains avec les Anglais, réfugiés et bloqués dans le jardin et dans la cour du château.

On avait perdu plusieurs heures dans des combats partiels et meurtriers, sans gagner cinquante toises de terrain.

Les bataillons anglais se groupèrent, pendant l'incendie, dans le jardin, à l'abri de son mur et ne s'en inquiétèrent nullement, puisque l'on *respectait* SI GÉNÉREUSEMENT les murailles qui les protégeaient, mais du haut desquelles deux rangs de fantassins fusillaient, à coups sûrs, tout ce qui

taient barricadés dans la cour du château, se fait donner une hache de sapeur, et, en quelques secondes, il fit voler en éclats plusieurs planches de la porte et s'ouvrit un passage ainsi qu'aux quelques braves qu'il avait près de lui. Mais bientôt assaillis par tout ce qui se trouvait là de soldats anglais, Legros et ses dignes compagnons furent impitoyablement massacrés.

Le colonel de Cubières, témoin de la mort héroïque de Legros, fut lui-même grièvement blessé d'une balle à la tête et tomba sous son cheval, qui venait d'être tué. Le courage de ce jeune colonel, combattant ainsi, malgré ses blessures reçues aux Quatre-Bras, excita l'admiration des Anglais et quand ils pouvaient, au moment où il se dégageait de son cheval mort, le fusiller à bout portant, ils relevèrent leurs armes, et pas un seul coup de feu ne fut tiré. Le colonel de Cubières se relevant avec peine, s'éloigna en saluant les ennemis généreux qui avaient épargné son courage.

se présentait; tandis que si, après avoir bien reconnu les obstacles qui entouraient le château de Gomont, on se fût occupé de les rendre abordables par quelques coups de canon à boulets, on s'en fut alors certainement emparé et l'on eut forcé l'ennemi à se replier. Les trois divisions du deuxième corps, devenues libres alors, eussent secondé l'attaque du comte d'Erlon en se tenant à sa hauteur, et empêché plus tard la cavalerie anglaise de traverser impunément toutes nos lignes, de briser notre base d'opération, de jeter le désordre dans nos ambulances et nos réserves; en un mot, de compléter nos désastres en interceptant tout ralliement.

Aux généraux du deuxième corps doit donc revenir une bonne part de responsabilité des malheurs du 18 juin. Personne, certes, ne serait en droit d'adresser le plus léger reproche aux officiers ni à leurs soldats, qui, tous, s'y sont battus avec un dévoûment admirable : aucun d'eux n'est resté couché dans un ravin pendant le combat et tous y ont payé dignement de leur personne!...

C'est donc avec le plus amer regret que nous signalons, comme la NEUVIÈME FATALITÉ de la campagne, l'incurie, l'indifférence et la mollesse qui ont présidées à l'attaque du poste avancé de Gomont. Cette conduite fut des plus funestes et des moins excusables, car non-seulement le comte Reille n'exécuta pas l'ordre du combat qui lui prescrivait : « *d'avancer à mesure pour garder*

» *la hauteur du comte d'Erlon*, » le général Reille fit tout le contraire. Au lieu de se borner, par exemple, à laisser devant Gomont, que n'occupaient qu'environ deux mille Anglais *sans artillerie* ni cavalerie, la division Foy et la division Piré, en observation sur la route de Nivelles, et de porter les divisions Jérôme et Bachelu droit devant elles, le comte Reille laissa la première de ces deux divisions, perdre son temps, ses forces et ses munitions autour du jardin et du verger de Gomont, et ne sut pas remédier à l'absence inexplicable encore du lieutenant-général et du géneral Husson, l'un des maréchaux de camp de la seconde. Ces deux divisions ne se trouvèrent donc plus en mesure d'appuyer la principale attaque sur le centre; où donc était le comte Reille pour que de pareilles fautes aient pu se commettre sous son commandement?..

Mais laissons les vaillants débris des divisions Jérôme et Foy, épuiser inutilement leurs forces et leur courage dans leur duel contre les bataillons anglo-brunswickois et de Nassau qui leur sont opposés, jusqu'au moment où ils recevront l'ordre de battre en retraite, vers la route de Charleroy, sur laquelle, à peine arrivés et bien qu'en bon ordre, ils seront entraînés dans le torrent qui emporta tout, pour ne se rallier ensuite que sous les murs de Laon (*a*).

(*a*) Le 1[er] léger, l'un des régiments qui avaient tant tiraillé

Les gardes anglaises perdirent, de leur propre aveu, à la défense de Gomont, et malgré leurs remparts crénelés, en tués et blessés environ mille hommes, dont vingt-huit officiers, et les troupes de Nassau et de Brunswick, trois cents et quelques hommes.

Les divisions Jérôme et Foy y perdirent environ trois mille hommes entre elles d'eux, c'est-à-dire au-delà du double, et cela s'explique par les mauvaises dispositions prises pour l'attaque de ce poste avancé.

Le prince Jérôme et le général Foy furent blessés; tous deux s'y conduisirent en soldats valeureux, si, comme généraux, ils laissèrent à désirer.

Pendant ces divers combats, l'Empereur parcourut les lignes du premier corps, des cuirassiers du comte Milhaud et celles de sa garde, au mi-

à Gomont, avait eu dix-sept officiers tués sur le champ de bataille, et sur ses quatre-vingts et quelques officiers, six seulement s'étaient retirés sains et saufs de la campagne. Le régiment ne comptait plus dans les rangs sous les murs de Laon, que quatre cents hommes sur les dix-huit cents présents, le 14, à l'appel qui précéda l'entrée en Belgique. Il paya donc bien de sa personne aux *Quatre-Bras* et à *Waterloo*! On lui doit cet hommage comme à beaucoup d'autres corps, car il n'était pas le seul à présenter d'aussi douloureux résultats d'une campagne de trois jours!... Le 108e de ligne entr'autres qui, en entrant en campagne comptait 1340 bayonnettes, n'en présentait plus le soir de la bataille de Waterloo, autour de l'aigle qu'environ deux cents et douze officiers.

lieu des boulets et des obus ricochant d'une ligne à l'autre.

Ce fut pendant cette inspection, que le lieutenant-général Desvaux de Saint-Maurice, commandant en chef l'artillerie de la garde, fut emporté par un boulet, à côté de Napoléon, perte sensible, dit-il dans ses mémoires, et surtout dans ce moment, puisqu'il savait, mieux que personne, les positions qu'occupaient les réserves de l'artillerie de la garde.

Le général de brigade Lallemand lui succéda et fut blessé peu après.



CHAPITRE XXIX.

SOMMAIRE. — De 3 heures 1/2 à 7 heures. — Deuxième acte de la bataille : temps qu'il fallut pour réparer le premier échec et reformer les colonnes d'attaque. — Faute commise par les divisions du deuxième corps, qui, cette fois, n'échappa point à l'œil du maréchal Ney ; ce qu'il demande pour y remédier ; réponse de l'Empereur au colonel Heymès.— A défaut d'infanterie de sa garde, dont Napoléon ne *veut point* se servir encore, il met à la disposition du prince de la Moskowa, une brigade de cuirassiers du comte Milhaud ; cette brigade a pour mission de former la barrière du vide que l'imprévoyance du comte Reille a laissé entre lui et le comte d'Erlon ; mouvement intempestif qu'entraîne le départ, au grand trot, de cette brigade ; réflexions sur ce grave incident ; mesures que prend Wellington à la vue de ce torrent, prêt à fondre sur lui ; manœuvres de ses artilleurs pendant cette tempête. — Charge inopportune de ces cuirassiers ; leurs succès et leurs revers. — Tentatives de plusieurs bataillons du premier corps contre la ferme de la Haye-Sainte ; résistance opiniâtre de ses défenseurs ; destruction de deux bataillons de la légion allemande par nos cuirassiers ; mort de leur commandant de brigade, le colonel de Ompteda ; enlèvement de leurs drapeaux. — Prise de la Haye-Sainte, par le premier corps, après avoir perdu près de deux mille hommes à l'attaque de ce poste important ; belle conduite du lieutenant du génie Vieux, attaché à l'une des divisions du premier corps, et tué sur la brèche de Constantine. — Vivacité et acharnement du combat sur toute la ligne ; plus de quatre cents bouches à feu font retentir la vallée de la Haye-Sainte du plus effroyable *tapage* ; le champ de bataille est sillonné dans tous les sens par les balles, la mitraille, les obus et les boulets ; la mort et la destruction sont partout. — Réflexions sur ce moment terrible de la journée. — Charges incessantes de nos huit mille cavaliers d'élite au milieu de l'armée anglaise ; angoisses de Wellington ; quelques bataillons français accourant au soutien de nos immortels cavaliers et l'armée anglaise est rompue, sabrée, culbutée, peut être anéantie ; à qui doit revenir le blâme de l'absence de ces bataillons ? — Panique

dans le centre de l'armée anglaise; un régiment de cavalerie tout entier, les hussards de Cumberland, s'enfuit à toute bride, et ne s'arrête qu'à Bruxelles, où il jette l'épouvante et la consternation parmi les ennemis de la France, en même temps qu'il y fait éclater les plus vives démonstrations en notre faveur — Il était 6 heures 1/2 du soir.— De toutes parts, fantassins et cavaliers, engagés sur le plateau de Mont-Saint-Jean, appellent la garde! la garde! la garde! l'Empereur ne veut en rien détacher encore : fatale hésitation!..... elle nous ravit la victoire et cause nos désastres. — Entrée en ligne du quatrième corps prussien; pensée de l'Empereur pour y remédier par un changement de front oblique; il y renonce pour tenter un nouvel effort sur le centre de l'armée anglaise; ses ordres au maréchal Ney; dispositions de Wellington contre cette seconde attaque. — Ses sacrifices pour reprendre la Haye-Sainte; charges nouvelles de notre cavalerie contre les carrés anglais. — Mouvement inopportun des lanciers et des chasseurs à cheval de la garde; incident curieux et inconnu, cause de cette ardeur intempestive, qui entraîne également la grosse cavalerie de la garde; ordres tardifs pour les arracher de la mêlée; tristes conséquences de cette imprévoyance et de l'absence d'un commandant en chef de la cavalerie de la garde impériale.— Charge malheureuse et inopportune de la brigade de carabiniers; cri de desespoir du comte de Valmy, à la vue de cette brigade volant à la charge sans ses ordres; sévères reproches qu'il en fait au prince de la Moskowa. — Désertion d'un capitaine de carabiniers en pleine bataille; réflexions à son sujet. — Mort du colonel Lacroix du 3e de cuirassiers, et du colonel Chasseriau, chef d'état-major du comte Milhaud; mise hors de combat du lieutenant-général l'Héritier, et des maréchaux de camp Donop, Blancard, et Travers. — Enlèvement de six drapeaux dont trois par les chasseurs à cheval de la garde, et deux par le fourrier Isaac Palau du 9e de cuirassiers et le maréchal-des-logis Gautier du 10e de cuirassiers; — notice sur ce valeureux soldat; le sixième, enlevé par un cuirassier, dont on ignore le nom. — Courage bouillant et surhumain du maréchal Ney pendant cette crise; paroles sinistres de ce Brave des Braves.— Sang-froid remarquable de Wellington au milieu de son armée, que l'on taille en pièces sous ses yeux, et qu'il redoute à chaque instant de voir disparaître sous les pieds de nos cuirassiers, et comme le prince de la Moskowa, il se multiplie et se trouve partout où sa présence est nécessaire; son allocution au 95e anglais au moment d'un choc de nos cuirassiers. — Paroles à jamais glorieuses de Wellington pour la cavalerie française. — Belle réponse à l'un de ses généraux, qui lui demande un peu de repos pour sa brigade réduite des deux tiers. — Pertes sensibles éprouvées, pendant cette

crise, par l'état-major de l'armée anglo-batave : le prince d'Orange grièvement blessé, est mis hors de combat, ainsi que les généraux Cooke, Alten, Collaërt, Kempt, Pack, Halkest, Adam, Dœrnberg et Bylandt ; les généraux Merle et Duplat succombent au champ d'honneur. — Désespoir de Wellington, et sa réponse à l'officier, chargé de lui annoncer que la division Picton était reduite à quatre cents hommes. — Désordres sur les derrières de l'armée anglaise ; quelques bataillons de la garde, et plus d'armée britannique : hélas ! ils sont encore cloués en carrés autour de la Belle-Alliance et de Plancenois, maugréant d'impatience ; l'Empereur nous y retient pour son malheur et pour le nôtre, ainsi qu'à la Moskowa. — Episode d'un maréchal-des-logis de chasseurs à cheval de la garde.

Il avait fallu, près d'une heure pour réparer le premier échec et reformer les colonnes d'attaque ; les batteries du sixième corps durent remplacer celles qui avaient été culbutées par les dragons anglais.

Un épais brouillard, causé par l'humidité de la terre, venait d'envelopper le champ de bataille, et empêcha, pendant quelque temps, de distinguer les objets. Enfin, vers 3 heures et 1/2, les colonnes se reportèrent en avant, mais en laissant une lacune sensible entre le premier et le deuxième corps, qui, nous l'avons dit, s'était si inconsidérément *pelotonné* autour de Gomont.

Cette faute, n'avait point échappée, cette fois, à l'œil du maréchal Ney ; aussi se hâta-t-il, n'ayant plus, sous la main, pour y suppléer, le sixième corps, qui venait de se porter vers l'extrême droite et d'y prendre position en arrière de la division Durutte, le maréchal, disons-

nous, se hâta d'envoyer à l'Empereur son premier aide-de-camp, le colonel Heymès, pour lui demander de l'infanterie, destinée à lier entre eux le premier et le deuxième corps. « Où vou» lez-vous que j'en prenne ?... Voulez-vous que » j'en fasse ? » lui répondit Napoléon.

Cette faute doit, en partie, retomber sur Napoléon (que l'on nous pardonne cette licence, mais nous devons la vérité sur ses propres actes comme sur ceux de ses lieutenants.)

Si le premier ordre de la bataille était habilement conçu, l'harmonie en fut détruite, aussitôt que le premier corps se fût porté en avant, et surtout après le changement de position du sixième corps et des deux divisions Subervic et Domon.

Laisser toutes les réserves de l'infanterie et de la cavalerie en quelque sorte dans leur première position, alors que la première ligne s'était portée à six cents toises en avant pour y aborder l'ennemi, fut une FAUTE CAPITALE!

Toute la garde, aussi bien que la cavalerie de réserve, auraient donc dû remplacer la première ligne, dès le mouvement du premier corps, au lieu de rester à mille toises en arrière. Cette faute, que personne encore n'a sans doute osé relever, parce qu'il eût fallu la reprocher à l'Empereur, ne saurait s'expliquer ni se justifier.

A 1 heure, les premières têtes de colonnes de Bulow étaient encore à deux lieues du champ

de bataille, et par conséquent nullement à redouter; les trois heures qu'il mit à rassembler ses trente mille hommes avant d'entrer en ligne, étaient suffisantes pour battre Wellington, en se jetant sur lui avec toute la garde; mais déconcerté sans doute par quelques HÉLAS! de son entourage, l'Empereur manqua de résolution, de coup d'œil peut-être et tout fut perdu!!!... On se demande encore comment Napoléon n'arrêta pas à temps le mouvement intempestif du comte Milhaud et de la cavalerie légère de sa garde, qu'il avait alors, pour ainsi dire, sous la main; c'était le cas de tirer bon parti de la mobilité de ses aides-de-camp.

A défaut d'infanterie, l'Empereur n'ayant malheureusement pas encore voulu disposer même d'une partie de celle de sa garde, ordonna au général Milhaud de détacher une brigade de ses cuirassiers et de l'envoyer au prince de la Moskowa.

Cette brigade exécuta son mouvement au trot; mais on ne sait par quel vertige, elle fut suivie par le corps tout entier, et même presque aussitôt par les lanciers et les chasseurs à cheval de la garde, qui se trouvaient en ligne derrière lui.

Le duc de Wellington, voyant ce torrent prêt à fondre sur son infanterie, n'eut que le temps de la former en carrés, d'ordonner aux canonniers de s'y réfugier pendant cette tourmente, en

abandonnant momentanément leurs pièces (*a*).

Pendant ces charges inopportunes, plusieurs bataillons du premier corps s'étaient emparés du verger de la Haye-Sainte. Le bataillon de Lunebourg de la première brigade hanôvrienne, accouru en toute hâte, parvint, à l'aide des troupes qui s'y trouvaient, à débusquer nos soldats. Mais ayant voulu les poursuivre, ce bataillon fut à l'instant chargé par nos cuirassiers, et entièrement dispersé. Ceux-ci en poussèrent les fuyards jusqu'à la position des Anglais, où ils voulurent se jeter sur les quatre autres bataillons de cette brigade, qui se formèrent en carrés par deux bataillons, ceux de Brême et de Verden, à droite, et ceux de Grubenhagen et du duc d'Yorck à gauche.

Ces bataillons soutinrent deux charges consécutives, jusqu'à ce qu'enfin ils furent délivrés par la grosse cavalerie de la garde anglaise, commandée par lord Sommerset.

Chargés à leur tour par ces treize escadrons d'élite, plusieurs escadrons de cuirassiers, alors

(*a*) Cette manœuvre qui fut exécutée plusieurs fois pendant cette crise violente, est d'ordonnance dans l'armée anglaise. Les batteries, dont on a toujours soin de mettre les chevaux à l'abri du feu de l'ennemi, tirent aussi longtemps que possible, et à l'approche de la cavalerie, les canonniers se sauvent dans les carrés les plus rapprochés, pour être à portée de reprendre leur poste, quand l'attaque a été repoussée.

en fourrageurs autour de ces carrés, furent, en quelque sorte, écrasés par le poids des hommes et des chevaux et précipités dans une fosse à sable où bon nombre périrent.

Ce fut, dans ce même instant, que les cinquième et huitième bataillons de la légion allemande s'étaient portés en avant pour repousser les bataillons du premier corps, qui se présentaient au-delà de la Haye-Sainte. Surpris dans leur mouvement, par nos cuirassiers, le cinquième bataillon put être dégagé par la cavalerie de lord Sommerset, mais le huitième bataillon, au moment où il allait s'élancer sur notre infanterie, fut chargé, sabré et dispersé avant qu'il pût être secouru. L'officier porte-drapeau reçut trois blessures graves, et son drapeau fut enlevé.

Le cinquième bataillon, après avoir tenté une seconde charge, s'était rallié derrière le chemin creux, sa gauche, appuyée à la chaussée. Plus tard, ce bataillon se reportant en avant, fut encore assailli par nos cuirassiers et eut enfin le sort du huitième bataillon, perdit son chef de brigade, le colonel de Omptéda, et son drapeau.

Les restes n'en furent sauvés que par l'arrivée du 3e régiment de hussards de cette même légion allemande.

Il était au-delà de 5 heures, lorsque des bataillons du premier corps parvinrent, enfin, et après y avoir perdu près de deux mille hommes,

à triompher de la résistance la plus opiniâtre et à s'établir dans les bâtiments de la Haye-Sainte, si vaillamment défendus par le major Baring, qui nous fit acheter bien cher la trop courte possession de ce poste (*a*).

Sur tous les points pour y arriver, on avait lutté avec un acharnement sans exemple; l'artillerie anglaise, avec ses feux croisés, avait fait, dans nos rangs, des ravages affreux; l'armée entière y était même tellement exposée que les projectiles traversaient, en tous sens, toutes nos

(*a*) Nous sommes heureux d'avoir à rappeler ici un glorieux épisode de la vie militaire d'un officier supérieur du corps du génie, mort sur la brèche à Constantine, où il s'était élancé le premier avec le colonel de Lamoricière.

M. Vieux, en 1815, à la bataille de Waterloo, attaché à l'une des divisions du premier corps, comme officier du génie, est mis à pied par un boulet qui tue son cheval; Vieux se joint alors à un bataillon de sapeurs qui attaquait la ferme de la Haye-Sainte.

D'une taille et d'une force remarquables (il avait six pieds), il s'empare d'une hache, et donne lui-même les premiers coups qui ébranlent la porte. Une balle qui lui fracasse la main gauche ne lui fait pas néanmoins abandonner le champ de bataille; il y reste pour diriger et exciter les assaillants jusqu'à ce qu'une seconde balle lui traversant l'épaule, le force à aller se faire panser.

Sorti de l'école de Metz, en 1813, Vieux fut envoyé à l'armée, où il se distingua constamment par son zèle et son dévoûment.

Nous venons de faire connaître sa conduite à la Haye-Sainte: Un officier de cette trempe ne pouvait succomber qu'au champ d'honneur?...

lignes et tombaient au milieu de nos équipages, arrêtés sur la route et aux environs, et y semaient le désordre. La terre labourée par les boulets, volait au loin, et couvrait de boue ou de sang toutes les troupes qui s'y trouvaient exposées. On ne peut se figurer de pareilles scènes, lorsque l'on n'y a pas assisté.

Notre artillerie répondait avec une grande énergie et beaucoup de vivacité, mais elle avait moins de prise sur l'ennemi, dont les masses, cachées presqu'entièrement par les accidents du terrain et la hauteur des blés, ne pouvaient être ajustées que par approximation. Wellington avait de plus ordonné à toute son infanterie de rester couchée pour offrir moins de prise à l'adresse de nos artilleurs.

Les détonations continuelles, simultanées de plus de quatre cents pièces de différents calibres, jointes aux feux de bataillons et de tirailleurs, aux explosions fréquentes des caissons que les obus faisaient sauter; les sifflements des balles et des boulets, le cliquetis des armes, le tumulte des charges, les cris des combattants, faisaient un fracas d'autant plus effroyable qu'il était concentré sur la petite étendue que couvraient les deux armées, rapprochées, l'une de l'autre et resserrées alors, on le croirait difficilement, dans un carré de cinq à six cents toises.

Quand deux armées également braves, dit avec raison le major Wagner, en viennent aux

mains, il ne peut guère y avoir d'autres résultats qu'une grande perte de part et d'autre, à moins qu'une des deux parties n'ait une supériorité marquée, ou ne la gagne momentanément par quelqu'accident qui puisse mettre la victoire de son côté.

C'est, en effet, ce qui arriva dans cette circonstance : tantôt notre cavalerie se jetait sur l'infanterie anglaise et pénétrait jusqu'à leur seconde ligne ; tantôt celle-ci la chargeait, de son côté, et la forçait à la retraite ; tantôt, nos cavaliers tombaient sur leurs escadrons et les poussaient ou étaient ramenés par eux.

Chacun se ralliait dans ses lignes, pour faire place à l'artillerie dont le feu remplissait les intervalles jusqu'à ce qu'une nouvelle charge eut lieu.

Notre cavalerie se rallia dans les bas-fonds, près de la Haye-Sainte, et très-rapprochée de la position anglaise, elle y fut exposée, pendant longtemps, à toute la violence du feu de l'artillerie.

Enfin, des deux côtés, on se battait avec une bravoure égale. Les généraux craignant de compromettre toute l'armée par un mouvement rétrograde, se résignaient au douloureux sacrifice de voir tomber autour d'eux les hommes et les chevaux sans défense ! !

Là, cette cavalerie d'élite se trouva dans la position la plus cruelle, sans infanterie et sans

artillerie pour les appuyer. Les carrés anglais réservaient leur feu, mais couverts d'une nuée de tirailleurs, dont chaque coup portait. C'est dans cette affreuse position que tout un corps de grosse cavalerie resta, pendant plusieurs heures, entre le bois de Gomont et la Haye-Sainte, ne pouvant ni se retirer, ni charger, parce qu'elle n'avait pas de carrière; recevant la mort sans pouvoir la donner, et, en outre, en but au feu de nos propres batteries que, dans son ardeur irréfléchie, elle avait dépassées de beaucoup.

Pendant cette terrible bourrasque, Wellington reconnaissant l'impossibilité, malgré tous ses efforts, de nous débusquer de la Haye-Sainte, avec les nombreux bataillons qu'il avait cependant sous la main, fit ordonner au général Chassé de se rapprocher du centre et de la position de Mont-Saint-Jean, si gravement menacée. Mais déjà ce général avait pris sur lui, rassuré d'ailleurs sur son extrême droite, que l'on n'avait pas inquiétée sérieusement, de se mettre en marche sans attendre des ordres.

Bien que l'armée anglaise n'eût point été complétement enfoncée par ces attaques furieuses, elle n'en était pas moins ébranlée; le désordre se remarquait déjà sur la chaussée de Bruxelles; ses chariots, ses bagages, ses blessés se pressaient en foule pour opérer leur retraite, car nos troupes, alors sur le plateau, menaçaient leur base d'opérations et de s'emparer du débouché de la forêt de Soignes.

Tous les fuyards de l'armée anglo-batave qui avaient été sabrés par notre cavalerie, se précipitaient dans la direction de Bruxelles. Un régiment d'élite tout entier, fort de mille chevaux, les hussards de Cumberland, que Wellington voulut faire charger, à peine arrivé sur le sommet du plateau, tourna bride et ne s'arrêta qu'à Bruxelles où il jeta l'épouvante.

Néanmoins, il fallait un dernier effort sur ce point formidable, pour achever de nous en rendre maîtres : La garde ! ! la garde ! ! la garde ! ! criaient les soldats de toutes armes et de tous côtés. Hélas ! que ne pûmes-nous répondre à temps, à cet appel de nos frères ! ! ! !...

Des prodiges de valeur se faisaient de part et d'autre sur ce plateau à jamais célèbre ; chacun sentait que Mont-Saint-Jean était la clef de la position.

La diversion opérée par le corps de Bulow sur notre extrême droite, ayant attiré l'attention de l'Empereur, il eut un moment la pensée de modifier brusquement son ordre de bataille, par un changement de front en arrière, en prenant une ligne oblique, appuyant sa gauche à Gomont, dont il se serait emparé par une attaque de vive force, et sa droite à Plancenois. Le peu de distance qu'il y avait entre ces deux positions, et l'appui naturel que nous eût donné le terrain en amphithéâtre que nous eussions eu en avant et derrière nous, en favorisant l'exé-

cution de ce mouvement rétrograde en présence de deux armées, pouvaient nous offrir quelques chances de succès.

A 4 heures du soir, à l'exception de plusieurs batteries, toute l'infanterie et la cavalerie de la garde n'avaient ni tiré un coup de fusil, ni mis le sabre à la main; nous pouvions donc encore donner un bon coup de collier et faire payer cher aux uns ou aux autres, un premier succès.

Cette pensée d'un changement de ligne avait été si bien dans les vues de l'Empereur que nous tenons du comte d'Erlon lui-même que, déjà, il avait fait commencer son mouvement de retraite par ses bagages et son artillerie, lorsque, peu après, un nouvel ordre de Sa Majesté, qu'il n'a pu s'expliquer, changea cette combinaison hardie qui, peut-être eût sauvé l'armée entière.

L'Empereur pensa sans doute qu'un nouvel et dernier effort sur le centre de l'armée anglaise, suffirait pour l'enfonçer enfin avant l'arrivée, et surtout avant l'entrée en ligne des trois corps prussiens; mais il était trop tard d'une heure. Notre infanterie était épuisée de fatigue. La grosse cavalerie réduite de moitié, pliait forcément. On pouvait donc déjà pressentir le résultat de la journée. Un désastre paraissait inévitable avec des circonstances plus ou moins terribles. Les boulets du corps de Bulow étaient déjà venu faire des victimes jusque sur nos derrières. Il

restait cependant encore à Napoléon toute l'infanterie de la vieille garde intacte; le jour touchait à sa fin. On se battait encore pour l'honneur du drapeau; mais faiblement, car l'on tombait d'épuisement et de besoin. Sept heures de combat sans relâche, c'est trop fort pour le corps humain!... Néanmoins on ne lâchait pas encore pied; on ne pouvait plus vaincre, mais on pouvait espérer gagner la nuit sans désastre et se retirer derrière la Sambre en conservant précieusement la seule réserve qui restât, la seule troupe qui n'eût pas donné.

Néanmoins, dans cette pensée, le prince de la Moskowa reçut l'ordre de se maintenir dans la Haye-Sainte, et de faire attaquer par la division Durutte les fermes de Papelotte et de la Haye, qui furent enlevées vers 6 heures du soir; la première devint la proie des flammes.

Mais, pendant que ces dispositions se prenaient, de son côté, le duc de Wellington, sentant toute la gravité du moment, préparait, lui aussi, une attaque de vive force contre la Haye-Sainte.

Il venait de recevoir une dépêche du maréchal Blücher, qui l'engageait, avec instance, à tenir jusqu'à la dernière extrémité; Wellington dit donc alors, assure-t-on, aux officiers qui l'entouraient: « perdus pour perdus, autant vaut-il tenter » une dernière chance; il y a plus de danger à s'en » aller qu'à rester sur le champ de bataille!! »

Vers les trois heures, le duc de Wellington avait fait avancer la division Clinton, et fait placer la brigade Adam en seconde ligne, derrière la division Alten qui avait été fort maltraitée, et les brigades Halkett et Duplat plus à droite; ces douze bataillons s'étaient établis en carrés par échelons sur le sommet et le versant du mamelon, depuis le centre jusqu'en face de Gomont.

A l'aide de cette nouvelle division et de la brigade Lambert qu'il avait retirée de son extrême gauche, Wellington tenta de reprendre la Haye-Sainte, mais il fut vigoureusement repoussé par l'infanterie du premier corps, et ses brigades furent encore culbutées par nos cuirassiers, et par la cavalerie légère de la garde, que le maréchal Ney lança pour la seconde fois sur le plateau à droite et à gauche de la chaussée.

Un bataillon hanôvrien fut taillé en pièces, et la charge poussée encore jusqu'à la seconde ligne, au travers des carrés.

Les deux brigades de gauche de la division Alten se replièrent sur la division Clinton qui se trouva elle-même engagée ; toutes les troupes composant la droite de Wellington prirent successivement part au combat : infanterie, cavalerie et artillerie anglaises, hanôvriennes, légion allemande, des Pays-Bas, de Brunswick et de Nassau.

La division Chassé (*a*), des Pays-Bas, entra également en ligne et prit position sur la route de Nivelles, en arrière du centre droit de l'armée anglaise.

L'Empereur, en voyant ces charges aussi brillantes qu'audacieuses des cuirassiers du comte Milhau, s'écria, dit-on : « *c'est trop tôt d'une* » *heure! cependant il faut soutenir ce qui est* » *fait.* »

Pourquoi n'arrêta-t-il pas, au moins, les lanciers et les chasseurs de la garde, qu'il avait sous ses yeux, lorsqu'ils prirent aussi *le mors aux dents?*

Le mal étant fait, il crut le réparer en faisant ordonner par un de ses aides-de-camp au comte de Valmy, qui était toujours en position à notre gauche, de se porter au grand trot, pour appuyer la cavalerie qui déjà occupait tout le plateau au milieu de l'armée anglaise, tant il lui paraissait important de s'y maintenir et de ne point faire un mouvement rétrograde.

Mais le général L'Héritier, sans attendre les ordres de son chef immédiat, était déjà parti à la tête de sa division (*b*).

(*a*) Le lieutenant-général Chassé est le même qui a défendu la citadelle d'Anvers, en 1832, contre le maréchal Gérard.

(*b*) Pendant que le général L'Héritier partait ainsi sans ordres de son chef direct, le comte de Valmy se trouvait auprès de la brigade des carabiniers.

Le comte de Valmy venait d'y être appelé à l'occasion

Ce mouvement au grand trot de cette grosse cavalerie, qui défilait aux cris de vive l'Empe-

d'un fait sans exemple encore dans les fastes de l'armée française ; c'est-à-dire une désertion *d'officier de troupe*, en PLEINE BATAILLE. Notre plume frémit d'indignation d'avoir à rappeler ici un trait de cette espèce, et cependant le voici, ce douloureux épisode, tel que nous le tenons d'un témoin oculaire :

Les carabiniers placés comme nous l'avons indiqué sur le plan, se trouvaient peu éloignés du 1er de chasseurs de la division Piré. *Vers 4 heures* du soir, un capitaine de ce superbe corps, vint visiter plusieurs officiers de ce régiment, s'arrêta devant la huitième compagnie, dont il connaissait le capitaine M. Début, et le lieutenant M. Bachelet.

Après un instant d'entretien, il leur proposa de se porter à quelques centaines de toises en avant pour examiner la ligne des tirailleurs. Le capitaine Début refusa, mais le lieutenant Bachelet ayant accepté, tous deux s'y rendirent. Arrivés là, le capitaine de carabiniers, alléguant que l'on ne découvrait pas assez bien l'ennemi, engagea son camarade à s'avancer encore ; celui-ci s'en défendit sur ce que n'étant pas à son poste, il serait repréhensible s'il arrivait quelque chose en son absence, mais il ajouta : « *Allez-y, si vous le » voulez, je vais vous attendre.* » Le capitaine de carabiniers pique en effet des deux, franchit la ligne des tirailleurs, et rendu à peu de distance de celle de l'ennemi, il s'arrête ; mais bientôt il lance violemment son cheval au galop, traverse les tirailleurs anglais, surpris d'une telle audace, et disparut dans un fond pour reparaître, gravissant une colline avec la plus grande rapidité, se dirigeant droit sur un poste ennemi, d'où l'on vit distinctement des cavaliers se détacher et le conduire sans doute vers Wellington.

Que l'on se figure la stupéfaction du lieutenant Bachelet !... et son désespoir de n'avoir pas préssenti une infâmie pareille, commise sous les yeux du 1er de chasseurs tout entier, qui, enchaîné par le devoir, ne pût le poursuivre que de ses im-

reur, fit une diversion heureuse dans ce moment de crise; mais il entraîna, on va voir comment,

précations, ou de ménaces malheureusement impuissantes. Le capitaine Début, surtout, était dans la plus grande exaspération et s'écriait : « *Et je ne lui ai pas brûlé la cervelle* » *!! N'aurais-je pas dû voir que j'avais devant moi un trai-* » *tre !!* »

Y a-t-il des expressions assez fortes pour flétrir une aussi monstrueuse félonie? Non, car cette désertion fut un crime odieux et qui, peut-être exerça sa funeste part d'influence sur les résultats de la journée; un crime inconnu jusque là dans une armée où l'amour de la patrie et l'honneur du drapeau avaient été portés jusqu'au fanatisme. L'histoire doit donc vouer à l'exécration, l'officier qui ne craignit pas de se déshonorer de la sorte; que le sang des nobles martyrs de Waterloo réjaillisse sur lui !!

Le lendemain, s'il a pris à ce déserteur en épaulettes, la fantaisie d'accompagner Wellington dans sa visite du champ de bataille, il a pu contempler à son aise les braves de sa compagnie, gisant pêle-mêle au milieu des cadavres anglais sabrés par elle peu de minutes après sa défection !... A-t-il fait alors un retour sur lui-même, en comparant la conduite de ses carabiniers, morts au champ d'honneur, à celle de leur capitaine caracolant à la suite de l'état-major anglais comme un ennemi de la France !... Ah ! quelle triste page et que nous eussions donc voulu n'avoir point à mêler cette ignominie militaire au récit de tant d'héroïsme et de dévoûment ! mais la vérité nous en a fait une loi.

A la vue de ce mouvement inexplicable pour lui qui n'avait reçu aucun ordre, le comte de Valmy empêcha les carabiniers, forts d'environ mille chevaux, de s'associer à ce fatal entraînement. Il les plaça même près d'une batterie de la garde avec défense la plus expresse de faire un mouvement *sans son ordre immédiat*, et vola sur la ligne, où le général L'Héritier venait, disait-il, d'engager si follement sa division.

les grenadiers à cheval et les dragons de la garde, emportés par l'impatient désir de se mêler au combat.

Ces seize cents cavaliers d'élite, que l'Empereur tenait en réserve, se trouvèrent lancés et si promptement engagés au milieu des carrés en-

Arrivé près d'elle le comte de Valmy aurait voulu la retirer de cette position insoutenable, mais craignant d'occasionner une débâcle, en effectuant le moindre mouvement rétrograde, il se résigna, comme les autres généraux, à voir tomber aussi sous ses yeux, les hommes et les chevaux sans défense.

Tout à coup on aperçoit dans l'éloignement les casques rouges des carabiniers en mouvement. Le comte de Valmy pressentant un malheur, courut pour les arrêter; il ne put arriver à temps et ce superbe corps, en un instant, fut détruit à moitié !...

Le comte de Valmy a attribué ce malheur au maréchal Ney et voici comment il s'exprime sur ce déplorable incident de la bataille de Waterloo, dans un mémoire encore inédit, dont nous avons obtenu communication :

..... « On serait tenté de croire que le mauvais destin de la
» France amena le maréchal Ney sur le point où se trouvait
» cette brigade, alors intacte. Il l'avait aperçue dans la plai-
» ne, il court à elle, et s'emporte contre son inaction ; il lui
» ordonne de se précipiter sur sept à huit carrés anglais,
» placés en échelons, sur la pente de la colline près du bois
» de Gomont, et flanqués de nombreuses batteries d'artillerie.
» Les carabiniers furent forcés d'obéir; leur charge n'eût
» aucun succès ; la moitié de cette brigade fut couchée par
» terre. Quelques heures plus tard, s'il fût resté intacte et
» dans sa position, ce corps magnifique eût pu renouveler le
» miracle de Marengo, sur les gardes anglaises, ou au moins
» sauver l'armée d'une déroute complète. »

nemis, que le général Bertrand arriva trop tard pour arrêter cette charge inopportune.

Voici sur ce mouvement prématuré de la cavalerie de la garde, des détails inconnus jusqu'à ce jour, et qui expliquent les causes de ces charges intempestives qui furent si funestes malgré leur impétuosité.

Lorsque le corps du comte Milhaud se fut porté en première ligne à la rencontre des dragons de Ponsomby, toute la cavalerie de la garde devint plus impatiente que jamais de croiser le sabre avec l'ennemi.

La division de la garde à cheval ayant enfin reçu l'ordre de se porter en avant, elle marcha dans la direction de la Belle-Alliance.

Les quatre régiments étaient alors sur la même ligne. Les lanciers tenant la droite, avaient à leur gauche les chasseurs, les dragons et les grenadiers.

Ici va se passer un événement incroyable et dont nous affirmons la trop réelle authenticité, un de ces caprices de la guerre qui renversent tous les calculs de la raison, de la prudence, et qui forment cependant un des chapitres si fréquents de notre sanglante histoire; caprices qui, quelquefois, font les victoires quand le génie, dans sa promptitude, les comprend au début et les sanctionne en les appuyant.

Une ondulation du terrain séparait plusieurs escadrons de la plaine sur laquelle cette cava-

lerie allait avoir à combattre corps à corps. Cette ondulation n'était pas continue relativement à la ligne de bataille, et ne masquait complétement que les quatre premiers escadrons du régiment de lanciers, qui était celui d'alignement de la division.

Le général Curély, sans commandement ce jour-là, marchait à la suite du grand quartier-général, en attendant qu'on confiât une brigade à sa vaillance. Il aperçut de loin les lanciers de la garde et alla y voir un de ses amis intimes, officier supérieur dans ce corps.

Ne se trouvant qu'à quelques toises en arrière du sommet de l'ondulation, rapprochée de de l'extrême droite du régiment, tous deux y montèrent. A peine placé à ce point de vue, l'officier supérieur des lanciers reconnaît le terrain qui lui fait face : en janvier 1814, sous les ordres du général Maison, il avait, à la tête d'un bataillon et d'un escadron, occupé, pendant quelques jours, la position de l'embranchement des routes de Nivelles et de Namur, pour couvrir le quartier-général qui était à Bruxelles.

Enivré par les succès que l'on venait d'avoir contre Ponsomby, dont les hommes et les chevaux gisaient à quelques toises de là, et par les mouvements en avant qu'il voit exécuter aux cuirassiers du comte Milhaud qui sont sur la droite et devant lui, l'officier supérieur s'écrie : « les Anglais sont perdus!.. La position qu'ils

» occupent le prouve! Ils n'ont de retraite que » par une route étroite, resserrée par des bois » impraticables. Ou leur général est le plus » ignare des officiers, ou il a perdu la tête. Les » Anglais comprennent leur danger; regardez, » regardez, ils ont déjà dételé leurs pièces. » (L'officier supérieur ignorait que l'artillerie anglaise combat toujours ainsi).

Ces paroles, prononcées à haute voix, sont entendues du front du régiment; quelques officiers poussent en avant pour se réunir à eux. Les files de droite les suivent. Le mouvement se prolonge dans les escadrons, pour rétablir l'alignement puis dans les batteries. Ce mouvement qui n'est que de quelques pas à l'extrême droite, se marque bien davantage à la gauche.

La division de grosse cavalerie (les dragons et les grenadiers) qui, à tout instant, attend l'ordre de charger, croit qu'il est donné, elle part et donne ainsi le signal aux chasseurs et aux lanciers qui la suivent.

Dès cet instant, ceux-ci alignent à gauche, traversent diagonalement la chaussée, en sorte que toute la cavalerie de la garde impériale se trouve sur le flanc gauche de cette chaussée, franchit la plaine sans s'arrêter, monte la pente des plateaux sur lesquels est rangée l'armée anglaise et l'attaque vigoureusement.

Voilà la charge de la cavalerie de la garde impériale sur les causes de laquelle tant d'écri-

vains ont fait de si divers et souvent si ridicules commentaires.

Là, eut lieu, pendant plus de deux heures le combat le plus acharné, que les annales de la cavalerie aient encore eu à recueillir. Son intrépide dévoûment dut ainsi affronter la mort la plus imminente pour se maintenir contre la plus grande partie de l'armée anglo-batave dont toutes les réserves étaient engagées contre elle, au point que Wellington n'avait plus un seul homme disponible. On peut donc affirmer que nos fastes militaires ne présentent pas une circonstance où la cavalerie française ait montré une plus grande résolution, un entraînement et un dévoûment plus héroïques.

Dans ces différentes charges, le maréchal Ney s'était mis plusieurs fois à la tête des escadrons.

Le général L'Héritier tomba grièvement blessé d'un coup de feu au travers du corps; le général Donop, commandant les 2e et 3e de cuirassiers de la division Roussel-d'Hurbal, tomba aussi grièvement blessé; le colonel Lacroix, du 3e de cuirassiers fut tué.

Le général Blancard, commandant la brigade de carabiniers fut blessé, le général Picquet commandant la brigade de dragons de la division L'Héritier fut démonté par une balle et tomba au milieu d'une charge; le colonel Leopold du 7e de dragons, grièvement blessé ainsi que deux de ses chefs d'escadrons se virent forcés de quitter le

champ de bataille; le comte Milhaud perdit son chef-d'état-major, le colonel baron Chasseriau; les généraux Milhaud, Roussel-d'Hurbal et Delort eurent plusieurs chevaux tués sous eux; leurs chapeaux et leurs habits furent criblés de balles. Le général Delort fut, en outre, blessé d'un coup de feu et reçut plusieurs coups de sabre au milieu de la mêlée. Le général Travers, commandant l'une des brigades de cuirassiers du comte Milhaud, fut également blessé, en enlevant, à la tête du 12e de cuirassiers, plusieurs batteries anglaises.

Le général Guyot, commandant les grenadiers à cheval de la garde, fut démonté et foulé aux pieds des chevaux ennemis. Le lieutenant-général Ed. Colbert, commandant les lanciers de la garde fut blessé.

Le régiment des chasseurs à cheval de la garde prit trois drapeaux; le fourrier Isaac Palau, du 9e de cuirassiers, et le maréchal-des-logis Gautier (*a*) du 10e de cuirassiers, en enlevèrent aussi chacun un. Un sixième drapeau fut

(*a*) Le maréchal-des-logis Gautier, guide général de son escadron, qui entra l'un des premiers dans ce carré et lui enleva son drapeau, était un vieux soldat éprouvé sur plusieurs champs de bataille, et l'un des plus anciens légionnaires de son régiment. Gautier était revenu de la campagne de Russie, les mains mutilées par le froid.

Au licenciement de l'armée en 1815, ce valeureux soldat qui comptait alors vingt ans de service, se retira dans ses foyers, où il mourut peu d'années après, accablé, moins encore par les fatigues de la guerre, que par le chagrin de n'avoir pas été confirmé dans le grade d'officier, qui lui avait

encore arraché au milieu de la mêlée, par un cuirassier, et tous les six furent présentés à l'Empereur devant la Belle-Alliance, par les cavaliers qui les avaient si glorieusement conquis.

Pendant ce carnage, sans exemple, de l'aveu même du maréchal Ney, plus de soixante pièces d'artillerie tombèrent au pouvoir de nos escadrons, mais sans qu'il fût possible de les amener, faute de chevaux de trait.

Nos huit mille cavaliers firent des prodiges de valeur, mais que de pertes sensibles n'éprouvèrent-ils pas pendant cette lutte de près de 3 heures au milieu de la mitraille, de la fusillade à bout portant et des charges d'une cavalerie d'élite plus nombreuse encore !...... D'aussi sublimes efforts méritaient les couronnes de la victoire; ils n'eurent que les bravos de l'armée entière et les éloges, bien précieux aussi, de leurs ennemis mêmes. Oui! leur conduite héroïque excita l'admiration de toute l'armée anglaise. Jamais on ne vit une pareille persistance à braver la mort et cela pour emporter ce plateau. Mais notre infanterie épuisée, ne pouvant avancer que difficilement dans ces terres bourbeuses et glissantes, la cavalerie ne put, seule, détruire cette multitude de petits

été conféré par l'Empereur en échange du drapeau anglais dont il lui avait fait hommage au milieu même de la mitraille et des boulets; des droits aussi sacrés ne devraient-ils pas toujours être respectés dans les réactions politiques?...

carrés sur quatre rangs qui se défendirent avec un courage égal à celui des assaillants (*a*).

Lord Wellington se multiplia, en quelque sorte, et se trouvait partout où l'action était la plus sanglante. Les Anglais ont considéré comme un miracle, qu'il leur eut été conservé, car presque tous les officiers de son état-major avaient été tués ou blessés.

Au plus fort de la bataille, Wellington ne cessait d'animer les officiers et les soldats, et de visiter les bataillons et les carrés, l'un après l'autre. Le 95e régiment anglais était près d'être chargé par notre cavalerie : « soldats du 95e, » leur dit-il, tenez ferme! ne souffrons pas » qu'on nous batte! Que diraient-ils en Angle» terre? »

(*a*) Peu de temps après nos désastres de Waterloo, lord Wellington se trouvant environné d'un grand nombre d'officiers généraux et supérieurs des armées coalisées, vint à parler des charges de notre cavalerie sur le plateau de Mont-Saint-Jean :

« Messieurs, leur dit-il, vous ignorez peut-être quelle est » la meilleure cavalerie de l'Europe aujourd'hui ?... Eh bien, je » dois vous avouer que c'est celle qui est la plus mal montée » de toutes, et celle qui a le moins de réputation ; en un mot, » c'est la cavalerie Française. Depuis que j'ai eu à soutenir » personnellement les efforts de son audace et de sa persévé» rance comme à Waterloo, je n'en connais aucune capable » de la surpasser. »

Un tel éloge sorti de la bouche d'un général anglais vaut cent couronnes de lauriers.

ERRATUM.

Après la dernière ligne du texte de la page 352 du tome second, les quatre lignes suivantes ont été omises.

Un officier général envoya demander que sa brigade, déjà réduite au tiers, fut relevée pour quelque temps : « dites-lui, répondit Wellingon, » que la chose est impossible; lui et moi, et

[illegible], l'un des généraux les plus [illegible] de l'Angleterre, et connu par son sang froid au feu, fut souvent aperçu sans chapeau, excitant ses soldats; lord Uxbridge, doué d'un brillant courage, et d'une grande énergie, volait de tous

(*a*) L'armée anglo-hollandaise était, en général, composée de vieux soldats qui, depuis vingt ans avaient sans cesse fait la guerre avec ou contre nous. Les Prussiens seuls avaient quelques régiments mêlés de jeunes soldats, mais la majeure partie de leurs troupes avaient fait les campagnes de 1813 et 1814 contre nous. Ces deux armées avaient de plus une organisation militaire plus fortement constituée, et composée d'éléments plus homogènes que la nôtre, qui n'avait eu que deux mois à peine pour se remettre sur le pied de guerre, et à laquelle il manquait encore tant de choses si indispensables en campagne : de l'estime et de la confiance en ses généraux !...

côtés, tantôt à la tête de la cavalerie, dont il était le général en chef; tantôt en se montrant au milieu de l'infanterie, lorsqu'il y croyait sa présence utile. Sur toute la ligne, les autres généraux et officiers d'état-major, étaient à leur poste, faisant tous leurs efforts pour garder le terrain qu'ils avaient si bien défendu jusqu'alors, et pour assurer une victoire si longtemps douteuse, et, plus tard, si chèrement achetée.

Les chances restèrent dans cet état jusqu'à 7 heures; les pertes étaient immenses de part et d'autre. Notre cavalerie, forcée de se rallier, se maintint, avec héroïsme, à portée de fusil des lignes et des batteries de l'ennemi, mais les sacrifices les plus cruels, les plus affligeants, pouvaient être le seul résultat de leur fabuleux dévoûment; l'arrivée des trente mille hommes de Bulow, avant-garde de cinquante mille autres Prussiens, faisait pencher la victoire du côté des Anglo-Bataves (*a*)!..

(*a*) L'absence de colonnes d'infanterie pour soutenir notre valeureuse cavalerie, décida sa retraite jusqu'à cent cinquante pas seulement au-dessous de la première ligne anglaise; elle s'opéra lentement et l'on se remit face en tête. C'est alors que le prince de la Moskowa *seul*, car pas un de ses officiers d'état-major n'est avec lui, parcourt le front des régiments, les harangue, en appelant par leurs noms les officiers qu'il connaît personnellement; son visage est bouleversé; il s'écrie à plusieurs reprises: « *Français, ne bougeons* » *pas*, C'EST ICI QUE SONT LES CLEFS DE NOS LIBERTÉS! » Cinq fois la cavalerie de la garde revint à la charge, mais les cir-

Pendant ces charges à outrance, qui détruisirent en entier plusieurs bataillons, le duc de Wellington, le prince d'Orange et lord Uxbridge,

constances étant les mêmes, cinq fois elle retourne prendre position en arrière. Là, à cent cinquante pas des ennemis, elle est exposée au feu le plus meurtrier, frappée à la fois de front et de flanc par les balles des fusils et par des projectiles *nouveaux*, qui éclatent sur leurs têtes. Pour comble de malheur, une batterie envoyée pour la soutenir, au lieu d'avoir été choisie dans l'artillerie légère, appartient à la réserve à pied des pièces de 12. Elle a toutes les peines du monde à avancer dans les boues de la plaine, et lorsqu'après d'interminables retards, elle se place enfin en arrière de ces escadrons, ses premières décharges sont si maladroitement dirigées qu'elles enlèvent tout un peloton de lanciers. La position n'est plus tenable, les lanciers reçoivent l'ordre d'aller se placer en arrière de cette batterie et sont suivis par quelques escadrons anglais, sortis par les intervalles de leurs carrés, mais bientôt ils retournent sur leurs pas, ne laissant entre leur infanterie et notre cavalerie qu'une ligne de tirailleurs. Là une trêve est pour ainsi dire signée entre les combattants, par la prostration complète de leurs forces. A portée de fusil, la moitié des escadrons met pied à terre. Trêve sans exemple encore ! Cette suspension d'armes dure plus d'une demi-heure, pendant laquelle chacun espère que le génie de l'Empereur va changer la face du combat, par une attaque générale, appuyée, décisive. Mais rien !... rien !... C'est alors que, d'acteurs nos escadrons deviennent spectateurs d'un drame incompréhensible et dont la terrible absurdité est hautement reconnue et condamnée par le dernier des cavaliers, et cependant, on en était à ce point qu'un aigle, une brigade d'infanterie de la vieille garde et deux batteries légères et la pointe était faite et l'armée anglaise était percée. Mais rien !... rien ! pas même la grande figure de l'Empereur !

La petite plaine que notre cavalerie borde d'un côté, est

furent souvent obligés de se réfugier dans des carrés.

La brigade du général sir Colin Halkest reçut, à elle seule, onze charges ; le carré du 69e fut taillé en pièces et les deux tiers des autres couchés par terre.

Jamais situation d'un général n'avait été plus critique, que celle de Wellington, et il était

un grand cirque dont les loges sont occupées par les troupes anglaises.

Dans cette arène sanglante descendent successivement des malheureux voués à la mort et dont la boucherie est d'autant plus facile et plus prompte que les Anglais les attendent à brûle-pourpoint.

D'abord ce sont des bataillons qui, soutenus par notre gauche, se présentent en colonnes devant les carrés anglais ; quand ceux-là sont couchés par terre, c'est la brigade de carabiniers qui, traversant seule cette arène en colonne par pelotons, en longeant toutes les batteries de l'ennemi, va audacieusement attaquer sa droite, composée de l'infanterie de la garde anglaise. Alors la mousqueterie et les batteries se réveillent ensemble pour ensemble frapper sur le même point. En quelques secondes, par la mort ou par la retraite, nos carabiniers ont disparu !... Quand il n'y a plus de victimes pour le grand hécatombe ; quand les jeux du cirque sont terminés, l'attention de notre cavalerie est distraite par un nouveau spectacle qui couronne dignement cette journée de deuil et de carnage. Sur la colline placée vis-à-vis la droite de notre armée se forment des lignes noires ; elles avancent précédées de leur artillerie. Ce sont les Prussiens, les échappés de Grouchy. Oh ! alors comment peindre la consternation de la cavalerie ?.. Elle demande l'Empereur ! elle ne l'a pas vu depuis qu'elle est engagée. Elle le cherche des yeux et ne l'aperçoit pas encore ! Aussi quelle angoisse et quel désespoir ! Mais n'anticipons pas sur les événements.

temps que le secours des Prussiens vînt l'en tirer.

Wellington était, pour ainsi dire, prisonnier au milieu de son armée, condamnée à l'immobilité sous peine d'être immédiatement écharpée. Il fallait au général anglais se résigner à cette affreuse situation et à tous ces chocs, dans l'espoir qu'il lui resterait encore quelques hommes debout à l'arrivée des Prussiens!..

Toutes ses réserves étaient engagées; la division Chassé, à peine établie sur la chaussée de Nivelles, dut entrer aussitôt en ligne.

La division Picton, foudroyée par la grande batterie et l'artillerie du comte d'Erlon, voyait ses carrés se fondre et disparaître l'un après l'autre.

On vint dire à Wellington, vers sept heures, que cette division était réduite à quatre cents hommes : « IL FAUT QU'ILS Y RESTENT TOUS JUSQU'AU DERNIER ! » fut la seule réponse qu'il put leur donner.

La division Alten était épuisée des efforts qu'elle avait à soutenir.

Le général Merle était tué, ainsi que les commandants de brigade de Ompteda et Duplat; les généraux Cooke, Alten, Collaërt, Kempt, Pack, Halkest, Adam, Dœrenberg et Bylandt, blessés; les batteries de la première ligne étaient, toutes, réduites au silence; celles de la seconde, à chaque instant, abandonnées pour sauver les canonniers dans les carrés.

Ce fut dans ce moment terrible, que l'angoisse de sa position et la douleur d'un carnage pareil, arrachèrent à Wellington, des larmes et cette exclamation du désespoir :

« IL FAUT ENCORE QUELQUES HEURES POUR TAIL-
» LER EN PIÈCES CES BRAVES GENS; PLUT AU CIEL
» QUE LA NUIT OU LES PRUSSIENS ARRIVENT
» AVANT !!! »

Dès la première attaque du premier corps, tous les bagages parqués près de la chaussée de Bruxelles s'étaient enfuis à travers la forêt de Soignes.

Les terribles charges de nos cuirassiers et de la cavalerie de la garde y avaient jeté les fuyards des troupes combattantes. La grande route et les chemins latéraux présentaient l'image du plus affreux désordre. Couverts de débris de voitures rompues, ils étaient encore obstrués d'hommes de toutes armes, blessés ou non, qui allaient porter l'effroi à Bruxelles et jusqu'à Anvers.

A sept heures du soir, il ne restait plus, assure-t-on, à Wellington que trente mille hommes dans les rangs; et lui-même comptait alors si peu sur la victoire, qu'il ordonna de faire rétrograder sur Anvers la batterie de 18 qui devait rejoindre son armée et avait déjà dépassé Malines. Les fuyards qui encombraient cette route, jetèrent le désordre dans le convoi, et une partie des pièces fut précipitée dans le canal.

Nous nous sommes complu, et nos lecteurs militaires nous en sauront gré, dans le récit fidèle de ce prodigieux combat de cavalerie, qui a immortalisé à jamais tous les braves qui y ont pris part, et laissera à leurs arrière-successeurs, de nobles et beaux exemples!... Il a prouvé ce que peut la cavalerie française, lorsqu'elle est commandée par des officiers de mérite, et doués de l'audace et de l'intrépidité qui doivent caractériser les chefs de cette arme. Jamais un cavalier français ne manquera de résolution, lorsque son chef en aura, et si celui-ci, par la supériorité de son cheval, a l'honneur de donner le premier coup de sabre, le brave qui le suit, ne manquera pas de donner le second!...

C'est donc avec une orgueilleuse satisfaction que nous avons rendu cet hommage à la valeur de cette cavalerie, qui soutint une lutte aussi inégale et d'une manière si éclatante, pendant ces sanglantes heures. Atteintes de toutes parts par le feu des bataillons ennemis, au milieu des quels ces divisions promenaient la terreur et la mort, elles ne se rebutèrent pas un seul instant, malgré les pertes les plus effroyables!...

Là, généraux, officiers, grenadiers à cheval, cuirassiers, dragons, lanciers et chasseurs, tous, nous aimons à le proclamer, rivalisèrent de bravoure au milieu de cet enfer qui, de mille côtés à la fois, vomissait la mort dans leurs rangs; et, si quelque chose doit encore nous surpren-

dre, nous tous qui en fûmes les témoins, c'est qu'il ait pu en revenir un seul homme (*a*)!!.

Ah! pourquoi tant de vertus guerrières ne furent-elles donc pas couronnées par la victoire!!. Que n'avons-nous pu marcher une heure plus tôt, pour la leur assurer, en nous précipitant aussi, tête baissée, et *lorsqu'il en était temps encore*, contre les derniers obstacles qu'avait à nous opposer l'armée anglaise!. Oui! par quelle fatalité nouvelle l'Empereur a-t-il tant hésité à nous faire marcher contre elle!!.

A la Moskowa, pareille hésitation paralysa la victoire; à Waterloo, elle nous l'arracha.

Hélas! Napoléon lui-même ne fut pas à l'abri de cette fatale contagion qui, pour une cause ou pour une autre, paralysa la plupart de ses principaux lieutenants. Y eut-il chez lui fatigue ou malaise de corps? Le découragement s'empara-t-il de toute sa personne, en franchissant la frontière, lorsqu'il se vit entouré de tant d'hommes si peu à la hauteur de la tâche immense qu'il avait entreprise?.. Désespéra-t-il enfin lui-même de sa propre étoile?... Nous serions tenté

(*a*) Lord Wellington reconnut tellement la puissance des cuirassiers, que c'est, depuis Waterloo, que cette arme a été introduite dans l'armée anglaise.

Les lanciers rouges de la garde impériale ont également mérité cet hommage rendu à leur valeur, et depuis lors aussi, plusieurs régiments de lanciers font partie de l'armée britannique.

de le croire, car l'Empereur ne montra ni à Ligny, ni à Waterloo, ce génie, ce coup d'œil, cette activité, cette détermination énergique et prompte comme la foudre, qui le firent triompher si souvent dans des moments critiques aussi!

L'Empereur, qui, toujours, sur un champ de bataille, tenait sa lorgnette braquée sur l'ennemi pour en déjouer les mouvements, sembla plongé, pendant cette journée où se jouait cependant sa fortune, dans une sorte de prostration morale; souvent même on le vit tournant le dos à l'ennemi et à sa propre armée, comme s'il eût voulu être tout entier à ses sombres pensées!!.. Bien des fois, des officiers de son entourage, entre autres le général Haxo, durent l'arracher à cette désolante indifférence pour fixer son attention sur quelques mouvements de Wellington, quelque démonstration de sa cavalerie.

Cette fâcheuse prédisposition dut impressionner péniblement ses véritables amis, car que ne devait-elle pas déjà présager? (*a*)

(*a*) Avant de passer à la période relative aux Prussiens, rapportons ici un épisode de celle que nous venons de décrire, et qui inspira à tout notre bataillon le plus touchant intérêt.

Dans l'une des charges, faites par la cavalerie légère de la garde, l'illustre régiment des chasseurs à cheval avait été décimé par la mitraille. Nous en vîmes revenir un grand nombre blessés ou démontés.

Parmi ceux-ci, un vieux maréchal-des-logis se dirigeait péniblement vers notre carré, soutenant encore par la bride

son valeureux coursier. Il demande à se reposer au milieu de nous ; nos rangs lui furent ouverts ; des larmes coulaient sur cette noble figure, qu'ornait une moustache épaisse et grisonnante. Bientôt entouré par nous, les uns le pressaient de questions, tandisque d'autres lui prodiguaient force soins et force poignées de main. Notre chirurgien lui mit le premier appareil sur une large blessure, qu'il avait à la cuisse gauche, traversée par un biscayen.

Pendant ce pansement, il nous recommandait *son meilleur ami*, blessé comme lui et du même projectile, car ce biscayen lui était resté dans le corps. Des parties d'entrailles pendantes à l'extérieur n'annonçaient que trop la gravité de la blessure. Le cavalier n'ayant cependant pas voulu abandonner *son fidèle ami*, au milieu de la mêlée, brava tout pour qu'il vînt aussi se *faire soigner* à la première ambulance.

Le maréchal-des-logis n'était préoccupé que de *Bijou* (c'était le nom qu'il avait donné à son cheval) ; depuis la bataille des Pyramides ils ne s'étaient jamais quittés. Pris par ce brave dans une charge contre les Mamelucks, *Bijou* était devenu sa propriété, et plus tard son compagnon de voyage, de bivouac et de combats. En vingt occasions différentes, il lui avait sauvé la vie, disait-il, et entre autres dans la désastreuse retraite de Russie. A *Bijou*, il ne manquait que la parole ; il avait toute l'intelligence, toute la fidélité du chien caniche : c'était un cheval arabe dans toute l'acception du mot ; un cheval digne de celui dont M. de Lamartine nous a fait un portrait trop touchant, pour ne pas le reproduire ici à l'occasion de Bijou.

« Un arabe et sa tribu avaient attaqué, dans le désert, la caravanne de Damas ; la victoire était complète et les Arabes étaient déjà à charger leur riche butin, quand les cavaliers du pacha d'Acre qui venaient à la rencontre de cette caravanne, fondirent à l'improviste sur les Arabes victorieux, en tuèrent un grand nombre, firent les autres prisonniers, et les ayant attachés avec des cordes, les amenèrent à Acre pour en faire présent au pacha.

» Abou-El-Marsch, c'est le nom de l'Arabe dont il nous parlait, avait reçu une balle dans le bras pendant le combat. Comme sa blessure n'était pas mortelle, les Turcs l'avaient

attaché sur un chameau, et s'étant emparés du cheval, amenaient le cheval et le cavalier.

» Le soir du jour où ils devaient entrer à Acre, ils campèrent, avec leurs prisonniers, dans les montagnes du Saphadt ; l'Arrabe blessé avait les jambes liées ensemble par une courroie de cuir, et était étendu près de la tente où couchaient les turcs. Pendant la nuit, tenu éveillé par la douleur de sa blessure, il entendit hennir son cheval parmi les autres chevaux, entravés autour des tentes, selon l'usage des Orientaux. Il reconnut sa voix, et ne pouvant résister au désir d'aller parler encore une fois au compagnon de sa vie, il se traîna péniblement sur la terre, à l'aide de ses mains et de ses genoux, et parvint jusqu'à son coursier.

« Pauvre ami ! lui dit-il, que feras-tu parmi les Turcs ?.....
» Tu seras emprisonné sous les voûtes d'un Kan avec les che-
» vaux d'un agha ou d'un pacha ?... Les femmes et les en-
» fants ne t'apporteront plus le lait de chameau, l'orge ou le
» dourra dans le creux de la main ?..... Tu ne courras plus
» libre dans le désert comme le vent d'Égypte ?... Tu ne fen-
» dras plus du poitrail l'eau du Jourdain qui rafraîchissait
» ton poil, aussi blanc que ton écume ?... Qu'au moins si je
» suis esclave, tu restes libre ! Tiens ! vas ! retournes à la
» tente que tu connais !... Vas dire à ma femme qu'Abou-El-
» Marsch ne reviendra plus, et passe la tête entre les rideaux
» de la tente, pour lécher la main de mes petits enfants. »

» En parlant ainsi, Abou-El-Marsch avait rongé avec ses dents la corde de poil de chèvre qui sert d'entraves aux chevaux arabes, et l'animal était libre ; mais voyant son maître blessé et enchaîné à ses pieds, le fidèle et intelligent coursier comprit avec son instinct, ce qu'aucune langue ne pouvait lui expliquer ; il baissa la tête, flaira son maître, et l'empoignant avec les dents par la ceinture de cuir qu'il avait autour du corps, il partit au galop, et l'emporta jusqu'à ses tentes. En arrivant, et en jetant son maître sur le sable aux pieds de sa femme et de ses enfants, le cheval expira de fatigue !.. Toute la tribu l'a pleuré ; les poëtes l'ont chanté, et son nom est constamment dans la bouche des arabes de Jéricho !... »

Pauvre *Bijou* ! de même que ton frère de Jéricho, tu n'au-

rais peut-être plus eu la force d'arracher ton maître des mains de votre ennemi commun ; c'est lui qui, au contraire, t'a soutenu autant qu'il a été en son pouvoir ; il a voulu que tu rendisses le dernier soupir, non sous la tente du désert qui te vit naître, mais au milieu des braves qui furent si souvent témoins de tes brillantes charges, de tes joyeux hennissements au bruit des fanfares et du cliquetis des armes !...

Les camps français sont ta patrie depuis dix-sept ans ; comme toi, la plupart de nos vieux guerriers vont succomber dans cette journée malheureuse ; sois donc fier encore de mourir au milieu d'eux, de leur inspirer des regrets, et à ton vieil ami, là, couché près de toi, de lui arracher des larmes amères !...

Bijou, qui déjà était mutilé par la mitraille anglaise, un boulet prussien vint bientôt terminer son agonie en le renversant au milieu de notre carré.



CHAPITRE XXX.

SOMMAIRE. — Marche et arrivée des Prussiens ; combat de Plancenois : obstacles de terrain, surmontés par la persévérante volonté de Bulow ; reproches au général Domon sur la mollesse de sa reconnaissance militaire ; ses conséquences. — Moment favorable d'engager la garde ; funeste temporisation de Napoléon, alors qu'il lui fallait jouer *son va-tout*. — Réflexions sur la fatale inertie du maréchal Grouchy pendant la journée du 18 juin. — A 4 heures et 1/2, le quatrième corps prussien débouche du bois de Paris, et se déploie perpendiculairement et en arrière du flanc droit de l'armée française. — Mouvement du comte Lobau pour s'opposer avec ses sept mille quatre cents hommes d'infanterie, et les mille cent chevaux du général Domon, aux trente mille hommes de Bulow. — Marche du général prussien contre Plancenois ; combat sur les hauteurs en avant du village ; charge audacieuse à la baïonnette de plusieurs bataillons du comte Lobau contre des forces supérieures, qui, néanmoins, se retirent sur leurs masses. — Retraite en échiquier du comte Lobau pour n'être point enveloppé par l'ennemi, triple en nombre ; il prend position pour défendre le village de Plancenois, et couvrir la chaussée de Charleroy, dont Bulow convoite la possession. — La jeune garde se porte en avant pour soutenir le sixième corps et prendre part au combat contre les Prussiens ; l'armée française engagée sur tous les points présente la forme d'un quadrilatère irrégulier ; ses pertes depuis le commencement de la bataille ; effectif disponible de ses combattants dans ce moment critique ; comment fut utilisée jusque là l'infanterie de la vieille et de la moyenne garde. — Épisodes. — Accablés par des masses, le sixième corps et la jeune garde battent en retraite et s'établissent dans Plancenois pour leur en disputer la possession ; belle défense de ces six à sept mille hommes contre les trente mille de Bulow, que vont appuyer les vingt mille Prussiens de Pirch. — Menacés sur leurs flancs et leurs derrières, les comtes Lobau et Duhesme, réclament du renfort. — L'Empereur lance à leur secours le premier bataillon du 2e régiment de grenadiers et le premier bataillon du 2e régiment de chasseurs à pied de la garde ; mouve-

ments qui s'opèrent dans les carrés des autres régiments de la garde; dispositions générales pour s'opposer aux progrès des Prussiens.— Il était 6 heures et 1/2 du soir; effectif des bataillons de la vieille et de la moyenne garde au moment d'entrer en ligne. —Bulow reçoit l'ordre de Blücher d'enlever, à tout prix, le village de Plancenois; au même instant, Blücher reçoit l'avis de la retraite du général Thielmann, qui n'a pu tenir tête au maréchal Grouchy, à Wâvres. — Sa réponse énergique à l'officier porteur de cette nouvelle. — Dispositions de Bulow pour s'emparer de Plancenois ; lutte acharnée ; évacuation de ce poste, par le sixième corps et la jeune garde ; les deux bataillons de la vieille garde se précipitent tête baissée sur les quatorze bataillons prussiens qui l'occupent, les écrasent, reprennent le village et poursuivent les fuyards jusque sous la mitraille des quarante bouches à feu qui garnissent les coteaux occupés par leurs masses ; onze cents grenadiers ou chasseurs à pied de la garde viennent de faire ce prodige, sous les yeux de leurs généraux Morand et Pelet ; détails de ce combat herculéen de onze cents Français contre dix mille Prussiens déjà si fiers de leurs premiers succès. — Trait de générosité d'un lieutenant du 2e de grenadiers ; pertes respectives.

Nous n'avons parlé jusqu'à présent que des combats de notre gauche et de notre centre; dirigeons-nous maintenant vers l'extrême droite, car l'on peut dire qu'à Waterloo, il y eut trois batailles distinctes jusqu'au moment où l'action devint générale, la mêlée confuse et la mort acharnée de part et d'autre sur deux cents mille hommes, combattant en désespérés dans l'espace d'une lieue carrée.

Mais avant d'en venir aux mains avec les Prussiens, nous devons les faire arriver sur le champ de bataille, et les suivre dans leur marche, depuis Wâvres.

Dès 4 heures après-midi, l'arrivée des Prussiens sur notre flanc droit, n'était plus l'objet d'un doute

pour personne, à plus forte raison pour l'Empereur qui ne devait pas ignorer que le maréchal Blücher, escorté de deux régiments de dragons, avait pris les devants sur Bulow, et dès 3 heures et 1/2, reconnaissait déjà son champ de bataille.

Quelle faute donc de n'avoir pas fait observer les débouchés des bois par lesquels devaient arriver les Prussiens! et quelle triste preuve à donner encore à l'appui des reproches que nous avons déjà adressés au général Domon, que cette reconnaissance faite impunément par le prince Blücher, avec seulement quelques escadrons de dragons, en présence de la division de cavalerie légère du général Domon!...

Que de malheurs on eût évités, si, par un peu de zèle et un peu d'élan, on fût allé franchement au-devant des Prussiens, jusqu'à croiser le fer avec leurs têtes de colonnes, si longtemps retenues dans les défilés de Saint-Lambert! (*a*).

(*a*) Bulow, parti avant le jour, nous l'avons dit, avait mis près de six heures pour faire deux lieues, et pour n'arriver encore au débouché du bois de Paris à 11 heures, qu'avec des têtes de colonnes, tant il avait trouvé le chemin affreux. Pendant plus d'une lieue, la voie, à peine assez large pour le passage d'une charrette, gravit ou descend des pentes tellement rapides, qu'il y a danger pour les chevaux ou les voitures qui s'y hasardent. La nature du sol augmente encore les obstacles ; quand on n'enfonce pas dans le sable, on glisse sur la Marne. La rapidité de ces pentes, en certains endroits, a obligé les habitants de placer, de distance en distance, en

Par l'arrivée des Prussiens, la bataille ne restait plus dans les conditions d'une bataille ordinaire, où toutes les règles de la tactique et de la stratégie doivent être scrupuleusement observées. Elle devenait une question de vie ou de mort pour Napoléon et pour son Empire. L'audace du désespoir pouvait, seule, en ce moment, lui sasurer la victoire! L'Empereur n'avait donc plus qu'à jouer *son vatout*, et surtout à le jouer à l'instant favorable. Nos quinze bataillons de vieille et de moyenne garde, se portant sur un point quelconque de la ligne anglaise, même encore à 5 heures du soir, rien ne leur eût resisté, et la trouée une fois faite, la cavalerie l'eût élargie et achevé la déroute. Un retour offensif sur Bulow lui eût ensuite fait payer cher sa pointe imprudente sur notre flanc droit.

Acculé à des bois et à des défilés, comme l'était Wellington lui-même, ces bois et ces dé-

travers du chemin, des troncs d'arbres, espèces d'escaliers qui servent de point d'arrêt ou de repos aux voitures.

Le voyageur qui passe à la Chapelle-Saint-Lambert a besoin de l'affirmation de tous les vieux habitants, pour croire qu'une armée, composée d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, a pu passer par là.

On a dit, mais nous n'en avons trouvé *la preuve* nulle part, que Napoléon avait ordonné au maréchal Grouchy de faire occuper ces défilés et ces gorges par une division de sept mille hommes de toutes armes; nous croyons plus encore que personne n'y avait songé, car la *prévoyance* n'était pas à l'ordre du jour, comme la *prudente circonspection.*

filés eussent été, infailliblement, des fourches caudines pour tous deux!...

Nous le répétons donc avec douleur: la trop tardive détermination de l'Empereur nous perdit tous avec lui!... Dispersés par bataillons et lancés contre des masses quintuples, nos efforts furent impuissants pour arrêter leur débordement; mais si nos efforts trop isolés furent sans succès, l'admiration de l'Europe militaire fut, au moins, pour nous une glorieuse consolation; elle nous a jugés dignes d'avoir proféré ces paroles que l'histoire a désormais transmises à la postérité:

« La Garde meurt!... Elle ne se rend pas! » (*a*).

Il n'y eut, en effet, de prisonniers d'entre nous, que les mutilés, épargnés par quelques Anglais généreux, car, ainsi que nous avons eu le regret de le dire, les Prussiens ne nous firent aucun quartier! (*b*). Les ordres avaient été tels;

(*a*) Nous n'attribuons pas ces paroles du courage malheureux à Cambronne, elles appartiennent à toute la garde.

(*b*) Dans la matinée du 18 juin, lorsque nous quittâmes nos bivouacs, arrivés près d'une ferme, située sur la grande route, nous y vîmes six cadavres, rangés sur une même ligne, ayant encore près d'eux les attributs de leur arme. C'étaient trois mamelucks, deux gendarmes d'élite, et un chasseur à cheval de la garde. Tous les six, égarés, et surpris sans doute au milieu de l'affreuse nuit du 17 au 18, avaient été massacrés par quelque patrouille anglaise, et leurs cadavres rangés de manière à ne pas échapper à notre vue. Nous en fûmes révoltés d'indignation, et surtout lorsque nous apprîmes par

ils les exécutèrent avec la ponctualité de la discipline allemande.

Nous ne rappellerons qu'en peu de mots, la déplorable opposition du maréchal Grouchy aux sages et pressants conseils des officiers de son état-major, et surtout l'excuse, donnée par lui, à sa résistance opiniâtre, cause principale de tous nos malheurs.

Comment peut-on, par exemple, appuyer l'explication d'une faute de cette gravité, sur un *mot* MAL ÉCRIT dans la dépêche du major-général?... M. le maréchal Grouchy assure que, lui, ainsi que son chef d'état-major et son premier aide-de-camp, lurent ainsi la dépêche:

« ..... *En ce moment* (1 heure après-midi), *la*
» *bataille est* GAGNÉE *sur la ligne de Water-*
» *loo.* Le centre de l'armée anglaise est à Mont-
» Saint-Jean, ainsi manœuvrez pour joindre notre
» droite... »

Si M. le maréchal Grouchy, ainsi que deux officiers de son état-major, ont pu prendre le mot ENGAGÉE qui se trouvait dans la dépêche, pour le mot GAGNÉE, qu'ils y ont, disent-ils, lu, comment la phrase suivante ne leur prou-

un jeune domestique d'un colonel prussien, que l'ordre avait été donné de ne faire aucun quartier à la *Garde Impériale*, et aux régiments de la garnison de Grenoble.

Plusieurs de nos camarades s'entretinrent avec ce jeune homme, et reçurent de sa bouche même cette déclaration, dont nous ne vîmes que trop les barbares effets.

vait-elle pas leur erreur, lorsque, surtout dans le *post-scriptum* de cette même dépêche, le maréchal Soult ajoutait:

« Une lettre qu'on vient d'intercepter, porte » que le général Bulow doit attaquer notre flanc » droit. Nous croyons apercevoir ce corps sur » les hauteurs de Saint-Lambert; ainsi NE PERDEZ » PAS UN INSTANT POUR VOUS RAPPROCHER DE NOUS » ET NOUS JOINDRE pour écraser Bulow, que vous » prendrez en flagrant délit. » Puisque, disons-nous encore, par ce *post-scriptum*, on demandait avec tant d'instance sa participation *active et immédiate* sur les derrières de Bulow, comment M. le maréchal Grouchy a-t-il pu persister dans son erreur et croire que le GAIN de la bataille fût annoncé dans une dépêche dont chaque ligne devait, au contraire, lui démontrer que *l'engagement* ne faisait que de commencer; que, d'une part, on *lui prescrivait* des dispositions *formelles* pour protéger la droite de l'armée principale, et que de l'autre, on lui faisait connaître que le centre de l'armée anglaise était à Mont-Saint-Jean, point en avant de la ligne de Waterloo, sur laquelle, d'après ce qu'il aurait lu, la bataille avait été GAGNÉE... Comment a-t-il pu d'ailleurs, ainsi que le dit le général Gérard, rester sous l'impression de cette pensée jusqu'au lendemain?... Comment surtout n'a-t-il communiqué cette *bonne nouvelle* à aucun des généraux de son armée? Comment en-

fin, M. le maréchal Grouchy, ayant, sous sa main, ce moyen si simple de dissiper toute incertitude, n'a-t-il pas interrogé l'officier, porteur de la dépêche, qui, venant, en toute hâte, du champ de bataille, pouvait lui donner tous les renseignements désirables (*a*)?

A ces raisons sans réplique nous nous permettrons d'ajouter cette autre question:

Comment M. le maréchal Grouchy, en lisant l'heure de la dépêche, reçue par lui à 4 *heures* 1/4, et le canon grondait encore si fort à cette heure-là que tout son corps d'armée en était

(*a*) Un écrivain qui a entrepris de justifier les actes militaires du maréchal Grouchy pendant les *Cent-Jours*, porte à cette occasion une très grave accusation contre l'officier chargé de cette dépêche, et voici en quels termes il la porte : » *Cette rédaction, au moins étrange, ne put recevoir sa* » *véritable explication, car l'officier porteur de la dépêche* » *était* TELLEMENT IVRE, *qu'il fut impossible* d'en tirer au- » cun éclaircissement. » (Revue de l'Empire, année 1842, page 402).

Il est de l'honneur de cet officier, s'il vit encore, de repousser une pareille accusation; comme il est de l'honneur aussi de l'officier envoyé en mission *le premier de tous* au maréchal Grouchy, dans la journée du 17, d'expliquer comment il n'est point parvenu à sa destination, tandis qu'on l'accuse d'avoir livré *volontairement* à Blücher, en passant à l'ennemi la dépêche importante qui lui avait été confiée, et dont la communication décida, nous a-t-on écrit, la marche précipitée de Bulow sur notre flanc droit.

Où donc M. le duc de Dalmatie avait-il été prendre ses officiers d'état-major, pour avoir eu autour de lui des traîtres, des ivrognes ou des imbécilles, montés sur des *mulets?*

électrisé, comment a-t-il pu croire un seul instant, que la bataille fût GAGNÉE SUR TOUTE LA LIGNE, lorsqu'à 1 heure, l'affaire était à peine engagée depuis midi, et ne l'était sérieusement qu'au départ de la dépêche?

La canonnade se serait-elle fait entendre si violemment depuis cinq ou six heures, si, à 1 HEURE, la bataille eût été décidée en notre faveur?

Toutes ces raisons sont, il nous semble, tellement positives que nous n'avons jamais compris, nous l'avouons à regret, comment un général du mérite de M. de Grouchy, ait pu vouloir les combattre. Il eût dû se borner à s'appuyer sur les ordres de l'Empereur, bien qu'ils eussent été modifiés par la dépêche du major-général, au lieu d'adopter un système de défense aussi inadmissible.

M. le maréchal Grouchy, qu'une faveur toute spéciale de Napoléon avait appelé à la première dignité de l'armée, aurait-il suspecté la sincérité des avis de ses lieutenants, parmi lesquels il s'en trouvait deux, qui s'étaient crus autant de droits au bâton de maréchal de France? On serait tenté de le supposer, et d'attribuer à cette rivalité de commandement, cette opposition, qui, dans nos guerres de l'Empire, se fit si souvent remarquer au détriment de notre gloire et de la vie de nos soldats!

Il est de fait que la résistance persévérante de M. de Grouchy aux sollicitations, si pres-

santes, si sincères, si unanimes de ses généraux et même de ses propres aides-de-camp, auraient, au moins, dû l'engager à rassembler, en cette occurrence, un conseil de guerre, où l'avis de la majorité eût servi de garantie à la minorité, si toutefois il n'y eût pas eu unanimité pour marcher au canon!.... Le commandant en chef de ce corps ne doit donc pas s'étonner si l'opinion publique, comme celle de l'armée, lui attribue toujours, malgré ses tentatives de justification, la funeste issue de la bataille de Waterloo.

Au reste, tout, oui, tout fut empreint de fatalité, de maladresse, pour ne pas dire plus, dans cette campagne!

Comment soixante-dix mille Prussiens purent-ils dérober leurs mouvements aux trente-deux mille hommes du maréchal Grouchy, ou plutôt comment n'a-t-il tenu aucun compte de l'avis du général Berthezène qui le fit informer :

« *Qu'il apercevait distinctement des corps* » *prussiens prendre la direction de l'armée an-* » *glaise*; » nouvelle que vint lui confirmer le baron de ***, propriétaire du château dans lequel se trouvait, en ce moment, le maréchal.

On comprend qu'un régiment de cavalerie ou d'infanterie, qu'une brigade, une division même, puissent se soustraire à la vigilance des patrouilles ennemies; mais trois corps d'armée différents, dont l'un de trente mille hommes, et les deux autres d'environ vingt mille, chacun, et

tous trois traînant un matériel considérable et des bagages et par des chemins affreux!!!

Ah! jetons, jetons un voile sur ces tristes souvenirs, et puisque le maréchal Grouchy n'a pu suivre et encore moins empêcher, ainsi que c'était sa mission, la marche des Prussiens, dirigés contre nous par Blücher en personne (*a*), c'est au major Wagner que nous emprunterons l'itinéraire officiel de ces corps, depuis Wâvres

(*a*) Nous tenons de plusieurs Anglais, hommes impartiaux par la supériorité de leur esprit, et par leur amour pour la vérité, qui n'admirent pas Wellington *quand même*, que Blücher n'était arrivé aussi tard que parce qu'il avait voulu punir Wellington de sa suffisance.

Voici les paroles qu'on lui attribue, lorsqu'il aurait appris que le général en chef de l'armée anglaise en était aux mains avec l'armée française :

« Voyons enfin si le gentlemen tiendra quatre heures con-
» tre ces braves. Je suis curieux de voir cela..... » ; Mais qu'ayant été informé de l'état dans lequel il se trouvait, il s'écria :

» Allons! puisque j'avais bien deviné, allons donc à son
» secours, et remplissons notre mission! »

Ces paroles ont été répétées, plusieurs fois, devant le vénérable et vaillant général prussien, et il ne les a jamais démenties. Elles ont été dans toutes les bouches loyales en Angleterre et l'on y est généralement d'accord que c'est Blücher et non Wellington qui a gagné une bataille, dont ce dernier s'est indûment attribué *toute* la gloire. Mais c'est la conséquence nécessaire de la forfanterie des Anglais, de leur vanité démesurée, de leur haine si grande contre la France, qu'ils cherchent à tirer parti du moindre succès pour en faire trophée.

bataillons de ces régiments en première ligne, et le 4e régiment de Silésie landwher en seconde.

La cavalerie, attachée à cette brigade, le 2e de hussards de Silésie et la batterie de 12 n° 13, se placèrent en arrière d'elle.

La 16e brigade ayant détaché les troisièmes bataillons du 15e régiment et du 1er de Silésie landwher, à gauche, sous les ordres du major de Keller, lesquels allèrent prendre position à l'angle extérieur du bois de Paris, les quatre bataillons de cette brigade se formèrent en première ligne, ayant en deuxième ligne, le 2e régiment de Silésie landwher.

Le major de Falkenhausen avait été détaché avec cent chevaux du 3e de Silésie landwher sur Seroulx pour éclairer la gauche et les derrières de l'armée prussienne.

Voilà donc la première colonne de l'armée prussienne en ligne, et prête à prendre l'offensive, si nous ne le faisons pas.

Ces trente mille hommes arrivent fort à propos pour empêcher la destruction complète de l'armée Anglo-Batave, qui, sans Bulow, et surtout sans les quarante mille autres Prussiens qui les suivent, n'eût pas tardé à laisser entre nos mains d'immenses trophées; mais le Dieu des combats en avait décidé autrement, et l'orgueil britannique devait, au contraire, s'enfler à la vue des désastres qui allaient nous frapper.

Quelles dispositions avait-on prises contre cette attaque, trop peu prévue le matin?.

Suivons maintenant nos troupes dans leurs combats contre les Prussiens, sur notre droite, pendant que notre extrême gauche, continue ses feux de tirailleurs contre Gomont, et que notre centre lutte avec le même acharnement contre toutes les forces réunies de l'armée de Wellington.

Le sixième corps, qui, déduction faite de la division Teste, mise depuis la veille à la disposition du maréchal Grouchy, ne présentait guère au-delà de sept mille quatre cents baïonnettes, après être resté, en colonnes serrées par divisions sur la gauche de la chaussée de Charleroy, avait reçu, vers deux heures et demie, l'ordre d'aller se placer en deuxième ligne derrière la droite du premier corps, de manière à l'appuyer dans l'attaque que l'on tentait contre la position du centre gauche des Anglais.

A peine établi dans cette seconde position, le comte Lobau fut témoin du désastre éprouvé par sa batterie de 12, dont les canonniers furent sabrés, et les pièces mises hors de service par cette charge de dragons anglais, dont nous avons donné toutes les circonstances; charge si fougueuse, si brusque, qu'elle surprit sur son passage, cette batterie, que l'on n'avait pas eu le temps ou la précaution de faire protéger même par un simple bataillon d'infanterie.

Placée trop en avant, cette batterie se trouva

en l'air, pour nous servir d'une expression technique, et fut détruite sans qu'il fût possible de la secourir à temps, car l'infanterie, placée en arrière, ne pouvait faire feu sur ces dragons sans s'exposer à tuer nos propres canonniers : nouvelle preuve de la *sagacité* des chefs qui avaient prescrit de telles dispositions!...

Ce n'est pas, au reste, la première fois que de pareilles échauffourées aient eu pour causes, la négligence ou la légèreté des officiers, chargés du placement des troupes en ligne, et cependant la moindre omission des premières règles du métier, peut avoir, comme dans cette circonstance, les plus graves conséquences pour l'issue d'une bataille: mais aventureux comme il l'est, le Français ne doute jamais de ses succès (*a*).

Le sixième corps allait cependant se porter en avant pour soutenir l'attaque du comte d'Erlon, il était déjà parvenu sur la crète du ravin qui séparait les deux armées, lorsque son chef d'é-

(*a*) Les Français semblent, en général, s'occuper moins de *vaincre* que de *combattre* avec courage. Cependant quand on comprend bien l'amour de la patrie, il ne faut pas faire si bon marché de son sang; quand on le verse pour elle, il faut qu'il féconde sa gloire et sa puissance et qu'il contraigne les ennemis au respect!...

» . . . . Victoria nulla est,
» Quam quæ confessor animo quoque subjugat hostes. »
(*Claudien.*)

Il n'y a de véritable victoire que celle qui force l'ennemi à s'avouer vaincu.

tat-major, le général Durrieu, qui l'avait devancé pour examiner le terrain, s'étant mêlé aux tirailleurs, en revint bientôt grièvement blessé d'une balle à la cuisse, annonçant que les tirailleurs ennemis s'étendaient sur notre flanc droit.

Le comte Lobau s'avance avec le général Jacquinot, ainsi que le colonel Janin, sous-chef d'état-major du sixième corps, pour les reconnaître, et bientôt ils virent déboucher deux colonnes d'environ huit mille hommes chacune; c'étaient les quinzième et seizième brigades de Bulow.

La destination du sixième corps se trouva changée par ce fâcheux incident. Il ne s'agissait plus de continuer l'attaque contre les Anglais, mais bien de repousser celle des Prussiens; en un mot, par la force des choses, le sixième corps se trouvait réduit à la défensive, la plus défavorable, en raison de la disproportion des forces.

Le comte Lobau dut prendre position en potence derrière la droite de la division Durutte, et bien qu'il n'eût, comme nous venons de le dire, que sept mille quatre cents baïonnettes à opposer aux trente mille hommes de Bulow, et malgré l'infériorité plus grande encore de son artillerie, il arrêta cependant la marche de front du corps prussien.

Mais triomphant, par le nombre, de l'énergique résistance du sixième corps, Bulow con-

tinua à se prolonger sur notre droite et força ainsi le comte Lobau à se retirer, mais en défendant le terrain, pied à pied, jusqu'à Plancenois.

Les deux bataillons qui marchaient en tête de la quinzième brigade du corps de Bulow prirent à droite, se dirigeant sur Smohain, hameau à peu de distance des fermes de Papelotte et de la Haye, que devait enlever la division Durutte; là, les deux bataillons engagèrent le combat; le premier bataillon du 18e régiment prussien les suivit et s'empara du château de Frichermont, à l'aide de la brigade hollandaise du prince de Weymar (*a*).

Le 2e de hussards de la Silésie, et le 2e de cavalerie de la Nouvelle Marche, landwher, traversèrent les lignes de l'infanterie, celui-ci se porta sur la droite; les hussards s'étant mis en bataille sur la gauche et suivis du 3e de cavalerie de la Silésie attaché à ces brigades, se jetèrent sur un régiment français et le forcèrent à la retraite, en l'accablant par leur supériorité numérique; mais menacés, à leur tour, sur leur flanc, par le général Domon, ils durent se re-

(*a*) Dans une lettre de ce jeune prince à son père, il dit que les Prussiens prirent d'abord ses troupes pour des Français. C'était le beau régiment de Nassau qui avait déserté, en 1814, à Bayonne, et qui, à Waterloo, se trouvait au service de la Hollande. Ce régiment était habillé en vert, avait des buffleteries jaunes, et pour coiffure, le colback.

plier et se mettre sous la protection de deux batteries de la quinzième brigade.

Le comte Lobau fit avancer son infanterie et remplaça, en première ligne, la cavalerie du général Domon.

Bulow avait porté sa droite jusqu'aux hauteurs boisées de Smohain, et sa gauche, à un ravin, descendant sur le ruisseau de Lâsnes, près du bois de Virère.

La cavalerie de réserve se mit en mouvement, sur deux colonnes, et se dirigea sur la gauche, où le prince Guillaume de Prusse, la fit mettre en bataille.

Le combat devint des plus violents; la batterie prussienne à pied nº 14, eut trois pièces démontées; celle de 12 nº 13, vint se placer au centre de la quinzième brigade.

Le sixième corps défendit sa position avec acharnement, et poussa l'audace jusqu'à charger l'ennemi à la baïonnette, et à deux reprises, ayant en tête les généraux Jannin et Durrieu (celui-ci revenu au combat après le pansement de sa blessure). Cette charge étonna l'ennemi et fit rétrograder les premiers bataillons prussiens sur leurs masses, qui ne tardèrent pas à se porter en avant et à repousser le sixième corps, si inférieur en nombre.

Lorsque le reste du quatrième corps prussien fut entré en ligne, Bulow dirigea sa treizième brigade à droite, au soutien de la quinzième,

et plaça la quatorzième en arrière de la seizième; en prescrivant, en même temps, aux généraux, commandants des brigades, de se prolonger sur leur gauche, de manière à envelopper notre droite.

Le colonel de Hiller, commandant la seizième brigade, s'étendit sur sa gauche, pour gagner Plancenois en se faisant toujours flanquer par le major de Keller.

Le général de Haacke, commandant la treizième brigade, ayant détaché les premier et troisième bataillons du 2e de la Marche Électorale landwher, sur sa droite pour seconder les troupes qui combattaient à Smohain et Papelotte, suivit d'abord la quinzième brigade, mais à mesure que le terrain s'élargissait, ces bataillons se mêlèrent avec ceux de cette brigade, et continuèrent le combat sans reprendre leur ordre primitif.

Le prince Guillaume, après avoir détaché d'abord les hulans de la Prusse occidentale, et plus tard le 1er de cavalerie de Poméranie landwher, sur la droite, se plaça en première ligne, occupant l'intervalle que le colonel de Hiller avait laissé entre lui et la quinzième brigade, en se dirigeant sur Plancenois.

Les batteries de 12, nos 3 et 5; celles de 6 nos 13 et 21 et celles à cheval no 12, entrèrent successivement en ligne.

Le comte Lobau se voyant débordé par ces manœuvres, et craignant d'être tourné entière-

ment, se replia, et se mit en retraite, en échiquier, mais avec ordre, calme et précision, comme à la manœuvre, se rapprochant ainsi de la chaussée de Charleroy, que, déjà, les boulets prussiens traversaient.

Ce fut alors seulement que l'infanterie de la garde commença à prendre part à l'action.

Le général Duhesme, commandant les huit bataillons de la jeune garde, reçut l'ordre de marcher sur Plancenois, soutenu de plusieurs batteries de la garde, et de se placer à la droite du sixième corps.

L'armée française se trouva donc bientôt entièrement engagée, et présenta, dans sa configuration générale, les trois faces d'un quadrilatère irrégulier, dont le quatrième côté était la ligne de la Dyle, coupée perpendiculairement par le défilé de Genappes.

C'est-à-dire que cinquante-cinq mille Français, exténués, pour la plupart, et tombant de besoins (déjà plus de quinze mille hommes sont tués ou hors de combat), vont avoir à continuer la lutte contre les soixante mille Anglo-Bataves, qui sont encore debout, car eux aussi ont à déplorer des pertes à peu près égales, et de plus contre soixante-dix mille hommes de troupes fraîches, à la tête desquels marchent avec d'autant plus d'assurance Blücher et ses lieutenants Bulow, Pirch et Ziéten, qu'ils n'ignorent pas qu'ils vont se trouver *trois contre un* pour nous

combattre, et que nous n'avons nul secours à attendre.

N'importe et puisque le sort en est jeté, soldats de l'Empire, là nous succomberons, mais non sans quelque gloire, sous les débris fumants de l'Empire lui-même!!!

Il est 6 heures et 1/2, c'est à nous enfin à jouer le dernier rôle dans ce lugubre et terrible drame. La garde impériale, jusque là toujours victorieuse, l'histoire dira qu'elle ne fût jamais plus sublime qu'à Waterloo!!!

Avant de passer au dernier acte de la bataille, rappelons comment *nous passâmes notre temps*, depuis l'instant où nous prîmes position sur le champ de bataille, jusqu'à celui où nous fûmes si malheureusement fractionnés, lorsque nous n'eussions dû agir qu'en masses compactes.

Depuis 3 heures jusque vers 6 heures du soir, toute l'infanterie de la vieille et de la moyenne garde était restée en carrés par échelons à droite et à gauche de la chaussée sur le plateau, entre Rossomme et la Belle-Alliance. Les huit bataillons de la jeune garde restèrent en position près de Plancenois que nous avions à notre droite, à deux cents toises environ, mais dont les abords servaient de limites à d'autres carrés de la garde et plus éloignés de la chaussée (*a*).

(*a*) Placés la gauche en tête, comme nous l'avions été à

Vers 6 heures et 1/2, nous aperçûmes des troupes se prolongeant sur notre droite, et pa-

Ligny, les 3[e] et 4[e] régiments de grenadiers bordaient la crête de la première position occupée par le comte d'Erlon. De là, presque tous ces carrés pouvaient contempler, à leur aise, l'imposant spectacle qui se déroulait devant eux à trois quarts de portée de canon, car telle était à peu près la distance de la Belle-Alliance au sommet du plateau de Mont-Saint-Jean. Mais les deux premiers régiments de grenadiers, se trouvant un peu en arrière et sur le revers méridional de cette crête, étaient réduits à *piétiner* d'impatience dans une boue épaisse où nous enfonçions jusqu'à la cheville.

Nous n'avions, nous, pour tout spectacle, que des flots de fumée s'élevant dans les airs, et pour distraction, le bruit assourdissant d'une vingtaine de batteries.

Ennuyé de notre inaction et de rien voir, nous demandâmes et obtînmes, comme à Ligny, d'aller visiter quelques camarades, placés *aux premières loges*. Nous nous arrêtâmes au carré du 2[e] de grenadiers qui se trouvait devant le nôtre. — « Vous cherchez M. S......, nous dirent, en riant, plusieurs grenadiers? Eh bien! voyez cet arbre à cent pas sur » notre droite, il doit être là. » En effet nous le vîmes bientôt suspendu à vingt ou trente pieds de terre, au milieu du feuillage d'un orme; en quelques secondes, nous prîmes place à ses côtés; mais il n'était pas seul: l'arbre pliait, en quelque sorte, sous le poids de dix ou douze autres officiers, sous-officiers ou grenadiers, car de même que dans les réjouissances publiques ou les grandes revues, les arbres des Champs-Élysées et du Champ de Mars ployent sous le poids des curieux qui les envahissent, de même à Plancenois, chaque arbre avait été pris à l'assaut jusqu'au sommet.

De là, nous apercevions très distinctement tous les mouvements des combattants, et parfois les ruses des fantassins écossais, pour essayer de surprendre, à la faveur des blés, nos tirailleurs: nous les voyions parfois aussi se sauver, à toutes jambes, devant nos cavaliers en fourrageurs. Ces

rallèlement à la chaussée de Charleroy; comme elles paraissaient déboucher des bois même par

ruses se renouvelèrent souvent, et nous divertirent, car chaque fois quelqu'épisode semblait naître de ce sanglant jeu de barre. Nos voltigeurs tendaient aussi des embuscades, mais avec moins de chances de succès; les Anglais, les dominant par la nature du terrain, découvraient jusqu'à leurs moindres mouvements.

A chaque instant, des obus venaient éclater près de nous et perdaient leurs éclats au milieu des branches des arbres ou dans les haies dont nous étions entourés. Un boulet, lancé à toute volée, vint frapper en plein corps un pommier à vingt pas de nous, et renversa dans le verger les cinq ou six grenadiers qui s'y étaient installés; nous rîmes tous comme on le pense bien, de leur mésaventure, qui, heureusement, n'eût rien de fâcheux pour aucun d'eux.

Nous fûmes également spectateurs des charges brillantes dont nous venons de faire le récit. Des bravos sans nombre leur furent envoyés par nous!... Ah! que ne pûmes-nous, dans ce moment de crise, leur offrir aussi l'appui de nos baïonnettes!

Mais l'Empereur, que nous apercevions au milieu de son état-major, à deux cents toises de nous, pouvait, seul, disposer de nos personnes. Nos vœux, au moins, les suivaient au milieu de la mêlée!...

Les arbres, que nous avions à notre droite, nous masquaient entièrement les mouvements d'attaque des Prussiens, mais leurs boulets commençaient à se croiser au-dessus de nous avec ceux des Anglais, la fusillade semblait aussi se rapprocher de Plancenois, chacun de nous descendit de son amphithéâtre en plein air, et regagna son carré. En rentrant dans le sien, notre ami S...... eût le chagrin de voir sept des grenadiers de sa compagnie, étendus sans vie et horriblement mutilés; c'était le ravage d'un seul boulet creux, tombé au milieu même de cette compagnie!

De retour à notre bataillon, mille questions nous furent

lesquels, on attendait à chaque instant, l'avant-garde du maréchal Grouchy, un cri de joie, presque général, éclata à cette première vue, tant il vint peu à la pensée d'aucun de nous de supposer les Prussiens déjà en arrière de notre flanc droit, sachant surtout que nous devions avoir trente-deux mille Français victorieux entre eux et nous; mais les Prussiens avaient JOUÉ le maréchal Grouchy; leur général en chef ne s'était pas attablé à *manger des fraises*; il s'était porté, en toute hâte, sur le point où devaient se décider les destinées d'un peuple.

M. de Grouchy resta sourd à ces paroles du général Exelmans:

« M. le maréchal, en Italie, le mot d'ordre, » était de toujours marcher sur le canon; au-» jourd'hui c'est encore plus que jamais le cas » de marcher vers lui! » Le maréchal n'en voulut rien faire, et les Prussiens vinrent nous faire le salut des armes avec quarante bouches

adressées, comme si nous revenions d'un grand voyage, et cependant nous ne nous étions écarté que de cent cinquante toises à peine; il n'en fallait pas faire davantage pour assister à l'un de ces spectacles que l'imagination est impuissante à se représenter. Soixante mille hommes de part et d'autre, se massacrant à qui mieux mieux et tombant pêle-mêle dans une arène de quelques centaines de toises!...

Notre bataillon était resté dans la même position; chacun y enviait notre curiosité satisfaite, mais il était trop tard pour obtenir la même faveur.

à feu, alors que nous étions bien loin de les croire aussi voisins de nous et à demi-portée de canon, comme ils l'étaient alors.

Quelle ne fut donc pas notre surprise de voir simultanément partir de ces batteries, que nous avions crues françaises, vingt et quelques nuages blancs et peu de secondes après entendre autour de nous ou au-dessus de nos têtes, le sifflement d'autant de boulets!... L'illusion, on le pense bien, se transforma bien vite aussi en autant d'imprécations contre le maréchal Grouchy, et encore nous ne savions rien des causes de l'arrivée si peu prévue des Prussiens.

Presque tous les boulets de la seconde décharge portèrent soit dans notre carré, soit dans celui des sapeurs et des marins de la garde, placé sur la même ligne que le nôtre, mais près de la chaussée.

Une troisième décharge des mêmes batteries frappa juste, et nous tua plusieurs grenadiers. Nous leur servîmes de point de mire pendant près d'une heure, et sans bouger de place, recevant ainsi la mort, l'arme aux pieds et les bras croisés.

Pendant quelque temps, nous n'eûmes même pas une seule pièce pour riposter à ces voisins incommodes; notre batterie avait été appelée auprès du sixième corps pour remplacer les siennes, *prêtées* au comte d'Erlon. On en rendit

aussitôt compte à l'Empereur et une batterie de 12 de la réserve de la garde vint se placer à cent pas au-dessus de nous; de là, elle battait les colonnes prussiennes par-dessus le village de Plancenois. Son feu, habilement dirigé, ne tarda pas à rendre moins vif et moins meurtrier celui des Prussiens, qui, néanmoins, avait mis hors de combat une cinquantaine de grenadiers de notre carré; les obus, surtout, nous firent le plus de mal. Trois grenadiers de notre compagnie, entre autres, furent tués par l'un d'eux, qui éclata à deux pas de nous. Notre capitaine les voyant tomber et dont deux sur nous-même, nous crut aussi du nombre, ou, au moins, grièvement blessé. Nous étions, heureusement, sain et sauf, mais nos trois grenadiers ne donnèrent plus signe de vie; tous trois étaient décorés du signe de l'honneur militaire.

Chaque décharge nous renversait ainsi quelques grenadiers; mais notre poste était là, et les boulets ni les obus ne pouvaient nous forcer à le quitter.

C'est dans de semblables situations que l'on reconnaît le véritable courage du soldat, son sang-froid et sa vieille expérience du danger! Combien ces hommes étaient admirables de calme et de vertu guerrière, au milieu de ces incessantes épreuves!!... Pas un mot d'étonnement ou d'impatience; pas un signe qui annonçât le plus léger sentiment d'appréhension!

Un de leurs vieux compagnons de la Moskowa, de Wagram, d'Austerlitz ou de Marengo, tombait-il, à leurs côtés, frappé à mort, un regret expressif et vrai, quelquefois une larme leur échappaient; mais bientôt ils se retenaient, pour faire face à l'ennemi, ne voulant même pas, en cette grave circonstance, laisser un libre cours aux sentiments particuliers de confraternité militaire!... Oui! c'est lorsque l'on voit ainsi la mort décimer autour de soi ses compagnons d'armes, alors que la fureur du combat, que l'odeur de la poudre, le bruit du tambour battant la charge, que les cris: *En avant! En avant!* ne sont pas là pour vous enivrer et vous étourdir sur le danger vers lequel on se précipite, comme poussé par le délire; c'est là, disons-nous, la véritable épreuve du courage personnel!...

L'histoire romaine qu'on fait lire à nos enfants aux dépens de la nôtre, leur présente comme modèles, en ce genre, les sénateurs attendant, avec calme, sur leurs chaises curules, la mort que leur réservaient peut-être les vainqueurs de Rome ! Nous aimerions à ce qu'on plaçât sous leurs yeux cette page de l'histoire de France; ils auraient à contempler la mort de ces vieux grenadiers, qui, après avoir pendant vingt-trois ans, promené leur drapeau victorieux sur tous les champs de bataille de l'Europe, vinrent terminer là leur glorieuse existence et tomber en-

cere les armes à la main, au cri de VIVE LA FRANCE!... (*a*).

La division de la Jeune Garde envoyée, à 6 heures, pour appuyer le comte Lobau, n'avait pu résister aux masses prussiennes qui, la débordant de toutes parts, la forcèrent à se retirer

(*a*) Pendant que nous restâmes dans cette position, nous ne fûmes occupés qu'à relever nos camarades blessés, ou à rendre les derniers devoirs à ceux que la mort venait nous enlever. Des tombes à peine creusées de quelques centimètres, en renfermèrent plusieurs tout revêtus de leurs attributs militaires; les honneurs leur étaient rendus, en même temps, par la batterie de 12 dont nous venons de parler et qui, à son tour, les vengeait en vomissant aussi la mort dans les rangs des Prussiens.

Nos pièces étaient si rapprochées que nous pouvions suivre de l'œil chacun de leurs projectiles jusqu'à l'instant où ils allaient se perdre dans les colonnes de l'ennemi; souvent même nous en aperçûmes les effets par les oscillations, que, nous y remarquions, pour ainsi dire, à chaque décharge, tant les artilleurs de la garde tiraient avec précision.

Nous citerons, à cette occasion, une preuve de cette adresse, qui se passa encore, sous nos yeux, le lendemain de la bataille de Montmirail.

Notre régiment se trouvant d'avant-garde sur la route qui conduit à Château-Thierry, on nous adjoignit trois pièces d'artillerie légère de la garde. Nous serrions de près l'arrière-garde du corps de Yorck; parvenus sur la crête dominant la grande route, à une demi-lieue de la ville, ces trois bouches à feu furent mises en batterie sur la route même, et la balayèrent en un instant, c'était à qui n'y resterait pas. Nous continuâmes notre marche, et peu après, nous trouvâmes vingt-six Prussiens étendus les uns près des autres: un officier se trouvait parmi eux, lui septième, encore en vie, et nous dit en très bon français: « Voilà le résultat de trois de » vos boulets! »

et à rentrer dans le village, pour essayer de le leur disputer à la faveur de ses maisons, de ses haies et de ses nombreux vergers.

Le combat s'y soutint avec opiniâtreté pendant quelque temps; mais toujours accablés par des troupes fraîches, le sixième corps et la Jeune Garde réclamèrent du renfort.

Comment, en effet, six ou sept mille hommes d'infanterie, car à 7 heures du soir, ces deux corps pouvaient réunir à peine sept mille combattants; comment, disons-nous, eussent-ils pu soutenir longtemps encore, le choc de trente mille hommes, se sentant appuyés par vingt mille autres?....

Les quinze bataillons de la vieille et de la moyenne garde eussent été, seuls, susceptibles de se présenter à ces cinquante mille Prussiens avec les sept mille combattants du comte Lobau et du comte Duhesme, et cela avec quelques chances de succès étant réunis et disponibles, mais ils étaient loin de l'être!... L'on pourra juger ce qu'ils auraient pu faire d'après le combat de géants, dont nous allons essayer le récit, avant d'entreprendre celui du grand et dernier effort ordonné et dirigé par l'Empereur en personne.

Le 2e régiment de grenadiers, commandé par le général Christiani, et le 2e régiment de chasseurs à pied, commandé par le général Pelet, étant les plus rapprochés de Plancenois, reçurent l'ordre de détacher, chacun, un bataillon et de s'y précipiter à la baïonnette.

Ces deux bataillons rompirent leur carré et se formèrent en colonne serrée par pelotons.

Pendant qu'ils se disposaient à cette attaque, notre carré reçut l'ordre d'aller, en marchant par la quatrième face, prendre position sur le sommet du mamelon, au pied duquel nous étions depuis plusieurs heures; la batterie de 12, que nous avions au-dessus de nous, se trouva, par ce mouvement, en avant de nous et à cent pas environ. Nous dominions et gardions le chemin vicinal qui va de Plancenois à la Maison-du-Roi, et par où voulaient déboucher les Prussiens pour nous couper la retraite. Chacune de nos quatre compagnies reçut l'ordre de détacher vingt-cinq grenadiers en tirailleurs sur l'extrême droite du village pour observer et contenir l'ennemi, qui, toujours, voulait déborder la droite de la division Duhesme.

A peine ces cent grenadiers furent-ils à quelques toises de nous, qu'ils se trouvèrent face à face avec les tirailleurs prussiens, embusqués déjà sur la lisière du bois et des prairies que nous avions à notre droite.

Là, plusieurs grenadiers, qui s'étaient trop avancés, tombèrent, après une lutte vigoureuse, et tous criblés de blessures, au pouvoir des Prussiens, ainsi que l'adjudant-major Faré, qu'ils avaient voulu protéger et leur arracher. Le cheval de cet officier s'étant abattu dans un fossé à la suite d'un coup de feu, un peloton de

Prussiens se précipita sur lui et lui fit une décharge presqu'à bout portant, qui, par miracle, ne l'atteignit que d'une balle, mais il fut si grièvement blessé que les Prussiens le crurent mort et ne l'achevèrent pas: il resta, chose incroyable, pendant six jours, sur le champ de bataille, sans secours de qui que ce fût, n'ayant pu se traîner jusqu'au village, ni même jusqu'aux abords d'un chemin, où le premier passant lui serait sans doute venu en aide.

Notre 1er bataillon, commandé par le lieutenant-colonel Loubers, ex-colonel de la 3e légion de la garde nationale de Paris, prit position à notre gauche et non loin de nous, sur la hauteur près de Rossomme.

Ce bataillon avait aussi devant lui une batterie de la garde.

Ce bataillon avait dû relever, à midi, le 2e bataillon du 1er régiment de chasseurs au quartier-impérial, mais, d'après de nouvelles dispositions, ce bataillon de chasseurs, commandé par le lieutenant-colonel During, ne fut point relevé et dut rester pour la garde des équipages de l'Empereur.

Mais vers 7 heures du soir, il reçut l'ordre d'aller s'établir dans le bois de Chantelet, pour former l'extrême droite du fer à cheval de notre nouvelle ligne et barrer le passage aux Prussiens. Par ce mouvement, les équipages de l'Empereur, ainsi que le parc de réserve, placés non

loin de la ferme du Caillou, se trouvèrent sans appui immédiat, notre 1er bataillon étant en carré à plusieurs centaines de toises en avant où il aura bientôt aussi son épisode et sa crise, car, à Waterloo, il y en eut pour tout le monde.

Par suite de ces mesures, il ne restait de disponible sous la main de Napoléon pour la grande attaque qu'il allait tenter, que :

1° Le 1er bataillon du 1er régiment de chasseurs, commandé par le général Cambronne, environ. . . . . 635 baïonnettes

2° Le 2e bataillon du 2e régiment de grenadiers, commandé par le lieutenant-colonel Martenot. . . . . . . 530 id.

3° Le 2e bataillon du 2e régiment de chasseurs, pouvant avoir. . . . . 565 id.

4° Les deux bataillons du 3e régiment de grenadiers, commandés par le général Poret de Morvan, d'environ. 1100 id.

5° Les deux bataillons du 4e régiment de grenadiers, réunis en un seul, par suite des pertes essuyées à Ligny, environ. . . . . 500 id.

6° Les deux bataillons du 3e régiment de chasseurs ayant environ. . . . . 1,028 id.

7° Les deux bataillons du 4e régiment de chasseurs ayant environ. . 841 baïonnettes.

C'est-à-dire que l'Empereur n'avait, pour jouer *son vatout* contre l'armée anglaise, que environ 5,199 hommes d'infanterie de vieille et moyenne garde, et encore nous verrons bientôt si l'ON SUT tirer de ces immortels soldats tout le fruit qu'on devait en attendre.

Mais revenons à Plancenois, et reprenons le combat au point où nous l'avons laissé.

Ce fut au moment où le maréchal Blücher donnait à Bulow l'ordre de pousser sa pointe et d'enlever, *à tout prix*, le village de Plancenois, que l'on vint lui annoncer que le général Thielmann, ayant été attaqué par des forces supérieures, s'était vu obligé de faire face en arrière.

Ne voulant point s'affaiblir sur un point qu'il regardait avec raison comme décisif, Blücher lui fit dire : « de se défendre de son mieux, et » de se maintenir sur la Dyle, puisque les cir- » constances ne permettaient pas de faire aucun » détachement. »

Toute son attention se porta, en ce moment, sur Plancenois. Il était 6 heures 1/2.

Le colonel de Hiller forma aussitôt trois colonnes d'attaque : 2 bataillons du 15e régiment, commandés par le major Wittich, à droite; 2 bataillons du 1er de Silésie landwher, sous les ordres du major de Fischer, au centre; et le

lieutenant-colonel de Blandowsky avec 2 bataillons du 2e de Silésie landwher, à gauche.

La quatorzième brigade suivit en réserve, et détacha les premiers bataillons du 11e de ligne et 1er de Poméranie landwher, pour seconder ces attaques.

Les colonnes de droite et du centre pénétrant par un gouffre de feu dans le village, dit le major Wagner, enlevèrent un obusier et deux pièces, et parvinrent jusqu'au cimetière; mais elles ne purent, dans cette première attaque, débusquer la jeune garde, ainsi que le détachement du 6e corps, des maisons et vergers où ils se maintinrent pendant ce premier choc; et là, s'engagea, à trente pas, une fusillade des plus meurtrières, qui se termina par la retraite de ces six bataillons prussiens, au moment où une colonne de cavalerie du général Domon menaça leurs derrières, et voulut les entamer; mais celle-ci fut arrêtée par le feu d'une batterie prussienne, que sans doute elle ne put pas charger!...

Ces bataillons se rallièrent, et les 2e bataillons du 11e de ligne et 1er de Poméranie-landwher, de la quatorzième brigade s'étant joints aux premiers, tous se reportèrent en avant, suivis du 15e régiment.

Cette seconde attaque, faite par 14 bataillons et avec résolution, réussit. La jeune garde fut forcée d'évacuer le village.

Les Prussiens la poussant avec véhémence, le

concours de deux bataillons de vieille garde devint urgent pour rétablir le combat, et reprendre Plancenois; ce qui va être fait, en un quart d'heure, par onze cents grenadiers ou chasseurs, que commandent, en personne, le lieutenant-général Morand, colonel en 1er des chasseurs, et le général Pelet, de la même arme.

Pendant que le 1er bataillon du 2e. régiment de chasseurs se jetait sur les Prussiens, le 1er bataillon du 2e de grenadiers, sous les ordres du lieutenant-colonel baron Golzio, recevait l'ordre de le soutenir (a).

L'Empereur, inquiet peut-être des mouvements offensifs de Bulow, entra dans le carré du colonel Golzio et donna lui-même les instructions particulières pour l'attaque : « de ne pas tirer » un coup de fusil, mais d'arriver sur l'ennemi » à la baïonnette. »

Ce bataillon rompit aussitôt son carré, fit un changement de direction à droite et se trouva en présence d'une haie qui, seule, le séparait des Prussiens.

On bat la charge! en un instant cette haie est franchie par ces cinq cents trente grenadiers. Un bataillon prussien se démasque, il n'a pas le temps d'exécuter son feu, il est culbuté et passé au fil de la baïonnette, car là s'engagea un com-

(a) Le colonel Golzio habite Versailles, où il commande un bataillon de garde nationale de cette ville.

bat corps à corps, et en quelques minutes, ce bataillon fut anéanti. Le carnage devint affreux, mais ne dura qu'un instant! officiers, sous-officiers, grenadiers, fifres et tambours, sans en excepter un seul, tous s'y couvrirent de gloire! Le capitaine Cretté y fut tué, à bout portant, par un sergent prussien auquel il venait de fendre l'épaule droite d'un coup de sabre, et qui, néanmoins, eut encore le courage de l'ajuster au cœur; sa balle frappa sur la croix de cet officier et l'étendit raide aux pieds de son sergent-major Stanop (*a*). Au même instant, le sergent prussien reçut le coup de mort d'un grenadier du capitaine Cretté.

Ce bataillon entièrement détruit, nos grenadiers se précipitèrent sur les masses qui encombraient déjà les ravins, les vergers et les rues de Plancenois. Là, eut lieu encore une effroyable boucherie, en raison des difficultés que ce lieu présentait pour se soustraire à leurs coups furieux. Il fallait, à tout prix emporter le village. Rien ne devait arrêter ces grenadiers, qu'ils n'eussent accompli ponctuellement la tâche glorieuse, que venait de leur imposer l'Empereur lui-même!

Dans cette lutte prodigieuse d'un contre sept, quelques Prussiens demandèrent grâce et l'obtinrent. L'un d'eux, se jetant aux pieds de notre

(*a*) Aujourd'hui capitaine en retraite à Saint-Ouen.

ami Stanop, le pria de lui accorder la vie, disant que son père était maréchal-des-logis au 3e de hussards.

Un officier prussien dut également la sienne à la générosité du lieutenant Faré (a), frère de notre adjudant-major, que d'autres Prussiens avaient voulu et cru avoir tué par toute une décharge à bout portant. Quel contraste de procédés militaires!

Cet officier prussien, doué d'une grande force musculaire, se débattait contre deux grenadiers, dont il tenait les baïonnettes, lorsque le lieutenant Faré se présenta au milieu de la mêlée : « Monsieur l'officier, lui cria l'officier prussien, empêchez que vos grenadiers ne me » tuent! »

A un tel appel, un officier français ne fut jamais sourd; le lieutenant Faré l'arracha donc à la fureur de ses grenadiers, qui, dans une seconde peut-être, l'auraient étendu à leurs pieds.

Il y eut plusieurs traits de ce genre : nous nous bornons à signaler ceux-ci; l'on verra sans tarder quel compte en tinrent les Prussiens.

Nos grenadiers poursuivirent leurs sanglants exploits pendant plus d'une demi-heure. Dans le cimetière et jusques sur le parvis de l'église, ils amoncelèrent des cadavres, nous ne savons

(a) Aujourd'hui, chef de bataillon en retraite à Paris.

même si, devant cette exaspération, les soldats de Bulow purent trouver grâce au milieu du sanctuaire où ils s'étaient réfugiés par centaines!!!

Le tambour-major de ce régiment, Stubert, naguère tambour-major de la 10e légion de Paris, armé seulement de sa grosse canne, assommait tout ce qui se trouvait sur son passage : c'était un lion furieux!

Le bataillon de chasseurs du général Pelet, faisait, de son côté, mais sur un autre point, le même carnage que les grenadiers du colonel Golzio : chacun rivalisait d'intrépidité dans ce terrible choc. Tout ce qui pouvait leur échapper, se sauvait comme frappé d'épouvante, jetant çà et là, armes et bagages pour arriver plus vite au milieu des masses de Bulow, rassemblées sur le coteau au-delà de Plancenois; ces fuyards y répandirent, un instant, la terreur qui les animait; ces masses elles-mêmes eussent été entraînées dans cette déroute, si nos deux héroïques bataillons eussent été appuyés; malheureusement, ils ne purent l'être!...

Tel est le récit fidèle de la lutte de ces deux bataillons de la garde contre les quatorze bataillons avec lesquels Bulow avait enlevé Plancenois à la division Duhesme et à une fraction du 6e corps!...

Onze cents grenadiers ou chasseurs culbutèrent donc dix mille Prussiens, et en mirent hors

de combat au-delà de trois mille? n'est-ce pas là un combat de géants?... (*a*).

(*a*) Nous ne saurions comparer cette charge de nos deux bataillons de grenadiers et de chasseurs, qu'à ces avalanches des Alpes qui renversent et broyent tout sur leur passage et ne s'arrêtent qu'au fond des précipices.

Plus de trois mille Prussiens furent aussi écrasés par cette avalanche humaine, et cela en vingt minutes!!...

Ces onze cents braves, poursuivant audacieusement leurs succès, parvinrent jusque sur les pièces au-delà de Plancenois. Plusieurs même tombèrent en leur pouvoir. Mais Bulow, d'abord stupéfait de la déroute de ses quatorze bataillons, crut voir arriver sur lui la vieille garde toute entière; remarquant bientôt le petit nombre des assaillants (eux aussi avaient éprouvé des pertes sensibles, pendant cette tourmente, et laissé trois ou quatre cents des leurs sur le champ de bataille), Bulow reprit courage, lança, de nouveau, mais cette fois, tout ce qu'il avait sous la main, sur cette poignée de soldats. Accablés par des masses décuples, ils durent redescendre dans Plancenois et s'y borner à la défensive.

L'attaque de ces deux bataillons avait été si impétueuse, qu'en débouchant du village, pêle-mêle avec les Prussiens en fuite, ils se trouvèrent exposés aux feux de nos propres batteries, qui, ne les supposant pas au milieu des bataillons ennemis, tiraient sans cesse, et plusieurs grenadiers et chasseurs périrent victimes de cette cruelle méprise, sur les coteaux de Plancenois, comme plusieurs de nos cuirassiers avaient péri dans leurs charges contre les Anglais.

CHAPITRE XXXI.

SOMMAIRE.— Troisième acte de la bataille : dénoûment, catastrophe; réflexions préliminaires. — l'Empereur se décide, hélas ! trop tardivement, à faire marcher toute sa garde; dispositions ordonnées à cet effet ; il était sept heures du soir, cinquante mille Prussiens sont déjà entrés en ligne et Zieten va bientôt donner la main à Wellington et renforcer son aile gauche de ses vingt mille combattants; le tempts presse et nul renfort ne doit arriver à l'armée française, qui redouble néanmoins d'ardeur sur toute la ligne ; la division Durutte s'est emparée des fermes de Papelotte et de la Haye, et s'y maintient contre les efforts réunis des Anglo-Belges et des Prussiens;— Au centre le comte d'Erlon conserve sa conquête de la Haye-Sainte ; à la gauche le comte Reille s'épuise en vaines démonstrations contre les murailles du jardin de Gomont.— Fausse nouvelle répandue par ordre de l'Empereur pour stimuler les soldats au moment décisif ; — leur colère et celle du prince de la Moskowa en reconnaissant des colonnes ennemies, dans celles que l'on venait de leur affirmer être l'avant-garde du maréchal Grouchy; c'était, en effet, Zieten qui s'avançait à la tête de vingt mille hommes!... — Cruelle déception pour nous tous! — Dispositions de Zieten pour entrer en ligne. — L'Empereur ordonne une dernière tentative, mais générale cette fois, sur le centre de l'armée anglaise, sous la protection de l'infanterie de la garde, qu'il forme en plusieurs colonnes d'attaque. — Manœuvres pour arriver au plateau occupé par l'armée anglo-batave ; Napoléon conduit en personne le 2e bataillon du 3e de grenadiers vers le bois de Gomont et l'y plante comme un blokaus au milieu de la plaine, où il sera bientôt battu en brèche par l'artillerie ennemie ; marche de six autres ba-

taillons de la garde, et à découvert, vers le formidable plateau qu'occupe encore en forces l'armée de Wellington. — L'armée reprend l'offensive, et combat à outrance.—Cinquante-cinq mille Français, tombant de fatigue et de besoins, après sept heures de combats sans relâche, osent encore provoquer soixante mille Anglo-Belges, doublés de soixante-dix mille Prussiens; entreprise de Titans, digne des temps héroïques, mais qui n'aura pour couronne que celle du martyr de la foi militaire! — Il est sept heures et demie, le signal est donné, l'armée entière marche à l'ennemi; Wellington ne le voit pas sans inquiétude, et prend ses mesures pour succomber, au moins avec gloire, s'il ne peut résister au choc! — Détails de ses dispositions; les six bataillons de la première colonne de la garde arrivent au pied du coteau, le gravissent l'arme au bras, comme à la manœuvre; l'artillerie anglaise tonne et foudroie ces audacieux soldats; leurs rangs s'éclaircissent, mais se resserrent aussitôt; les pelotons continuent leur marche en silence, la tête haute, le cœur impatient d'aborder l'ennemi. — La première ligne des batteries est franchie, les pièces prises et renversées par nos grenadiers et chasseurs; ce premier succès nous a coûté cher; le comte Friant, grièvement blessé, quitte le champ de bataille, et huit cents braves, sur les deux mille neuf cents de cette colonne, sont couchés par terre par la mitraille; mais deux mille restent encore debout et se croient assez forts pour les venger et remporter la victoire; la garde marche encore, et toujours l'arme au bras, ne voulant se déployer qu'à cent pas de l'infanterie anglaise, qu'elle tient à honneur d'aborder à la baïonnette, après sa première décharge; mais au même instant, le lieutenant-général comte Michel, qui a remplacé le comte Friant, tombe mortellement blessé; effet de cette mort sur les grenadiers; ils marchent toujours, et l'ennemi ploie toujours aussi vers sa seconde ligne, laissant à l'artillerie, seule, le soin de démolir cette muraille humaine, prête à l'écraser du poids de sa valeur; — Ney marche à sa tête, il est à pied, un tronçon d'épée à la main. Les balles, la mitraille et les boulets ne ménagent que son corps, sa destinée n'est point de mourir au champ d'honneur! — Les généraux Roguet, Cambronne, Poret de Morvan et le colonel Mallet, précédent cette phalange immortelle; elle n'est plus qu'à cent toises de la seconde ligne anglo-belge, dans laquelle s'est confondue la première.—L'artillerie ennemie continue de la battre en brèche sur trois côtés, et ne peut l'arrêter malgré ses ravages; elle marche encore et arrive enfin au point désigné; là, la garde fait halte au commandement et commence son déploiement, mais aussitôt, par un geste, Wellington relève les quatorze bataillons, qu'il avait tenus couchés et formés sur quatre rangs; détails de cette lutte fabuleuse; mort des lieutenants-colonels Car-

dinal, Angelet, Agnès et de la plupart des commandants de compagnies; le colonel Mallet tombe mortellement blessé; là aussi près de mille cinq cents grenadiers ou chasseurs restent sur le terrain; que pouvaient désormais les nobles débris de cette phalange? Sept cents héros pouvaient-ils lutter plus longtemps contre toute une armée?... Ils battent en retraite, en frémissant de rage, mais faisant toujours face à leurs adversaires, en se retirant au pied du coteau pour y reprendre haleine, et attendre la seconde colonne de la garde, qu'une déplorable incurie avait laissée trop en arrière. — Onzième et dernière fatalité de la campagne. — Dévoûment d'un officier de la garde impériale.— L'Empereur se rapproche de la Haye Sainte, avec le 2e bataillon du 2e de grenadiers, pour favoriser la retraite des bataillons engagés sur le plateau.— Charge des grenadiers à cheval, mort du général Jamin, leur major; le lieutenant-général comte Guyot, leur colonel, blessé de deux coups de feu, est mis hors de combat. — Épuisement de la cavalerie, qui ne lui permet plus d'action vigoureuse; hommes et chevaux sont exténués.— L'Empereur ordonne la retraite, et la fait protéger par le reste de l'infanterie de la garde, formé en carrés dans la plaine et près de la chaussée. — Espérances qu'il forme encore sur ces petites forteresses mobiles. — Invasion du champ de bataille par la cavalerie prussienne, qui a pénétré par l'angle formé à notre droite par la division Durutte et le 6e corps; dispositions de l'Empereur pour arrêter ce débordement qui menace de compléter la confusion dans des troupes harassées et en retraite. — Il est huit heures trois quart.— Blücher et Wellington se décident à prendre l'offensive, ayant pour point de direction la ferme de la Belle-Alliance, toute résistance est devenue impossible, la nuit vient encore augmenter le désordre dans les rangs de nos débris; l'artillerie ne peut mouvoir ses pièces qu'avec une peine extrême; plusieurs batteries sont abandonnées faute de munitions ou de chevaux pour les arracher de cette terre grasse et bourbeuse. — Hurra de la cavalerie ennemie qui a inondé le champ de bataille; l'Empereur se place sous la protection du carré du 2e bataillon du 2e de grenadiers; charge infructueuse de ses quatre escadrons de service contre les deux mille cinq cents chevaux des brigades Vandeleur et Vivian.— Progrès de l'ennemi; lutte désespérée à Plancenois; belle conduite d'un bataillon de chasseurs à pied au milieu du village, qu'enveloppent tout entier les Prussiens, il est sommé de se rendre; allocution du général Pelet à ses chasseurs. — Belle retraite des carrés de la garde au milieu de la confusion générale; dernières paroles du général Cambronne en tombant grièvement blessé, au milieu d'un carré de son régiment; elles sont tout aussi belles que celles qui lui ont été faussement attribuées.— Retraite et mort sublime du 2e bataillon

du 3e de grenadiers : exaspération du maréchal Ney; ses allocutions aux soldats qu'il trouve sous sa main; il se précipite de nouveau dans la mêlée avec les sept à huit cents braves de la division Durutte, qu'il rencontre encore en ordre et marchant vers la Belle-Alliance, mais bientôt accablés par le nombre, ils tourbillonnent et se fondent; le maréchal n'a que le temps de se jeter dans un carré de la garde pour ne point tomber vivant au pouvoir des Anglais. —Le général Durutte, surpris par une charge, reçoit en passant et sans être reconnu, deux violents coups de sabre, dont l'un nécessite l'amputation du poignet droit le lendemain.— L'Empereur saisit un moment favorable, quitte le carré du 2e de grenadiers et gagne les hauteurs de Rossomme où se trouve son ancre de salut, le 1er régiment de grenadiers à pied de sa vieille garde; belle attitude de ce régiment au milieu de cet affreux désordre d'une armée en déroute poursuivie l'épée dans les reins par cent vingt mille soldats ivres d'une victoire inespérée; dernier choc des Anglo-Prussiens contre ce régiment; ce qu'il leur coûta; mise hors de combat de lord Uxbridge, par l'un des derniers coups de canon de l'artillerie de la garde, en batterie près du 1er bataillon du 1er de grenadiers; retraite des lanciers et chasseurs à cheval de la garde; exaspération du général Lefebvre-Desnoëtes, qui ne veut point survivre à un tel désastre; calme admirable du général Lallemand au milieu du naufrage, ses conseils pour le lendemain. — L'Empereur entre dans le carré du 1er bataillon du 1er régiment de grenadiers; paroles d'un grenadier, exclamation de l'Empereur, riposte du vieux soldat.— On bat la grenadière pour rallier les débris de la garde et de l'armée sous la protection de ces deux formidables carrés; l'Empereur appelle le général Petit et lui ordonne la retraite :

TOUT ÉTAIT PERDU, FORS L'HONNEUR!

Après avoir retracé les phases diverses de cette journée à jamais mémorable; après avoir énuméré les prodiges qui s'y firent de part et d'autre, avec une émulation et une constance sans exemple, comme si chacun se fût dit que de longues années s'écouleraient sans doute avant

que tant de peuples guerriers eussent à se disputer le prix du courage militaire; après avoir payé à chacun le tribut de respect et de sincère hommage, si légitimement dû à tant de valeur, nous voici enfin au *dernier acte* de cette querelle sanglante, dont tous les peuples de l'Europe attendent encore le dénoûment, et l'attendent avec une anxiété qui prouve son immense importance dans la balance des intérêts généraux. Pour la France, hélas! quel en sera le résultat?...

Ici, il faudrait une autre plume que la nôtre, pour décrire le dénoûment de la bataille de Waterloo!

Enfant des camps, notre main n'était point destinée à tenir le burin de l'histoire; témoin, d'ailleurs, des scènes qu'il s'agit de rappeler, comment pourrons-nous observer le calme et le sang-froid qui sont ou qui doivent être les premières qualités d'un historien?....

Au souvenir, seul, de cette sanglante bataille, il nous semble encore nous battre. Notre bouche est noircie par la poudre des cartouches. Notre baïonnette nous paraît encore ensanglantée; notre maintien dénote l'impatience et la colère, et le dernier mot prêt à s'échapper de notre plume est celui de VENGEANCE!....

Mais nous n'avons point entrepris la tâche que nous remplissons, en ce moment, pour briguer le moindre éloge académique. Il s'agit

d'un plus haut intérêt pour nous; il s'agit de porter la lumière de la vérité sur des faits, expliqués par l'esprit de parti, dans le sens de ses principes et de ses exigences; car, en effet, l'on ne connaît point de narration de la campagne de 1815, qui puisse être accueillie sans réserve.

Il est question aussi de rendre à chacun ce qui lui est dû, et de ne point laisser usurper par d'autres le bénéfice de gloire qui revient aux véritables héros de ces grandes journées. Il faut que justice soit rendue à tous et que le blâme retombe sur les fautes, qui ont paralysé les plans d'opérations les mieux combinés, et causé le deuil de la patrie.

Aussi, osons-nous le dire, notre relation différera-t-elle essentiellement de toutes les autres, car elle sera vraie, et sous ce rapport, notre but, au moins, sera rempli. D'autres, peut-être, s'empareront plus tard de ces faits et les embelliront des fleurs de la rhétorique; ce n'est point l'affaire d'un soldat comme nous; notre préoccupation unique est de dire ce qui ne pourra être contredit, d'offrir par là un grand enseignement à l'armée nouvelle, qui se montre si digne de marcher sur les traces de son aînée, et qui, un jour, nous aimons à en conserver l'espérance, déposera une couronne d'immortelles sur la vaste tombe de Waterloo, où reposent tant d'illustres soldats!....

Pendant le brillant combat de Plancenois, l'Empereur faisait prendre aux dix bataillons de grenadiers et de chasseurs dont nous avons parlé, les dispositions suivantes. Mais nous le répétons encore, ces cinq mille cent quatre-vingt-dix-neuf soldats d'élite, formés en deux colonnes à plus d'*un quart d'heure* de distance, l'une de l'autre, pouvaient-ils lutter contre les efforts extrêmes et désespérés de toute l'armée anglaise, lorsque, surtout, pour arriver jusqu'à elle, il fallait marcher à découvert pendant plusieurs centaines de toises sous les feux croisés et plongeants de cent cinquante bouches à feu?

Quoiqu'il en soit, après le plus affreux carnage, l'Empereur fit porter ces bataillons en avant. Le temps pressait. Tout le premier corps était épuisé de fatigue et d'inanition; ses quatre divisions avaient été cruellement éprouvées par près de sept heures de combats sans relâche, mais mal ordonnés, mal dirigés.

La division Durutte s'était emparée des fermes de Papelotte et de la Haye, et menaçait ainsi de déborder l'extrême gauche anglaise et de prendre le plateau de Mont-Saint-Jean à revers.

Au centre, le comte d'Erlon et le maréchal Ney s'étaient maintenus à la Haye-Sainte, mais sans pouvoir, faute de troupes fraîches, tenter une attaque de vive force pour enlever le plateau; ils avaient tout épuisé, régiment par régiment; ils avaient même attiré à eux la bri-

gade Pégot, de la division Durutte, qui se trouva réduite ainsi à soutenir avec les sept à huit cents hommes qui restaient de la brigade Brue, tous les efforts de Ziéten, unis à ceux de la gauche de l'armée anglaise. Le courage du désespoir ne pouvait donc suppléer à l'insuffisance trop réelle de l'infanterie.

Ce fut dans l'un de ces instants de crise que le prince de la Moskowa, qui, jamais peut-être, ne fut plus intrépide, dit au comte d'Erlon :

« Toi et moi, nous devons périr ici, car tous » deux, nous sommes destinés a être pendus, si » la mitraille anglaise nous ménage !.... (*a*) » Pressentiment terrible, qui ne fut que trop réel pour celui qui l'exprimait!! et cependant cet illustre guerrier fit tout pour périr les armes à la main; cinq chevaux avaient été tués sous lui, ses habits, son chapeau étaient criblés de balles et de mitraille, mais le fer ennemi semblait vouloir épargner sa personne, son corps ne reçut que des contusions et pas une blessure!.... Sa destinée était écrite : Ney ne devait point succomber au champ d'honneur!..(*b*)!

(*a*) Nous tenons ces paroles du comte d'Erlon lui-même.

(*b*) Si à Waterloo, comme partout, le prince de la Moskowa fut *le brave des braves,* que ne fût-il, pendant cette courte campagne, aussi bon général qu'il fut vaillant soldat!.... Dieu ne le voulut pas!

Pendant qu'il faisait exécuter ses dernières dispositions d'attaque, l'Empereur avait détaché son aide-de-camp, le général de Labédoyère, pour répandre, sur toute la ligne, la nouvelle de l'arrivée du maréchal Grouchy sur notre droite, où il attaquait, affirmait-il, la gauche des Anglais et la droite des Prussiens réunis. Cette nouvelle circula avec la rapidité de l'éclair, parmi les soldats dont le dévoûment et le courage étaient toujours les mêmes, et qui voulurent en donner de nouvelles preuves encore en ce moment (sept heures un quart) malgré l'épuisement de leurs forces physiques!...

Mais quel fut leur étonnement, et, nous devons le dire, leur colère, quand ils apprirent, peu d'instants après, que, non-seulement le maréchal Grouchy n'était point arrivé, comme on venait de l'annoncer, mais que cinquante mille Prussiens étaient, au contraire, aux prises avec notre droite et la forçait à reculer!...

Le maréchal Ney, lui-même, ne put contenir son indignation; il ne sentait que trop le contre-coup qu'allait produire sur ses soldats la certitude du mensonge dont le général de Labédoyère venait de se faire le trop complaisant colporteur; car l'Empereur, moins que tout autre, ne pouvait désormais s'abuser sur la marche du commandant en chef de son aile droite qui, à Waterloo, devait lui manquer, comme à Ligny lui faillit son aile gauche.

Le maréchal Grouchy, dans le moment où on le faisait tomber du ciel sur le champ de bataille de Waterloo, était arrêté devant Wâvre, par le général Thielmann, et comme le dit avec raison le prince de la Moskowa, « c'était » pour nous, comme s'il se fût trouvé à cent » lieues du champ de bataille. »

Trop souvent, on emploie de tels moyens pour soutenir, au même degré, le courage des soldats; mais alors il faut être certain que le secours promis arrivera si l'on ne veut s'exposer à d'incalculables et désastreuses conséquences! Le découragement suit de près les efforts inutiles du courage fatigué par plusieurs heures de combats, complétés par une déception! On doit donc être sobre de tels expédients, et surtout avec des Français, toujours si faciles à impressionner! A Waterloo, ce dernier subterfuge fit jeter de colère plus d'un fusil et fit débander plus d'un peloton. Peut-être même est-ce à lui que l'on dut la retraite anticipée de plusieurs bataillons de la droite du 1er corps, que l'on a signalée comme l'une des causes déterminantes de la perte de la bataille; car elle était parvenue à ce moment suprême où le premier pas rétrograde, fait par l'une ou l'autre ligne, décide du sort de l'une ou de l'autre armée.

En effet, le général Ziéten venait d'arriver sur le champ de bataille avec le 1er corps prussien, fort d'environ vingt mille hommes.

Le général Pirch avait déjà renforcé avec vingt autres mille hommes, les vingt-cinq mille qui restaient encore à Bulow après le combat de Plancenois et sa lutte avec le sixième corps ; en sorte que le maréchal Blücher se trouvait avoir sous la main, dans ce moment suprême, soixante-cinq mille hommes de troupes, dont quarante mille n'avaient point encore de la journée, tiré un coup de fusil, et enfin deux cent quarante bouches à feu complétement approvisionnées.

Le général Muffling, détaché par Blücher au quartier général de Wellington, vint donner au corps de Ziéten, les renseignements nécessaires pour entrer en ligne.

La 1re brigade de ce corps se mit en bataille à gauche de la route d'Ohain à Mont-Saint-Jean ; le 3e bataillon du 24e régiment avait été détaché à gauche.

L'avant-garde, composée du 3e bataillon du 12e régiment et de deux compagnies de chasseurs silésiens, sous les ordres du major de Neumann fut dirigée sur le hameau de Smohain.

Le 1er de hussards de Silésie, ayant pris les devants, était venu se placer à droite de la route. La cavalerie de réserve suivit à peu près dans la même direction, et les trois autres brigades du même corps, eurent ordre de presser leur marche.

Une batterie à cheval fut placée en avant du chemin qui conduit à Smohain ; plus tard une

autre batterie vint se placer sur le prolongement du flanc de celles de nos troupes qui se battaient contre Bulow.

Le colonel Hoffmann suivit l'avant-garde avec le 24e régiment.

Sur la gauche du corps de Ziéten, et derrière celui de Bulow, le général Pirch fit déployer sa cavalerie de réserve sur trois lignes, pour favoriser la formation des 5e et 6e brigades.

Sur les ordres du Maréchal Blücher, la 7e brigade, renforcée par le 4e régiment de cavalerie de la Marche Électorale, fut dirigée sur Maransart, pour couvrir le flanc de l'armée prussienne; la 8e brigade eût également ordre de presser sa marche.

Les 5e et 6e brigades ayant pris leur ordre de bataille, se dirigèrent sur la gauche du corps de Bulow.

Notre cavalerie, qui se soutenait avec une constance admirable au milieu des carrés anglais, avait distinctement remarqué les mouvements du corps de Ziéten, au moment (7 heures du soir), où il débouchait du bois d'Ohain; elle vit aussi arriver à elle les deux brigades de cavalerie anglaise Vandeleur et Vivian, rendues disponibles par l'arrivée de ces vingt mille Prussiens.

A bout de ses forces, par trois heures de combats acharnés, et dispersée çà et là par escadrons, notre cavalerie fut d'abord saisie d'un moment d'hésitation et laissa apercevoir du

flottement, à la vue de ces deux mille cinq cents chevaux, prêts à fondre encore sur elle; il était donc urgent de voler au-devant d'une crise aussi imminente, et que le plus léger incident pouvait rendre fatale.

Le comte Reille reçut l'ordre de former instantanément les troupes disponibles de son corps, en colonnes sur la droite du bois de Gomont, et de se porter en avant sous l'influence, comme le premier corps, du bruit de l'arrivée du maréchal Grouchy.

Le prince de la Moskowa devait également rallier quelques bataillons pour seconder le mouvement projeté.

Les dix bataillons de vieille et de moyenne garde, destinés à cette attaque s'organisèrent ainsi :

Les 3e et 4e régiments de grenadiers et de chasseurs traversèrent la grande route près de la Belle-Alliance et s'établirent en carrés sur la gauche, et par bataillons, en échelons.

Le 3e régiment de grenadiers et les 3e et 4e régiments de chasseurs avaient, chacun, d'eux bataillons ; mais le 4e de grenadiers n'en avait formé qu'un en raison de ses pertes à Ligny. Ces quatre régiments ne représentaient donc, dans cette solennelle circonstance, que sept bataillons au lieu de huit.

Napoléon conduisit, en personne, le 2e ba-

taillon du 3e de grenadiers à une portée de canon sur la gauche, et vers le bois de Gomont, pour y observer et contenir l'ennemi, qui semblait vouloir prendre l'offensive de ce côté. Il resta quelques instants près de ce bataillon, et l'y laissa; nous verrons bientôt la mort sublime de ces cinq cents cinquante grenadiers.

L'Empereur revint se mettre à la tête des six bataillons destinés à former la première attaque contre la ligne anglaise.

Ces six bataillons, ayant en tête le 1er bataillon du 3e régiment de grenadiers, marchèrent avec résolution vers la Haye-Sainte, en suivant parallélement à gauche la chaussée de Charleroy, contre laquelle s'appuyait la droite de ce bataillon.

Un peu en arrière, et à sa gauche, venait l'unique bataillon du 4e de grenadiers, et ensuite les deux bataillons du 3e, et les deux du 4e de chasseurs.

C'étaient donc seulement six bataillons qui allaient aborder toute l'armée anglaise : quelle audace!!...

Ainsi formés, en colonnes d'attaque par échelons, fort rapprochés, alors, les uns des autres, avec deux pièces chargées à mitraille dans chaque intervalle d'échelons, ces bataillons se portèrent en avant.

Le 1er bataillon du 3e de grenadiers, ayant à sa tête le comte Friant, longea le flanc gauche

de la route, les autres échelons suivirent dans le meilleur ordre, en observant leurs distances, et s'avancèrent ainsi, au pas de charge, jusque au-delà de la Haye-Sainte.

L'Empereur, ayant rencontré le maréchal Ney près de cette ferme, lui remit le commandement de cette colonne, qui avait déjà pour chefs les lieutenants-généraux comte Friant, comte Roguet et comte Michel, ainsi que les généraux de brigade Cambronne, Poret de Morvan, Harlet et le colonel Mallet. Ces deux mille neuf cents soldats d'élite s'ébranlèrent, précédés des vainqueurs de l'Egypte, de l'Allemagne et de l'Italie; « ces lé» gions de héros, comme le dit Walter-Scott, qui » avaient triomphé dans cent batailles, marchaient » les uns, comme chefs, les autres, comme soldats. » Tous marchèrent à la mort aux cris répétés de vive l'Empereur!!!

Ils défilèrent, en effet, au pas de charge, devant Napoléon, qui s'était placé au milieu de la chaussée, à trois cents toises de l'armée anglaise, entre deux batteries, chargées d'appuyer l'attaque de ces six bataillons.

Il était près de sept heures et demie.

Les premières ombres de la nuit commençaient à s'étendre dans la vallée; comme à Ligny les derniers rayons du soleil se perdaient dans les arbres, du côté de Braine-Laleud.

La fumée se mêlant à la chute du jour, empê-

chait de distinguer ce qui se passait à une certaine distance; mais tant de cris confus ne permirent pas au duc de Wellington de douter qu'il allait avoir à essuyer un dernier et terrible assaut, dirigé peut-être par l'Empereur en personne.

Il réunit en conséquence, sur le point menacé, tout ce qui lui restait, en artillerie, cavalerie et infanterie.

Son extrême droite, aux ordres de lord Hill, ayant successivement gagné du terrain, changea sa position convexe pour une ligne concave, de manière à prendre nos colonnes en écharpe, à mesure qu'elles déboucheraient en gravissant le plateau.

Wellington avait aussi ordonné à son artillerie de ne tirer, désormais, que sur l'infanterie et sur la cavalerie, afin de ne pas perdre ses munitions et son énergie dans un échange, moins décisif, de coups de canon avec nos artilleurs.

Six bataillons avaient été placés par lui, sur le revers de sa position, en face de l'attaque.

Les Brunswickois furent envoyés vers la Haye-Sainte; les 4e et 6e brigades de cavalerie des généraux Vandeleur et Vivian, se placèrent au centre pour le renforcer encore.

Toutes ces dispositions étaient formidables sans doute, mais ne pouvaient rien changer à celles de l'Empereur. Les instants étaient si pré-

cieux, si courts, qu'il ne crut même pas pouvoir attendre que la seconde colonne de la garde, qui s'organisait à 15 minutes de distance de celle-ci, fut arrivée à quelques toises d'elle, pour appuyer son mouvement.

Les six bataillons n'en continuèrent pas moins fièrement leur marche vers le plateau, et l'abordèrent avec l'intrépidité qu'on devait en attendre.

Arrivés sur la première ligne ennemie, nos grenadiers et nos chasseurs l'enfoncèrent, malgré le feu le plus meurtrier de l'artillerie et de la mousqueterie, auquel ils ne répondirent même pas, car ils gravirent ces hauteurs, l'arme au bras, pour ne se déployer qu'à cent pas de l'armée anglaise.

La mitraille les moissonnait dans tous les sens!

A la vue de tant de calme, au milieu de la mort, l'armée reprend vigueur; le combat se rallume sur toute la ligne!

Disposés par échelons, ces six bataillons se suivent de près, et présentent une ligne imposante; ils culbutent tout sur leur passage. Plusieurs batteries sont renversées par eux, faute de pouvoir s'en servir et les ramener. Tout ce qui se trouve devant eux se retire en désordre sur la seconde ligne, mais à quel prix, hélas!!!

Le général comte Friant venait d'être grièvement blessé d'une balle à la main et dut se retirer du feu; plus de huit cents hommes de ces

six bataillons et un grand nombre d'officiers sont tués ou hors de combat.

Les deux mille encore debout, marchent toujours, mais, au même instant, le général Michel tombe aussi : sa mort occasionne un mouvement d'hésitation. Le 1er bataillon du 3e de grenadiers s'arrête !.... Mais à la voix de son major, le général Poret de Morvan, il se reporte en avant, au pas de charge, et aux cris de vive l'Empereur!...

Le maréchal Ney, démonté, marchait l'épée à la main, à la tête de ces grenadiers ; les cinq autres bataillons suivaient avec autant de calme et de précision que s'ils eussent manœuvrés au Champ-de-Mars, ayant à leur tête les généraux Roguet, Cambronne, et le colonel Mallet.

L'ennemi pliait toujours; mais en poursuivant ce fabuleux succès, nos valeureux grenadiers et chasseurs allèrent tomber sur la seconde ligne, établie *sur quatre rangs* dans le chemin creux, et sur le revers du plateau. Là, se trouvaient reformés et massés, les débris des régiments culbutés et sabrés par notre cavalerie ; les deux brigades des gardes anglaises, la division de Brunswick et les douze bataillons de la 3e division des Pays-Bas sous le commandement du lieutenant-général Chassé.

Pendant que nos six bataillons déjà réduits de plus d'un quart, se déployaient *à portée de pistolet* de cette ligne, un nouveau feu croisé

d'artillerie et de mousqueterie, foudroya la tête de nos colonnes et pénétra jusque dans l'intérieur de leurs masses : c'étaient les quatorze bataillons, que le duc de Wellington avait tenus couchés, selon l'usage anglais, qui, s'étant levés à ces paroles de leur général en chef :

« *Debout, Gardes! et visez bien!* »

firent sur nos six bataillons pendant leur déploiement, des feux continuels. Les batteries dont ces bataillons étaient flanqués, tirèrent constamment à mitraille, et nos grenadiers et chasseurs, de l'aveu même de nos ennemis, essuyèrent ces décharges avec une constance et une fermeté héroïques. Mais il n'était pas au pouvoir d'un si petit nombre de braves de résister, et surtout de triompher de tant de moyens de destruction !....

En proie aux ravages d'une fusillade presque à bout portant; écrasés par une artillerie qui semblait se multiplier, c'est en vain que nos grenadiers veulent resserrer leurs rangs, fauchés sans interruption par de nouveaux et inévitables coups! Frappés de toutes parts, et comme s'ils cédaient à l'irrésistible influence d'une puissance inconnue, ils hésitent, s'arrêtent et sont prêts à se rompre!... Le carnage est horrible! les uns, succombent; les autres renversés par la mitraille, sont involontairement foulés aux pieds par leurs propres frères d'armes. La surface peu étendue

du théâtre de cet affreux combat, se couvre de morts et de blessés. De ceux-ci, un grand nombre se retirent sur les derrières, où, ne pouvant cacher à tous les regards leurs effroyables mutilations, ils font passer, dans toutes les âmes, la désolation dont ils sont eux-mêmes saisis.

Immobile au milieu des débris de l'armée Anglo-Batave, criblée de tous côtés par l'artillerie, cette colonne éprouva le même sort que la redoutable et victorieuse colonne anglaise de Fontenoy, avec cette différence, toutefois, qu'ici cent bouches à feu, au lieu de *trois* seulement, foudroyaient la nôtre.

Le colonel Mallet, qui conduisait le 3e régiment de chasseurs, les chefs de bataillons Cardinal, Angelet, Agnès, et la plupart des commandants de compagnie tombèrent morts ou mutilés; presque tous les officiers furent blessés. Sur les mille hommes dont se composait le 3e régiment de chasseurs; il en resta au-delà de cinq cents sur le terrain.

Le 1er bataillon du 3e de grenadiers, les bataillons des 4e régiments de grenadiers et de chasseurs eurent près de mille hommes hors de combat.

Ces vaillants et trop malheureux débris se retirèrent, néanmoins, encore avec ordre, mais en frémissant de rage au pied de la colline; ils avaient perdu leur force numérique, mais non pas leur courage !..

Là, ils avaient espéré reprendre haleine et reformer leurs pelotons. Le capitaine Minal essaya encore de ramener sur le plateau le bataillon dont il avait pris le commandement, mais il fut repoussé par des masses, qui l'enveloppèrent et fondirent sur lui (*a*).

(*a*) Des deux mille neuf cents hommes, dont se composaient ces six bataillons en gravissant le coteau de La Haie-Sainte, à peine s'il en resta sept cents en état de combattre; deux mille deux cents environ venaient donc d'être tués ou mutilés, car toutes les blessures étaient fort graves, et cela en moins de 20 minutes !

Un des Anglais qui ont écrit sur la bataille de Waterloo, cite une anecdote que nous rapportons textuellement, afin de conserver les expressions qui font honneur à l'impartialité de cet écrivain : « Dans un des mouvements rétro- » grades un officier français, le cœur navré du dommage » que l'artillerie anglaise causait aux bataillons de la garde, » lorsqu'ils s'éloignaient, saisit un fusil, et, se plaçant » près d'une batterie anglaise, ne cessa de faire feu tant » qu'il vécut; il succomba sous le coup d'un chasseur » de Brunswick, mais il sauva la vie à beaucoup des siens.

» Le nom de ce héros est resté inconnu.... Paix à ses » cendres !... »

Voici comment d'autres témoins oculaires de l'armée de Wellington ont aussi dépeint l'assaut de nos six bataillons de la garde : « . . . .
» L'apparition de cette colonne, dont tous les soldats por- » taient de hauts bonnets à poil, et qui marchait silencieuse » et compacte, frappa Wellington, revenu, à ce moment, à » sa place de bataille. Opposer des hommes à ces hommes » d'élite, c'était courir la chance d'un échec presque certain; » le duc ordonna de briser la colonne à coups de canon.

L'Empereur se rapprocha, en ce moment, avec le 2e bataillon du 2e de grenadiers, commandé par le lieutenant-colonel Martenot, et marcha vers l'ennemi pour retirer quelques pelotons encore engagés.

Le général Guyot, à la tête de sa division

» Une batterie, qui ne devait tirer qu'à mitraille, vint immédiatement s'établir dans la direction de ces bataillons. » Au moment du choc, le général anglais et son état-major » devinrent attentifs; la mousqueterie autour d'eux cessa.

» La tête de la colonne ne tarda pas à se trouver à » portée; les soldats qui la composaient montaient lentement les pentes du plateau; ils marchaient de front, » alignés et calmes, comme en un jour de revue; tous » avaient l'arme au bras.

» Les canons anglais tonnent, Wellington et les officiers » qui l'entourent regardent; la forêt de bonnets à poil » qu'ils ont devant eux subit, alors, dans sa partie la plus » rapprochée, ce mouvement d'ondulation qu'imprime un » fort coup de vent aux épis d'un champ de blé. Le balancement s'affaiblit et s'efface. La colonne se remet en » marche; elle semble moins profonde, mais le pas des » soldats est toujours aussi ferme et aussi lent; les fusils » sont aussi droits; les files aussi égales, aussi serrées. On » n'entend pas un coup de feu, pas le moindre cri. Une » seconde décharge éclate; on a tiré de plus près. L'oscillation, à la surface des premiers rangs, est plus » prononcée que la première fois. Comme la première » fois, les bonnets et les fusils, après s'être lentement » penchés à plusieurs reprises de la gauche à la droite, » et de la droite à la gauche, se redressent.

» La colonne se meut de nouveau; elle avance toujours » lente, toujours silencieuse; son front, toujours aligné

de grosse cavalerie de la garde, voulut tenter une dernière charge, mais ses escadrons furent également accablés par le nombre.

Le général Jamin, major des grenadiers à cheval, tomba mort, ainsi que plusieurs officiers de tous grades. Le général Guyot fut blessé de deux coups de feu, et sa division, ainsi que le reste de la cavalerie française, durent bientôt abandonner ce champ de carnage; hommes et chevaux, tous étaient épuisés et auraient eu besoin de quelques heures de repos avant de se remettre en ligne.

Cette première attaque n'ayant pu réussir, en raison du petit nombre des troupes qui la tentèrent, l'Empereur voulut la recommencer avec les quatre bataillons qu'il avait laissés en avant de la Belle-Alliance. Ces bataillons étaient le

» comme un mur, ne présente aucun vide; seulement la
» masse semble considérablement réduite.

» La lueur du canon anglais brille une troisième fois.
» L'état-major anglais, quand la fumée est dissipée, inter-
» roge avidement le terrain; la colonne apparut encore à
» la même place; mais les soldats restés debout demeu-
» raient immobiles; bientôt on les vit s'éloigner; deux
» bataillons venaient d'être presque entièrement détruits,
» les autres se retiraient en frémissant. »

Voilà le tableau qu'a offert la contenance de nos six bataillons de la garde à l'admiration de toute une armée ennemie!! Quelle victoire rendit plus grande la valeur d'un soldat?...

1er bataillon du 1er régiment de chasseurs, le 2e bataillon du 2e régiment de la même arme et les 2es bataillons des 2e et 3e régiments de grenadiers.

L'Empereur dit, dans ses Mémoires, qu'il les rangea, à cet effet, par brigades, deux bataillons en bataille, et deux en colonne sur la droite et la gauche, la deuxième brigade en échelons, voulant ainsi réunir l'avantage des deux ordres.

Le soleil était couché. Le général Friant, blessé, passant dans ce moment dit à l'Empereur: « *que tout allait bien; que l'ennemi* » *paraissait former son arrière-garde pour* » *appuyer sa retraite, mais qu'il serait entiè-* » *rement rompu, aussitôt que la seconde co-* » *lonne de la garde déboucherait.* »

Ces paroles étaient justes, sans doute, au moment où le général Friant fut blessé, et se fussent même probablement réalisées, si les autres bataillons de la garde avaient pu appuyer à temps les six premiers. Mais que d'incidents s'étaient passés depuis les quinze ou vingt minutes que le comte Friant avait mises pour revenir auprès de l'Empereur!..

Cette première colonne était déjà réduite à sept cents hommes, et rien n'arrivait à leur aide. Les quatre bataillons destinés à les soutenir étaient malheureusement encore à plusieurs centaines de toises en arrière, et cela lorsque

Wellington avait lui, au contraire, réuni, en un seul faisceau, tout ce qui lui restait de disponible en infanterie, cavalerie et artillerie.

Ce fut aussi, dans ce moment critique, que le colonel Duchand, commandant l'artillerie à cheval de la garde impériale, le désespoir au cœur, se mit à la tête de six bouches à feu de son régiment qu'il conduisit à portée de pistolet d'un carré écossais qu'il avait devant lui.

L'Empereur apercevant ce mouvement, qu'il n'avait point ordonné, et à la tête duquel il reconnaît le colonel Duchand, s'écria : « Ne dirait- » on pas que Duchand déserte!... » — « Non, lui » répondit le général Drouot, c'est une de ses » manœuvres. » Paroles flatteuses pour cet officier supérieur, de la fidélité duquel Napoléon n'avait jamais douté, et qu'il mérita par l'audace de cette manœuvre qui, un instant, laissa ce même carré dans l'incertitude sur les intentions de cette batterie légère; mais en la voyant faire demi-tour au galop pour le battre en brèche à cent pas, il fut bientôt désillusionné, car chaque décharge lui ouvrait une large brèche!

Cette batterie ne tarda cependant point à être réduite à moitié par le feu du carré anglais, et ne put bientôt le foudroyer qu'avec trois et ensuite deux de ses pièces; elle ne se retira néanmoins qu'à la vue d'une forte colonne de cava-

lerie prête à fondre sur elle et la salua de sa dernière décharge (*a*).

Il y eut donc imprévoyance de n'avoir pas disposé, une heure plus tôt, des bataillons de la garde, chargés d'enfoncer les lignes anglaises; imprévoyance qui peut être considérée comme *la onzième fatalité* de la campagne, et la dernière faute de la bataille, car après celle-là il n'en restait plus à commettre!!..... (*b*).

(*a*) Nous devons rapporter encore ici un beau trait de ce mâle courage qui caractérisait si essentiellement l'artillerie légère de la garde.

Vers huit heures et demie du soir, le général Drouot ayant rencontré le colonel Duchand avec une autre compagnie de son régiment, lui dit: « Colonel, portez-vous avec cette bat- » terie à la gauche de ces troupes (en lui désignant des déta- » chements du 6ᵉ corps), pour faire feu sur la colonne prus- » sienne qui se déploie sur notre droite. » — « Je n'ai pas un » coup à tirer, reprit le colonel Duchand » — « N'importe! » allez toujours!.. »

Le colonel comprit les paroles du général et se rendit au galop sur cette position, où la présence seule de ces artilleurs de la garde remonta le moral des troupes, un instant ébranlé par l'apparition de l'ennemi sur leur flanc.

La compagnie se mit en batterie en arrière d'un chemin creux qui lui servait de fossé, et là elle perdit plusieurs de ses braves sous les coups des tirailleurs prussiens que son silence forcé encourageait à s'approcher. Les canonniers supportaient ce rôle passif avec un courage admirable, croyant toujours voir arriver des munitions pour prendre leur revanche, mais ces munitions ne devaient point arriver!!.. Quelle affreuse position!!.. et de quelle grandeur d'âme il fallait être doué pour s'y maintenir ainsi les bras croisés!....

(*b*) Nous ignorons à qui doit en revenir la triste res-

Malgré le douloureux échec éprouvé par cette première colonne de la garde, jamais peut-être l'armée anglaise ne fut plus près d'une défaite; son artillerie commençait à manquer de muni-

ponsabilité. Est-ce au major-général ou à ceux qui, ayant reçu des ordres, ne les auraient pas exécutés à temps ou avec intelligence ? Car, dans cette malheureuse campagne, que de fautes à reprocher à l'état-major de l'armée, fautes que nous n'aurions pas eu à déplorer avec le maréchal Berthier, dont l'activité était si précieuse et si rare, qui savait deviner la pensée de l'Empereur et dont la ponctualité dans l'exécution de ses ordres était telle qu'il eût envoyé vingt officiers, au lieu d'un, au maréchal Grouchy pour le forcer, au besoin, à hâter sa marche et l'empêcher, comme nous l'avons dit, de *s'amuser à manger des fraises*, lorsqu'il ne devait pas laisser à l'armée prussienne le temps de reprendre haleine (*a*).

Si quelque chose a dû et doit encore surprendre, c'est le silence gardé par M. le maréchal Soult sur cette campagne de 1815, dont, mieux que personne, il a dû connaître tous *les mystères*, et il en aurait d'importants et de curieux à dévoiler !.. On ne saurait considérer *son mémoire justificatif*, comme un document militaire de l'époque; il a pu satisfaire alors *les calculs personnels* de M. le maréchal, mais non certes l'armée, dont il fut le major-général. Sa conscience aurait-elle des reproches à se faire ?.. Tant pis, car l'histoire alors sera inexorable

(*a*) Le 18 juin, à 11 heures du matin, le général Gérard ne se rendant pas compte des lenteurs de la marche du maréchal Grouchy, sur Wâvres, se rendit auprès de lui et le trouva dans le village de Sart-à-Walhain, à deux lieues de Wâvres. Quel fut son étonnement de trouver le maréchal attablé et *mangeant tranquillement des fraises*, tandis que le sort de la France était entre ses mains !.... Comment qualifier une pareille insouciance, un pareil dédain de ses devoirs ?....

tions, quatre-vingts et quelques pièces étaient démontées ou au pouvoir de nos braves. Wellington n'avait plus un seul homme disponible; tout était ébranlé, abîmé, et si quelques bataillons de troupes fraîches se fussent présentés, un seul même peut-être, la victoire nous appartenait encore; ce bataillon eût produit l'effet de la goutte d'eau qui fait déborder le vase; mais la double arrivée de quarante mille Prussiens de Pirch et de Ziéten vint, au contraire, rendre notre défaite d'autant plus affreuse et sans remède, que nos efforts avaient été poussés à l'extrême.

En effet, pendant qu'au centre les six bataillons de la moyenne garde gravissaient ce plateau, à jamais célèbre, le général Durutte, qui n'avait pas encore perdu de terrain et s'était même porté en avant, renversant tout devant lui, était

pour le major-général de la grande armée, s'il vient à être prouvé qu'il n'a pas rempli ses éminentes fonctions loyalement, comme avec intelligence et dévoûment.

Il serait donc utile à l'histoire, aussi bien qu'à la réputation de M. le maréchal duc de Dalmatie, qu'il voulût bien rassembler ses matériaux, recueillir ses souvenirs et surtout faire connaître, avec la PLUS SCRUPULEUSE VÉRITÉ et sans restrictions, tout ce qu'il doit savoir sur cette campagne; car, à l'exception de quelques ordres donnés et signés par lui, il n'est nulle part question de sa coopération; nous serons peut-être même le premier à le mettre en scène à cette occasion.

parvenu à s'emparer de Smohain et des habitations voisines ; ce furent aussi ses derniers efforts contre des forces trop supérieures en nombre. Le général Ziéten venait d'arriver ; son avant-garde, renforcée du 24e régiment et plus tard du 2e bataillon de Wesphalie-Landwher reprit cette position, et se dirigeant sur l'angle saillant, formé par nos deux lignes, s'en empara à l'aide des bataillons des 15e et 16e brigades.

Accablée par des forces plus que décuples, la division Durutte, déjà si réduite, dut céder le terrain (*a*).

La trouée une fois faite, la cavalerie prussienne, si nombreuse, ne tarda pas à inonder le champ de bataille.

A la droite de l'équerre formée par notre nouvelle ligne, le général de Pirch était également arrivé en face de Plancenois, au moment où nos deux bataillons de grenadiers et de chasseurs venaient d'y culbuter quatorze bataillons de Bulow.

Voyant que le sort de la bataille dépendait de

(*a*) La division Durutte, qui avait déjà beaucoup souffert depuis le matin, était à peine de deux mille hommes lorsque le corps de Ziéten vint se ruer sur cette poignée de Français, qui, depuis quatre heures, combattait contre la brigade du prince de Weymar et plusieurs bataillons de Bulow.

la reprise de ce village, et qu'il n'y avait pas un moment à perdre, le général prussien prit aussitôt ses dispositions d'attaque.

Une batterie à pied et une à cheval vinrent se placer à côté de l'artillerie de Bulow ; les 2e et 3e bataillons du 2e de ligne de la 5me brigade, formés en masse par bataillons, furent dirigés sur le centre du village ; les bataillons de Landwher-Wesphaliens marchèrent sur la droite de ceux-ci, et le 1er bataillon du 2e régiment suivit au milieu de ces deux colonnes; le 3e bataillon du 25e le tourna sur la droite : le reste de ce régiment fut détaché à gauche pour occuper la lisière d'un bois.

Le 11e de ligne et le 2e de Poméranie-Landwher de la 14e brigade, ainsi que le 15e de ligne avec le 1er de Silésie-Landwher de la 16e brigade, se portèrent de même en avant (*a*).

(*a*) Le lieutenant-colonel Golzio, commandant le 1er bataillon du 2e de grenadiers, ne voyant arriver aucun secours et ne prévoyant que trop le résultat désastreux de la lutte inégale de ses grenadiers, vint au galop en informer le général Christiani, major de ce régiment, et le rencontra seul au milieu de notre carré, car son 2e bataillon était allé avec l'Empereur en avant de la Belle-Alliance. Les instances du colonel Golzio étaient malheureusement inutiles, notre bataillon même ne pouvait abandonner le poste important qu'il occupait au débouché de Plancenois, où il allait bientôt devenir l'ancre de salut des débris de l'armée. Le colonel Golzio retourna près de ses grenadiers le cœur déchiré de ne pouvoir amener à ces braves gens pas même cent hommes de renfort ! ! !...

Nos troupes défendirent leur poste à outrance ; les généraux Duhesme et Barrois y furent blessés, le premier très grièvement, et sans tarder nous en verrons la mort tragique.

Le général Pelet se battit au milieu même de Plancenois ; mais tant de généreux efforts étaient désormais perdus et ne pouvaient retarder que de quelques instants les malheurs qui nous étaient réservés.

Néanmoins, ces admirables soldats disputaient pied à pied le terrain, et profitaient du plus léger obstacle pour s'y *cramponner*, en quelque sorte, et y vendre plus chèrement leur vie.

Chaque rue, chaque maison furent défendues avec le dernier acharnement ; le cimetière, que nos grenadiers venaient peu d'instants avant d'encombrer de cadavres prussiens, leur servit à leur tour de refuge et de place d'armes.

La plupart d'entr'eux périrent les armes à la main, et tombèrent sur les trophées sanglants qu'ils y avaient entassés !!..

Des traits d'une audace incroyable, d'un sublime désespoir s'y multiplièrent : tous voulaient mourir là !.. et ce ne fut qu'avec une peine extrême que les officiers purent arracher quelques centaines de grenadiers à une mort héroïque sans doute, mais qui, hélas ! ne pouvait plus profiter à la France !..

Le général Pelet, apprenant que l'on voyait

déjà l'ennemi sur la chaussée de Charleroy, entre la Belle-Alliance et Rossomme, réunit les deux cent cinquante hommes qui lui restaient et se fit jour à travers les Prussiens qui, depuis près d'une heure, enveloppaient le village. Ils évacuèrent donc Plancenois sous une grêle de balles, de mitraille et d'obus.

Les restes du sixième corps et de la jeune garde, assaillis également de toutes parts, perdirent bientôt leurs rangs, au milieu des haies et des ravins, et se retirèrent en désordre et pêle-mêle vers les issues extérieures de ce véritable enfer. La confusion était à son comble, chacun s'en retirait comme il pouvait. Vainement la jeune garde, dont les bataillons étaient réduits à quelques hommes, voulut-elle se grouper par petits pelotons, des volées de mitraille les dispersait aussitôt.

Dans l'un des vergers, des officiers et des sous-officiers de la vieille garde, cherchant à rallier quelques soldats, l'un d'eux était parvenu à en réunir environ cent cinquante, ainsi qu'une trentaine de tambours de différents régiments, lorsque deux coups de canon à mitraille vinrent renverser ce petit noyau et firent voler en éclats presque toutes les caisses; il fut alors impossible d'arrêter le débordement.

Ce fut dans ce moment affreux que la rage des Prussiens s'assouvit contre tout ce qui portait l'uniforme de la vieille garde impériale; ils ne

firent aucun quartier à ceux de nos infortunés camarades qui tombèrent entre leurs mains, soit comme prisonniers, soit qu'ils fussent mutilés par le fer ou par le feu. Aussi quelle boucherie, grand Dieu! et quel massacre que celui dont Plancenois fut le théâtre pendant cette dernière heure!! La pensée qui nous y reporte est encore celle de la douleur et de l'indignation!...

Il était huit heures et demie!

Mais courons à la Haye-Sainte pour assister aussi aux derniers efforts de notre centre et de notre gauche.

L'Empereur n'ayant pu, avec les débris des six bataillons de la garde et le 2e bataillon du 2e de grenadiers qu'il venait de conduire à leur secours, arrêter le mouvement offensif de l'armée anglo-hollandaise, le général Cambronne se porta rapidement en avant avec le 1er bataillon de son régiment, le seul qu'il eût à sa disposition; il fut suivi par le 2e bataillon du 3e de grenadiers et le 2e bataillon du 2e de chasseurs. Avec ce faible renfort, l'Empereur voulut encore tenter l'offensive, mais la trop grande supériorité de l'ennemi, débordant de toutes parts, ne le permit plus : une retraite en ordre fut leur dernière ressource.

Le 2e bataillon du 3e régiment de grenadiers, d'abord détaché sur la gauche, s'y était longtemps maintenu, mais il commençait à plier sous

le poids des masses anglaises; le 1er bataillon du 1er de chasseurs s'en étant aperçu, le général Cambronne se dirigea vers lui pour le soutenir et couvrir en même temps la retraite des bataillons descendus du plateau. Formé en carré, le bataillon de Cambronne ne tarda pas à être assailli sur ses quatre faces; mais, par son attitude et son mâle courage, il sut contenir l'ennemi, tout en opérant sa retraite avec le plus grand calme.

Mais bientôt Cambronne, atteint d'un éclat d'obus à la tête, fut renversé de cheval et resta grièvement blessé sur le champ de bataille; il fut impossible de l'en retirer; il n'y consentit même pas, espérant et voulant, disait-il, y rendre le dernier soupir; Cambronne « *ordonna à son bataillon de recevoir ses adieux* » *et de continuer sa mission, qui était de pro-* » *téger la retraite de l'armée.* » Ces paroles valent bien, à notre avis, celles qu'on lui a prêtées et qui semblent appartenir au lieutenant-général comte Michel, colonel en second de l'arme des chasseurs, tué, on l'a vu plus loin, dans l'attaque du plateau :

LA GARDE MEURT ; ELLE NE SE REND PAS!. paroles sublimes, que chaque grenadier et chaque chasseur, peuvent revendiquer, car elles ont été dans toutes les bouches de la garde pendant cette dernière crise de la bataille de Waterloo.

Ce fut alors seulement que les masses de l'ar-

mée anglaise, encore stupéfaites de l'admirable courage de nos bataillons et de nos escadrons, se décidèrent à quitter le revers de leur position qui les avait mises à l'abri de nos obus et de nos boulets; ce fut alors seulement qu'elles se décidèrent à descendre dans la plaine, soutenues par huit ou dix mille hommes de cavalerie anglo-batave, auxquels nous ne pouvions désormais en opposer, puisque la nôtre était entièrement disséminée et à moitié détruite.

Ces masses de toutes armes, fondent sur nos carrés, alors en pleine retraite, les enveloppent et finissent par en percer un.

Les divisions du premier corps, ayant des ravins escarpés à franchir, n'offrirent bientôt plus qu'une masse en désordre. Quelques débris de leurs bataillons s'étaient cependant, comme ceux de la garde, formés en carrés pour résister au torrent, mais il était presque nuit. La voix des chefs s'entendait à peine, au milieu de tant de cris confus, car le premier corps n'existait plus!... Le comte d'Erlon, sans soldats, et n'ayant autour de sa personne que le général Garbé et les quelques officiers de son état-major, qui se trouvaient encore sains et saufs, était lui-même entraîné par le torrent dont toutes les digues étaient rompues; il n'y avait donc plus de lutte possible!...

Le deuxième corps qui s'était si infructueusement fondu pendant huit heures de combats

partiels devant Gomont et n'avait été que d'un faible appui pour l'attaque du plateau, se mit également en retraite, mais avec ordre et bonne contenance toutes fois, bien qu'il eût perdu au-delà de quatre mille hommes pendant cette journée, et presque autant aux Quatres-Bras, l'avant veille.

Le général Durutte, après s'être vu forcé de céder le champ de bataille à Ziéten, était cependant parvenu à rallier sept à huit cents hommes, débris de la brigade Brue, et se dirigeait vers la chaussée de Charleroy, dans le généreux espoir de pouvoir opposer encore à l'ennemi, la barrière de ces huit cents baïonnettes et d'aider ainsi à protéger la retraite de l'armée. Mais parvenu à un ravin sans issue, le général Durutte, par une inspiration malheureuse et peu explicable, se détacha, seul, de sa petite colonne, à la recherche d'un passage.

A peine était-il parti que le prince de la Moskowa se présente, un tronçon d'épée à la main, et monté sur un cheval d'emprunt, dont les flancs étaient en lambeaux, et haranguant ces soldats, il leur dit entr'autres :

« Je veux vous faire voir, leur criait-il, com» ment doit mourir un maréchal de France!... »

Par ces paroles, le maréchal les électrise, et les ramène à l'ennemi. Mais écrasés par des masses de cavalerie et d'infanterie, et foudroyés

par la mitraille, ces huit cents braves furent, en quelques minutes, dispersés et se fondirent dans les restes confus du premier corps.

Le maréchal Ney n'eut que le temps de se jeter dans le carré de la vieille garde le plus rapproché, pour ne point tomber vivant au pouvoir d'un ennemi victorieux.

Le chef de bataillon Rullière, aujourd'hui lieutenant-général, s'emparant de l'aigle de son régiment, au moment où le lieutenant Puthod, qui la portait, tomba grièvement blessé, courut vers le même carré, encombré déjà de blessés du premier corps.

L'entrée lui en est d'abord refusée ; mais sur la présentation de l'aigle de son régiment, deux files s'ouvrirent : ainsi fut sauvé l'honneur du 95e.

Le général Durutte, dont l'absence n'avait été que de quelques instants, ne retrouva plus sa petite phalange ; mais de l'autre bord du ravin, un officier lui cria que le maréchal Ney venait de la ramener au combat. Ne sachant quelle direction prendre, le général Durutte resta un moment immobile à observer l'ennemi. Tout-à-coup, il entend du bruit derrière lui : c'était une charge de cavaliers anglais. Enveloppé par eux, ce général qu'ils ne reconnurent pas pour tel, en reçut, en passant, deux violents coups de sabre, l'un sur le visage et le second sur le

poignet droit qui en nécessita l'amputation le lendemain à Mariembourg (*a*).

Il ne restait absolument de toute l'armée que les carrés de la vieille garde que l'ennemi n'avait pu entamer, bien qu'ils fussent enveloppés par sa cavalerie et mitraillés par son artillerie légère. Mais lorsque la cavalerie prussienne eut envahi le champ de bataille, le désordre devint tel qu'il fallut ordonner un changement de front à la seconde colonne de la garde, au moment où elle se portait en avant. Ce mouvement, dit l'Empereur, s'exécuta avec ordre: ces bataillons firent face à droite, la gauche du côté de la Haye-Sainte, et la droite vers la Belle-Alliance, faisant ainsi front aux Prussiens. Mais immédiatement après, ils durent se reformer en carrés, tant pour éviter d'être entraînés dans le désordre général que pour résister plus énergiquement aux charges de la cavalerie ennemie.

L'Empereur, dont toute la cavalerie de réserve avait été si fatalement engagée sur le plateau et se trouvait dispersée pendant ce moment critique, n'eut à opposer aux deux mille cinq cents che-

(*a*) Le général Durutte, la figure toute ensanglantée, au point de ne pouvoir plus diriger son cheval, fut emporté par lui, et suivit la charge anglaise sur la chaussée; ce ne fut que vers neuf heures et demie, qu'il fut reconnu par un maréchal-des-logis de cuirassiers, qui lui donna les premiers soins et l'accompagna jusqu'à Charleroy.

vaux des brigades Vandeleur et Vivian, qui venaient de déboucher par la Haye-Sainte, que ses quatre escadrons de service, et n'eut même, après leur avoir ordonné une charge à fond sur cette cavalerie, que le temps de se mettre sous la protection du carré du 2e de grenadiers, commandé par le lieutenant-colonel Martenot. Hélas! que pouvaient espérer quatre cents chevaux contre deux mille cinq cents? Ils furent culbutés! Il eût fallu là, la division de réserve du comte Guyot, si follement engagée ou entraînée par les cuirassiers du comte de Valmy.

S'ils eussent été repoussés, ces six régiments anglais n'eussent point inondé le champ de bataille, et alors l'infanterie de la garde eût pu contenir l'ennemi et rallier l'armée. Mais par ce débordement, tout ralliement devint impossible entre la Belle-Alliance et la Haye-Sainte. Il n'y avait de salut désormais que sur les hauteurs de Rossomme, gardées encore par les deux bataillons du 1er régiment de grenadiers, par les marins et les sapeurs de la garde et quelques bouches à feu.

L'Empereur, profitant d'un instant favorable, gagna cette position sous la protection de son escorte sensiblement réduite par la charge audacieuse qu'elle venait de faire et vint se placer dans le carré de notre 1er bataillon, d'où il expédia ses derniers ordres et notamment au général Piré, à qui il fit dire de se porter en

toute hâte, avec sa division de cavalerie légère, au défilé de Genappe pour y arrêter les fuyards et les réorganiser.

Le reste des bataillons de la garde soutint la retraite en carrés, en disputant le terrain pied à pied contre des masses de toutes armes. Mais enfin ces *Triaires* de l'armée française, désorganisés par les fuyards et les blessés, entraînés par la multitude qui tourbillonne autour d'eux, écrasés par le choc d'une armée entière, ils succombent, les uns sur le plateau, les autres dans les ravins qui aboutissent à la Belle-Alliance, mais là ils succombent sans avoir été vaincus. Qu'il nous soit permis d'en donner ici pour preuve les derniers moments de l'un de ces bataillons immortels désormais, et dont le souvenir enfantera plus d'un prodige de valeur!...

Le 2e bataillon du 3e régiment de grenadiers commandé par le lieutenant-colonel Belcourt avait été, nous l'avons dit, conduit par Napoléon en personne, vers Gomont, et laissé là comme en *sentinelle perdue*, car il devait avoir à supporter presque seul, pendant au-delà d'une heure, tout le premier choc de la cavalerie et de l'artillerie légère, descendues du plateau de la *Haye-Sainte*.

Livré à lui-même et planté, au milieu de la plaine, comme un blockaus isolé, le 2e bataillon du 3e de grenadiers, ne tarda pas à devenir le point de mire de plusieurs batteries anglaises.

Les boulets, les obus, et peu à près, la mitraille, lui firent éprouver des pertes sensibles. Néanmoins il ne bougeait pas de place; seulement il resserrait ses rangs, qu'éclaircissait chaque décharge, faite à peine à quart de portée et cent cinquante grenadiers sur cinq cent cinquante, furent bientôt couchés par terre.

La cavalerie anglaise, croyant la brêche ouverte, part comme une flèche; mais le rempart est debout, et 200 anglais viennent s'abattre à ses pieds et lui servir de glacis!....

Cinq minutes s'écoulent; une masse plus nombreuse et plus compacte, se présente pour venger ce premier échec. Les grenadiers l'attendent à cent pas. Parvenus à cette distance, les escadrons de tête prennent le galop, et comme le lion qui a mesuré son bond vers sa victime, ils s'élancent à fond de train, et par le poids, seul, de leurs énormes chevaux, ils espèrent renverser cette muraille humaine : illusion!... Le feu commence, et cette seconde charge subit le sort de la première; plusieurs centaines d'hommes ou de chevaux, restent encore sur le champ de bataille; les autres se retirent en désordre, mais à cent cinquante pas nos grenadiers ne tirent plus ; ils tiennent à les voir de face et surtout de plus près et rient de leur déroute.

Chaque charge est reçue au cri enthousiaste de vive l'Empereur !! Mais la cavalerie anglaise qui déjà balayait la plaine en vainqueurs, s'irrite

de cette résistance imprévue de nos quatre cents grenadiers. Une troisième charge plus menaçante encore se prépare. Les grenadiers veulent la recevoir de pied ferme avant de commencer leur retraite d'extrême arrière garde, car, sur ce point, il n'y a plus de Français qu'eux, les morts et les mourants. Ils ont aussi fait le serment de ne pas se rendre et cette fois ils ne tireront qu'à bout portant pour que chaque balle puisse en frapper plusieurs.

La charge arrive, mais flanquée de bouches à feu. A 200 pas, l'artillerie s'arrête et avec elle sa cavalerie. N'osant pas approcher de plus près, de là, elle lance ses boîtes de mitraille, qui renversent plusieurs files, achèvent quelques blessés ou sifflent au-dessus du carré en brisant des baïonnettes. A la deuxième décharge, la cavalerie croyant encore l'instant favorable, s'ébranle, comptant bien cette fois sur le succès; elle enveloppe le carré tout entier et veut en finir!..

Un troisième cri de vive l'Empereur part de toutes ces nobles poitrines! Vive l'Empereur!.. tel est le mot d'ordre de ce troisième assaut; Vive l'Empereur! s'écrient encore ces incomparables soldats!...

Le signal est donné; les trompettes sonnent la charge, et mille à douze cents chevaux se précipitent, à la fois, sur les quatre angles du carré!.... chose miraculeuse et digne d'admiration! le carré est resté debout!... l'ennemi a

tourné bride, en poussant des hurlements de rage et de désespoir d'avoir été trois fois vaincu! Toutefois, dans cette charge à fond, à laquelle rien ne semblait devoir résister, quinze ou vingt dragons ou hussards anglais et lanciers de Brunswick (il y avait de ces trois armes), ont franchi l'obstacle et culbuttent ou sabrent sans pitié, de malheureux blessés; mais en peu de minutes ces audacieux cavaliers périssent tous sous les baïonnettes des serre-files, au milieu même du carré.

Rester plus longtemps sur un pareil terrain, était désormais du courage perdu pour l'armée. Ces trois cents héros, car deux cent cinquante sont morts ou hors de combat, décidés à tenter leur réunion à leurs compagnons d'armes, se mettent en retraite; ils servent d'ailleurs de rempart et de refuge à une multitude de blessés de toutes armes, et que par fraternelle générosité, nos grenadiers ne veulent point abandonner. Ce religieux dévoûment va causer la destruction de tous : celle des grenadiers valides comme celle des blessés qu'ils protègent.

Le carré est dédoublé à la hâte. N'ayant plus assez d'hommes pour rester sur trois rangs, ni sur quatre faces, ils se forment sur deux rangs et en triangle dont l'angle saillant est dirigé sur Rossomme. Les grenadiers espèrent franchir ainsi tous les obstacles à l'aide de leur courage et de leurs baïonnettes. Mais le terrain devient ac-

cidenté ; il est neuf heures du soir et il fait presque nuit, car le ciel est couvert.

La marche d'abord lente et pénible, embarrassée au milieu de ravins ensemencés de fèves ou de blés très élevés, bon nombre de blessés, à bout de leurs forces, trébuchent, tombent et font tomber ceux qui les suivent ; on vient en aide aux plus mutilés, chacun se prête assistance pour en sortir. Mais ces incidents se renouvellent pour ainsi dire à chaque pas. L'ennemi est trop près pour ne pas s'en apercevoir et risquer un quatrième assaut.

Des hourras effroyables, poussés en trois ou quatre langues différentes, en donnent encore le sinistre signal. . .

Le triangle impérial s'arrête et attend!...

Cette fois, on ne tirera qu'au même instant où la baïonnette s'enfoncera dans l'homme ou dans le cheval. Ce choc sera le dernier!!!

Dans ce ravin, à quelques toises seulement de la Belle-Alliance, va se passer la lutte la plus fabuleuse peut-être qu'aient encore fourni les annales des armées régulières.

« *Ne nous rendons pas*! s'écrient les grenadiers! — « OUI ! MOURONS TOUS ICI ! répétent-ils à l'envi, et aussitôt de nouveaux cris de VIVE L'EMPEREUR ! annoncent à l'armée ennemie, cette sublime détermination !!!....

Pendant ce temps, la cavalerie s'approche et

pas un coup de fusil ne part de cette petite phalange ! Elle s'en approche encore, mais à quarante pas elle s'arrête comme par un sentiment irrésistible de crainte ou de respect. Enfin elle se décide à une lutte corps à corps contre cette poignée de soldats.

Les lanciers de Brunswick sont en tête, leurs lances devant servir de bélier pour pousser et renverser ce rempart de deux hommes d'épaisseur.

Les grenadiers croisent la baïonnette; chacun aura son duel avec ces cavaliers tout habillés de noir.

En une seconde, les lances et les baïonnettes sont croisées; la mêlée devient générale...

Les cris affreux, arrachés par le désespoir et la douleur des blessures horribles que chacun se fait, les coups de pistolet à brûle-pourpoint, les coups de lance, les coups de sabre et les coups de baïonnettes ont bientôt jonché ces vingt toises carrées d'hommes et de chevaux, mais cent et quelques grenadiers sont aussi tombés sur leurs propres victimes. La phalange n'a plus de forme; la mort l'a brisée. Ce qui en reste se pelotonne cependant encore par groupes de quinze et de vingt, ne voulant succomber que les armes à la main. La lutte dure encore quelques instants, alors qu'enfin manquant de munitions, criblés tous de blessures, la plupart mortelles, écrasés par le nombre et foulés par

les chevaux, un silence glacial succède, tout à coup, à cette effroyable scène de carnage!!..

Un pareil dévoûment militaire ne mérite-t-il pas de passer à la postérité?... et cependant, personne encore, avant nous, n'avait honoré la mémoire de ces cinq cents grenadiers! Et là, n'aurait-on pas déjà dû planter une croix entre un cyprès et un laurier, avec cette simple inscription :

« Ci-gît le 2e bataillon du 3e régiment de grenadiers de la Garde Impériale : gloire et respect à ses cendres!

» 18 juin 1815 (a). »

Pendant que le 2e bataillon du 3e de grenadiers s'immortalisait ainsi dans un ravin à quelques toises à gauche de la Belle-Alliance, les

(a) Ce sanglant combat fit honneur à tous, aux grenadiers français comme aux cavaliers anglo-brunswickois. Tous y furent dignes les uns des autres. De tout notre bataillon de grenadiers, il ne revint qu'une centaine d'hommes, la plupart blessés, et qui, à la faveur de l'obscurité et du courage de leurs camarades, purent gagner la chaussée de Charleroy et nous rejoindre.

Lorsque le jour parut et vint dissiper aérien le voile qui couvrait ce champ de mort, le spectacle qu'il présenta fut affreux, nous a dit l'un de nos amis, acteur dans ce drame et resté lui-même pendant trois jours au milieu des morts, criblé qu'il était de blessures, dont il est resté mutilé. Les détails qu'il nous a rapportés sur les résultats de ce combat fabuleux sont trop palpitants d'intérêt pour n'en pas donner ici l'analyse.

Toute cette première nuit fut un râlement continuel

lanciers et les chasseurs à cheval de la garde formaient sur un autre point l'extrême arrière-garde dans cette lugubre retraite. Les débris

d'hommes rendant le dernier soupir!.. Lorsque le soleil parut, cette scène s'offrit dans toute son horreur : Anglais, Français et Brunswickois, tous étaient pêle-mêle. Les morts, entassés les uns sur les autres, comme ils étaient tombés; les blessés les plus mutilés, également étendus, tels que le fer et le feu les avaient renversés; ceux qui avaient encore eu la force de se traîner s'étaient groupés et cherchaient à se consoler mutuellement en s'entretenant de leur famille et de leur patrie, que la plupart, hélas! ne devaient plus revoir. Là, il n'y avait plus d'ennemis, car tous étaient également malheureux.

Sept à huit cents hommes, dont deux cents grenadiers, environ, couvraient cette surface de cinquante toises carrées, les uns raides, les autres mourants, et les moins mutilés assis sur leur séant, attendant qu'on vînt les relever.

Non loin de là, dans un ravin, se trouvait un ruisseau encore alimenté par les pluies de l'avant-veille. Les moins grièvement blessés allaient y puiser de l'eau, qu'ils rapportaient dans leur casque, leur bonnet à poil ou leur shako, et distribuaient ensuite, en se traînant parfois sur les genoux, à leurs camarades d'infortune, sans distinction d'uniforme, et plus d'un a dû à ce secours une agonie moins cruelle.

Le langage étant différent, on ne pouvait se parler, mais on se consolait et s'entr'aidait par signes.

Les mêmes scènes avaient lieu à cinquante toises plus loin, là où ce bataillon avait si bravement repoussé les trois premières charges.

Il était à peine huit heures du matin, lorsque, de tous côtés s'abattirent *les oiseaux de proie* des champs de bataille. Ces misérables, sans cœur comme sans entrailles, qui, non contents des dépouilles des morts, ne reculent pas devant l'assassinat d'un blessé pour lui enlever jusqu'à une chemise encore toute sanglante. A Waterloo, ce fut affreux, nous a

de ces deux intrépides régiments, ayant à leur tête les généraux Lefebvre-Desnoëttes, Ed. Colbert (blessé), et Lallemand se retirent au pas,

dit notre ami Du Mesgnil, aujourd'hui chef de bataillon au 1er léger; lui-même ne put obtenir de conserver que sa chemise et son pantalon : tout lui fut impitoyablement arraché! bonnet à poil, qu'avait traversé un biscayen à la hauteur de la plaque; capote, sac, bourse et fourniment. Rien ne toucha ces barbares habitants des environs, et cependant dans quel état ne trouvèrent-ils pas notre ami?. D'une main, il retenait son œil gauche, arraché de son orbite par un coup de sabre; son crâne était fracturé; son épaule droite fendue à moitié; enfin, son corps offrait de plus quinze ou vingt coups de sabre ou de lance. Eh bien! croirait-on que, dans cet état, il ait été mis presque nu par des Belges parlant français!

Autour de cette scène de deuil gisaient également des centaines de chevaux renversés, morts ou estropiés. Bon nombre avaient encore dans le poitrail ou dans les flancs les baïonnettes de nos grenadiers, les douilles s'étant brisées dans la lutte. Il en était de même d'un grand nombre de cavaliers, traversés par la baïonnette d'un grenadier, au moment où lui-même recevait le coup mortel. Plusieurs cavaliers avaient encore des baïonnettes enfoncées dans le corps.

Vers midi, le 19, commença l'opération du relèvement des blessés. Toutes les voitures, à cinq lieues à la ronde, avaient été requises à cette intention, et des commissaires d'humanité parcouraient tous les coins du champ de bataille, pour y chercher d'abord les Anglais et leurs alliés; et comme déjà bon nombre se trouvaient dépouillés par la cupidité des paysans belges, plusieurs Français eurent le bonheur d'être compris dans les premiers convois, grâce à leur nudité et à leur silence. Cette opération dura plusieurs jours, et nos malheureux frères d'armes ne furent relevés que les derniers; aussi, combien de milliers de français sont morts sur ce champ de bataille, qui eussent peut-être été sauvés, si les misérables qui convoitaient leurs dépouilles,

en conservant la même distance de l'ennemi, et forment un rideau qui dérobe, en quelque sorte, aux regards anglais, l'aspect désolant de

eussent voulu aider à leur transport, car plus de vingt mille brigands de cette espèce avaient envahi ces champs funèbres, et s'y battaient pour un pantalon, pour une paire de bottes, ou pour quelqu'objet de moindre valeur qu'ils arrachaient violemment à des malheureux qui peut-être respiraient encore.

Ah! que l'espèce humaine est donc parfois odieuse à voir de près!..

Dans le groupe où se trouvait mon ami Du Mesgnil, il se passa un trait que j'ai hâte de placer ici, car il fait du bien au cœur et contraste avec la conduite de ces espèces de sauvages et de pillards. Ce trait prouve aussi jusqu'où peut aller la confraternité du champ de bataille. Au nombre des cavaliers anglais blessés et tombés aux pieds de nos grenadiers, était un sous-officier. Sa blessure était très grave. Un coup de baïonnette lui avait traversé la hanche gauche de part en part, et ne lui permettait pas de se tenir sur son séant. Des grenadiers, tout aussi grièvement blessés, mais pouvant encore se traîner, s'y intéressèrent, lui procurèrent de l'eau et le soignèrent de leur mieux. Lorsque le commissaire arriva sur ce point, on voulut le relever et le mettre dans l'une des voitures, mais comme il ne voyait relever aucun français, il refusa, disant qu'il ne voulait pas quitter ses camarades d'infortune, les français. Et, en effet, au risque de succomber dans la nuit même, à sa blessure, il persista dans son refus deux jours de suite, et ce ne fut que le troisième jour, à deux heures après-midi ,qu'il consentit à se laisser mettre sur une voiture, parce qu'à ses côtés et sur la même paille, ou sur le même matelat, on avait placé des grenadiers de la garde.

Quelle belle âme renfermait le corps de ce sous-officier anglais, et que l'on aimerait à lui serrer la main! Que ne puis-je faire connaître ici son nom!

Si la première nuit et la première journée furent longues,

de la déroute de notre armée. Ils marchèrent ainsi jusqu'à ce qu'ils eurent rencontré les bataillons de la vieille garde, encore en lutte

que l'on juge ce que furent encore les trente-six mortelles heures que la plupart durent y rester de plus. Mais à chaque instant, et la nuit surtout, le nombre des vivants diminuait faute de secours à temps, et tel grenadier auquel on avait encore pressé la main le soir, le lendemain, ne donnait plus signe de vie.

Le nombre des morts s'augmentant d'heure en heure, on sentit la nécessité de prévenir leur putréfaction; plusieurs bûchers furent dressés pour en brûler le plus possible, et des multitudes de fosses, creusées çà et là, recueillirent les groupes trop éloignés des bûchers pour y être jetés; telles furent les funérailles des TRENTE-CINQ MILLE cadavres restés sur ce champ de carnage!!...

Enfin, le troisième jour, à deux heures après-midi, mon ami Du Mesgnil, ainsi que tous les français, qui, sur ce point, avaient pu résister à de pareilles épreuves, furent relevés et transportés à Bruxelles, où nous aimons à le proclamer, tous reçurent les soins les plus empressés et les plus affectueux.

En s'y rendant, nos malheureux camarades durent traverser tout le champ de bataille, dont on ne saurait dépeindre l'aspect, et surtout celui du plateau de *la Haye-Sainte*. Huit ou dix mille chevaux des trois armées, encore tout équipés et bridés, parcouraient la plaine, les uns péniblement, estropiés qu'ils étaient, et les autres en hennissant, comme s'ils appelaient leurs maîtres ou leurs escadrons!.. Pauvres bêtes!..

Mais comme il faut toujours que le caractère français perce partout, de l'une des voitures sur lesquelles ils étaient, pour la plupart étendus à demi-mourants, tout à coup un grand éclat de rire s'échappe de cet espèce de char funèbre! Quel en était l'objet?.. le voici : sur le plateau, et très près de la grande route, était un soldat anglais, debout, immobile, les

contre les Anglais et les Prussiens réunis. Là, ils s'arrêtèrent, et comme leurs frères ils firent face en tête. Mais, hélas! combien étaient-ils

bras pendants et le visage tourné vers la chaussée. Ce soldat était mort!.. «*Tiens! tiens! vois donc ce factionnaire anglais » qui nous regarde passer!..* » Le malheureux avait été à moitié enterré par les roues de quelque pièce d'artillerie, qui, passant sur ses jambes, les avaient enfoncées dans cette terre grasse et détrempée, et avaient aussi relevé le corps sur son séant. Et voilà cependant ce qui avait provoqué l'hilarité de nos grenadiers, en ce moment prisonniers et mutilés!!!

S'ils n'avaient rien perdu de leur caractère et de leur courage, nos grenadiers avaient aussi conservé toute leur dignité au milieu de leurs malheurs; en voici un trait remarquable, et que nous tenons de l'officier général même qui en a été la cause.

Dans les convois de blessés qui traversaient la ville de Gand, où se trouvait le roi Louis XVIII ainsi que la plupart des français qui s'étaient associés à son exil, la garde impériale s'y voyait en grand nombre; leurs blessures étaient, en général les plus graves (nous en avons fait connaître les raisons). Ce spectacle avait ému profondément tous les français réunis dans cette ville. Le colonel C....., aujourd'hui général en retraite, et qui avait fait toutes les guerres de l'empire, avec la plus grande distinction, ne pouvant contenir son émotion à l'aspect d'un vieux grenadier de la garde, dont la tête et le corps avaient été *hachés* à coups de sabre, s'approcha de lui, et glissant furtivement sa main dans son gousset, il voulut partager généreusement avec ce soldat malheureux, avec cette victime des hasards de la guerre, les ressources de l'exil. Ce noble guerrier, auquel n'avait point échappé ce mouvement de compatissante sympathie, lui dit avec calme et une dignité sans affectation, tout en repoussant du geste l'offre du colonel C..... :

« MERCI, MONSIEUR ; JE SUIS SOUS-OFFICIER DE LA GARDE, ET

alors de ces deux mille cavaliers par excellence?.. CENT CINQUANTE sous-officiers, chasseurs ou lanciers et très peu d'officiers, et encore tous épuisés de fatigue. Malgré leur petit nombre, ces illustres soldats n'imposent pas moins aux escadrons anglo-belges qui les poursuivent. Une prairie basse et cinq cents pas les séparent seulement de nos derniers carrés. Il est presque nuit close. Leurs trois généraux, accablés sous le poids de tant de désastres, sont réunis en avant de leur front; à eux se joignent quelques officiers; une formidable colonne d'attaque ennemie marche sur la chaussée et se dirige vers les carrés de de la garde; autant qu'on peut la distinguer, elle est formée par bataillons flanqués par une double colonne d'artillerie et soutenue sur les côtés par une nombreuse cavalerie. Certaine déjà de sa victoire, elle semble marcher avec assurance. A peine sa tête paraît-elle sur la crête en arrière de laquelle sont encore en ligne les restes de la vieille garde à pied, que la garde fait feu sur elle. Mais parti trop précipitamment peut-être, ce feu ne sembla pas avoir produit tout l'effet qu'il aurait obtenu, s'il eût été

« JE N'AI BESOIN DE RIEN !... » Que de choses dans ce peu de mots!... et dans une pareille situation!... Le colonel C... en resta stupéfait d'admiration et n'en parle jamais encore que les larmes aux yeux!... Ah! que la France doit donc regretter la disparition de pareils modèles de soldats!...

ordonné d'un point plus rapproché de la crête, parce qu'alors il eut frappé dans une direction plongeante et sur des masses compactes.

A ce feu succéda une décharge mal faite de l'ennemi, puis une mêlée dont la nuit déroba tous les détails.

Le général Lefebvre-Desnoëttes, dans la plus grande exaltation s'écria : « *C'est ici que nous devons tous mourir!!... Un Français* ne peut survivre à une aussi horrible journée!!.. » On cherche à le calmer, une discussion s'engage, à laquelle prennent part tous les officiers qui font partie de ce groupe, et chose singulière, l'homme qui conserve le plus de sang-froid, qui voit encore un lendemain à la cause impériale, qui parle d'effectuer une retraite utile jusque sur Paris, est celui qui bientôt peut-être périra sous les balles de la réaction politique, ou sera tout aumoins proscrit, c'est le général Lallemand. Il s'oublie pour n'envisager que la question générale, qu'il discute froidement dans un moment pareil : on ne peut s'empêcher d'être saisi de respect et d'admiration pour un aussi beau caractère!!...

Un officier supérieur des lanciers appuie vivement le général Lallemand, et ouvre l'avis de se jeter dans la place forte la plus voisine, ***Mons*** ou ***Maubeuge***, d'y rallier tout ee que l'on pourra, de sortir dans quelques jours sur les derrières de l'ennemi et de lui faire une

guerre terrible, qui, si les rangs se grossissent et portent des coups heureux, peut, par l'inquiétude qu'elle ferait naître, produire une diversion importante. Cet avis obtient la majorité, mais il est convenu qu'avant tout on marchera sur les Quatre-Bras, où l'on devra trouver des ordres ou des nouvelles.

Le général Lefebvre-Desnoëttes reproduit sa proposition désespérée, mais alors il ne reste plus autour de lui qu'une poignée d'hommes, épuisés de fatigue et de douleur; et, seuls sur le champ de bataille, leur sacrifice ne peut désormais rendre aucun service à la patrie ni à l'armée. Sur l'entrefaite, un obus, tombé à leurs pieds, mit fin à ce conseil de guerre, tenu au milieu de cent cinquante mille soldats victorieux. C'est ainsi que ces généreux enfants de la France furent les derniers à quitter les champs de Waterloo, pour prendre des sentiers parallèles à la chaussée qui doit les mener vers la France!

Le 2e bataillon du 1er de chasseurs qui avait pris position dans le bois de Chantelet, y fut attaqué par une colonne du corps de Bulow, mais, par sa contenance, il l'arrêta et l'empêcha de s'emparer de la chaussée, où elle aurait pu occasionner les plus grands désordres.

Nous devons consigner ici un trait du général Pelet, en hommage au 2e régiment de chasseurs à pied de la vieille garde et de son brave colonel. Lè

général Pelet n'ayant plus qu'environ deux cents hommes de son bataillon, était vivement poursuivi par les Prussiens depuis sa sortie de Plançenois. La mitraille diminuait à chaque instant ce groupe, que la cavalerie cherchait à entamer pour enlever le glorieux trophée qu'il renfermait. Un instant, les rangs furent moins serrés; le peloton fut entouré par plusieurs corps de cavalerie et d'infanterie; l'aigle se trouva compromise. Le général Pelet, profitant d'un pli de terrain, arrête le porte-aigle le lieutenant Martin, et s'écrie : « A MOI! CHASSEURS! SAUVONS L'AIGLE, OU MOURONS AUTOUR D'ELLE!!... » Aussitôt, l'adjudant-major Gillet, les capitaines Langlois, Barric, Amiot et tous les chasseurs se serrent autour de lui en croisant la baïonnette.

Le choc de la cavalerie est repoussé; un grand nombre de cavaliers tombent aux pieds des chasseurs, mais le canon vient encore les foudroyer. La mort plane au milieu de ce sacrifice de dévoûment et moissonne un grand nombre de ces nobles victimes. Les rangs se resserrent; une vive fusillade balaye le terrain, et les restes de cette colonne sacrée, le désespoir dans l'âme, se retirent à pas lents, font souvent volte face et parviennent ainsi à sauver l'honnneur de la garde avec son drapeau!

Notre bataillon, ainsi que le 1er de notre régiment, les seuls qui fussent encore en état

de soutenir un choc, ne tardèrent pas à se ressentir de l'affreuse confusion du champ de bataille. Chacune de nos faces était masquée par des centaines de militaires de tous grades et de toutes armes. cherchant partout un point d'appui, ou un refuge. L'intérieur de nos deux carrés était déjà encombré d'officiers généraux et autres dont les soldats avaient succombé ou n'avaient pu se rallier; nous fûmes bientôt dans la cruelle nécessité de fermer toute issue, pour éviter de devenir nous-mêmes les victimes de notre générosité comme venait de l'être le 2e bataillon du 3e de grenadiers.

Les tambours de nos deux bataillons reçurent l'ordre de battre *la grenadière*, afin d'offrir à l'armée un point de ralliement. A ce signal ami et protecteur, surgirent de tous côtés, nos malheureux camarades, soit de Plancenois, soit de la Belle-Alliance, presque tous tombaient haletants de fatigue, devant notre premier rang; ils étaient suivis de si près par les innombrables escadrons anglais et prussiens, qu'un grand nombre ne purent même arriver jusqu'à nous et furent massacrés à quelques toises de notre carré!!

Quels douloureux souvenirs, soldats! et qu'il en coûte encore à notre plume de les rappeler ici!..

Le lieutenant-général comte Roguet, notre colonel en second, vint aussi se réfugier sous

nos baïonnettes et faillit être tué par notre premier feu de file, car enveloppé dans son carrick on ne le reconnaissait pas au milieu de ce pêle-mêle, et s'il n'eût crié de ne pas tirer et qui il était, il tombait indubitablement percé par les balles de ses grenadiers.

Un de nos amis, aujourd'hui capitaine en retraite à Nanterre, vint tomber devant nous; nous n'eûmes que le temps de lui faire ouvrir une file et de la refermer, le lieutenant-colonel Combes ordonnait d'*apprêter les armes* contre une colonne profonde de cavalerie anglaise qui, déjà à 150 pas, se disposait à fondre sur nous. « *Ce sont des hussards français, ne tirons pas !* » s'écrièrent quelques grenadiers. L'obscurité empêchait de distinguer l'espèce de troupe, mais ce doute disparut lorsque nous entendîmes les cris de nos malheureux canonniers placés à cent pas sur le prolongement de l'un des angles de notre carré et que sabraient impitoyablement ces escadrons en délire d'une victoire aussi complète et si inespérée.

Un tel spectacle était pour nous d'autant plus déchirant qu'il nous était de toute impossibilité de faire un pas pour les secourir, cloués que nous étions nous-mêmes dans notre position pendant cette dernière bourrasque.

Cette batterie de 12 de la garde qui, pendant plus de deux heures, avait mitraillé le corps de Bulow, vomi la mort dans ses rangs,

et l'avait constamment empêché de déboucher sur ce point, fut complétement détruite sous nos yeux; tous les canonniers s'y firent tuer glorieusement plutôt que d'abandonner leurs pièces en se réfugiant dans notre carré, à l'instar des anglais.

No quarter ! No quarter ! (*a*) tels étaient les hourras de ces espèces de sauvages; mais tous, au moins, ne jouirent pas longtemps de leurs succès, car ils vinrent se briser contre nos baïonnettes et jonchèrent de leurs cadavres les approches de nos quatres faces, enveloppées par eux à la distance de cinquante pas. Arrêtés court par un feu des plus nourris, ces escadrons bientôt tourbillonnent et, en moins de dix minutes, tout fut balayé devant nous. Ainsi dégagés, nous pûmes, au milieu du désordre général, et bien que mitraillés à portée de pistolet sur trois de nos faces, commencer notre retraite avec autant de calme que si nulle crise ne fût venue nous menacer, et cependant que de preuves n'en foulions-nous point sous nos pas!.. Combien encore nos grenadiers furent admirables pendant cette tempête : quel calme et quel sang-froid ! quelle précision dans leur tir !... Quelles troupes !!...

Notre retraite s'opéra à travers champs, en passant sous le feu de plusieurs bataillons prus-

(*a*) Pas de quartier ! Pas de quartier !

siens, embusqués derrière des haies qu'il nous fallut franchir; là, ils tuèrent ou blessèrent un grand nombre d'entre nous, mais sans qu'il fut possible de leur riposter, car on ne les voyait pas, et l'on tombait sans savoir d'où les coups étaient partis. Ils ne purent néanmoins arrêter notre mouvement, prescrit par l'Empereur lui-même. Ce ne fut que plus tard que notre carré se trouva désorganisé par l'encombrement général de notre base d'opérations.

Il en fut ainsi de notre 1er bataillon, marchant parallèlement à nous, sur l'autre côté de la chaussée. Nous sauvâmes aussi l'aigle des grenadiers (*a*).

Pendant que nous étions assaillis par la cavalerie anglaise, le carré de notre 1er bataillon, placé à peu de distance de nous, et près de la ferme de Rossomme, soutenait également le choc d'une cavalerie nombreuse.

A son approche, le grenadier *Debergues* de

(*a*) On a peine à concevoir que, malgré l'affreux désordre qui régnait dans l'armée, il ne soit tombé et resté entre les mains de l'ennemi dans une victoire aussi complète qu'*un seul* drapeau sur les deux enlevés au commencement de la bataille dans la charge des dragons de la garde anglaise, et dont celui du 45e fut reconquis si glorieusement par le maréchal-des-logis Urban, du 4e de lanciers, tandis que nous avons eu la gloire de rapporter une douzaine d'étendards anglais ou prussiens ! Un pareil fait est peut-être l'unique dans l'histoire des armées de l'Europe.

la 3e compagnie de ce bataillon, qui avait déjà combattu les anglais en Espagne, dit à haute voix :

« *Tirons ! ce sont des hussards anglais, je* « *les connais, moi* ! »

L'Empereur qui venait d'entrer dans le carré, entendant les paroles de ce grenadier, lui dit aussitôt :

« *As-tu peur, grenadier?* » — « Non certes, « riposta vivement *Debergues*, mais quand on a « une arme, on doit se défendre ! ... »

Quelques minutes après, l'Empereur appela le général Petit, notre colonel, et lui dit :

« Battez en retraite ! »

Comme le nôtre, ce carré était encombré de généraux et d'officiers de tous grades et de toutes armes. Mais de plus que nous il renfermait, en ce moment critique, les plus précieuses reliques de l'ère impériale, Napoléon lui-même ! ! ! Quel trophée pour lord Wellington ! ! .. Mais il ne lui eût pas été facile de nous l'arracher ; nous serions morts, tous, et l'Empereur avec nous, plutôt que de le laisser tomber vivant au pouvoir de l'ennemi !... Le rocher de Sainte-Hélène n'aurait point eu sa proie !!..

La batterie de la garde, placée non loin de ce carré, ne put tirer que quelques coups sur cette cavalerie ; l'un de ses boulets fracassa une jambe à lord Uxbridge, commandant en chef

de la cavalerie anglaise; il fut amputé le lendemain à Waterloo.

Le prince de la Moskowa, qui n'avait quitté cette scène de désolation que l'un des derniers, avait opéré sa retraite à pied jusqu'à l'extrémité de Plancenois; là, il rencontra quelques officiers et soldats de la garde; il pouvait à peine se soutenir, après tant de fatigues et d'émotions diverses. Le caporal Poulet, du 2e de grenadiers, l'aida à se tirer de cette bagarre sans exemple, et ne le quitta qu'à l'instant où un officier de la garde vint offrir au maréchal le seul cheval qui lui restât.

Enfin, de toute une armée si belle, si enthousiaste, si valeureuse, que restait-il, grand Dieu! à neuf heures et demie du soir, au moment où la nuit, comme un voile funèbre, vint cacher à nos regards, l'horrible spectacle d'un désastre inoui!!!.

La seule consolation qui nous reste à tous, vieux naufragés de Waterloo, c'est de pouvoir répéter aujourd'hui encore et avec quelque orgueil, comme François Ier à Pavie :

« TOUT FUT PERDU FORS L'HONNEUR! »

LIVRE NEUVIÈME.

CHAPITRE XXXII.

SOMMAIRE. — 9 heures 1/2 du soir; retraite du champ de bataille à Charleroy : Souvenirs déchirants pour tout cœur français, car à Waterloo succomba l'une des plus belles armées que jamais la France ait eue ; armée, dont les soldats avaient encore le *feu sacré* de la République et de l'Empire, qu'une ère nouvelle, des sentiments nouveaux, des intérêts opposés, vont étouffer pour trop longtemps peut-être, sinon même pour jamais.—Dieu veuille, pour ma patrie, qu'il n'en soit point ainsi !.. — Efforts des bataillons de la vieille garde pour rallier les débris de l'armée, en leur servant de rempart contre les hourras de la cavalerie prussienne, chargée de les harceler. — Le comte Lobau enlevé avec les 3 ou 400 braves groupés autour de sa personne ; singulier épisode de cet enlèvement. — Arrivée à Genappe à 11 heures du soir ;—Halte à l'entrée de ce défilé pour protéger le passage des blessés et du matériel.— Terreur panique parmi les soldats du train ; ses conséquences. — Mauvais traitements essuyés par des blessés surpris dans les fermes ou les villages par les Prussiens ; conduite odieuse du général Ziéten à l'égard du général Durrieu et de plusieurs officiers, comme lui grièvement blessés et trouvés gisant dans une grange. — Horrible assassinat du comte Duhesme à Genappe, sous les yeux même d'officiers prussiens ; détails criant vengeance. — Réunion, pour la première fois, depuis le matin, des deux bataillons du 1er de grenadiers ; profonde émotion de nous retrouver après un pareil naufrage. — Préoccupations des grenadiers. — Larmes de joie en pres-

sant notre aigle. — Pensées sur les drapeaux de la garde impériale. — Ruse des Prussiens pendant leur poursuite pour nous priver de tout repos. — L'Empereur expédie de Genappe l'ordre à la division Girard, laissée la veille à Fleurus, de se porter en toute hâte aux *Quatre-Bras*, pour y arrêter les fuyards. — Napoléon renonce à tout ralliement à Genappe, et se rend aux *Quatre-Bras*, où il arrive vers minuit et demi. — Le prince Jérôme reçoit l'ordre de se rendre à Marchiennes pour y rallier et diriger sur Avesnes et Maubeuge tout ce qu'il pourrait, pendant que l'Empereur en ferait autant à Charleroy. — Arrivée sur le champ de bataille des *Quatre-Bras*, couvert encore de ses nombreux cadavres dans la nudité la plus complète ; réflexions que nous inspira ce douloureux spectacle de tant de braves privés de sépulture. — Ordres de retraite sur Namur expédiés au maréchal Grouchy. — Le gros de l'armée se retire sur Charleroy, le reste se dirige, les uns sur Fleurus, au risque d'être surpris par les coureurs prussiens, et les autres sur Marchiennes par la traverse. — L'ennemi ne continue sa poursuite que jusqu'au lever de l'aurore et s'arrête à Frânes. — Arrivée de la garde à Charleroy, à 6 heures du matin ; conduite coupable du commandant de cette place : désordres qu'elle y occasionne ; pertes incalculables ; pillage du trésor de l'armée ; aspect de la ville pendant cette crise imprévue. — L'Empereur quitte Charleroy, se dirige sur Philippeville, traverse Rocroy, et se rend à Paris, malgré l'avis contraire de quelques-uns de ses officiers ; que ne suivit-il leurs inspirations ? Tentatives infructueuses de ralliement à Charleroy ; indiscipline et démoralisation presque générales dans les corps, par suite de l'absence inqualifiable de la plupart de leurs généraux et de leurs officiers supérieurs. — Halte d'une heure dans les prairies bordant la rive droite de la Sambre ; — souvenirs douloureux !

Hélas! oui, TOUT FUT PERDU, FORS L'HONNEUR! car dès ce moment, il n'y eut plus d'armée ; il n'y eut plus qu'un cahos d'hommes, de chevaux et de voitures, suivant précipitamment et au hasard, la direction de Genappe. La nation seule restait debout, étourdie d'une catastrophe aussi grande, aussi inattendue, mais soutenue encore par tous les souvenirs de sa gloire et de son énergie de 1792 !....

Pendant quelques instants, les bataillons de la vieille garde, et particulièrement nos deux bataillons que l'ennemi n'avait pu entâmer, bien qu'il nous enveloppât de toutes parts, cherchèrent à rallier des débris de divers corps de la ligne sous la protection de leurs baïonnettes; quelques pelotons d'infanterie et de cavalerie des autres corps de l'armée, s'y formèrent, en effet, et à plusieurs reprises, ils tentèrent d'arrêter la poursuite de l'ennemi, mais, à chaque fois, des décharges de mitraille les dispersaient, et nous restions, seuls, de nouveau au milieu des cavaliers prussiens chargés de nous harceler sans relâche.

Ce fut dans une de ces tentatives du désespoir, que le général comte Lobau, commandant le sixième corps, tomba entre les mains des Anglais avec les quelques soldats qu'il avait pu grouper autour de sa personne *(a)*.

(*a*) Voici comment fut pris le commandant en chef du sixième corps : le comte Lobau a dû sa captivité à son attachement pour M. Grandjean, son neveu, qu'il rencontra le soir au milieu de la confusion, se traînant péniblement par suite d'un coup de feu au talon gauche. Le comte Lobau le conduisit jusqu'à Genappe, n'ayant ni aides-de-camp, ni domestiques pour le suppléer, tous ayant été démontés ou blessés ; là, il le confia à un officier, et revint à l'arrière-garde dans l'espérance de pouvoir réunir encore quelques troupes et d'effectuer une retraite en règle. Il parvint, en effet, à rassembler quelques centaines d'hommes, mais qui se dispersèrent aux premiers hourras. Il dut donc suivre le

Honneur à sa mémoire et à sa tombe! Il fut digne de son grade et de sa patrie!

Notre marche, à travers tant d'obstacles de terrain, car nous suivîmes, pendant quelque temps, la chaussée parallèlement à gauche, était lente et pénible : la lune n'ayant point encore paru sur l'horizon et le ciel étant chargé de nuages épais, la nuit était très obscure. Aussi, à peine pûmes-nous marcher sans trop de confusion pendant une heure. A chaque instant, des haltes devenaient nécessaires, soit pour faire face à l'ennemi, lorsqu'il nous serrait de trop près, soit pour l'empêcher de se ruer sur les milliers de blessés dont la chaussée et ses deux flancs étaient encombrés, soit enfin pour donner le temps de dégager le long défilé de Genappe, car là s'accumulaient, à chaque minute, tous les embarras de l'armée : les blessés, les ambulances, les parcs, les voitures et l'ar-

torrent, lorsqu'enfin, pressé de toutes parts, il ne vit de salut que dans un ravin qu'il chercha en vain à franchir; son cheval s'y étant abattu, des cavaliers prussiens et anglais se précipitèrent sur le comte Lobau et furent au moment d'en venir aux mains, lorsqu'il se rendit à un cavalier anglais de préférence aux Prussiens. Il ne lui fut enlevé que sa montre, et lorsqu'il se fut fait connaître et réclamer de Blücher, l'on eut pour lui les justes égards dus à son rang et à sa valeur. Le Roi de Prusse lui accorda de rester libre, sur parole à Aix-la-Chepelle, à la seule condition de se présenter à la première invitation qui lui en serait faite.

tillerie, mais dans une mêlée telle, qu'une fois tombé au milieu, il fallait renoncer à s'en retirer; on était entraîné malgré soi.

Nous arrivâmes à l'entrée de Genappe, vers onze heures du soir, harassés de fatigue.

A Genappe, la chaussée de Charleroy traverse la Dyle sur un pont assez large, mais il l'eût été du quadruple qu'il n'eût pu préserver tout ce qui s'y trouvait en artillerie, en caissons, voitures, etc., de tomber entre les mains de l'ennemi, puisque l'on ne put même soustraire les équipages de l'Empereur aux fusiliers du 15e régiment prussien.

Là, nous fîmes encore une halte avant d'abandonner cette position à l'ennemi, qui déjà avait été rejoint par quelques pièces d'artillerie, et de temps à autre, nous lançait des obus ou des boîtes de mitraille, dans le but d'empêcher tout ralliement à Genappe, et de nous contraindre à continuer notre retraite, qu'il ne supposait certes pas aussi confuse, car il eut pu enlever les trois quarts d'entre nous, s'il eût eu autant d'audace que de volonté ; s'il n'eût pas été, en quelque sorte, surpris et effrayé de sa victoire, tant elle lui avait coûté cher.

Nos deux bataillons s'étaient rejoints sur la grande route à une demi-lieue de Genappe, et, de là, nous marchâmes en colonne par section. Nous parvînmes ainsi à réunir tout ce qui restait des autres régiments de la garde impé-

riale; car, bien que l'ennemi n'eût cessé d'être sur nos talons, il n'osa cependant pas nous charger.

Ce ne fut même que lorsqu'une terreur panique s'empara des soldats du train d'artillerie, qui coupèrent les traits de leurs chevaux, renversèrent les pièces et leurs caissons, dont ils barrèrent la route, ce ne fut qu'alors que la gauche de notre colonne fut attaquée enfin par une fusillade très vive, qui bien que peu meurtrière, vint néanmoins augmenter encore le désordre, que l'obscurité mit bientôt à son comble.

Dans cette déplorable situation, il ne fut plus possible de traverser la ville; aussi tout ce qui s'y trouvait de la garde se réunit et prit à gauche de la chaussée, mais l'ordre une fois rompu, il n'y eut plus de moyens de le rétablir.

Quel spectacle affligeant nous eûmes sous les yeux depuis le champ de bataille jusqu'à Genappe! Une multitude de blessés, ne voulant ni retourner sur les pontons, ni tomber au pouvoir des Prussiens qui, dans l'enivrement d'une victoire inespérée, faisaient rarement quartier, nos blessés redoublaient d'efforts pour se traîner sur la route suivie par les débris valides de l'armée, mais bientôt épuisés de fatigue et de besoins, et n'ayant même pu recevoir les premiers appareils d'ambulance, ils tombaient pour être achevés par les hulans et les hussards

de Bulow : plusieurs de nos blessés se brûlèrent la cervelle pour ne pas survivre à tant de désastres, ou retourner sur les pontons d'Angleterre. Heureux ceux qui purent se réfugier d'abord dans quelques granges ou dans quelques taillis jusqu'au lendemain!

Le général Durrieu, chef d'état-major du sixième corps, fut de ce nombre, et ne dut la vie qu'à l'intervention d'un officier supérieur de l'état-major général prussien.

Blessé grièvement, presqu'au début de la bataille, ayant néanmoins persisté à y prendre part, il fut entraîné le soir par le torrent; mais forcé bientôt de se retirer dans une grange où s'étaient groupés un grand nombre d'officiers et de soldats, comme lui à bout de leurs forces, ils ne tardèrent pas à être découverts par les coureurs de l'ennemi, qui, là, se bornèrent à les dépouiller complétement et à les accabler des injures les plus grossières, sans respect pour d'aussi nobles infortunes : cette haute et noble civilisation qui caractérise la nation française, n'avait pas encore passé les frontières du nord.

Le général Ziéten ne craignit même pas de flétrir ses lauriers en insultant à la misère du général Durrieu. Informé, par ses aides-de-camps, que dans une grange près de laquelle avaient passé toutes ses troupes, se trouvaient des blessés français de tous grades, et entr'autres un

officier-général, Ziéten eut la lâcheté de venir tout exprès, au milieu de ces infortunés, étendus sur une paille trempée de leur sang, et là, de les accabler de ses dégoûtantes invectives, comme le faisaient autrefois les barbares avant d'immoler les prisonniers; c'était une vengeance et une torture à leur manière!!!

Quel exemple donnait Ziéten à ses soldats! Aussi ne leur laissèrent-ils même pas une chemise pour bander leurs blessures. La seule grâce qui leur fut faite, fut d'être confiés à la garde d'un officier supérieur et de quelques fantassins qui, le lendemain, devaient les escorter jusqu'à Bruxelles *(a)*.

Mais tous ces malheureux étant dans la nudité la plus complète, les soldats chargés de leur escorte s'arrêtèrent sur le champ de bataille et deshabillèrent des morts pour revêtir nos pauvres camarades des dépouilles sanglantes de leurs frères!!!

La conduite inouie de Ziéten trouva des imitateurs dans les rangs de sa troupe, et c'est peut-être à lui encore qu'est dû l'horrible assassinat du général Duhesme à Genappe.

(*a*) Si nous avons dû flétrir, comme elle le méritait, la conduite insensée du général Ziéten, nous sommes heureux d'avoir à féliciter l'officier supérieur de son état-major, qui lui, au moins, sut honorer encore sa part de gloire, en respectant, en secourant même le malheur du vaincu : cet officier est le colonel Donœsberg.

Cet assassinat fut trop criminel pour ne pas le rejeter à la face des misérables qui le commirent.

Le lieutenant-général comte Duhesme, qui avait été investi des plus beaux commandements pendant sa longue et brillante carrière militaire, devait mourir assassiné par des soldats prussiens! Très grièvement blessé à Plancenois, il fut transporté à Genappe, qu'il ne put dépasser; l'hôte de la maison où il fut déposé s'empressa de lui prodiguer tous les soins qu'il lui était possible de lui offrir. Placé dans une chambre retirée, on devait espérer de le soustraire aux regards des troupes qu'il venait de combattre si vaillamment; mais des garçons d'écurie (les misérables)! souillent déjà le nom belge, en dénonçant cette retraite à des soldats prussiens qui s'y précipitent et, là, commence un premier assassinat.

Ce n'est pas sans peine que le général Duhesme est arraché à la férocité de ces indignes guerriers et caché dans une cave. Il est bientôt retrouvé; d'autres Prussiens se joignent aux premiers, et comme tous veulent frapper leur victime, ils conviennent de n'entrer qu'un certain nombre dans la cave; ils assouvissent ainsi, tour à tour, leur épouvantable fureur!!! Le général ne tarda pas à succomber sous les coups multipliés de ces scélérats, et ses restes inanimés n'en furent pas moins outragés : il fut impossible de reconnaître un de ses traits; lorsqu'on

retira son cadavre de la cave, il n'était plus qu'en lambeaux!!!

Pour l'honneur de l'uniforme, bornons là ces affreux détails, que nous n'avons donnés que pour flétrir et mettre au ban de l'Europe militaire, ainsi que c'était un devoir pour nous, ceux qui ont pu se livrer à ces scènes de cannibales, que des officiers ne rougirent pas, dit-on, d'encourager par leur présence *(a)*.

(*a*) Le major Wagner, en homme jaloux de soutenir l'honneur prussien, s'est efforcé, dans son précieux ouvrage sur les campagnes de l'armée prussienne en 1813, 1814 et 1815, de repousser l'odieux d'un pareil crime, en disant dans une note de la page 85 de la campagne de 1815 : « que le gé-» néral Duhesme, grièvement blessé à la tête, d'un éclat » d'obus, fut trouvé mourant dans les souterrains de la » maison où logeait le maréchal Blücher, à Genappe. Il » était accompagné de ses deux aides-de-camps. Ayant été » reconnu, il fut traité et soigné, dit le major Wagner, » avec tous les égards dus à son rang. »

Nous souhaiterions de toute notre âme pouvoir confirmer la version de l'estimable auteur prussien, mais nous sommes contraint de lui opposer celle de l'hôte même de cet illustre et infortuné martyr de la grande armée, faite à un officier français qui, la veille de la bataille de Waterloo, avait logé chez lui, et qui à son retour du congrès d'Aix-la-Chapelle, lui raconta l'événement tel que nous venons de le rapporter. Cet officier vit encore et occupe, par sa fortune, une position élevée dans la société; il est, en ce moment, membre de la Chambre des Députés; cet officier, en un mot, est M. de Vatry.

Mais M. le major Wagner n'a pas cru devoir ou pouvoir justifier une autre scène de froide barbarie qui eût lieu le même jour, 19 juin, sur une bien plus grande échelle,

Depuis trois heures après-midi, nos deux bataillons avaient été séparés, aussi nous revîmes-nous avec émotion!.... Que d'événements depuis ces longues heures!.... Des larmes roulaient sur presque tous ces mâles visages, larmes de rage et de patriotisme, car nous ne voyions que trop déjà, l'imminente invasion de la France et l'impossibilité de nous y opposer.

Pendant près d'une heure de halte, à l'entrée de Genappe, chacun de nous se raconta ce

C'est le massacre d'un grand nombre de blessés français restés sur le champ de bataille de Waterloo, qui fut exécuté par des piquets prussiens envoyés à cet effet.

Un officier général français, arrivé quelques mois plus tard à Bruxelles, où il dut séjourner quelque temps, l'apprit d'abord par *la voix publique.*

Dès le matin du 19, un grand nombre de Belges s'étaient rendus sur le champ de bataille avec des vivres, des médicaments et des moyens de transports pour relever nos blessés et les trouvèrent presque tous égorgés, surtout dans Plancenois et autour de ce village.

Entr'autres anecdotes lugubres qui lui furent racontées, deux habitants de Bruxelles lui dirent qu'ayant d'abord rencontré un colonel assez grièvement blessé qui gisait dans une petite baraque en branchage, ils se hâtèrent de retourner à leur voiture, restée à quelque distance, pour la faire avancer jusque-là. A leur retour, après sept ou huit minutes d'intervalle, ils trouvèrent que le colonel *venait d'être fusillé* à l'instant. Un piquet prussien, commandé par un officier, n'était pas très éloigné de la baraque *qu'il venait de quitter;* d'autres parcouraient le champ de bataille sur différents points..... Ah! quel présage pour la première campagne contre la Prusse!!!

dont il avait été le témoin, et le vieil ami, le compagnon de vingt campagnes brillantes, qui, sur ce champ de carnage et de deuil, venait de succomber, ce vieil ami recevait un touchant témoignage d'estime et de regrets.

On peut dire que cette première entrevue des débris de la vieille garde impériale, fut absorbée tout entière par l'oraison funèbre de la journée.

Et l'Empereur ?.... Qu'est devenu l'Empereur ?.... demandions-nous tous, nous surtout qui ne l'avions plus revu depuis le commencement de la bataille, et ignorions encore qu'il se fût retiré dans le carré de notre 1er bataillon, vers neuf heures du soir et que l'ordre de battre en retraite nous fût venu de l'Empereur lui-même.

Chacun demandait aussi son drapeau et voulait en presser l'aigle contre son cœur, fier que l'on était de l'avoir sauvé du naufrage. Ah ! c'est que ces drapeaux de la garde impériale eussent été pour l'ennemi un trophée bien autrement glorieux encore que les deux cents pièces de canon restées embourbées au milieu de la mêlée, ou renversées dans le défilé de Genappe par leurs propres canonniers, ne pouvant le leur faire franchir.

Ah ! qu'ils étaient beaux par les souvenirs ces drapeaux, ces étendards tout criblés de balles et de mitraille dans cent combats glorieux, au-

jourd'hui mis en lambeaux par des coups de foudre qui ne se sont point ralentis pendant une minute !

Mais, hélas ! que sont-ils devenus depuis ?... Peut-être sont-ils enfouis dans quelque coffre vermoulu des archives de la guerre!!!

De tels monuments cependant ne craignent pas le jour ; ils peuvent être exposés aux yeux de toutes les nations, comme un témoignage de valeur que l'on respecte partout ; ils ont plus de prix aux yeux de la France militaire que des arcs de triomphe sous lesquels le vaincu repasse vainqueur, que ce temple du Panthéon, vide d'une première illustration ; ils sont enfin le gage de ce que peuvent les enfants du sol, et sous tous ces rapports, ils devraient être aussi religieusement conservés que la couronne de France elle-même, qu'ils entourent de sa plus brillante auréole !

Mais revenons à notre sujet et continuons notre désolante retraite. Le clairon prussien annonce une attaque sérieuse contre Genappe, et ce point ne peut être défendu dans l'encombrement où tout s'y trouve. Il n'y a d'abord plus de position défensive à prendre que sur les bords de la Sambre, si tant est même que des ordres aient été transmis en conséquence, et si l'on a pu y rallier successivement les premières têtes de colonnes.

Il était dit que notre régiment ne traverserait pas la ville de Genappe, car, la veille, ce

fut au milieu de la nuit et du désordre occasionné par l'orage que nous nous égarâmes dans des chemins de traverse en nous rendant au bivouac des *vieux manants*. Nous abandonnâmes Genappe vers onze heures trois quarts, car à peine étions-nous à un quart de lieue de la ville, que nous entendîmes sonner minuit. Nous l'avions tournée par la gauche; mais dès lors tout ordre régulier fut désormais rompu, sans qu'il fût possible de le rétablir.

On marcha par groupes de quelques centaines d'hommes en suivant, au hasard, les chemins que l'on supposait être parallèles à la chaussée de Charleroy, sur laquelle la confusion était à son comble et attirait continuellement les hourras de l'ennemi, qui, pour ne nous laisser aucun repos, avait mis des fantassins en croupe sur les chevaux de sa cavalerie.

Aussi une multitude de soldats, appartenant particulièrement aux premier et deuxième corps, en sortant de Genappe, se firent diriger par des chemins vicinaux sur Marchiennes-au-Pont.

Arrivés près d'un village, d'un hameau ou même d'un défilé, les cavaliers prussiens déposaient leur fantassin à l'entrée et se portaient au galop à l'autre extrémité pour sabrer tout ce qui sortait en désordre au premier coup de fusil qui se faisait entendre. Cette ruse réussit chaque fois et fit tomber entre leurs mains un grand nombre de soldats trop confiants ou trop accablés

de fatigue, pour ne pas chercher quelques instants de repos. Nous avons vu même des officiers qui, pendant cette nuit de triste mémoire, avaient été faits prisonniers deux et trois fois et finirent par s'échapper à la faveur de l'obscurité.

Enfin, la déroute fut telle à Genappe, que l'Empereur voyant l'impossibilité d'y remédier expédia, en toute hâte, des officiers à la division Girard, laissée à Fleurus après la bataille du 16, pour qu'elle eût à se porter aussitôt aux Quatre-Bras, et y prendre position avant l'arrivée des premiers fuyards, mais on ne l'y rencontra malheureusement pas. Qu'était-elle devenue !..

L'Empereur se rendit de sa personne, et presque seul, aux Quatre-Bras, où il arriva une heure avant nous. Ce fut de là qu'il envoya également plusieurs officiers au maréchal Grouchy pour lui annoncer la perte de la bataille et lui prescrire de faire sa retraite sur Namur.

Napoléon ordonna, en même temps, à son frère, le prince Jérôme, de se rendre à Marchiennes au Pont et de rallier tout ce qu'il pourrait à Avesnes et à Maubeuge, tandis qu'il allait en faire autant, lui-même, à Charleroy.

Nous parvînmes, après mille obstacles, aux Quatre-Bras, vers une heure du matin, mais tellement exténués de besoin et particulièrement de soif, que nous nous précipitâmes tous pêle-mêle dans un ruisseau près du champ de bataille et sans même nous être aperçus que le ruisseau,

devenu torrentueux par l'orage de l'avant-veille, roulait encore des cadavres, dépouillés depuis deux jours, et qui vinrent se heurter contre nos têtes pendant que nous étanchions la soif qui nous dévorait.

La lune vint éclairer ce hideux spectacle, qui nous fit relever tous brusquement de dégoût, car l'eau dont nous nous étions abreuvés venait de passer sur ces cadavres !!!

Nous traversâmes le champ de bataille jonché encore des débris du sanglant combat du 16; français, anglais, écossais, hanôvriens, belges, hollandais et brunswickois, tous étaient confondus, et particulièrement sur la lisière du bois de Bossu; mais presque tous avaient été complétement dépouillés, soit par les habitants des environs, soit par cette nuée de pillards qui, toujours à la suite des armées, sont là comme des vautours prêts à se précipiter sur leur proie.

Ce tableau était horrible, et plus horrible encore peut-être à deux heures du matin, éclairé seulement par la lune, qui ne laissait voir qu'un pêle-mêle, et dont la clarté ajoutait à la lividité des cadavres. Ces trois ou quatre mille corps mutilés, couvrant un quart de lieue de terrain, avaient tous reçu l'orage de la nuit du 17 au 18, et se trouvaient recouverts d'une couche de boue noirâtre qui nous les représenta comme de véritables spectres prêts à nous demander, à nous, espèces de fantômes aussi, pourquoi

nous ne leur rendions pas les honneurs de la sépulture!... Mais, hélas! le pouvions-nous?... Un soupir étouffé, un compatissant et fraternel adieu fut tout ce que nos cœurs purent accorder à ces braves, qui, au moins, étaient morts avant d'avoir assisté à nos malheurs!...

Parvenus à l'embranchement des deux routes de Namur et de Charleroy, les uns prirent la chaussée de Namur, qui les jeta au milieu des escadrons prussiens, battant l'estrade en tous sens dans la plaine de Fleurus, et ne purent regagner Charleroy qu'avec une peine extrême.

Ceux qui avaient pris cette direction se formèrent en quatre pelotons, sous le commandement d'un seul officier, M. le lieutenant Faré, du 2e de grenadiers, et de plusieurs sous-officiers de différents régiments de la garde; ils marchèrent ainsi pendant le reste de la nuit et jusqu'à Charleroy, allant pour ainsi dire à l'aventure faute de renseignements suffisants, car l'ennemi était maître déjà de la chaussée de Ligny à Charleroy. Ces pelotons n'eurent pour les éclairer dans leur marche qu'un officier des chasseurs à cheval de la garde impériale; cet officier, bien monté, allait en reconnaissance et les informait de la direction des colonnes ennemies qu'il fallait, à tout prix, éviter. L'on n'était pas en mesure de leur disputer le passage.

Le gros de l'armée avait continué sa marche sur Charleroy, tantôt en suivant la chaussée,

tantôt parallèlement, selon les circonstances, car la lune éclairant nos mouvements depuis quelques instants, il devenait plus facile de nous surprendre.

A la pointe du jour, nous nous trouvâmes dans les vergers d'une auberge ayant pour enseigne : *A l'Empereur*, et vers quatre heures et demie nous traversions Gosselies.

La cavalerie prussienne conduite par le prince Guillaume, aujourd'hui roi de Prusse, ne nous suivit que jusqu'à Frâsnes, Mellet et Gosselies dans la crainte de se compromettre.

Le soleil étant déjà sur l'horizon, cette cavalerie ne pouvait plus faire usage de ses ruses, encore moins de celle d'avoir fait monter un tambour du 15e régiment prussien sur un cheval que l'on avait dételé de la voiture de l'Empereur, trouvée renversée dans un fossé près de Genappe. Ce tambour que nous avions, en effet, entendu battre très souvent pendant la nuit, devait être las, et surtout ne devait pas se soucier de terminer tragiquement son originale mission; il devait être trop curieux de la raconter. Ce ne fut que quelques heures après que le maréchal Blücher remit sa cavalerie légère en mouvement et ramassa encore une douzaine de pièces abandonnées. Cette cavalerie fut suivie, à très peu de distance, du premier et du deuxième corps prussiens qui prirent la route

de Beaumont; le quatrième passa par Mellet, Collerets et Morvilliers.

Enfin, à six heures du matin, nous rentrâmes à Charleroy bien différents de ce que nous étions trois jours auparavant.... Mais quel affreux désordre nous présenta cette ville, qui cependant était notre base d'opérations et le point de concentration de tout le matériel de l'armée, notamment des vivres!... Qui n'a point été témoin d'un pareil désordre ne peut s'en faire une juste idée; là, comme on va le voir, il y eut encore incurie criminelle.

A huit heures et demie du soir, l'ordonnateur en chef de l'armée avait expédié, du champ de bataille même de Waterloo, un commissaire des guerres au commandant de la place de Charleroy pour qu'il eût à faire repasser immédiatement La Sambre à tous les équipages, à tous les parcs et aux voitures d'approvisionnement de vivres qui s'y trouvaient, afin d'éviter tout encombrement dans le cas d'une retraite qui déjà n'était que trop certaine à huit heures et demie du soir.

Arrivé à Charleroy à deux heures du matin, le commissaire des guerres se rendit aussitôt chez le commandant de la place. Quelle ne fut pas sa surprise en voyant l'officier supérieur à qui avait été confiée la garde de ce poste important, dans un état à ne pas lui permettre de comprendre la gravité des circonstances, ni de

donner des ordres?... Que l'on s'étonne après cela de l'affreuse confusion qui régna dans les bagages de l'armée à Charleroy.

A défaut d'autorisation du commandant de la place, le commissaire des guerres voulut y suppléer par son zèle et par son dévoûment, en agissant auprès de chaque chef de service, et l'on commença l'évacuation des équipages.

Mais la nouvelle du désastre de Waterloo ne tarda pas à se répandre au milieu de cette cohue sans discipline réelle; bientôt le désordre s'y mit et devint d'autant plus sans remise que l'état-major général, auquel on doit encore ces *nouvelles actions de grâces*, n'avait pas eu la sage prévoyance d'établir sur la Sambre, à Charleroy, un pont de bateaux, en sorte que l'encombrement fut tel aux abords de l'unique passage de cette ville que tout vint s'engouffrer comme dans une impasse.

Le commissaire des guerres était occupé à mettre tout en œuvre pour rétablir la communication avec la rive droite de la Sambre lorsque parut l'Empereur à cheval, accompagné seulement de cinq à six de ses officiers, parmi lesquels se trouvaient le général Bertrand et un officier des lanciers rouges de la garde.

L'Empereur ne s'arrêta que peu d'instants à Charleroy et prit la route de Philippeville, où il arriva vers onze heures, n'ayant, pour toute

escorte, que les mêmes officiers, auxquels se joignit le commissaire des guerres. Tous leurs chevaux étaient devenus forbus de fatigue,. au point que plusieurs officiers durent faire une partie de la route à pied traînant leurs pauvres bêtes par la bride.

L'Empereur passa deux heures à Philippeville pour y donner des ordres, et se rendit de là à Marienbourg dans une méchante calèche, toute détraquée, qu'on lui avait procurée. Il n'y était accompagné que du général Bertrand.

Napoléon paraissait accablé du désastre de son armée; c'était aussi sa ruine!!!..

A Marienbourg, il prit congé de sa fidèle escorte, remercia chacun de son dévoûment, et leur donnant rendez-vous à Laon, il partit d'abord pour Rocroy, afin d'y préparer un noyau de ralliement, et de là pour Laon, rendez-vous général assigné à l'armée.

Les habitants de Charleroy qui, le 15, nous avaient généralement accueillis avec des démonstrations sympathiques, stupéfaits de voir l'armée revenir si brusquement et dans une aussi grande confusion, étaient tous comme cloués devant leurs maisons, ou rassemblés par groupes sur la place de l'église. L'anxiété la plus vive était empreinte sur toutes les figures; quel sera, en effet, le sort que leur réservera l'armée victorieuse dont ils avaient paru heureux de secouer le joug en redevenant français?... Sur cette

place se trouvaient encore parquées toutes les pièces prussiennes, trophées de la bataille de Ligny; on n'avait même pas eu la pensée de les diriger sur la ville de guerre la plus rapprochée. Nous ignorons s'il est venu à quelqu'un l'esprit de les enclouer; nous en doutons tant on était alors peu préoccupé de résistance.

A Charleroy, nous trouvâmes un grand nombre de blessés des journées précédentes, et déjà même il en arrivait de Waterloo, demi-valides qui, soit à cheval, soit en voiture, avaient pu franchir tous les obstacles; mais là, les mêmes moyens ne pouvant plus leur servir, presque tous durent se réfugier chez les habitants où ils furent faits prisonniers peu après; il n'en réchappa guère que ceux blessés aux parties supérieures du corps.

Ce fut encore pour nous un déchirant spectacle que l'abandon forcé de ces malheureux camarades.

Toutes les rues, et principalement celle qui se rend directement au pont, et dont la pente est assez rapide, étaient garnies de voitures de vivres de toutes espèces, mais lorsque nous arrivâmes, presque toutes étaient déjà renversées et brisées; les pains roulaient sous les pieds des hommes et des chevaux, chacun en enfilait un au bout de son sabre ou de sa baïonnette, et continuait son chemin. Les farines, le riz, le vin et l'eau-de-vie ne formaient déjà plus qu'un ruis-

seau boueux dans lequel on enfonçait jusqu'à la cheville.

Les soldats, en passant devant les voitures de vin ou d'eau-de-vie, en avaient percé les futailles à coups de fusil, et s'en gorgeaient après avoir rempli leurs gourdes.

Dans cette même rue, se trouvait aussi le caisson contenant le trésor de l'armée, s'élevant, nous dit-on, à SIX MILLIONS, divisés en sacs de vingt mille francs en or. Ce caisson était sous la protection d'un détachement des divers corps de la vieille garde. Mais n'ayant pas eu la précaution de le mettre en sûreté, en lui faisant repasser la Sambre à la première nouvelle de la catastrophe, bientôt il devint impossible de le faire même bouger de place. Le commissaire, sous la responsabilité duquel il était placé, ne sachant déjà plus comment le mettre à l'abri d'un pillage, se détermina à ouvrir le trésor et à confier à tous ses employés ainsi qu'aux soldats chargés de sa garde, le plus de sacs qu'il leur fut possible d'emporter, à la condition de les déposer sur la rive opposée de la Sambre, à un point indiqué, et à cet effet, le commissaire enregistrait sur un agenda le nom de chaque dépositaire et la somme confiée à son honneur. Le début fut heureux, mais pouvait-il l'être longtemps? Non, certes, et l'on avait à peine pu en retirer ainsi quelques centaines de mille francs, lorsqu'une panique subite, préméditée

peut-être par quelques fripons, jeta tout à coup le désordre dans les employés de service. Chacun voulut alors en avoir sa part; des sabres se dégaînent, des coups de baïonnettes se distribuent et le sang coule!.... Le caisson est bien vite DÉVALISÉ, et ne laisse autour de lui que des morts et des blessés; mais quels sont ceux qui ont restitué les sacs de vingt mille francs volés au milieu de cette bagarre, et que sera-t-il rentré dans les caisses du trésor, de ces SIX MILLIONS, destinés à la solde de l'armée? Nous l'ignorons.

La catastrophe de Charleroy acheva de nous enlever le peu de ressources qui pouvait nous rester en matériel. Les pertes y furent immenses, irréparables, et rendirent impossibles toutes tentatives de raliement sur ce point. Pour comble d'imprévoyance ou de stupide méchanceté, l'unique pont que nous eussions pour repasser la Sambre, s'étant trouvé barré, à son milieu, par une guérite renversée, toutes les voitures de l'armée qui descendaient la rue s'amoncelèrent en un instant, au point que les hommes à pied purent à peine s'ouvrir un passage, lorsqu'un peloton de la garde arriva et débarrassa le pont en jetant la guérite dans la rivière, et rétablit ainsi la circulation: personne avant nous n'y avait seulement songé, et chacun se contentait de sauter pardessus sans s'occuper de ce qui venait derrière.

Tel fut l'un des premiers résultats d'une bataille perdue!.. Mais la bataille de Waterloo était du nombre de celles qui décident du sort d'un empire!..



CHAPITRE XXXIII.

SOMMAIRE. — Relevé des pertes essuyées par les différents corps de la garde ; l'armée se partage encore en deux fractions, l'une marche sur Philippeville, la garde reprend la route d'Avesnes, animée de sentiments bien différents de ce qu'ils étaient quatre jours avant : cruelle inconstance des choses d'ici-bas ! — Exaspération des soldats en reconnaissant l'énormité de nos désastres, que la nuit, jusque là, avait couverts d'un voile funèbre. — Le major-général se rend à Laon pour y réorganiser l'armée, et le maréchal Ney à Paris, pour y prononcer ce déplorable discours qui consterna la capitale, et n'inspira que trop les lâchetés de la Villette. — Halte de quelques heures à Beaumont. — Mardi, 20 juin. — Arrivée sur les glacis d'Avesnes vers 8 heures du matin. — Les comtes d'Erlon et Reille y ont déjà rallié chacun cinq à six mille hommes de leurs corps respectifs. — L'armée se remet en marche sur Laon. — La garde reçoit la mission d'arrêter l'ennemi et de former l'arrière-garde ; elle couche à Vervins ; son attitude imposante malgré ses pertes ; avantages d'une organisation forte. — Mercredi, 21 juin. — Arrivée à Laon ; bivouacs et cantonnements ; réorganisation des corps ; séjour. — Réflexions sur l'esprit qui anime la tête de l'armée ; peu de confiance des soldats dans leurs chefs, qui ne font rien pour la mériter. — Lettre curieuse, et peu connue, du major-général à l'Empereur, pour lui rendre compte du mauvais esprit des généraux et de leur projet de proclamer un autre maître. — Fiez-vous au dévoûment des hommes gorgés d'or et d'honneurs ! — Coup d'œil topographique sur la position et les environs de Laon. — Samedi, 24 juin. — Départ de Laon ; halte à une lieue de la ville ; anxiété de la garde qui semble avoir le pressentiment d'une mauvaise nouvelle. — Le major-général la tient en poche, c'est l'abdication de l'Empereur ; mutinerie qu'elle provoque dans nos rangs ; exaspération de ces vieux amis de l'Empereur ; conduite énergique du général Petit ; il rétablit le calme, mais rien ne peut empêcher mille à douze cents grenadiers ou chasseurs à pied d'abandonner leur drapeau et de se débander, pour n'être point, dirent-

ils, « *faits prisonniers par trahison!* » — Scène violente entre le général Petit et le lieutenant-colonel Loubers, commandant le 1[er] bataillon du 1[er] de grenadiers. — Étrange contraste. — Lettres inédites du prince d'Eckmühl au maréchal duc de Dalmatie, sur l'abdication de l'Empereur.

Notre premier repos, après avoir mis la Sambre entre l'ennemi et nous, fut encore bien triste, car là, dans les magnifiques prairies qui bordent cette rivière, si célèbre militairement, vinrent se grouper successivement les débris égarés de la garde impériale. Mais quels vides dans nos rangs!... A peine y comptait-on à huit heures du matin, trente ou quarante hommes par compagnie.

L'exaspération était à son comble. M. L..... chef de bataillon, voyant arriver un de ses capitaines, à la tête seulement de vingt-cinq grenadiers, lui demanda avec colère, ce qu'il avait fait de sa compagnie.— « Je l'ai laissée où vous » avez laissé votre bataillon, commandant!..» lui répondit avec une dignité froide, ce vieux capitaine *(a)*.

(a) Voici d'après les *situations officielles* des quatre régiments de grenadiers *au* 30 *juin,* leurs pertes, en tués ou mutilés restés sur les champs de bataille de Ligny et de Waterloo, non compris les blessés qui avaient pu arriver jusqu'à Paris :

1[er] Rég.	11	Offic.,	469	S-offic., ou Grenad.		2,422, dont 45 offi.
2[e] id.	8	id.	678	id.		
3[e] id.	11	id.	859	id.		
4[e] id.	15	id.	373	id.		

Les pertes des quatre régiments de chasseurs ont dû

Si cette nuit déplorable du 18 au 19 juin nous avait caché à nous-mêmes nos malheurs, le lever du soleil déchira bientôt le voile et nous mit tous à même d'en reconnaître la douloureuse énormité!... Plus d'Empereur!.. Plus de maréchaux!.. Plus d'état-major!.. Plus de généraux!.. Presque plus de colonels, et seulement quelques officiers à la tête de leurs soldats! Chacun semblait marcher pour son compte personnel, même encore après avoir repassé la Sambre. Aussi renonça-t-on à toute espérance de ralliement dans les vastes prairies de Charleroy, et l'on se donna rendez-vous plus en arrière, ayant appris que l'Empereur avait traversé la

être plus élevées de cinq à six cents hommes que les nôtres, leur effectif étant plus fort en entrant en campagne que ne l'était celui de nos quatre régiments de grenadiers; ce seraient donc environ trois mille hommes, qui le 30 juin, sous les murs de Paris, durent leur manquer à l'appel.

Les quatre régiments de cavalerie et les gendarmes d'élite de la garde, laissèrent à Ligny, aux Quatre-Bras et à Waterloo, environ mille cinq cents hommes; quant aux quatre régiments de la jeune garde, qui, déjà, à Saint-Amand, avaient cruellement soufferts, ils furent presque complétement détruits à Plancenois. Il n'en revint guère au-delà de mille à douze cents hommes, sur les quatre mille qu'ils présentaient le 15 juin au matin. L'artillerie de la garde fut réduite aux deux tiers de ce qu'elle était en franchissant la frontière. On peut donc estimer les pertes générales de la garde impériale, pendant cette courte campagne, tant en tués, blessés que prisonniers, au chiffre énorme de dix à onze mille hommes; mais que de prodiges n'y firent-ils pas?.....

ville à cinq heures du matin se dirigeant sur Philippeville.

Le maréchal Soult était parti pour Laon, afin disait-on, d'y rallier et réorganiser l'armée.

Le maréchal Ney s'était rendu, en toute hâte, à Paris, pour y prononcer ce déplorable discours dont retentit la salle du Sénat, et que le vertueux général Drouot, dut combattre énergiquement pour calmer la funeste influence des paroles désespérantes du prince de la Moskowa.

Après quelques instants de repos dans le voisinage des bords de la Sambre, on battit *la grenadière* pour la première fois depuis douze heures, et nous nous remîmes en marche avec un peu d'ordre.

Parvenus à l'embranchement des chaussées de Beaumont et de Philippeville, la garde reprit celle de Beaumont, que quatre jours avant elle avait parcourue avec tout l'élan des plus riantes espérances. Des détachements des divers corps, ralliés à Charleroy nous précédèrent, car, dès ce moment, et jusqu'à Paris, nous fûmes chargés de l'arrière-garde de l'armée de Waterloo.

Des débris confus de toute l'armée se dirigèrent sur Philippeville, située comme Beaumont à six lieues environ de Charleroy ; ces deux places appartenaient alors à la France.

Des pelotons de cavalerie, composés d'hommes de toutes armes, flanquaient et éclairaient notre marche, en suivant les sinuosités des bois nom-

breux que traverse la route de Charleroy à Beaumont, et dans lesquels l'ennemi eut pu facilement nous arrêter, s'il s'en fût emparé avant nous; car les chemins, défoncés par les pluies des jours précédents, y rendaient notre marche lente et pénible.

Nous parcourûmes ces six lieues sans rencontrer aucune patrouille ennemie, et ne fîmes qu'une seule halte dans un gros bourg, situé au milieu des bois. Là, seulement, nous commençâmes à trouver des cœurs compatissants; aussi y prîmes-nous notre premier repas, depuis près de quarante huit heures; jusque-là le temps nous avait manqué.

Après une heure de repos au milieu de ces braves gens, *la grenadière* nous appela de nouveau aux armes, et nous arrivâmes à Beaumont vers trois heures du soir. Ce n'était point là que les généraux devaient aller attendre leurs divisions ou leurs brigades; leur devoir était de partager jusque dans ses plus petites phases, les périls continuels de cette triste retraite; de ranimer le cœur du soldat par quelques espérances, de lui montrer que de bons chefs ne se séparent jamais de leurs compagnons d'armes. Là cependant nous attendaient le lieutenant-général Roguet, commandant alors les quatre régiments de grenadiers, et le lieutenant-général Morand, colonel des quatre régiments de chasseurs à pied de la vieille et moyenne garde.

Aidés des maréchaux de camp, nos majors, des officiers et surtout des sous-officiers, qui, tous, y apportèrent le plus grand zèle, nos régiments avaient déjà repris leur ancienne contenance.

Nous ne restâmes néanmoins que quelques heures à Beaumont, et à sept heures du soir nous nous dirigeâmes sur Avesnes. A cinq cents pas de Beaumont, nous trouvâmes une pièce de 12, que les soldats du train avaient abandonnée, on ne sait pourquoi, car toute panique eût alors été sans raison.

Le mauvais état des chemins et l'heure avancée de la nuit, ne nous permirent pas de franchir d'un seul trait les six lieues de Beaumont à Avesnes; notre colonne s'arrêta donc à quelque distance de cette ville et y prit position jusqu'au jour.

Nous nous remîmes en route, et à sept ou huit heures du matin, nous nous réunîmes sur les glacis de la place, et y formâmes nos faisceaux. L'on n'accorda de permissions d'entrer en ville que pour affaires de service, afin d'y éviter toute perturbation.

Sous les murs d'Avesnes, le général comte d'Erlon, était parvenu à réunir cinq à six mille hommes de son corps d'armée, si maltraité pendant la bataille de Waterloo, où il perdit tant en tués, blessés que prisonniers, environ dix mille hommes.

Le général comte Reille, qui avait moins souffert à Waterloo, où il ne perdit qu'environ quatre mille cinq cents hommes, mais qui, le 16, aux Quatre-Bras, en avait perdu quatre mille cent vingt-cinq et deux cents le 15; le comte Reille avait également rallié à Avesnes, cinq ou six mille sabres ou baïonnettes.

Quant à la division Girard, qui avait été détachée de son corps d'armée, le 15, et qui fut à moitié détruite dans son héroïque défense de Saint-Amand-Lahaye, il n'en retrouva à Avesnes que quelques centaines d'hommes, et ne fut rejoint par le reste que sous les murs de Laon, rendez-vous général de l'armée. Tous les corps durent donc se mettre en marche sur ce point.

La garde impériale suivit le mouvement, laissant à la garnison d'Avesnes, composée de deux cents vétérants et de quelques centaines de garde nationaux mobilisés, le soin de se défendre comme elle pourrait contre le corps prussien qui allait l'investir et la bombarder.

Toute la garde impériale alla coucher à Vervins et dans les environs, mais en se gardant militairement, afin d'éviter toute surprise. Notre retraite alors s'opérait avec calme et régularité; elle avait même encore quelque chose d'imposant, car déjà les régiments de toutes armes, avaient rallié la majeure partie de ce qui s'était

retiré sain et sauf de la journée du 18, et avait échappé à l'ennemi pendant la nuit du 19.

En arrivant, le 21, vers cinq heures du soir, sous les murs de Laon, l'armée commençait à reprendre un peu de confiance en elle-même et voulait encore disputer pied à pied les quarante lieues qui séparaient Paris des armées ennemies.

Le maréchal Soult, à son arrivée à Laon, s'était immédiatement occupé de fixer le point où chaque corps d'armée devait établir ses bivouacs, et procéda à sa réorganisation.

L'infanterie de la vieille et moyenne garde, et les très faibles restes de la jeune, bivouaquèrent sur les boulevards, faisant face à l'ennemi.

L'artillerie prit position, comme si l'on eût dû y être attaqué, et la cavalerie se cantonna dans les villages environnants.

La ville de Laon devint donc momentanément le quartier général de l'armée, et se ressentit de la confusion qui, pour ainsi dire, avait régné jusque là dans ses rangs, et qui dès le lendemain se transforma en une sorte d'anarchie morale, précurseur funeste de ce qui va se passer pendant les dernières heures de ces journées néfastes.

C'est ici le moment de parler de l'agitation des esprits, car elle est à son comble dans tous les corps de l'armée. Sa confiance en ses chefs

est détruite. Le brusque et inexplicable refus de concours du maréchal duc de Trévise, au moment même où l'Empereur lui envoyait l'ordre de prendre immédiatement le commandement en chef de toute la cavalerie de la vieille garde; la défection du lieutenant-général comte de Bourmont et de plusieurs officiers de son état-major, avant de franchir la frontière; la désertion, le lendemain, du colonel Gordon, chef d'état-major de la division Durutte et de son premier aide-de-camp; la criminelle infamie de ce capitaine de carabiniers passant à l'ennemi au plus fort même de la bataille de Waterloo; la *mollesse* de la plupart de nos généraux et d'un grand nombre d'officiers supérieurs pendant cette campagne; tout cela avait fortement ébranlé la discipline et la confiance du soldat.

L'absence d'un commandant en chef pour la cavalerie de la garde, eut aussi les conséquences les plus désastreuses, à Waterloo, et n'a pas peu contribué à nous enlever la victoire. Il eût fallu un Murat, pour éviter *le décousu* dans un corps composé de plusieurs armes, et dont chaque régiment avait pour colonel un lieutenant-général, et surtout pour arrêter les charges intempestives et isolées qui décimèrent cette cavalerie si formidable, qui, par son ensemble, eût pu encore, à 6 heures du soir, nous assurer la victoire, car elle fut à Waterloo, comme partout, admirable d'intrépidité et de dévoûment.

L'infanterie, l'artillerie de la vieille garde, tout aussi bien que sa cavalerie, se ressentirent du manque d'un commandant en chef spécial.

Nous avons démontré combien nos régiments agirent inopportunément et sans ensemble à Waterloo, aussi, n'y pûmes-nous obtenir ces immenses résultats, qui étaient toujours la récompense de nos efforts réunis, comme à Ligny, où l'Empereur, en personne, nous commanda et nous dirigea si habilement à la fin de la journée.

Dans les rangs des armées que nous eûmes à combattre, ces désertions, ces fautes et ces refus de concours, durent naturellement produire une grande sensation; c'était là première fois que l'armée française présentait un pareil symptôme de mésintelligence et de prochaine décomposition.

Les généraux des armées coalisées, qui, jamais peut-être n'avaient ni vu, ni entendu raconter, dans leurs rangs, de semblables incidents, durent se dire que l'armée française, avec de tels germes de division intestine, ne devait pas résister longtemps aux efforts unanimes des huit cent mille baïonnettes croisées de nouveau contre elle.

Nous étant imposé la loi de dire *la vérité* sur les hommes aussi bien que sur les choses de cette époque, nos recherches nous ont amené à des découvertes cruelles, et qu'en historien consciencieux nous n'avons pas cru pouvoir laisser passer inaperçues.

Car si les officiers subalternes, les sous-officiers et les soldats, à de très rares exceptions près, se sont montrés dignes des plus beaux jours de la GRANDE ARMÉE, nous avons été forcé de démontrer qu'il n'en fût malheureusement pas ainsi du plus grand nombre de nos généraux et de nos officiers supérieurs.

Dans les circonstances graves où nous nous trouvions tous placés, à nous tous, soldats, il nous eût fallu, pour chefs, des hommes à bras de fer et à cœur d'acier, au lieu de tant d'êtres dont les sentiments étaient si loin de répondre à leur ancienne valeur de Sambre-et-Meuse.

La plupart de nos généraux avaient franchi, cette fois, la Sambre à contre-cœur, et cherchaient d'avance le moyen de parer aux éventualités de la campagne, si la fortune trahissait nos armes!!!.

Ces aveux sont pénibles sans doute, mais comme ils sont pour nous le résultat d'une conviction profonde, fondée sur des pièces à l'appui, et inédites encore, notre devoir a été d'exprimer, à cet égard, notre pensée tout entière.

La nouvelle de ces défections successives et monstrueuses fit éclater dans nos rangs, nous devons le dire, la plus vive indignation, et sema parmi les officiers supérieurs et les généraux surtout des symptômes d'inquiétude et de suspicion. On se toisait de l'œil, et chacun se de-

mandait s'il pouvait compter sur son voisin au moment du danger.

Le soldat, le sous-officier et l'officier de troupe ne voyaient, dans cette croisade nouvelle, qu'une revanche éclatante à prendre sur les Prussiens, entrés vainqueurs dans Paris, et un duel à mort contre les Anglais pour des tortures de pontons. Avec de telles passions dans le cœur, l'armée eût pu, sans doute, enfanter encore de grandes choses; mais sa tête décrépite *moralement*, et rassasiée de gloire, avait goûté les délices de Capoue, et ne voulait plus de bivouacs; encore moins des sanglants hasards de la guerre!...

Quelques généraux, nous aimons à le dire, s'étaient élancés, tête baissée, comme leurs soldats, au milieu de la mêlée et firent leur devoir comme dans les plus beaux jours de la République et de l'Empire. Mais chez la plupart le zèle était éteint et l'esprit *cramponné* au foyer domestique, alors qu'il se devait tout entier au commandement.

Toutes ces dispositions cependant ne depassèrent pas l'épiderme des individus pendant la première et la seconde journée de la campagne ; la victoire de Ligny, qui eût dû être plus éclatante et plus décisive, avait contenu *les inquiets* et les *prédisposés* à *la défection* dans une réserve diplomatique, étudiée, et si nos succès à Ligny eussent été couronnés par une victoire à Waterloo, par une entrée triomphale à Bruxel-

les, à Anvers, à La Haye, et que nous eussions replanté notre drapeau victorieux sur la rive gauche du Rhin, ces mêmes hommes, alors traîtres à demi, eussent, sans aucun doute, entonné plus énergiquement que personne ces paroles magiques :

« *Allons, enfants de la patrie!...* »

Mais nous fûmes vaincus à Waterloo!!! Tous *ces héros de circonstance* jetèrent aussitôt leur masque, et ce fut à qui arriverait le plus vite à Paris et préparerait son mémoire justificatif opportunément, ou se *jetterait furtivement* dans quelque bataillon de volontaires royaux, car le temps pressait pour se retrouver en selle au retour de l'ancienne monarchie, au devant de laquelle coururent même, *dès le lendemain*, quelques naufragés de Waterloo!... et si l'on était tenté de nous accuser d'exagération dans ce que nous racontons ici de l'état moral de nos généraux, que l'on veuille bien méditer la lettre ci-après, et très peu connue encore, adressée par le maréchal Soult à l'Empereur et datée de Laon même, où nous étions campés depuis la veille.

« Laon, le 22 juin 1815.

« A Sa Majesté l'Empereur,

» Sire, j'ai prié M. le lieutenant général Dejean

» de se rendre immédiatement près de Votre » Majesté pour l'instruire de la fermentation » qui règne à l'armée, SURTOUT PARMI LES CHEFS » ET LES GÉNÉRAUX; elle est telle qu'un éclat » semble prochain, et l'on ne dissimule plus » les projets anarchiques que l'on a conçus.

» Le général Piré disait aujourd'hui qu'a» vant quinze jours le gouvernement serait » changé; cette opinion paraît générale, et je » suis persuadé que, sur vingt généraux, il y » en a DIX-HUIT qui la partagent. Le général » Piré est parti quelques heures après pour » Paris avec une lettre du prince Jérôme; JE » NE LUI EN AI PAS DONNÉ L'AUTORISATION.

» D'autres généraux ont aussi quitté l'armée » pour se rendre à Paris; les généraux Keller» mann, Rogniat et Tromelin sont dans ce cas, » et il m'a été dit qu'il y en avait encore qui » se disposaient à s'en aller.

» L'exemple est contagieux, et il est pro» bable qu'il sera imité par les chefs de corps » et par les officiers particuliers, surtout si le » ministre de la guerre ne les fait pas repartir » dans les vingt-quatre heures pour revenir à » l'armée ou pour une autre destination.

» Tout le monde discute sur l'intérêt public, » et la troupe commence à faire des observa» tions critiques sur les dispositions militaires » ou les ordres de mouvement qui sont donnés; » il m'a été rendu compte que le 11e de chas-

» seurs ayant reçu l'ordre du général Subervic
» de s'établir à Vervins avec le restant de la
» 5e division de cavalerie, le commandant et les
» officiers de ce corps ont répondu : « QU'ILS
» N'EN FERAIENT RIEN, QUE LE POSTE ÉTAIT MAU-
» VAIS ET QU'ILS ÉTAIENT TRAHIS, ET ILS SE SONT
» RETIRÉS !... »

» Il m'a été dit aussi que les principaux agi-
» tateurs avaient mis en délibération si je serais
» contraint à condescendre à leurs projets, et
» qu'il était possible que cette nuit, la troupe
» que j'ai fait réunir à Laon, forçât les gardes
» à se retirer. On ne fait point d'exception,
» et l'on assure que tous les corps de l'armée
» sont dans le même cas, à commencer même
» par la garde impériale.

» Il y a peut-être de l'exagération dans tout
» cela, mais il n'en est pas moins vrai qu'il y
» a une grande agitation dans l'armée, et que
» jamais les troupes n'ont été plus mal dispo-
» sées.

» Le nom de d'ORLÉANS est dans la bouche
» de la PLUPART DES GÉNÉRAUX ET DES CHEFS !.. (*a*).

(*a*) « En même temps que l'on apprit le départ du Roi de
» Lille, on sut qu'un individu qui s'y trouvait avait tenu ce
» discours au duc d'Orléans, qui accompagnait le Roi : « *Voilà*
» *la branche aînée qui a fini, Bonaparte s'usera vite ; ce sera*
» *naturellement vous qu'on appellera. N'allez point dans les*
» *armées qui vont faire la guerre à la France ; retirez-vous*
« *paisiblement en Angleterre et laissez faire le temps.* »

» Cela m'a paru d'une trop grande importance
» pour différer à en instruire Votre Majesté ;
» aussi ai-je prié le général Dejean de venir lui
» en rendre compte directement, ainsi que des
» renseignements qu'il a lui-même recueillis. »

« Signé : DUC DE DALMATIE. »

Tristes exemples du peu de constance et de dévoûment des hommes de nos jours à une cause quelconque !!... Cruelle perspective pour qui aurait besoin de compter sur leur dévoûment, lorsqu'il n'y a plus en eux ni convictions, ni énergie, ni amour pour autre chose que pour L'OR et les HONNEURS, à quelque prix que ce soit !.. Ah ! que l'on est donc loin aujourd'hui de cette admirable abnégation des armées de la République et des premières années de l'Empire !!... Il faut à présent des palais à Paris, de magnifiques châteaux à ceux-là mêmes qui, en d'autres temps, n'eussent réclamé que de la poudre, que du fer et du pain !... Avec des hommes trempés de la sorte, on a pu entreprendre et l'on fera toujours de grandes choses !..

« Cette conversation avait été rapportée à Paris par quel-
» qu'un qui disait l'avoir entendue. »

(Mémoires du duc de Rovigo, tome 7, pages 381 et 382. — Note.)

Que ne peut-on connaître le nom de ce conseiller, l'on aurait peut-être ainsi le mot de l'énigme d'une SUBITE INDISPOSITION. ?...

Honte donc à notre ignoble époque de Bas-Empire : elle ne saurait produire que des désastres!..

Grâce à la décrépitude morale de sa tête, l'armée française des *Cent-Jours* n'avait plus le type pur impérial. Déjà les quelques mois de paix et de Restauration l'avaient changée. L'obéissance passive, silencieuse, respectueuse, confiante était altérée. Sa marche sur le terrain de guerre n'avait plus cette fermeté gaie, insouciante, enthousiaste, source première de nos vieux succès.

L'égoïsme et la trahison circulaient dans ses veines, qu'ils glaçaient. Elle avait le sentiment de cette fièvre.

L'Empereur n'était plus le même. Dès Paris, las de l'organisation de son armée, il n'avait pas reconnu les traîtres; on croyait à l'intégralité de son ancienne puissance; il avait pensé pouvoir les noyer dans la masse entraînante des dévoûments. Erreur fatale qu'il aurait pu s'éviter s'il avait voulu jeter les yeux sur les milliers de symptômes grouillants autour de lui.

Non content de confier des commandements à tels et tels ennemis, il en avait donné un grand nombre à telles et telles *mâchoires pourries* qui, même dans les mains de Samson, devaient indubitablement se briser avec éclat au premier choc sur la tête des Philistins.

Dès Charleroy les forces sont mal pondérées, et il n'existe plus d'harmonie.

Aux Quatre-Bras, le maréchal Ney est un mauvais général. Sous lui et avec lui, il y a tiraillement et conflit.

Comme major-général, le duc de Dalmatie, fut, pendant toute cette campagne, d'une nullité désespérante : pouvait-il, en effet, être tout entier à ses devoirs militaires, l'homme qui, trois semaines après nos désastres, devait déclarer en présence du Conseil Royal de la Lozère « QU'IL N'AVAIT PAS CESSÉ D'ÊTRE FIDÈLE AU ROI ?...... »

A Waterloo, l'Empereur compte sur l'inspiration, le génie et les talents du maréchal Grouchy; triple illusion facile à prévoir.

L'armée anglaise est séparée des Prussiens comme nous le sommes de Grouchy. Nous enlevons les positions successives de cette armée. Quand nous sommes à la dernière, nous attendons!... Sur notre point central, clef tactique, indécision, tâtonnements; puis à l'instant le plus critique, attaques sans liaison, absence de réserve, de pensée : chaos !!... Puis, pas même la grande figure de l'Empereur pour rassurer les esprits par ses regards !!!

Après cette douloureuse digression, rentrons au bivouac et continuons le récit de notre agonie militaire.

Laon, par sa position toute spéciale et toute stratégique, en raison des chaussées de Marle, de Reims, de Soissons, de la Fère et de Saint-

Quentin qui viennent s'y réunir, et des marais qui l'entourent, permettait à l'armée de s'y rallier et de s'y réorganiser sans craindre de surprises. L'ennemi, en effet, n'eût pas été assez audacieux pour venir nous y prendre à l'assaut, à moins de s'exposer à recevoir, à son tour, la leçon qu'il nous avait donnée, le 9 mars 1814, lorsque, avec trente mille hommes, Napoléon avait voulu enlever cette position que défendaient quatre-vingt-dix-huit mille Prussiens ou Russes.

Pour qui ne connaît pas cette position militaire, nous croyons utile d'en donner ici un aperçu topographique.

La ville de Laon se trouve sur un mamelon escarpé ayant à peu près cent mètres d'élévation au-dessus du niveau de la plaine. Elle était entourée alors d'un mur flanqué de petites tourelles et percé de onze portes; ce mur avait un développement de 2,600 mètres environs. Les avenues sont d'un accès difficile et favorisent sa défense. Cinq faubourgs, situés au bas de la montagne aux débouchés de la ville, peuvent servir d'autant d'ouvrages extérieurs. La pente méridionale est couverte de vignes et d'enclos en terrasses murées qui empêchent tout accès, excepté sur les grandes routes et sur les autres avenues ordinaires.

La campagne environnante est une plaine coupée de bouquets de bois, de fondrières et d'une multitude de fossés qui ne permettent pas

à la cavalerie de mouvements d'ensemble. Elle est traversée par deux ruisseaux marécageux; celui du midi, qui va se jeter dans la Lette au-delà de Chavignon, a peu d'écoulement, et en déversant ses eaux dans la plaine, il y produit un marais presque impraticable, attendu que si ce n'est la chaussée de Soissons, il offre très peu de passages. Le ruisseau qui se trouve au nord prend sa source près de Festieux et va se perdre dans la Serre près Baranton. Il coule dans une espèce de bas-fonds entrecoupé de fossés, de buissons et d'enclos dans lesquels est situé le village d'Athis qui a une étendue considérable.

Comme on le voit, la ville de Laon est difficile à enlever quand des troupes veulent la défendre, mais elle ne devait pas rester longtemps sous la protection de nos baïonnettes, le gros de l'armée ennemie s'étant dirigé sur Paris par la route de Compiègne.

Laon avait été désigné, ainsi que nous l'avons dit, comme point de ralliement à toute la garde impériale et aux débris des autres corps qui avaient pris la direction d'Avesnes.

A la garde impériale avait été confié le soin de former l'arrière-garde, nul autre corps ne pouvant réunir une masse assez compacte pour soutenir le choc de l'ennemi.

La vieille et la moyenne garde présentaient encore un effectif assez élevé, et par conséquent, un rempart formidable contre lequel

seraient venus se briser les brusques attaques des têtes de colonnes prussiennes.

Après soixante heures d'attente à Laon, nous quittâmes nos bivouacs le 24 juin, vers midi, pour marcher sur Paris. Le 1er régiment de chasseurs à pied forma l'extrême arrière-garde.

Nous faisions filer devant nous, avec ordre de rejoindre leurs corps respectifs, tous les traînneurs dont la route était parsemée. Nous marchions, comme toujours, la gauche en tête et dans un ordre assez régulier, lorsque, arrivés dans une petite plaine marécageuse et entourée de coteaux boisés, plaine que coupe la chaussée de Soissons et se trouve à un quart de lieue du village d'Étouvelles, nous reçûmes l'ordre de nous arrêter et de nous former en colonnes serrées par régiment sur les bruyères à gauche de la chaussée, sur laquelle il ne resta que deux pièces en batterie et un poste d'observation.

Chacun se demandait quelle pouvait être la cause d'une halte aussi brusque, et surtout ayant à peine quitté Laon depuis deux heures, lorsque, tout à coup, nous aperçûmes le maréchal Soult, notre major-général. Tous les regards se portèrent sur le duc de Dalmatie qui, déjà à moitié déguisé, était revêtu d'un *frac bourgeois*, sur lequel il portait sa plaque de grand-croix, mais sans autres attributs militaires que son chapeau garni de plumes blanches. Cette demi-métamorphose nous surprit, surtout dans

un moment aussi grave. Le maréchal se promenait, seul, de long en large, à cent pas sur la droite de notre tête de colonne, et les mains croisées sur le dos à l'instar de Napoléon; il paraissait vivement préoccupé : on en devine la cause; tout était changé !....

A mesure que les régiments de la garde s'étaient massés, les aides-de-camps et les adjudants-majors recevaient l'ordre de se grouper en cercle non loin du duc de Dalmatie; mais là, tous se demandaient, à voix basse et avec anxiété, ce que l'on allait leur apprendre.

Depuis le 18, à neuf heures du soir, que l'Empereur nous avait quittés sur le champ de bataille, on ne savait que vaguement qu'il avait passé à Philippeville et à Laon; les versions étaient tellement contradictoires que l'on doutait de toutes.

Depuis près d'une heure, nous étions dans cette cruelle attente, lorsque le maréchal, tirant de sa poche un papier, le fit aussitôt copier par le cercle d'officiers dans lequel il s'était placé.

Voici cette pièce historique et les lettres d'envoi qui l'accompagnaient :

» Paris le 22 juin 1815.

» A Monsieur le Major-général, duc de Dalmatie.

» Monsieur le Maréchal,

» J'ai l'honneur de vous donner connaissance des der-

niers événements qui viennent d'arriver et de l'abdication de l'Empereur.

» Les Chambres vont nommer ce soir des commissaires qui se rendront près des puissances alliées, pour annoncer cette résolution et mettre un terme à la guerre, si leur déclaration portait que la guerre n'avait lieu que contre l'Empereur Napoléon et non contre la France est réelle; ainsi, sous peu de jours la paix sera rendue au monde, ou la guerre deviendra nationale.

» Si l'ennemi avait envoyé des troupes sur le territoire, en attendant l'effet de la mission des envoyés des Chambres, je vous invite, monsieur le Maréchal, à communiquer ces événements aux généraux ennemis, en leur demandant la suspension des hostilités. Écrivez à tous les préfets; invitez celui de l'Aisne à faire connaître ces détails dans l'étendue de son département, et à prendre des mesures pour arrêter les déserteurs. Écrivez à tous les commandants des places fortes pour leur donner le même avis et les engager à conserver à la patrie le dépôt sacré qui leur est confié.

» Je vois par une dépêche du commandant, que le bataillon de l'Aisne, qui formait la plus grande partie de la garnison, a décampé : il importe de faire rentrer ce bataillon, et en attendant d'y envoyer une couple de compagnies de ligne.

Les nouvelles que je reçois de Mézières annoncent que le maréchal Grouchy était à Namur et Dînant avec les troisième et quatrième corps; j'écris à ce maréchal de se rendre à Laon.

C'est au nom de la patrie, Monsieur le Maréchal, que je vous prie de prendre toutes les mesures pour rallier les soldats de tous les corps et faire occuper en force la place de Laon. Il faut bien empêcher *qu'aucun détachement de la garde ne fasse des mouvements rétrogrades sur Paris*, CELA PRODUIRAIT LE PLUS MAUVAIS EFFET; *faites leur bien connaître que l'abdication de l'Empereur est* BIEN VOLONTAIRE *et dictée par les nobles sentiments qui l'ont rendu si cher au peuple français*; *la meilleure preuve d'attachement que ces braves peuvent lui donner, est d'être fidèles à ces mêmes aigles qui sont toujours notre signe de ralliement et de conserver le bon esprit qui les a toujours animés.*

» Il faut réveiller le beau sentiment de patriotisme qui existait dans le département de l'Aisne.

» Je vous invite, monsieur le Maréchal, à me faire connaître la position des troupes et à m'envoyer des états de situation, et l'état nominatif des officiers généraux et officiers supérieurs qui les commandent, pour que je les communique au directoire exécutif; que personne ne quitte son poste.

» Si nos communications étaient coupées avec quelques places, écrivez par des espions aux commandants des places.

» Passez la revue de tous les corps et détachements pour les stimuler et leur faire connaître les événements impérieux qui viennent de se passer. Il est inutile de vous recommander d'exciter le patriotisme dans tous les cœurs.

» Envoyez à Vincennes à marches forcées et haut le pied tous les chevaux d'artillerie pour servir à un autre matériel qu'on organise.

» Les Chambres ont pris un arrêté qui ordonne à tous les militaires de ligne et de gardes nationales de rejoindre sous peine d'être déclarés infâmes et jugés comme déserteurs; les mesures les plus grandes et les plus énergiques sont prises pour rendre la guerre nationale, si les puissances alliées veulent la continuer.

Je vous prie, Monsieur le Maréchal, de me faire connaître les ordres de mouvement que vous pourriez avoir donnés à quelques corps ou détachements.

» Recevez, Monsieur le Maréchal, les assurances de ma haute considération,

» Le Ministre de la Guerre,

» Maréchal prince d'Eckmuhl »

« Paris le 22 juin 1815.

» A Monsieur le Major-Général duc de Dalmatie.

Monsieur le Maréchal,

» Tandis que nos braves armées veillent au salut de l'Em-

pire et à son indépendance, leur auguste chef voulant tout tenter par lui même pour rendre la paix à notre patrie, vient de terminer ses longs travaux par le sacrifice le plus héroïque : il renonce au rang suprême et force ainsi les ennemis à montrer s'ils ont été sincères dans leurs déclarations, et si c'est en effet à sa personne, seule, qu'ils ont déclaré la guerre.

» Tous nos guerriers rendant hommage à cette noble abnégation doivent redoubler de zèle et d'efforts pour que ce sacrifice ne soit pas infructueux ; si l'Europe consent à la paix, la France la devra à Napoléon ; si nos ennemis ont été perfides dans leurs proclamations ; s'ils continuent une injuste guerre, qui sera sans prétexte, braves guerriers, opposez une inexpugnable barrière à leurs efforts, une grande nation qui défend son indépendance ne peut être subjuguée. Raliez-vous à toutes ces aigles qui vous ont si souvent conduits à la victoire. Napoléon fait tout ce qui dépend de lui; il se sacrifie à la haine de ses ennemis pour épargner votre sang; soyez toujours prêts à le verser pour la patrie.

» Le Ministre de la Guerre,

» Maréchal Prince D'ECKMUHL.

« Français !

» En commençant la guerre pour soutenir » l'indépendance nationale, je comptais sur la » réunion de tous les efforts, de toutes les vo- » lontés et le concours de toutes les autorités » nationales; j'étais fondé à en espérer le suc- » cès, et j'avais bravé toutes les déclarations des » puissances contre moi.

» Les circonstances me paraissent changées. » Je m'offre en sacrifice à la haine des enne- » mis de la France. Puissent-ils être sincères

» dans leurs déclarations et n'en avoir réelle-
» ment voulu qu'à ma personne!

» Ma vie politique est terminée, et je pro-
» clame mon fils sous le titre de Napoléon II,
» Empereur des Français.

» Les ministres actuels formeront provisoi-
» rement le Conseil de Gouvernement. L'intérêt
» que je porte à mon fils m'engage à inviter
» les Chambres à organiser sans délai la Régence
» par une loi.

» Unissez-vous tous pour le salut public et
» pour rester une nation indépendante.

» A l'Élysée-Bourbon, 22 juin 1815.

» NAPOLÉON. »

« Que l'on se figure l'effet d'un pareil coup de foudre sur la vieille garde impériale!!! Il fut terrible, et le cri : A LA TRAHISON! partit aussitôt de presque tous les points de cette masse noire de quatre à cinq mille vieux amis de l'Empereur!..! Jamais, non, jamais, ne s'effaceront de ma mémoire les différents épisodes qui éclatèrent au milieu de l'effroyable désordre que jeta dans nos rangs la lecture de cette déclaration. C'était à qui s'exprimerait avec le plus de violence contre un pareil acte, à la réalité duquel d'ailleurs personne ne croyait, ne voulait et ne pouvait croire!

Rien ne put calmer l'exaspération de ces nobles débris de nos immortelles phalanges; ils

voulaient, disaient-ils, revoir LEUR EMPEREUR, et entendre, de sa bouche même, les motifs de son abdication, si tant était qu'elle fût vraie, et surtout volontaire; car alors commença à éclater aussi dans nos rangs cette défiance si funeste du soldat à l'égard de ses chefs. Nos grenadiers ne voulaient plus écouter la voix de leurs officiers, encore moins celle de nos généraux. L'un d'eux ayant voulu menacer un grenadier de le faire passer par les armes, s'il ne cessait ses déclamations, celui-ci lui répondit en armant son fusil :

GÉNÉRAL, SI VOUS LE RÉPÉTEZ, VOUS ÊTES » MORT!.... »

Que l'on juge, d'après ces paroles, prononcées au milieu de tout un régiment, de l'irritation des esprits! Les uns juraient, tempêtaient, brisaient leurs armes de colère, oubliant que l'ennemi était peut-être à deux portées de fusil; d'autres se débandèrent et prirent la route de Soissons, malgré les efforts de leurs officiers et de leurs sous-officiers pour les détourner d'une désertion aussi criminelle.

C'était à notre régiment (le 1er de grenadiers), à relever le 1er de chasseurs, que l'on avait laissé en position dans le village d'Etouvelles, situé à un quart de lieue en arrière de la plaine où se passa, pendant plus d'une heure, cette scène de désolation.

Le général Petit, notre major, nous fit appe-

ler tous au centre du régiment, officiers et sous-officiers, et là, dans une allocution, pleine des plus patriotiques sentiments, il nous engagea à réitérer *nos exhortations* auprès des grenadiers, pour nous suivre au poste où nous appelait l'honneur de nos armes; nous disons *exhortations*, car l'on ne pouvait plus faire usage des ressorts de la discipline; ils étaient brisés depuis plusieurs jours; la mutinerie était parvenue à tel point qu'un grand nombre furent sourds à notre appel et prirent la direction de Soissons, au lieu de celle de Laon.

Le général Petit, exaspéré, à son tour, d'une pareille révolte, dit :

« Eh bien! puisque les grenadiers veulent se » déshonorer en présence de l'ennemi, il ne » sera pas dit au moins, que leur colonel aura » failli à son devoir : qu'on m'apporte l'aigle; » je la planterai à l'extrême arrière-garde et » resterai en faction près d'elle!... »

Ce langage énergique fut enfin entendu du 1er régiment de grenadiers, et les deux tiers environ suivirent leur drapeau, que d'abord ils avaient disputé à leur colonel, prétendant qu'on voulait le livrer à l'ennemi.

Nous allâmes donc relever notre extrême arrière-garde (*a*).

(*a*) En reprenant la chaussée, un singulier tableau se présenta à nos yeux : c'étaient plusieurs vieux grenadiers, assis

Rentrés dans le village d'Etouvelles, on ordonna, avant d'établir les postes, l'appel de chaque compagnie; deux cents hommes du 1er de grenadiers seulement s'étaient débandés, et avaient préféré, dirent-ils le lendemain, passer la nuit dans les bois qui bordaient cette plaine que d'être faits prisonniers par trahison.

Les craintes de ces grenadiers n'étaient point en effet exagérées, car étant restés à Laon au moins vingt-quatre heures de trop, l'ennemi avait pris les devants sur nous par la route de Compiègne, en sorte que si un corps venant de la Fère nous eût barré la route de Laon, pendant que nous eussions dû tenir tête à une attaque de front, il pouvait nous arriver le même malheur que subit Vandamme à Kulm, en 1813.

Les vieux grenadiers, avec leur expérience de la guerre, n'avaient donc que trop bien jugé leur position, dès le lendemain même de notre arrivée à Laon, car voici ce qu'ils répondirent au général Mouton-Duvernet, venu de Paris, ainsi que deux autres lieutenants-généraux, pour reconnaître dans quel état se trouvait le moral de

en cercle autour d'une caisse de tambour, et faisant gaîment une partie de drogue, à quarante pas de la scène que je viens de décrire et qu'ils n'avaient point entendue. Nos grenadiers si courroucés quelques minutes avant, ne purent contenir leur hilarité en voyant les nez de leurs camarades chargés d'une pyramide de drogues.

Quels étranges contrastes!

l'armée, et qui, de Paris à Laon, avaient vu la route couverte de détachements plus ou moins nombreux de la garde impériale, dont l'ensemble, disait-il, pouvait s'élever à deux mille hommes de toutes armes.

Harangués par le général, excités par lui, au nom de l'honneur, à retourner à leur poste, il reçut pour toute réponse : « *Pour qui nous bat-*
» *trions-nous?* IL N'Y A PLUS D'EMPEREUR!!... »

A Laon, le général Mouton-Duvernet vint également nous voir dans nos bivouacs sur les boulevards de cette ville; et dans les colloques qu'il eut avec les grenadiers, il fut surpris de leur sagacité militaire : « *Pourquoi donc, général, nous battrions-nous ici?.. Tandis que*
» *l'ennemi nous occupera à Laon, il se portera*
» *sur Paris par la route de Compiègne, qui*
» *est la plus courte, et Paris sera pris que*
» *nous nous battrons encore à Laon.....* »

Que l'on s'étonne d'après cela de l'inquiétude qui dominait dans l'esprit de nos soldats, abandonnés qu'ils s'étaient vus depuis le champ de bataille, par la plupart de leurs principaux chefs, et ne sachant plus surtout s'ils reverraient encore leur Empereur, qui, pour eux, était tout!...

Chargé de dresser l'état nominatif général des absents et de le remettre au général Petit, je fus témoin encore d'une scène bien grave aussi entre ce général et le lieutenant-colonel

Loubers, commandant de notre 1er bataillon.

Cet officier supérieur, à la suite d'une violente altercation avec le général Petit, à l'occasion de ce qui venait de se passer, fut subitement atteint d'une attaque de nerfs tellement frénétique, qu'on l'étendit à terre dans son logement sans qu'il fût possible de lui offrir le moindre secours; il repoussait tout et écumait comme s'il eût été atteint d'hydrophobie.

On avait remarqué que l'irritation et l'insurrection étaient surtout au comble chez les grenadiers qui venaient de l'île d'Elbe, et le colonel Loubers était de ce nombre.

Près de douze cents hommes de la garde impériale nous avaient abandonnés dans cette circonstance; mais ayant été arrêtés devant Soissons, la majeure partie nous rejoignit successivement le lendemain; les autres ayant tourné la ville, allèrent droit à Paris, où nous les retrouvâmes presque tous à notre arrivée; quelques hommes cependant ne reparurent plus.

CHAPITRE XXXIV.

SOMMAIRE. — Le général Roguet, voulant faire des exemples, ordonne l'arrestation des huit ou dix plus mutins : la rapidité et la gravité des événements ne permirent pas d'y donner suite. — Dénûment absolu des officiers par la perte des bagages ; leur recours aux grenadiers. — Continuation de la retraite sur Paris.— 27 juin, la garde traverse Soissons et va coucher à Villers-Cotterets. — Le maréchal Grouchy fait sa jonction avec nous, et prend le commandement en chef de l'armée, en vertu d'un ordre du gouvernement provisoire, en date du 28. — Départ du maréchal Soult pour Paris ; ses calomnieuses accusations contre l'armée; pièce historique qui le constate ; conduite loyale du maréchal Grouchy, en apprenant l'abdication de l'Empereur ; sa proclamation à ce sujet ; tentative orléaniste des généraux de son corps d'armée. — Belle retraite du maréchal depuis Wavre jusqu'à Paris. — Positions des différents corps de l'armée française devant Soissons.— Relevé général approximatif des pertes de l'armée pendant cette courte et désastreuse campagne. —Hourra d'un parti de Prussiens sur un parc d'artillerie à Villers-Cotterets ; le maréchal Grouchy, au moment d'être enlevé par ce même hourra. Le comte d'Erlon se porte, en toute hâte sur Compiègne, pour s'emparer du pont, mais les Prussiens en sont maîtres, ainsi que de la ville ; retraite sur Paris ; combats de Creil et Senlis ; courte halte à Dammartin ; changement de direction sur Claye ; cause de ce mouvement. — Assassinat d'un chasseur à pied par un lieutenant de grenadiers ; exaspération des chasseurs qui veulent venger la mort de leur camarade ; bivouac de Claye ; arrivée sous les murs de Paris : RECONNAISSANCE du prince d'Eckmühl envers l'armée ; réflexions déchirantes ; mais espérance, soldats ! et foi surtout en l'avenir !..

Le lendemain, dimanche, 25 juin, le lieutenant-général Roguet, qui avait pris le comman-

dement supérieur des quatre régiments de grenadiers, voulut faire des exemples dans l'intérêt de la discipline, en livrant à un conseil de guerre les huit ou dix plus mutins que l'on avait arrêtés et placés sous escorte; mais on n'y donna pas suite. Les événements marchèrent si rapidement que le désordre fut bientôt dans tous les rangs.

Lorsque tous nos postes d'observation nous eurent rejoints, nous nous remîmes en route pour Soissons, où se trouvait transféré le quartier général de l'armée du Nord et le point de concentration des différents corps, chargés d'arrêter la marche de l'ennemi. Nous allâmes prendre position perpendiculairement à la chaussée, et coucher dans un village situé sur la gauche, à deux lieues seulement de Soissons.

Tous les bagages de la garde ayant été pris ou détruits, les généraux et les officiers n'avaient, pour toute garde-robe, que ce qu'ils portaient sur le corps; aussi recoururent-ils aux grenadiers pour pouvoir changer de linge.

Nous passâmes la journée et la nuit du 26 dans les mêmes positions pour attendre le corps du maréchal Grouchy, qui n'avait pas encore rejoint l'armée.

Le 27 juin, on battit la grenadière dans tous les villages pour le rassemblement général de la garde impériale, qui, cette fois, devait traverser, en une seule colonne, la ville de Soissons;

on n'accorda que de très rares permissions de s'y arrêter ; il était plus que temps d'aller prendre position à Villers-Cotterêts et de s'emparer des débouchés de la forêt que menaçaient déjà les coureurs prussiens.

La ville de Soissons nous parut plongée dans le désordre, inévitable, du reste, d'un aussi grand passage de troupes en retraite, ajouté aux embarras de sa nombreuse garnison, destinée à défendre, dans quelques heures, cette position importante contre un ennemi victorieux, enhardi par ses succès, et dont le cri de guerre n'était déjà plus, comme en 1814, que : Paris ! Paris ! Paris !

Vingt-cinq lieues à peine le séparaient, en effet, alors, de la capitale de la France; et, jugeant de sa résistance d'après le peu d'obstacles qu'il avait rencontrés jusque là, sa confiance était grande, eût et dû l'être plus encore, si, comme nous, il eût pu juger ce qui se passait dans nos rangs, et surtout dans l'esprit de nos généraux !...

Le maréchal Grouchy, dont le corps d'armée venait de faire sa jonction avec nous, avait été revêtu du commandement en chef de l'armée par ordre du gouvernement provisoire.

En même temps, le maréchal Soult nous quittait à Soissons pour se rendre à Paris, alors cependant que sa présence eût été si nécessaire à l'armée; mais le duc de Dalmatie avait aussi un *mémoire justificatif* à préparer pour les très

prochaines éventualités ; mémoire dans lequel on lit entr'autres *excentricités*, ces paragraphes :

« . . . .

» JE GÉMISSAIS, au sein de ma famille et de mes amis, » sur la triste destinée de ma patrie, lorsque j'appris ma » nomination à la place de major-général, et reçus l'ordre » de partir pour l'armée.

» J'obéis, non comme eût pu le faire une créature de » BUONAPARTE, pour défendre un pouvoir dont elle tenait ou » attendait sa fortune. L'armée entière sait bien que JE N'EUS » JAMAIS QU'A ME PLAINDRE de CET HOMME, et NUL NE DÉ- » TESTA PLUS FRANCHEMENT SA TYRANNIE, tout en servant » *avec zèle et fidélité*.

» J'obéis, non comme eût pu le faire un ennemi du ROI : je » n'ai reçu de lui que des témoignages d'estime et de con- » fiance, et JE NE SAIS PAS ÊTRE INGRAT.

» . . . .

» Quelle est donc cette cruelle fatalité qui arme contre » moi, dans ce moment, tout *le courroux* de Sa Majesté?..... » ... Serait-ce ma conduite depuis sa proclamation du 28 » juin qui m'aurait rendu indigne du bienfait qu'elle garan- » tit? Non, cela est impossible ; car cette conduite que l'ar- » mée et la capitale peuvent attester, est telle, que seule » peut-être, elle eût dû suffire pour me faire RECONQUÉRIR » TOUTE LA BIENVEILLANCE DE MON SOUVERAIN.

» Le ministère aurait-il laissé ignorer à Sa Majesté, » qu'AVANT CETTE ÉPOQUE DU 28 JUIN, et dès l'instant où » l'abdication de BUONAPARTE me permit d'exprimer haute- » ment mes vœux, il n'est aucun effort que je n'aie fait, aucun » danger auquel je me sois exposé pour ramener VERS NOS » PRINCES LÉGITIMES, et les troupes et les citoyens, et les » diverses autorités de l'État. Pendant que les esprits et les » factions s'agitaient pour savoir sur quelle tête devait être » placée la couronne de France, QU'ON SUPPOSAIT VACANTE, » m'a-t-on vu hésiter un seul instant à reconnaître, à pro- » clamer LES DROITS DES BOURBONS? Ne l'ai-je pas fait au » milieu de la Chambre des Pairs, dans le sein de la commis- » sion du gouvernement provisoire, en présence de tous les

» généraux de l'armée réunis en conseil de guerre, pour déli-
» bérer sur la défense de Paris?

» Ai-je besoin de dire que c'est mon empressement et ma » franchise à soutenir, que LE BONHEUR DE LA FRANCE dé- » pendait de la prompte soumission au Roi, qui me rendirent » suspect au gouvernement, et me firent rappeler de l'armée » dont le commandement fut confié au comte Grouchy? . » . . . . Mais, si » j'étais loin de prétendre à des récompenses, devais-je m'at- » tendre à ce que, POUR PRIX DE MON ZÈLE ET DE MON » DÉVOUEMENT à la CAUSE DU ROI, je verrais ses ministres » me ranger dans la classe de ceux qui ont été signalés » comme les plus coupables ou les plus dangereux de ses » sujets? Est-ce donc parce que j'ai eu, presque seul, le cou- » rage, dans des moments difficiles, de rappeler à son devoir » la France redevenue libre de le suivre, que mon nom a été » placé à la tête d'une liste de proscrits?

» . . . .

» Au reste, quel que puisse être le sort qui m'est réservé, » JE N'EN SERAI PAS MOINS LE SUJET FIDÈLE du ROI, l'ADMI- » RATEUR DE SES VERTUS, ET TOUJOURS PRÊT, AU PRE- » MIER SIGNAL, A EXPOSER DE NOUVEAU MA VIE POUR » MON PRINCE *et pour mon pays.* Le sentiment de MON » AMOUR POUR EUX ET POUR MON DEVOIR EST TROP PRO- » FOND DANS MON COEUR, pour que l'infortune, ni même » l'injustice puissent l'altérer. Dès longtemps j'ai pris pour » devise :

» FAIS CE QUE DOIS, ADVIENNE QUE POURRA. JE NE L'AI PAS » PERDUE DE VUE AU MILIEU DES ORAGES POLITIQUES, ET MA » CONSCIENCE M'AVERTIT DE LUI RESTER FIDÈLE.

» Saint-Amans, le 1815.

» Signé : LE MARÉCHAL DUC DE DALMATIE (*a*). »

(*a*) Voir le *Mémoire Justificatif du maréchal Soult*, pages 27, 30, 31, 32 et 33.

Après de telles génuflexions, de telles palinodies, le maréchal Soult n'était-il pas, en effet, en droit de s'écrier contre l'application qui lui était faite de l'ordonnance du 24 juillet?.. Ne devait-on pas, dès lors, élever ce zélé défenseur de la légitimité, à la haute dignité de connétable de France, en reconnaissance du dévoûment dont il fit preuve après la chute de l'Empereur, dévoûment que nous allons raconter, puisque, par modestie sans doute, M. le maréchal n'en a parlé, que par allusion, dans son *Mémoire Justificatif;* les détails que nous allons rapporter, nous les tenons de M. le lieutenant-général Brun de Villeret, qui nous en a garanti l'exactitude.

Après nos désastres de Waterloo, le maréchal duc de Dalmatie, qui était allé chercher un asile dans les montagnes de la Lozère, arriva subitement, le 7 juillet, chez le général Brun de Villeret, son ancien secrétaire-général, et qui, pendant les *Cent-Jours*, s'était retiré dans sa terre du Malrieu près Mende.

Le maréchal se présenta au général, la cocarde blanche au chapeau, et sa première parole fut : « qu'il venait dans l'intention de prendre part » à l'insurrection royaliste du midi. »

Le maréchal en informa aussitôt les autorités constituées de la commune et chargea le même jour deux personnes que lui indiqua le général Brun de Villeret de se rendre à Mende pour en

instruire le Conseil Royal institué dans cette ville. Ces ouvertures furent, comme on le pense bien, favorablement accueillies; on lui envoya donc des députés pour l'inviter à venir au chef-lieu. Le maréchal accepta avec empressement et annonça qu'il s'y rendrait aussitôt l'arrivée de ses bagages, c'est-à-dire dans deux jours. Mais dans cet intervalle, les têtes s'étaient montées, en raison du rôle qu'avait joué le duc de Dalmatie pendant l'interrègne. La fermentation augmentait, des rassemblements de gardes nationaux se formèrent dans différentes localités pour arrêter le maréchal au Malrieu. Afin de prévenir ces mesures violentes, le maréchal se décida à partir pour Mende, sur-le-champ, c'est-à-dire le 10 juillet, et il demanda au général Brun de Villeret de lui fournir une escorte pour sa sûreté. Celui-ci l'accompagna lui-même à la tête de quelques détachements de gardes nationaux, et il eut à lutter en route contre des détachements d'autres communes qui voulaient s'emparer de sa personne.

Arrivé à Mende, Le Maréchal se mit à la disposition du Conseil Royal, qui lui fit donner sa parole de ne pas sortir de la ville jusqu'à ce que le gouvernement eût donné des ordres à son égard. Mais le Conseil Royal, craignant des excès de la part de quelques têtes exaltées, le fit détenir dans l'hôtel de la préfecture, jusqu'à ce qu'un ordre du ministre de la police

vint terminer cet incident, en ordonnant de délivrer des passeports à M. le duc de Dalmatie, pour se rendre dans la commune où il lui plairait de résider, et il partit pour Saint-Amans, le 2 août, et y arriva le 7.

Le lendemain de son arrivée à Mende, le 11 juillet, le maréchal Soult comparut devant le Conseil Royal du département, composé de MM. de Pressac, préfet; l'abbé de Fayet, chargé de pouvoirs du duc d'Angoulême; le comte de Corsac, général commandant le département de la Lozère; le comte de Chambrun, inspecteur général; le vicomte de Lescure, chef d'état-major; d'Anglès, colonel du régiment des gardes nationales d'élite, ancien colonel; Chapelain, sous-préfet de Mende; Reboul, conseiller de préfecture.

Devant ce conseil, le Maréchal se plaignit des mesures de surveillance exercées contre sa personne, et fit l'exposé de sa conduite.

Cet exposé fut écrit sous la dictée du maréchal Soult, et signé de sa main; voici ce curieux document historique :

» Il dit que, depuis son retour à Paris, ve-
» nant de l'armée, jusqu'au moment de son dé-
» part pour les départements du Midi, qui eut
» lieu le 3 juillet, il avait constamment re-
» présenté, soit à la Commission du Gouver-
» nement provisoire, soit à la Chambre des

34

» Pairs dans des comités particuliers, soit à
» un conseil de guerre qui fut tenu au fau-
» bourg de La Villette, le 1er juillet, à neuf heu-
» res du soir, auquel tous les maréchaux de
» France, présents à Paris, furent appelés, soit
» à différents membres de la Chambre des Re-
» présentants, ou soit à d'autres personnes
» en place, qu'APRÈS AVOIR FORCÉ Napo-
» léon à ABDIQUER, l'ON AURAIT DU ENVOYER
» SUR-LE-CHAMP une députation à S. M. Louis
» XVIII, pour lui porter DES ACTES DE SOU-
» MISSION, AU LIEU DE PROLONGER LES MAUX DE
» LA FRANCE EN ENTRETENANT LA NATION ET L'AR-
» MÉE DANS DES ILLUSIONS CHIMÉRIQUES; QU'IL
» VOYAIT AVEC PEINE QU'ON PRENAIT DES DIS-
» POSITIONS POUR DÉFENDRE PARIS, où toute l'ar-
» mée se trouvait concentrée; QU'IL NE CROYAIT
» PAS QUE LA VALEUR DES TROUPES, ni la bonté
» des lignes que l'on avait élevées sur les deux
» rives de la Seine pussent préserver la capitale
» de l'invasion dont elle était menacée; qu'il
» était à craindre que les troupes, MÊME LES
» NOTRES, DONT L'INDISCIPLINE ÉTAIT
» TRÈS GRANDE NE SE PORTASSENT AU
» PILLAGE ET NE COMMISSENT D'AUTRES
» EXCÈS.

» En conséquence, il paraissait à l'opinant
» qu'il n'y avait pas un instant à perdre pour
» ordonner l'évacuation de Paris, et pour porter
» l'armée sur la rive gauche de la Loire, quand

» bien même la négociation qui était ouverte
» serait sans résultats.

» Il s'assura dans la nuit suivante, que les
» troupes étaient retirées ; IL EUT LA SATISFAC-
» TION D'AVOIR CONCOURU A SAUVER LA CAPITALE
» pour qu'à son arrivée le Roi LA TROUVAT IN-
» TACTE. Il s'était déterminé à partir pour les
» départements du Midi, OU IL SAVAIT QUE L'IN-
» SURRECTION ÉTAIT PRÉPARÉE, POUR RENDRE
» CETTE INSURRECTION GÉNÉRALE et LA
» DIRIGER DANS LES INTÉRÊTS DU BIEN DU
» SERVICE DE SA MAJESTÉ, JUSQU'A L'ARRIVÉE
» de S. A. R. MONSEIGNEUR LE DUC D'ANGOULÊME,
» VERS LEQUEL IL SE PROPOSAIT DE SE DI-
» RIGER ET DE PRENDRE SES ORDRES...»

Puis, le maréchal Soult raconta les circonstances de son voyage, revint à plusieurs reprises sur SA CONSTANTE FIDÉLITÉ AU ROI, ET DEMANDA ACTE DE SES PAROLES, dont procès-verbal fut dressé et signé par lui, maréchal duc de Dalmatie, et les membres du conseil !!!...

Notre plume nous échappe des mains et nous laissons à chacun de nos lecteurs le soin de caractériser comme il l'entendra, une pareille monstruosité politique !....

Reprenons notre récit.

S'il nous a été pénible d'avoir à déverser des paroles de blâme sur certains actes du maréchal

Grouchy, pendant les journées des 16, 17 et 18 juin, nous sommes heureux au moins d'avoir à le féliciter sur la manière dont il a dirigé la retraite de son corps d'armée, à travers toute l'armée anglo-prussienne, jusque sous les murs de Paris.

Forcé, après le désastre de Waterloo, d'effectuer un mouvement de retraite, et sans aucun ordre de l'Empereur, assure-t-il (que devint donc l'officier qui lui fut expédié des Quatre-Bras pour cet objet ?..... passa-t-il encore dans le camp ennemi) ?... Le maréchal Grouchy, dans la situation difficile où il se trouvait placé, n'eut plus qu'une pensée : celle de sauver son armée.

Il effectua sa retraite en deux colonnes : l'une, qu'il conduisit en personne, marcha de Limale sur Temploux où elle bivouaqua ; l'autre fut dirigée sur Namur.

Le canon commençait à se faire entendre près de Namur et les Prussiens paraissant, en même temps, en vue de Temploux, sa position allait être des plus critiques, s'ils parvenaient, en forçant sa colonne de gauche, à entrer dans Namur avant qu'il eût opéré sa jonction avec elle. Quelque inquiétude se manifesta parmi les troupes du quatrième corps, et notamment parmi les blessés, qui croyaient ne pouvoir éviter d'être faits prisonniers. Le maréchal, s'avançant dans leurs bivouacs, accompagné par le général Vi-

chery, qui remplaçait le général comte Gérard dans le commandement du quatrième corps (*a*), dit à haute voix :

» GÉNÉRAL, JURONS DE NE PAS ABANDONNER CES » BRAVES GENS, DE LES SAUVER OU DE PÉRIR AVEC » EUX ! »

Ce peu de mots suffit pour les rassurer, le calme reparut, et à Namur les soldats firent encore une belle et glorieuse résistance.

Arrivé à Réthel, le maréchal Grouchy, ayant appris la seconde abdication de l'Empereur, ne se contenta pas, comme le maréchal Soult, de l'annoncer par la voie pure et simple d'un ordre du jour à l'armée qu'il allait, dans quelques heures, si indignement calomnier en plein conseil de guerre à La Villette, en la supposant capable « de » PILLER PARIS et DE S'Y LIVRER A D'AUTRES EX- » CÈS, » le maréchal Grouchy, au contraire, saisit cette occasion d'adresser à ses troupes une proclamation qui témoigna hautement de sa fidélité à son chef et de son dévoûment à sa patrie.

Ce document fait trop d'honneur au maréchal Grouchy pour ne pas le reproduire ici textuellement :

(*a*) Le comte Gérard avait été grièvement blessé, le 18 juin, au combat de Wavres.

» Soldats!

» L'Empereur Napoléon vient d'abdiquer
» la couronne; il a cru devoir faire ce sacrifice
» aux intérêts de la France, que l'ennemi avait
» résolu de déchirer aussi longtemps qu'il au-
» rait été investi du pouvoir suprême.

» Les puissances étrangères n'ont plus de
» motifs pour nous faire la guerre; n'ont-elles
» pas annoncé, dans toutes leurs déclarations,
» que c'était contre la personne, seule, de l'Em-
» pereur qu'elles voulaient agir?

» L'Empereur a abdiqué en faveur de son fils
» et les Chambres l'ont reconnu Empereur sous
» le nom de Napoléon II.

» Quels sont maintenant vos devoirs, soldats?
» d'être fidèles au nouveau chef de l'Empire,
» comme vous l'avez été à son auguste père, de
» vous serrer contre vos aigles, de vous rallier
» sous les bannières nationales et de prendre
» cette attitude énergique qui déterminera l'é-
» tranger à respecter votre indépendance et à
» accepter les propositions de paix qui lui sont
» faites en ce moment, par les délégués du
» nouveau gouvernement.

» Soldats! montrez-vous tels aujourd'hui que
» vous le fûtes depuis tant d'années; soyez dignes
» de la cause sacrée de la patrie et de la liberté
» que vous avez à faire triompher; vos efforts,
» votre conduite dans cette grande circonstance

» assureront la tranquillité et le bonheur de
» l'Empire, une telle conquête, la plus belle
» de toutes celles qui vous restaient à faire,
» mettra le terme à vos travaux et le sceau à
» votre gloire! »

» Signé Maréchal Comte GROUCHY. »

Cet appel fait à l'honneur national produisit son effet, et la désertion s'arrêta dans ses troupes, en même temps que leur moral en fut raffermi.

Mais si cette proclamation patriotique arrêta la désertion parmi les soldats, elle ne produisit pas le même effet sur une faction dont le quartier-général paraissait se trouver dans le corps même du maréchal Grouchy. Elle crut donc le moment favorable pour relever la tête. Plusieurs officiers-généraux sachant l'Empereur à bas, n'hésitèrent plus à émettre le vœu de placer le duc d'Orléans sur le trône, et pressèrent fortement le maréchal Grouchy de déterminer l'armée à se prononcer dans ce sens, et à le faire lui-même. Mais fidèle à ses devoirs comme chef, et au serment qu'il avait prêté à l'Empereur, il repoussa avec indignation une pareille proposition et fit avorter ainsi les projets criminels de ceux qui ont su habilement depuis lors s'en faire des titres à une haute position, à des récompenses de tous genres.

Cette conduite, nous aimons à le proclamer, fit honneur au comte Grouchy, qui connaissait son histoire de France, et ne voulait point voir succéder au règne de la gloire et du patriotisme, de nouveaux systèmes de Law et du cardinal Dubois. . . . .
. . . .

Voici quels étaient, à 5 heures du soir, le 27 juin, les différentes positions des corps de l'armée française :

La division de cavalerie légère du général Jacquinot était établie au faubourg de Laon.

Le corps de dragons du général Exelmans avait pris position à Craône et se prolongeait vers l'Ange-Gardien.

Le corps du général Pajol était en arrière à Couci.

Les premier, deuxième et sixième corps, réunis sous le commandement en chef du comte d'Erlon, venaient de se porter, en toute hâte, sur Compiègne pour y arrêter l'ennemi et l'empêcher d'arriver à Paris avant nous.

Ces trois corps furent remplacés à Soissons par les troisième et quatrième corps d'infanterie, commandés par le comte Vandamme.

L'armée réunie, tant à Soissons qu'à Compiègne, pouvait offrir alors un effectif d'environ soixante mille hommes, non compris la garde impériale qui comptait encore dans ses rangs,

en traversant Soissons, environ six mille baïonnettes et deux mille sabres.

L'artillerie des divers corps avait cent et quelques pièces attelées.

Voilà, à quelques centaines d'hommes près, ce qui revint sous les murs de Paris des cent vingt-deux mille quatre cent huit officiers, sous-officiers ou soldats qui franchirent la frontière le 15 juin 1815.

L'infanterie, la cavalerie et l'artillerie de la garde prirent position à Villers-Cotterets et dans les villages des environs, où nous passâmes la nuit du 27 sur le qui-vive, car des partis prussiens ayant fait un hourra inattendu sur un parc d'artillerie, ils s'en étaient d'abord emparés. Il fut presque aussitôt repris par un bataillon de chasseurs.

Mais il était temps de battre en retraite, le comte d'Erlon n'ayant pu pénétrer dans Compiègne s'était porté sur Senlis en longeant la forêt.

L'ennemi occupait Pont-Saint-Maxence, et dirigeait ses colonnes sur Creil et Senlis.

Dans cet état de choses, le maréchal Grouchy ne pouvait plus garder sa position de Soissons, il devait, au contraire, transférer son quartier général à Dammartin.

Le comte Reille reçut l'ordre de prendre position à Gonesse, et le général Vandamme à Nanteuil.

Toutes les communications télégraphiques étaient déjà interceptées sur les routes du Nord et de Metz à Strasbourg; il n'y avait donc pas une heure à perdre.

Nous reprîmes, en toute hâte, la route de Paris, et arrivâmes à Dammartin, vers deux heures du soir, avec ordre, après une halte de quelques instants, de nous porter à la Patte-d'Oie et d'y prendre position, lorsque la grenadière vint, tout-à-coup, nous surprendre au milieu du déjeûner. Quelque diligence que nous eussions faite de Villers-Cotterets à Dammartin l'ennemi avait pris les devants et s'était rendu maître déjà du point d'intersection des routes de Compiègne et de Soissons.

Nous dûmes donc nous diriger par un chemin de traverse sur Claye, et nous emparer de cette ligne de communication avec Paris pour n'avoir point à aller à travers champs avec le matériel qui nous restait. Nous arrivâmes à Claye à six heures du soir, harassés et tombant de sommeil; car, depuis quatorze jours, notre régiment avait toujours été sur pied, et avait à peine eu quelques heures de repos.

Nous prîmes position à droite et à gauche de la chaussée de Claye à Paris, et formâmes nos faisceaux là même où, le 30 mars 1814, le général Vincent, à la tête de quelques escadrons de cuirassiers, de Polonais et de son régiment, le 3e des gardes - d'honneur,

avait culbuté l'avant-garde de l'armée russe qui marchait aussi sur Paris.

Une multitude d'officiers, de sous-officiers, de grenadiers et de chasseurs se répandit aussitôt dans les maisons de ce gros bourg pour y acheter quelques vivres. Les cafés, les cabarets surtout furent bientôt encombrés; vainement chercha-t-on à y mettre un peu d'ordre. Aussi se passa-t-il des scènes très graves, et celle-ci entre autres, qui faillit provoquer une révolte sanglante.

M. Lecomte, lieutenant du 2e de grenadiers, voulant empêcher un chasseur à pied d'entrer dans un café déjà encombré, en fut violemment apostrophé. L'officier, se ressentant aussi de cette irritation qui nous animait tous, tire son sabre, le plonge dans le corps de ce vieux soldat et le tue!...

Que l'on se figure l'effet produit par un aussi tragique événement, au milieu de tous les soldats criant la faim et la soif et demandant, à tout prix, du pain et du vin!...

La nouvelle de cet assassinat se répandit avec la rapidité de l'éclair dans nos bivouacs et y fit retentir des cris de vengeance!

Des soldats du régiment auquel appartenait ce malheureux chasseur s'emparèrent de leurs fusils et se précipitèrent à la recherche du meurtrier de leur camarade, que l'on était fort

heureusement parvenu à soustraire à leur fureur; mais ayant cru le reconnaître dans la personne d'un autre officier, ils voulurent fusiller M. Delaunay, lieutenant au même régiment de grenadiers. Ce ne fut qu'avec une peine extrême que l'on put le leur arracher des mains et prouver son innocence.

La fatigue mit fin à cette effervescence; chacun rejoignit son faisceau, prit son sac pour oreiller et s'abandonna aux douceurs d'un repos si nécessaire et si bien mérité.

Mais, vers deux heures du matin, la grenadière vint brusquement encore nous donner le signal du départ. Nous étions cependant bien heureux, là, couchés sur la terre, et livrés peut-être pour la plupart aux illusions de quelques beaux rêves de gloire et d'avenir!... Pourquoi donc nous y arracher, pour nous placer en présence de la plus affreuse des réalités pour qui aime sa patrie : voir les armées étrangères camper sous les murs de Paris et jusque dans ses parcs et sur ses boulevards!... Mais il était écrit dans le livre du destin que les nobles débris de la grande armée seraient, ainsi que leur Empereur, abreuvés des douleurs les plus amères, et forcés d'être les témoins de mille perfidies plus irritantes que leurs malheurs n'étaient grands!!!..

Pendant que la garde impériale se rendait

par la chaussée de Meaux sous les murs de Paris, et allait prendre position sur les hauteurs de Charonne et de Chaumont, où des tentes nous furent envoyées, les corps qui avaient suivi la route de Compiègne disputaient pied à pied les approches de la capitale à Blücher. Pierrefitte et la Patte-d'Oie furent surtout témoins de la patriotique résistance de nos braves frères d'armes; mais déjà la cavalerie ennemie avait pénétré dans la plaine des Vertus en passant entre nous et notre aile gauche, et menaçait Saint-Denis.

L'armée entière fut donc réunie devant Paris, le 29 juin, dans la journée, où l'on nous donna pour récompense de tant de sang et de tant de sueurs répandus depuis quinze jours pour l'honneur de la France, lecture de l'ordre du jour ci-après du maréchal prince d'Eckmühl, alors ministre de la guerre :

« Ordre du jour du 28 juin 1815.

« L'ARMÉE EST PRÉVENUE QU'IL VA ÊTRE PAYÉ
» UN MOIS D'APPOINTEMENTS A MM. LES OFFICIERS
» ET QUINZE JOURS DE SOLDE AUX SOUS-OFFICIERS
» ET SOLDATS.

» Le maréchal ministre de la guerre,

« Signé Prince d'ECKMUHL. »

A part la sécheresse et le laconisme imper-

tinents de cet ordre du jour, on avouera qu'un maréchal de l'empire, qu'un homme qui devait sa haute position autant et plus peut-être au courage et au sang des soldats français qu'à son mérite personnel, eût dû puiser dans ses souvenirs de reconnaissance quelque chose d'un peu plus digne que de misérables paroles d'argent ! ! ! . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Ici, soldat ! je m'arrête ! ... Ici, je brise la plume qui vient de te retracer la longue et sanglante agonie de la grande armée !... — « Encore ?... Encore ?... père grognard ?... » t'entends-je répéter du fond de ma prison, comme ces villageois groupés autour du conteur de veillées du hameau. — Non, soldat, mon ami ; non !.. Permets, permets, au contraire, que je résiste à ton impatiente curiosité !... Qu'aurai-je désormais à te dire ?... De tristes récits des plus mauvais jours de ton pays ?... Non, permets que je m'arrête ici !.. Ton cœur, naïf et pur, bondirait d'indignation si je te disais tout ce dont j'eus la douleur d'être le témoin : Paris nous a fermé ses portes !... Oui, il nous les a fermées, à nous, soldats, tout couverts encore de sang et de sueurs, haletants de fatigues et succombant

de besoin : ses restaurants et ses cafés se sont aussi fermés pour nous!... Nos amis, nos parents, à qui la nouvelle de notre existence, reçue de notre bouche même, eût rendu la joie, nous ne pourrons les embrasser, les presser contre nos cœurs malades, déchirés par tant de revers!... Les traîtres, seuls, auront la faculté d'y aller trafiquer de l'honneur de la France!... La vue d'un de ses soldats sera, pour le Palais-Royal, le signal de fermer les boutiques : nos généraux ne répandent-ils pas que nous sommes tous des brigands qui ne rêvons que viol et pillage, comme si nous eussions cessé d'être français parce que nous étions accablés par la mauvaise fortune!!!...

Paris ne sourira qu'aux soldats de Blücher et de Wellington; pour eux tout sera ouvert, et partout aux deux battants!...

Quatre-vingt-dix mille braves sont encore en bataille et protègent Paris; tous réclament, à grand cri, une éclatante revanche du désastre de Waterloo!... On nous en laisse entrevoir l'espérance!... Chacun prépare ses armes et fait repasser son sabre; nous complétons nos munitions; chacun reprend sa place de bataille et fait face à l'ennemi!... Le cavalier a son manteau en sautoir, et le sabre au poing; le lancier a roulé son élégant fanion sur la hampe de sa lance; l'infanterie a formé ses colonnes

d'attaque et l'artillerie tient sa mèche allumée !.. Des bords du canal de l'Ourq à la barrière de Montrouge l'armée n'attend que le signal du combat !... Ce signal, promis pour midi, doit partir du sommet de Montmartre et avoir pour écho immédiat les cinq cents bouches à feu qui garnissent notre front.

Chacun a l'oreille au guet et l'œil fixé sur Montmartre !. L'impatience est à son comble, car l'ennemi, lui aussi, est en bataille à cinq cents toises de nous, mais il n'ose ouvrir le feu : peut-être en sait-il plus que nous !... L'heure, en effet, s'écoule et nul tourbillon de la blanche fumée ne s'élève !!!. Que se passe-t-il donc ?... Quatre-vingt-dix mille soldats ont juré de vaincre, ou d'écraser avant de mourir, Blücher et ses soixante-deux mille soldats qui nous ont arraché la victoire !... Qui donc veut nous ravir cet héroïque trépas ?... Qui? soldat!... Nos généraux, mon ami !... ils n'avaient plus dans les veines de sang pour la patrie !.. (*a*),

(*a*) Il est douloureux pour nous d'avoir à consigner ici que, dans un conseil de guerre, composé de maréchaux et de lieutenants-généraux de l'Empire, convoqué, le 1er juillet, à neuf heures du soir, à La Villette, par le maréchal prince d'Eckmühl, il fut décidé, à la majorité de 48 VOIX contre 2, que 90,000 *soldats français*, — nous ne tenons pas compte, dans ce chiffre, des 14,000 fédérés ni de 30,000 gardes nationaux, — que 90,000 *soldats français*, dont 15,000 de cavalerie excellente, et 500 bouches à feu, ne pouvaient OSER se

le soldat, seul, s'en trouvait encore et le voulait répandre jusqu'à la dernière goutte!... Mais.... notre arrêt venait d'être signé aux pieds même de ce Montmartre d'où nous attendions le signal de la victoire ou de la mort!...

Un conseil de **Maréchaux de l'Empire** vient d'y briser nos armes d'un trait de plume, et la honte nous reste!!!!...............

L'armée prussienne doit ouvrir ses rangs, et, la tête basse, le cœur navré, nous aurons à les traverser sans combattre, pour recevoir le coup de grâce sur les bords de la Loire!!...

Il n'y a plus d'Empereur!... il est prisonnier dans son palais de La Malmaison, et comme pour **sa grande armée**, le 3 juillet 1815 sera aussi son dernier jour!... Et tu voudrais, soldat! que je te fisse le tableau de tant de douleurs, de tant d'humiliations subies?... Non! assez comme cela!... Non!... Mais un jour, et ce jour n'est peut-être pas éloigné, car j'ai bien souffert, moi aussi, soldat, depuis l'époque

mesurer contre les 62,000 Prussiens de Blücher, ni espérer les battre *dans leur marche de flanc* au travers des défilés de Saint-Germain, avant l'arrivée des 30,000 anglais de Wellington, encore à *deux journées de marche* en arrière!.. Tristes conséquences des délices de Capoue, et de la trop grande prodigalité de l'Empereur envers ses lieutenants!... L'action de la fortune sur ses favoris serait-elle donc de les rendre toujours égoïstes, ingrats, traîtres ou lâches?... 1814, 1815 et 1830 ne sembleraient que trop le prouver!...

dont tu connais maintenant la trop funèbre histoire!... Un jour, tu trouveras, près de mon cercueil, un papier à ton adresse; il sera cacheté de noir, car il contiendra le testament de la GRANDE ARMÉE!!..

Je l'écrirai pour toi, soldat! car pour toi seul, aujourd'hui, j'ai de l'estime, de l'affection et du respect : oui, du respect, car tu en mérites!!.. Pendant que, tout autour de toi, tout tombe en pourriture, seul tu conserves la vertu antique, l'abnégation et le dévoûment à ton pays! Reste fidèle à ces nobles traditions du soldat français; laisse passer devant toi, avec un dédaigneux regard, ce torrent corrompu qui emporte aujourd'hui toutes les sommités sociales. Reste ferme à ton poste, soldat?.. ton tour viendra, je te le prédis : la vertu, tôt ou tard, reçoit sa récompense, de même que le crime de lèse-nation reçoit aussi, tôt ou tard, le châtiment qui lui est réservé!!.. Repose-toi sur la pureté de ta conscience; jouis, en attendant des jours plus dignes de toi, jouis du sommeil sans remords qu'elle te laisse, et attends, l'arme aux pieds et dans cette attitude haute et fière qui te sied si bien, attends que ton tour revienne!!.. La France te réclamera!!! Tu seras rappelé pour la tirer de la fange où elle se débat!... Une fin pareille ne saurait aller à LA GRANDE NATION!... car si sa tête est pourrie, le cœur en est encore chaud, noble,

généreux!... La sève de l'arbre part toujours du tronc, et ce tronc c'est toi, soldat!!..

Hippolyte DE MAUDUIT.



PIÈCES

JUSTIFICATIVES.

NOMS DES CORPS D'ARMÉES.	NOMS DES DIVISIONS.	NOMS des GÉNÉRAUX de DIVISIONS.	NUMÉROS DES RÉGIMENTS.	HOMMES.	CHEVAUX.
11me. Le Duc De Castiglione. (Augereau.)	30me.	Leudelet.	2e,4e,6e,8e,16e,17e,18e,21e,28e lég.,14e,28e de l., Wesphal.	18,000	400
	31me.	Lagrange.	27e léger, 27e, 63e de ligne etc.	9,900	»
	32me.	Durutte.	Régiments de Réwalscheren, Belle ile et de la Méditerranée	12,000	»
	34me.	Morand.	3e, 29e de ligne, Hessois, Saxons, etc.	12,900	600
			Dragons, chasseurs.	1,600	1,500
Corps du prince de Schwartzenberg.	Autrichiens.		Autrichiens.	30,000	6,000
1re. Corps de Cavalerie Nansouty.	1er légère.	Bruyères.	16e chasseurs, 7e, 8e hussards, Polonais, Prussiens.	6,500	6,700
	1er de grosse cavaler.	Saint-Germain.	2e, 3e, 9e cuirassiers, 1er chevau-légers.	3,700	3,800
	5me idem.	Valence.	6e, 11e, 12e cuirassiers, 5e chevau-légers.	3,200	3,300
2me Montbrun.	2me légère.	Pajol.	11e, 12e chasseurs, 9e hussards, Prussiens, Polonais.	4,800	4,900
	2me de grosse cavale.	Wathier.	5e, 8e, 10e cuirassiers, 2e chevau-légers.	2,700	2,800
	4me idem.	De France.	1er, 2e carabiniers, 1er cuirassiers, 4e chevau-légers.	2,900	2,900
3me. Grouchy.	3me légère.	Chastel.	6e, 8e, 23e chasseurs, 6e hussards, Bavarois, Saxons.	4,300	4,700
	3me de grosse cavale.	Doumerc.	4e, 7e, 14e cuirassiers, 3e chevau-légers.	3,300	3,300
	6me idem.	Lahoussaye.	7e, 23e, 28e et 30e dragons.	2,800	3,000
4me Latour-Maubourg.	4me légère.	Rozniecki.	Polonais.	4,600	5.100
	7me idem.	Lorgo.	Saxons, Wesphaliens.	3,200	»
Garde Impériale.			Garde impériale, infanterie, cavalerie et artillerie	43,300	16,000
		Claparède.	Polonais, division de la Vistule.	8,300	500
Grand-Parc.		Lariboissière.	Grand parc d'artillerie.	9,500	4,800
		Chasseloup.	Grand parc du génie.	5,100	900
		Picard.	Équipages militaires.	7,800	[illegible]

Garnisons	Michaud.	Magdebourg	900	»
	Lagrange.	Dantzig	7,000	1,000
	Liobert.	Stetin. (Les garnisons de ces places ont été fournies par les corps d'armées)	»	»
	Jornier d'Albo.	Custrin.	»	»
	Laplane.	Glogau.	»	»
	Durutte.	Berlin.	»	»
	Morand.	Stralsun.	»	»
	Loison.	Kœnisberg	5,000	200
	Carra Saint-Cyr.	Hambourg, cohortes de la garde nationale, 1er ban.	5,700	»
Division Princière	Carra Saint-Cyr.	Troupes des princes de la confédération	7,300	300
25e d'infanterie	Destrées.	Troupes Napolitaines	8,000	1,000
Division Danoise	Eswald.	Troupes Danoises	9,800	2,000
Troupes en marche	Infanterie.		25,000	»
	Cavalerie.		14,000	14,000
	Artillerie, génie.		4,000	2,500
Dépôts généraux de cavalerie	Bourcier.	Détachement de tous les régiments de cavalerie	1,500	600

RÉCAPITULATION.

Hommes	680,500
Chevaux	176,850
Canons	1,194
Fourgons	2,766

COMPOSITION

DE

L'ARMÉE FRANÇAISE EN RUSSIE,

1812.

Français	286,982
Troupes cônfédérées Badois, Hessois, Saxons, Srelitz, Bergois, Neuchatelais	25,600
Polonais	64,960
Autrichiens	30,000
Prussiens	25,260
Espagnols	6,800
Portugais	7,100
Bavarois	29,174
Saxons	24,574
Wespaliens	59,200
Wurtembergeois	10,000
Danois	9,800
Croates	8,750
Suisses	6,100
Dalmates	8,000
Italiens	69,000
Napolitains	8,000
Illyriens	1,200
TOTAL	680,500
Français	286,982
Étrangers	393,318
TOTAL	680,500

PIÈCES JUSTIFICATIVES N° 2.

TRAITÉ DE PAIX

ENTRE

LE ROI ET LES PUISSANCES ALLIÉES

CONCLU A PARIS LE 30 MAI 1814.

AU NOM DE LA TRÈS SAINTE ET INDIVISIBLE TRINITÉ.

Sa Majesté le Roi de France et de Navarre d'une part, et S. M. l'Empereur d'Autriche, Roi de Hongrie et de Bohême, et ses alliés, d'autre part, étant animés d'un égal désir de mettre fin aux longues agitations de l'Europe et aux malheurs des peuples par une paix solide, fondée sur une juste répartition des forces entre les puissances et portant dans ses stipulations la garantie de sa durée; et S. M. l'Empereur d'Autriche, Roi de Hongrie et de Bohême, et ses alliés, ne voulant plus exiger de la France, aujourd'hui que s'étant replacé sous le gouvernement paternel de ses Rois,

elle offre ainsi à l'Europe un gage de sécurité et de stabilité, des conditions et des garanties qu'ils lui avaient à regret demandées sous son dernier gouvernement, leurs dites Majestés ont nommé des plénipotentiaires pour discuter, arrêter et signer un traité de paix et d'amitié, savoir :

S. M. le Roi de France et de Navarre : M. Charles-Maurice Talleyrand-Périgord, prince de Bénévent, Grand-Croix de l'ordre de Léopold d'Autriche, chevalier de l'ordre de Saint-André-de-Russie, des ordres de l'Aigle-Noir et de l'Aigle-Rouge de Prusse, son ministre et secrétaire-d'état des affaires étrangères.

Et S. M. l'Empereur d'Autriche, Roi de Hongrie et de Bohême; MM. le prince Clément Wenceslas-Lothaire de Metternich-Winnebourb-Ochssenhausen, chevalier de la Toison-d'Or, Grand-Croix de l'ordre de Saint-Etienne, Grand-Aigle de la Légion-d'Honneur, chevalier des ordres de Saint-André, de Saint-Alexandre-Neuwski et de Sainte-Anne de première classe de Russie, chevalier Grand-Croix des ordres de l'Aigle-Noir et de l'Aigle-Rouge de Prusse, Grand-Croix de l'ordre de Saint-Joseph de Wurtzbourg, chevalier de l'ordre de Saint-Hubert de Bavière, de celui de l'Aigle-d'Or de Wurtemberg, et de plusieurs autres, chambellan, conseiller intime actuel, ministre d'État, des conférences et des affaires étrangères de S. M. I. et R. apostolique.

Et le comte Jean-Philippe de Stadion-Thannhausen et Warthausen, chevalier de la Toison-d'Or, Grand-Croix de l'ordre de Saint-Etienne, chevalier des ordres de Saint-Alexandre-Neuwsky et de Sainte-Anne de première classe, chevalier Grand-Croix des ordres de l'Aigle-Noir et de l'Aigle-Rouge de Prusse, chambellan, conseiller actuel, ministre d'État et des conférences de S. M. I. et R. apostolique ;

Lesquels après avoir échangé leurs pleins pouvoirs, trouvés en bonne et due forme, sont convenus des articles suivants :

Article 1er, Il y aura, à compter de ce jour, paix et amitié entre S. M. le Roi de France et de Navarre, d'une part, et S. M. l'Empereur d'Autriche, Roi de Hongrie et de Bohême, et ses alliés, de l'autre part, leurs héritiers et successeurs, leurs états et sujets respectifs, à perpétuité.

Les hautes parties contractantes apporteront tous leurs

soins à maintenir, non seulement entre elles mais encore, autant qu'il dépend d'elles, entre tous les États de l'Europe, la bonne harmonie et intelligence si nécessaires à son repos.

2. Le royaume de France conserve l'intégrité de ses limites telles qu'elles existaient à l'époque du 1er janvier 1792. Il recevra, en outre, une augmentation de territoire comprise dans la ligne de démarcation fixée par l'article suivant.

3. Du côté de la Belgique, de l'Allemagne et de l'Italie, l'ancienne frontière, ainsi qu'elle existait le 1er janvier 1792, sera rétablie, en commençant de la mer du Nord entre Dunkerque et Nieuport, jusqu'à la Méditerranée entre Cannes et Nice, avec les rectifications suivantes :

1° Dans le département de Jemmapes, les cantons de Dour, Merbes-le-Château, Beaumont et Chimay resteront à la France : la ligne de démarcation passera, là où elle touche le canton de Dour, entre ce canton et ceux de Bossu et Paturage, ainsi que plus loin entre celui de Merbes-le-Château et ceux de Binch et de Thuin.

2° Dans le département de Sambre et Meuse, les cantons de Valcour, Florennes, Beauraing et Gédinne appartiendront à la France : la démarcation quand elle atteint ce département suivra la ligne qui sépare les cantons précités du département de Jemmâpes et du reste de celui de Sambre-et-Meuse.

3° Dans le département de la Moselle, la nouvelle démarcation, là où elle s'écarte de l'ancienne, sera formée par une ligne à tirer depuis Perle jusqu'à Fremesdorf, et par celle qui sépare le canton de Tholey du reste du département de la Moselle.

4° Dans le département de la Sarre, les cantons de Saarbruck et d'Arneval resteront à la France, ainsi que la partie de celui de Lebach qui est située au midi d'une ligne à tirer le long des confins des villages de Herchenbach, Ueberhofen, Hilsbach et Hall (en laissant ces différents endroits hors de la frontière française) jusqu'au point ou près de Querseille (qui appartient à la France), la ligne qui sépare les cantons d'Arneval et d'Ottweiler atteint celle qui sépare ceux d'Arneval et de Lebach ; la frontière de ce côté sera formée par

la ligne ci-dessus désignée, et ensuite par celle qui sépare le canton d'Arneval de celui de Bliecastel.

5° La forteresse de Landau ayant formé avant l'année 1792 un point isolé dans l'Allemagne, la France conserve au-delà de ses frontières une partie des départements du Mont-Tonnère et du Bas-Rhin, pour joindre la forteresse de Landau et son rayon au reste du royaume. La nouvelle démarcation , en partant du point où près de d'Obersteinbach (qui reste hors des limites de la France), la frontière entre le département de la Moselle et celui du Mont-Tonnère atteint le département du Bas-Rhin, suivra la ligne qui sépare les cantons de Weissembourg et de Bergzbern (du côté de la France), des canton de Pirmasens, Dahn et Anweiler (du côté de l'Allemagne), jusqu'au point où ces limites, près du village de Wolmersheim, touchent l'ancien rayon de la forteresse de Landau : de ce rayon, qui reste ainsi qu'il était en 1792, la nouvelle frontière suivra le bras de la rivière de la Queich, qui en quittant ce rayon près de Queicheim (qui reste à la France) passe près des villages de Merlenheim, Knittelsheim et Belheim (demeurant également français), jusqu'au Rhin, qui continuera ensuite à former la limite de la France et de l'Allemagne.

Quant au Rhin, le thalweg constituera la limite de manière cependant que les changements que subira par la suite le cours de ce fleuve n'auront à l'avenir aucun effet sur la propriété des îles qui s'y trouvent : l'état de possession de ces îles sera rétabli tel qu'il existait à l'époque de la signature du traité de Lunéville.

6° Dans le département du Doubs, la frontière sera rectifiée de manière à ce qu'elle commence au-dessus de la Rançonnière, près de Locle, et suive la crête du Jura entre le Cerneux-Péquignot et le village de Fontenelles jusqu'à une cîme du Jura située à environ sept ou huit mille pieds au nord-ouest du village de la Brévine, où elle retombera dans l'ancienne limite de la France.

7° Dans le département du Leman, les frontières entre le territoire français, le pays de Vaux et les différentes portions du territoire de la république de Genève (qui fera partie de la Suisse), restent les mêmes qu'elles étaient avant l'incorpo-

ration de Genève à la France, mais le canton de Frangi, celui de Saint-Julien (à l'exception de la partie située au nord d'une ligne à tirer du point où la rivière de la Laire entre, près de Chancy dans le territoire genevois, le long des confins de Seseguin, Lacouex et Seseneuve, qui resteront hors des limites de la France), le canton de Reignier (à l'exception de la portion qui se trouve à l'est d'une ligne qui suit les confins de la Muraz, Bussy, Pers et Cornier qui seront hors des limites françaises), et le canton de la Roche (à l'exeption des endroits nommés Laroche et Armanoy avec leurs districts), resteront à la France; la frontière suivra les limites de ces différents cantons et les lignes qui séparent les portions qui demeurent à la France de celles qu'elle ne conserve pas.

8° Dans le département du Mont-Blanc, la France acquiert la sous-préfecture de Chambéry (à l'exception des cantons de l'hôpital, de Saint-Pierre-d'Albigny, de la Rocette et de Montmelian), et la sous-préfecture d'Anecy (à l'exception de la partie du canton de Faverge située à l'est d'une ligne qui passe entre Ourechaise et Marlens du côté de la France, et Marthod et Ugine du côté opposé et qui suit après, la crête des montagnes, jusqu'à la frontière du canton de Thones) : c'est cette ligne qui, avec la limite des cantons mentionnés, formera de ce côté la nouvelle frontière.

Du côté des Pyrénées, les frontières restent telles qu'elles étaient entre les deux royaumes de France et d'Espagne à l'époque du 1er janvier 1792, et il sera de suite nommé une commission mixte de la part des couronnes pour en fixer la démarcation finale.

La France renonce à tous droits de suzeraineté et de souveraineté et de possession sur tous les pays et districs, villes et endroits quelconques situés hors de la fontière ci-dessus désignée; la principauté de Monaco étant toutefois replacée dans les rapports où elle se trouvait avant le 1er janvier 1792.

Les cours alliées assurent à la France la possession de la principauté d'Avignon et du comtat Venaissin, du comté de Montbéliard et de toutes les enclaves qui ont appartenu autrefois à l'Allemagne, comprises dans la frontière ci-dessus indiquée, qu'elles aient été incorporées à la France avant ou après le 1er janvier 1792. Les puissances se réservent récipro-

quement la faculté entière de fortifier tel point de leurs États qu'elles jugeront convenable pour leur sûreté.

Pour éviter toute lésion de propriétés particulières et mettre à couvert, d'après les principes les plus libéraux, les biens d'individus domiciliés sur les frontières, il sera nommé par chacun des États limitrophes de la France des commissaires pour procéder, conjointement avec des commissaires français, à la délimitation des pays respectifs.

Aussitôt que le travail des commissaires sera terminé, il sera dressé des cartes signées par les commissaires respectifs et placé des poteaux qui constateront les limites réciproques.

4. Pour assurer les communications de la ville de Genève avec d'autres parties du territoire de la Suisse situées sur le lac, la France consent à ce que l'usage de la route par Versoy soit commun aux deux pays : les gouvernements respectifs s'entendront à l'amiable sur les moyens de prévenir la contrebande, et de régler le cours des postes et l'entretien de la route.

5. La navigation sur le Rhin, du point où il devient navigable jusqu'à la mer et réciproquement, sera libre de telle sorte qu'elle ne puisse être interdite à personne ; et l'on s'occupera, au futur congrès, des principes d'après lesquels on pourra régler les droits à lever par les États riverains, de la manière la plus égale et la plus favorable au commerce de toutes les nations.

Il sera examiné et décidé, de même dans le futur congrès, de quelle manière, pour faciliter les communications entre les peuples et les rendre toujours moins étrangers les uns aux autres, la disposition ci-dessus pourra être également étendue à tous les autres fleuves qui, dans leur cours navigable, séparent ou traversent différents États.

6. La Hollande, placée sous la souveraineté de la maison d'Orange, recevra un accroissement de territoire. Le titre et l'exercice de la souveraineté n'y pourront, dans aucun cas, appartenir à aucun prince portant ou appelé à porter une couronne étrangère.

Les États de l'Allemagne seront indépendants et unis par un lien fédératif.

La Suisse, indépendante, continuera de se gouverner par elle-même.

L'Italie, hors des limites des pays qui reviendront à l'Autriche, sera composée d'États souverains.

7. L'île de Malte et ses dépendances appartiendront en toute propriété et souveraineté à S. M. Britannique.

8. S. M. Britannique, stipulant pour elle et pour ses alliés, s'engage à restituer à S. M. très chrétienne, dans les délais qui seront ci-après fixés, les colonies, les pêcheries, comptoirs et établissements de tout genre que la France possédait au 1er janvier 1792 dans les mers et sur les continents de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Asie, à l'exception toutefois des îles de Tabago et de Sainte-Lucie, et de l'île de France et de ses dépendances, nommément Rodrigue et les Séchelles, lesquelles S. M. très chrétienne cède, en toute propriété et souveraineté, à S. M. Britanniqne, comme aussi de la partie de Saint-Domingue cédée à la France par la paix de Bâle, et que S. M. très chrétienne retrocède à S. M. catholique en toute propriété et souveraineté.

9. S. M. le Roi de Suède et de Norvège, en conséquence d'arrangements pris avec ses alliés et pour l'exécution de l'article précédent, consent à ce que l'île de la Guadeloupe soit restituée à S. M. très chrétienne, et cède tous les droits qu'il peut avoir sur cette île.

10. S. M. très fidèle, en conséquence d'arrangements pris avec ses alliés et pour l'exécution de l'article précédent, consent à ce que l'île de la Guadeloupe soit restituée à S. M. très chrétienne, et cède tous les droits qu'il peut avoir sur cette île.

S. M. très fidèle, en conséquence d'arrangements pris avec ses alliés, et pour l'exécution de l'article 8, s'engage à restituer à S. M. très chrétienne, dans le délai fixé, la Guyanne française telle qu'elle existait au 1er janvier 1792.

L'effet de la stipulation ci-dessus étant de faire revivre la contestation existante à cette époque au sujet des limites, il est convenu que cette contestation sera terminée par un arrangement amiable entre les deux cours, sous la médiation de S. M. Britannique.

11. Les places et forts existants dans les colonies et établis-

sements qui doivent être rendus à S. M. très chrétienne, en vertu des articles 8, 9 et 10, seront remis dans l'état où ils se trouveront au moment de la signature du présent traité.

12. S. M. Britannique s'engage à faire jouir les sujets de S. M. très chrétienne, relativement au commerce et à la sûreté de leurs personnes et propriétés dans les limites de la souveraineté britannique sur le continent des Indes, des mêmes facilités, priviléges et protection qui sont à présent ou seront accordés aux nations les plus favorisées. De son côté, S. M. très chrétienne n'ayant rien plus à cœur que la perpétuité de la paix entre les deux couronnes de France et d'Angleterre, et voulant contribuer autant qu'il est en elle, à écarter, dès à présent, des rapports des deux peuples, ce qui pourrait un jour altérer la bonne intelligence mutuelle, s'engage à ne faire aucun ouvrage de fortification dans les établissements qui lui doivent être restitués et qui sont situés dans les limites de la souveraineté publique sur le continent des Indes, et à ne mettre dans ces établissements que le nombre de troupes nécessaire pour le maintien de la police.

13. Quant au droit de pêche des français sur le grand banc de Terre-Neuve, sur les côtes de l'île de ce nom et des îles adjacentes, et dans le golfe de Saint-Laurent, tout sera remis sur le même pied qu'en 1792.

14. Les colonies, comptoirs et établissements qui doivent être restitués à S. M. très chrétienne par S. M. Britannique ou ses alliés seront remis; savoir : ceux qui sont dans les mers du nord ou dans les mers et sur les continents de l'Amérique et de l'Afrique, dans les trois mois, et ceux qui sont au delà du Cap-de-Bonne-Espérance, dans les six mois qui suivront la ratification du présent traité.

15. Les hautes parties contractantes s'étant réservé, par l'art. 4 de la convention du 23 avril dernier, de régler, dans le présent traité de paix définitif, le sort des arsenaux et des vaisseaux de guerre armés et non armés qui se trouvent dans les places maritimes remises par la France en exécution de l'art. 2 de ladite convention, il est convenu que lesdits vaisseaux et bâtiments de guerre armés et non armés, comme aussi l'artillerie navale et les munitions navales, et tous les

matériaux de construction et d'armement, seront partagés entre la France et le pays où les places sont situées, dans la proportion de deux tiers pour la France et d'un tiers pour les puissances auxquelles lesdites places appartiendront.

Seront considérés comme matériaux et partagés comme tels dans la proportion ci-dessus énoncée, après avoir été démolis, les vaisseaux et bâtiments en construction qui ne seraient pas en état d'être mis en mer six semaines après la signature du présent traité.

Des commissaires seront nommés, de part et d'autre, pour arrêter le partage et en dresser l'état ; et des passeports ou sauf-conduits seront donnés par les puissances alliées pour assurer le retour en France des gens de mer et employés français.

Ne sont compris dans les stipulations ci-dessus les vaisseaux et arsenaux existant dans les places maritimes qui seraient tombées au pouvoir des alliés antérieurement au 23 avril, ni les vaisseaux et arsenaux qui appartenaient à la Hollande et nommément la flotte du Texel.

Le gouvernement de la France s'oblige à retirer ou à faire vendre tout ce qui lui appartiendra par les stipulations ci-dessus énoncées, dans le délai de trois mois, après le partage effectué.

Dorénavant le port d'Anvers sera un port de commerce.

16. Les hautes parties contractantes, voulant mettre et faire mettre dans un entier oubli les divisions qui ont agité l'Europe, déclarent et promettent que dans les pays restitués et cédés par le présent traité aucun individu, de quelque classe et condition qu'il soit, ne pourra être poursuivi, inquiété ou troublé, dans sa personne ou dans sa propriété, sous aucun prétexte, ou à cause de sa conduite ou opinion politique, ou de son attachement, soit à aucune des parties contractantes, soit à des gouvernements qui ont cessé d'exister, ou pour toute autre raison, si ce n'est pour les dettes contractées envers les individus ou pour des actes postérieurs au présent traité.

17. Dans tous les pays qui doivent ou devront changer de maîtres, tant en vertu du présent traité que des arrangements qui doivent être faits en conséquence, il sera accordé

aux habitants naturels ou étrangers, de quelque condition et nation qu'ils soient, un espace de six ans, à compter de l'échange des ratifications, pour disposer, s'ils le jugent convenable, de leur propriété acquise, soit avant soit depuis la guerre actuelle, et se retirer dans tels pays qu'il leur plaira de choisir.

18. Les puissances alliées, voulant donner à S. M. très chrétienne un nouveau témoignage de leur désir de faire disparaître, autant qu'il est en elles, les conséquences de l'époque de malheur si heureusement terminée par la présente paix, renoncent à la totalité des sommes que les gouvernements ont à réclamer à la France, à raison de contrats, de fournitures ou d'avances quelconques faites au gouvernement français dans les différentes guerres qui ont eu lieu depuis 1792.

De son côté, S. M. très chrétienne renonce à toute réclamation qu'elle pourrait former contre les puissances alliées aux mêmes titres. En exécution de cet article, les hautes parties contractantes s'engagent à se remettre mutuellement tous les titres, obligations et documents qui ont rapport aux créances auxquelles elles ont réciproquement renoncé.

19. Le Gouvernement français s'engage à faire liquider et payer les sommes qu'il se trouverait devoir d'ailleurs dans des pays hors de son territoire, en vertu de contrats ou d'autres engagements formels passés entre des individus ou des établissements particuliers et les autorités françaises, tant pour fournitures qu'à raison des obligations légales,

20. Les hautes parties contractantes nommeront immédiatement après l'échange des ratifications du présent traité, des commissaires pour régler et tenir la main à l'exécution de l'ensemble des dispositions renfermées dans les articles 18 et 19. Ces commissaires s'occuperont de l'examen des réclamations dont il est parlé dans l'article précédent, de la liquidation des sommes réclamées et du mode dont le gouvernement français proposera de s'en acquitter. Ils seront chargés de même de la remise des titres, obligations et documents relatifs aux créances auxquelles les hautes parties contractantes renoncent mutuellement, de manière que la

ratification du résultat de leur travail complètera cette renonciation réciproque.

21. Les dettes spécialement hypothéquées dans leur origine sur les pays qui cesseront d'appartenir à la France, ou contractées pour leur administration intérieure, resteront à la charge de ces mêmes pays. Il sera tenu compte, en conséquence, au gouvernement français, à partir du 22 décembre 1818, de celles de ces dettes qui ont été converties en inscriptions au grand-livre de la dette publique de France. Les titres de toutes celles qui ont été préparées pour l'inscription, et n'ont pas encore été inscrites, seront remis aux gouvernements des pays respectifs. Les états de toutes ces dettes seront dressés et arrêtés par une commission mixte.

22. Le Gouvernement français restera chargé, de son côté, du remboursement de toutes les sommes versées par les sujets des pays ci-dessus mentionnés, dans les caisses françaises, soit à titre de cautionnements, de dépôts ou de consignations. De même, les sujets français, serviteurs desdits pays, qui ont versé des sommes à titre de cautionnements, dépôts ou consignations dans leurs trésors respectifs, seront fidèlement remboursés.

23. Les titulaires des places assujetties à cautionnement, qui n'ont pas de maniement de deniers, seront remboursés avec les intérêts jusqu'à parfait payement, à Paris, par cinquième et par année, à partir de la date du présent traité.

A l'égard de ceux qui sont comptables, ce remboursement commencera, au plus tard, six mois après la présentation de leurs comptes, le seul cas de malversation excepté. Une copie du dernier compte sera remise au gouvernement de leur pays pour lui servir de renseignement et de point de départ.

24. Les dépôts judiciaires et consignations faits dans la caisse d'amortissement, en exécution de la loi du 28 nivôse an XIII (18 janvier 1805), et qui appartiennent à des habitants des pays que la France cesse de posséder, seront remis dans le terme d'une année, à compter de l'échange des ratifications du présent traité, entre les mains des autorités desdits pays, à l'exception de ceux de ces dépôts et consignations qui intéressent des sujets français, dans lequel cas ils reste-

ront dans la caisse d'amortissement pour n'être remis que sur les justifications résultantes des autorités compétentes.

25. Les fonds déposés par les communes et établissements publics dans la caisse de service et dans la caisse d'amortissement, ou dans toute autre caisse du gouvernement, leur seront remboursés par cinquième, d'année en année, à partir de la date du présent traité, sous la déduction des avances qui leur auraient été faites et sauf les oppositions régulières faites sur ces fonds par des créanciers desdites communes et desdits établissements publics.

26. A dater du 1er janvier 1814, le Gouvernement français cesse d'être chargé de payements de toute pension civile, militaire et ecclésiastique, solde de retraite et traitement de réforme à tout individu qui se trouve n'être plus sujet français.

27. Les domaines nationaux acquis à titre onéreux par des sujets français dans les ci-devant départements de la Belgique, de la rive gauche du Rhin et des Alpes, hors des anciennes limites de la France, sont et demeurent garantis aux acquéreurs.

28. L'abolition des droits d'aubaine, de détraction et autres de la même nature, dans les pays qui l'ont réciproquement stipulée avec la France, ou qui lui avaient précédemment été réunis, est expressément maintenue.

29. Le Gouvernement français s'engage à faire restituer les obligations et autres titres qui auraient été saisis dans les provinces occupées par les armées ou administrations françaises, et dans le cas où la restitution ne pourrait en être effectuée, ces obligations et titres sont et demeurent anéantis.

30. Les sommes qui seront dues pour tous les travaux d'utilité publique non encore terminés postérieurement au 31 décembre 1812 sur le Rhin et dans les départements détachés de la France par le présent traité passeront à la charge des futurs possesseurs du territoire, et seront liquidées par la commission chargée de la liquidation des dettes des pays.

31. Les archives, cartes, plans et documents quelconques, appartenant aux pays cédés, ou concernant leur administration, seront fidèlement rendus en même temps que le pays,

ou, si cela était impossible, dans un délai qui ne pourra être de plus de six mois après la remise des pays mêmes.

Cette stipulation est applicable aux archives, cartes et planches qui pourraient avoir été enlevées dans les pays momentanément occupés par les différentes armées.

32. Dans le délai de deux mois, toutes les puissances qui ont été engagées de part et d'autre dans la présente guerre enverront des plénipotentiaires à Vienne pour régler, dans un congrès général, les arrangements qui doivent compléter les dispositions du présent traité.

33. Le présent traité sera ratifié, et les ratifications en seront échangées dans le délai de quinze jours, ou plutôt si faire se peut.

En foi de quoi les plénipotentiaires respectifs l'ont signé et y ont apposé le cachet de leurs armes.

Fait à Paris, le 30 mai de l'an de grâce 1814.

(L S) Signé le prince de Bénévent.
(L S) Signé le prince de Metternich.
(L S) Signé le comte de Stadion.

ARTICLE ADDITIONNEL.

Les hautes parties contractantes, voulant effacer toutes les traces des événements malheureux qui ont pesé sur les peuples, sont convenu d'annuler explicitement les effets des traités de 1805 et 1809, en autant qu'ils sont déjà annulés de fait par le présent traité. En conséquence de cette détermination, S. M. très chrétienne promet que les décrets portés contre les sujets français ou réputés français, étant ou ayant été au service de S. M. I. et R. et apostolique, demeureront sans effet, ainsi que les jugements qui ont pu être rendus en exécution de ces décrets.

Le présent article additionnel aura la même force et valeur que s'il était inséré mot à mot au traité patent de ce jour ; il sera ratifié, et les ratifications en seront échangées en même temps. En foi de quoi les plénipotentiaires respectifs l'ont signé et y ont apposé le cachet de leurs armes.

Fait à Paris, le 30 mai de l'an de grâce 1814.

(L S) Signé le prince de Bénévent.

(L S) Signé le prince de Metternich.

(L S) Signé le comte de Stadion.

Le même jour, dans le même lieu et au même moment, le même traité de paix a été conclu entre la France et la Russie, entre la France et la Grande-Bretagne, entre la France et la Prusse, et signé ; savoir :

Le traité entre la France et la Russie, pour la France, par M. Charles-Maurice Talleyrand-Périgord, prince de Bénévent (*ut suprà*) ; et pour la Russie, par MM. André comte Rasoumoffsky, conseillé privé actuel de S. M. l'Empereur de toutes les Russies, chevalier des ordres de Saint-André, de Saint-Alexandre-Newsky et grand-croix de celui de Saint-Volodimir de la première classe, et Charles-Robert de Nesselrode, conseiller privé de sa dite Majesté, chambellan actuel, secrétaire-d'état, chevalier des ordres de Saint-Alexandre-Newsky, grand-croix de celui de Saint-Wolodimir de seconde classe, grand-croix de l'ordre de Léopold d'Autriche, de celui de l'Aigle-Rouge de Prusse, de l'Étoile-Polaire de Suède, et de l'Aigle-d'Or de Wurtemberg ;

Le traité entre la France et la Grande-Bretagne, pour la France par M. Charles-Maurice Talleyrand-Périgord, prince de Bénévent (*ut suprà*) ; et pour la Grande-Bretagne, par le très honorable Robert Steward, vicomte de Castlereag, conseiller de S. M., roi du royaume uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, en son conseil privé, membre de son parlement, colonel du régiment de milice de Londonderry, et son prin-

cipal secrétaire d'État ayant le département des affaires étrangères, etc., etc., etc.

Le sieur George Gordon, d'Aberdeen, vicomte de Formartine, lord Haddo, Methlic, Tarvis et Kellie, etc., l'un des seize pairs représentant la pairie de l'Ecosse dans la chambre haute, chevalier de son très ancien et très noble ordre du Chardon, son ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire près S. M. I. et R. apostolique ;

Le sieur Guillaume Shaw Cathcart, vicomte de Cathcart, baron Cathcart et Greenock, conseiller de sa dite Majesté en son conseil privé, chevalier de son ordre du Chardon et des ordres de Russie, général dans ses armées, et son ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire près S. M. le Roi de Prusse ;

Et l'honorable Charles Guillaume Stewart, chevalier de son très honorable ordre du Bain, membre de son parlement, lieutenant-général dans ses armées, chevalier des ordres de l'Aigle-Noir et de l'Aigle-Rouge de Prusse et de plusieurs autres, et son envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près S. M. le Roi de Prusse.

Le traité entre la France et la Prusse, pour la France, par M. Charles-Maurice Talleyrand-Périgord, prince de Bénévent (*ut suprà*) ; et pour la Prusse par MM. Charles-Auguste baron de Hardenberg, chancelier d'État de S. M. le Roi de Prusse, chevalier du grand ordre de l'Aigle-Noir, de l'Aigle-Rouge, de celui de Saint-Jean-de-Jérusalem et de la Croix-de-Fer-de-Prusse, Grand-Aigle de la Légion-d'Honneur, chevalier des ordres de Saint-André et de Saint-André Newsky et de Ste-Anne de première classe de Russie, grand-croix de l'ordre de Saint-Etienne-de-Hongrie, chevalier de l'ordre de St-Charles-d'Espagne, et de celui des Séraphins de Suède, de l'Aigle-d'Or de Wurtemberg et de plusieurs autres ; et Charles-Guillaume baron de Humboldt, ministre d'État de sa dite Majesté, chambellan et envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire auprès de S. M. I. et R. apostolique, chevalier du grand ordre de l'Aigle-Rouge, de celui de la Croix-de-Fer de Prusse, et de celui de Sainte-Anne de première classe de Russie.

Avec les articles additionnels suivants :

ARTICLE ADDITIONNEL AU TRAITÉ

AVEC LA RUSSIE.

Le duché de Varsovie étant sous l'administration d'un conseil provisoire, établi par la Russie depuis que ce pays a été occupé par ses armes, les deux hautes parties contractantes sont convenues de nommer immédiatement une commission spéciale composée, de part et d'autre, d'un nombre égal de commissaires, qui seront chargés de l'examen de la liquidation et de tous les arrangements relatifs aux prétentions réciproques.

Le présent article additionnel aura la même force et valeur que s'il était inséré mot à mot au traité patent de ce jour. Il sera ratifié, et les ratifications en seront échangées en même temps. En foi de quoi les plénipotentiaires respectifs l'ont signé et y ont apposé le cachet de leurs armes.

Fait à Paris, le 30 mai de l'an de grâce 1814,

(L S) Signé le prince de Bénévent.
(L S) Signé André comte de Rasoumowsky.
(L S) Signé Charles-Robert comte de Nesselrode.

ARTICLES ADDITIONNELS AU TRAITÉ

AVEC LA GRANDE BRETAGNE.

Art. 1er. S. M. très chrétienne, partageant sans réserve tous les sentiments de S. M. Britannique relativement à un genre de commerce que repoussent et les principes de la justice naturelle et les lumières des temps où nous vivons, s'engage à unir, au futur congrès, tous ses efforts à ceux de S. M. Britannique pour faire prononcer par toutes les puissances de la chrétienneté l'abolition de la traite des noirs, de telle sorte que ladite traite cesse universellement, comme elle cessera définitivement et dans tous les cas de la part de la

France, dans un délai de cinq années, et qu'en outre, pendant la durée de ce délai, aucun trafiquant d'esclaves n'en puisse importer ni vendre ailleurs que dans les colonies de l'État dont il est sujet.

2. Le Gouvernement britannique et le Gouvernement français nommeront incessamment des commissaires pour liquider leurs dépenses respectives pour l'entretien des prisonniers de guerre afin de s'arranger sur la manière d'acquitter l'excédant qui se trouverait en faveur de l'une ou de l'autre des deux puissances.

3. Les prisonniers de guerre respectifs seront tenus d'acquitter, avant leur départ du lieu de leur détention, les dettes particulières qu'ils pourraient y avoir contractées, ou de donner au moins caution satisfaisante.

4. Il sera accordé de part et d'autre, aussitôt après la ratification du présent traité de paix, main-levée du séquestre qui aurait été mis depuis l'an 1792 sur les fonds, revenus, créances et autres effets quelconques des hautes parties contractantes ou de leurs sujets.

Les mêmes commissaires dont il est fait mention à l'art. 2 s'occuperont de l'examen et de la liquidation des réclamations des sujets de S. M. Britannique envers le Gouvernement français pour la valeur des biens meubles ou immeubles indûment confisqués par les autorités françaises, ainsi que pour la perte totale ou partielle de leurs créances ou autres propriétés indûment retenues sous le séquestre depuis 1792.

La France s'engage à traiter à cet égard les sujets anglais avec la même justice que les sujets français ont éprouvée en Angleterre, et le gouvernement anglais désirant concourir pour sa part au nouveau témoignage que les puissances alliées ont voulu donner à S. M. très chrétienne de leur désir de faire disparaître les conséquences de l'époque de malheur si heureusement terminée par la paix, s'engage de son côté à renoncer, dès que justice complète sera rendue à ses sujets, à la totalité de l'excédant qui se trouverait en sa faveur relativement à l'entretien des prisonniers de guerre, de manière que la ratification du résultat du travail des commissaires susmentionnés, et l'acquit des sommes ainsi que la restitution

des effets qui seront jugés appartenir aux sujets de S. M. britannique complèteront sa renonciation.

5. Les deux hautes parties contractantes, désirant d'établir les relations les plus amicales entre leurs sujets respectifs, se réservent et promettent de s'entendre et de s'arranger, le plus tôt que faire se pourra, sur leurs intérêts commerciaux, dans l'intention d'encourager et d'augmenter la prospérité de leurs États respectifs (*a*).

Les présents articles additionnels auront la même force et valeur que s'ils étaient insérés mot à mot au traité de ce jour : ils seront ratifiés, et les ratifications en seront échangées en même temps. En foi de quoi les plénipotentiaires respectifs les ont signés et y ont apposé le cachet de leurs armes.

Fait à Paris, le 30 mai de l'an de grâce 1814,

(L S) Signé le prince de Bénévent.
(L S) Signé Castelreagh.
(L S) Signé Aberdeen.
(L S) Signé Cathcart.
(L S) Signé Charles Stewart, lieutenant-général.

ARTICLE ADDITIONNEL AU TRAITÉ

AVEC LA PRUSSE.

Quoique le traité de paix conclu à Bâle le 5 avril 1795, celui de Tilsitt du 9 juillet 1807, la convention de Paris du 20 septembre 1808, ainsi que toutes les conventions et actes quelconques conclus depuis la paix de Bâle entre la Prusse et la France soient déjà annulés de fait par le présent traité,

(*a*) On voit que dès lors l'Angleterre avait su s'arranger de façon que ses intérêts fussent toujours servis par la France ; depuis cette époque elle n'a pas manqué de trouver chez nous des auxiliaires de plus en plus dévoués. Heureuse nation qui trouve si peu d'esclaves et de lâches chez elle, et qui sait si facilement en rencontrer chez ses voisins !

les hautes parties contractantes ont jugé néanmoins à propos de déclarer encore expressément que lesdits traités cessent d'être obligatoires pour tous les articles, tant patents que secrets, et qu'elles renoncent mutuellement à tout droit et se dégagent de toute obligation qui pourrait en découler.

S. M. très chrétienne promet que les décrets portés contre des sujets français ou réputés français, étant ou ayant été au service de S. M. Prussienne, demeurent sans effet, ainsi que les jugements qui ont dû être rendus en exécution de ces décrets.

Le présent article additionnel aura la même valeur que s'il était inséré mot à mot au traité patent de ce jour; il sera ratifié et les ratifications en seront échangées en même temps. En foi de quoi les plénipotentiaires respectifs l'ont signé et y ont apposé le cachet de leurs armes.

Fait à Paris le 30 mai de l'an de grâce 1814.

(L S) Signé le prince de Bénévent.
(L S) Signé Charles-Aug^e baron de Hardenberg.
(L S) Signé Charles-Guillaume baron Humboldt.

Pour copie conforme aux originaux des traités.

Le Ministre secrétaire d'État au département des affaires étrangères,

Signé Prince de BÉNÉVENT.

PREMIÈRE DIVISION MILITAIRE (N° 3).

ORDRE DU JOUR.

Paris le 7 mars 1815.

Le gouverneur donne communication aux troupes de la première division militaire, de la proclamation et de l'ordonnance du Roi, du 6 mars.

En apprenant que Napoléon Buonaparte ose remettre le pied sur le sol français, dans l'espoir de nous diviser, d'y allumer

la guerre civile et d'accomplir ses projets de vengeance, il n'est aucun de nous qui ne se sente animé de la plus profonde indignation.

N'est-ce donc pas assez que le délire de son ambition nous ait entraînés dans toutes les parties de l'Europe, ait soulevé contre nous tous les peuples, perdu les provinces que la valeur française avait conquises avant qu'il ne fut connu dans nos rangs, ouvert enfin à l'étranger le royaume et la capitale même....? Il veut aujourd'hui armer les français contre les français, troubler notre paix intérieure, détruire toutes nos espérances et nous ravir encore une fois la liberté et la charte constitutionnelle, que Louis le Désiré nous a rendues. Non!... soldats, non! nous ne le souffrirons pas, nos serments, notre honneur en sont garants et nous mourrons tous s'il le faut pour le Roi et la patrie.

Vive le Roi!

Le Gouverneur de la première division,

Pair de France,

Signé : COMTE MAISON.

ORDONNANCE DU ROI

CONTENANT DES MESURES DE SURETÉ GÉNÉRALE.

Louis par la grâce de Dieu, Roi de France et de Navarre, à tous ceux que ces présentes verront, salut :

L'article 12 de la Charte constitutionnelle nous charge spécialement de faire les règlements et ordonnances nécessaires pour la sûreté de l'État. Elle serait essentiellement compromise, si nous ne prenions pas des mesures promptes pour réprimer l'entreprise qui vient d'être formée sur un des points de notre royaume, et arrêter l'effet des complots et attentats tendant à exciter la guerre civile et détruire le gouvernement.

A ces causes, et sur le rapport qui nous a été fait par ›otre ami et féal chevalier, chancelier de France, le sieur ›ambray, commandeur de nos ordres, sur l'avis de notre ›onseil, nous avons ordonné et ordonnons, déclaré et décla-›ns ce qui suit :

Art. 1er Napoléon Buonaparte est déclaré traître et rébelle ›our s'être introduit à main armée dans le département du ›ar. Il est enjoint à tous les gouverneurs, commandants de › force armée, gardes nationales, autorités civiles, et même ›ux simples citoyens, de LUI COURIR SUS, de l'arrêter et de le ›aduire incontinent devant un conseil de guerre, qui après ›oir reconnu l'identité, provoquera contre lui l'application ›s peines prononcées par la loi.

2° seront punis des mêmes peines comme coupables des ›êmes crimes.

Les militaires et employés de tous grades qui auraient ›compagné ou suivi ledit Buonaparte dans son inva-›on du territoire français, à moins que dans le délai de ›it jours à compter de la publication de la présente ordon-›nce, ils ne viennent faire leur soumission entre les mains › nos gouverneurs, commandants de divisions militaires, ›néraux ou administrations civiles.

3° Seront pareillement poursuivis et punis comme fauteurs › complices de rébellion et attentats tendant à changer la ›rme du gouvernement et provoquer la guerre civile, tous ›lministrateurs civils ou militaires chefs et employés dans ›sdites administrations, payeurs et receveurs des deniers ›ublics, même les simples citoyens qui prêteraient assistance ›rectement ou indirectement à Buonaparte.

4° Seront punis des mêmes peines conformément à l'article ›02 du Code pénal, ceux qui par des discours tenus dans des ›eux ou réunions publiques, par des placards affichés ou par ›s écrits imprimés auraient pris part ou engagé les citoyens › prendre part à la révolte ou à s'abstenir de la repousser.

5° Notre chancelier, nos ministres secrétaires d'État et ›otre directeur de la police, chacun en ce qui le concerne, ›nt chargés de l'exécution de la présente ordonnance, qui ›ra insérée au bulletin des lois, adressée à tous les gouver-›eurs de divisions militaires, généraux, commandants,

préfets, sous-préfets et maires de notre royaume avec ordre de la faire imprimer et afficher tant à Paris qu'ailleurs et partout où besoin sera.

Donné au Château des Tuileries, le 6 mars 1815 et de notre règne le 20me

Signé : Louis.

GARDE NATIONALE DE PARIS.

ORDRE DU JOUR.

Mardi 7 mars 1815.

Une dépêche télégraphique et un courrier, ont annoncé au Roi que Buonaparte avait quitté l'Ile-d'Elbe et débarqué à Cannes, département du Var, avec mille hommes et quatre pièces de canon, et qu'il se dirigeait vers Gap à travers les montagnes, seule direction que lui permette la faiblesse de son détachement. Une avant-garde qui s'est présentée aux portes d'Antibes a été désarmée et arrêtée par le gouverneur. Les mêmes dépêches annoncent que MM. les gouverneurs et commandants des divisions militaires, marchent à sa rencontre avec les troupes et les gardes nationales. S. A. R. Monsieur, est parti pour Lyon avec le maréchal comte Gouvion Saint-Cyr et plusieurs officiers généraux. Une ordonnance du Roi convoque les deux Chambres. Une ordonnance du Roi prescrit les mesures d'urgence qu'exige la répression d'un semblable attentat. Les gardes nationales du royaume sont appelées à concourir à l'exécution de ces mesures. En conséquence messieurs les préfets, sous-préfets et maires, d'office ou à la demande de l'autorité compétente, doivent requérir et MM. les inspecteurs et commandants des gardes nationales, doivent exécuter toutes les mesures dont l'objet est de seconder l'action des troupes et de la gendarmerie, de maintenir la paix publique, de protéger les personnes et les propriétés, de contenir et réprimer les factieux et les traitres. A cet effet, MM. les inspecteurs et commandants sous l'autorité des magistrats, doivent compléter et perfec-

tionner autant que les circonstances le permettent, l'organisation des gardes nationales qui existent et organiser provisoirement celles dont les listes et les cadres sont préparés.

En même temps que le Roi convoque les Chambres, il appelle à la défense de la patrie et du trône l'armée dont la gloire est sans tâche, et ses gardes nationaux qui ne sont que la nation elle-même, que les gardes nationales doivent avoir sous les yeux.

Soit que ses mesures adoptées au congrès de Vienne pour assurer la paix de l'Europe en éloignant davantage le seul homme qui ait intérêt à la troubler, aient jeté ce même homme dans une entreprise désespérée; soit que des intelligences criminelles l'aient flatté de l'appui de quelques traîtres, ses partisans même le connaissent et le serviront moins par affection qu'en haine, en défiance du gouvernement établi, ou par des motifs personnels d'ambition ou de cupidité.

Exemptes de ces passions, étrangères à ces calculs, les gardes nationales verront avec d'autres yeux reparaître cet homme qui, brisant lui-même ses propres institutions, et sous le simulacre d'un gouvernement régulier, exerçant le pouvoir le plus absolu et le plus arbitraire, a sacrifié la population, les richesses, l'industrie, le commerce de la France, au désir d'étendre les limites de sa domination et de détruire toutes les dynasties de l'Europe pour établir sa famille. Cet homme qui pour tout dire, en un mot, vient de donner au monde un nouvel et terrible exemple des abus du pouvoir et de la fortune, quand l'ambition est sans terme, les passions sans frein, et le talent sans vertus. Il reparaît quand la France respire à peine sous un gouvernement modéré; quand les partis extrêmes comprimés par la Charte sont réduits à de vains murmures et sans puissance pour troubler la paix publique; quand la nation est prête à recevoir du Roi et des Chambres le complément de ses institutions; quand les capitaux si longtemps renfermés s'appliquent à l'agriculture, à l'industrie, au commerce extérieur, avec un développement qui n'attend que la proclamation des bases adoptées par le congrès, pour l'équilibre et la paix de l'Europe. Il revient, et la conscription, le blocus continental, la guerre

indéfinie, le pouvoir arbitraire, le discrédit public reparaissent à sa suite, précédés de la guerre civile et de la vengeance. Espère-t-il que la France veuille reprendre son joug, servir de nouveau ses passions, combattre encore pendant quinze ans et donner son sang et ses trésors pour assouvir l'ambition ou les haines d'un seul homme. Pense-t-il que la nation ne balancera pas avec ses intérêts et sa dignité, l'intérêt général de l'Europe qui s'est armée pour le renverser, qui est encore sous les armes, stipule au congrès de Vienne, les intérêts de tant de peuples et ne lui laissera pas reprendre un pouvoir longtemps funeste aux plus grands trônes comme aux moindres républiques.

Il est temps enfin que cet homme apprenne qu'on peut en exaltant par des succès militaires une nation brave et généreuse, lui donner des fers, mais qu'on ne brave pas impunément l'opinion des peuples, alors même qu'ils sont asservis et qu'on ne les remet pas sous un joug que l'opinion plus encore que la force a brisé pour jamais. Ceux même qui ont poussé jusqu'au scrupule la fidélité au serment qu'ils avaient fait à l'Empereur, mais qui portaient un cœur français, ont abandonné sans retour l'homme qui s'est abandonné lui même. Buonaparte en France, n'est plus aujourd'hui qu'un aventurier. Le Roi, la Patrie et la Charte, voilà le seul cri de ralliement des Français!...

Le Ministre d'État, major-général des gardes nationales du royaume, commandant en chef de la garde nationale de Paris,

LE COMTE DESSOLE.

QUINZIÈME DIVISION MILITAIRE.

ORDRE DU JOUR

Les troupes stationnées dans la 15e division militaire, sont prévenues que le Maréchal de France, comte Jourdan, Gouverneur de la division est arrivé hier à Rouen.

Monsieur le Maréchal Gouverneur est persuadé que la tentative insensée de Buonaparte, dont les troupes ont été instruites par la proclamation et l'ordonnance du Roi qui leur ont été adressées hier, aura excité parmi elles la plus profonde indignation.

Celui qui après avoir abdiqué, lorsqu'il était entouré de son armée, vient maintenant à la tête d'une poignée d'hommes, avec le projet d'armer les Français contre les Français, est un ennemi public. Son entreprise ridicule tend à livrer la Patrie aux horreurs de la guerre civile et à ramener les troupes étrangères sur le territoire Français.

Le Roi, plein de confiance dans la bravoure et la fidélité de son armée, confie au courage des troupes l'intérêt des familles, le dépôt sacré de la constitution, le salut du trône et l'honneur de la patrie. Nous répondrons à cette honorable confiance. Nos serments nous lient au Roi, l'honneur nous commande d'y être fidèles, la reconnaissance nous en fait un devoir. M. le Maréchal Gouverneur qui connaît le bon esprit dont sont animés les régiments stationnés dans la division, est convaincu que, dans cette circonstance, ils s'empresseront de manifester de la manière la plus énergique leur amour et leur dévoûment pour le Roi et la Patrie.

Fait au quartier-général à Rouen, le 10 mars 1815.

Le Maréchal de France Gouverneur de la 15e Division,

Signé : JOURDAN.

DEUXIÈME DIVISION MILITAIRE.

ORDRE DU JOUR.

Sédan 10 Mars.

L'ordonnance du Roi et la proclamation de sa Majesté du 6 mars, annoncent aux Français le nouvel attentat de Buonaparte à la paix, et au bonheur dont ils jouissent sous le gouvernement paternel de leur souverain légitime et juste-

ment chéri ; mais elles annoncent en même temps le châtiment prochain de ce nouveau crime. Déjà nos troupes sont à la poursuite de son auteur, et tout doit faire espérer qu'il touche au terme de sa funeste existence. Cependant si cette espérance était un instant déçue, si les desseins perfides de Buonaparte trouvaient des partisans assez nombreux pour en seconder l'exécution, quel est l'homme d'honneur qui hésiterait à les combattre ? Tous les français seront donc prêts s'il le faut, à repousser leur ennemi, car c'est l'homme qui a tyrannisé, désolé et trahi la France pendant douze ans, qu'il faudrait poursuivre, ainsi que les satellites qui l'assisteraient dans ses brigandages ; c'est l'honneur national, le Roi, la Charte constitutionnelle, la Patrie enfin qu'il faudrait défendre !

Soldats ! vos sentiments me sont connus et si nous sommes appelés à concourir à la destruction des factieux, nous remplirons nos devoirs, nos serments, et notre auguste et bon Roi sera satisfait de nos services.

Au quartier-général, à Sedan, le 10 mars 1815.

Signé : LE MARÉCHAL DUC DE BELLUNE.

HUITIÈME DIVISION MILITAIRE.

Habitants de la Ville de Marseille.

L'ennemi a passé avec trop de rapidité sur les frontières de mon gouvernement pour qu'on pût s'y opposer, mais j'ai prévenu en temps utile, toutes les autorités qui peuvent l'arrêter dans sa marche.

Toutes les mesures de précaution que les circonstances prescrivaient de prendre, je les ai prises ; j'ai écrit au gouverneur général de Lyon, au lieutenant-général de la 7e division, au préfet de la Drôme ; j'ai fait poursuivre même hors des limites de la 8e division, le corps débarqué de l'île d'Elbe, par un lieutenant-général qui a non seulement des forces suffisantes en troupes de ligne, mais encore des déta-

chements de braves gardes nationales de Marseille, d'Aix et d'Arles, et qui a reçu l'ordre d'appeler auprès de lui, toutes celles dont il pourrait avoir besoin.

Les avis que j'ai donnés ont eu tous le succès que je devais en attendre.

Ils ont empêché l'ennemi de trouver sur son passage les auxiliaires sur lesquels il comptait.

Je suis déjà prévenu officiellement que les débouchés du Val de Nyons sont déjà gardés.

Qu'une correspondance a été établie de Gap à Valence par les montagnes du Diéis pour diriger les troupes suivant l'occurrence.

Toutes ces dispositions doivent vous rassurer.

D'un autre côté, je veillerai à ce que la tranquillité du paisible citoyen ne soit pas troublée, et je vous réponds que, secondé de M. le marquis d'Albertas, votre préfet, et de vos autres magistrats, je saurai le maintenir dans son intégrité.

Habitants de Marseille ! vous pouvez compter sur mon zèle et mon dévoûment : j'ai juré fidélité à notre Roi légitime ; je ne dévierai jamais du chemin de l'honneur, je suis prêt à verser mon sang pour le soutien de son trône !

Le maréchal de France, duc de Rivoli, gouverneur de la 8e Division militaire,

Prince d'Essling.

Marseille, 9 mars 1815.

MINISTERE DE LA GUERRE.

ORDRE DU JOUR.

Paris, le 12 mars 1815.

Le Roi m'a appelé aux fonctions de ministre sécrétaire d'État, de son département de la Guerre.

Si l'armée m'a constamment donné d'honorables marques de son estime, je puis me rendre le témoignage que j'ai

cherché sans relâche à la mériter pendant sept années d'une laborieuse administration.

Quels ne seront pas mes efforts, aujourd'hui qu'au milieu de circonstances graves, celui que la France a désiré et qu'elle a tant de motifs de chérir, daigne m'accorder sa confiance.

D'artificieuses séductions ont pu s'introduire et se faire écouter dans nos rangs, et cependant qui pourrait voir sans honte et sans douleur à quelles déplorables illusions se laissent entraîner ceux qui cèdent aujourd'hui à la voix d'un homme qui déchire la France par la main des Français, et la livre une seconde fois au fer et au feu de l'étranger.

Il sait que l'Europe en armes entoure encore nos frontières, et que le premier triomphe de son insensée et criminelle entreprise, amènerait sur nos provinces le ravage et la destruction, reporterait la ruine, la désolation et la mort, dans les familles des défenseurs de la Patrie, de tous les citoyens, sur tous les points du territoire, mais qu'importe à son ambition !...

C'est pour prévenir un danger si universel, si éminent, que le Roi a fait appel pressant à l'honneur, à l'intérêt de tous les français, et surtout à la loyauté, au zèle de cette brave armée, encore une fois destinée à sauver la France.

On ne capitule pas sans infâmie, et tôt ou tard sans châtiment avec des serments libres et solennels ; nous avons tous juré fidélité au Roi qui nous a fait jouir de la paix au dehors, au dedans du gouvernement le plus doux, le plus paternel, le mieux intentionné, dont la nation ait depuis longtemps goûté les bienfaits. Nous avons juré de maintenir cette Charte Constitutionnelle qui consacre les droits et les devoirs de tous.

Voilà cependant les biens qu'on voudrait nous ravir en un instant et sans retour !.. C'est pour les ressaisir, c'est pour les assurer à nos enfants que nous sommes appelés à nous réunir, à nous serrer autour du trône, autour des princes, ses premiers soutiens, autour des drapeaux de la patrie, contre celui qui ne devrait plus pouvoir tromper personne, qui sous la couleur de l'intérêt et de l'honneur national, dé-

guise mal l'intérêt exclusif de ses passions et de sa vengeance.

Il ne se dissimulait pas qu'il aurait suffi de quelques mois encore de paix et de bonheur public, pour guérir toutes nos plaies; il ne leur donne pas le temps de se cicatriser, il vient les rouvrir, les faire saigner de nouveau, mais en dépit de ses coupables calculs, elles seront bientôt et à jamais fermées par les mains paternelles, par la sagesse et l'infatigable bonté du Roi.

Signé : LE DUC DE FELTRE.

GOUVERNEMENT DE LA ONZIÈME DIVISION MILITAIRE.

ADRESSE AU ROI.

Bordeaux, le 12 mars 1815.

SIRE,

Nous n'avons pas appris sans la plus vive indignation qu'un point du territoire français a été violé!... En garde contre toute insinuation perfide, nous ne voyons qu'un ennemi cruel dans celui qui, trahissant la foi d'un traité librement consenti par lui-même, vient apporter la guerre civile au milieu de la France, que sa folle ambition avait conduite au bord du précipice et que votre sagesse a sauvée.

Fidèles à nos serments, à l'honneur, nous éprouvons plus que jamais le besoin de nous rapprocher de votre personne sacrée, et de toute votre auguste famille. Nous jurons de nouveau de mourir pour vous défendre. Si la voix de la Patrie dont vous êtes l'idole et le soutien, nous appelle aux armes, les militaires de votre 11e division, sauront prouver sous la bannière des Lys, qu'ils sont dignes de combattre pour les successeurs de Henri. Vive le Roi ! Vivent les Bourbons !!

Signé : le lieutenant-général, COMTE DECAEN, gouverneur de la 11e division militaire;

Le lieutenant-général, COMTE HARISPE, commandant la 11e division militaire ;

Le lieutenant-général, LAFONT-BLANIAC, commandant le département de la Gironde ;

Le maréchal de camp, BARON DE BARBOT, commandant supérieur de la ville de Bordeaux ;

Le lieutenant-général, COMTE VILATTE, inspecteur général d'infanterie, dans les 11e et 20e divisions militaires ;

Le lieutenant-général BARON SOULT, inspecteur général de cavalerie, des 9e, 10e et 11e divisions militaires ;

Le lieutenant-général BARON DE LAMOTTE ;

L'adjudant-commandant BARROIS, chef d'état-major de la 11e division militaire ;

L'adjudant-commandant, P. PRESSIGNY, chef d'état-major de la 10e division militaire ;

Le PRINCE SANTA CROCE, adjudant commandant ;

Le major SANDRAS, directeur d'artillerie ;

Le colonel LENOIR DE LANCHAL, directeur au corps royal du génie ;

Le général MIGNOTTE, commandant la 10e légion de gendarmerie ;

Le COMTE DE LA NOÉ, inspecteur aux revues ;

Le commissaire ordonnateur, DINTRANS.

PREMIÈRE DIVISION MILITAIRE.

ORDRE DU JOUR.

Paris le 16 mars 1815.

Les régiments composant la garnison de Paris, ont déjà reçu l'ordre de se tenir prêts à entrer en campagne ; ils doivent, à cet effet, s'organiser, sur-le-champ, de la manière suivante, pour marcher à l'ennemi au premier ordre et en peu d'instants.

Chaque régiment fournira trois bataillons de guerre qui seront portés chacun au grand complet. Les colonels et

majors surnuméraires, et tous autres officiers qui se trouvent à la suite des corps, ou qui viennent d'être remis en activité, marcheront avec ces bataillons.

Les officiers et sous-officiers composant le cadre du 4e bataillon, formeront une compagnie de réserve, qui sera commandée par le chef de ce bataillon : tous les officiers de cette compagnie seront armés de fusils, comme les sous-officiers, elle marchera avec le 3e bataillon.

Il ne restera au quartier de chaque régiment, que le dépôt commandé par le major ; on ne laissera que les hommes qui ne peuvent faire aucun service de guerre, et tout au plus deux ou trois officiers, pris parmi ceux que leur mauvaise santé et leurs infirmités, rendent moins capables de faire campagne.

Le gouverneur ordonne, qu'à dater du 18, tous les corps se regardent comme en campagne. Il prévient les troupes, que demain 17, le mouvement en avant sur l'ennemi commence et va se continuer sur le point de réunion jusqu'à la formation entière de l'armée.

Soldats ! vous allez marcher. Voyèz votre Roi, plein de confiance dans votre loyauté et votre fidélité. La France entière et plus particulièrement les habitants de la capitale au milieu desquels vous vivez depuis longtemps, qui vous regardent comme des enfants ou des frères, vous dire : « allez ! sauvez-nous du joug le plus odieux. » Soldats ! vous conserverez inctact l'honnèur national. Vous sauverez notre liberté, notre charte. Pour obtenir ce beau triomphe, qui vous immortalisera, qui vous fera adorer d'un peuple qui déjà vous admire, vous n'avez qu'à écouter, pendant une heure, un chef qui vous aime, qui fit toujours tout pour améliorer votre sort, qui est sorti de vos rangs, qui n'a jamais manqué à son devoir et qui mourra content s'il vous voit faire le votre.

Le gouverneur de la 1re division militaire,

Signé : COMTE MAISON.

DEUXIÈME DIVISION MILITAIRE

CIRCULAIRE A MESSIEURS LES COLONELS.

Monsieur le Colonel,

La voix de notre auguste Monarque a été entendue, la majeure partie des peuples du royaume s'arment pour défendre l'honneur de la patrie, le trône et les lois. Je suis l'heureux témoin de l'enthousiasme des habitants et des troupes de la capitale en faveur de cette cause sacrée. Tout me donne la douce espérance que bientôt la France sera pour jamais délivrée de son ennemi, et qu'elle jouira sous la protection de la Charte Constitutionnelle, et de son souverain légitime, du bonheur qu'elle mérite, et de la considération que les autres nations ne peuvent lui refuser. Cependant des émissaires soudoyés par Buonaparte, parcourent les campagnes pour en séduire les crédules habitants, et pour nous jeter encore dans toutes les calamités d'une révolution pire que celle qui a couté tant de sang à notre chère patrie. La perfidie de leurs suggestions doit s'étendre jusque sur les troupes; ils vont tenter d'égarer les soldats; que ceux-ci se défient de leurs odieuses manœuvres et se préservent de l'horreur d'y prendre part. Rappelez-leur qu'ils ne sont pas les soldats d'un parti, mais bien ceux de la France menacée qu'ils doivent défendre. Leurs familles attendent d'eux toute leur sécurité, la France entière compte sur leur fidélité; elle réclame leurs services, ils ne seront pas sourds à cette voix imposante!

Recueillez donc, Monsieur, les officiers et sous-officiers de votre régiment; faites leur connaître la position affreuse où Buonaparte veut encore nous réduire pour satisfaire ses passions violentes, aux dépens de la fortune, de la tranquillité et du sang des Français : dites leur surtout une grande vérité, c'est que si les troupes chargées de défendre leur pays s'écartaient de leurs devoirs, et si oubliant ce qu'elles doivent à la patrie, et au Roi, elles commettaient la lâcheté de se livrer aux rébelles, elles verraient sous peu, les troupes étrangères sur notre territoire, toutes les horreurs d'une

guerre dont elles seraient la cause, et la perte honteuse et irréparable de l'honneur national !

La guerre qui nous est suscitée, M. le colonel, est celle de la trahison contre la fidélité, de l'iniquité contre la justice, de la honte contre l'honneur ! Les troupes françaises ont le choix de l'une ou l'autre cause ; mais je ne leur ferai pas l'injure de leur indiquer celle qu'elles doivent embrasser?

Signé : LE DUC DE BELLUNE.

Paris, le 18 mars 1815.

PREMIÈRE DIVISION MILITAIRE.

ORDRE DU JOUR A LA GARDE ROYALE DE PARIS.

L'ennemi de la France ne peut voir sans jalousie et sans haine, la confiance et le dévoûment de la nation pour le Roi qui ne cesse de travailler au bonheur de son peuple ; nos ennemis voudraient asservir une armée qui après vingt ans de gloire a succombé sans être battue. Ils ne peuvent nous subjuguer, ils veulent nous détruire par nous-mêmes, en cherchant à nous plonger dans l'anarchie et la guerre civile.

Déjouons les projets qui ne pourraient tendre qu'à la ruine de notre belle patrie et à nous amener à une invasion étrangère. Que notre union augmente notre force ; que notre dévoûment au Roi et à la patrie nous garantissent des maux dont ils veulent nous accabler. Vive le Roi !

Signé : Le Lieutenant-Général DAMAS, Commandant la Garde Royale de Paris.

RÉPONSE DU CORPS D'OFFICIERS

Général,

Les officiers et soldats de la garde royale de Paris, pénétrés des sentiments que renferme votre ordre du jour, vous prient de porter au pied du trône, l'expression vive et sincère de leur amour et de leur respectueux dévoûment.

Veiller à la tranquillité de la capitale, s'opposer aux tentatives insensées de ceux qui voudraient égarer les citoyens, voilà ce que leur prescrit leur devoir, et ce devoir sera rempli.

Ils en offrent pour garant leur honneur, leur reconnaissance, et les vertus de leur légitime souverain. — Vive le Roi !

RAPPORT

DU LIEUTENANT-GÉNÉRAL COMTE MAISON,

GOUVERNEUR DE PARIS,

A. S. M. LOUIS XVIII (Nº 4).

Sire,

J'ai toujours cru ne devoir que du mépris aux calomnies répandues contre moi, et mon profond respect pour V. M. m'interdissait une plainte importune ; mais les calomnies vont toujours croissant, peut-être sont-elles déjà parvenues jusqu'au trône ; les bontés dont V. M. m'honore, la confiance qu'elle a daigné m'accorder, le besoin de lui prouver que j'en suis toujours digne, tout me fait un devoir de rompre le silence et d'en appeler à sa justice.

Je supplie V. M. de permettre que je réponde successivement aux principaux grief qu'on prétend m'imputer.

On dit que mon état-major est mauvais, mal intentionné.

En reprenant au mois de juillet dernier, le commandement de la 1re division militaire, j'ai renvoyé de l'état-major les officiers qui, s'y trouvant au 20 mars, y étaient restés depuis, et ceux qui y avaient été placés sous Buonaparte. Trois seulement ont été exceptés de cette mesure, tous trois gens très paisibles et employés dans des conseils de guerre, encore leur caractère et leur opinion m'étaient-ils garantis par des personnes respectables.

Ainsi, à deux ou trois exceptions près, l'état-major a été recomposé d'officiers qui n'avaient point servi pendant l'usurpation, ou qui avaient suivi V. M. à Gand; néanmoins, il est encore possible que, dans le nombre, il se soit glissé quelques sujets indignes de la confiance que je leur ai accordée ; mais dans ce cas, il me semblerait plus juste de croire que je me suis trompé que de m'accuser d'avoir fait ou maintenu à dessein un mauvais choix, et il eût suffi de me signaler les officiers indignes de confiance, pour que j'eusse de suite demandé leur renvoi.

Un autre reproche qu'on affecte de reproduire sans cesse et qui serait encore plus grave, s'il était fondé, porte sur le grand nombre d'officiers qui sont à Paris. Mais je déclare à V. M. que j'ai pris, au contraire, tous les moyens qui dépendaient de moi, pour le diminuer et que la police des militaires qui sont à Paris, est l'objet continuel de tous mes soins. Lorsque l'ordonnance sur le licenciement général de l'armée a été rendue, lorsqu'elle a prescrit à tous les militaires licenciés de se retirer dans leurs foyers, on a omis de prévoir qu'il en rentrerait un grand nombre dans une ville aussi peuplée que Paris; aucune exception, aucune disposition particulière n'a été faite pour la Capitale. C'est donc dans la capitale que le résultat du licenciement a été plus remarquable.

Si on ajoute au grand nombre de militaires qui y sont rentrés de plein droit, comme étant vraiment de Paris, ceux qu'un domicile moins légal, la privation de tout autre asyle, la qualité d'enfant naturel, celle de créole, ou enfin le besoin de solliciter sur leur sort à venir, ramène continuellement vers le centre du gouvernement ; il est évident qu'il a

dû tomber ici tout-à-coup une masse énorme de gens sortis de l'état militaire ; et l'on prétend en rejeter sur moi toute la responsabilité sans réfléchir qu'aucune loi, qu'aucune ordonnance ne m'avait pourvu à l'avance des armes nécessaires pour maintenir dans l'ordre, cette foule de gens privés de leur état, rentrés dans la classe commune de citoyens, et dégagés par cela même de toute discipline militaire.

Mais je n'ai point été rebuté par ces difficultés. Je n'avais pas le droit ni la force nécessaire pour empêcher ces militaires d'arriver à Paris; j'ai du moins pris toutes les mesures pour les y contenir ; j'ai appelé sur eux l'attention des ministres de la guerre et de la police. J'ai réclamé le concours de l'autorité civile. J'ai assujetti de ma propre autorité, à des formalités, l'obtention des permis de séjour. Tous ceux qui n'ont pu remplir les conditions requises, ont été forcés de quitter Paris. Mon ordre du jour publié le 22 juillet, celui du 30 septembre qui a réglé les punitions des contrevenants, celui du 6 octobre qui a étendu ces mêmes dispositions aux départements avoisinant Paris, sont, je le pense, autant de preuves de mes intentions et de mes soins.

Cependant, je le sais, malgré tous mes efforts, il existe dans Paris, un nombre considérable de militaires. Je conviens même qu'il doit s'y en trouver encore, qui, d'après mes ordres, ne devraient plus y être ; mais je puis assurer V. M. que tous les faibles moyens de la police militaire, sont constamment employés à découvrir et à faire partir de Paris, ceux auxquels on trouve seulement le plus léger prétexte pour les en éloigner.

J'ai fait établir et j'ai remis à M. le préfet de police, le contrôle nominatif et les adresses de tous les militaires qui ont reçu de moi des permis de séjour à Paris ; le préfet fait faire, de son côté, par les commissaires de police, dans chaque quartier, un recensement général de tous les militaires.

Ceux qui sont trouvés sans permis et non compris dans mon contrôle, sont arrêtés et conduits à mon état-major, et là, d'après l'examen qui en est fait, ils sont renvoyés de Paris ou renfermés à l'abbaye.

J'ai pris sur moi encore d'autres mesures ; j'ai décidé que les officiers qui, réunis à Saint-Denis, le matin du 20 mars, levèrent l'étendard de la révolte et vinrent l'arborer sur les Tuileries, ne seraient plus admis à séjourner à Paris, *quels que fussent d'ailleurs leurs droits* de domicile. J'ai étendu cette disposition à tous les officiers qui avaient été employés ici dans les bataillons des fédérés, cela m'a paru indispensable pour détruire radicalement cette institution de fédérés dont un parti pouvait encore se servir, en chargeant les officiers qui conservaient les contrôles de leurs compagnies de rallier tous leurs hommes au premier signal.

Enfin, Sire, j'ai demandé au ministre l'envoi en surveillance à Lille, de plusieurs officiers supérieurs qui, bien que domiciliés à Paris, m'ont paru ne pas devoir y être tolérés, d'après leurs intrigues et leurs liaisons suspectes avec des officiers des armées alliées.

Toutes les mesures qui m'ont été dictées par le bien de l'État, ne sont pas tout-à-fait conformes aux lois existantes et pourraient même à la rigueur m'exposer à la censure des Chambres ; mais je ne crains point et ne craindrai jamais de rien prendre sur moi, tant qu'il s'agira du bien du service de V. M. et tant que je pourrai m'honorer de posséder sa confiance.

Au reste, Sire, je crois en cela n'avoir fait que dévancer une loi nécessaire, par laquelle il importera de fixer les droits de l'autorité militaire sur un grand nombre d'officiers, qui, bien que rentrés, pour ainsi dire, dans la classe des citoyens, doivent néanmoins être assujettis à une discipline quelconque, puisqu'ils continuent, comme militaires, à être soldés par l'État.

Je prends la liberté de mettre sous les yeux de V. M. un tableau qui lui fera connaître le nombre des militaires de chaque grade, autorisés à résider à Paris et le nombre de ceux qui en ont été renvoyés depuis la rentrée de V. M. dans sa capitale.

Dans ce moment même, je fais faire un nouveau travail pour reviser tous les permis de séjour qui ont été délivrés; j'exige des officiers domiciliés, le certificat d'inscription au

rôle de la contribution personnelle, et tous les permis qui auraient pu être délivrés trop légèrement seront annulés.

Je viens de présenter à V. M. l'exposé fidèle de ce que j'ai fait ici pour justifier sa confiance ; bien certainement ceux qui m'accusent de négligeance, ne connaissent pas tous ces détails, ils me rendraient plus de justice ; mais il en est d'autres (et cette pensée révolte mon âme toute entière), qui osent, en parlant de moi, prononcer les mots d'infidélité et de trahison..... De vils intrigants, sans autre but que celui de me déposséder de la place éminente que V. M. m'a confiée, cherchent à me ravir son estime. Eh bien, Sire, je la réclame plus que jamais, car je n'ai point cessé et ne CESSERAI JAMAIS de la mériter ; je vous EN DONNE ICI MA PAROLE ; j'ose me flatter que V. M. daigne encore l'accepter.

S'il entre dans les vues de V. M. d'en nommer un autre au gouvernement de la 1[re] division militaire, je suis prêt à remettre à l'instant même, un emploi que je ne tiens que de ses bontés. Mais j'espère aussi faire bien reconnaître que ceux qui osent m'attaquer ainsi, sont, quoiqu'ils puissent dire, bien moins dévoués que moi à Votre Majesté. Je ne suis d'aucun parti, d'aucune coterie ; j'ai refusé depuis que je commande à Paris, toute association particulière, toute insinuation étrangère à mon devoir.

Le Roi et la Patrie, voilà ma devise, et je mourrai avec elle.

Sire, je me remets à votre justice.

Je suis avec le plus profond respect,

Sire,

de Votre Majesté,

Le très humble, très obéissant et très fidèle sujet,

Signé : COMTE MAISON.

Paris, ce 15 octobre 1815.

NOTA. Ce Mémoire fut présenté au Roi dans la matinée du 16 octobre 1815, et sur l'exemplaire qui se trouve dans les archives...... le Duc de Feltre a ajouté de sa main, d'après les ordres du Roi, que Maison recevrait le gouvernement de la 8[e] division militaire sans lettre de service, avec traitement annuel de 30,000 fr.

ÉTAT des permis de séjour délivrés jusqu'au 15 octobre 1815.

	ARMÉE DE La Loire.	ARMÉES royales.	TOTAL.
Lieutenants-généraux.	134	13	147
Maréchaux de camp.	201	53	254
Colonels d'état-major.	98	8	106
Officiers id.	367	54	421
Aides de camp.	277	7	284
Colonels de troupes.	169	46	215
Majors et lieutenants-colonels.	141	21	162
Chefs de bataillon.	213	19	232
Chefs d'escadron.	121	26	147
Capitaines.	679	65	744
Lieutenants.	464	48	512
Sous-lieutenants.	524	37	561
Commis. ordonnateurs des guerres. . Inspecteurs, s.-inspecteurs aux revues. Officiers de santé.	175	11	186
Officiers sans troupes.	»	368	368
Volontaires royaux.	»	178	178
État collectif de mil. employés à Paris.	257	»	257
Total des Officiers.	3,820	954	4,774
Sous-officiers et soldats. . . .	2,597		2,597
TOTAL GÉNÉRAL. . . .	6,417		7,371

ÉTAT des feuilles de routes délivrées depuis le retour de S. M. aux officiers et soldats qui ont reçu ordre de quitter la capitale.

Officiers.	2,095
Sous-officiers et soldats. . . .	10,276
Total.	12,371

Il résulte de ces états que, depuis le 8 juillet, le gouvernement a fait exercer la surveillance à Paris, sur 19,742 militaires, qui tous ont été individuellement examinés, et dans ce nombre ne figurent pas encore 2,800 sous-officiers et soldats qui ont été réformés au dépôt des Petits-Pères.

Cette surveillance a donné lieu, depuis le 8 juillet, à l'arrestation de 236 militaires, dont 81 ont été conduits à l'Abbaye pour cause de discipline;

24 pour délits prévus par le Code pénal;

35 pour propos ou délits relatifs aux événements;

Et 96 pour avoir été trouvés à Paris sans autorisation.

Le présent relevé certifié véritable et conforme aux registres de l'état-major.

Signé, *Le Maréchal de Camp, chef d'état-major,*

Comte GENTIL ST-ALPHONSE.

TABLEAU PARTICULIER

DES SOUSCRIPTEURS

AYANT FAIT LA CAMPAGNE DE BELGIQUE

EN 1815.

NOMS.	POSITION EN 1847.	GRADES EN 1815.	BLESSÉS.
Ve Tiburce Sébastiani,	Lieutenant-général, commandant la 1re division militaire.	Colonel du 11e léger	»
Baron Galbois,	Lieutenant-général.	Colonel du 6e lanciers.	Blessé à Quatre-Bras.
Husson,	Maréchal de camp.	Capitaine adjudant-major au 1er léger.	Blessé à Waterloo.
De Brea,	Maréchal de camp.	Capitaine au 1er léger.	Blessé à Waterloo.
Tombeur,	Chef de bataillon au 18e léger.	Porte-Aigle au 1er léger.	Blessé à Waterloo.
Vicomte de Cussy,	Chef de bataillon en retraite.	Lieutenant de carabiniers au 1er léger.	Blessé à Waterloo.
Sicard,	Capitaine en retraite.	Sous-Lieutenant au 1er léger.	Blessé à Waterloo.
De Baillou,	Lieutenant-colonel au 12e de ligne.	Sergent-major.	Blessé à Waterloo.
Drouest.	Colonel du 25e de ligne.	Lieutenant officier-payeur au 4e de ligne.	»
Dupouey,	Colonel, chef d'état-major de la 1re division militaire.	Capitaine adjudant-major au 12e léger.	»
Heudier,	Maréchal des logis de la garde municipale.	Soldat au 2e léger.	Blessé à Waterloo.
Lebas-Sainte-Croix,	Colonel du 45e.	Premier aide-de-camp du chef d'état-major-général.	»
Luciani,	Lieutenant en retraite.	Fourrier au 11e léger.	»
Lemarchand,	Officier retiré.	Sous-Lieutenant au 11e léger.	»
De Négrier,	Lieutenant-général.	Chef de bataillon au 2e léger.	Blessé de 4 coups de feu à Waterloo.
Reneufve,	Sous-Intendant militaire.	Capitaine adjudant-major au 93e.	Blessé grièvement à Waterloo.
Talandier,	Maréchal de camp.	Capitaine de carabiniers au 4e léger.	
Tétaud,	Major en retraite.	Lieutenant au 100e de ligne.	Blessé à Qatre-Bras et Waterloo.

IIIe- CORPS.

NOMS.	POSITION EN 1847.	GRADES EN 1815.	BLESSÉS.
Baron Rapatel,	Lieutenant-général.	Colonel, chef d'état-major de la 10e division d'infanterie.	»
Gosse de Serlay,	Sous-Intendant militaire.	Capitaine de grenadiers au 88e.	Blessé grièvement à à Saint-Amand.

Jannin,	Sous-Lieutenant en retraite.	Chasseur au 15e léger.	»
Lefol,	Trésorier de l'école militaire de Saint-Cyr.	Aide de camp du lieutenant-général Lefol.	»
Petitjean,	Lieutenant-colonel en retraite.	Capitaine de grenadiers an 12e. de ligne.	»

IVe CORPS.

Le comte Gérard,	Maréchal de France.	Lieutenant - général, commandant en chef le 4e corps.	Blessé à Wavres.
Aupick,	Lieutenant-général.	Capitaine adjudant-major au 50e de ligne	Blessé grièvement à Ligny
Carly,	Major en retraite.	Capitaine de grenadiers au 96e de ligne.	»
Lyautey,	Intendant militaire.	Adjoint aux commissaires des guerres.	»
Nadau,	Capitaine de gendarmerie en retraite.	Sous-Lieutenant au 111e de ligne.	Blessé à Ligny.
Perrin-Solliers,	Colonel au corps royal d'état-major.	Capitaine au 8e chasseurs à cheval.	»
Robelin,	Capitaine au 53 de ligne.	Sergent-major au 76e de ligne.	»

VI, CORPS.

Le baron Durieu,	Lieutenant-général, Pair de France.	Maréchal-de-camp, chef de l'état-major-général du 6e corps.	Blessé 2 fois et prisonnier à Waterloo.
Janin,	Maréchal de camp en retraite.	Colonel. sous-chef de l'état-major général.	Blessé et prisonnier à Waterloo,
Le baron Teste,	Lieutenant-général.	Lieutenant-général, commandant la 21e division d'infanterie.	»
Roussel,	Maréchal de camp.	Colonel du 10e de ligne.	»
De Belleville,	Capitaine en retraite.	Lieutenant au 5e léger.	Blessé à Waterloo.
Grandvalet (dit Faurest),	Lieutenant en retraite.	Voltigeur au 107e.	Blessé à Waterloo.
Lafranque,	Chirurgien-major.	Chirurgien sous-aide à l'ambulance de la division Teste.	»
Le chevalier Mac Sheehy,	Lieutenant-colonel en retraite.	Chef d'escadron attaché au quartier-général du 6e corps.	»
Garnier,	Capitaine en retraite.	Capitaine de grenadiers au 75e.	Blessé à Wavres.

NOMS.	POSITION EN 1847.	GRADES EN 1815.	BLESSÉS.
RÉSERVE DE CAVALERIE,			
Ier CORPS.			
Baron Subervic,	Lieutenant-général.	Lieutenant-général, commandant la 5e division de cavalerie.	»
Baron Sourd,	Maréchal de camp.	Colonel du 2e lanciers.	Blessé et amputé du bras droit à Jenappe.
Baron Nicolas,	Maréchal de camp en retraite,	Colonel du 11e chasseurs.	»
D'Argentré,	Capitaine au 6e lanciers.	Maréchal des logis au 1er lanciers.	»
Dufour,	Lieutenant-trésorier de gendarmerie.	Hussard au 1er régiment.	»
IIe CORPS.			
Comte Exelmans,	Lieutenant-général, Pair de France.	Lieutenant-général, commandant le 2e corps de cavalerie.	»
Vicomte Bonnemains,	Lieutenant-général, Pair de France.	Maréchal de camp, commandant la 1re brigade de la 10e division.	»
De Guenet,	Chef d'escadron de gendarmerie.	Lieutenant en 1er au 14e dragons.	»
Gault,	Capitaine de cavalerie en retraite.	Maréchal-des-logis au 5e dragons.	»
IIIe CORPS.			
Vicomte Roussel-d'Hurbal,	Lieutenant-général.	Lieutenant-général, commandant la 12e division de cavalerie.	»
Baron Blancard,	Lieutenant-général.	Maréchal de camp, commandant la brigade de carabiniers.	»
Cancalon,	Major au 9e dragons.	Fourrier au 2e dragons.	»
Colle,	Capitaine de cuirassiers en retraite.	Maréchal des logis au 1er de carabiniers.	»
Baron Letang,	Lieutenant-général.	Chef d'escadron au 7e dragons.	»
IVe CORPS.			
Garon,	Chirurgien-major en retraite.	Chirurgien aide-major attaché à l'ambulance de la 14e division.	»
Guillemin,	Major au 1er de lanciers.	Fourrier au 1er de cuirassiers.	»

TABLEAU ALPHABÉTIQUE

DES

CINQ CENTS PREMIERS SOUSCRIPTEURS.

Noms. — Grades et positions en 1847.

Auzière, major au 7e lanciers.
Azémar (baron d'), major au 12e chasseurs.
Adam, capitaine au 3e bataillon léger d'Afrique.
Adam, capitaine au 13e léger.
Artaud, capitaine en retraite.
Audibert, capitaine en retraite.
Alba, lieutenant au 2e hussards.
Alix, lieutenant au 17e léger.
Ailhaud (d').
Aillaud (Albert).
Brice, colonel de cavalerie en retraite.
Bermondet de Cromières, colonel de gendarmerie.
Bourguignon, chef d'escadron au corps royal d'état-major.
Brouttin de Ferques, chef de bataillon au 17e de ligne.
Burot, chef de bataillon au 1er léger.
Bez, chef de bataillon en retraite.
Beuret, chef de bataillon au 13e de ligne.
Baron, chef d'escadron en retraite.
Barrois, major au 14e de ligne.
Barbançois (le marquis de), officier supérieur de cavalerie en retraite.
Beurmann (de), capitaite en retraite.
Blois (Louis de), capitaine en retraite.
Barascut, capitaine en retraite.
Berger, idem.
Beaumont, député de la Somme, ex-capitaine au 61e.
Barthe, ex-capitaine d'état-major.

Noms. — Grades et positions en 1847.

Bonet de Salelles, capitaine trésorier au 9e chasseurs.
Blaisot, capitaine au 10e bataillon de chasseurs d'Orléans.
Bernard de la Gatinais, capitaine au 7e bataillon d'Orléans.
Bénoist, capitaine adjudant-major aux Invalides.
Baudouin, capitaine au 30e de ligne.
Bertin, capitaine d'habillement aux zouaves.
Bonnet, capitaine au 45e de ligne.
Burgalat, capitaine au 13e léger.
Bonfanti, capitaine au 33e de ligne.
Bachelier, capitaine au 12e de ligne.
Brochin, capitaine au 6e léger.
Blanchet, capitaine au 64e de ligne.
Billoux, capitaine en retraite.
Beyer, capitaine trésorier au 1er de lanciers.
Boutet (Baron), ex-chef de bureau au ministère de la guerre.
Borchy, lieutenant au 6e dragons.
Berthier-Bizy (vicomte), ex-lieutenant au 8e cuirassiers.
Briche (de), lieutenant au 13e de ligne.
Bernard, lieutenant au 2e de hussards.
Bénoist, lieutenant au 8e léger.
Bunard, lieutenant au 31e de ligne.
Boulon, lieutenant au 12e léger.
Bertrand, adjudant de la garde nationale de Paris.
Brincourt, lieutenant au 13e léger.
Bellot de Varrenne, lieutenant au 1er infanterie de marine.
Besson, officier-payeur au 56e.

Noms. — Grades et positions en 1847.

Barsac, ex-brigadier au 9e de hussards, sous l'empire.
Boitard, sergent-major au 72e.
Baïhaut, chevalier de la Légion-d'Honneur, ex-officier comptable.
Barnoud, adjudant au 2e hussards.
Bourckoltz, sous-lieutenant au 33e de ligne.
Bergue, sergent-major au 47e de ligne.
Bourasset, maréchal-des logis au 7e cuirassiers.
Bénoist, maréchal-des-logis au 1er de lanciers.
Bonnet, maréchal-des-logis au 1er de lanciers.
Cornille, colonel du 43e de ligne.
Chevallerie (de la), colonel en retraite.
Cardon de la Place, lieutenant-colonel au 8e chasseurs.
Chalumeau de Verneuil, lieutenant-colonel au 26e.
Courant, lieutenant-colonel au 14e de ligne.
Carrère de Vental, officier supérieur en retraite.
Charbonnier de la Guesnerie, officier supérieur démissionnaire.
Cullet, chef d'escadron en retraite.
Carly, major en retraite.
Charlier, chef de bataillon au 50e.
Conrier, chef de Bataillon, commandant le dépôt de recrutement du Morbihan.
Chanard-Lachaume, capitaine en retraite.
Colle, capitaine de cuirassiers en retraite.
Cordonnier, capitaine commandant la place à Miserghin.
Carlier, capitaine à l'école spéciale militaire.
Cruveiller, capitaine idem.
Connesson, capitaine au 7e de de ligne.
Chanudet, capitaine au 22e de ligne.
Collon, capitaine au 15e léger.
Chazelles (vicomte de), capitaine démissionnaire.

Noms. — Grades et positions en 1847.

Combes de Monmédan, lieutenant au 57^{e}
Cristofini, lieutenant au 60e.
Chaverot, sous-lieutenant au 2e hussards.
Colin, sous-lieutenant, idem.
Coste, sous-lieutenant au 9e bataillon de chasseurs d'Orléans.
Chameaux, sous-lieutenant au 3e d'infanterie de marine.
Ciccoli, sergent-major au 72e.
Chavigny, fourrier au 63^{e}
Conny (le vicomte Félix), ancien député.
Charaud, fourrier au 1er de lanciers.
Descars (duc), lieutenant-général.
Davésiés de Pontès, maréchal de camp.
Dubaret de Limé, colonel d'état-major en retraite.
Desperais de Neuilly, colonel du 3e chasseurs.
D'Angell de Kleinfeld, colonel du 72^{e}
D'Orthal, lieutenant - colonel à l'école spéciale militaire.
Dufresne de Kerlan, lieutenant-colonel au 46e.
Dubois, sous-intendant militaire.
Dèche, capitaine de cuirassiers en retraite.
Du Dresnay (marquis), député, ex-capitaine au 1er dragons.
De Vaulx, ex-capitaine au 16e léger.
Delplanque, capitaine au 3e chasseurs.
Ducasse, capitaine au corps royal d'état-major.
Durand, capitaine au 22e léger.
Dezon, capitaine au 45e de ligne.
Donius, capitaine au 2e escadron du train des équipages militaires.
Drude, capitaine au 16e de ligne.
Dequet, capitaine adjudant-major au 1er lanciers.
Delpoux de Nafines, capitaine au 8e de dragons.
Duquesne, capitaine au 1er lanciers.
Delefosse, capitaine d'habillement au 27e.

Noms. — Grades et positions en 1847.

Dumas, capitaine trésorier au 44e.
D'Andigné, capitaine au corps royal d'état-major.
David, lieutenant au 20e de ligne.
Dubois, lieutenant au 47e.
Dubuisson, ex-lieutenant au 7e bataillon de chasseurs d'Orléans.
Dufour, lieutenant-trésorier au 5e bataillon de chass. d'Orléans.
Damasco, lieutenant au 53e.
Demay, lieutenant trésorier au 10e bataillon d'Orléans.
Debout, lieutenant au 5e bataillon de chasseurs d'Orléans.
Duval, sous-lieutenant au 3e escadron du train des équipages.
Demantin, sous-lieutenant au 13e léger
Didier, ex-garde d'honneur.
Duez, ex-officier au 6e lanciers.
Desolliers, officier de la garde nationale d'Arles.
Driant, adjudant à l'école spéciale militaire.
Evain (baron), lieutenant-général.
Epinay Saint-Luc (marquis), maréchal de camp.
Escande, colonel du 28e de ligne.
Exéa (comte d'), lieutenant-colonel au 72e.
Esnou de la Bellangerais, chef de bataillon au 57e.
Esmangard de Bournonville, ex-capitaine du 1er dragons.
Elly (Angelo d'), ancien militaire.
Flavien d'Aldéguier, officier supérieur de cavalerie en retraite.
Fenouille, idem.
Fernel (baron), officier supérieur d'état-major en retraite.
Favars, capitaine d'infanterie en retraite.
Forbin (de), idem.
Folaci, idem.
Flamant, capitaine au 9e léger.
Florance, capitaine trésorier au 25e de ligne.
Fontaine, capitaine au 4e léger.
Frédéric, capitaine au 1er escadron du train des équipages militaires.
Furiani, lieutenant au 71e

Noms. — Grades et positions en 1847

Fortané, lieutenant au 6e bataillon des chasseurs d'Orléans.
Faure, sous-lieutenant au 33e de ligne.
Frogé de l'Eguille.
Fontenay (de), officier démissionnaire.
Frizac, maréchal-des-logis-chef au 2e hussards.
Forot, sergent maître-ouvrier au 66e.
Fenet, sergent-major au 3e léger.
Girardin (comte Alexandre), lieutenant-général.
Gazan (baron), lieutenant-général.
Genty de Bussy, intendant militaire.
Genty, sous-intendant militaire.
Garnier de Labareyre (baron), lieutenant-colonel au 10e de chasseurs.
Gauthier de Rougemont, chef d'escadron au 3e de spahis.
Guyon, chirurgien en chef de l'armée d'Afrique.
Ginisty, major au 9e hussards.
Gueurel, capitaine au 57e de ligne.
Goy, capitaine au 45e idem.
Gondrecourt (de), capitaine au 12e chasseurs.
Guyot de l'Espart, capitaine au 7e de ligne.
Gay, capitaine trésorier au 58e.
Gillet, capitaine au 27e idem.
Guilhem, capitaine en retraite.
Gauzy, lieutenant d'infanterie de marine.
Guerard, lieutenant de gendarmerie.
Grillet, lieutenant au 53e.
Gelly, sous-lieutenant au 45e de ligne.
Geslin (de), sous-lieutenant au 13e léger.
Gross, sous-lieutenant au 2e hussards.
Gagnerot, porte-drapeau au 6e léger.
Gaut, sous-officier aux sapeurs-pompiers de Paris.
Honvaux, lieutenant-colonel au 20e léger.
Hallay-Coëtquen (marquis du), of-

Noms. — Grades et positions en 1847.

ficier supérieur de cavalerie en retraite.
Hébray, idem.
Herbart, chef de bataillon d'infanterie en retraite.
Hincourt (d'), capitaine de cavalerie en retraite.
Houdetot (vicomte Adolphe d'), capitaine en retraite.
Hay, capitaine au 5e dragons.
Hayotte, capitaine du bataillon d'ouvriers d'administration.
Herbillon, capitaine au 33e de ligne.
Henry, capitaine au 1er léger.
Henrion, capitaine au 53e de ligne.
Hue de Mathan (baron), capitaine au 1er lanciers.
Humbel, lieutenant adjudant de place.
Humbert, lieutenant en retraite.
Hozier (vicomte d'), officier démissionnaire.
Hoschtetter, sous-lieutenant au 72e de ligne.
Itier, lieutenant-colonel au 7e chasseurs à cheval.
Imbert, major au 10e idem.
Issert, capitaine en retraite.
Janin, idem.
Jardot, capitaine au corps royal d'état-major.
Joinville (A. de), capitaine au corps royal d'état-major.
Jaury, capitaine aux zouaves.
Jacob de la Chaussée, capitaine au 8e léger.
Jacob, capitaine d'artillerie, détaché à l'École-Polytechnique.
Jadin, officier de cavalerie.
Jonquière (de la), capitaine de la garde nationale de Paris.
Javal, ancien fournisseur des équipements militaires.
Iricity, maître armurier au 3e de chasseurs à cheval.
Imbert, adjudant sous-officier au 3e de chasseurs à cheval.
Jauge, banquier.
Jannin, sous-lieutenant d'infanterie.
Kocq, maréchal de camp,
Kerchner, maréchal-des-logis au 2e hussards.

Noms. — Grades et positions en 1847.

Le Noir (vicomte), maréchal de camp.
Leroy-Duverger, maréchal de camp.
Lelouterel, colonel du 21e de ligne.
Leleu de La Villeauxbois, colonel en retraite.
Levaillant, colonel du 17e léger.
Lamothe, lieutenant colonel, commandant de place.
Lacaze, lieutenant-colonel de cavalerie.
Liron d'Airoles, chef d'escadron au corps royal d'état-major.
Lefebvre, ex-capitaine d'artillerie belge.
Lallart, capitaine en retraite.
Lavergne (de), idem.
Leclerc, idem.
Leprévost, capitaine trésorier au 10e chasseurs à cheval.
Laure, capitaine au 48e de ligne.
Lecapmesure, capitaine au 18e de ligne.
Lequeux, capitaine au 47e de ligne.
Landriève (de), capitaine au 5e dragons.
Lefèvre, capitaine au 72e de ligne.
Loyer, capitaine au 13e léger.
Labonne, capitaine au 16e léger.
Le Poittevin de La Croix, capitaine aux zouaves.
Laurent, capitaine au 3e des spahis.
Le Carpentier, capitaine au 19e de ligne.
Lebouffi-Terville, capitaine au 55e de ligne.
Laroche-Jacquelin (marquis de), député, ex-officier de cavalerie.
Lecreurer, adjoint au sous-intendant militaire.
Lassalle, lieutenant au 13e léger.
Laneyrie, lieutenant de gendarmerie.
Le Coniac, lieutenant au 12e de ligne.
Latouche (de), lieutenant au 10e chasseurs à cheval.

Noms. — Grades et positions en 1847.

Lazuttes, sous-lieutenant au 20e de ligne.
Louis, sous-lieutenant au 16e léger.
Levitte, sous-lieutenant au 2e de hussards.
Lecomte, idem.
Lerminier, idem.
Léonard, sous-lieutenant au 2e escadron des équipages.
Lambert de Morel, sous-lieutenant au 4e chasseurs à cheval.
Ladave, ex-sergent de grenadiers au 47e.
Lefèvre, maréchal-des-logis-chef au 2e de hussards.
Lafont-Goury, ex-chirurgien-aide-major.
Lacène, propriétaire à Lyon.
Lacam.
Legrand (Édouard), libraire.
Laforest, notaire à Lyon, ex-officier de la jeune garde.
Laurot, maréchal-des-logis au 1er lanciers.
Magnan, lieutenant-général.
Mylius (de), maréchal de camp.
Marion, idem.
Montlivault (comte James de), id.
Marnier, colonel d'état-major en retraite.
Marengo, colonel commandant la place d'Alger.
Mellinet, colonel du 1er régiment de la légion étrangère.
Marchesan, colonel du 16e léger.
Mayol de Lupé, lieutenant-colonel de cuirassiers en retraite.
Mesonan, chef d'escadron d'état-major en retraite.
Margadel (de), lieutenant-colonel du corps royal d'état-major.
Mussot, major au 7e chasseurs à cheval.
Montfleury (de), chef d'escadron de cuirassiers en retraite.
Meunier, chef de bataillon au 59e.
Miramont (le marquis de), ex-capitaine-adjudant-major de l'ex-garde-royale.
Mareau, capitaine du génie, démissionnaire.
Megret de Devise, chef d'escadron

Noms. — Grades et positions en 1847.

en retraite.
Merle, capitaine en retraite.
Michaud, idem.
Montalembert (de), capitaine au 3e chasseurs à cheval.
Montbas, capitaine au 6e chasseurs à cheval.
Marty, capitaine au 7e dragons.
Mery de la Canorgue, capitaine adjudant-major aux tirailleurs indigènes.
Mermet, capitaine au 45e de ligne.
Maleville (de), capitaine aux zouaves.
Mayran, capitaine adjudant-major au 13e léger.
Maréchal, capitaine-commandant au 2e de hussards.
Mocquery, capitaine au 10e de ligne.
Milhau, capitaine au 21e léger.
Mayer, capitaine au 3e régiment d'infanterie de marine.
Moreau, capitaine au 1er lanciers.
Marquet, lieutenant de la garde municipale.
Masnou, lieutenant au 72e de ligne.
Mariotti, idem.
Mathieu, lieutenant au 11e de ligne.
Martin, lieutenant au 33e de ligne.
Mayeur, lieutenant adjudant de place.
Mouzin-Lysis, lieutenant au 6e léger.
Martinot, lieutenant au 1er léger.
Martin, lieutenant au 55e de ligne.
Malogne, lieutenant au 16e léger.
Mathieu de Fossey, sous-lieutenant au 39e.
Max, sous-lieutenant au 8e léger.
Murlien, adjudant sous-officier au 2e hussards.
Millet, professeur à l'école militaire de Saint-Cyr.
Miller, gérant des fortifications de Bône.
Magnen, ex-officier d'infanterie.
Mottet, maréchal-des-logis-chef au 1er lanciers.
S. A. le prince Louis-Napoléon.
Noël, capitaine trésorier au 6e

Noms. — Grades et positions en 1847.

chasseurs à cheval.
Néel, capitaine trésorier au 12e de ligne.
Naudin, capitaine au 1er d'infanterie de marine.
Nicolas, capitaine d'habillement au 2e cuirassiers.
Nardot, capitaine au 8e léger.
Nogués, lieutenant au 23e léger.
Noirel (Jean), officier d'administration principal.
Noirel (Nicolas), idem.
Noirel (Pierre), idem.
Ottavie, maréchal de camp.
Orémieux (d'), chef de bataillon en retraite.
O'Shée, chef de bataillon au 18e léger.
Petit, lieutenant au 1er lanciers.
Polinière (de), sous-lieutenant au 1er lanciers.
Pihan de Laforest, chef de bataillon de la garde nationale de Paris.
Pommereu (le comte Alexis de).
Préval (vicomte), lieutenant-général.
Pourailly, maréchal de camp.
Pas de Beaulieu (baron), lieutenant-colonel en retraite.
Persil, idem.
Pajol, chef d'escadron au corps royal d'état-major.
Pont de Gault (le comte de), chef de bataillon en retraite.
Ponte (Ascanio), chef de bataillon en retraite.
Poli (de), chef de bataillon au 21e de ligne.
Paillard, capitaine en retraite.
Penchenier, idem.
Perrotte, idem.
Peydière, capitaine au 5e dragons.
Paul (de), capitaine au 14e léger.
Pellet, capitaine-adjudant-major au 45e.
Piller, capitaine trésorier au 5e de ligne.
Paira, ex-officier de l'ex-garde-royale.
Peschart de Maizey, lieutenant au 14e léger.
Plan, lieutenant au 45e de ligne.

Noms. — Grades et positions en 1847.

Peissonnié, lieutenant au 16e de ligne.
Plagnol, lieutenant au 10e chasseurs à cheval.
Perigault, lieutenant au 20e de ligne.
Pelin, chirurgien-aide-major au 66e de ligne.
Père (de), officier en retraite.
Prime, sous-lieutenant au 33e de ligne.
Petit, adjudant sous-officier au 2e de hussards.
Quinemant, lieutenant aux tirailleurs indigènes de Constantine.
Ricard (de), maréchal de camp.
Rohan (le duc de), maréchal de camp.
Rey, colonel du 60e de ligne.
Revon, lieutenant-colonel au 2e dragons.
Rancourt (de), chef de bataillon au 62e de ligne.
Roger, capitaine en retraite.
Rossetti (de), capitaine adjudant-major au 8e hussards.
Rolet, capitaine au 2e hussards.
Robuste, lieutenant au 20e de ligne.
Rode, idem.
Richalley, lieutenant au 70e.
Rigaux, lieutenant au 12e dragons.
Rambaux, lieutenant au 2e hussards.
Ruelle, lieutenant d'habillement au 6e bataillon de chasseurs d'Orléans.
Rouillard, sous-lieutenant au 24e léger.
Remy, sous-lieutenant au 61e de ligne.
Roux, sous-lieutenant au 2e de hussards.
Richard, sous-lieutenant au 16e de ligne.
Renaud, ex-caporal au bataillon d'ouvriers d'administration.
Rossignol, maître armurier au 10e léger.
Roussel (baron), officier d'administration, ou comptable.
Rouart, passementier militaire.

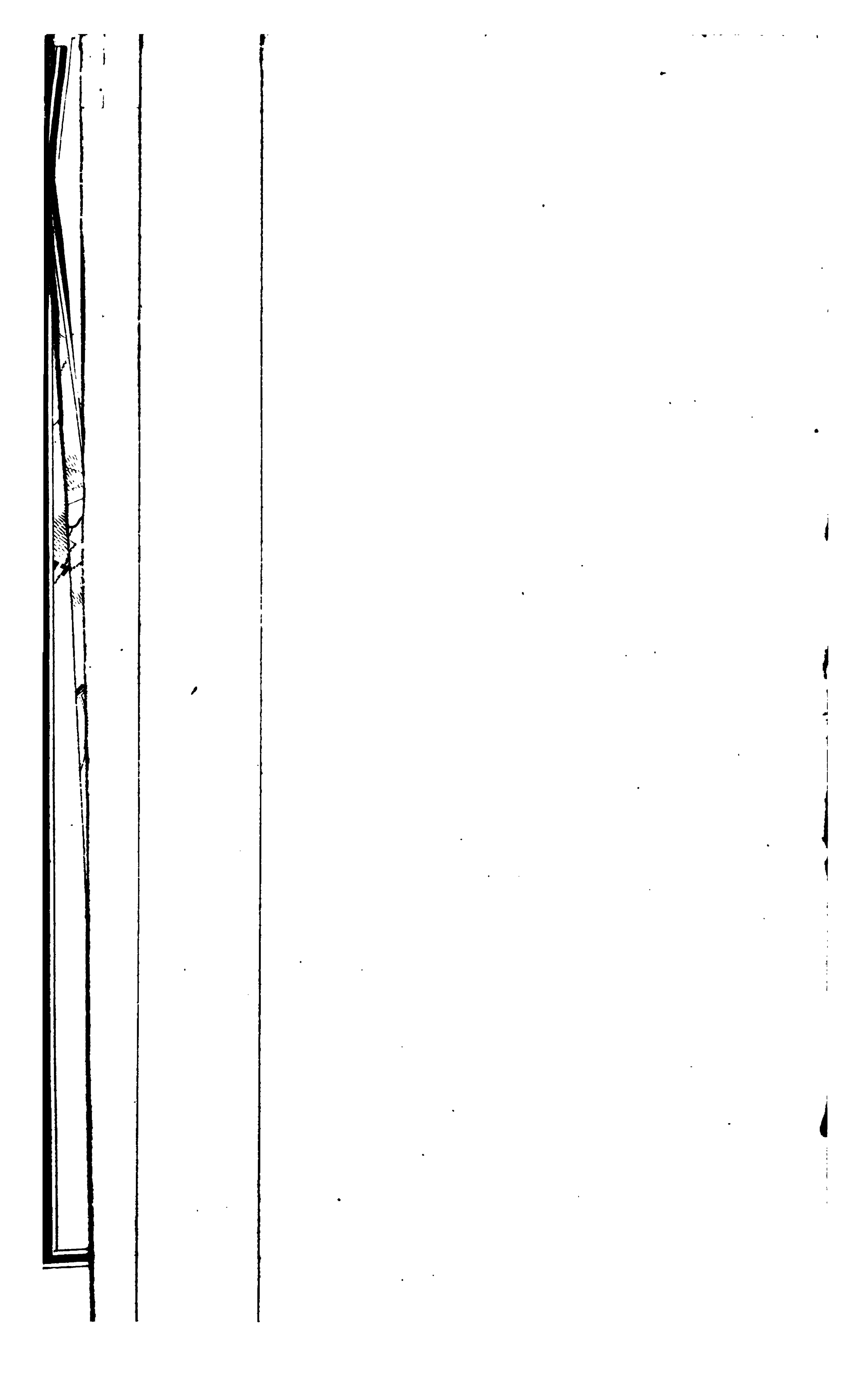
Noms. — Grades et positions en 1847.

Schlick (le comte), lieutenant-général au service d'Autriche.
Sheldon, chef d'escadron au 8e chasseurs.
Saint-Amand (le marquis), ex-capitaine au 1er cuirassiers.
Safrané, capitaine aux zouaves
Scharlotzki, capitaine au 1er léger.
Servière, capitaine trésorier au au 2e léger.
Schott, capitaine adjudant-major au 6e chasseurs.
Saurin, capitaine adjudant-major au 1er régiment de la légion étrangère.
Stroltz (baron), lieutenant au 57e de ligne.
Sambard, lieutenant au 58e.
Solignac Fénélon (de), sous-lieutenant au 10e chasseurs à cheval.
Saintou, sous-lieutenant au 49e de ligne.
Ternaux, chef de bataillon au 10e léger.
Thiéry, chef d'escadron commandant le 2e escadron du train des équipages.
Tribou, capitaine au 47e de ligne.
Tourreau (Charles de), capitaine au 72e de ligne.
Tournier, capitaine aux zouaves.

Noms. — Grades et positions en 1847.

Thiria, capitaine au 2e de spahis.
Turpaud, capitaine commandant le dépôt de recrutement de Saint-Lô.
Thomas, capitaine au 2e bataillon d'Afrique.
Tripart, lieutenant au 2e de hussards.
Thomas, sous-lieutenant au 12e de ligne.
Treuenthal, professeur à l'école militaire de Saint-Cyr.
Valmalete du Coustel, colonel de cavalerie en retraite.
Wartelle, capitaine commandant au 6e lanciers.
Verneville (de), capitaine adjudant-major au 10e chasseurs.
Vautravers, capitaine trésorier au 1er chasseurs.
Walsh, capitaine au 27e de ligne.
Vigreux, capitaine au 6e léger.
Vigier, capitaine en retraite.
Violet, lieutenant au 2e hussards.
Vogelsang (Charles de), officier démissionnaire.
Wuhrer, officier au 2e dragons.
Wahu, garde d'artillerie.
Vathier, buraliste.
Vericel, brigadier-fourrier au 1er Lanciers.





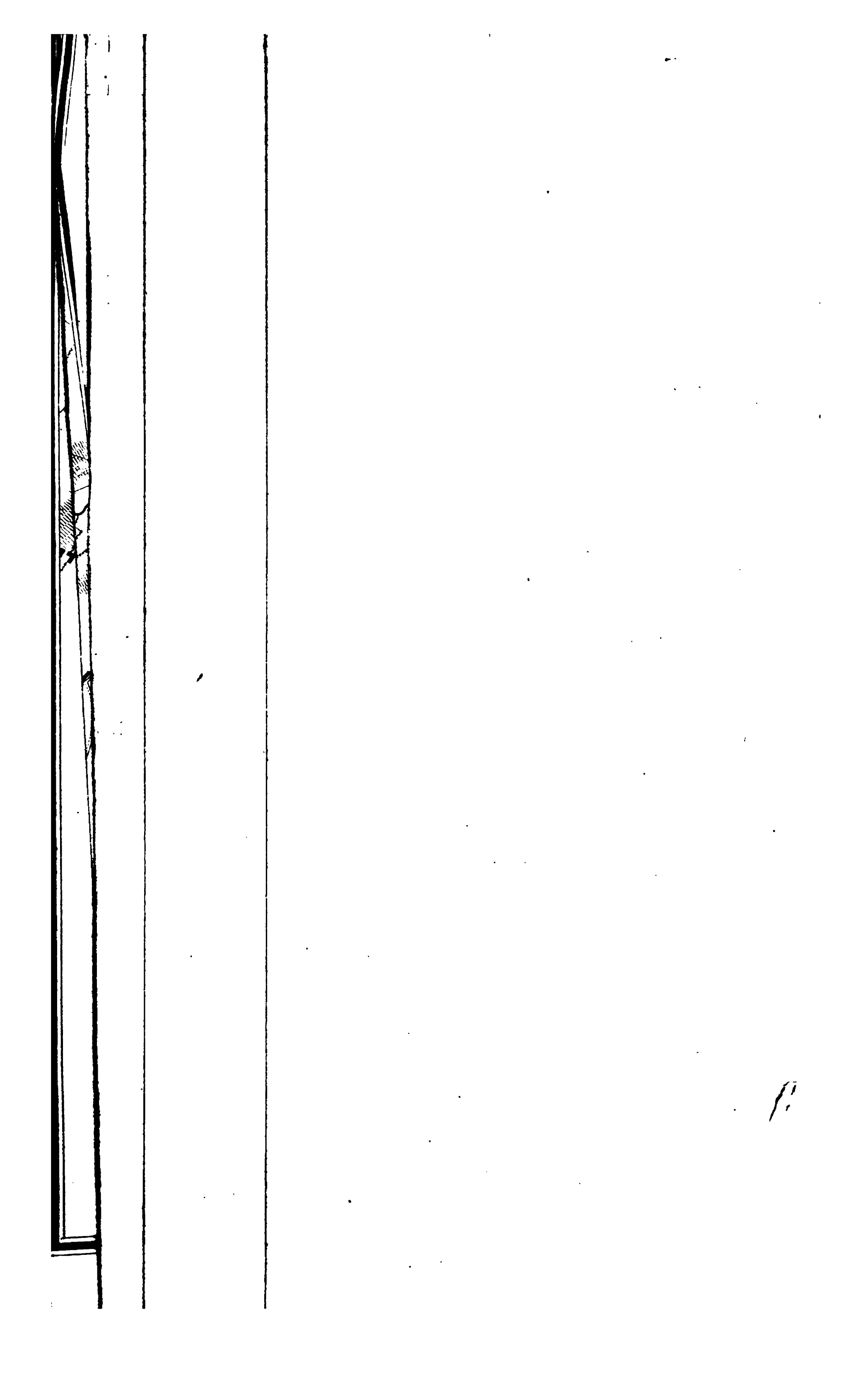


TABLE DES MATIÈRES

DU 2ᵉ VOLUME.

LIVRE SIXIÈME.

CHAPITRE XXI.

LIVRE SEPTIÈME.

CHAPITRE XXII.

CHAPITRE XXV.

CHAPITRE XXVI.

LIVRE HUITIÈME.

CHAPITRE XXXIV.

FIN DE LA TABLE